



HAL
open science

Marcher la ville en surchauffe : donner à voir les pratiques habitantes redessinées par la chaleur et les enjeux sociétaux en cours

Hugo Montero

► To cite this version:

Hugo Montero. Marcher la ville en surchauffe : donner à voir les pratiques habitantes redessinées par la chaleur et les enjeux sociétaux en cours. Sociologie. École Nationale des Travaux Publics de l'État [ENTPE], 2024. Français. NNT : 2024ENTP0002 . tel-04715060

HAL Id: tel-04715060

<https://theses.hal.science/tel-04715060v1>

Submitted on 30 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2024ENTP0002

THÈSE DE DOCTORAT DE L'ENTPE
Membre de l'Université de Lyon

École Doctorale N° 483
SCIENCES SOCIALES

Spécialité / discipline de doctorat : Anthropologie Sociologie

Soutenue publiquement le 22/02/2024, par :
Hugo Montero

Marcher la ville en surchauffe : donner à
voir les pratiques habitantes redessinées par la
chaleur et les enjeux sociétaux en cours

Devant le jury composé de :

RAVENEAU Gilles, professeur, Université Lumière Lyon 2
GELARD Marie-Luce, Maîtresse de conférences HDR, Université Paris Cité
THOMAS Rachel, directrice de recherche, ENSA Grenoble
JARRIGEON Anne, maîtresse de conférences, Université Gustave Eiffel
PAQUOT THIERRY, professeur émérite, Institut d'Urbanisme de Paris

Président
Rapportrice
Rapportrice
Examinatrice
Examinateur

ORTAR Nathalie, directrice de recherche, ENTPE
REGNAULT Cécile, professeure, ENSAL

Directrice de thèse
Co-directrice de thèse

Remerciements

Ce travail de thèse n'aurait pas été possible sans les contributions et aides nombreuses que j'ai pu recevoir tout au long de ce dernier. Les moments d'échange, même bref, sont venus se mêler aux réflexions engagées. Ils ont parfois fait dévier voire ont prolongé les chemins d'une longue écriture.

Je remercie d'abord mes deux directrices de thèse, Nathalie Ortar et Cécile Regnault. Merci, Nathalie pour le temps et l'assurance que tu as pu montrer dans un milieu professionnel où l'anthropologie n'est pas une chose convenue. Merci, Cécile d'avoir passé ces derniers mois à commenter ardemment mes écrits, à en discuter les notions toujours dans une bienveillance précieuse.

Merci aux membres du jury, d'avoir eu la patience et le temps de lire cette thèse et d'y partager leurs avis.

Je remercie aussi Olivier Klein, pour avoir su animer les journées de travail de moments toujours un peu décalés, et de conversations autour d'un café sur des sujets hétéroclites.

Je remercie aussi les membres de mon comité de suivi, ce rendez-vous annuel m'a permis de savoir ce que des scientifiques extérieurs à mon travail pouvaient comprendre et questionner dans ce dernier. Merci à Jean-Pierre

Nicolas, pour ton calme et tes conseils, et à Luc Delattre pour ton enthousiasme pour la science.

Je remercie aussi tout le personnel de l'ENTPE, qui a répondu à mes questions et m'a soutenu dans toutes les démarches pas toujours évidentes qui se présentent durant une thèse.

Je remercie aussi des personnes avec qui j'aurai aimé converser plus et partager plus de temps comme d'espaces : les participant·es aux enquêtes de terrain. J'ai tant aimé échanger, même dans un contexte aussi difficile et plombant que celui de la canicule. Merci de vous être prêtées au jeu de la recherche.

Dans le même cadre, un merci à Frédéric Ségur avec qui j'ai pu marcher quelques heures pour discuter de son travail et du mien. Cela m'a touché·e de voir avec toi comment l'on peut regarder autrement la ville.

Je remercie tous·tes les participant·es des LaboMobile 2, 4 et 5, avec qui j'ai pu expérimenter durant tout ce temps des méthodes, des idées et surtout faire des rencontres qui m'ont conduit à m'intéresser à des choses autrefois obscures et à enrichir mes relations aux mouvements de manière inédite.

Merci à Denis Cerlet de m'avoir accompagné·e dans les premiers pas de la thèse et avant, cette curiosité dont tu fais part est contagieuse. Merci à Virginie Chasles de m'avoir épaulé·e pendant le début de ma thèse.

Merci à Marie-Pierre Gibert, pour nos discussions et pour m'avoir accompagné·e en master, je te dois beaucoup. Il en va de même pour Axel Guïoux et Olivier Givre, vous m'avez

donné envie de continuer la recherche, de regarder et d'observer le monde avec attention.

Merci à Alexis Jacquand et Julia Pinget pour ces deux ans d'aventure dans l'Avant-Pays-Savoyard. Ce fut déroutant souvent, mais aussi précieux, de pouvoir s'échapper et vous rencontrer tout là-bas. Merci à Margot de m'avoir accueilli·e au laboratoire, m'avoir fait découvrir tant de choses et surtout pour ton entrain et ton écoute.

Je remercie aussi Alejandro, pour tes traductions fines et des partages d'un bout de terrain du sud de l'Europe. Achille, merci pour tes relectures et ces longs moments parisiens à discuter de café, de photographie et de marche, cela m'a toujours paru comme des îlots dans le tumulte de cette ville. Merci à toi Nolwenn pour avoir su me guider à travers tes commentaires et tes encouragements, qui aujourd'hui encore me vont droit au cœur. Ady, toi aussi je te remercie pour ces discussions infinies sur les passages les plus complexes à mes yeux de cette écriture. Théo, merci d'être parti avec moi pendant près d'un mois à Madrid, d'avoir expérimenté la rencontre dans l'espace public dans une ville nouvelle pour toi, j'ai tant aimé découvrir avec toi.

Je remercie bien sûr ma famille, ma mère, mon père, mon frère et tous·tes ceux qui se sentent pris·es dans ce cercle, pour vos échanges, vos incompréhensions, vos interrogations et nos repas, partagés et emplis de sourires.

Merci aussi à Arnaud pour m'avoir soutenu dans la réalisation de ma thèse et son écriture au quotidien avec tout

ce que cet exercice comprend de hauts comme de bas.

Enfin, et très près de mon cœur, je vous remercie Fabienne et Camille, d'avoir été là. Tout aurait été différent sans vous et j'aime beaucoup la forme que cela a pris grâce à vous. Merci Camille pour tous les « à côté » qui m'ont permis de mener ce travail au bout. Merci Fabienne pour toute la générosité, la tendresse et la patience dont tu as fait part pendant ces longues années, et surtout de toute l'inspiration que tu es pour moi.

Sommaire

Remerciements	II
Matériaux	VII
Introduction	1
Regarder ce qui vient	1
Deux villes, une étude	3
Gerland, Lyon, France	7
<i>Période récente (2000-2022)</i>	12
Arganzuela, mêler l'eau et le sang	17
<i>Période récente (2000-2022)</i>	19
COVID-19	23
Rencontrer, échanger, partager	24
D'où je regarde	24
Donner à voir plutôt que prouver	27
Donner forme	29
Chapitre 1	
Habiter les changements climatiques, habiter « avec »	34
1.1 Espaces-temps des changements climatiques	38
1.1.1 <i>Chaleur et société</i>	40
1.1.2 <i>Îlots de chaleur urbains</i>	44
1.1.3 <i>Du climat aux ambiances climatiques</i>	49
1.2 Faire et habiter « avec »	54
1.2.1 <i>Environnement</i>	54
1.2.2 <i>Autres-qu'humains et relations aux choses</i>	58
1.2.3 <i>Prendre part au quotidien : observer, dialoguer, s'immerger ensemble</i>	61
1.2.4 <i>Réflexivité, ouverture et convivialité de ma démarche</i>	63
1.2.5 <i>Donner un sens à l'avenir</i>	67
Conclusion	71
Chapitre 2	
Marcher sa ville	74
2.1 Ce que la marche ouvre et permet	77
2.1.1 <i>Parcourir lentement, faire l'expérience des strates</i>	78
2.1.2 <i>Au plus près de la rue</i>	80
2.1.3 <i>Paroles en mouvement</i>	82
2.2 Faire espace, déformer le temps	84
2.2.1 <i>Tracer des lignes</i>	84
2.2.2 <i>Connaissance et marche d'un espaces-temps</i>	88
2.2.3 <i>Aménager le trottoir</i>	90
2.3 S'arrêter. Où, comment, pourquoi	93
2.3.1 <i>Marche et arrêts</i>	93
2.3.2 <i>Placer l'attente, place à la sérendipité</i>	95
2.3.3 <i>Aménagements et imaginaires</i>	97
2.4 Contempler, ancrer, contextualiser	101
2.4.1 <i>Habiter au long terme</i>	101
2.4.2 <i>Être nouveau-elle arrivant-e</i>	103
2.5 Faire méthode	105
2.5.1 <i>Media & terrain(s)</i>	106
2.5.2 <i>Concevoir la collaboration : entrer en recherche ensemble</i>	114
2.5.3 <i>S'immerger dans le trouble</i>	117
2.5.4 <i>Interroger les envies et besoins</i>	125
Conclusion	129

Chapitre 3	
Traverser la lave	132
3.1 Dire et mettre en mouvement les corps urbains en contexte de vagues de chaleur	138
3.1.1 <i>Marcher dans les chantiers, à la lisière du nouveau et de l'ancien</i>	140
3.1.2 <i>Un élément singulier, l'allée Léopold Sédar Senghor</i>	149
3.1.3 <i>Grands boulevards et cours intérieures</i>	156
3.2 Expériences sensibles du quotidien surchauffé	170
3.2.1 <i>Comment ressentons-nous le climat ?</i>	170
3.2.2 <i>Ponts et voix du sensible</i>	171
3.3 Faire face aux aléas	174
3.3.1 <i>Recherche climatiquement située</i>	174
3.3.2 <i>Prendre les devants : s'équiper et équiper la rue</i>	176
3.3.3 <i>Climatiser</i>	179
3.4 Faire avec la « crise »	182
3.4.1 <i>Mémoires et oublis</i>	182
3.4.2 <i>Regarder au futur, bâtir l'avenir</i>	184
Conclusion	187
Interlude :	
Tentative de définition d'où nous sommes : la ville, l'urbain, le quartier	190
Décisions et décisionnaires	196
Espaces-temps sonores foisonnant	200
Matériaux de l'urbain : le béton, le bitume et ses compagnons	206
Sols et sous-sols et leur imperméabilisation	212
Conclusion	215
Chapitre 4	
Un quartier pour l'été est un quartier où s'ancrer	217
4.1 Contradictions contemporaines	219
4.1.1 <i>Énergie et changement climatique</i>	219
4.1.2 <i>Aménagement déconcerté</i>	222
<i>Commerces et lieux de sociabilité marchands</i>	224
<i>Lieux-temps de rencontre</i>	228
<i>Sécurité de l'espace public</i>	234
<i>Les regards vers la rue des Girondins</i>	236
<i>Lieux-temps de rencontre «verts»</i>	240
<i>Faire place</i>	243
4.2 Espaces-temps paradoxaux	247
4.2.1 <i>Les clôtures</i>	248
4.2.2 <i>Les cours d'immeubles</i>	257
4.2.3 <i>Bancs et assises</i>	263
Conclusion	273
Chapitre 5	
Dénaturaliser la ville	277
5.1 La rationalisation des arbres en ville	282
5.1.1 <i>La demande de «vert»</i>	282
5.1.2 <i>Être arbre en ville</i>	286
5.1.3 <i>Pourquoi l'arbre n'est pas un parasol muni d'un brumisateur</i>	292
5.2 Droit à la ville et végétaux	299
5.2.1 <i>À qui est l'arbre, à qui est l'ombre ?</i>	300
5.2.2 <i>Des arbres pour tous-tes, des végétaux partout</i>	304
5.3 Moins de «nature» plus de symbiose	308
5.3.1 <i>Faire bloc contre le béton, trouver les espèces compagnes</i>	309
5.3.2 <i>Sortir de l'isolation moribonde pour aller vers d'autres formes d'habiter</i>	312
Conclusion	316
Conclusion générale	320
<i>Le changement qui vient</i>	320
<i>Des modes de vie à changer, des relations à renégocier</i>	321
<i>Limites et développements d'une recherche</i>	324

Bibliographie	327
Annexes	347
1. Extrait du PCAET Métropole de Lyon (2019)	348
2. Le Journal Lyon Gerland Actualités (1985)	349
3. Article de presse sur ma recherche en 2020 (Le Progrès)	357
4. Article de presse sur ma recherche en 2020 (Tribune de Lyon)	358
5. Article de presse sur ma recherche en 2020 (Le Progrès)	359
6. Lutte contre les îlots de chaleur urbains (Extrait) Métropole de Lyon	360
7. Carte d'Elsa	364
8. Carte de Joris	365
9. Carte d'Anna	366
10. Carte de Clémentine	367
11. Carte de Simone	368
12. Carte de Nicolas	369
13. Carte de Jeannine	370
14. Carte de Mathis	371
15. Carte de Marc	372
16. Carte de Jean	373
17. Carte d'Angélique	374
18. Carte de Fabien	375
19. Carte de Michel	376
20. Carte de Bénédicte	377
21. Carte de Chloé	378
22. Carte de Karine	379
23. Carte de Valérie	380
24. Entretien avec Nicolas (retranscription inversée)	381
25. Trace Subjective	393
26. Vidéo Rue des Girondins	394
Liste des figures	395
Résumé de la thèse	400

Matériaux

Ce travail de thèse regroupe de nombreux autres supports que l'écrit. Ils l'accompagnent au même titre que les photographies et dessins présents en son sein.

Vous retrouverez ici un film d'une vingtaines de minutes *Trace Subjective* fait à partir de la méthode utilisée dans la thèse :

<https://vimeo.com/519847530/91ad7d3031?share=-copy>



Aussi vous trouverez une vidéo présentant la méthode utilisée pour la thèse au travers de l'expérience d'un participant ici :

<https://vimeo.com/464156787/9484350112?share=-copy>

D'autres vidéos sont présentes dans ce travail, elles sont en annexe et listées lorsque je les sollicite. Elles sont aussi présentes sur la clef USB qui est avec le document.



*À Juan,
pour toutes les histoires que tu
m'as racontées, et celles que je me
raconte encore*

Introduction

Regarder ce qui vient

Je termine de rédiger ce travail de recherche à la fin de l'été 2023. Ce dernier a été une nouvelle fois marqué par des températures exceptionnellement élevées. « L'été où il a fait le plus chaud dans le monde » selon l'observatoire européen Copernicus¹. En Europe nous avons vécu des feux gigantesques qui ont ravagé une partie de la Grèce et de l'Espagne, des canicules en grand nombre, et un niveau de température moyen de la mer Méditerranée jamais égalé depuis que ce dernier est mesuré². De l'autre côté de cette mer, en Libye, un ouragan a ravagé plusieurs territoires urbains causant une dizaine de milliers de morts. Enfin de l'autre côté de l'Atlantique c'est une des îles fortement urbanisées de l'archipel d'Hawaï qui a connu un incendie total, brûlant toute l'île et laissant derrière lui un paysage urbain désolé. Il ne s'agit que de quelques récents exemples de

l'ambiance dans laquelle cette recherche a été menée puis écrite. Quelques exemples du sentiment que je partage : quelque chose arrive, un évènement. Un trouble s'installe. Mes perceptions, celles d'un cycle se répétant chaque année et voyant arriver des saisons avec leurs caractéristiques climatiques plus ou moins présentes, sont perturbées. Cet hiver, il a si peu plu en France que voir tomber de la neige à Lyon devenait improbable, tant le souvenir du bruit de la pluie était lointain³. Les changements sont perceptibles de manière très sensibles et situés, ils ne se limitent plus à dire qu'il y a trente ans, c'est-à-dire pour la génération précédente, les choses étaient différentes. Dorénavant c'est en dix ans que l'on observe des différences. À l'échelle d'une vie, nous ferons l'expérience d'une multitude de modifications climatiques successives.

Je me souviens des journées qui ont précédé la construction de cette recherche, elle-même née de ces préoccupations. Il était tôt dans la journée et déjà la température alimentait toutes les pensées, toutes les discussions. Cela faisait peu de temps que j'avais rencontré le bâtiment de l'ENTPE dans une banlieue éloignée de Lyon. Ses neuf types de béton différents, conçus et ornements par l'architecte Jacques

1 <https://climate.copernicus.eu/summer-2023-hottest-record>

2 <https://www.copernicus.eu/en/media/image-day-gallery/record-temperatures-mediterranean-sea-july>

3 Il n'a pas plu en France pendant 32 jours consécutifs durant l'hiver 2022-2023 : <https://meteofrance.com/actualites-et-dossiers/actualites/climat/secheresse-32-jours-sans-pluie-en-france-record-battu>

Perrin-Fayolle et l'artiste Denis Morog, donnent à voir un paysage déroutant. À l'intérieur, ma directrice et moi devons construire ce sur quoi allaient porter mes recherches au cours des trois prochaines années et la chaleur paraissait si intense que l'on ne pouvait pas faire l'impasse dessus. J'étais arrivé·e avec mon bagage sur la marche, sur ce que la marche nous fait et comment elle modifie notre quotidien, nos attachements, notre emprise sur la ville. Nathalie m'a parlé d'une de ses amies travaillant à la métropole qui lui avait décrit la traversée de la fournaise lors des pauses déjeuner, quand elle et ses collègues devaient traverser la dalle bétonnée de la Part Dieu, le quartier des affaires de Lyon, pour aller acheter à manger. Certain·es en faisaient des malaises tant la chaleur était intense et capturée par tout ce gris béton. Marche, ville et surchauffe, comment les habitant·es des villes survivent-iels aux étés caniculaires ? J'allais faire mes terrains durant les étés suivants dans des villes où la hausse des températures pose question et où la marche serait une manière d'aborder les perceptions quotidiennes des habitant·es.

Parler de chaleur, des changements qui viennent donne l'impression de parler d'une chose immense que nous évitons parfois de peur qu'elle nous écrase, nous et nos espoirs. « J'appréhende les années à venir » me dit Simone, avec qui j'ai pu travailler à Lyon, le regard soudainement plongé dans le mien. Cette crainte, cette

appréhension, et les regards inquiets qui l'accompagnent ne m'ont pas poussé·e à insister tant je ressentais le poids d'un tel sujet. C'est d'une manière moins frontale que nous avons échangé dessus, en passant par le quotidien. Je les ai invité·es à me faire découvrir leurs quartiers et leurs préoccupations à partir de leurs déplacements à pied durant l'été et ce qui s'y passe pour chacun·e. Cela me demande de situer ma recherche, de présenter où elle s'est déroulée et pourquoi, quels agencements ont conduit à ce qu'elle ait lieu à Lyon et à Madrid plutôt qu'ailleurs.

Deux villes, une étude

Lyon est une ville dans laquelle j'ai vécu entre 2013 et 2016. En revenant à Lyon en 2018, j'ai été frappé·e par certaines des transformations en cours. L'une d'entre elles fut dans le quartier de Gerland, au sud du centre-ville. Ce quartier que j'associais à l'industrie était en pleine mutation : au nord il était dorénavant parsemé de chantiers, de terrains vagues et de grues. Une telle échelle de transformation me paraissait presque impossible pour un espace aussi proche du centre-ville de Lyon. Cet intérêt suscité par ma prise de conscience de changements de grande ampleur au sein d'une ville que j'habite s'est conjugué à celui de l'été que je venais d'y passer, à la recherche d'un logement. La chaleur sèche de la ville m'avait d'abord fasciné·e avant de m'inquiéter. Les climatologues tirent un constat depuis de nombreuses années : les périodes estivales comprises au-dessus de 32°C vont être de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues (GIEC, 2018). La chaleur que j'avais connue et qui, pour moi, figurait à l'état d'exception, devait devenir régulière voire courante dans les années à venir. L'augmentation des températures est d'autant plus spectaculaire en milieu urbain où l'on retrouve un phénomène multifactoriel nommé « Îlots de chaleurs urbains » (ICU). « Ce phénomène est généralement provoqué par l'accumulation d'un certain nombre de facteurs : urbanisme dense, circulation

automobile intense, minéralisation excessive et déficit de végétal et d'eau dans les espaces publics. » (Terrin, 2015) – j'y reviendrai plus en détail dans le chapitre 1. À ce sujet, la ville de Lyon a une place particulière en France. Selon les prévisions de l'European Data Journalism Network (2019), l'augmentation qui se fera partout en France sera d'autant plus marquée à Lyon, première au classement des villes de plus de 300 000 habitant·es. Cela modifie déjà les manières de faire ville, d'habiter au quotidien la ville de Lyon, et cela va aller en s'accroissant. En regardant tomber les usines de Gerland pour en faire des logements, je me suis demandé·e comment allaient se conjuguer ces changements. Comment des préoccupations urbanistiques, climatiques et sociales allaient-elles émerger au sein de bouleversements à la fois étroitement liés mais souvent traités comme des entités séparées ?

Faire d'un quartier de Lyon, ville où j'habite, le sujet d'une recherche relevait du défi. Celui de connaître autrement la ville que j'habite tout en décalant la focale sur un quartier qui n'est pas le mien. Il m'a paru intéressant de regarder cette ville autrement, pas seulement en tant qu'habitant·e mais aussi comme sujet. Mes connaissances se sont mêlées à celles que j'ai pu glaner, collecter et tisser avec les autres habitant·es de ce quartier, pour habiter « avec » (chapitre 1).



Fig. 1 : Extrait du Plan Climat-air-énergie territorial du Grand Lyon (2019 : 40).

Une fois mes recherches débutées dans le quartier de Gerland, j'ai regardé à quelles villes européennes Lyon est comparée dans la littérature scientifique et dans les médias. Du côté de l'Espagne, plusieurs villes sont souvent désignées lorsqu'il s'agit de parler de climat (et plus spécifiquement de chaleur) ou d'aménagements. Barcelone revient souvent dans la comparaison avec Lyon pour son « cadre de vie »⁴, ses expérimentations en agriculture urbaine

(Marini et al., 2023), dans les études sur la gentrification (Chabrol et al., 2016), ou les formes urbaines⁵. Dans le Plan Climat-air-énergie territorial (PCAET) de la métropole de Lyon de 2019 (Annexe 1) c'est la capitale espagnole, Madrid, qui a été choisie. On y trouve un schéma (fig. 1) montrant un personnage parcourant la ville de Lyon puis celle de Madrid et enfin d'Algier.

Cette représentation illustre les futures

4 L'Insee (L'Institut National de la Statistique et des Études Économiques) utilise souvent Barcelone dans ses analyses statistiques sur Lyon pour comparer cette dernière à une ville plus densément peuplée: <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2128977>

5 Un article présentant les « super blocks » de Barcelone pressentis comme forme urbaine dans le quartier de la Part Dieu à Lyon : <https://www.urbanews.fr/2021/05/03/58893-superblocks-a-la-lyonnaise-est-ce-une-bonne-idee/>

transformations des températures à Lyon, égales à celles actuelles de Madrid en 2050 puis d'Alger en 2100. Il va sans dire qu'une certaine ironie, notamment pour un·e anthropologue, se dégage d'un tel schéma. Son utilisation relève plus d'un « élément de communication » selon la chargée du PCAET, pour « marquer les esprits » que d'une projection réaliste ou basée sur des travaux scientifiques. Malgré tout, elle reste présente dans les médias et dans les discours que j'ai pu rencontrer sur le terrain. Je peux imaginer que bien que les températures lyonnaises augmentent chaque année⁶, estimer qu'elles seront les mêmes qu'à Madrid paraît assez hasardeux. Le climat, comme nous le verrons dans le chapitre 1, comprend un ensemble d'éléments comme l'humidité, le vent, qui font varier la manière dont nous ressentons la température. Toutes les températures sont situées et donc dépendantes de là où nous nous trouvons, du relief avoisinant, de la distance avec la mer, bref d'une géographie des lieux autant que de la région. De ce fait, là où prendre Alger comme point de comparaison avec Lyon semble un peu hors de propos, Madrid apparaît plus proche : comme Lyon, c'est une ville implantée dans les terres, à une bonne distance de la mer et entourée de massifs montagneux. La comparaison, toutefois, s'arrête là, car les cours d'eau traversant Lyon et délimitant ses quartiers n'ont

que peu à voir avec le mince cours d'eau qui serpente dans Madrid et qui est tari une partie de l'année.

Prendre Madrid comme seconde ville pour cette étude relève en quelque sorte d'un jeu auquel je me suis prêté·e. Toujours selon ce schéma, aller à Madrid aujourd'hui était une manière de faire l'expérience du climat de la métropole lyonnaise dans 30 ans. C'est dans cette perspective que j'ai entamé mon séjour de trois mois dans la capitale espagnole à l'été 2021, dans le quartier d'Arganzuela, au sud de cette dernière, que j'avais pu repérer lors d'autres visites à Madrid. Les similarités avec le quartier de Gerland m'ont frappé·e (quartier proche du centre ville et ceinturé par différentes voies de circulations – chemin de fer, routes, cours d'eau). Il ne s'agit pas ici de se lancer dans une comparaison point par point et rigoureuse de ces deux quartiers et encore moins de ces deux villes. Ce serait, à la manière de ce schéma, nier tout ce qui implique de vivre dans un endroit plutôt qu'un autre pour nous humains. Un lieu est fait d'une histoire, de la singularité de sa culture formée au cours du temps par les conflits et les ententes, des rencontres. Sa géographie et sa localisation au sein des espaces nationaux comme du monde, mais aussi son climat et d'autres critères, forment les particularités propres à un tel territoire. De même, les associations

6 D'après les données de l'observatoire européen Copernicus, la température moyenne à Lyon a augmenté de 1,9 °C de 1960 à 2018 (voir une infographie reprenant ces données ici : <https://climatechange.europeandatajournalism.eu/en/france/rh%C3%B4ne-alpes/rh%C3%B4ne/lyon>)

que les humains ont pu nouer avec le spectre des autres-qu'humains (définis dans le chapitre 1) différent d'un endroit à un autre. Ici il s'agit de s'intéresser au quartier d'Arganzuela pour tout ce qui détonne au regard d'un quartier comme Gerland, en France. Mes séjours à Arganzuela furent des ouvertures sur des possibles, sur d'autres manières de faire ou d'autres associations. C'est un contexte complexe qui a pu faire advenir un tel enchevêtrement, à l'aide d'individualités comme de collectifs. Arganzuela fut un contre point de ce que j'ai pu expérimenter à Gerland. N'ayant qu'une expérience courte sur place, une infinité de choses m'ont échappé en même temps qu'un ensemble d'autres éléments m'ont paru criants, là où dans un contexte familial j'aurais eu du mal à les remarquer.

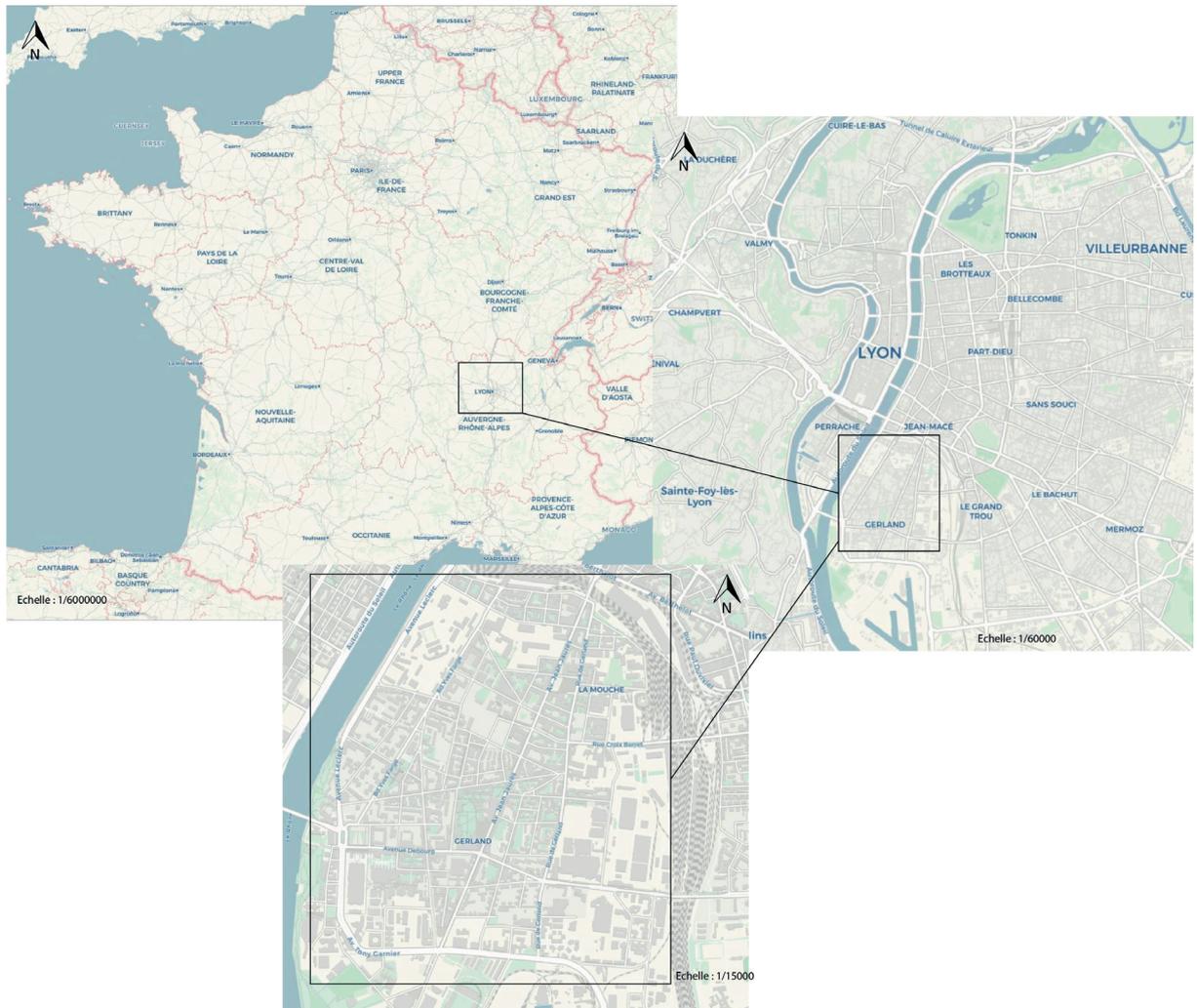


Fig. 2 : Le quartier de Gerland à Lyon, en France métropolitaine.

Gerland, Lyon, France

17 octobre 2019, Gerland

Je regardais les bâtiments en démolition, un appareil photographique autour du cou, quand un monsieur d'un certain âge m'interpella, Auguste. Voyant mon intérêt pour ces monuments du changement que sont les chantiers – appelés maintenant de

« déconstruction » – il me dit que lui aussi faisait de la photo dans le temps. Depuis quand vivait-il ici ? Nous étions dans le quartier, près des quelques immeubles devant dater du début du XXe siècle et il me répondit : « depuis mes 11 ans, oui, il y a 80 ans maintenant que je suis arrivé ici ». Il commença à me parler de la guerre, des chevaux de la caserne qui passaient par là, du ridicule de la force française vis-à-vis de l'Allemagne. En regardant les tractopelles s'activer

il me dit que pour lui on s'en mordrait les doigts de tous ces travaux, que l'on était entrain d'endetter les générations futures. Il avait travaillé là, en face de chez lui, dans les usines. À l'époque on faisait tout sur place. Ici des meubles, là-bas des câbles et de l'électroménager.

Avant l'arrivée de Auguste, le quartier avait « brillé » une première fois dans le siècle lors de la construction des abattoirs de Lyon pour l'exposition universelle de 1914. Comme nous pouvons le voir sur la photographie aérienne ci-contre (fig. 3), mis à part cet ensemble architectural, peu de constructions étaient présentes dans le quartier. Toujours sur cette photographie, le pont le plus bas est celui de la voie SNCF qui ceinture le quartier au nord. Il y avait des champs encore cultivés, le fort de la Vitriolerie (futur Quartier Général Frère) et les prémices

d'une industrialisation qui s'étendrait à partir des années 1920 à tout le quartier.

C'est dans cet espace peu dense en comparaison du reste de la ville d'alors que certaines verront un rebord de ville, à la fois marge et symbole d'opportunités. On y délaisse autant ceux que l'on ne souhaite pas voir dans la ville qu'on y bâti des rêves d'expansion. Régulièrement inondé, ce territoire est resté peu peuplé tout étant relié aux chemins de fer, offrant des terres à bas coût pour l'industrie florissante de la première moitié du XXe siècle. L'endigement progressif de la zone, qui se terminera après la Seconde Guerre mondiale, permit à l'industrie de s'installer durablement. C'est dans ces usines, héritières d'une première vague d'industrialisation,

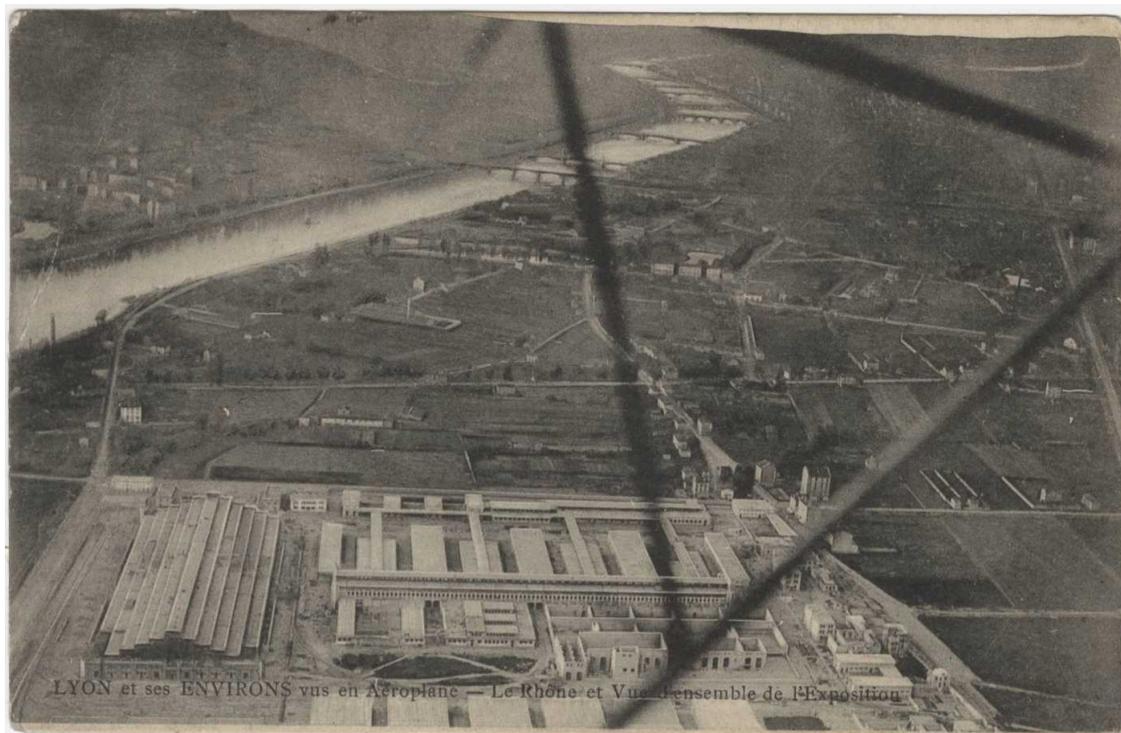


Fig. 3 : Vue aérienne de Gerland (1914), archives départementales de Lyon.

qu'Auguste travailla. Ce furent d'abord des industries chimiques et alimentaires, puis ces usines se diversifièrent au profit de l'ameublement, des câbles, de l'électroménager et du béton. Le

port Édouard Herriot fut terminé en 1937, venant compléter la panoplie d'un quartier industriel dynamique de l'époque. Sous le mandat de Louis Pradel (maire de Lyon de 1957 à 1976) furent

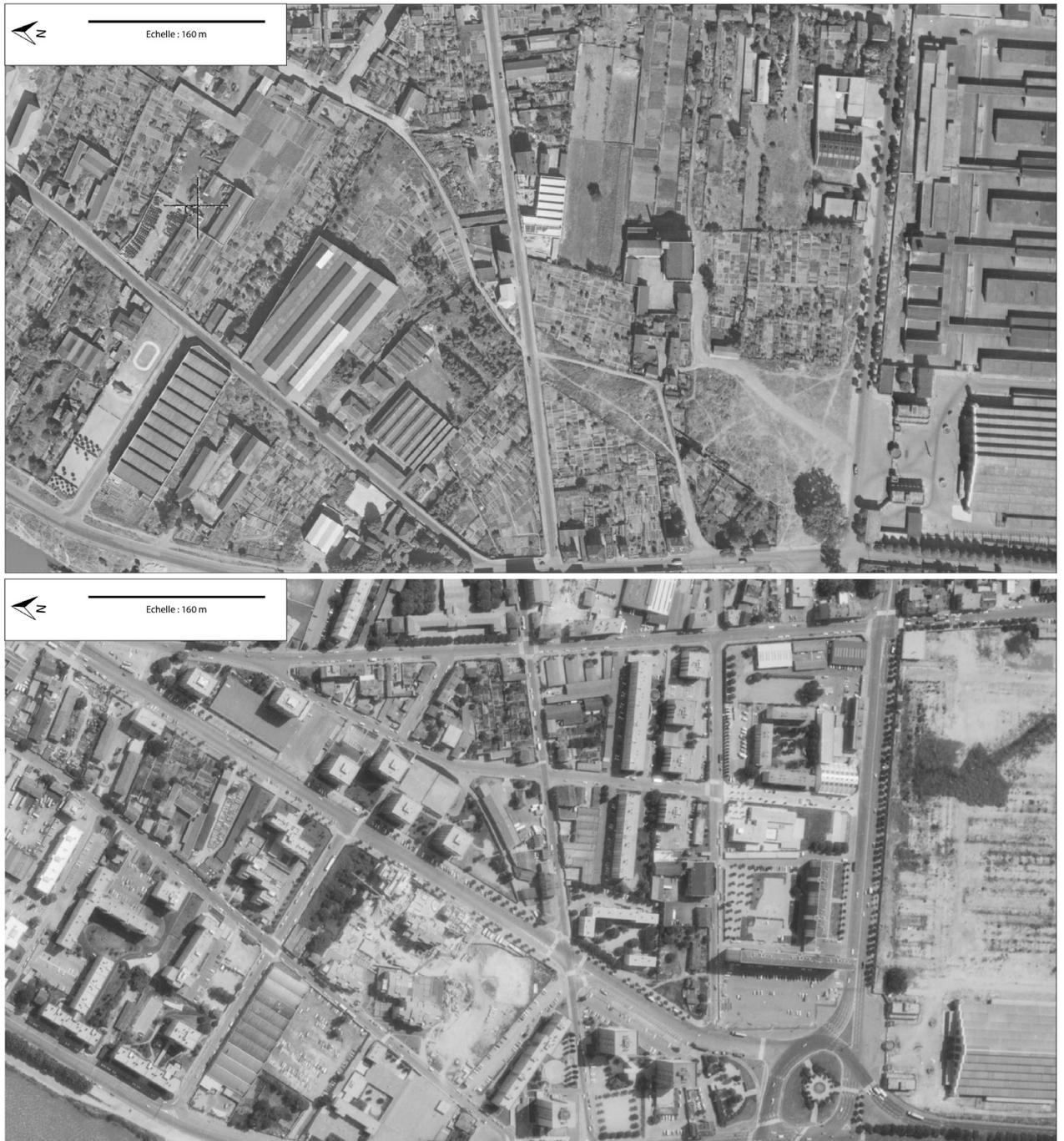


Fig. 4 : Changement de la nature des sols, photographies aériennes, de 1954 et 1982 devant la halle Tony Garnier à Gerland. Source : IGN.

entreprises la destruction et l'expulsion des baraquements, qui servaient pour la plupart de logements aux ouvriers des usines avoisinantes. Quelques logements furent construits à ce moment-là pour venir compléter ceux offerts par la cité-jardin construite dans les années 1920. Les ouvriers des usines furent éloignés, se retrouvant dans les grands ensembles construits dans la périphérie de l'Est lyonnais, à Villeurbanne et

Vénissieux. À la fin des années 1970, le quartier offrait peu de logements et était majoritairement consacré aux industries et aux installations sportives.

C'est au cours des années 1980 (fig.4) que le maire de Lyon, Francisque Collomb, voit en Gerland une opportunité de « dynamiser » l'économie de la ville en y implantant un complexe sportif (en réaménageant celui du stade de Gerland

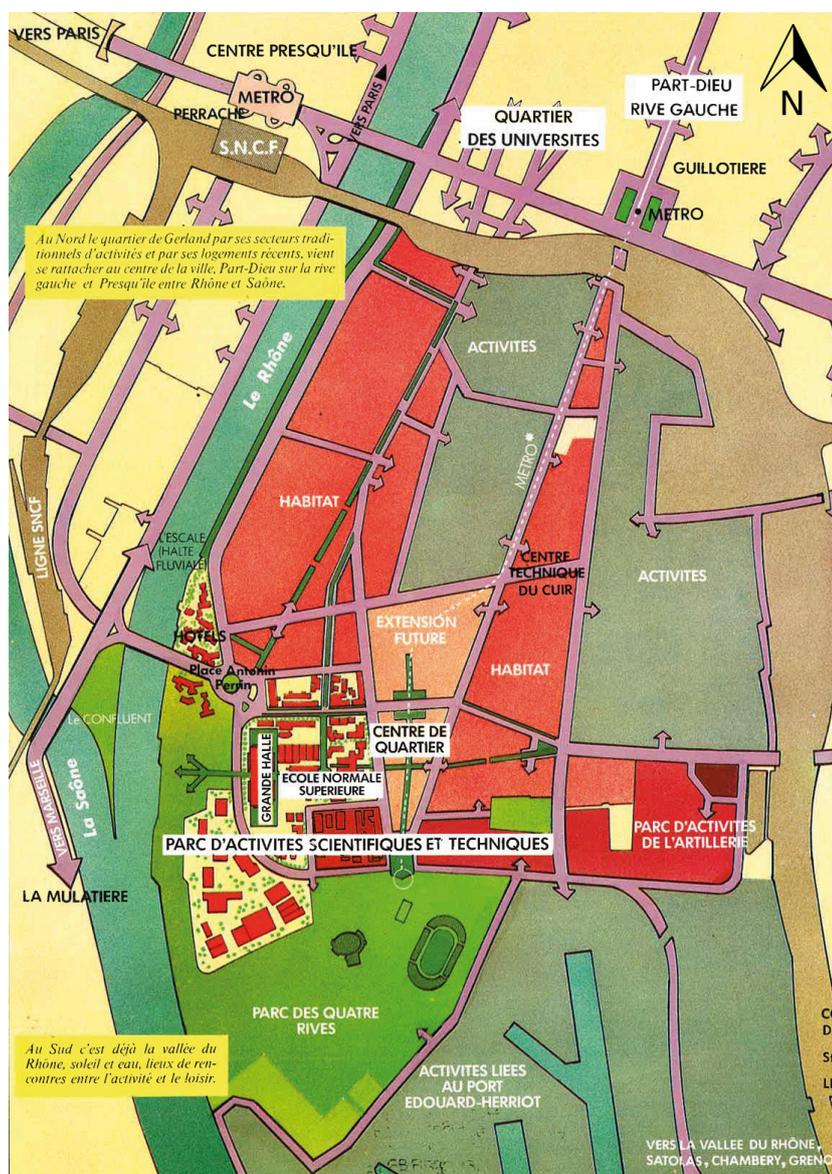


Fig. 5 : Carte du projet de 1985 à Gerland. Source : « Lyon-Gerland » Communauté urbaine de Lyon.

construit en 1920) et scientifique (ENS de Lyon sur une partie du terrain des abattoirs de Lyon et plus au sud) (fig. 5).

d'une « centralité » du quartier avec la place des Pavillons et la transformation de la halle aux bestiaux de Gerland en



Fig. 6 : Lyon Gerland Actualités – janvier 1985 (archives personnelles) (Annexe 2)

« C'est à Gerland que se dessine avec la plus grande netteté le visage du Lyon du XXIe siècle. [...] toutes ces réalisations s'ordonneront dans un ensemble où l'Habitat, l'Activité Économique et Scientifique seront en harmonie avec un environnement de qualité qui devient de plus en plus la marque distinctive de notre ville. » Francisque Collomb, janvier 1985, Lyon Gerland actualités. (fig. 6)

C'est ainsi que le maire de l'époque présente ses ambitions pour le quartier de Gerland. Une partie de ces dernières seront réalisées, sous son mandat ou celui de ses successeurs, avec la prolongation du métro B, la construction de l'ENS (École Normale Supérieure) sciences, l'aménagement

halle Tony Garnier, salle de spectacle du nom de son architecte. Enfin, ce qui deviendra plus tard le parc de Gerland fut en partie aménagé à ce moment-là, sous le nom de « parc des quatre rives ». Deux hôtels furent construits sur le bord du Rhône, destinés à accueillir les cadres en déplacement dans ce « pôle scientifique et d'innovation de haut niveau » (plaquette de présentation, 1985). C'est à la fois une vision, une projection et une production de la ville que l'on voit se dessiner ici au travers de ces éléments de communication autour d'espaces-temps à réaliser, conserver, développer, améliorer et rassembler, selon les mots de l'époque utilisés pour décrire la progression du quartier dans l'imaginaire municipal.

Enfin, ce sera un maire homonyme, Gérard Collomb, qui mettra en place la suite de ce premier « projet urbain ». Suite à la désindustrialisation et au départ des principales usines et conglomérats industriels (Fagor-Brandt, Nexans, etc.) son projet sera d'en faire un quartier d'habitation. Gérard Collomb se rendra à Gerland dès le début de son mandat, en 2001, (il restera maire jusqu'en 2020) pour y lancer ce qui deviendra le « projet Gerland » au cours des années 2000⁷.

Période récente (2000-2022)

Cette période marquera le passage du quartier de Gerland d'un quartier industriel où l'on vient principalement travailler à un quartier consacré à l'habitat (au nord) et au tertiaire (au sud principalement). Du pôle industriel et scientifique il ne restera que le scientifique, les industries étant remplacées par des laboratoires pharmaceutiques, des bureaux et des immeubles d'habitation.

Cette transformation ne s'est pas faite sans heurts, qu'il s'agisse du besoin de dépolluer les sols fortement impactés par

la présence d'industries lourdes (chimie, fonderie, etc.) ou bien du passage d'un quartier populaire à des logements destinés à des classes sociales aisées (hausse du prix au m² des logements, des loyers, du prix et « standing » des commerces à proximité, etc.). De 2009 à 2019 la population a augmenté de 33 %, soit l'une des augmentations les plus fortes de la métropole lyonnaise sur cette période (Insee, 2023). C'est un tiers de personnes en plus qui habitent maintenant à Gerland, par rapport à il y a dix ans.⁸

« "Un air de Brooklyn" ils ont osé appeler ça les promoteurs... vous avez vu les pancartes ? Y'aurait du réaménagement des friches industrielles super intéressant. Mais je pense qu'on va raser, désamianter et vite construire. Un peu dommage. » Jeannine habitante du quartier, lors d'un entretien (fig. 7)⁹.

À l'image du récent réaménagement du quartier de la Confluence (1995-2025) de l'autre côté du Rhône et qui fut aussi un quartier industriel, Gerland cherche à attirer de nouveaux·elles habitant·es et souhaite développer l'image d'un quartier où il fait bon vivre. La promotion immobilière sort tous ses atouts, martelés dans chaque

7 Un film documentaire « Les Hommes debout » réalisé par Jérémy Gravayat, revient sur la destruction des baraquements puis des usines dans le quartier et les mouvements que cela a créé chez les ouvriers. Il est abordé du point de vue d'un jeune homme cherchant du travail dans ce paysage en pleine mutation, au début des années 2000 et dont on lui conte la vie passée. Plus d'informations : https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/28545

8 Une compilation d'images satellites de ces transformations (2001-2022) est disponible ici : <https://vimeo.com/867115356/7270f25b32?share=copy>

9 Les photographies utilisées dans cette recherche sont de moi, sauf quand cela est précisé.



Fig. 7 : Vue de la ZAC des Girondins, à Gerland, en 2020

nouveau projet, pour couvrir le futur quartier d'habitation de louanges et de confort de vie. Cela se traduit par des mots clefs présentant le futur quartier comme « ouvert », « habité », « serein », « inventif », « inspiré » (couverture de la plaquette de présentation du quartier par la Mission Gerland¹⁰). Le slogan de la Mission Gerland résonne avec cette transformation : « Changez de perspectives »¹¹, j'entends là une injonction à ne plus voir Gerland comme un quartier industriel. Pour la promotion immobilière, Gerland maintenant « c'est un espace où vivre toutes les dimensions

de l'existence, où se projeter et satisfaire son désir d'avenir » (*ibidem*). Beaucoup d'ambitions pour un quartier dont on sait seulement où seront les murs et les rues. Pour le moment, je me demande surtout où mettre les pieds. Entre les trottoirs disparus, les palissades opaques, le passage des véhicules de chantier, les trous béants dans la chaussée. Quelque chose se prépare et il ne me semble pas fait pour celles et ceux qui aujourd'hui arpentent le quartier, où plutôt ses chantiers.

C'est un spectacle qui se répète,

10 La Mission Gerland « est l'interlocuteur privilégié de tous les acteurs et de tous les habitants du territoire », mise en place par les collectivités elle gère la Maison du Projet de Gerland. Voir pour plus d'informations : <https://www.lyon-gerland.com/une-mission-au-service-dun-grand-projet/>

11 Le film documentaire de Lionel Retornaz « Gerland, un air de Brooklyn » explore le quartier et ses transformations récentes à l'aide d'entretiens avec les habitant·es du quartier et des politiques publiques (Mission Gerland, métropole, etc.). Il donne un point de vue à la fois singulier et riche sur le quartier, Lionel Retornaz y aillant travaillé une dizaine d'années. Plus d'informations : <https://www.lionelretornaz.com/films-doc?pgid=j76a2nfg-a8583c2f-da4b-4e07-a26d-b424cb81032d>



Fig. 8 : « Les quartiers populaires ne sont pas à vendre », tag sur un panneau promotionnel dans la ZAC des Girondins, à Gerland en 2020.

dans différents endroits du quartier. Le premier acte est consacré aux tractopelles, détruisant morceau par morceau les souvenirs jugés depuis longtemps abandonnés. Chaque jour j'ai pu voir s'arrêter quelqu'un·e, regarder les murs s'étaler sur le sol et commenter le passé de tel ou tel endroit. Ensuite, les machines creusent profondément, comme pour s'assurer de ne rien laisser, pour y construire les parkings souterrains venus supposément désengorger les rues des voitures appartenant aux futures résident·es. C'est dans le bruit incessant des grues et des engins de chantier que les nouveaux·elles habitant·es vont s'installer. Les murs montent, s'élèvent, au-dessus des dalles grises de

béton et déjà de nombreux logements sont vendus, m'explique une personne travaillant à la Mission Gerland. Les seules contestations visibles fleurissent sur les panneaux éphémères des constructions (fig. 8). Ce sont les grues qui accueillent les passants, klaxonnant constamment, les trottoirs et les rues sont défaits, les itinéraires qu'il est possible d'emprunter changent, parfois d'un jour à l'autre. Les injonctions sont nombreuses sur les panneaux de chantier « piétons passez en face », « traversée interdite ». Certaines palissades laissent entrevoir ce qui se déroule en leur sein (fig. 9). Je jette un regard toujours timide, en ayant l'impression de braver l'interdit, de découvrir qu'il n'y a rien derrière ces



Fig. 9 : Les chantiers de la ZAC des Girondins, à Gerland en 2021.

dernières à part des murs, semblables à tous les autres déjà montés.

Je suis surpris·e de voir certains bâtiments habités, leurs balcons laissant percevoir des objets déjà déménagés, alors que les échafaudages sont encore présents. Les habitant·es sont arriv·es au fur et à mesure des années. D'abord dans la ZAC (Zone d'Aménagement Concerté) du Bon Lait (2004-2014) puis dans celle des Girondins (2012-2027) (fig. 10). Certains bâtiments, laissés là pour devenir des projets temporaires (des espaces de co-working, un potager) en attendant la fin des autres travaux (l'urbanisme transitoire), regardent passer les grues, les pelleteuses et les

nouvelles personnes qui viennent occuper ces espaces neufs aux notes post-industrielles. Leurs noms résonnent en conséquence, la ZAC du Bon Lait porte le nom d'une usine produisant du lait, un autre projet d'immeuble se nomme « La Fabrique ». Les noms du passé moins aguicheurs faisant référence à la chimie, l'électroménager, ou encore les meubles ont été laissés de côté. Le paysage a radicalement changé, et ce même durant ma recherche de 2019 à 2023, les longs bâtiments industriels à un étage ont presque tous laissé leur place à des immeubles de cinq à douze étages modifiant profondément l'aspect des rues, devenues de fins corridors entre les immeubles.

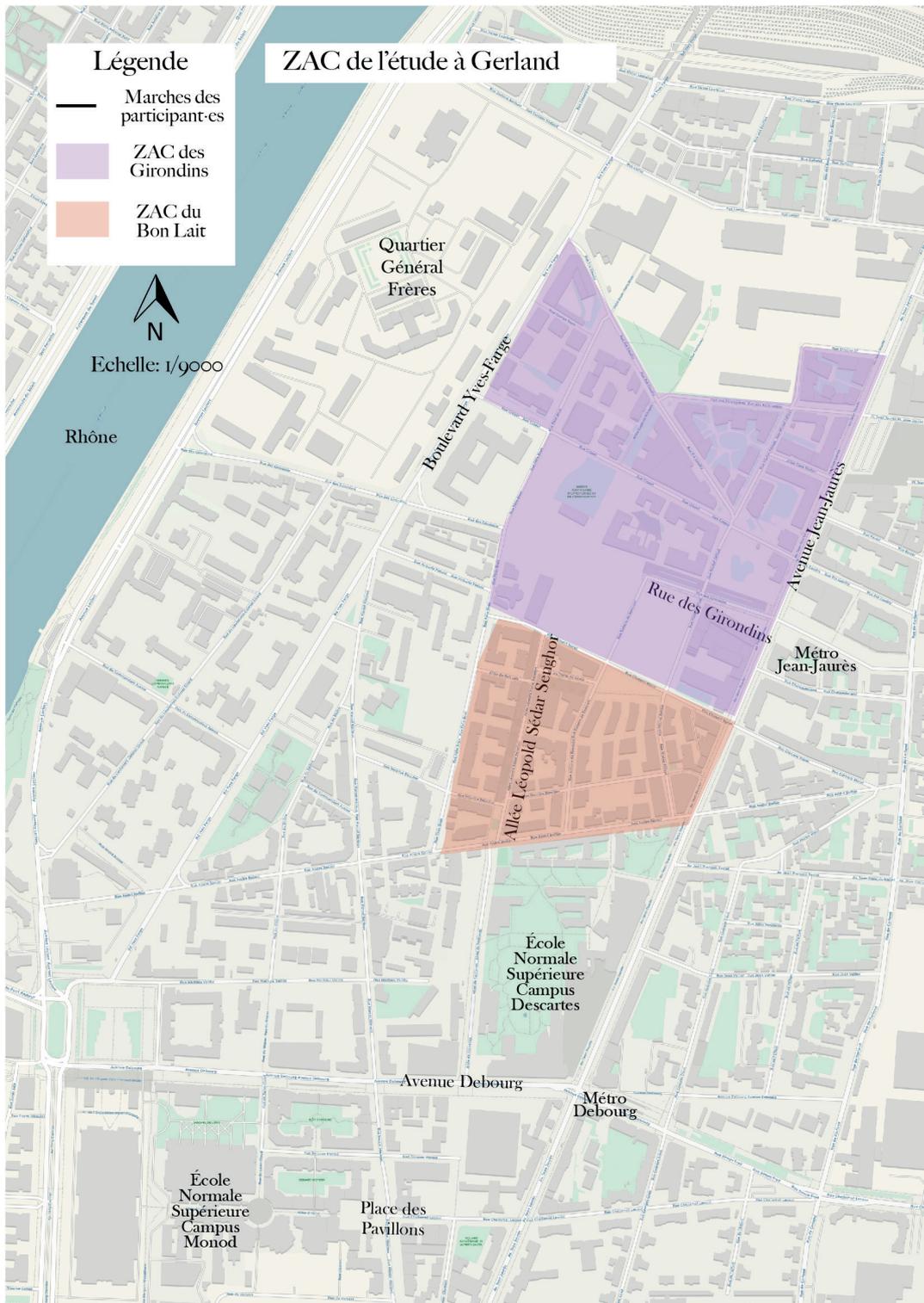


Fig. 10 : Les deux ZAC (Bon Lait et Girondins) où se déroule en partie cette recherche.



Fig. 11 : Le quartier d'Arganzuela, à Madrid, en Espagne.

Arganzuela, mêler l'eau et le sang

« C'était [Legazpi] l'ancienne entrée de Madrid. C'était l'entrée du centre de Madrid et il y avait beaucoup d'usines à cet endroit. Cela a beaucoup changé. Tous ces nouveaux

bâtiments que vous voyez ici c'était des usines. Maintenant, on l'appelle Los Metales, parce que toutes les rues portent le nom de métaux que l'on fabriquait dans les usines. »¹² Alberto, habitant d'Arganzuela, lors d'un entretien.

Lorsque Alberto est né en 1987, Arganzuela - l'arrondissement dans lequel se trouve au sud Legazpi - avait

¹² Les citations en espagnol et en anglais sont traduites par mes soins (et parfois l'aide d'autrui) - lorsque j'ai jugé cela nécessaire -, sauf lorsque cela est précisé.



Fig. 12 : El Pico del Panuelo en 2019.

entamé une nouvelle mue. En effet, de fortement industriel et peu habité l'arrondissement était devenu un coin de la ville où les terrains étaient peu chers, souvent vastes, attirant les grands projets immobiliers. Depuis le milieu des années 1970, les usines avaient commencé à être relocalisées à l'extérieur de la ville. Le marché de gros construit en 1935 devint secondaire suite à la construction d'un autre marché ailleurs dans Madrid. *El Pico del Panuelo*, autrefois l'une des seules parties fortement résidentielles, et où est né Alberto, n'était plus une enclave au milieu des usines. *El Pico del Panuelo* est un ensemble de bâtiments construits entre 1927 et 1930, fruit du paternalisme industriel qui offrait un logement décent

à ses employé·es pour les maintenir dans son giron et éviter de potentiels contre-pouvoir naissant au sein des usines. Ces logements étaient principalement consacrés aux travailleurs et travailleuses des abattoirs juste en face. Leur architecture singulière (fig. 12) et leur passé populaire en font un ensemble de bâtiments particulièrement remarquable dans le quartier, dont Alberto est très fier.

Cet arrondissement du sud de Madrid, à une vingtaine de minutes à pied de l'hyper centre, est bordé au sud par l'unique cours d'eau à l'air libre de la ville, la rivière Manzanares. À l'est se trouvent d'importantes voies de chemin de fer reliant l'est espagnol à la gare d'Atocha.

La construction d'un très grand parc, en 1986, le parc Enrique Tierno Galvan (du nom d'un ancien maire de Madrid) accueillant le planétarium de Madrid marqua l'importance pour la municipalité d'équiper ce quartier en vue d'y attirer des nouveaux·elles habitant·es. Jouxant l'ancien marché de gros (*mercado central de frutas y hortalizas*) l'abattoir et le marché au bétail furent construits au début du XIXe siècle et leur activité prit fin – en raison de leur taille devenue trop petite et de l'éloignement progressif des abattoirs des centres-ville (Ferrières, 2001) – en 1987. Dans une autre partie d'Arganzuela, la gare de Delicias était jusqu'en 1970

dédiée à l'industrie et aux transports de marchandises.

Période récente (2000-2022)

Une grande partie des usines fut détruite à partir des années 1990 dans le but de construire des immeubles résidentiels. Ce grand projet urbain fut marqué par l'ensevelissement de l'autoroute (le périphérique M -30, de 2003 à 2007), qui ceinturait le sud de l'arrondissement, le long de la rivière Manzanares (fig. 13). Suite à cela, le cours de la rivière et ses berges redevinrent accessibles aux



Fig. 13 : La rivière Manzanares bordée par le périphérique M-30, image tirée du documentaire Arganzuela, Nuestro Barrio (1982).



Fig. 14 : La rivière Manzanares pendant l'été 2021, bordée par le parc Madrid Rio.

piéton·nes et un grand parc fut construit, le parc Madrid Rio (fig. 14)¹³.

La gare de Delicias, fermée depuis 1971, fut transformée en 1984 en musée ferroviaire. Les abattoirs et le marché au bétail furent réhabilités en 2007 pour devenir ce qui est maintenant le Matadero, un centre culturel mêlant galeries, cinémathèque, bibliothèque et autres espaces dédiés aux tournages ou aux industries du numérique (fig. 15).

Une pause s'imposa en 2008 suite à la crise économique – et politique – (Pellistrandi, 2015) qui toucha durement

l'Espagne. La transformation reprit en 2013, avec l'achèvement des immeubles commencés avant 2008. Quelques traces de la crise persistent encore comme quelques terrains vagues au milieu des immeubles, promis à un glorieux avenir pécuniaire avant l'effondrement des prêts bancaires, et qui aujourd'hui regardent passer les grues tout en accueillant les seules espèces sauvages à l'intérieur d'espaces-temps grillagés (fig. 16).

Les immeubles résidentiels construits principalement dans la partie Est de l'arrondissement sont de type couronne

13 Une compilation d'images satellites de ces transformations (2000-2023) est disponible ici : <https://vimeo.com/867115467/69abecb0ac?share=copy>



Fig. 15 : El Matadero (Arganzuela), en 2021.



Fig. 16 : Un terrain vague au milieu de Los Metales (Arganzuela) en 2019.

(4 barres forment un carré enserrant des cours intérieures), nombre d'entre eux possèdent des piscines et des terrains de sport, et sont souvent gardés par des sociétés de sécurité privée à l'entrée. Ces aménagements et le type de population visé par cette « montée de gamme » du quartier n'ont pas totalement remplacé les personnes vivant ici avant les années 2000. La rue Embajadores marque une frontière entre l'est récemment construit et accueillant des nouvelles personnes et l'ouest, étant encore l'habitat de familles ancrées dans le quartier depuis plusieurs générations et vivant dans des immeubles plus anciens.

Arganzuela était présenté jusqu'aux années 1970 comme « la salle des machines »¹⁴ de Madrid. Il est devenu aujourd'hui un quartier se voulant culturellement attrayant, avec un cadre de vie privilégié (accès à des parcs, une rivière, un centre commercial, plusieurs musées) par rapport à ce qu'offre le reste du centre de Madrid.

14 Citation tirée du documentaire Arganzuela, nuestro barrio (1982), tourné par une association de quartier d'Arganzuela.

COVID-19

Cette recherche a été marquée par l'épidémie toujours en cours de SARS-CoV-2 apparue en 2019. Sa forte propension à la contamination et ses modes de diffusion aériens ont entraîné sa propagation dans presque l'entièreté de la planète. En France, les autorités ont décrété un confinement de mars à mai 2020, interdisant les déplacements, sauf en cas d'urgence. Ce premier confinement a eu un fort impact sur la perception des espaces de vie, j'y reviendrai dans le chapitre 2. Le premier terrain de cette recherche a débuté juste après ce premier confinement, à Gerland. Le déroulé initial de la recherche prévoyait plutôt un premier terrain à Madrid, qui devait pouvoir devenir le terrain principal. Cela a été remis en cause suite aux mesures des différents pays européens, comme la France et l'Espagne, fermant leurs frontières aux ressortissant·es des autres pays membres de l'Union européenne. Ces mesures seront suspendues plus tard pendant l'été 2020. L'incertitude créée par une telle situation a fortement modifié ce qui avait été prévu, et finalement Gerland est devenu le terrain principal de cette enquête, le temps passé à Arganzuela ayant été réduit à un seul été, en 2021. Enfin, la méthode d'enquête développée prévoyait de passer un temps long avec les participant·es dans des milieux fermés, ainsi que la manipulation de

matériel en commun, comme des casques de réalité virtuelle, des caméras et des écouteurs. Cela a engendré un nombre très important de « gestes barrière », comme la désinfection du matériel après chaque usage ou bien celle des espaces où nous menions les entretiens. En outre, ces espaces avaient été réduits à leur portion congrue durant cet été, car la plupart des endroits où se rencontrer étaient fermés par mesures sanitaires. La proxémie que demandait ma recherche a parfois dû être remise en cause, et le port de masques chirurgicaux a pu empirer des sensations, comme la chaleur. À Madrid, en 2021, le port du masque en extérieur était encore obligatoire quand je suis arrivé, puis un mois plus tard il devint optionnel, mais les Madrilènes restèrent très nombreux et nombreuses à le porter systématiquement. La méthode de recherche a dû être modifiée en conséquence pour pouvoir se dérouler exclusivement en extérieur à la demande des habitant·es. Les différentes phases de confinement et de dé-confinement ainsi que le rapport aux espaces et au temps des villes ont eu des conséquences que nous sommes encore loin de comprendre et de percevoir, je serai bien peu à même de m'étendre plus sur le sujet. Ainsi, je préfère plutôt exposer ce qu'il s'est passé pour moi durant cette recherche.

Rencontrer, échanger, partager

Durant les terrains effectués en 2020 et 2021, et parfois 2022, j'ai tenté de rencontrer le plus possible de personnes habitant les quartiers de Gerland et d'Arganzuela. À Gerland, je suis passé·e par les quelques lieux de rencontre existants, comme des boulangeries, des bars, un fleuriste, pour y déposer des affiches proposant aux personnes de me rencontrer pour échanger. De même, j'ai passé du temps à marcher dans le quartier et j'ai abordé des personnes au hasard des rues pour leur proposer de participer à l'enquête. Les habitant·es rencontrés·es à ces occasions m'ont ensuite mené·e vers d'autres, leurs voisin·es, ami·es, connaissances avec qui j'ai pu continuer la recherche. À Arganzuela, il en fut de même, les espaces intérieurs étant pour la plupart fermés voire limités, du fait de la pandémie, j'ai passé du temps dans les parcs et sur les places du quartier pour rencontrer les personnes avec qui travailler. Tout en proposant aux habitant·es rencontrés·es de marcher et de me parler de leurs marches dans leur quartier, j'ai moi-même parcouru ces quartiers à pied pendant de longues journées estivales, observant comment cela m'impactait moi, et les personnes que je rencontrais.

D'où je regarde

J'effectue cette thèse à l'École Nationale des Travaux Publics de l'État (ENTPE), une école d'ingénieur publique et spécialisée dans les domaines des infrastructures, bâtiments et transports. Elle est liée au ministère de la transition écologique, ce qui est rare pour ce type d'institutions, qui, le plus souvent, sont sous la tutelle du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche. Elle est située à Vaulx-en-Velin, dans la banlieue de Lyon depuis 1975 et a formée de nombreuses personnes travaillant maintenant à Lyon et dans sa métropole. Parfois il m'a été possible de rencontrer des personnes par l'intermédiaire de cette école, ou plus précisément du fait de partager ce même cursus. Que ce soit des personnes travaillant à la métropole du Grand Lyon ou bien habitant directement sur le terrain de ma recherche et se trouvant en connivence avec moi. Parmi les personnes ayant travaillé à la construction des nouvelles parties du quartier de Gerland, certaines ont été formées à l'école. Elles font aujourd'hui partie de celles qui ont aménagé le quartier ou pris des décisions quant à ce dernier. L'école a été en elle-même un terrain d'enquête. Pour moi qui n'avait connu que l'université avant cela, les rites associés à de tels endroits furent très étonnants. Aussi, c'est tout un univers qui se compose dans ce lieu, et qui est étroitement lié à l'organisation et à la conception des

villes. Cet univers est celui de personnes travaillant les matériaux ou les chiffres de la construction urbaine et que je ne connaissais souvent pas. Cela a attisé ma curiosité et m'a permis de questionner les réseaux de l'aménagement des territoires. Enfin, la présence de grandes entreprises de la construction ou des transports est perceptible dans cette institution, notamment au travers des nombreuses thèses menées en CIFRE (Convention industrielle de formation par la recherche). Les promotions d'ingénieur·es sont aussi parrainées par elles. Cette composition qui m'était tout à fait étrangère est devenue plus familière.

Avant de me lancer dans des études à l'université, dont ce travail de recherche est une forme d'aboutissement, j'ai obtenu un Brevet de Technicien Supérieur agronome (BTS), dans le domaine de la « gestion et protection de l'environnement ». Ce diplôme consistait à former des personnes aux métiers promouvant la « biodiversité », comme gardien·ne de parc régionaux et nationaux, ou à travailler pour des collectivités pour assurer le maintien de la biodiversité d'une commune voire effectuer des diagnostics de la faune et flore présente. Comme on le verra durant le déroulé de ce travail, ce diplôme et les travaux que j'ai pu effectuer dans ce cadre (notamment sur le dépérissement des pins sylvestres en région PACA) ont influencé certaines de mes analyses.

Durant les cinq années de mon travail doctoral j'ai aussi eu l'occasion de mener des missions – que l'on pourrait qualifier de parallèles mais que j'aime plutôt décrire comme de connivence. J'ai passé deux années à réaliser un livre, nommé l'atlas de l'Avant-Pays-Savoyard, dans le cadre d'une résidence de territoire en Savoie, menée par l'association « Les Inattendus » et avec la collaboration de deux documentaristes, Julia Pinget et Alexis Jacquand. Pendant ces deux années, nous avons sillonné une semaine par mois ce petit coin de Savoie en cherchant à comprendre comment le passé et le futur des habitant·es se mêlaient à leur présent¹⁵. Ce travail m'a permis d'expérimenter sur un temps long et répété les existences qui se forment au sein d'une partie de la France peu densément peuplée. Mais aussi de pouvoir collaborer avec des disciplines proches comme le documentaire d'auteur le propose, en se plongeant ensemble dans les manières de discuter, de partager et de finalement donner à voir les attachements à un territoire.

Ces tissages disciplinaires ont aussi été mis à l'épreuve dans deux résidences organisées par Arnaud Chevalier et moi-même grâce à la compagnie l'Instant Mobile¹⁶, avec qui j'ai collaboré une première fois sur la thématique de la marche en ville, en 2018, avant de prendre part à l'organisation de ces temps de résidence en 2021. Nommés LaboMobile, ceux-ci proposent à une

15 Pour en savoir plus : <http://www.inattendus.com/atlas/>

16 Le site internet de la compagnie : <http://linstantmobile.fr/>

dizaine d'artistes et chercheur·euses, sur un temps sans exigence de production, de venir ensemble rechercher autour d'une thématique commune. Après la marche en ville, ce fut sur le sensible et plus particulièrement sur la question « Comment se saisir du sensible? » que s'est tenu le LaboMobile #4. Puis plus récemment, en 2023, le LaboMobile #5 s'est donné comme terrain de jeu la relation que nous entretenons aux choses, aux autres-qu'humains, quotidiennement. Ces deux moments (de deux semaines chacun) m'ont permis de sortir du monde académique pour chercher autrement sur des sujets que je porte dans ce travail de recherche. Le regard nouveau que d'autres, venant de disciplines pour la plupart artistiques, ont pu me partager sur mes recherches et sur leurs déploiements fut précieux et intime. Je filme, réalise, enregistre, depuis 2013 dans le cadre de mes recherches en sciences sociales. Cela m'a donné l'occasion d'entrer autrement en relation avec les personnes avec qui je voulais travailler. Dans le documentaire *In Between*¹⁷ que j'ai réalisé en 2017 conjointement à mon mémoire de recherche et avec des gardien·nes d'un musée d'art contemporain à Ljubljana, j'avais pu co-construire une manière de se représenter et de faire voir la place des participant·es à cette recherche au travers du film. Le recours à un tel dispositif avait entraîné une forme de recherche « avec » les gardien·nes de ce musée que je voulais tenter de rejouer

dans mon travail actuel.

Pour terminer ces paragraphes sur où je suis lorsque j'effectue et écris cette recherche – une manière de situer mon expérience – je dirais que je suis blanc·he, perçue et sociabilisé·e comme un garçon. Cela a pu engendrer des spécificités à une telle recherche, qui prend comme appui la rue et les espaces publics. Il m'a semblé important de passer par ce court étalage pour donner les outils au partage d'un écrit comme celui-ci.

17 Disponible ici : <https://vimeo.com/305360100?share=copy>

Donner à voir plutôt que prouver

Ces dix dernières années, j'ai pratiqué l'anthropologie. J'ai fait de nombreuses fois l'expérience de mes propres égarements lorsqu'il s'agissait de travailler avec d'autres personnes. Pas à pas j'ai appris à écouter, longtemps, mais pas seulement. J'ai aussi appris à laisser les personnes entrer dans la recherche avec moi, en leur répondant, en n'étant pas seulement une oreille qui reçoit mais une personne avec qui dialoguer, discuter, approfondir comme différencier ce que nous pensons ensemble. C'est un moyen de partager mes impressions, mes sensations et mes doutes avec elles et eux, pouvoir ensemble s'enrichir du dialogue. Faire des erreurs est une manière d'apprendre, d'approcher, d'essayer, de s'engager, mais le faire avec les autres c'est assumer que l'on dialogue, que l'on négocie ensemble le sens à donner à ce que l'on partage. Dans cette recherche, j'ai eu comme objectif de donner la parole à d'autres, de donner à voir ce à quoi ils et elles ont pu réfléchir et tisser avec moi. Ainsi je veux leur donner de l'espace, l'espace de la « multitude » : « La racine grecque du mot « ethnos » (ἔθνος) est 'une multitude (qu'elle soit d'hommes [*sic*] ou de bêtes) collaborant ou vivant ensemble ; une compagnie, une troupe, une nuée d'individus de même nature ou de même genre' » (Kirksey, 2014:2). J'ai ainsi utilisé de longues et nombreuses citations, pour rendre les

paroles qui m'ont été partagées dans leur propre ton, rythmes et développement – qu'il s'agisse des auteur·rices que je cite ou des participant·es à mes recherches. C'est pour moi un moyen d'affirmer une forme de co-construction de nos pensées et de nos réflexions.

J'ai été marquée très tôt dans mes recherches par l'approche qu'a Timothy Ingold de l'anthropologie. De son point de vue, l'anthropologie se distingue des autres disciplines qui font des humains et leurs organisations un sujet, ainsi :

« What truly distinguishes anthropology, I believe, is that it is not a study of at all, but a study with. Anthropologists work and study with people. Immersed with them in an environment of joint activity, they learn to see things (or hear them, or touch them) in the ways their teachers and companions do. An education in anthropology, therefore, does more than furnish us with knowledge about the world—about people and their societies. It rather educates our perception of the world, and opens our eyes and minds to other possibilities of being. » (2007:82)

Cette distinction, devenue commune depuis, propose de travailler « avec » plutôt que « sur » les personnes que l'on rencontre lors de nos recherches. Leur donner voix au travers de mes écrits c'est justement permettre aux lecteur·ices d'entrer – même partiellement – dans leurs manières de composer le monde, d'en faire l'expérience et de l'exprimer. Le rôle de l'anthropologie n'est alors pas celui de prouver, d'apporter la preuve

que le monde est ainsi, en recourant à ce que les gens nous partagent, qu'ils et elles pensent ou agissent de telle ou telle manière. Il s'agit plutôt de donner à voir les manières de faire et de penser qui se composent avec nous, moi en l'occurrence, les tissages provoqués par notre rencontre autour de sujets qui nous animent, comme ici la chaleur, les lieux et temps que nous habitons, les trajets à pied ou la vie d'une ville et d'un quartier. Marilyn Strathern parlait alors de « redescription », pour parler des disciplines :

« Une discipline n'est ni plus ni moins que l'effort de décrire, [et où] le génie de l'anthropologie a toujours été son engagement descriptif avec l'acte même de description, avec la façon dont les gens produisent des récits d'eux-mêmes » (2005 : XII)¹⁸

Ainsi, différencier ce qui dans cette recherche est proprement de moi, de ce qui a été partagé ou dit par les personnes avec qui j'ai pu collaborer relève d'un mauvais aiguillage sur ce que cette recherche ambitionne. Je souhaite restituer les paroles et les gestes de la manière dont ils me sont parvenus, à moi, sujet percevant et transformant cet échange. Mais cela ne se trouve pas uniquement dans les citations et les descriptions. Ces échanges alimentent aussi mes réflexions, mes orientations, mes choix, qui font partie de la trame que nous constituons ensemble.

« Si comme Strathern (1995) l'a avancé, l'anthropologie concerne fondamentalement « la Relation », comprendre un peu de l'étrange logique associative qui émerge dans cette écologie des sujets a des implications importantes pour notre discipline. [...] cela permet de mettre en évidence que l'indistinction est un aspect crucial des relations. » (Kohn, 2017 :41)

L'« indistinction » dont parle Eduardo Kohn, implique pour moi un mouvement d'humilité. Ce que je propose dans cette recherche est une collaboration, un compagnonnage entre des personnes rencontrées, au cours de cette dernière mais aussi avant, des autres-qu'humains. J'ambitionne de donner à voir cet enchevêtrement que j'ai en partie provoqué et dont je donne ici les lettres académiques.

18 Traduit par Arianne Dorval dans Lebner, 2016.

Donner forme

Cet objectif entend aussi procéder à une forme particulière, c'est-à-dire une forme qui émane de ces rencontres. Pour laisser une place à l'hybride, à ce que nous disons mais aussi à ce que nous ressentons lorsque nous sommes traversés par des questions. J'ai souhaité hybrider ici les formes de récits. On retrouvera dans cette recherche des récits tirés de mes notes prises pendant le terrain (notamment dans le chapitre 1), des citations venant d'entretiens longs et impliquant des technologies audiovisuelles (dans les chapitres 2 et 3 particulièrement), mais aussi d'entretiens en marchant (spécialement dans le chapitre 5) et de réflexions dépliées à partir de ces cinq années de recherche sous la forme d'hypothèses alternatives (dans l'Interlude et les chapitres 4 et 5). J'ai aussi parsemé le récit écrit de photographies, prises pour la plupart par moi-même, lors de la recherche. Elles sont parfois présentes comme des exemples, des mises en images ou des prolongations de ce que je décris. Elles sont aussi le cœur de certaines

parties (notamment dans les chapitres 4 et 5) où elles peuvent agir comme des descriptions à part entière, usant de la relation particulière que les photographies produisent avec leurs interlocuteur·rices. Elles laissent une partie de leurs significations ouvertes tout en situant un faisceau de signes : le sens dans lequel je propose de voir.

Enfin, plusieurs films sont présents dans cette recherche. J'entends par film la combinaison de l'image, du son et du mouvement. Ces films ont été produits pour cette recherche mais aussi pour d'autres formes que cet écrit. Ils sont issus d'un article, à paraître, et d'une publication vidéo dans une revue scientifique (à paraître également). Ils permettent de s'immerger autrement dans les expériences des participant·es de la recherche, en mêlant leurs parcours avec leurs manières de partager sur le vif ce qu'ils et elles traversent. Ces films sont de courtes fenêtres sur les enchevêtrements provoqués par cette étude. Une autre forme filmique verra le jour suite à ce travail, elle reposera sur le terrain effectué à Arganzuela en 2021, qui n'a pas pu être amplement déployé ici, et est en cours de post-production¹⁹.

¹⁹ Le titre provisoire de ce film est *Traverser la lave*, il a reçu le soutien du CNRS Image, et en voici le synopsis : Le temps d'un été, la ville s'enflamme. Nulle révolution à l'horizon si ce n'est celle des pales des ventilateurs. Nous parcourons le béton, l'asphalte surchauffé au rythme des pas cadencés par l'urgence. Notre temps est compté, les trajets calculés. La ville et sa chaleur nous épuisent, nous et nos imaginaires. Comment sera-t-elle demain ? Comment imaginer pire qu'un après-midi à 42°C coincés dans les rues goudronnées ? Nous parlons d'arbres, d'eau partout, d'ombres et de lumières. La canicule met en lumière les manières dont nous construisons la ville au quotidien et ce qu'elle devient lorsque les circonstances deviennent hostiles. Il semble nécessaire de relier ce qui fait de cette ville le lieu de nos vies au regard de ses crises cycliques. Pouvoir compter sur son·sa voisin·e pour partager son balcon, son bout de jardin lorsque la chaleur gronde au dehors n'est pas si différent que d'avoir besoin d'une clé ou de filer la main pour changer la roue d'un vélo.

Le premier chapitre de cette recherche nous guide au travers des mots et concepts que j'utilise tout au long de cette dernière. J'expliciterai à l'aide de mes lectures et des rencontres que j'ai pu faire ce que « habiter » signifie ici. Je me concentrerai sur ce qu'a produit une recherche sur les changements climatiques et plus particulièrement sur la chaleur. Ce qu'habiter les changements climatiques peut vouloir dire, du point de vue des médias et des récentes recherches scientifiques (sur la chaleur mais aussi sur les ambiances) à ce propos et notamment en ville. Ensuite, je me plongerai dans la réalisation d'une telle recherche en explorant des manières de faire et d'habiter « avec ». Cela passe par se poser la question de ce que l'on définit comme « l'environnement » et de se situer en tant qu'individus, en tant qu'êtres humains embarqués dans des changements climatiques de plus en plus effrayants. Cela comprend aussi une description de mon positionnement vis-à-vis de ce qui dépasse l'humanité, c'est-à-dire les autres-qu'humains et la prise en compte de leur rôle dans nos existences. Réaliser une recherche c'est aussi choisir comment l'aborder. J'expliciterai mon approche par le quotidien et ce que cela implique – de s'y intéresser mais aussi de le partager avec les habitant·es. Enfin j'ai voulu construire une méthodologie ouverte, laissant une place importante aux personnes avec qui j'ai pu travailler dans les réflexions et les discussions que nous avons pu avoir. Cela a pu conduire à explorer par touches ce qui nous

angoissait mutuellement, le futur mais aussi le plus proche avenir des quartiers urbains que nous habitons.

Le second chapitre est consacré à la marche en ville. Elle est à la fois la méthode de recherche, la manière dont je suis entré·e en relation avec les participant·es, et un mode de locomotion quotidien. Je l'ai choisie comme un point de vue privilégié pour faire l'expérience de son quartier et de ses changements. Au plus près de la rue, la marche nous conduit à ressentir ce qu'il s'y passe. Elle est un moyen de décrypter les lieux et les temporalités que nous habitons. En nous déplaçant à pied nous traçons des lignes, qui délimitent ce que nous connaissons ou ignorons du quartier où nous sommes. J'ai fait le choix d'interroger des habitant·es en marchant car leurs paroles, leurs réflexions, sont alors en mouvement, elle se font dans la rencontre entre les ambiances de la rue et elleux. Il s'agit de paroles situées, à une échelle très fine, d'une rue, d'une place, permettant aux participant·es de commenter leurs trajets et les aménagements qu'ils rencontrent dans leurs quartiers. Enfin, je décrirai la méthode étape par étape, méthode invoquant le dessin, l'utilisation de son immersif, de la vidéo à 360° et d'un casque de réalité virtuelle pour multiplier les manières de décrire les expériences de leurs marches en été.

Ce sont ces mêmes entretiens équipés que je donnerai à avoir dans le

troisième chapitre. Cette fois-ci en me concentrant sur la chaleur et les impressions qui lui sont associées. Je découperai plus précisément les zones dans lesquelles les personnes ont marché pour pouvoir précisément comprendre l'amoncellement de leurs ressentis avec celui des espaces parcourus (des zones en chantiers, de grands boulevards, de petites cours, etc.). Nous verrons comment s'exprime le quotidien surchauffé des habitant·es lors des entretiens et des discussions : comment la chaleur fait surface dans les corps et les discours. Cette chaleur suffocante entraîne des manières de faire, produit des savoirs que décrivent les habitant·es dans leurs trajets et dans les tactiques mises en place pour « traverser la lave ». Enfin je reviendrai sur les commentaires qu'ils ont pu produire à propos des aménagements de leurs quartiers en partie récemment reconstruits voire encore en chantier, face à la chaleur à venir.

Dans un interlude, je m'intéresserai à des éléments qui me paraissent importants mais souvent relégués au second plan dans les recherches en milieu urbain. Ces éléments sont en relation directe avec ce que les habitant·es ont pu me partager. Il s'agit de la manière dont la ville est produite, de la hiérarchisation que cela implique : des concepteurs produisant des formes urbaines où d'autres vivent. C'est aussi les sons de la ville, et ici de Gerland : comment l'espace sonore est mobilisé par les habitant·es pour

discuter des ambiances du quartier mais aussi de sa matérialité, de quoi il est fait et de comment il est bâti. Je poursuivrai par cette composition, avant tout faite de béton, du quartier de Gerland et comment un tel matériau a pu façonner la ville dans laquelle nous nous trouvons. Je passerai aussi par le fait de décrire l'utilisation du bitume et de ses impacts sur la chaleur urbaine et sur les façons de penser la rue et ses pratiques. En étudiant le sol je glisserai vers l'imperméabilité de ce dernier dans les villes. Comment une telle idée a été légitimée dans l'espace urbain et comment aujourd'hui elle est difficilement remise en cause en raison, notamment, de l'occupation importante des sous-sols, espaces invisibles mais surchargés des villes.

Dans le quatrième chapitre, je m'appuierai sur les entretiens menés à Gerland pour discuter les principes d'un quartier qui serait fait pour l'été. Tout d'abord au travers de ses contradictions, comme la place donnée à l'énergie, ou celle des habitant·es dans les choix concernant leur quartier. Je donnerai à voir les besoins qu'ils m'ont exprimés. Des besoins qui comprennent des lieux où se rencontrer, des espaces ouverts, et « verts ». Aux antipodes d'une ville cloisonnée, enfermée, ils me parlent d'une ville où s'asseoir, où profiter de l'ombre d'un arbre et où rencontrer les personnes avec qui on vit. Les barrières et clôtures, s'opposant à une ville ouverte, sont bien présentes, je donnerai à voir ces objets de l'espace urbain à Gerland

au travers d'un récit de leur présence et des effets des fermetures sur la vie du quartier. Je terminerai par une réflexion sur les assises que l'on retrouve en ville, leurs emplacements et leurs conceptions, sur la manière dont elles intiment un mode de vie, qui n'est pas toujours partagé.

Enfin, mon dernier chapitre, le cinquième, se tournera vers les autres-qu'humains en ville. Il décrira dans un premier temps la manière dont sont tissées nos relations avec eux, sous l'égide de la marchandise plus que du vivant. Au travers de la description de ce que sont les arbres dans le quartier de Gerland, je donnerai à voir la manière dont ces derniers sont implantés comme des objets inanimés. Ensuite, je décrirai la place laissée à ces végétaux mais aussi aux relations que nous entretenons avec eux dans un quartier comme Gerland. Je questionnerai à partir des notions de droit à la ville et de propriété privée le droit d'accès à des espace végétalisés pour se rafraîchir et se rencontrer l'été. En dernier lieu, je tisserai un récit alternatif à partir de ce que pourraient être les relations que nous entretenons avec les autres-qu'humains ainsi qu'avec nos voisines, si nous adoptions d'autres manières d'habiter nos quartiers.

Chapitre 1

Habiter les changements climatiques, habiter « avec »

Les deux quartiers choisis comme terrains d'étude peuvent être caractérisés par deux types de changements. Ces changements sont, d'un côté, ceux liés aux transformations urbaines récentes : le passage d'un bâti et d'activités industrielles à du logement et des activités de bureau : et de l'autre, les changements climatiques et tout particulièrement, pour cette recherche, l'élévation des températures et l'intensification du rythme des vagues de chaleur que connaissent ces quartiers. Je considère que ces deux types de changement viennent remettre en cause les manières d'habiter (Bonnin, 2002) les quartiers de Gerland et d'Arganzuela.

Dans ce chapitre, je vais tisser la toile dans laquelle tous les autres chapitres sont compris, emmêlés et enchâssés. La première partie du chapitre abordera la question des changements climatiques et des manières dont il sont habités. Le point de vue adopté sera celui des études

scientifiques (comme celles sur les îlots de chaleur urbains ou les ambiances), de la couverture médiatique et culturelle (les films, les romans, etc.) des fortes chaleurs en ville. Je réserve le récit des habitantes des quartiers de Gerland et Arganzuela au chapitre 3 « Traverser la lave ». La seconde partie du chapitre s'intéressera à ce qu'habiter « avec » veut dire dans le cadre de ma recherche. Je détaillerai ce qu'englobe ce « avec » et la manière dont il est pour moi nécessaire de « faire relation » (qu'il s'agisse d'approcher le quotidien ou de prendre en compte la continuité entre les êtres humains et l'environnement).

En préambule, il me semble important de définir ce que j'entends par habiter et la polysémie du mot. Le verbe habiter, vient du latin habeo signifiant détenir, occuper, habiter, demeurer²⁰, auquel est ajouté un fréquentatif (qui donne une idée de fréquence, de répétition) pour former le terme français²¹. Dans cette recherche, j'utilise cette notion pour insister sur « l'inséparabilité du temps et de l'espace » :

« Loin de l'image réductrice d'une occupation des lieux basée sur un référentiel sédentaire qui sépare l'espace et le temps. Autrement dit, l'habiter – au sens heideggérien de « être-présent-au-monde-et-à-autrui » – sera conçu de manière non « aréale », mais « linéale » (Ingold, 2011), selon une pensée de l'inséparabilité du

20 <https://fr.wiktionary.org/wiki/habeo>

21 <https://www.cnrtl.fr/etymologie/habiter>

temps et de l'espace : la pensée nomade. » (Botéa, Rojon, 2015)

Habiter comporte une dimension spatiale et temporelle renvoyant à l'occupation d'un lieu ou de sa demeure : on l'occupe régulièrement, fréquemment, avec répétition (Urry, 2005 ; Paquot, 2005 ; Lazzarotti, 2006). Nous habitons l'espaces-temps lorsque nous fréquentons de manière régulière un espace spécifique, nous construisons des habitudes. Du temps et de l'espace, voilà ce que renferme l'habiter. Ce temps peut être défini en relation avec l'espace par le fait qu'il n'est ni localisé ni écoulé, « il n'est la propriété d'aucun point » (Guy, 2011 : 92), il est relation et changement de relation avec l'espace. Quant à l'espace, « il s'appuie sur des relations supposées invariables entre ses points constitutifs, exprimées par des fractions constantes de mouvements ou de déplacements, renvoyant au temps qui les permettent. » (*ibidem*). Le temps et l'espace sont constamment liés, tissés et mêlés pour former les espaces-temps ou les lieuxtemps (Haraway, 2020) – timeplace (Haraway, 2016). Je mélange les deux termes – espaces-temps et lieuxtemps – lors de cette recherche, pour enrichir l'écriture et parce que je les trouve particulièrement symbiotiques : ils donnent deux graphies à une même idée. Cette proposition de regroupement du temps et de l'espace dans la pensée de Donna Haraway est clairement décrite par Julien Pieron (2020) :

« La raison de cette non-séparation, c'est que le Chthulucène est d'abord conçu comme lieu d'un habiter, et que ce dernier s'accomplit indissociablement dans ou plutôt à même le temps et l'espace. Selon nous, « habiter » est chez Haraway un verbe qui doit toujours s'entendre et se penser à la voix moyenne, à mi-chemin de l'actif et du passif. On n'habite jamais sans être habité ; on ne peuple pas un monde sans devenir soi-même un des fils de son tissage perpétué. Habiter un monde, habiter un temps-lieu : les traverser et y prendre part, dynamiquement, dans ce que Haraway nomme parfois une danse ou une chorégraphie ontologique ; y être et en être. »

Espaces-temps et lieuxtemps impliquent de penser ces notions en relation, imbriquées l'une dans l'autre, et l'une de ces alliances sera le mouvement, la marche (voir chapitre 2).

Le terme habiter regroupe ces deux notions dans un mouvement de composition, et non une simple addition. À Gerland et Arganzuela, je ne travaille pas sur une aire géographique, je travaille sur ce qui traverse ces deux quartiers, c'est-à-dire l'expérience vécue et parcourue de ces quartiers. Cette expérience se veut située : elle est celle des habitant·es de Gerland et Arganzuela durant les récents étés caniculaires. Habiter un quartier c'est en faire l'expérience, cette notion « renvoie donc aux rapports où se constitue un usage familier du monde et où s'entretient une impression d'habiter

(son palier, son immeuble, son quartier) qui franchit le seuil de la maisonnée et peut concerner, par exemple, certains lieux publics de la ville. » (Breviglieri et Trom, 2003 : 401). C'est en vivant un quartier au quotidien que nous savons combien de temps il faut pour aller faire ses courses, accéder aux transports en commun. Nous pouvons ainsi voir le quartier de nuit, de jour, comprendre ce qui se joue le midi autant que le soir. Une telle compréhension de l'habiter permet « [...] une prise en compte (ré)affirmée du vécu, de la dimension intérieure, subjective, intime et intimiste du rapport aux lieux et aux espaces parcourus. » (Ortar, 2016 : 158-159). C'est donc à travers ce vécu, cette expérience « [...] qui ne cesse de se renouveler autour de nous à mesure que nous tissons » (Ingold, 2013 : 295) qu'il s'agit de comprendre les problématiques qui nous animent ici.

Des types de savoir se dégagent de nos manières d'habiter le monde. Dans le cas qui m'intéresse, celui de l'expérience de son quartier, on retrouve des savoirs dits « ordinaires » (de Certeau, 1980), « situés » (Haraway, 1988), « vernaculaires » (Collignon, 1994) ou encore « locaux » (Durand et al., 2022). Bien qu'étant différents, ces savoirs sont produits par l'expérience d'habiter. C'est-à-dire qu'ils sont construits dans des espaces-temps singuliers par une quotidienneté renouvelée, ils sont constamment mis à jour. En habitant un quartier, une connaissance s'instaure,

nous nous transformons à son contact et ce faisant nous le transformons. Prendre en compte ces types de savoirs expérientiels (Gardien, 2017), c'est aussi s'opposer à une vision d'un savoir hégémonique, pouvant révéler un certain positivisme profondément ancré dans les paradigmes scientifiques (Haraway, 1988 ; Collignon, 2005 ; Durand et al., 2022). À l'inverse, défendre une recherche basée sur les subjectivités partagées de personnes habitant les espaces-temps où je me meus c'est défendre une recherche qui ne hiérarchise pas les différents types de savoirs. L'anthropologie s'est maintes fois pourvue d'outils et de réflexions à ce propos. Parfois sous les traits d'une anthropologie du climat (Katz et al., 2002), ou de « l'anthropologie du temps qu'il fait » (de la Soudière, 1990). Alors que « la réflexion théorique et méthodologique de l'anthropologie est de plus en plus sollicitée » (Casciarri, et al., 2022) concernant les changements climatiques, « des biais subsistent » (*ibidem*), parmi lesquels celui qui me semble le plus prégnant :

« [...] concerne la persistance d'une primauté attribuée aux données quantifiables et aux approches d'une science de la nature détachée de ses dimensions socioculturelle et historique. » (*ibidem*)

Les recherches prenant en compte à la fois l'environnement, le climat et le contexte social sont reléguées au second plan lorsqu'il s'agit de parler des

changements climatiques. C'est cette approche regroupant préoccupations environnementales, climatiques et sociales que la political ecology entend réunir par le terme « sionatures » en proposant une « réélaboration critique des questions environnementales et climatiques par les sciences sociales » (*ibidem*). Une telle prégnance des données quantifiables sur le terrain m'a parfois conduit au silence quand il m'a fallu répondre à des journalistes en quête de sujets pour l'été. Malgré cela, je pense qu'il est possible de construire une entente entre différents savoirs, qu'ils soient issus des habitantes – connaisseur·euses de premier plan de leur quartier – ou de scientifiques. Le principal, et le plus ambitieux, étant de tenter une composition entre ces approches, complémentaires.

1.1 Espaces-temps des changements climatiques

La chaleur est un sujet inévitable d'une bonne partie des conversations estivales, on la retrouve aussi bien dans une queue au marché que dans les médias. Ce sujet semble avoir un pouvoir particulier, celui d'arriver soudainement et de disparaître presque aussi soudainement de nos conversations, fils d'actualités, radios et télévisions. La polysémie du terme « temps » pour désigner aussi bien le temps qui passe que celui qu'il fait semble alors tout à fait adéquat à voir le temps changer. Lorsque les premières soirées fraîches sont de retour courant octobre, nous ne parlons déjà plus de ces longues nuits à espérer que la

température retombe pour pouvoir enfin dormir. Un phénomène assez similaire se produit du côté des médias, le nombre de « une » consacrées à la température explose en juillet-août. Cette saisonnalité des préoccupations a fortement impacté mon travail²². Réactiver ce qu'est l'été au cours d'autres saisons limite ce que l'on en dit tant il s'agit de souvenirs incarnés dans une période.

Les périodes de fortes chaleurs ont une place toute particulière dans nos récits, le climat est le plus souvent à la fois le contexte et l'élément perturbateur de ces derniers. Pour citer quelques exemples filmiques mettant en scène le climat estival, il y a : Hundstage (2001) – qui signifie canicule en allemand – de Ulrich Seidl (fig. 17) film dans lequel toutes



Fig. 17 : Deux personnages du film Hundstage (2001) devant leur maison durant une canicule.

²² Les annexes 3, 4 et 5 donnent à voir des articles de presse locaux écrits durant l'été au sujet de ma recherche.



Fig. 18 : Le protagoniste du film Falling Down (1993) pris dans des embouteillages en pleine canicule.



Fig. 19 : La fenêtre par laquelle le personnage principal observe ses voisins dans le film Rear Window (1954).

les histoires sont reliées par le contexte climatique (et pesant) accentuant l'agressivité des personnages ; Falling Down (1993) de Joel Schumacher (fig. 18) où le personnage principal décompense suite à des embouteillages dans lesquels il est pris lors d'une journée de canicule ; ou encore Rear Window (1954) d'Alfred Hitchcock (fig. 19) où

toute l'intrigue prend place dans une cour, car les fenêtres des immeubles autour sont ouvertes étant donné les températures très élevées, créant des frottements et des rencontres entre les voisins.

Ces exemples de récits climatiques donnent le ton des représentations des

étés en ville (pesant, agaçant, faisant monter une certaine tension). Ces représentations ne se limitent pas aux films :

« Ces jours-là furent, à Florence, les plus chauds de l'année. J'avais déjà eu chaud dans ma vie, j'étais né et j'avais grandi sous les tropiques, aux colonies, et j'avais lu des choses là-dessus dans la littérature, mais c'est à Florence pendant ces interminables journées que j'appris tout de la chaleur. [...] Pendant quatre jours, la ville fut en proie à un calme incendie, sans flammes, sans cris. Angoissée autant que par les pestes et les guerres, la population, pendant quatre jours, n'eut pas d'autres soucis que de durer. » (Duras, 1952 [2003] : 31-32)

L'incendie sans flammes évoqué par le personnage de Marguerite Duras nous rappelle à la fois le caractère insidieux de la chaleur qui, à mesure que l'on s'y habitue, s'enchevêtre avec nous dans une relative douceur. Tout autant que le côté écrasant de telles chaleurs qui semblent consommer toute notre énergie, rendant nos mouvements lents, lourds et pesants. « Le secret, c'était l'immobilité » (Duras, 1952 : 36) dira plus tard ce même personnage du roman de Duras. Habiter l'été en ville, c'est aussi un apprentissage, des compétences qui s'acquièrent au fur et à mesure.

Dans le chapitre 3, je donnerai à lire

et à voir ce que les personnes avec qui j'ai pu travailler m'ont partagé durant les étés surchauffés de l'enquête. Dans cette partie je pose les bases de ce que travailler avec le climat suppose. Le climat et plus particulièrement le climat estival sous nos latitudes est un sujet de préoccupation tant les températures augmentent depuis une dizaine d'années (1.1.1). La manière dont les villes sont construites engendre des phénomènes spécifiques lors des fortes chaleurs : les îlots de chaleur urbains (1.1.2). Enfin, j'expliquerai pourquoi c'est à partir de la notion « d'ambiance » que j'ai souhaité approcher celle de climat (1.1.3).

1.1.1 Chaleur et société

Depuis que je suis née, au début des années 1990, les changements climatiques sont un sujet de plus en plus répandu dans l'opinion publique et les discussions des personnes qui m'entourent. Souvent les termes privilégiés sont ceux de « réchauffement climatique ». Ces expressions prennent principalement en compte l'effet d'augmentation des températures à la surface de la Terre. Il s'agit de la traduction approximative du terme anglophone *global warming*²³. Au cours des années 2000, la prise en compte des impacts de ces changements de

23 Sur les changements globaux, une alternative à l'expression « réchauffement global » qui se focalise seulement sur la chaleur, voir la définition de GeoConfluence : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/changements-globaux>

température, comme la fonte des glaciers, l'élévation du niveau des mers et océans, etc., vont conduire à l'utilisation de plus en plus fréquente des termes « changement climatique » (climate change)²⁴ dont le réchauffement de la surface terrestre est l'un des symptômes. D'autres effets, tout aussi spectaculaires, sont maintenant associés à de tels changements comme les

pluies torrentielles²⁵ de plus en plus intenses sous nos latitudes, et l'absence de pluie pendant des périodes de plus en plus prolongées²⁶. Vient s'ajouter à cela les tempêtes, particulièrement spectaculaires, et les tsunamis. Enfin des symptômes des fortes chaleurs sont directement observables en allant se promener, comme la disparition de la biodiversité notamment d'un grand



Fig. 20 : Photogramme extrait du film *Do the Right Thing* (1989, Spike Lee)

24 Pour un résumé assez complet de la différence entre global warming et climate change dans le temps, voir le site du National Oceanic and Atmospheric Administration : <https://www.climate.gov/news-features/climate-qa/whats-difference-between-global-warming-and-climate-change>

25 <https://theconversation.com/changement-climatique-et-pluies-extremes-ce-que-dit-la-science-103660>

26 Et cela concerne tout particulièrement la période récente en France : « Depuis août 2021, tous les mois sont déficitaires en pluie à l'exception des mois de décembre 2021, juin 2022 et septembre 2022. Cette situation se traduit par un assèchement des sols, sans retour à la normale depuis la sécheresse de l'été 2022. » Provoquant des prévisions pour 2050 avec 25 à 50 jours secs supplémentaires à Lyon : <https://meteofrance.com/changement-climatique/observer/changement-climatique-eau-et-secheresses>

nombre d'insectes et d'oiseaux²⁷. Un an avant ma naissance, un film qui fut un succès populaire prend comme contexte un épisode caniculaire dans la ville de New York. Ce film, *Do The Right Thing* (1989) de Spike Lee, se déroule durant un dog day – le nom que l'on utilise pour désigner les jours les plus chauds de l'été à New York – et met en scène des personnages issus de différentes communautés dans un même quartier. Le climat surchauffé est à la fois l'acteur et le contexte d'une tension grandissante au sein de ce bout de Brooklyn. Dans ce film, communément à ce que j'ai pu observer à Madrid et à Lyon, de nombreux personnages discutent du temps qu'il fait, de l'écrasante chaleur de la ville et d'un futur qui semble de plus en plus sombre (fig. 20). Les rapports successifs du GIEC (Groupement d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat) ont alimenté et consolidé les savoirs concernant les changements climatiques à venir. Les prévisions sont révisées de manière de plus en plus alarmante chaque année et laissent entrevoir ce qui nous attend lors des prochaines décennies. Ces chiffres et prévisions peuvent nous paraître lointains et abstraits, faits de chiffres et de tableaux abscons, mais le travail des médias et des différents comités scientifiques a conduit à retrouver ces conclusions et prévisions dans des conversations quotidiennes. Un récent rapport de l'Agence de

l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (ADEME) de 2023 souligne que « les préoccupations à l'égard de l'environnement demeurent fortes et les enjeux liés à cette thématique s'installent durablement dans l'opinion publique » tout en pointant ce qu'expriment les français·es interrogés au regard de ce qui devrait être fait pour enrayer un tel phénomène :

« Ces inquiétudes se traduisent par de fortes attentes envers les pouvoirs publics en matière de protection de l'environnement. Deux chiffres illustrent cette aspiration : 82% des Français soutiennent l'idée que la lutte contre le réchauffement climatique devrait mobiliser autant de moyens que la lutte contre la pandémie de la Covid-19 et 71% aspirent à une société qui soutiendrait exclusivement les activités économiques vertueuses pour l'environnement. Les Français soutiennent également majoritairement l'encadrement des comportements individuels dans le domaine de la consommation. Le développement de la participation citoyenne pourrait permettre de faciliter la mise en place de nouvelles modalités du vivre ensemble : 73% des Français souhaitent que les citoyens soient davantage impliqués dans les décisions qui concernent la collectivité. »

Le film de Spike Lee agence d'une manière très juste des problématiques climatiques, environnementales et sociales. La tension monte et explose

27 Au sujet du déclin des espèces d'insectes : <https://www.mnhn.fr/fr/le-declin-des-insectes-met-en-peril-le-vivant>

autour d'évènements liés à la chaleur, comme l'ouverture d'une borne à incendie pour se rafraîchir par des jeunes d'un quartier, qui attise l'agressivité d'autres personnages. D'une manière similaire, ce sondage donne à voir que les préoccupations environnementales ne sont pas détachées des préoccupations politiques, sociales et économiques. Lors de ma recherche, ces dernières allaient de pair dans les discours habitants. Les inquiétudes et préoccupations à propos des changements climatiques ont été l'une des raisons évoquées par les personnes que j'ai rencontrées à Lyon et à Madrid pour participer à cette recherche. Un sujet qui leur paraissait sous-estimé dans les débats et qui est peu pris en compte pour elles et eux alors que criant à leurs yeux :

« J'invente rien, c'est clairement plus chaud qu'avant. Avec des phases de chaleur plus régulières et toujours plus intenses. Très intenses chaque année quoi. Des étés pourris il y en avait il y a 10 ans, mais maintenant je ne sais pas si ça existe. » Michel, habitant de Gerland, lors d'un entretien.

Dès lors que le climat se fait plus extrême, que les premières nuits difficiles commencent, les termes « vagues de chaleur », « pics de chaleur » ou « canicule » sont régulièrement employés dans les médias. Pour revenir sur ces trois termes : en France, le terme de canicule désigne un temps

relativement long (3 jours et 3 nuits) où les températures restent au-delà des normales saisonnières. Il s'agit d'un seuil qui varie en fonction de la situation géographique. Dans le département du Rhône (où se situe Lyon), on parle de canicule quand le thermomètre affiche 34°C et plus la journée et ne descend pas en dessous de 20°C la nuit²⁸. La canicule est selon cette définition un évènement climatique situé à une échelle locale (un département en l'occurrence), elle se différencie d'autres éléments plus globaux, perceptibles à une échelle régionale, comme la fonte des glaciers, le changement de rythme des précipitations ou les feux de forêt, mais compose avec eux. Ce terme est utilisé dans le cadre d'une alerte diffusée par le service météorologique français, Météo-France, appelé : « Vigilance météorologique et crues : Canicule ». Cette alerte est largement médiatisée : à Lyon, on la retrouve sur les panneaux signalétiques de la ville et dans les journaux locaux comme nationaux. Il s'agit du terme météorologique que j'ai le plus retrouvé dans les discussions avec les habitant·es de Gerland :

« Quand il y a la canicule eh ben je sors pas. Je m'arrose, je sors pas ou vraiment quand je suis obligée. » Simone, habitante de Gerland, lors d'un entretien.

Le terme de canicule a une histoire ancienne, que l'on retrouve dans de

28 D'après le site de Météo-France : <https://meteofrance.com/actualites-et-dossiers/comprendre-la-meteo/temperature/comment-les-climatologues-evaluent-vagues-chaleur-canicules>

nombreuses langues : l'expression *dog day* vient de la même racine latine (*caniculis* ou petite chienne) que *canicule* en français ou *canicula* en espagnol, l'ancien nom de l'étoile Sirius, qui avait, durant l'antiquité, la particularité de se lever en même temps que le soleil du 20 juillet au 24 août et qui était corrélée avec les fortes chaleurs survenant pendant cette période. Cette période est crainte de longue date – au moins depuis la haute antiquité –, notamment car elle tombait au moment des moissons et entraînait déjà de nombreux décès (Gaignebet, 1986).

D'autres termes sont parfois évoqués et concernent les périodes où l'été devient suffocant comme celui de « vagues de chaleur », que j'emploie volontiers dans ce travail. Cette expression se veut un peu plus diffuse que celle de *canicule* et concerne aussi une période relativement longue (3 jours) et un espace situé où les températures sont plus élevées que les normales saisonnières. Moins strictes que la désignation de *canicule*, qui représente un pic durable, les vagues de chaleur parsèment la période estivale. Le dernier terme, « pic de chaleur » est quant à lui utilisé par les météorologues pour désigner un événement ponctuel (de 24 à 48 heures) d'une chaleur exceptionnelle, je ne l'ai que peu retrouvé lors de mes entretiens.

1.1.2 Îlots de chaleur urbains

Un autre terme que j'ai pu entendre dans les discours des habitantes est celui d'îlot de chaleur urbain (ICU). Ce dernier est présent dans la communication métropolitaine à Lyon depuis la mise en place d'un plan pour lutter contre ces derniers à partir de 2010 (Annexe 6). Les îlots de chaleur sont un autre phénomène observé à l'échelle locale. Ils sont présents dans la littérature scientifique depuis les années 1960, au sujet des villes de Londres (Chandler, 1965) et New York (Bornstein, 1968). Ces phénomènes multifactoriels (fig. 21) sont caractérisés par « [...] [un] urbanisme dense, [une] circulation automobile intense, [la] minéralisation excessive et [le] déficit de végétal et d'eau dans les espaces publics. » (Terrin, 2015). Ces derniers rendent compte des différences de températures qui sont observables entre les centres-villes urbains et leurs périphéries. Ces différences peuvent atteindre 5°C à 10°C dans certains cas et sont plus marquées la nuit que le jour. Là où les nuits en marge des villes denses permettent de retrouver une certaine fraîcheur, les centres-villes resteront chauds toute la nuit.

Les ICU font converger les problématiques entourant les conditions de restitution de la chaleur par les matériaux (on parle d'inertie

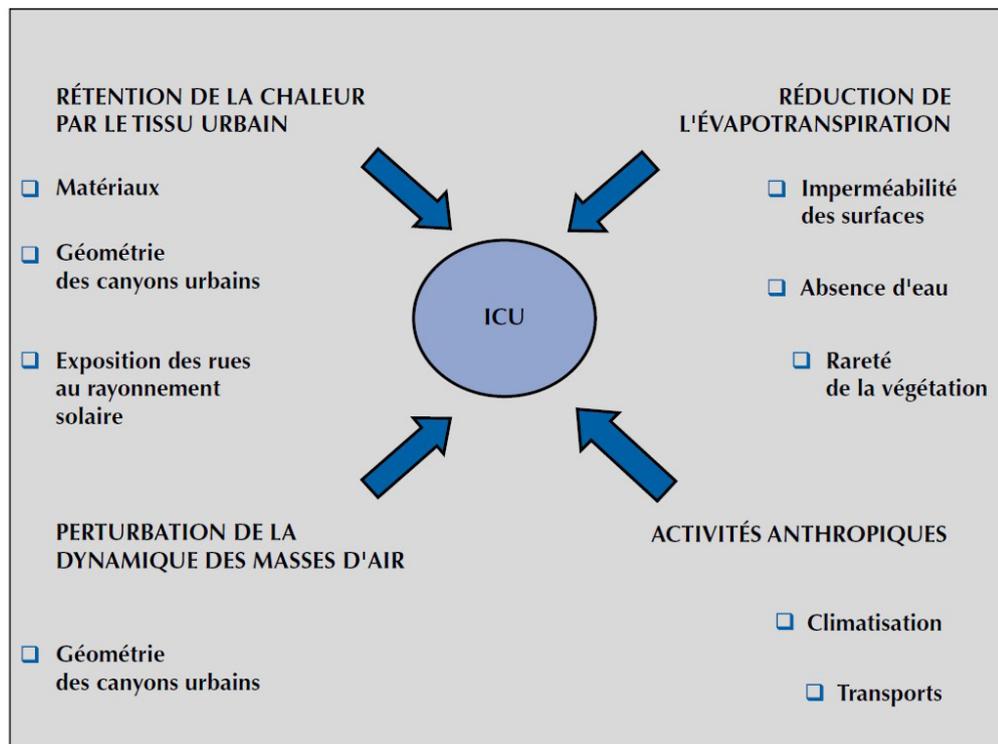


Fig. 21 : Les principaux facteurs des îlots de chaleur urbains (tiré de Champiat, 2009)

thermique²⁹) et celles posées par la morphologie urbaine. Ils comprennent aussi la production de chaleur causée par les activités humaines et tout ce qui perturbe l'évapotranspiration comme l'imperméabilité des sols, l'absence d'eau et de végétation. L'impression de chaleur ressentie n'est pas seulement dépendante de la chaleur mesurée mais aussi de

l'hygrométrie (l'humidité dans l'air), plus l'humidité sera haute plus la chaleur semblera importante. Je reviendrai sur l'implication des matériaux utilisés sur le climat urbain dans le chapitre 3. Les recherches concernant les ICU sont nombreuses depuis les années 2000 au sujet des grandes villes françaises³⁰. Ces recherches, à l'échelle mondiale, ont

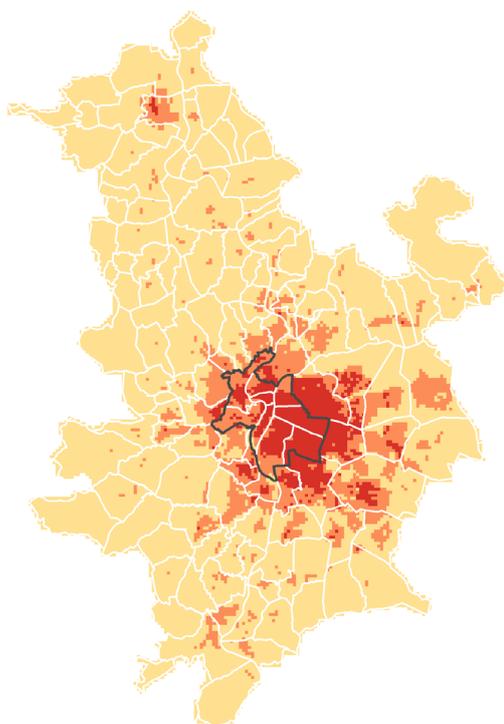
29 L'inertie thermique d'une paroi est déterminée par les propriétés des couches superficielles. Elle est évaluée à l'aide des deux paramètres des matériaux : la diffusivité (sa tendance à favoriser la diffusion de la chaleur) et l'effusivité (sa capacité à échanger de l'énergie thermique avec son environnement). (https://fr.wikipedia.org/wiki/Inertie_thermique)

30 Le programme ECORURB se veut « comprendre les effets de l'urbanisation sur la biodiversité locale et l'émergence de risques biologiques » à Rennes. La plateforme POPSU (Plateforme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines) a consacré une partie de son travail aux îlots de chaleur urbains dans différentes villes françaises (Terrin, 2015). Il en est de même avec le projet MAPUCE au sujet des villes de Belfort, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Montpellier, Mulhouse, Nantes, Orléans, Paris, Pau, Reims, Saint-Étienne, Toulon, Toulouse (<https://www.umr-cnrm.fr/ville-climat/spip.php?rubrique120>). À Paris et Marseille, les agences d'urbanisme ont publié de nombreuses études et guide à leur propos : <https://aupar.fr/ilots-de-chaleur-urbain/> (Aix-Marseille) <https://www.apur.org/fr/nos-travaux/ilots-chaleur-urbains-paris-cahier-1> (Paris).

L'îlot de chaleur à Lyon

Par intensité

■ Négligeable ■ Non négligeable ■ Fort



Source : MApUCE. Crédits : franceinfo

Fig. 22 : Intensité des îlots de chaleur urbains à Lyon (infographie France Info, datas : MApUCE)

mis en lumière l'idée selon laquelle les espaces-temps urbains au bâti dense, avec une forte circulation motorisée conduisent à des températures de plus en plus élevées et plus particulièrement durant les nuits estivales (Wang et al., 2017). À Lyon plusieurs groupes de chercheur·euses travaillent sur ces questions, notamment des géographes (Soto et al., 2016), la ville étant particulièrement impactée par les ICU

(fig. 22).

Ces études, basées sur des données statistiques météorologiques, nous renseignent sur quelles populations sont particulièrement vulnérables. Dans la métropole de Lyon, une étude proposant de combiner des critères de vulnérabilité physiologique et socio-économique en cas de vagues de chaleur a pu montrer que :

« Indeed, according to the 35 experts

interviewed, the physiological vulnerability to heat waves of the population of Lyon is directly linked to people over 75 years of age, people with chronic or acute pathologies or children under 5 years of age. » (Alonso et Renard, 2020)

Cette même étude caractérise les zones urbaines et leur population, qui sont le plus touchées par les îlots de chaleur urbains dans la métropole lyonnaise :

« Thus, the most vulnerable areas of the study area are explained in particular by a strong presence of social housing, a high rate of poverty, a high number of people with low-skilled jobs or without qualifications and a high birth and premature death rate. The presence of the female population is also a determining and dominant variable in establishing a high rate of socio-economic vulnerability to heat waves. » (Alonso et Renard, 2020)

Ainsi, les personnes les plus vulnérables aux vagues de chaleur sont celles ayant moins de 5 ans ou plus de 75 ans. Les zones les plus vulnérables aux vagues de chaleur sont celles qui abritent des personnes plus précaires selon des critères socio-économiques, sanitaires et de genre (pauvreté, emploi peu qualifié, espérance de vie plus faible que la moyenne, et de genre féminin). La lutte contre les îlots de chaleur s'est caractérisée à l'échelle des collectivités par la mise en place (obligatoire pour les communes de plus de 20 000 habitant·es en France) de :

« [...] nouveaux plans climat-air-énergie territorial (PCAET) qui remplacent depuis 2016 les plans climat-énergie territoriaux pour y intégrer les enjeux liés à l'amélioration de la qualité de l'air. » (Renard et Alonso, 2020)

À Lyon, cela a conduit à l'intégration des ICU dans l'élaboration du Plan Climat Air Énergie Territorial 2030, publié en 2019. Elle prévoit de créer un « score ICU » pour évaluer ses projets urbains (mais sans pour autant entendre que cela limiterait les projets ayant un score faible). Les différentes solutions proposées par les chercheurs et chercheuses au sujet du rafraîchissement urbain passent par l'utilisation de l'eau et de la végétation de ces espaces (Péré, 2015). Des politiques urbaines comme la piétonisation des rues et la dé-imperméabilisation des sols des centres-villes urbains ont été dynamisées par de telles études, de même que le renforcement de l'entretien et la plantation d'arbres. Mais ces études montrent aussi que ces aménagements ne doivent pas être faits à la marge, ils doivent être conséquents si l'on veut efficacement lutter contre les ICU :

« The study showed that heavy redevelopments are required to achieve a decrease in surface temperature, and that the results are not related to the size of the site. This essentially involves reducing the number of artificial surfaces and greening the space. [...] The lighter redevelopments

do not seem to significantly change the intensity of surface temperatures. [...] However, planners should keep in mind the notion of thermal comfort and systematically take into account the temperature factor in their planning operations. In addition, the integration of natural spaces structures the district, strengthens the link with nature, and improves the quality of life of the inhabitants. » (Renard et al., 2019).

Dans ce travail, les ICU sont utilisés comme l'une des observations prodiguées par la recherche scientifique pour étayer le ressenti des habitant·es. Ils sont un point de départ à cette recherche, car ils montrent en partie ce que les habitant·es expriment : une différence notable de température l'été entre Lyon et sa périphérie lointaine. Les données concernant les ICU ont la particularité d'être à une échelle comparable avec l'expérience d'habiter des quartiers et sont pour Lyon recueillies de manière empirique à l'aide de capteurs mobiles (Alonso, Renard, 2020).

D'après mes échanges, les ICU ne sont pas systématiquement utilisés par les habitant·es pour caractériser leur expérience de la ville en surchauffe, mais leurs causes (bâti urbain dense, imperméabilisation des sols, manque d'eau et de végétaux, etc.) reviennent dans les discours. Ces données statistiques ont formé une autre visualisation et interprétation de ce que les habitant·es formulaient durant l'étude. Enfin, les recherches que j'ai

citées à propos des ICU maintiennent un lien entre problématiques climatiques, environnementales et sociales, de la même manière que les récits habitants à Gerland et Arganzuela.

1.1.3 Du climat aux ambiances climatiques

Qu'implique le fait de s'intéresser à un quartier et ses habitant·es sous l'angle de questions climatiques ? Commençons par la notion de climat : pourquoi je l'utilise et qu'est-ce qu'elle recouvre ? Selon Histoire du climat de Pascal Acot « Le mot climat désigne l'ensemble des états de l'atmosphère (températures, vents, précipitations, ensoleillement, humidité, etc.) en un lieu donné ou sur le globe tout entier, et sur une période donnée. » (2003 : 7) S'intéresser au climat plutôt qu'à la température, par exemple, reviendrait à regarder un phénomène plus englobant, mais aussi plus proche du ressenti des personnes faisant l'expérience de ces conditions atmosphériques. Car lorsque l'on se pose la question du temps qu'il fait, ou qu'il va faire, on ne considère pas simplement la température actuelle de l'air qui nous entoure, mais bien un ensemble complexe de paramètres. Ces derniers varient fortement d'une personne à l'autre et d'une habitude à une autre. Certaines personnes seront très sensibles et attentives au temps qu'il fait (appelées parfois météophiles (de la Soudière, 2019 : 3)) et d'autres ne s'en soucieront guère à moins d'en subir les conséquences.

« [...] l'hiver, je regarde la météo, l'été il suffit de regarder le ciel. C'est plus le vent, quand il y a du vent ça amène un changement de

températures. Quand on vient d'une période chaude le vent amène la pluie ou en tout cas un peu de fraîcheur. » Valérie lors d'un entretien.

Faire l'expérience du climat c'est se rendre compte que nous sommes engagé·es dans un enchevêtrement sensible qui combine nos sens de manière « [...] si fine qu'il est impossible de démêler leurs contributions respectives. » (Ingold, 2005: 97). Une relation qui rappelle celle du terme d'ambiance (ou atmosphere en anglais) qu'il me paraît utile de situer. Diffusée au sein du milieu scientifique en sciences humaines et sociales, architecture et urbanisme à partir de la deuxième moitié des années 1980, cette conception large et volontairement floue s'est aussi retrouvée dans un usage plus quotidien (e.g « quelle ambiance ! ») depuis quelques décennies. Lors de la conférence inaugurale du premier congrès international sur les ambiances (2008), Jean-François Augoyard présente trois difficultés rencontrées pour étudier ces dernières, et qui permettent de définir ce qu'elles sont. Premièrement :

« La structure lexicologique autour de l'ambiance rend de façon éloquente cette ouverture du terme. Le ballet des synonymes cerne et renforce, en même temps, cette définition nuageuse où composent l'atmosphère, l'environnement, le climat, le paysage, le cadre, toutes notions feuilletées en de multiples acceptions, et fort peu célibataires. » (Augoyard, 2008 : 18)

On comprend qu'une première caractéristique des ambiances est d'être une notion « ouverte » et « peu célibataire » c'est-à-dire liée à d'autres entités dans une composition sans cesse renouvelée avec des éléments tels que le climat.

« Deuxième raison de leur apparente évanescence, les ambiances sont comme du vent par leur nature imperceptibles ; parce qu'elles sont des presque rien, des je-ne-sais-quoi, mais aussi par ce qu'elles peuvent n'être pas perçues du tout. En situation, elles sont un « toujours déjà là », un « fond de monde » et, précisément, ce que, la plupart du temps, je ne perçois pas. Les ambiances insistent et persistent, et je ne passe pas mon temps à les décrire, les analyser, les reconnaître, en être conscient. » (ibid.)

Les ambiances sont discrètes, dans le sens qu'elles sont rarement au premier plan d'une action. Elles constituent une toile de fond en même temps qu'un tout. On le verra plus tard, mais je propose de prendre ce « fond de monde » non pas comme un support sur lequel les actions humaines viennent se réaliser, mais, en reprenant la notion d'environnement (1.2.1), comme un tissu dans lequel ces actions sont incarnées en même temps qu'elles s'y mélangent. C'est une certaine continuité qui caractérise la discrétion des ambiances, elles sont toujours mêlées, elles ne peuvent être ressenties extérieurement à leur milieu (Augoyard, 1991). On retrouve dans cette partie de la définition une chose commune

au temps qu'il fait, cet aspect discret le fait varier d'un sujet de conversation (« Il fait chaud aujourd'hui, non ? ») à un contexte d'explication d'une action (« J'aime bien passer par là quand il y a un peu de vent »).

« Et puis, troisièmement, il s'agit d'une réalité tout à fait complexe, avec toujours au moins trois composantes entremêlées très fortement, coagulées en réseau serré, échappant à toute interaction par dissection empesée. [...] le donné physique environnemental [...] Il comprend nécessairement l'ensemble des sources des signaux sensibles et leur espace de propagation. C'est ensuite le sujet singulier qui s'en ressent ou perçoit avec ses émotions, avec son passé, son imaginaire, ses représentations. Enfin, l'Autre, le pluriel est sans doute la composante la plus oubliée dans les dictionnaires et glossaires. Impossible de penser l'ambiance en situation sans l'altérité; qu'il s'agisse de sujets à la présence prégnante, du groupe inclus dans cet espace, de la foule, des signes marqueurs de la collectivité ou encore de mes comportements collectifs intégrés sous la forme de ma culture et de mon éducation. » (ibid. : 19)

Enfin, le caractère indissociable des éléments à l'intérieur des ambiances en fait une notion à interroger, sur place, de manière située. Les ambiances sont fortement corrélées à des espaces-temps particuliers en même temps qu'à un point de vue (au sens d'une singularité) qu'il est important de connaître. Les trois

éléments que cite Augoyard, « le donné physique environnemental » « le sujet singulier » et l'« Autre », constituent des entités que nous ne sommes pas toujours à même de différencier. Il est néanmoins important de noter leurs présences dans ce qui constitue les ambiances.

À partir de cette définition de l'ambiance, je propose qu'intégrer le climat dans cette dernière permette de parler d'ambiance climatique. Le climat constitue alors des conditions d'existence particulières au sein d'ambiances, ici urbaines. Il dépasse « l'ambiance thermique » (Pitor, 2016) pour embrasser le vent, l'humidité, l'inclinaison du ciel (d'où vient le terme de climat), la pression atmosphérique, l'ensoleillement, etc. Le climat renvoie ici à une région du monde précise et varie fortement avec la géographie d'un lieu. L'ambiance climatique ne se limite pas à un fond, c'est ce que tissent ceux qui y habitent, les individus dans l'environnement, qui bâtissent, se déplacent, consomment :

« la notion de « climat », issue d'un modèle scientifique abstrait et occidental, mérite d'être décryptée par une nouvelle ethnographie attentive aux modalités par lesquelles les sociétés perçoivent, contextualisent, s'approprient et domestiquent le temps (au sens de weather) dans les savoirs et pratiques locaux, en relation avec leur environnement et face à des changements extrêmes. » (Casciarri, et al., 2022)

Se poser des questions sur l'habiter sous l'angle du climat met aussi l'accent sur les différences que nous observons, et ressentons, entre l'intérieur d'un lieu fermé comme le climat intérieur d'appartement et l'extérieur de celui-ci. Ainsi, regarder le ciel à l'intérieur d'un appartement, c'est le regarder par la fenêtre, qu'il faut ouvrir pour savoir quelle température il fait ou s'il y a du vent. Cela implique la sollicitation d'un appareil perceptif (Howes, 2005) allant des sons de l'extérieur aux odeurs. D'une certaine manière, c'est lorsque nous sommes à l'extérieur d'un bâti que ces différentes « contributions » sensorielles viennent se mêler de manière indissociable avec la rue, ce que j'ai appelé plus haut les lieux-temps de l'urbain.

Il semble alors pertinent de s'intéresser aux espaces extérieurs parcourus tous les jours par les habitant·es que sont les rues, avenues, passages, places, parcs et squares. Ces espaces, pour la plupart publics, abondent de nos comportements, nos déviations, nos choix qui sont en partie influencés par les conditions climatiques de nos quartiers. C'est à cette échelle ; celle de nos déplacements à pied à l'intérieur d'un ou deux kilomètres que j'ai fait le choix de regarder, sentir et partager ce que sont ces espaces-temps lors des étés caniculaires de ces dernières années (je développerai cela dans le chapitre 2). Le temps, justement, implique de prendre en compte le rythme des usages d'un quartier. Il est souvent à la fois un

moyen d'éviter la chaleur autant qu'une contrainte liée au travail, à la famille, et aux achats domestiques. Le matin et le soir deviennent des périodes privilégiées pour faire ce que l'on a à faire en dehors de chez soi alors que les après-midis ressemblent plus à l'image d'un monde récemment déserté par les humains. Les seuls êtres humains côtoyant ces espaces le font à l'ombre, rare, d'une rue. Les aménagements des espaces publics dictent nos cheminements, manières d'habiter, et habitudes dans ces espaces-temps surchauffés. Il est possible de les contredire, de détourner et dévier leurs usages prévus au moment de leur construction, mais ils structurent fortement nos quotidiens. Les aménagements empêchent (grilles, murs), conduisent (rues, passages, chemins), proposent (bancs, fontaines) nos manières de nous déplacer dans nos quartiers. Ils sont à considérer en relation avec les êtres humains qui les pratiquent. Le positionnement d'un banc, par exemple, aura un tout autre impact lors de périodes chaudes que le reste de l'année. S'il est en plein soleil ou nappé de l'ombre d'un grand arbre il ne sera pas utilisé de la même manière. De même, sa matérialité (bois ou métal) en fera l'objet de brûlure ou bien d'une fraîcheur relative en fonction des conditions atmosphériques.

S'intéresser au climat d'un quartier ne se limite pas aux conditions atmosphériques, et pour jouer sur la polysémie du mot, le climat au

sens social du terme (e.g. un climat tendu) est tout aussi important que d'autres caractéristiques d'un quartier pour donner à voir les manières dont les habitant·es s'y meuvent. Pour reprendre l'exemple du banc, ce dernier sera convoité ou non en raison de sa situation vis-à-vis d'éléments comme la température, l'ombre, le vent, l'ambiance sonore mais aussi la circulation motorisée, le passage d'autres humains, sa fréquentation (à connotation positive comme négative), etc. Il convient alors de s'intéresser à un ensemble de motifs constituant l'ambiance au sens de Jean-François Augoyard pour comprendre l'imbrication des lieux et organismes qui s'y déploient. Une place peut être un lieu refuge lorsque les chaleurs deviennent irrespirables, mais elle a besoin d'un certain nombre de caractéristiques pour rendre opérante une telle idée, comme de l'ombre ou de la fraîcheur. Faire l'expérience d'un quartier pendant des périodes de fortes chaleurs c'est se demander comment de telles caractéristiques sont performées avec ou sans les présences humaines qui les accompagnent. D'une certaine manière, il s'agit d'interroger ce qui a conduit à de tels espaces-temps, ce qu'il devient maintenant et ce dont il advient. Cette interrogation ne peut être conduite sans l'espaces-temps lui-même et ceux qui en composent le passé (traces), le présent-en-devenir (maintenant) et le futur (projets, revendications, projections). Regarder le climat d'un quartier repose autant

sur les discussions, partages et échanges avec les êtres humains le composant que sur les espaces-temps construits avec ces derniers. Car l'absence de personnes dans une rue ne renseigne pas moins que leur présence accrue sur ce qui se joue dans l'agencement des entités habitant cette dernière.

1.2 Faire et habiter « avec »

« Mais qu'en est-il lorsqu'on adopte le point de vue de ceux qui l'habitent [le quartier] – ou le fréquente régulièrement ? Quelle idée ces derniers se font-ils de « leur » quartier, et quelle place occupe-t-il dans l'ensemble de leur vie de citoyens ? » (Grafmeyer, 2006 : 25)

Se poser la question de comment faire « avec », se décline pour moi en plusieurs étapes. Tout d'abord je vais décrire ce avec quoi ou qui je me suis associée pendant cette recherche. Cela me mène à décrire quelle acceptation de la notion d'environnement je poursuis (1.2.1) pour donner à voir les horizons vers lesquels je dirige une telle recherche. Ensuite je préciserai ce que j'entends par travailler « avec » des entités autres-qu'humaines (1.2.2). Elles ont une place centrale dans ce qu'habiter veut dire, en même temps qu'elles sont si faciles à oublier alors que c'est avec elles que nous composons de manière continue l'univers que nous performons (Latour, 2017 : 99). Ensuite j'aborderai la manière de m'y prendre. Habiter les espaces-temps communs avec les habitant·es de Gerland et d'Arganzuela c'est en faire l'expérience quotidienne (1.2.3). S'intégrer dans cette quotidienneté impose un certain nombre de questionnements : comment puis-je m'intégrer, m'immerger avec ces personnes pour être à même de partager des références communes, une

quotidienneté ? Et aussi, comment ouvrir suffisamment ce partage pour donner lieu à des mélanges, des regards croisés entre moi et les personnes habitant un quartier que je ne connaissais pas ? (1.2.4) Comment donner voix à ce tissage des subjectivités caractéristiques du fait d'habiter des espaces-temps ? Comment m'y suis-je pris pour établir un dialogue à partir d'une méthodologie – c'est-à-dire la logique de ma méthode qui elle sera abordée au chapitre 2 – conviviale ? Ce tissage que j'ai entrepris est tourné vers le futur dans un sens anodin (celui de demain) comme plus messianique (celui de l'avenir). Il donne à voir des ambitions, envies, angoisses et craintes qui jalonnent la manière dont nous concevons notre présent. Nous verrons alors (1.2.5) comment cela est convoqué et invoqué avec les habitant·es pour pouvoir l'inclure à nos réflexions et le prendre en compte dans la co-construction que nous avons tenté de mettre en place.

1.2.1 Environnement

La première étape, pour décrire comment j'observe et prends part aux manières d'habiter les changements climatiques dans les quartiers de Gerland et d'Arganzuela, est de se demander ce qui constitue ce « avec ». Sa forme la plus large, la plus englobante, est l'environnement.

La tentative de définition de l'environnement qui suit ambitionne de dépasser un certain nombre de dualismes, sans être exempte d'en recréer ailleurs, de manière non intentionnelle. Le tout étant d'être capable de les identifier, de les observer pour travailler avec. Le terme environnement se définit de plusieurs manières. D'un côté, il s'agit de l'« ensemble des éléments (biotiques ou abiotiques) qui entourent un individu ou une espèce et dont certains contribuent directement à subvenir à ses besoins. » (Larousse). Cette définition se rapproche de l'idée d'un « environnement naturel » et de celle de « nature » que l'on peut comprendre dans l'expression « la défense de l'environnement » par exemple. Je traiterai de cette acceptation dans le chapitre 5.

Dans un premier temps, je vais me concentrer sur la définition de l'environnement comme « ensemble des choses qui se trouvent aux environs, autour de quelque chose. » (CNRTL). Elle correspond pour moi à toute une manière de penser la place des individus et de l'environnement, que je ne partage pas. Selon cette définition, l'environnement est ce qui nous entoure. Nous vivons dans cet environnement qui préexiste à nos présences. Il sera le contexte, le support de nos histoires. Les êtres humains et l'environnement sont définis comme deux entités que l'on peut séparer l'une de l'autre. Ce dualisme – organisme + environnement (Bateson, [2008] 1973) – a pu mener, à une époque

donnée, à des manières d'expliquer le monde et des paradigmes scientifiques comme celui de l'anthropologie écologique :

« Pendant une grande partie de ses cent ans d'histoire, l'anthropologie écologique aura été dominée par l'idée simple que des caractères sociétaux et des cultures humaines peuvent s'expliquer par les environnements où celles-ci se sont développées. Cela revient à dire que les facteurs environnementaux déterminent les traits sociaux et culturels de l'être humain. » (Milton, 1997)

Ce déterminisme demande de penser ces deux entités – « des caractères sociétaux et des cultures humaines » d'un côté et des environnements de l'autre – comme séparées, agissant l'une sur l'autre. Dans ce paradigme, l'environnement déterminerait les sociétés humaines (Gariné, Erikson, 2001). Plus récemment, les effets notables des changements climatiques ont mis à l'avant de la scène médiatique et scientifique le fait que les êtres humains ont eux aussi un impact sur l'environnement et pas des moindres. Cette fois-ci il s'agit d'un déterminisme anthropique, ce sont les activités des êtres humains qui conduisent à faire de l'environnement ce qu'il est. Après l'holocène, c'est anthropos qui prend les rênes, pour le meilleur et pour le pire, nous voilà dans l'anthropocène (Crutzen, Stoermer, 2000). Devant la « catastrophe » et la « crise » climatique, il faut rétablir un équilibre avec

l'environnement. Les solutions pour rétablir cet équilibre se trouvent dans la lignée d'innovations technologiques telles qu'augmenter l'albedo³¹ de la stratosphère en y injectant du sulfate (Crutzen, 2006) – je développerai cette critique du « technosolutionnisme » dans le chapitre 5. Si tout va si mal, c'est que l'on ne fait pas assez bien, qu'il y a une manière plus performante de faire et celui qui fait est bien l'être humain (Tsing, 2017 ; 57).

Cette vision étonnamment efficace et bien cadrée de notre place dans le monde est un *prick tale* (Haraway, 2020) c'est-à-dire un de ces grands contes que l'on se raconte et qui nous semblent à la fois prophétiques, inéluctables, mais surtout sur lesquels nous n'avons que peu de prises, nous individus (Mann, 2018). Ce conte bien trop vaste et inaccessible nuit à la fois à notre capacité à nous projeter dans l'action, mais aussi à voir que nous ne sommes jamais seuls dans de tels mouvements : « De telles techniques [d'aliénation] ont formaté des humains isolés et de strictes identités, obscurcissant les collaborations nécessaires à toute survie » (Tsing, 2017 : 55). Cette première définition omet toutes collaborations entre les êtres humains et le reste du vivant.

Je vais maintenant proposer une autre définition de l'environnement, basée sur une autre manière d'habiter le monde,

car « [...] l'extériorité attribuée aux objets n'est pas une donnée de l'expérience, mais le résultat d'une histoire politico-scientifique très particulière [...] » (Latour, 2017). Cette définition, inspirée des travaux de Timothy Ingold (2000), Anna Tsing (2017), ou Donna Haraway (2020), propose une autre interprétation d'« organisme + environnement » qui « ne devrait pas signifier l'association de deux éléments distincts, mais une totalité indivisible. » (Ingold, 2011 : 35). À partir de là, l'environnement n'est plus ce qui nous entoure, mais ce avec quoi l'on compose. Nous sommes des individus-dans-le-monde (*ibidem*). Cette proposition, issue du travail de Martin Heidegger (1986), permet de lier l'individu et le monde, en acceptant que changer nos manières d'écrire et de parler performe déjà nos manières de penser, et de penser ce tout comme indivisible.

Le constat face aux changements climatiques n'est plus le même, ils sont alors le résultat d'une relation avec l'environnement devenue hégémonique, celle de l'extractivisme (Arboleda, 2020). L'extractivisme est « un mode spécifique d'accumulation de richesses » (Duc, 2017), « l'exploitation massive et destructrice de l'environnement » (Bednik, 2015), il s'inscrit dans une relation à l'environnement consistant à « extraire-produire-consommer-jeter » (Bednik, 2019). Cette relation est visible

31 L'albédo est le « rapport entre la quantité de lumière que reçoit un corps et celle qu'il réfléchit ou diffuse » (CNRTL)

en ville, j'ai pu en faire l'expérience pendant ma recherche à propos des arbres que l'on fait venir en milieu urbain pour leurs « services » (ombre, rafraîchissement, etc.) avant de s'en débarrasser une fois qu'ils sont devenus obsolètes (le chapitre 5 est notamment consacré à cet aspect de la place de la végétation en ville).

« La crise environnementale est en très grande partie le résultat des conséquences dommageables de nos actions techniques, elle met également en cause la poursuite, sans réajustements, de la croissance économique. » (Larrère, 2010 : 411)

La perspective donnée à un tel constat est tout à fait différente des innovations technologiques proposées par la première

définition. Dans une acceptation de nous en tant qu'individus-dans-le-monde, il s'agit de changer les relations – ou diplomaties (Morizot, 2016) – comme l'extractivisme pour aller vers des relations prenant en compte que nous sommes-au-monde.

« Les éthiques environnementales mettent cependant en avant la conviction qu'il ne suffit pas d'apporter des remèdes techniques à des problèmes techniques et que la gestion de la crise ne peut être seulement économique : la réflexion sur la façon dont nous pouvons faire face à la crise engage des valeurs et a donc une dimension éthique. » (Larrère, 2010 : 411)

Le slogan présenté sur la photographie ci-contre (fig. 23³²) joue justement d'une



Fig. 23 : Le 30 octobre 2022 à Sainte-Soline (France), des opposant-es à un projet de « méga-bassines » captant l'eau de nappes phréatiques pour alimenter durant l'été les champs de grands exploitants agricoles cultivant principalement du maïs.

32 Crédits : <https://rebellyon.info/local/cache-vignettes/L500xH282/live-66-Vigv79e8-eefd2.jpg?1667474077>

telle distinction entre l'environnement (ici relocalisé en « l'eau ») et sa défense. Là où certain·es pointerait des personnes défendant l'eau (au sens d'un élément de l'environnement), les militant·es se posent comme étant l'eau et se défendant elleux-mêmes. Un retournement qui leur permet de situer ce qu'est pour elles et eux l'objet de la lutte, celui de défendre une vision inclusive du monde et de l'environnement où nul·le n'est distant·e de ce dernier. Cette définition de l'environnement permet d'intégrer non seulement la défense de ce qui compose avec les êtres humains, mais aussi d'autres problématiques sociales ou économiques, ce que des termes comme l'Anthropocène peuvent parfois reléguer au second plan (Candau, 2018).

« Les éthiques relationnelles, [sont] celles qui, insistant sur tout ce qui lie les hommes [sic] à l'environnement dont ils font partie, cherchent à renforcer positivement ces relations » (Larrère, 2010 : 412)

Ces éthiques relationnelles dont parle la philosophe Catherine Larrère sont l'une des pistes que je développe dans cette recherche. Donner à voir les relations que nous entretenons au présent avec notre environnement tout en tentant de faire émerger des propositions relationnelles pour l'avenir. Propositions qui concernent aussi bien des préoccupations climatiques, environnementales et sociales sans les hiérarchiser à priori.

Cette forme indissociable est un exercice compliqué en raison de notre habitude à une telle séparation. En même temps, elle se révèle déstabilisante, troublante, et renouvelle nos manières d'aborder les problématiques du climat et de ses changements en ouvrant de nouvelles perspectives. C'est l'un des défis qu'ambitionne ce travail de recherche : penser les changements climatiques de l'intérieur, comme n'étant pas extérieur à nous, comme habités.

1.2.2 Autres-qu'humains et relations aux choses

En voulant comprendre l'individu comme nécessairement au monde, c'est-à-dire compris et comprenant l'environnement, j'avance l'idée que cet environnement est tout autant à questionner que les individus, humains ou humaines. Il faut différencier ici les objets que l'on peut dire inanimés et les êtres vivants. Les uns comme les autres ont une importance primordiale dans nos actions, comportements, pensées et existences. Qu'il s'agisse de mobilier urbain (bancs, abris bus, barrières, etc.) – que l'on retrouvera dans le chapitre 4 –, d'aménagements (trottoirs, routes, escaliers, etc.) – chapitre 3 – ou bien d'espèces végétales (arbres, fourrés, strate herbacée, etc.) – qui sont au cœur du chapitre 5 – ou animales (oiseaux, insectes, rongeurs, canidés, etc.) nous traversons et sommes traversés, en

tant qu'individu-dans-le-monde, par ces dernières. J'ai choisi ici de parler d'autres-qu'humains pour ne pas signifier leur ensemble (qui n'en est un que pour le confort communicationnel) plutôt que « non-humains » : malgré son anthropocentrisme, le terme autres-qu'humains présente l'avantage de ne pas passer par le négatif pour les désigner.

Il s'agit ici de les interroger non pas comme étant, êtres autres-qu'humains dotés d'une forme solide et univoque, mais comme devenant ou en devenant (*becoming*). Cette expression, développée tout au long de l'oeuvre de Tim Ingold (1991), a pour objectif de se réapproprier ce qu'est le fait d'être « To be, I would now say, is not to be in place but to be along paths. The path, and not the place, is the primary condition of being, or rather of becoming. » (2011 : 12) Considérant les autres-qu'humains comme en mouvement, processuels, ils constituent tout autant ce qu'est habiter des espaces-temps que les êtres humains. C'est d'ailleurs une tentative de plus de comprendre et de conceptualiser l'espace-temps comme étant lui-même en mouvement et actant. L'espace comme l'écrit Michel Lussault « [...] est un dialogue, une communication réciproque. Il ne s'agit pas simplement d'une « [...] étendue matérielle support des pratiques [...] », mais bien au contraire d'un acteur de la situation, « [...] une ressource sociale hybride et complexe mobilisée et ainsi transformée dans, par et pour l'action » (Lussault,

2007 : 181). » (Matuzesky, Montero, 2017).

La philosophe Donna Haraway (2020) prend l'exemple des interactions entre des graines et le sol pour donner à voir que justement, dans une telle relation (qui ne se limite pas qu'à ces deux éléments) aucun des deux n'est support de l'autre, mais qu'il s'agit bien d'une co-construction, d'un « devenir-avec » (2020 : 257). Au travers de son intérêt pour ce qu'elle nomme les fictions spéculatives, Haraway nous montre finement comment nos histoires font la part entre l'acteur (au masculin bien souvent) et le support de l'action, dans le mythe moderne de l'« homme » et de son environnement. Donna Haraway continue en ouvrant les chemins proposés par Edouardo Kohn (2007) qui questionne si le grand partage entre les humains et tous les autres n'a pas été fait sur l'idée que seuls les humains signifient, produisent des signes et les interprètent alors que les autres n'en font rien. C'est en proposant au sein de ses fictions spéculatives des autres-qu'humains qui signifient, différemment d'ailleurs par ce qu'elle nomme la sémiotique kinesthésique, qu'elle souhaite mettre en lumière cet oubli de l'anthropocène, le fait que l'humain n'est jamais seul à faire ou à détruire.

Lorsqu'on se demande ce qu'il serait possible de faire dans le contexte des changements climatiques, une première piste est de porter son attention aux

enchevêtrements entre humains et autres-qu'humains pour commencer à voir se dessiner des chemins. C'est toute l'ambition du travail d'Anna Tsing (2017 ; 2020), qui nous montre comment des choses peuvent émerger des ruines du capitalisme. Des choses qui échappent à une logique de scalabilité, c'est-à-dire la montée en généralité d'un modèle. Ce sont dans ces relations-là, expérimentales, précaires et fragiles que résident peut-être les alternatives aux histoires toutes puissantes dominantes, les *prick-tales* que dénonce Haraway. Habiter les changements climatiques passe par le trouble (Montero, 2020), par ce que nous avons du mal à définir de manière stable et qui échappe à nos modélisations, et par là même remet en cause nos bien-fondés naturalistes (Descola, 2015).

« Monsieur Palomar voit une vague se lever au loin, grandir, s'approcher, changer de forme et de couleur, s'enrouler sur elle-même, se rompre, s'évanouir, refluer. Il pourrait dès lors être convaincu d'avoir mené à terme l'opération qu'il s'était proposée et s'en aller. Mais il est très difficile d'isoler une vague, de la séparer de la vague qui la suit immédiatement, qui semble la pousser, qui parfois la rejoint et l'emporte ; tout comme de la séparer de la vague qui la précède et qui semble la traîner derrière elle vers le rivage, quitte peut-être à se retourner ensuite contre elle comme pour l'arrêter. Si l'on considère de plus chaque lame dans son extension, parallèlement à la côte, il est difficile d'établir jusqu'où il s'agit d'un front qui s'avance sans

discontinuité, où il se sépare et se segmente en vagues indépendantes, distinctes par la vitesse, la forme, la force, la direction. En somme, on ne peut observer une vague sans tenir compte des éléments complexes qui concourent à sa formation et de ceux non moins complexes auxquels elle donne naissance. Ceux-ci varient continuellement, c'est pourquoi une vague est toujours différente d'une autre vague ; mais il est vrai aussi que toute vague est identique à une autre, mais pas nécessairement à celle qui lui est immédiatement contiguë ou successive ; il y a, en somme, des formes et des séquences qui se répètent, bien qu'elles soient irrégulièrement distribuées dans l'espace et dans le temps. » (Italo Calvino, 1985)

Monsieur Palomar, personnage songeur d'Italo Calvino, porte ici son attention sur une chose qui l'intrigue, les vagues. En tentant une opération qui lui vient : découper l'action et ses actants en séquences et en espaces, il en arrive à douter. Il se rend compte alors de la multitude qui compose l'élément qu'il pensait observer. Rompant avec l'idée de réduire cette observation à une forme unie et simple, il choisit plutôt d'en montrer sa complexité. C'est cette même perspective que je souhaite développer lorsque je donne à voir les enchevêtrements dans lesquels nous sommes avec les autres-qu'humains (cf. en particulier le chapitre 5). Complexifier ce qui pour nous fait le monde amène à pouvoir construire à partir de cette complexité des récits alternatifs, pour

détourner, « récupérer » (Rose, 2013) les récits du monde : « Nous sommes aussi là pour ensemer des mondes avec, pour écrire à l'exsudat formique sur des graines d'acacia afin que les histoires se poursuivent. » (Haraway, 2020 : 270).

1.2.3 Prendre part au quotidien : observer, dialoguer, s'immerger ensemble

« [...] ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie. » (Perec, 1974)

Après avoir montré que d'habiter se dégage des savoirs, situés, vernaculaires, ancrés, etc., je vais parler de mon expérience en tant qu'anthropologue. En habitant les espaces-temps où j'ai travaillé, en tant qu'anthropologue du moins, je suis invité·e à faire l'expérience d'habiter. Faire l'expérience d'habiter des espaces-temps qui ne me sont pas encore familiers c'est dépasser mon savoir. C'est partager un ensemble de caractéristiques – des différences de fréquentation des rues, d'occupation des espaces, mais aussi de temps, le soir, le matin, etc. – qui ne sont ni comparables ni assimilables ni tout à fait discutables. Cette expérience d'habiter des espaces-temps, c'est le quotidien.

« Le quotidien, c'est ce qui nous est donné chaque jour (ou nous vient en partage), ce qui nous dresse chaque jour, et même nous opprime, car il y a une oppression du présent. [...] Le quotidien c'est ce qui nous tient intimement de l'intérieur. C'est une histoire à mi-chemin de nous-mêmes, presque en retrait, parfois voilée [...] » (De Certeau, 1994)

L'expérience du quotidien est au présent bien qu'elle soit empreinte du passé et du futur, nous nous rappelons par où passer lors d'un trajet en même temps que nous le répétons au présent tout en pouvant le modifier en nous projetant où nous souhaitons arriver. Cette expérience n'est pas tout à fait claire, elle est tissée au fur et à mesure, elle voile et se dévoile dans la pratique du quotidien.

Le quotidien est ce qui arrive chaque jour, mais aussi tous les jours, régulièrement, de manière répétée et oubliée comme nous le rappelle George Perec³³. Rendre tangible ce quotidien c'est se lancer dans deux opérations, bien troubles : partager l'espaces-temps et faire l'expérience paradoxale des évidences.

Quand je dis partager l'espaces-temps, je souhaite plus précisément m'atteler à composer un socle commun à propos d'espaces-temps donnés. Par exemple, grâce à l'expérience quotidienne d'une place où je passe tous les jours pour prendre le métro, je suis capable de

³³ Dans son livre *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1982), George Perec a tenté de décrire pendant 3 jours le quotidien d'une place. Cela donne de longues descriptions énumératives qui permettent de saisir à quoi le partage du quotidien via la description écrite (et orale dans la version radiophonique) se limite.

comprendre à quoi fait référence cette personne qui me parle du commerce au coin de cette dernière et de son récent remplacement par une chaîne de restauration rapide. Je suis à la fois capable de relater son expérience en passant par la mienne, « ah oui je vois » et de saisir, au moins en partie, ce que cela implique, une ambiance, un changement, dans les discours et pratiques des personnes, mais aussi dans les miens. Nous partageons alors des référentiels communs, nous pouvons situer le commun, s'y référer et faire avancer nos réflexions à partir de ce dernier. Pour moi, en plus de pouvoir mieux comprendre l'espace-temps donné à voir par les mots, je peux aussi en dire quelque chose car, comme il fait aussi partie de mon vécu, je peux le commenter, compléter, contester ou débattre de ce qui m'est partagé. Nous entrons alors en dialogue, nous sommes désormais capables d'échanger et de nous échanger, d'essayer de voir ce que l'autre perçoit et d'en exposer la logique. C'est en parcourant quotidiennement les espaces-temps communs que l'on crée ce dialogue. Ce dialogue est à la racine de ce qu'habiter veut dire, il expose ce qu'il se passe tôt le matin comme tard le soir, l'ambiance d'un dimanche face à celle d'un mardi, bref un ensemble de signes permettant de se construire au sein d'espaces-temps.

Faire l'expérience paradoxale des évidences conduit selon moi à remarquer ce que l'on considère comme futile, ou

bien comme trop évident. L'évidence qui au quotidien s'efface et redevient visible lorsque l'on revient chez soi après un long voyage, ce qui fait que la lumière brille ici de telle manière et pas ailleurs. Cela peut aller de petits éléments comme la hauteur des trottoirs, la présence ou non de graffitis sur les murs. Cela peut aussi être plus notable comme la couleur d'une route, de la chaussée, l'utilisation du béton, du bois ou de la brique dans la construction d'une ville. Une forme de « cécité » (d'après Perec) s'installe et se déplace. Ces éléments que nous ne voyions plus, et qui pourtant sont là, reviennent par le biais de nos discussions. Car justement je suis là, j'en fais moi-même l'expérience curieuse et je la questionne. Cela fait remonter doucement les évidences, ce qui nous paraît aller de soi, pour devenir un sujet. Nous sommes là, à nous questionner ensemble sur ce qui va de soi, à la fois sur le pourquoi de ces objets, mais aussi sur les raisons qui ont pu nous pousser à les ranger dans les évidences.

Observer, puis questionner le quotidien c'est justement remettre en question ce qui le compose, les espaces-temps traversés, vécus. Habiter ensemble ces espaces-temps c'est aussi faire l'expérience d'évènements importants. Comment décrire ce qui est difficile à formuler, à saisir, comme le sensible, la chaleur d'un été caniculaire, des nuits infinies à ne pas trouver le sommeil. Poser une première pierre pour rendre possible un tel partage a été d'aller vivre

dans le quartier de Gerland, à Lyon, durant l'été 2020 puis à Arganzuela, à Madrid, durant l'été 2021. Il me fallait dans un premier temps devenir « un citadin » parmi les autres :

« Tous les habitants d'une même cité, qui portent son nom, ont d'elle une perception différente parce que singulière. Il n'est peut-être pas d'autre objet que la ville pour se dérober autant à l'objectivité. Elle est présente comme une évidence et demeure une énigme. Sa connaissance est illusoire, fragmentaire, ou, devenue intime, s'évapore du champ de la conscience. Seul un citadin peut en parler d'expérience, mais tout citadin ne parle que de son expérience. » (Pétonnet, 1987)

Prendre le temps de vivre sur place, c'est pleinement embrasser l'idée d'un travail « avec » les habitant·es plutôt que « sur ». C'est venir habiter ces espaces-temps pour y partager certaines conditions (mais pas toutes, comme justement ce choix de venir vivre ici) avec les habitant·es déjà sur place. C'est aussi se donner le temps de se voir puis de se revoir, de laisser les paroles décanter tout en côtoyant encore ces espaces-temps, de revenir sur des choses ou de les voir changer. C'est enfin faire l'expérience ensemble de ce qui dure, tout comme d'évènements brefs, en l'occurrence climatiques. C'est une forme d'observation impliquée qui se donne à voir, où je suis moi aussi affecté·e (Favret-Saada, 1990) par ce qui se joue au quotidien. À Gerland par

exemple, une grande partie du quartier étant en travaux, il y a eu d'importants changements entre le mois de juin et celui de septembre où des routes ont ouvert à nouveau, d'autres ont fermé temporairement et des lieux autrefois très bruyants ont gagné en calme, celui d'un endroit encore peu habité, dont on découvre à tâtons les contours.

1.2.4 Réflexivité, ouverture et convivialité de ma démarche

Être sur, dans, au, terrain implique une forme d'ouverture, de posture curieuse où de nombreux éléments s'offrent à moi. Il ne s'agit pas seulement de questionner ce qui me semble propre à tel ou tel quartier, mais aussi comment cet agencement se forme. J'ai consacré mes journées à arpenter, à questionner ce qui m'entoure, mais aussi à l'habiter, et cela en co-présence des autres habitant·es du quartier.

Ma présence a cela de particulier qu'elle amène, par mes questions et ma posture, un va et vient constant entre familiarité et étrangeté du quartier. Non seulement pour moi, mais aussi pour les personnes que je rencontre. S'interroger sur un quartier c'est aussi interroger les autres, leur proposer de se questionner, de retourner des liens invisibles (ou parfois tout à fait visibles) ensemble. Il s'agit d'un effet habituel de ma rencontre avec les autres habitant·es du quartier, mais

il peut être amplifié, déroulé, élargi lors de cette relation. Un tel mouvement est possible à partir de méthodologies dites « ouvertes ». Par ouverte j'entends ici que si nous considérons les méthodologies comme des outils, « tout objet pris comme moyen d'une fin devient un outil » (Illich, 1973 : 44), alors une méthodologie ouverte serait un outil convivial :

« L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme [*sic*] et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. » (*ibidem* : 45)

Je reviendrai dans le chapitre 2 sur la méthode construite pour cette étude, mais c'est ici la méthodologie, c'est-à-dire la logique que sous-tend la création d'une telle méthode qui se veut pour moi conviviale, ou qui est plus vertueuse à l'être, pour moi et les autres. Se questionner sur son quotidien, sur ce que l'on fabrique chaque jour avec les autres est une compétence conviviale que ma posture permet de renouveler (bien qu'elle soit déjà présente et parfois exprimée par les habitant·es). En laissant ces espaces-temps ouverts, je leur donne une pertinence, c'est un questionnement digne d'intérêt que je viens entendre,

partager et discuter avec les autres. En menant un tel questionnement, non pas à l'aide de questionnaires préconçus, mais à partir d'éléments qui me questionnent, tout en invitant les autres à développer leurs propres questionnements, j'ambitionne de repenser ces relations au quartier.

L'un des exemples les plus flagrants me paraît celui de notre relation à l'environnement. Comme développé précédemment je propose, à partir des travaux de Tim Ingold à propos de l'environnement (2000 ; 2013), de le considérer comme : 1. en évolution perpétuelle, sans être posé a priori de notre expérience, mais se formant au même moment que cette dernière. 2. un processus dont nous faisons pleinement partie, il n'y a pas de moments où nous pouvons observer « objectivement » ou extérieurement notre environnement, nous sommes au monde, individus-dans-le-monde. 3. et enfin situé, l'individu-dans-le-monde est toujours situé dans l'espaces-temps il est donc un point de vue singulier sur le monde avec les particularités qui lui incombent. En proposant aux personnes habitant ces deux quartiers de se projeter dans une telle compréhension de la relation individu-environnement, je viens dérouter ou parfois faire écho à leur manière de représenter le monde et leur présence.

Dans la même démarche, j'ai proposé aux habitant·es de discuter ce qu'est

habiter pour elles et eux. Cela, en tant qu'individus-dans-le-monde tissant des espaces-temps qui ne reposent jamais tout à fait sur un individu ni sur une matérialité qui lui serait extérieure. Prendre en compte l'individu comme un nœud – c'est-à-dire un point coulissant, non fini, liant différents flux –, c'est donc accepter sa non-division et s'éloigner d'une catégorisation chère aux études statistiques pour se tourner vers des manières de faire :

« La force de ces calculs [les statistiques] tient à la capacité de diviser, mais cette capacité analytique supprime la possibilité de représenter les trajectoires tactiques qui, selon des critères propres, sélectionnent des fragments pris dans les vastes ensembles de la production pour composer des histoires originales. Est compté ce qui est utilisé, non les manières de l'utiliser. » (De Certeau, 1980 : 58).

S'éloigner du « caractère fictif » (*ibidem* : 292) des projets proposés par les concepteurs³⁴ de la ville c'est, pour Michel de Certeau, se rapprocher de ceux qui font la ville, de ceux et celles qui l'habitent. Ces dernières ne sont pas seulement incarnées dans leur quotidien par des « besoins », lesquels s'attachent à identifier de nos jours les EMD (Enquêtes Ménages Déplacements), mais – comme je souhaite le montrer dans cette recherche – par des continuités, des trajectoires aléatoires,

fragiles et parfois irrationnelles qui peuplent nos journées et nos nuits.

Un autre aspect de cette recherche est de venir s'interroger sur des domaines parfois peu explicités dans nos quotidiens, tout du moins que l'on nous demande rarement de mettre en mots, comme le sensible. La dimension sensible de nos expériences quotidiennes façonne ce que veut dire habiter. J'utilise ici le terme sensible pour éviter l'écueil que peut présenter le terme « multisensoriel », sous-entendant le fait que nos sens pourraient être des entités séparées, fonctionnant indépendamment. David Howes propose la notion d'appareils perceptifs (2005), impliquant plusieurs sens, entremêlés et sollicités à différents degrés, dans la réalisation d'une action.

Lors de cette recherche, et cela sera plus amplement développé dans le chapitre 2, c'est la notion de trouble qui me conduit à celle de sensible. Le trouble est défini par Danny Trom et Marc Breviglieri comme : « [...] ce qui, dans l'environnement, suscite a minima le sentiment qu'« il se passe quelque chose », ne débouchant pas nécessairement sur le sentiment, déjà plus consistant, que “ quelque chose ne va pas ” » (2003). Bien qu'étant utilisée dans le cas de cet article pour parler de troubles dans l'espace public et privé entre habitants et habitantes, je souhaiterais reprendre cette notion de trouble comme point de départ, pour

34 « Ils [les concepteurs] ne peuvent pas ne pas s'apercevoir du caractère fictif qu'instille dans un ordre son rapport à la réalité quotidienne. » (De Certeau, 1980 : 292)

ensuite la préciser en parlant de trouble sensoriel (Montero, 2020). Il s'agit ici de comprendre le trouble comme un instant où la personne est particulièrement présente à la scène, où les sensations dont il ou elle fait l'expérience sont telles qu'elles l'engagent dans une réflexivité vis-à-vis de la situation, il ou elle est en alerte et de ce fait particulièrement attentif·ve à ce qui se déroule. Le trouble créé par les fortes chaleurs estivales est un moment privilégié pour travailler à partir des perceptions habitantes à propos de leurs manières d'habiter leur quartier. L'entrée par le sensible me semble nécessaire tant les éléments précédemment cités concordent à convoquer ce domaine comme étant celui de l'expression des sensations et des ressentis³⁵ d'une situation de mobilité pedestre lors de fortes chaleurs. Cette entrée rejoint directement la notion d'habiter, comme le montre Marc Breviglieri, ici, autour de l'exemple de la main :

« L'homme [*sic*] dispose d'une main sans nulle autre pareille sur le plan de la perception sensible et de l'évaluation tactile des choses, une main depuis laquelle l'habitabilité du monde se trouve finement et inévitablement mise à l'essai. La main tâte pour tout

voir par le toucher et déjà commence à ordonner le monde, dans l'assurance d'une convenance, dans la direction d'une aisance et d'une vivante familiarité. Dans la possibilité du tâtonnement exploratoire et de l'apprentissage de l'habiter, l'homme [*sic*] s'ouvre à la nouveauté, au différent et à l'étrangeté. L'habiter travaille ainsi dans le sens d'une intelligence corporelle, il est une modalité essentielle par laquelle l'homme [*sic*] déploie ses qualités personnelles » (Breviglieri, 2006).

C'est à partir des « énigmes sensibles »³⁶ qui mettent en avant ces manières d'habiter, que j'ai travaillé avec les habitants et habitantes de ces deux quartiers. Ce sont ces « saillances sensorielles » qui rendent l'espace « signifiant pour une collectivité », qui donnent à l'étude des sens « [...] une valeur heuristique dans l'approche de l'espace urbain, qui est, du reste, de part en part sensible » (Frias, 2001), et qui sont d'autant plus prégnantes lors des fortes chaleurs. Pour répondre à ces objectifs, la méthodologie proposée pour cette recherche se doit de laisser une forte place au sensible en tant qu'ensemble en essayant de promouvoir le discours à propos d'autres combinaisons de sens moins mobilisées habituellement –

35 « Dans les travaux de Lefebvre et à sa suite ceux de Raymond, habiter est ainsi compris comme l'expression d'un rapport culturel au monde qui s'expose sous la forme de ressentis, d'une relation corporelle, sensorielle et mémorielle aux lieux et objets, de pratiques engageant le corps dans ces espaces. » (Ortar, 2016 : 164)

36 « Par « énigmes sensibles », nous comprenons l'ensemble des questions complexes et des paradoxes ou ambiguïtés posé par certaines évolutions récentes des cadres urbains de la mobilité et qui engagent, outre leur dimension matérielle et spatiale, le sensible, des manières nouvelles de se mouvoir et d'être-ensemble en ville. » (Thomas et al., 2014 : 11).

comme la proprioception –, pour faire ressortir le tissage qui a lieu lors de l'expérience. En ce sens, considérant que la vision est le moteur de la marche (Thomas, 2007), il s'agit de l'aborder non pas comme « [...] an isolated given but within its interplay with the other senses, and with the role of mutual gestuality. » (Grasseni, 2009 : 1). Le protocole mis en place dans la méthodologie insiste sur des médias visuels, mais aussi sonores et kinesthésiques pour permettre au discours de déployer le maillage qui se joue lors d'une expérience quotidienne et qui témoigne de manières d'habiter. Le caractère « en chantier » des quartiers étudiés est d'autant plus prégnant qu'il mobilise un ensemble de problématiques sensibles telles que des événements sonores, visuels et olfactifs propres aux constructions contemporaines. Mettre en avant les dimensions de l'environnement pour comprendre ce qui se joue dans l'expérience « [...] traduit le lien indissoluble entre les dimensions sensibles et sociales. » (Chelkoff, 2013 : 195), et permet « [...] de donner place à une vision moins passive de l'usage en reconnaissant le pouvoir « configurateur » de l'acte d'habiter. » (*ibidem*). S'intéresser « aux situations urbaines qui font l'objet de destructions et/ou de réaménagements », c'est porter son attention « vers les processus de reconstitution ou de réparation des relations intimes avec le nouvel environnement, voir le deuil à l'égard des liens rompus. » (Leclerc-

Olive, 2015), une intimité qui passe par une composition sensible avec ces changements.

L'usage des sens, de la même façon que les manières de faire, sont envisagées ici comme un processus d'« enskilment » (Grasseni, 2009 ; Ingold, 1993), c'est-à-dire un processus d'apprentissage dynamique de compétences sociales et perceptives. C'est au travers d'une telle expérience que les habitants et habitantes de Gerland et d'Arganzuela sont amenées à partager leurs manières de faire avec des contraintes de moins en moins éphémères au quotidien : les vagues de chaleur en milieu urbain.

1.2.5 Donner un sens à l'avenir

« FUTUR, AVENIR. Le futur est ce qui sera ; l'avenir est ce qui adviendra. »³⁷

Dans cette recherche, j'ai proposé aux habitant·es des deux quartiers dans lesquels j'ai travaillé de s'interroger sur le futur du quartier, à la fois leur avenir dans ce quartier, mais aussi comment ce dernier pourrait évoluer, de manière pessimiste ou optimiste.

S'interroger sur la vie de tous les jours au futur « [...] adds invaluable detail to our ethnographic quest to better understanding the quotidian » (Bryant, Knight, 2019). Se demander ce qui

37 <https://www.littre.org/definition/futur>

vient est une manière d'interroger à la fois le présent, le passé et l'avenir. En tant qu'individu-dans-le-monde je suis comme un nœud où se rejoignent des lignes en constant mouvement, venues et traversées par diverses influences, que ce soit le temps (le présent, le passé, le futur) ou l'espace dans lesquels j'interagis, « We are constantly anticipating, expecting, hoping for, and speculating about – and thus living – the futur in everyday life. » (*ibidem*). Ces aspirations et espoirs ne sont en rien détachables du passé duquel elles viennent en partie et du présent dans lequel elles prennent forme. Comme le précise Tim Ingold lors d'un débat avec Philippe Descola, ce nœud n'est pas fixe, mais coulissant, il se transforme en permanence, il est « un processus continu » (2014 : 38). L'existence est alors l'éthos de l'individu, c'est-à-dire sa projection de lui-même, de ce nœud, qui n'est alors jamais indépendant, esseulé, mais constamment relationnel (Cerclet, 2014 : 65 ; Matuzesky et Montero, 2017). S'intéresser à ce qu'il advient c'est alors faire le point sur le temps dans lequel nous inscrivons notre pensée, bardé d'espoirs, d'attentes, d'expériences et de quotidiennetés.

Au travers de ces deux notions, l'avenir et le futur, qui se recoupent bien souvent dans notre langage, je veux m'interroger avec les habitant·es sur deux aspects de l'existence. L'avenir, qui se rapporte plus souvent à un « à venir » à l'échelle d'une vie, mon avenir, celui que je pourrai

connaître. Et le futur qui lui est plus dirigé vers ce qui dépasse l'échelle de ma vie, le futur du quartier, ce que je ne suis pas certain·e de connaître. Ces deux termes se mélangent et se confondent dans les discours des habitant·es et le mien, mais en les distinguant je souhaite surtout utiliser leur portée évocatrice pour pouvoir entamer une collaboration « avec » les habitant·es sur la suite, au sens de ce qui adviendra « peut-être ». À la fois pour nous permettre de partager et discuter les potentialités futures du quartier où ils et elles vivent, Gerland comme Arganzuela, mais aussi à propos de leur propre avenir, ce qui les conduira à rester, à déménager, à partir à la campagne où à tenter de continuer en ville.

« De nos jours, on a tendance à confier à un corps de spécialistes la tâche de sonder et de dire le futur. On remet le pouvoir aux hommes politiques qui promettent de construire la méga-machine à produire le futur. » (Illich, 1973 : 30)

Les mots d'Ivan Illich sont encore d'actualité. En effet, j'ai pu ressentir le poids écrasant de la pensée des « spécialistes » sur le discours des habitant·es et notamment autour du fait que leur parole à elles et eux était illégitime. Une grande part des discussions étaient ponctuées de « [...] à notre niveau on peut rien faire. » (Simone lors d'un entretien) ou d'un désespoir face à un projet urbain déjà trop avancé « Ils ont déjà construit la

plupart des choses. » (Clémentine lors d'un entretien). Le « peut-être » que je mettais en avant juste au-dessus, concernant notre avenir et celui d'un quartier, est d'ailleurs astucieusement omis de la rhétorique urbanistique : comme d'autorité, on sait ce qu'il adviendra, on ne parle plus vraiment de futur, mais de présent. C'est dommageable, car c'est justement à l'aide de ce « peut-être » que s'interroger devient faire, penser et réaliser ensemble ce à quoi on veut s'essayer, tenter et renégocier dans la ville.

S'interroger ensemble sur le devenir du quartier est déjà un acte singulier. Bien qu'il existe des lieux institutionnels pour le faire (comme les « maisons du projet » ou la Mission Gerland), il est bien rare que les paroles habitantes à propos de leur quartier soient issues de conversations interpersonnelles. Ces paroles habitant·es sont le plus souvent à propos des « décideurs » et de leurs décisions, pouvoir dont ils et elles se sentent exclu·es. L'été 2020 à Gerland fut juste avant les élections municipales et métropolitaines, la question des programmes politiques était au centre des discussions lorsque j'évoquais le futur du quartier. Le terme de programme semble justement correctement englober le sentiment qu'une partie des habitant·es pouvait ressentir à propos de ce que serait la suite, ce qu'il allait advenir de la ville où ils et elles vivent : une programmation à propos de laquelle les habitant·es

n'avaient pas eu l'espaces-temps de dire quelque chose. « Nous scrutons les programmes, les idées, les innovations, les technologies nouvelles... » Jeannine lors d'un entretien.

Les changements climatiques comprennent une dimension temporelle forte. Comme précédemment évoqué, ils sont souvent un sujet préoccupant concernant l'avenir, ils angoissent, questionnent, remettent en cause des modes de vie ancrés à l'échelle d'une dizaine d'années, moindre au regard de la terre, mais conséquente à celui de nos vies humaines. « L'écoanxiété », terme utilisé pour désigner l'anxiété créée par l'avenir climatique, s'est manifestée au sein de cette recherche et a fait passer d'une discussion légère sur la température à de bien plus pesants horizons certains entretiens. S'interroger sur ce qui viendra c'est aussi se poser la question de qui a le droit d'en interpréter les signes, les indices, comme la hausse des températures chaque année ou la disparition de certaines espèces végétales et animales, directement observables de son balcon. En effet, le rôle du chercheur ou de la chercheuse est souvent dans l'imaginaire collectif celui d'interpréter le monde. Je ne pose pas là mon rôle dans la cité, dans la politique. Je souhaite donner à voir ce qui s'est passé pour moi durant ces deux étés et ce que l'on m'y a partagé en laissant ouverte l'interprétation à d'autres que moi. En tant qu'anthropologue, s'intéresser à l'avenir, que j'ignore autant que les autres

habitant·es, c'est ouvrir la porte et la recherche à celles et ceux qui veulent lui donner un sens, que je partage ou non, qui me marquera moi et le ou la lectrice d'un tel travail et influera sur le sien.

Conclusion

Dans ce premier chapitre de ma recherche, j'ai pu exposer une grande partie des termes avec lesquels je me suis débattu·e pendant quelques années. Les changements climatiques sont des motifs de « préoccupations ». Cette expression est apparue à la fois pendant le terrain que j'ai effectué à Gerland et Arganzuela, je l'ai aussi retrouvée dans les sondages³⁸ et articles de journaux sur les changements climatiques. Elle m'est chère, car elle permet de partager quelque chose d'intime, le souci que l'on se fait pour une chose qui semble advenir. Il s'agit de l'« État d'un esprit occupé de façon durable dominante, voire exclusive, par une idée, un sentiment, un souci » (définition de préoccupation, CNRTL). Ces préoccupations ne segmentent pas l'existence, elles ne sont pas seulement « environnementales » ni uniquement « politiques ». Elles donnent à voir des agencements complexes : comment va devenir notre quartier en mutation ? comment allons-nous continuer à habiter les villes malgré la chaleur, le manque d'eau et l'augmentation des coûts de l'énergie³⁹ ? Parler de ces préoccupations a pu mettre en place un climat parfois lourd, voire anxiogène. Moi-même j'ai dû faire des pauses dans l'écriture de cette thèse, des pauses pour

me dire que quelque part nous nous fauflerons. Les recherches sur les îlots de chaleur urbains ont mis en évidence que les structures urbaines ont un impact fort sur les températures dont nous faisons l'expérience dans nos quartiers. Mais aussi que ces structures ne sont pas les mêmes en fonction des quartiers, qu'elles suivent des inégalités sociales déjà en place (Klinenberg, 2021). Lorsque les ambiances se modifient cela nous invite à nous demander ce qu'il se passe, ce qui est en mouvement. Ces ambiances sont complexes, elles peuvent mettre en jeu ce qui se modifie lorsque des usines ferment et sont détruites dans une rue que l'on fréquente quotidiennement. Elles peuvent aussi témoigner de la disparition d'une rangée d'arbres ou d'une dent creuse où avaient poussé des végétaux, engendrant un rapport sensible différent à ce lieux-temps. Ce dont nous faisons l'expérience chaque jour de l'été est un enchevêtrement de ces préoccupations. Venir interroger de telles préoccupations, c'est prendre au sérieux ce que les habitant·es disent et ressentent car ces dernières nous concernent (du latin *concernere* « mélanger, mêler, unir » (CNRTL)). Nous problématisons nos vies à partir de ce qui nous inquiète. Ces problématiques pourraient paraître sans issue si nous ne leur donnons pas d'horizons envisageables, des possibilités de sortir des inquiétudes pour bâtir.

38 L'évolution des changements climatiques est devenue « la deuxième préoccupation » de la population française, selon une étude menée par l'ADEME (2022).

39 Le territoire français a connu une forte hausse des coûts de l'énergie depuis décembre 2020 (Insee, 2021).

Pour Heidegger, « c'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir » (1978 [1954] : 191), alors comment habitons-nous la ville surchauffée ? Pour commencer, en la parcourant.

*Nous marchons sur des œufs de caille, que nous
écrasons
Mais quand même nous marchons
Nous marchons sur le sol mouillé, nos pieds sont
cassés
Nous marchons
Tout droit vers n'importe où et contre tout
Nous marchons
Nous marchons on ne mange rien
On a pas faim
Nous marchons
Nous marchons ça fait un peu mal, c'est normal
Nous marchons
Nous marchons c'est hyper dur
Mais nous sommes sûres
Alors nous marchons
Nous marchons
Nous sommes les plus forts, nous sommes les
plus fragiles
Nous marchons
Nous marchons, ça ne sert à rien, ça change tout
Nous marchons*

Nous marchons – Alice, 2023⁴⁰

Chapitre 2

Marcher sa ville

« "M"archer une ville", sa ville ou une autre ville, serait le pas initié ou répété, toujours le premier pas vers "un habiter" sa ville ou une autre ville. Un pas nous rendant, au sein d'une structure urbaine, présent à autrui, présent à une architecture, à des modes de transport, des services du

quotidien, présents "à" ou " face à " des institutions et coprésents aux acteurs du quotidien, cofondateurs de scènes sans cesse réinventées à chaque carrefour, chaque rue, chaque place. » (Le Mouël, 2016 : 254)

Parcourir la ville à pied, et cela quotidiennement, construit une manière singulière d'habiter son quartier. Par la répétition des pas comme des jours, nous entrons en relation, dans une certaine intimité et familiarité avec l'espace-temps autour de chez nous, ou proche d'un endroit que nous fréquentons. Les parcours pédestres que nous faisons autour de chez nous participent au processus d'habiter notre quartier. La marche « est un processus d'ancrage aux espaces et aux ambiances » (Thomas, 2010). Ces ambiances que je souhaite donner à voir et à sentir dans cette recherche sont un rapport sensible aux espace-temps parcourus et habités.

Je l'ai déjà explicité dans le chapitre 1, j'utilise dans ce travail, le terme sensible pour éviter l'écueil que peut présenter le terme « multi-sensoriel ». D'autres utilisent le terme sensorium, comme dans les travaux de McLuhan et Ong, ils le définissent comme « le dispositif sensoriel entier, opérationnel et complexe » (Ong 1967, 6). Il ne s'agit pas d'un organe mais de tout un ensemble de sensations qui fluctuent d'un individu à un autre, d'une société à l'autre (Howes 1990, 99). Cela pour souligner le fait que nous ne sommes jamais en train

40 Pour écouter ce morceau : <https://aaallliiccceee.bandcamp.com/track/nous-marchons>

d'utiliser un sens, de manière solipsiste, mais toujours un ensemble de sens. Leur enchevêtrement forme une continuité avec l'action, c'est-à-dire ce que nous sommes en train de faire. L'expérience sensible dont nous faisons l'expérience permet de rendre compte de ce qu'il se passe lorsque nous sortons dans les rues lors des étés surchauffés de l'enquête. Dans ce chapitre, je vais me concentrer sur tout ce que la marche déclenche en nous, je décrirai plus précisément les effets de la chaleur lors de ces marches dans le chapitre 3.

« Une approche strictement rationnelle, qui s'en tient à des études surplombantes de grands flux, sans prendre en charge, par exemple, les micro-mouvements de proximité ou encore les tours et détours que l'imaginaire peut dicter aux piétons (autant par plaisir que par peur) est potentiellement génératrice de discontinuités au sein du tissu urbain – d'espaces blancs, en quelque sorte. » (Winkin, Lavadhino, 2005)

Pour griser, emplir, rendre vivants les « espaces blancs » dont parle Yves Winkin et Sonia Lavadhino, je m'attelle ici à faire ressortir tout ce que travailler avec la marche a pu faire émerger pendant ces années de recherche, à propos de Gerland et d'Arganzuela mais aussi de leurs habitant·es avec qui j'ai pu travailler, échanger et discuter.

Dans un premier temps je présenterai les particularité de la marche en milieu urbain, ce qu'elle permet et comment

elle se forme. Il s'agit d'une certaine allure, une lenteur même (2.1.1) nous permettant d'approfondir les relations qui se tissent au fur et à mesure des pas. C'est aussi une manière de se déplacer qui nous met aux prises avec les rues, les ambiances (2.1.2) et tout ce que cela peut véhiculer positivement comme négativement. Nos mots, nos paroles, nos descriptions et nos gestes situent nos pensées, nos réflexions lorsque nous nous interrogeons en marchant (2.1.3), la répétition de nos pas et leur rythme produisent un texte ancré dans des connaissances ordinaires.

Dans une seconde partie, je partirai des cartes que les habitant·es ont pu dessiner avec moi, pour comprendre quelles questions ces dessins soulèvent (2.2.1). Ainsi que comment les discours habitants se forment par le commentaire de telles cartes et l'ajout d'évènements et de points d'intérêt (2.2.2). Enfin, je décrirai là où notre attention s'est attardée, la mienne comme celle des participant·es, pour détailler les trajets et leurs blancs.

La troisième partie me permettra de revenir sur la forme singulière d'habiter que construit la marche. Elle est une forme de mobilité enchevêtrée dans le tissu urbain et ses pratiques. Marcher et s'arrêter sont co-dépendants (2.3.1), ils ne vont pas l'un sans l'autre. La marche nous place dans une forme de précarité (2.3.2), un équilibre fragile, permettant une « pratique vivante » (De Certeau,

1980) de la ville. Les imaginaires qui entourent la conception de la ville sont puissants, je m'interrogerai sur qui peut former et formuler, au futur, un quartier (2.3.3).

Les deux quartiers de cette recherche ont connu des changements démographiques importants – dont l'augmentation de leur population. La quatrième partie s'attardera sur les différences que l'on peut retrouver dans deux manières d'habiter un quartier : lorsque nous y sommes établies depuis de nombreuses années (2.4.1) ou depuis peu (2.4.2).

La dernière partie décrit point par point la méthode de recherche utilisée. Je reviendrai sur l'utilisation de media (comme l'écriture, l'enregistrement de sons, la photographie et la vidéo) sur le terrain en sciences sociales au prisme de la distance qui se négocie à travers ces usages (2.5.1). Ensuite j'aborderai le dispositif de *l'expérience réactivée* en commençant par l'utilisation de sons immersifs (2.5.2). Puis celle de la réalité virtuelle (2.5.3), invitant au trouble qui devient l'espace d'un dialogue entre les habitant·es et moi. Enfin, c'est en m'intéressant à l'existence des participant·es (2.5.4), leurs parcours de vie, que j'ai voulu tracer les lignes de nos collaborations.

2.1 Ce que la marche ouvre et permet

« [La marche] engage le corps dans son ensemble, en tant qu'il est un corps percevant et sentant. En retour, ces dynamiques du corps façonnent les ambiances et participent de la qualité de la relation des citoyens à leurs milieux de vie. Observer et mettre à jour ces processus à l'œuvre rend intelligibles les intrications entre la ville – en tant qu'elle est un milieu de vie – des expériences et des perceptions singulières, mais partagées. » (Thomas, 2019 : 7)

S'intéresser à la marche en ville, c'est se rendre compte de tout ce que ce moyen de locomotion occupe comme autres places que le déplacement dans nos quotidiens. Premièrement c'est une manière de parcourir lentement, d'être l'observateur·rice privilégié·e de l'urbain (2.1.1), de traverser régulièrement et de manière répétée son quartier, de l'habiter : « Observer et mettre à jour ces processus à l'œuvre rend intelligible les intrications entre la ville » (*ibidem*), pour la sociologue Rachel Thomas. C'est une attention particulière qui s'y déploie, faite à la fois de prises et de lâcher prise sur nos mouvement en même temps que portée sur tout ce que l'on traverse.

La marche relève aussi d'une relation de proximité dans l'environnement urbain, nous sommes immergé·es dans la rue dès lors que nous y posons pied (2.1.2). Elle « engage le corps dans son ensemble,

en tant qu'il est un corps percevant et sentant » (*ibidem*), c'est un moment singulier où nous sommes pris·es dans un tissage sensible, « ces dynamiques du corps façonnent les ambiances » (*ibidem*). Marcher, c'est rendre continu, c'est percevoir d'un bout à l'autre ce qui fait le chemin, le trajet, ce qui relie et différencie les lieux-temps : « Thus it is by walking along from place to place, and not by building up from local particulars, that we come to know what we do. » (Ingold, 2010). Dans ce cadre-là, la marche permet de faire l'expérience sensorielle du tissu urbain (Ingold, 2007a). Marcher c'est aussi prendre part de manière singulière au climat. Quand nous marchons nous ne pouvons pas être climatisé·es, « we are continually subject to those fluxes of the medium we call weather. » (Ingold, 2010). Mais nous pouvons adopter toute sorte de tactiques (De Certeau, 1980 : 60-61), c'est-à-dire « braconner » les espaces-temps urbains, et cela de manière située. Parcourir son quartier à pied lors des fortes chaleurs estivales est une expérience extrême, et de ce fait elle place au centre la question de l'aisance et du confort en milieu urbain.

Enfin, la marche est un mouvement situé : sa pratique nous ancre dans des espaces-temps, nous rend capable de les nommer : le « nominalisme urbain » (De Certeau, 1980) – c'est-à-dire le fait de nommer l'espace de notre itinéraire (rues, échoppes, carrefours, ponts, etc.) – crée du « chez-soi », de l'habiter, au

sens d'un usage familier du monde (Breviglieri & Trom, 2003). Nos paroles et nos gestes rendent compte d'un tel tissage de l'intérieur (2.1.3). Plus que toute autre mobilité, la marche nous fait prendre conscience que cet espace ne saurait rester extérieur et inerte, lui aussi est actant (Lussault, 2007 : 181). Car c'est par une certaine lenteur, qu'implique la marche, que nous sommes données à voir les strates, les couches qui composent notre présence ; celle d'un individu-dans-le-monde, un individu sans cesse « en train de », une présence processuelle au monde.

2.1.1 Parcourir lentement, faire l'expérience des strates

Pourquoi s'intéresser à la marche ? Quand nous marchons, nous allons à une allure relativement lente, comparée à nos autres expériences quotidiennes de mobilité, le vélo, la voiture, les transports en commun ou le skateboard : Mathis, habitué à se déplacer en skateboard est d'ailleurs surpris par le rythme de la marche « Eh c'est fou mais les notions du temps à pied je n'ai plus du tout les mêmes [qu'en skate] ». Cette faible vitesse nous permet d'avoir une emprise singulière sur la ville. En retour, la ville nous prend. Cette vitesse et cet espace-temps dans lequel s'inscrivent nos

pas permet plusieurs choses : prendre le temps de saisir des situations et d'être disponible à d'autres (pensées, personnes, etc.).

Premièrement, la marche est une attention à ce que nous traversons et qui nous traverse. C'est-à-dire l'espace-temps traversé mais aussi les pensées, les questionnements que nous traversons en tant qu'individus-dans-le-monde. Ces temps de marche propices à la réflexion sont une manière de nous questionner, de cheminer mentalement autant que physiquement en résumant ce que nous avons fait de cette journée ou bien en préparant ce qui va advenir – ce que nous dirons au rendez-vous où nous nous rendons, par exemple. Dans le même temps nous sommes pris dans un ensemble d'interactions avec les autres, conflictuelles ou non. À ce propos, la série de films *New York Stories*, réalisée par l'anthropologue Andrew Irving (2017) donne à voir cette double présence de la marche en ville. Le chercheur propose à des passant·es de continuer leur cheminement en parlant à voix haute dans un microphone de ce à quoi ils pensent, en plus d'être filmés à quelques mètres de distance durant la marche⁴¹.

« Je me suis rendu compte il y a quelques années que la bicyclette supposait que l'on s'occupe des autres. Un obstacle, etc. etc. alors que la marche

41 Le premier épisode est disponible ici : <https://vimeo.com/64922792>

c'est vraiment de la détente. » (Jeannine lors d'un entretien)⁴²

Lorsque les trottoirs le permettent, comme c'est parfois le cas à Gerland – et bien plus souvent à Arganzuela – la marche permet de lâcher prise sur la matérialité du trajet (les obstacles notamment). De même, nous pouvons avoir le sentiment que l'attention à autrui est peu nécessaire comme l'indique Jeannine. S'il arrive de laisser passer une personne qui a du mal à marcher ou est chargée, ces interactions vont être situées, et finalement assez rares comparées à d'autres mobilités comme le vélo ou la voiture où ce type d'interactions est régulier et parfois continu. La marche favorise un certain laisser-aller qui nous permet d'accéder à une forme de rêverie autour de pensées non formulées à voix haute, dans notre journée, dans d'autres strates du temps et de l'espace, c'est un temps pour soi.

La marche et son allure permettent aussi une exploration approfondie des espaces-temps parcourus. Clémentine elle, décrit comment la marche lui permet de mieux connaître son quartier, temps qu'elle ne prend pas en dehors de ses trajets pour se rendre au travail :

« C'est pas dingue le trajet mais j'en profite un peu pour visiter le quartier parce que je connais pas non plus beaucoup et toutes les boutiques. J'ai découvert qu'il y avait un pressing, un coiffeur et tout, ça c'est bien. »

Elle ajoute des couches, des strates à sa connaissance et à son expérience de ce qu'est son quartier, à sa manière de l'habiter.

Quand je parle de faire attention, je ne veux pas tout à fait parler d'une attention attentive à tout ce qui nous entoure. Il s'agirait plutôt, au contraire, d'une attention inattentive. Nous sommes pris par des va-et-vient entre nos pensées et ce qu'il se passe avec nous. Un entre-deux qui peut nous faire heurter un poteau car nous pensons à autre chose que là où nous mettons les pieds. La manière dont nous faisons attention est précise. Je parle plus volontiers de porter son attention. Nous portons notre attention à des instants précis. Nous avons des manières singulières d'agencer ces attentions et inattentions. Je suis une personne qui trouve souvent des choses dans la rue, en plus de penser qu'elles sont pertinentes à ramener chez moi, j'en déduis que je dois souvent regarder le sol autour de moi. De même, certaines personnes sont difficiles à interpeller dans la rue, même si nous les connaissons et que nous les regardons pour croiser leur regard et pouvoir les saluer, ces dernières auront un regard ailleurs, il sera alors nécessaire de soit les laisser passer, soit utiliser sa voix pour les faire entrer en relation avec nous. Elles sont dans leur propre registre d'attention et d'inattention.

⁴² Les extraits d'entretiens dans ce chapitre et les suivants sont issus des entretiens menés à Gerland, lorsqu'ils ont lieu à Arganzuela cela est précisé.

Ensuite, cette lenteur va aussi nous permettre de nous intéresser à ce qui nous constitue, c'est-à-dire l'environnement, à ce qui fait la ville. Nous allons faire l'expérience des changements. Nous verrons qu'aujourd'hui il en est ainsi alors qu'hier il en allait différemment, que le matin n'a pas la même saveur que le soir. À propos du cheminement qu'il emprunte pour rejoindre le métro, Nicolas partage : « [...] là tu es au milieu des chantiers, ça fait des grandes lignes droites ça permet de voir un petit peu comment évolue le quartier [...] » Lorsqu'une perturbation a lieu, qu'une sirène retentit, des sons nous indiquent les raisons d'une ambiance étrange, nous ressentons les choses changer. L'ambiance, justement nous immerge lorsque nous marchons, nous sommes aux prises avec les ambiances de la rue. C'est cette lenteur et la manière particulière dont nous traversons en marchant qui fait que nous sommes particulièrement attentif·ves à pied, plutôt qu'à vélo et encore moins en voiture.

Ce rythme donne du temps à l'observation, parfois longue, parfois répétée, parfois fugace du tissu dans lequel nous sommes plongé·es, celui de la ville en train de se faire. Il est un mode d'attention singulier à nos espaces-temps domestiques, nos quartiers, nos ambiances, nos climats.

2.1.2 Au plus près de la rue

La marche nous met dans une position en prise avec ce qu'il se passe en nous et autour de nous. Dans la rue, nous faisons une expérience forte de l'espaces-temps urbain, nous sommes autant à sa merci que ouvert à lui. Et cela à plusieurs niveaux.

D'un point de vue sensible, nous ne sommes pas enveloppé·es comme on peut l'être dans l'habitacle d'une voiture, dans les transports en commun. Notre corps est directement soumis aux conditions climatiques. Nous allons sentir, ressentir, faire l'expérience de la rue en marchant. Qu'il s'agisse d'odeurs, de températures, de textures – on peut penser à la surface du sol qui lorsqu'elle change est remarquée à l'aune de nos pieds – nous sommes aux prises avec la rue. La marche met en scène notre corps de manière moins médiée que lorsque nous pratiquons d'autres mobilités dans l'espace urbain, comme la voiture. Cela implique parfois le fait de ne pas se déplacer à pied du tout :

« Les conditions météorologiques influencent fortement le choix de se déplacer à pied en ville, 60 % de l'échantillon déclare prendre en compte ces critères (froid, chaud, pluie), lors de sa prise de décision à se déplacer en marchant ou non. » (Roussel, 2016)

En plus d'être à l'opposé de l'insensibilité, nos corps marchant sont aussi tout sauf invisibles. Bien que certains cas puissent porter à l'anonymat, comme les foules (et ce sentiment du citadin pour Walter Benjamin (1922 [2000]) qui fait rimer urbanité et anonymat en se cachant dans la foule du quotidien), lors de la plupart de nos déplacements à pied nous sommes bien visibles. Nous n'avons pas tout à fait d'enveloppe nous protégeant des regards, des remarques ou des sollicitations des autres.

Il est bien plus fréquent d'arrêter une personne à pied, pour lui demander son chemin, par exemple, qu'une personne en vélo ou en voiture. Le ou la marcheuse est disposé·e à s'arrêter du fait d'une certaine lenteur et de sa proximité, le peu de barrières entre nous et les autres à cette occasion. Une certaine analogie serait d'ailleurs possible avec les manifestations, syndicales ou autres, où l'on prend la rue à pied. Il y a là l'idée d'aller lentement et d'entrer en relation. Prendre la rue – lors de manifestations – est un évènement symbolique pour dire que l'on veut entrer en relation, communiquer, débattre, s'opposer à quelque chose ou quelques un·es.

La marche offre aussi un certain nombre de possibles, une certaine sérendipité de ce à quoi nous mènera un trajet pédestre. On ne sait pas ce qu'il va nous arriver lors de ce trajet, de manière positive ou négative d'ailleurs, et cela peut aller d'une rencontre avec une personne que

nous connaissons, au fait de se perdre. Marcher c'est aussi s'ouvrir aux possibles de l'urbain, et cela dans une certaine mesure car nous développons aussi toutes sortes de stratégies pour éviter certaines interactions ou en faciliter d'autres (écouter de la musique, changer de trottoir, marcher vite) comme en témoigne Chloé, qui préfère éviter de passer sur un trottoir en été :

« Celui que j'aime un peu moins, c'est de l'autre côté de la rue où on était, il y a les témoins de Jéhovah, ils me jugent trop eux, avec mes shorts ils me regardent on dirait que je viens de commettre un crime. Ils ont des yeux... »

La marche fait aussi ressortir les disparités genrées de la rue. Chloé est soumise à des regards réprobateurs vis-à-vis des vêtements qu'elle porte, la conduisant à éviter un trottoir pour ne pas les subir au quotidien. Être perçue comme une femme dans la rue n'implique pas la même marche, ni les mêmes contraintes : « Elles [les jeunes femmes] sont implicitement contraintes à marcher – il est louche et risqué de stationner longtemps – et marcher vite de surcroît. » (Jarrigeon, 2016 : 161). Ainsi se développent des stratégies (De Certeau, 1980) d'évitement, comme me l'explique Clémentine, qui marche le plus souvent avec son casque audio sur les oreilles, pour ne pas se faire accoster.

2.1.3 Paroles en mouvement

Se focaliser sur les expériences de la marche, c'est aussi voir se déployer des paroles en mouvement. Ces paroles sont à la fois situées – allant de la description d'un coin de rue à celle d'un quartier – et en devenir, ce sont des récits en construction. Marcher dans un espace-temps quotidien permet de réactiver un ensemble de souvenirs mais aussi de remarques à propos de ce dernier. Il s'agit d'un pouvoir évocateur important permettant de s'attarder sur des manières particulières d'habiter son quartier.

S'intéresser à ce qui est en mouvement peut paraître banal dans un monde que l'on considère toujours en mouvement. Avec une telle proposition, je souhaite mettre en avant le fait que notre perception est construite par et pour le mouvement. Le mouvement est à la fois une manière de percevoir et de faire émerger. Il est le moment de rencontre (de manière douce comme brutale) entre nous et ce que nous considérons encore quelques secondes auparavant comme ne faisant pas partie de nous-même (c'est-à-dire notre environnement). Le mouvement renouvelle constamment le lien entre le temps et l'espace.

Marcher dans la ville c'est être engagé dans son flux, son rythme, ses fluctuations et ses ambiances. C'est prendre part à une expérience à la fois collective, cognitive et physique qui

révèle nos sensations et émotions. Ce mouvement rassemble le sentiment d'être soi et celui de son environnement dans un continuum plus ou moins plaisant. S'intéresser à des moments en mouvement c'est s'intéresser à des processus, des choses en devenir. Cela évoque les surprises, les imprévus, le hasard, en un mot : l'altérité. C'est aussi l'opportunité de voir comment nos trajets de tous les jours sont tissés. Un regard en mouvement offre un matériel riche aux commentaires des habitant·es : plus que de leur proposer une image fixe de leur monde quotidien, le mouvement met en lumière son incertitude et crée un jeu de distance. Ce mouvement, la distance, souligne ce que l'on nomme réflexivité à propos d'un objet, ici les trajets quotidiens. Comme l'écrit Tim Ingold, en citant Tilley : « *Through walking, in short, landscapes are woven into life, and lives are woven into the landscape, in a process that is continuous and never-ending (Tilley 1994, 29-30).* » (2004, 333). S'intéresser aux trajets à pied permet d'ouvrir des collaborations entre les habitant·es et moi à propos d'une action située, pas seulement en termes d'espace mais aussi de temps car elles font l'expérience de leur propre rythme, en mouvement.

« Moreover in walking, the foot – even the boot-clad foot of western civilization – does not really describe a mechanical oscillation like the tip of a pendulum. Thus its movements, continually and fluently responsive to an ongoing perceptual

monitoring of the ground ahead, are never quite the same from one step to the next. Rhythmic rather than metronomic, what they beat out is not a metric of constant intervals but a pattern of lived time and space. » (Ingold, 2004 : 332)

L'expérience proposée comme méthode de cette recherche propose justement aux personnes habitant les quartiers d'Arganzuela et de Gerland de revisiter leur quotidien en mouvement. Cela rejoint ce que James Gibson appela les « chemins de l'observation » (1979 : 195) qui caractérisent nos manières de percevoir, et qui s'opposent à l'idée d'un point fixe. Pour Gibson, notre perception est construite par le mouvement, nous construisons les objets en mouvement lorsque nous nous déplaçons autour d'eux (et vice-versa).

« [Chez Gibson] Le point d'observation d'un espace n'est jamais celui d'une perception fixe, mais celui qui nous le présente du milieu de la multiplicité de perspectives, et donc à partir de celle qui s'offre en ce moment à autrui. » (Joseph, 1997 : 134-135).

Le mouvement de la marche est celui de nos corps-dans-le-monde. Lorsque nous marchons, notre vue, ouïe, toucher, odorat, goût et leur nombre infini de combinaisons, sont en mouvement. La marche génère une immersion sensorielle dans le continuum individu-dans-le-monde. C'est à partir de ce sensorium que j'engage avec les participant·es

des discours, partages et sensations à propos de ce qu'ils ressentent dans ces trajets quotidiens. Le discours n'est plus seulement celui construit par nos mots mais aussi par nos corps. À la manière dont l'exprime De Certeau, ce discours devient multiple et une linguistique des lieux pratiqués se met en place :

« L'opaque du corps en mouvement, gestuant, marchant, jouissant, est ce qui organise indéfiniment un ici par rapport à un ailleurs, une « familiarité » par rapport à une « étrangeté ». Le récit d'espace est à son degré minimal une langue parlée, c'est-à-dire un système linguistique distributif de lieux en tant qu'il est articulé par une « focalisation énonciatrice », par un acte de le pratiquer. » (De Certeau, 1980 : 191)

2.2 Faire espace, déformer le temps

« Là où la carte découpe, le récit traverse. »
(De Certeau, 1980 : 189)

Avec pour objectif de recueillir un discours sensible, directement de la part des participant·es et à propos de leur propre comportement, j'ai construit cette méthode permettant d'obtenir un discours à la première personne où iels analysent directement ce qu'ils font. C'est ce que j'ai appelé l'expérience réactivée, inspirée par d'autres méthodes comme l'écoute réactivée (Augoyard, 2001), Mics in the ears (Battesti et Puig, 2016), le videovoix (O'Brien et al., 2014). Le discours sensible que je vise dans cette recherche est composé à la fois du langage incarné, fait de sensations, impressions, et de mots, discussions, dessins et autres manières de partager. Ce double objectif m'a conduit à focaliser la méthodologie et ma recherche dans deux directions : une expérience en mouvement, décrite précédemment, et de nouvelles manières de mettre en partage le sensible. L'objectif d'une telle méthode est de créer un espace-temps où ce qui se partage n'est pas limité par nos mots mais peut être exprimé par des gestes et

des impressions situés, c'est ce que j'ai appelé les *collaborations incarnées*⁴³.

2.2.1 Tracer des lignes

« La ville-panorama est un simulacre "théorique" (c'est-à-dire visuel), en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques. [...] C'est "en bas" au contraire (*down*), à partir des seuils où cesse la visibilité, que vivent les pratiquants ordinaires de la ville. Forme élémentaire de cette expérience, ils sont les marcheurs, *Wandersmänner*, dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un "texte" urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire. » (De Certeau, 1980 : 141)

Les prémices de l'enquête se situent là, dans ce texte dont parle Michel de Certeau, celui que nos corps-dans-le-monde composent au gré de nos trajets quotidiens dans la ville tentaculaire. Ce texte n'est pas un texte seulement visuel, il est sensible, il est pratiqué. J'ai demandé aux personnes rencontrées de penser à un trajet qu'elles font régulièrement durant la semaine. Aller au métro, faire des courses, aller chercher ses enfants à l'école, se balader, partant de leur domicile ou revenant à ce dernier

43 L'expression « collaborations incarnées » réfère aux propositions de Donna Haraway à propos du savoir situé et incarné : "I am arguing for politics and epistemologies of location, positioning, and situating, where partiality and not universality is the condition of being heard to make rational knowledge claims. These are claims on people's lives. I am arguing for the view from a body, always a complex, contradictory, structuring, and structured body, versus the view from above, from nowhere, from simplicity." (1988: 589)

et d'une durée d'environ 15 minutes⁴⁴. Cette demande fut pour moi un moyen de m'assurer que le trajet suivi serait connu de ces personnes, qu'il s'agisse d'un trajet répété et souvent choisi (même si on le verra plus tard la notion de choix reste discutable). Ce trajet devint celui qui les identifiera au sein de cette réflexion. Les personnes sachant que l'objet de mon étude porte sur la chaleur et ces marches s'effectuant en plein été (j'y reviendrai dans le chapitre 3), leur choix final se fit dans un mélange de quotidienneté mais aussi de ce qu'ils voulaient me montrer de leur quartier, de ses avantages comme de ses problèmes.

Ces trajets à pied ont formé une myriade de chemins au travers d'un quartier que je commençais à connaître. Le suivi des marches m'a permis d'en faire l'expérience intime à partir des récits habitants. De Certeau parle d'un texte que les marcheurs et marcheuses écrivent sans pouvoir le lire. Cela certainement dans le but de renforcer l'idée d'une ville que l'on voudrait construire par le haut, mais dont je vais dévier ici. En effet, même si ce texte, la conjoncture des pas des personnes dans un quartier est difficile à appréhender d'en bas, du sol, il est tout à fait possible d'imaginer que nos trajets se font aussi en adéquation avec d'autres pas. Que ce soit la personne que nous connaissons et

que nous souhaitons éviter en changeant de trottoir ou celle qui au contraire sort à peu près toujours à la même heure et que nous aimons retrouver pour faire un bout de route ensemble, nous coordonnons aussi nos pas, nos trajets, le texte que nous écrivons ensemble. Ce texte n'est pas qu'une entité opaque, il est fait de choix et de décisions que nous prenons, notre agentivité⁴⁵ est aussi en jeu lorsqu'il s'agit d'habitudes, de quotidienneté.

Pour aller plus loin concernant la mise en image de ces récits, j'ai proposé aux personnes de s'en emparer. Dès le début de l'entretien, une fois la marche effectuée, je leur ai demandé de me représenter le trajet qu'ils ou elles avaient fait. Cela à l'aide d'une ou plusieurs feuilles de papier et de stylos, feutres, crayons à leur disposition. Le résultat fut sans appel concernant la forme, il s'agit systématiquement de cartes (fig. 24 et Annexes 7 à 23).

On retrouve un certain nombre de caractéristiques communes à ces cartes. D'abord le trajet, tracé au fur et à mesure, parfois raturé et repris, il désigne de sa ligne continue les pas. Il est souvent simplifié et simplificateur, trop droit pour être tout à fait réaliste mais assez pour correspondre à la mémoire du trajet. Quelques noms apparaissent,

⁴⁴ Ce temps a été choisi car il correspond au temps moyen d'un déplacement à pied au quotidien et en semaine (14 minutes) (DataLab, 2023)

⁴⁵ L'agentivité « est la faculté d'action d'un être, sa capacité à agir sur le monde, les choses, les êtres, à les transformer ou les influencer. » (Wikipédia : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Agentivité>)

des rues mais aussi des lieux. Les rues correspondent bien souvent à des axes qui délimitent et situent le trajet, bien que leurs tailles, leurs dimensions, leur importance, dépendent d'une personne à l'autre. Quand certains et certaines auront fait d'une rue le centre de leur carte d'autres l'auront laissée comme une trace, un souvenir, un passage par lequel l'histoire de cette marche s'est faite. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que certains et certaines ont commencé par tracer les rues alors que d'autres ont commencé par le trajet et d'autres encore, un mélange des deux. Les points de repère sont parfois des noms de lieux qui ne sont pas particulièrement fréquentés par les personnes mais près desquels elles passent : l'ENS (annexe 7 et 8), la Halle Tony Garnier (annexe 9 et 10), les bureaux de RTE (Réseau de Transport d'électricité) (annexe 11), un stade de foot (annexe 12, 8 et 13). Ces lieux sont d'une certaine manière emblématiques du quartier, c'est-à-dire qu'ils participent au rôle de marqueurs géographiques et affectifs et permettent

d'établir la communication entre les habitant·es et moi. J'ai parfois demandé aux participant·es d'ajouter le nom des rues qu'ils avaient dessinées pour me permettre de mieux situer leur tracé, mais bien souvent il s'agissait d'un élément déjà présent. Ces noms propres ont parfois constitué les seuls éléments d'identification d'où s'est déroulé la marche comme sur la carte de Mathis (annexe 14), de Marc (annexe 15), de Jean (annexe 16), et d'Angélique (annexe 17). Ils deviennent alors ce qui raccroche ma connaissance du quartier à la leur, ce qui fait lien. Sur d'autres dessins, les rues ont pu servir de repères même si la marche n'y est pas passée, comme celle très détaillée de Clémentine (annexe 10), celle bien plus minimaliste de Fabien (annexe 18), ou bien le dessin presque cartographique de Nicolas (annexe 12). Se mêlent alors autour d'autres symboles le souci du détail et de l'échange entre les participant·es et moi mais aussi quelques souvenirs. Un passage piéton pour Michel (fig. 25), une intersection dangereuse pour Clémentine (fig. 25) ou

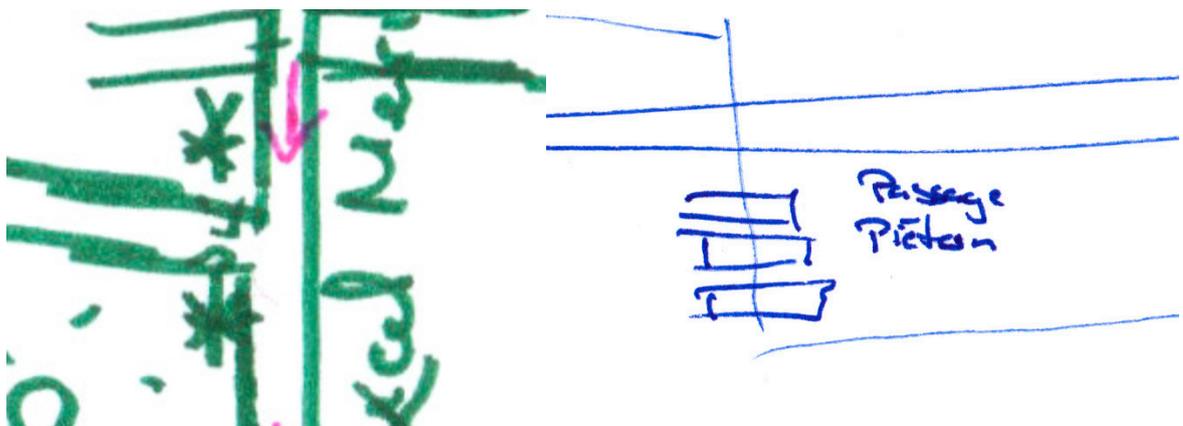


Fig. 25 : Des détails représentés par Clémentine (à gauche) et Michel (à droite) sur leurs cartes.

le fait de passer à l'intérieur d'une cour de bâtiments pour Bénédicte et Anna (annexes 20 et 9).

Enfin d'autres lieux y sont inscrits, cette fois-ci des lieux que fréquentent les habitant·es et qui sont reliés à leur discours, ce sont des espaces-temps marquants pour elles et eux comme faisant partie de leur quartier au sens d'un espaces-temps pratiqué, d'un habité. Il s'agit d'un terrain de gravier pour Joris, qui y joue aux boules ou au Molky le week-end (annexe 8), d'une des boulangeries du quartier fréquentée par Jeannine (annexe 13) ou l'école où sont scolarisés les enfants d'Elsa (annexe 7). Ces lieux donnent à la fois sens aux déplacements, on y va, on y passe, on fait un détour, on s'y arrête, mais aussi à leur matérialité. Une placette en gravier sous de grands platanes devient un espaces-temps où passer une après-midi, une boulangerie devient un rendez-vous régulier pour celles et ceux qui s'y rendent le midi car travaillant à côté ou bien le matin au retour du marché pour prendre du pain et parfois un café avec des voisins. Ces espaces-temps particuliers prennent leurs significations au gré de nos discussions durant les entretiens et nous permettent de revenir ensemble sur ce qu'ils représentent pour moi comme pour les habitant·es.

2.2.2 Connaissance et marche d'un espaces-temps

Ces dessins, sous forme de cartes, sont déjà les éléments permettant de naviguer au travers des connaissances vernaculaires des habitant·es. Leur proposer de coucher sur papier ces trajets, c'est leur proposer de mettre à plat leurs manières de se représenter de tels espaces-temps faits de vides et de pleins :

« Leur dimension [aux quartiers] a d'ailleurs un caractère très subjectif aux yeux de leurs habitants eux-mêmes, parce que certains d'entre eux se déplacent davantage, flânent plus volontiers ou encore ont une connaissance plus approfondie des abords de leur quartier. » (Jacobs, 1961 [2012] : 133)

J'ai décrit précédemment des impressions que m'avaient laissé ces dessins, qui m'avaient traversé·e au moment de les regarder et de les voir à nouveau. Ici je compte discuter ce que les habitant·es ont partagé avec moi pendant qu'ils traçaient les traits de leur quartier.

Il y a ce qui est formulé, les analyses posées par les habitant·es sur leur quartier, que mes questions sur leur mobilité quotidienne viennent soulever à nouveau :

« On est inter-zone, y'a les militaires, ça bouffe un territoire, ça nous éloigne des services. On

est dans une non-zone. Ces trajets c'est toujours plus quinze minutes. Si en plus on a des bagages. Tout le planning de vie est en lien. » Karine lors d'un entretien

Faire une telle carte, à coup de traits, leur permet de voir les détours que parfois iels sont obligé·es de faire du fait de zones infranchissables à pied, comme ici dans le quartier de Gerland avec le Quartier Général Frère (voir fig. 10) qui occupe une bonne partie de l'ouest. Et ajoute un temps de trajet considérable aux personnes vivant au bout de ce terrain militaire infranchissable, et voulant se rendre à l'une des centralités de Gerland, la place des Pavillons. Ces chemins que l'on ne fait pas sont conditionnés par plusieurs matérialités, les chantiers, nombreux au moment de l'étude, mais aussi les axes de transport, la forme des rues, les barrières. Les habitant·es sont aussi les premiers et premières témoins des changements qui se jouent dans le quartier et perçoivent les processus qui caractérisent l'arrivée de travaux et de nouvelles construction, avec curiosité et parfois effroi :

« Il y avait une petite église sympa et ils ont été collé... qu'est-ce qui a passé par la tête de... pourquoi on a accepté un truc pareil ? c'est horrible. [...] On voit plus l'église. » Simone lors d'un entretien.

Simone est revenue vivre en ville. « Raz-le-bol de la campagne », une fois ses enfants parti-es il y avait ce besoin « [...] de voir du monde, un besoin de sentir la vie. » Cela

fait 6 ans qu'elle est de retour. En si peu de temps elle est surprise d'avoir vu autant de choses changer, le quartier d'abord mais aussi le climat.

Ces changements ne sont pas seulement des changements de bâtiments (ici le passage d'une petite usine à un grand bâtiment de bureaux et d'habitations) mais de toute une ambiance, évoquée par le souvenir de ce passage à pied :

« Il y a quelques temps sans ces deux bâtiments là c'était pas du tout pareil. Ah ça a dénaturé complètement, on voyait l'église quoi et ça avait un petit côté... pas village, on peut pas dire village, [mais] plus de charme, beaucoup plus de charme. » Simone lors d'un entretien.

De la même manière que traverser ce bout de quartier en marchant réactive des souvenirs et des sensations, dessiner ce même trajet a un effet répété, cette fois-ci à mon attention. Des caractéristiques fines comme le charme d'un lieu, ce à quoi il nous renvoie, dans le passé comme dans le présent, sont rejouées pendant le dessin.

C'est aussi l'occasion d'aborder des éléments ajoutés par les habitant·es comme les symboles évoqués précédemment (passage piéton, signe attention, points de repère, etc.) mais aussi ceux manquants. Ces manques peuvent prendre plusieurs formes. Parmi elles, il y a le blanc laissé sur la feuille. Le dessin marque ce qui est exploré et un rayon autour de la marche effectuée,

mais au bout d'un moment les traits s'arrêtent. À l'exception de certaines cartes où le bord de la feuille vient faire se terminer la carte, la plupart des habitant·es arrêtent leurs traits au bout d'un moment. Ne pas dessiner ces rues et passages peut être quelque chose de pratique pour ne pas prendre trop de temps à dessiner mais il peut aussi s'agir d'espaces-temps moins connus, peu abordés à pied ou bien tout simplement inconnus. J'ai souvent pris le temps de questionner ces vides, de demander leur raison de ne pas être. Pour certaines personnes il s'agit d'espaces-temps qui n'attirent pas leurs pas, qui ne sont pas sur l'un des trajets de leur quotidien et où iels ne sauraient que faire. Parfois il s'agissait aussi de routes alternatives explorées à un moment puis délaissées au profit d'autres itinéraires, comme le mentionne Clémentine qui a changé d'arrêt de métro suite à des déboires d'itinéraires :

« J'utilise surtout celui de Debourg [l'arrêt de métro] car celui de Jean Jaurès il y a des zigzag dans tous les sens, je me souviens je l'ai utilisé deux fois, une fois de nuit où je me suis perdue et j'ai évité après. »

2.2.3 Aménager le trottoir

Mettre un pied devant l'autre nous permet d'appréhender notre espaces-temps de manière sensible, il est aussi un moyen de faire attention, « noticing »

(Tsing, 2015), à la surface que nous foulons. Le trottoir, support et acteur de nos déplacements, nous réserve des péripéties. Lorsqu'il est lisse, peu encombré, large, nous ne le remarquons pas toujours mais lorsque les trous, bords, coupures, et autres perturbations viennent rendre difficile l'utilisation de cette bande grisâtre nous le soulignons, l'évitons. J'ai voulu m'intéresser ici à comment l'on pouvait regarder la ville et plus spécifiquement son quartier à partir de ce que l'on dit, voit et sent du trottoir. La description d'un tel espace-temps à partir de ce point de vue peu familier apporte nombre de constats.

Tout d'abord il guide nos pas. Son absence peut simplement conduire à ne pas emprunter une rue mais sa présence n'est pas suffisante pour rendre cette dernière praticable.

« Je me suis rendu compte qu'à cause des travaux le trottoir sud de l'avenue Debourg avait disparu. Il faut marcher sur l'ouverture des arbres dans le trottoir pour pouvoir avancer donc je suis resté de l'autre côté. » Marc lors d'un entretien

Lorsque je demandais aux personnes de me décrire leurs trajets à partir de la carte qu'ils venaient de me dessiner les choix de côtés de la rue se faisaient bien souvent à l'aune d'un trottoir propice.

« Les trottoirs inhospitaliers, enfin l'absence de trottoirs hospitaliers [...] ils sont rikiki. On ne peut pas se croiser et comme on ne doit

pas se croiser actuellement... ça m'impose de traverser. » Jeannine lors d'un entretien

On pourrait imaginer les trottoirs et les sols de la ville comme des éléments anciens venant contraindre l'énergie de nos pas dans des couloirs définis depuis des décennies. Ils sont pourtant caractéristiques d'un changement permanent. Le changement du bâti, l'arrivée récente de la fibre optique, la refonte des canalisations, la place laissée aux modes de transport (voies bus, vélo, etc.) bouleverse les sols de manière presque hebdomadaire ces dernières années. Que ce soit à Gerland ou à Arganzuela les trottoirs sont marqués de patch de bitume, symptômes d'une ouverture récente ou du colmatage d'un trou quand ces derniers n'arborent pas simplement de grandes plaques de métal ou de plastique pour permettre aux usager·ères du trottoir de passer. « C'est pour ça que je la prends pas, c'est parce qu'il y a des travaux, c'est pas dingue. Le trottoir il est comme ça... ça fait deux ans que je suis là ça fait deux ans qu'elle est en travaux. » Clémentine lors d'un entretien. Les travaux sur, ou débordant sur, le trottoir nous invitent à passer ailleurs, surtout quand il s'agit d'un trajet répété, où nous pouvons voir venir et mettre à profit notre connaissance du trajet pour éviter tel ou tel endroit. Mais d'autres éléments du trottoir, plus pérennes, viennent s'en mêler, comme la largeur de ces derniers.

« Ou sinon je préfère carrément passer par les Girondins car on a trottoir hyper large sur Yves Farge. Quand j'avais la poussette ou un gamin en trottinette on passe par Yves Farge. » Karine lors d'un entretien.

La largeur du trottoir devient alors déterminante, « Tout ce quartier-là, c'est toujours l'histoire des trottoirs, à partir du moment où c'est un peu large, où on se sent pas opprésés. » nous dit Angélique. Il permet d'ailleurs d'accueillir plus volontiers des travaux et d'autres modes de transport comme les vélos ou les trottinettes. Se pose aussi la question de comment nous nous déplaçons et dans quelles conditions, « [...] je parle même pas de gens avec poussettes ou un handicap [...] » me souffle Jeannine en décrivant un trottoir particulièrement « inhospitalier ». Valérie qui marche souvent avec son enfant en trottinette à côté d'elle m'explique les choix auxquels elle est confrontée :

« Normalement je ressors par la rue Leclerc parce que là il y a eu des travaux pendant longtemps et les trottoirs étaient défoncés et c'était pas du tout agréable. Je remontais la rue des Girondins en passant par l'avenue Leclerc. Ouais, sur les grands cours les trottoirs sont larges et on est à l'ombre donc c'est une bonne solution, le bruit ça me dérange pas. » Valérie lors d'un entretien.

Elle en vient à privilégier des trottoirs larges souvent situés sur les cours et les avenues du quartier de Gerland, qui malgré le bruit lui conviennent plus

que les étroits trottoirs des rues plus calmes. De même, l'ombre vient jouer un rôle important dans ces choix et son corollaire, la présence des arbres sur les trottoirs. Il en va de même pour Karine, « Le trottoir que j'ai pris il est moins accessible en fait, il est tout défoncé mais il est à l'ombre. » qui quand viennent les températures estivales n'hésite pas à marcher à l'ombre plutôt que sur des trottoirs larges et lisses. Je reviendrai dans le chapitre 3 sur les liens qui peuvent être faits entre trottoirs, températures et présence végétale sur et dans ces derniers.

2.3 S'arrêter. Où, comment, pourquoi

Considérer les déplacements sans prendre en compte les arrêts serait oublier qu'à la fois nous marchons pour aller quelque part mais aussi que toute une série d'évènements peuvent se profiler le long du parcours. Les arrêts font autant partie de la marche qu'ils sont les marqueurs de différents types d'attachements. Ces attachements sont caractérisés par la possibilité ou non de s'arrêter, l'aménagement des espaces publics et privés, ce qui advient, et ce qui persiste. Ces attachements questionnent directement les espaces-temps sous le prisme de leur convivialité, au sens d'Ivan Illich (1973). Ils peuvent être à la fois appropriables ou non, adaptables aux rythmes des passant·es, ouverts, fermés, incitatifs ou au contraire incapacitants. Au point de se demander s'il existe des espaces-temps spécifiques permettant de marcher et de s'arrêter en leur sein ; si c'est le cas, quelles formes peuvent-ils prendre et quelles formes empêchent ces espaces-temps d'être des lieux pour devenir lieux de passage(s) (Augé, 1992).

2.3.1 Marche et arrêts

Tout comme les autres types de mobilité, la marche est fortement impactée par les espaces-temps dans lesquels elle se déploie. Contrairement à la voiture

ou le vélo cette dernière se révèle plus polyvalente, dans le sens où elle peut s'adapter plus facilement à certaines situations (des travaux, l'encombrement d'un trottoir ou d'une voie, les raccourcis, les différents types de sols, etc.). Elle est aussi un moyen plus lent, comme je l'ai décrit auparavant, de parcourir l'espace-temps et permet un certain nombre d'attaches au sein de ce dernier.

Parmi ces attaches se trouve celle de s'arrêter. Marcher permet de pouvoir s'arrêter à différents endroits d'une manière plus ou moins spontanée, sans avoir particulièrement prémédité cet arrêt. Il n'y a pas de voiture ou de vélo à garer (bien que ces deux cas présentent des contraintes très différentes), et le temps d'arrêt et de départ sont moindres. Il est donc aisé de s'arrêter sur un banc, pour passer un appel, reprendre son souffle, observer ce qui se trouve autour de nous ou lire un livre.

Bien que ces arrêts puissent être debout, ils sont aussi conditionnés à des lieux et des objets les permettant. Les bancs en sont la matérialisation dans nos espaces publics – ici à Lyon et à Madrid, mais ces derniers se voient parfois raréfiés, assignés à certains espaces-temps, ou transformés par une conception de la rue comme espace de passage. Je reviendrai plus longuement sur les bancs et assises dans le chapitre 4. D'autres facteurs comme le bruit, la fréquentation, la présence ou non de végétation et d'ombre peuvent déterminer de tels

usages, comme le résume Mathis lors d'un entretien :

« [...] [à cet endroit] tu peux être assis sur des bancs, en plus y'a des arbres, donc tu peux être à l'ombre. Je pense que c'est pas mal d'avoir des zones où tu as pas des voitures qui passent à côté. ».

Mathis décrit en l'occurrence un espace en travaux en vue de l'aménagement d'une future rue dans laquelle des assises ont été installées, permettant aux personnes de faire quelque chose de cet espace vacant en attendant son ouverture.

Mathis vit en colocation avec Fabien et a vécu pour la première fois dans une ville ici, à Gerland. C'était il y a 4 ans. Il lui fallait un endroit où rejoindre rapidement l'autoroute pour travailler au sud de Lyon. C'était pour lui l'endroit idéal, non loin du centre-ville et de la sortie d'autoroute. C'était peu cher et il y avait la possibilité d'avoir un balcon et du calme, c'était comme un sas entre sa vie à la campagne et le fait de rejoindre cette bruyante métropole qu'il aime arpenter en skateboard.

Si la marche favorise l'arrêt, et que la possibilité d'arrêt favorise la marche, cette dernière est plus propice à se voir arrêter. On peut prendre cette affirmation d'une manière large en commençant par un sens littéral. Pour prendre à nouveau l'exemple de manifestations dans l'espace public, se rendre à un rassemblement à vélo entraîne bien souvent un laisser-

passer car les contrôles policiers se font sur les trottoirs et à destination des piétons. Mais l'on peut aussi s'intéresser à des situations moins anxiogènes comme une personne cherchant son chemin qui sera plus encline à vous arrêter si vous êtes à pied, plutôt qu'à vélo et encore moins en voiture. Un ensemble de phénomènes conduisent à cette disponibilité (une allure de marche, un regard ouvert, le fait de ne pas téléphoner ou porter d'écouteurs, etc.) rendant la marche propice à être arrêtée. Par extension nous sommes, en marchant, plus amenés à la rencontre et au contact avec l'autre : un besoin, une demande, ou une sollicitation se fera plus aisément en marchant. Des complicités peuvent alors apparaître à partir de ces interactions, surtout si les marches sont familières et répétées dans un secteur restreint. Passer tous les jours devant un café où la personne qui le tient installe les chaises tous les matins peut se muer en un signe, un bonjour, une forme de reconnaissance de ce qui fait quartier, une familiarité et plus largement un usage commun de l'espaces-temps.

Plusieurs lignes se créent à partir de la rencontre entre l'arrêt et la marche. À la fois le fait qu'une certaine réciprocité est établie entre marcher et pouvoir s'arrêter – marcher peut permettre l'arrêt mais c'est aussi grâce à la possibilité de ces arrêts que l'on peut marcher. Ainsi qu'une manière d'être à la rue, par une allure où s'arrêter et repartir ne sont que peu contraignants et permettent des

rencontres, des attaches et une certaine appropriation de l'espaces-temps parcouru d'autant plus si ce dernier l'est de manière récurrente, habituelle. Lorsque j'ai demandé aux personnes dessinant leurs cartes si elles s'arrêtaient sur le parcours ou ailleurs c'est bien souvent celles étant là depuis longtemps ou bien marchant beaucoup et dans de nombreuses directions qui avaient une réponse à la fois positive et précise de là où elles s'arrêtaient dans leur quartier.

2.3.2 Placer l'attente, place à la sérendipité

J'ai parlé un peu plus haut de ce que Anna Tsing nomme « the art of noticing » (2015). Il s'agit d'une certaine disposition à être au monde, mêlant ce pourquoi nous partageons un espaces-temps précis avec ce qu'il s'y passe lorsque nous entrons dans ce partage. Cette disposition, c'est une forme de « précarité » :

« La précarité désigne la condition dans laquelle on se trouve vulnérable aux autres. Chaque rencontre imprévue est l'occasion d'une transformation : nous n'avons jamais le contrôle, même pas de nous-mêmes. Pris dans l'impossibilité de nous fier à une structure communautaire stable, nous sommes projetés dans des agencements fluctuants qui nous refabrique en même temps que les autres. Nous ne pouvons nous appuyer sur aucun statu quo : tout est

toujours en mouvement, y compris notre capacité à survivre. » (Tsing, 2017 : 6)

Cette précarité, je la rapproche de l'individu se déplaçant dans la rue à la vitesse et dans les conditions d'une personne qui marche. Lorsque nous marchons il est facile de dévier ou d'être dévié par tout ce qui constitue l'espaces-temps – passant·es, accidents, travaux, rencontres, etc. Il s'agit pour moi d'une position précaire au sens d'Anna Tsing. Penser cette précarité permet alors de « changer l'analyse sociale » (*ibidem*) car le monde auquel nous participons est alors sans « téléologie », un monde qui n'induit pas forcément une fin et où toute action n'est pas un moyen de l'atteindre. Des choses, interactions et relations se font alors sans en voir la suite, sans déterminer ce qu'elles nous apporteront à nous ou à d'autres. « L'indétermination, ou l'imprévisible nature du temps, a quelque chose d'effrayant, mais penser avec la précarité fait que l'indétermination rend aussi la vie possible. » (*ibidem*) Cette indétermination que favorise pour moi la marche invite à penser aux savoirs situés, ces savoirs qui ne sont pas scalables, c'est-à-dire qui ne peuvent pas forcément être étendus à d'autres échelles, qui ne passent pas par une montée en généralité et qui sont applicables dans un contexte précis car prenant en compte ce contexte comme étant une part inhérente du processus et non juste un décor inerte. Ce retournement des habitudes, selon lesquelles la stabilité est le maître mot et

la précarité est à combattre, peut sembler renversant.

« La seule raison pour laquelle tout cela semble bizarre, c'est que la plupart d'entre nous ont grandi avec les rêves de modernisation et du progrès. Ces cadres de pensée sélectionnent les parties du présent aptes à concourir au futur. Tout le reste est considéré comme trivial : de menues choses qui ont « décroché » de l'histoire. » (*ibidem*)

Proposer aux habitant·es de Gerland et d'Arganzuela de faire récit elleux-mêmes et d'analyser ensemble ce qui se déroule durant leurs marches et leurs arrêts est une manière de remettre à jour ce qui est éliminé de certains de nos discours scientifiques. C'est laisser une place à ce qui dépasse, à ce qui n'était pas prévu et qui pourtant advient, comme s'arrêter, aider une personne ou être aidé·e. C'est contrevenir à une rationalisation de nos présences en ville et sur ce point je voudrais faire le lien avec un autre auteur qui me tient à cœur :

« Ainsi éliminer l'imprévu ou l'expulser du calcul comme un accident illégitime et casseur de rationalité, c'est interdire la possibilité d'une pratique vivante et « mythique » de la ville. Ce serait ne laisser à ses habitants que les morceaux d'une programmation faite par le pouvoir de l'autre et altérée par l'évènement. Le temps accidenté, c'est ce qui se raconte dans le discours effectif de la ville : une fable indéterminée, mieux articulée sur les pratiques métaphoriques et sur des lieux

stratifiés que l'empire de l'évidence dans la technocratie fonctionnaliste. » (De Certeau, 1980 ; 296)

Faire fi d'un fonctionnalisme voulant réduire la marche à un moyen d'atteindre une fin, c'est s'intéresser à ce qui est perçu, découvert, pris en compte par les discours habitants, mêlant plusieurs strates, des souvenirs aux ressources que sont les lieux et qui par le fait de les parcourir souvent changent en fonction de ce qui se transforme au sein de la ville. Un bout de route sans voitures en prévision de travaux, fréquenté par le hasard de nos pas, peut devenir un terrain d'entraînement, nous confie Mathis :

« Je le fais [ce chemin] quand je me balade surtout. Il dépend pas des saisons car c'est un trajet que je fais en général en longboard et je passe par là parce que c'est tout neuf et que ça roule hyper bien. Et après qu'il fasse chaud ou froid je peux le prendre. Je me pose souvent au bout. [...] une fois y'avait un pote qui voulait que je lui donne des cours de roller et vu qu'il n'y avait pas de voiture, de circulation, on s'était mis là-bas. »

Cette manière d'être disponible, cette disposition, que je rapproche de la sérendipité – une disponibilité laissant la place au hasard des découvertes heureuses – donne le ton à nos conversations et moments de partage sur le familier, où l'arrêt n'est pas toujours différencié de la marche elle-même.

« Dès lors que l'on conçoit le déplacement non plus seulement comme un trajet tendu entre deux points (domicile-travail, par exemple mais comme un enchaînement (revenir du bureau, faire ses courses, aller chercher le gamin à l'école et passer chez le fleuriste), il y a des modes plus « adhérents » que d'autres, autrement dit qui permettent de combiner ou de connecter plusieurs activités dans un même trajet. » (Joseph, 1997 : 135)

Cette disposition ouvre les possibles de la conversation et de la description en essayant de ne pas trier ce qui relèverait d'une pertinence scientifique (s'intéresser à la marche comme mouvement d'un point A à un point B) et ce qui est de moindre intérêt pour l'anthropologue.

« La curiosité dont je me fais ici l'avocate suit à la trace de telles temporalités multiples. Grâce à elles, les arts de décrire et d'imaginer se voient revitalisés – et cela, sans qu'il soit question d'un simple empirisme impliquant que le monde invente ses propres catégories. Agnostiques quant à une direction qui serait en train d'être prise de manière inéluctable, il s'agit plutôt de chercher du côté de ce qui a été ignoré, de ce qui n'a jamais concordé avec la linéarité du progrès. » (Tsing, 2017 : 7)

Cette non-linéarité réside dans mon travail à discuter les détours, les directions choisies puis celles suivies, ces éléments qui détonnent d'un discours qui se veut souvent rationnel, où nos

trajets sont optimisés, prédéfinis, sans encombres et sans rencontres. Bref tout le contraire de ce que m'ont raconté les habitantes de leurs marches bien qu'au début de nos rencontres beaucoup de récits cheminatoires ressemblaient à cela.

2.3.3 Aménagements et imaginaires

« Dans la ville, les rues et leurs trottoirs ne servent pas seulement à faire circuler des voitures ou des piétons ; elles remplissent bien d'autres fonctions, liées à la circulation, mais qui ne se confondent nullement avec celle-ci et se révèlent aussi indispensables à un bon fonctionnement urbain que les déplacements eux-mêmes. » (Jacobs, 1961 [2012] : 37)

Comme le proposait déjà Jane Jacobs dans son livre de 1961 sur le déclin et la survie des grandes villes nord américaines, considérer les rues et leurs trottoirs comme de simples vecteurs de circulation serait oublier tout ce qu'il peut s'y passer et qui contribue à cette circulation mais qui ne s'y limite pas (je parlais juste avant des rencontres, des formes de sociabilité ou d'habitudes qui s'y développent).

L'arrêt en fait partie, il est souvent peu pris en compte lorsque l'on parle de mobilité alors qu'il compose celle-ci autant que le déplacement. De même, la



Fig. 26 : Rue piétonne aménagée sans bancs ou assises dans le quartier de Gerland

question de l'arrêt dans l'aménagement des trottoirs se retrouve souvent mis à part de la circulation elle-même, entraînant une certaine segmentation de l'espace-temps entre circulation et arrêt. À Gerland, j'ai pu observer l'absence quasiment continue de bancs dans les rues et leur présence – parfois – en grande quantité sur les places et près des aires de jeu pour enfants ou des parcs. Cette répartition entre espaces-temps aménagés pour l'arrêt et espaces-temps aménagés pour la circulation influence en partie nos manières de faire et la légitimité à s'arrêter dans tel ou tel lieu. Ces aménagements sont, à la manière des signes, des messages nous invitant à nous asseoir, à profiter autrement qu'en

passant de tels espaces-temps. Leur absence vient faire sens, au contraire, en nous proposant de passer notre chemin (fig. 26).

Mais l'aménagement ne contraint pas nos envies et nos besoins au point de nous empêcher totalement d'agir si le cœur nous en dit. À partir de là, des détournements prennent forme et des plots de béton servant à empêcher des voitures de se garer dans une rue en chantier peuvent devenir des assises, des tables, des dossiers où il est bon de s'arrêter dans le calme d'une soirée. Il est intéressant de voir qu'alors le lien entre savoir vernaculaire et manières d'habiter l'espace-temps de son quartier

se mélangent. Des espaces-temps qui n'étaient pas envisagés par ceux qui « interviennent sur la ville » – expression que je reprends à Claire Revol (2018) – comme des lieux où nous pouvons nous arrêter deviennent par leurs qualités quotidiennes (le calme, l'ombre, l'intimité) des endroits où nous voulons nous arrêter et où nous mettons en place cet arrêt. Cela passe par un rebord de mur opportun devant un supermarché à Gerland, un des seuls du coin où l'on retrouve presque tout le voisinage ; une paire de chaises posées dans un renforcement ombragé par de grands arbres le long d'une avenue ; ou encore des barrières segmentant l'espace entre la rue et un arbre planté, qui deviennent des assises en hauteur à l'ombre de ce dernier.

J'ai pu observer qu'à Madrid, dans le quartier d'Arganzuela, la séparation entre rue et espaces d'arrêts (places, parcs, aires de jeu, etc.) était moins nette voire n'était pas tenable. De nombreuses rues, souvent plus larges et anciennes que celles de Gerland, mais pas toujours, possèdent de nombreux bancs disposés entre les arbres plantés le long du trottoir. Ces différences, qui imprègnent nos manières de concevoir ce que peut être la ville, l'espace public, les rues et les trottoirs, les lieux où s'arrêter n'influent pas que nos présents. Elles viennent s'inviter dans la manière dont nous pensons nos futurs. Lorsque j'ai demandé aux habitant·es ce qu'elles et ils s'imaginaient comme changements

positifs pour leurs quartiers, c'est à partir de ces schèmes que se sont construites leurs propositions. Je reviendrai longuement sur la question des aménagements et des imaginaires qui leur sont liés dans le chapitre 4, mais je peux dire ici qu'à Gerland les rues étaient plus rarement pensées comme pouvant être des « espaces verts ». Ces derniers étaient perçus comme ils sont souvent mis en place dans la ville de Lyon, c'est-à-dire comme des espaces-temps dédiés à l'arrêt, séparés du passage et où nous nous rendons pour nous poser mais où nous ne croisons pas celui ou celle qui va prendre le métro. Pour Sonia Lavandinho et Yves Winkin, c'est le rôle du ou de la chercheur·euse de faire le pont entre les imaginaires urbanistiques des « professionnels de la ville » et les pratiques des habitant·es :

« C'est à l'anthropologue de la marche de se faufiler entre ces deux groupes et de jouer le rôle d'intermédiaire – en invitant l'artiste marcheur à se joindre à lui pour équilibrer les rapports. En recueillant les gestes et les paroles des piétons, l'anthropologue donne à voir et à comprendre aux professionnels de la ville que le cheminement a ses raisons, qu'il faut pouvoir prendre en charge. La douceur ethnographique peut cristalliser des pratiques sans nom mais non sans importance pour l'avenir des villes. » (2005 : 40)

Si je suis d'accord avec le fait que l'anthropologue « donne à voir et à comprendre [...] que le cheminement



Fig. 27 : Une maquette d'une partie du futur quartier de Gerland Girondins.

a ses raisons », je pense qu'il doit aussi remettre en cause le rôle des « professionnels de la ville ». Rôle qui devrait, pour moi, être partagé par celles et ceux qui habitent cette même ville. Cela passe par un partage des imaginaires, souvent capturé par celles et ceux qui ont le « droit » d'en afficher des représentations (dessins 3D, affiches, images du futur, etc.).

On retrouve ces imaginaires de la ville dans les métiers de la conception urbaine, qui par la communication visent à projeter la ville voulue. Cette dernière est souvent présentée sous la forme de plans ou de maquettes, vue du dessus donc, une vue que personne n'aura une fois l'espace vécu (fig. 27). Ces vues fantasmagoriques du quartier représentent une ville voulue par les aménageurs et urbanistes mais toutefois

éloignée de plusieurs années. Ces projections jouissent d'une certaine puissance étant donné leur publicisation et leur caractère fixé, comme s'il était dit : « voilà maintenant ce qui attend le quartier » alors même que certains bâtiments ne figurant plus sur la maquette sont pour l'instant encore en place. Bref, un tel décalage laisse à penser ce que veut dire habiter un quartier quand nous n'avons que peu la main sur sa conception, son évolution voire sa destruction.

La question de nos imaginaires à propos d'un quartier que nous habitons vient souvent se confondre ou s'opposer avec celle de ceux qui « interviennent » sur la ville et qui bien souvent n'y habitent pas. Dès lors, la question des temporalités de l'habiter se pose, ainsi que celle de l'ancrage dans tel ou tel coin d'une ville.

2.4 Contempler, ancrer, contextualiser

En plus des urbanistes et des aménageurs, des architectes et des conseillers, qui sont de passage dans le quartier pour y construire tel ou tel édifice, des habitant·es d'un nouveau genre y ont fait irruption. Ces habitant·es sont celles et ceux qui vont venir faire vivre les immeubles et appartements nouvellement construits. Dans les deux cas auxquels je me suis intéressé·e, il s'agit de morceaux de quartier venant d'être, pour une bonne partie, détruits puis reconstruits. Il y a donc lors de mes échanges des personnes vivant là depuis quelques années, quelques mois mais aussi des dizaines d'années. Leurs expériences sont souvent singulières, autant en termes d'attentes que de changements dans leurs vies et dans leurs modes de vies, en lien direct avec ce qui bouge dans la ville. J'espère réussir ici à donner à voir la pluralité de ces profils et leurs implications dans le partage qui s'opère dans la ville.

2.4.1 Habiter au long terme

Jeannine est arrivée lors de ses études à Gerland, un peu par hasard en cherchant à faire relier un mémoire. Cela fait 40 ans maintenant qu'elle y vit. Ses enfants en sont partis, et elle et son mari sont resté·es. Une fenêtre dans la salle de bain, un balcon,

un espace arboré, ne pas être trop loin du travail, voilà ce qu'étaient à l'époque leurs exigences. À la retraite depuis quelque temps, elle parcourt les rues à la recherche de vitamine D, qui lui fait défaut selon son médecin.

Il y a une manière d'évoquer son quartier, quand cela fait longtemps qu'on y traîne les pieds, rassurante et chaleureuse. Bien qu'elle puisse aussi révéler de l'ennui ou de la fatigue, reviennent alors les « ça fait 20 ans que... » ou bien « on est toujours en train de courir après... ». Un parallèle pourrait être fait avec les membres d'une famille, des personnes que nous avons beaucoup côtoyé et auxquelles nous sommes attaché·es malgré quelques lassitudes. « Moi je milite depuis très très longtemps pour un marché digne de ce nom et des lieux d'aisance, inexistants » me confie Jeannine. Parler de la marche est aisé pour elle qui parcourt sans problèmes les kilomètres et qui connaît comme sa poche les raccourcis, les endroits où elle pourra être au soleil ou ceux où les voitures l'insupportent. « Nous nous sommes des marcheurs alors d'un pas un seul nous sommes au centre ville, ça nous fait le décrassage sur les quais. ».

Bien que se faisant peu d'espoirs pour l'avenir radieux du quartier que semblent vendre les promoteurs, elle nourrit l'espoir de voir encore les choses changer autour d'elle et peut-être pour une fois dans un sens qui la rendra heureuse. Les cartes que nous dessinons ensemble

sont emplies de ces détails, des absences de certaines rues qui le sont soit par ignorance soit parce qu'aujourd'hui la personne a pris tel trajet mais ne manquera pas de me préciser qu'il y a aussi celui-là quand il fait moins chaud. La connaissance sur une temporalité longue d'un bout de ville, et de ses changements, donne à voir une myriade de possibilités.

Karine a rempli les dossiers de demande HLM (Habitats à Loyer Modéré) pendant sa grossesse comme on gratte un ticket de loterie, sans vraiment y croire. Lui et son ancien compagnon ont découvert le quartier comme ça, et la surprise fut agréable, des espaces verts, le Rhône à proximité. C'était il y a 12 ans. Et à l'époque son immeuble jouxtait une usine, maintenant ce sont des habitations.

Karine a élevé ses deux enfants ici à Gerland, il venait d'un coin de la ville nettement plus « vivant », où il pouvait se rendre de chez lui à d'autres endroits de sociabilité en quelques pas. À Gerland, il y avait les « espaces verts » et puis le Rhône mais ça ne faisait pas tout.

« Ici [à Gerland] heureusement qu'on est arrivés avec les enfants, pour socialiser autour de la crèche, de l'école. Y'a pas de vie sociale, de quartier, tout est îlot, tout est fermé. Y'a un esprit de « copro ». Il est bizarre ce quartier humainement. » Karine lors d'un entretien.

La marche invite alors aux rencontres, aller chercher les enfants à l'école et

attendre avec les autres parents. Mais elle est aussi entravée par les îlots décrits par Karine, les espaces privés qui font que si on y est pas invités on ne peut pas rentrer, échanger, partager ou juste traverser.

Anthony, à Arganzuela, nous partage en marchant dans un parc le long de la rivière ses souvenirs de cet endroit lorsqu'il était enfant puis adolescent :

« *Le fait est que les choses ont beaucoup changé. Depuis ma naissance, nous sommes venus ici pour marcher et faire du sport. Quand nous étions plus jeunes, pour jouer au football, pour jouer avec nos amis, pour boire, pour fumer, les choses typiques que l'on faisait quand nous étions petit.* »

Les souvenirs remontent au fur et à mesure des pas. Ces derniers mêlent la marche avec ses arrêts, et nous laissent voir les strates du temps long. Ce qu'il venait y faire étant enfant n'est plus tant d'actualité, car l'endroit a changé, l'abattoir est devenu centre d'art, et lui aussi a changé. Ces espaces-temps ne signifient plus la même chose, il vient courir parfois avec son fils, en regardant des jeunes prendre le soleil dans le skatepark, haut lieu de rassemblement du coin.

Ces récits aux longs cours sont souvent empreints du passé, bien que nous ayons parfois oublié pourquoi nous sommes arrivés ici, ces temps anciens reviennent, souvenirs que nous vivons

et que nous avons été ici, que notre place est singulière dans un paysage de changements au sein d'une grande métropole.

2.4.2 Être nouveau·elle arrivant·e

Ce sont presque dix milles personnes à Gerland et plusieurs milliers à Arganzuela, qui ont convergé vers ces quartiers où le neuf se vend et se loue vite, où la proximité du centre-ville et d'une sortie d'autoroute en font des emplacements « idéaux » pour des jeunes « actifs ». Ici je vais m'intéresser à ce qui ressort de leur part à propos de la marche et de la chaleur dans leur quartier.

Les personnes vivant à Gerland depuis quelques années m'ont souvent décrit le quartier comme « résidentiel », pour dire qu'il était catégorisé comme là où l'on dort plutôt que comme là où l'on vit ou passe du temps en dehors de son appartement, qualifié de manière plus péjorative de quartier « dortoir ». Les excursions à pied sont souvent le fait du travail ou des courses.

Karine, qui vit à Gerland depuis une dizaine d'années, me partage son impression sur le quartier, qui se mêle au roulement des nouvelles personnes qu'il voit passer :

« C'est des zones de transit, soit gens issu de l'immigration qui retrouvent des communautés, soit des mutations, le temps de ... ils vont y vivre trois quatre ans. C'est un gros problème au niveau des écoles. Les gens ils arrivent et ils décident d'où ils vont vivre, est-ce que le projet professionnel il fonctionne ? [...] Voilà c'est ça qui en fait un espace de transit et qui fait qu'il n'y a pas cette vie sociale. »

Parmi les personnes que j'ai rencontrées et qui habitent le quartier depuis moins d'une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis que les ZAC ont commencé à être construites, la plupart le décrivent comme « un nouveau quartier ». Cela en contraste du Gerland d'avant, celui où iels ne passaient pas, où il n'y avait rien à faire sinon venir voir des usines. Cette nouveauté du quartier s'accompagne pour elleux d'espoirs qu'il réponde à leurs besoins et préoccupations actuelles. Les températures et leur augmentation en font partie. Malheureusement, c'est déçu·es qu'iels me décrivent la manière dont les choses sont faites dans des bâtiments et aménagements pourtant nouveaux.

Cette déception semble venir d'un décalage entre le temps des projets urbains (leur formalisation, leur préfiguration, leur validation et leur conception) et le temps des habitant·es. Les préoccupations se renouvellent plus vite, et notamment quand il s'agit de changement climatique, que les dix à quinze années que prennent les projets urbains. Ce qui était autrefois un

enjeux peut être dépassé par ses récentes évolutions au cours de ces années de mise en place. La température est un exemple frappant de ce décalage, comme Simone a pu le montrer en m'expliquant qu'au dernier étage de son immeuble une grande baie vitrée située plein sud éclaire l'appartement, devenu irrespirable toute une partie de l'année.

Il semble alors nécessaire d'interroger les habitant·es dans un temps plus court sur les préoccupations qui les animent actuellement tout en leur permettant de se projeter à l'échelle de quelques dizaines d'années. Les réunions de concertations organisées dans ce but se sont généralisées sur les projets urbains récents mais elles restent peu nombreuses et soumises à des règles strictes, j'y reviendrai dans le chapitre 4.

2.5 Faire méthode

Dans la dernière partie de ce chapitre⁴⁶, je souhaite montrer comment, en m'intéressant aux sensations des habitant·es de deux quartiers urbains, j'ai pu utiliser la marche en tant que moyen de déplacement quotidien mais aussi comme un type de déplacement qui invoque toute une série d'autres attentions, perceptions et manières d'être en ville. Les strates que nous traversons et percevons en marchant en ville m'ont conduit à développer une méthodologie dite expérimentale, dans le sens qu'elle n'est ni achevée ni indemne de à qui elle s'adresse : elle se construit, comme cette recherche, au gré des liens, relations et rencontres dans les espaces-temps urbains. J'ai déjà commencé dans les parties précédentes à détailler ce que j'ai invité les participant·es à faire, parcourir un trajet connu et quotidien à pied puis m'en dessiner les contours. Maintenant je souhaite m'enfoncer un peu plus dans ce qui m'a conduit à envisager une méthode complexe pour faire ressortir d'autres aspects de leurs connaissances.

L'anthropologie du sensible s'est intéressée très tôt à la question de la distance en raison de la difficulté

à approcher son objet, le sensible⁴⁷, comprenant les sens en tant qu'« intermédiaire[s] conceptuel[s] » (Colon, Candau, 2014 : 17) et dont le visuel tient le haut du pavé (Pink, 2006 ; Howes, 2005 ; Ingold, 2013) au détriment d'autres sensations dans le discours des participant·es. La révolution sensorielle annoncée par Michel Serres (1985) et le *sensory turn* interprété par David Howes (2005) n'ont pas eu lieu sans l'aide d'un autre domaine, lui aussi en développement : les humanités numériques. Proposant une approche transdisciplinaire à l'aide d'outils numériques en sciences humaines et sociales (Dacos, 2011), les humanités numériques ont une nouvelle fois transformé les liens que tissent les chercheur·euses et les participant·es sur le terrain. Bien que des transformations liées à l'utilisation de media sur le terrain aient été présentes dès les prémices de l'ethnographie, ne serait-ce qu'avec l'écriture, les outils numériques viennent prolonger ces mutations en permettant notamment – une aubaine pour l'anthropologie du sensible – de s'intéresser à des registres du monde social difficiles d'accès, comme par exemple « [...] les catégories qui constituent le sensorium [des participant·es] et les différences

46 Une grande partie de ce travail a été publié dans un article : Hugo Montero, « Troubler l'expérience sensorielle. De l'utilisation de la réalité virtuelle en anthropologie », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 15 | 2020.

47 Malgré le fait de ne pas envisager les sens comme des entités séparées, cette partie porte sur différents media qui eux, fonctionnent en séparant les sens. Je dois donc régulièrement « diviser » la sensorialité à la manière de ces media, pour rendre le propos compréhensible, tout en gardant en tête qu'il n'y a jamais de solipsisme sensoriel.

probables qu'il existe entre elles et celles de l'anthropologue. » (Pink, 2006 : 47).

En premier lieu, je vais essayer de m'attacher à décrire ce qu'a pu changer l'utilisation de différents media lors de nos recherches de terrain à travers le temps. Et plus particulièrement les moments lors desquels la distance que les participant·es ou les chercheur·euses prennent au regard d'une expérience de terrain devient difficilement interprétable, car changeante – nous verrons plus loin que l'immersion⁴⁸ renforce ce sentiment – je considère alors que l'on peut parler de trouble. Je fais l'hypothèse que ce trouble est à l'origine d'un partage intime et sensible de la part des participant·es car il les met dans une position réflexive vis-à-vis de leur propre expérience. Cette position réflexive et ce partage intime et sensible sont deux éléments clés d'une anthropologie du sensible qui pourraient permettre de passer d'une description de l'environnement des participant·es à une description de ce que leur fait ressentir cet environnement (Delas, 2015).

Ensuite, je vais tenter de retracer ce qui a constitué des éléments concomitants à la recherche d'un trouble sur le terrain grâce aux outils audiovisuels. À partir de ces éléments, je m'intéresserai aux transformations qu'induit l'utilisation

d'enregistrements sonores et d'images à 360° sur le terrain et leur diffusion dans un casque de réalité virtuelle, au travers des premières expérimentations menées lors de ma recherche actuelle. Nous verrons comment un tel dispositif permet de rejouer des sensations en faisant usage de ce que j'ai appelé une immersion incarnée, tout en laissant aux participant·es l'interprétation de leur propre sensorium.

2.5.1 Media & terrain(s)

Lorsque Bronislaw Malinowski prit le chemin du terrain – de manière quelque peu forcée – durant la première guerre mondiale pour tracer la route de ce que l'on appela dès lors « l'observation participante », il tenait à jour – en bon ethnographe – des carnets (Malinowski, 1985 [1967]). Il y notait ce qu'il apprenait chaque jour, mais aussi ses impressions, ses observations et ses pensées sur l'expérience qu'il était en train de vivre à des milliers de kilomètres de sa ville natale.

Au travers de cette écriture, dite ethnographique, le chercheur porte un regard sur un espaces-temps qu'il fréquente et arpente. Cette écriture, comme peuvent le faire d'autres

⁴⁸ Par immersion, j'entends ici une expérience qui projette temporairement les chercheur·euses ou les participant·es dans un espaces-temps différent de celui qui les entoure. Cette expérience crée une forme de déterritorialisation. Il s'agirait par exemple du moment où dans la salle obscure d'un cinéma nous omettons ce qui se trouve autour de l'écran pour nous consacrer pleinement à ce qui est projeté sur ce dernier.

types d'écriture, pose une distance réflexive sur l'objet de ce regard. Elle ne peut pas matériellement se faire dans l'immédiateté de l'expérience, et est donc empreinte d'une certaine distance, à minima spatio-temporelle. Cette distance dépend fortement de celui ou celle qui écrit, et varie d'un chercheur ou d'une chercheuse à l'autre. Certaines personnes, ne souhaitant pas apparaître là où elles travaillent munies d'un carnet, préfèrent notifier, classer et documenter ce qu'elles ont appris et échangé à la fin de la journée. D'autres choisissent d'assumer cette position en notant tout ce qu'elles partagent avec les autres directement sur place. Bref, dans ces différents cas la distance est bien là, elle est l'intervalle qui conditionne l'aller-retour entre ce dont nous faisons l'expérience, en tant que chercheur·euses, et ce que nous écrivons à propos de cette dernière. Robert Desjarlais (2003) va au-delà de cette idée, en comparant ces deux moments – l'in-situ et la réflexivité – aux deux brins d'une corde tressée, formant à eux deux ce que nous appelons plus globalement l'expérience.

Je souhaite justement développer dans cette partie le jeu de distance que nous a permis l'utilisation d'outils comme ceux du numérique, dans le rapport au terrain et même plus largement dans la recherche. Plus que de gommer ou d'effacer cette distance, nous changeons les rapports et les échelles que comporte le terrain, non seulement lors du déroulement de celui-ci, mais aussi dans

notre bureau, ou notre lieu de travail. Ce regard posé sur ces transformations ne se veut ni exhaustif ni chronologique. Il est important de garder à l'esprit que l'utilisation de différents media sur le terrain résulte souvent d'une combinaison voir de la progression d'une recherche ou du temps passé sur place.

La photographie a été utilisée avant 1920 comme moyen de documenter et de donner à voir ce qui a eu lieu sur des terrains éloignés ou difficiles d'accès ainsi que pour « explorer la société » (Becker, 1974 : 3). Concernant la question de la distance qu'impose l'utilisation d'un tel medium, la photographie semble sur de nombreux points très différente des effets produits par l'écriture. Lorsque l'écriture se situe nécessairement après l'action – elle en décrit ses lignes à partir de souvenirs ou d'autres matériaux –, la photographie, elle, est le medium de l'instant : elle capture un moment précis, une image d'une action. Eadweard Muybridge (1901) l'avait bien saisi en envisageant de comprendre ce qui fait mouvement à partir de multiples photographies. Dès lors, et surtout quand elle s'éloigne de la nécessité de poses longues, la photographie devient une alliée de choix pour l'ethnographe. De la même manière que ses carnets, iel peut ramener ces images à son bureau, les étudier et répéter son regard autant de fois qu'iel le souhaite. Contrairement à l'écriture, la photographie de terrain ne permet pas la même prise de distance, c'est-à-dire que l'aller-retour entre ce

que l'on souhaite « capturer », par l'écrit ou en appuyant sur le déclencheur d'un appareil photo, n'a pas la même durée et ne s'attarde donc pas sur les mêmes indices. Une première trace de la sérendipité engendrée par le medium apparaît.

Dans un même temps, un autre medium s'est développé, le film qui, bien que n'en étant qu'à ses prémices, a connu une adoption fulgurante et notamment dans le cadre de la recherche, ou du moins de l'exploration. Le film permet de faire l'expérience du mouvement, et avec lui se déploie un certain partage de l'action entre celui qui regarde et celui qui filme. C'est-à-dire que le nombre d'images capturées laisse une forte place – notamment dans le mode documentaire – à la sérendipité, à l'inconnu et au hors champ alors si bien assimilé par la photographie. S'autoriser l'aléa de ce qui est hors champ, mêler l'action que l'on souhaite capturer avec les mouvements de la caméra (et cela simultanément) c'est offrir à voir d'autres couches du réel en train de se faire.

Tout comme la photographie, le film a connu les cadres d'un scientisme débridé, qui en firent l'outil par excellence pour capturer de manière exhaustive tout ce qui se déroule dans l'action⁴⁹. Mais, peu de temps après leurs premières utilisations comme matériaux

de recherche « objectifs »⁵⁰ – devant utiliser des objectifs larges, sur trépied, pour ne pas « altérer » l'action (Mead et Bateson, 2002 [1977] : 78), ces deux medium partagèrent l'avènement du « perspectivisme », c'est-à-dire le fait de considérer que tout savoir (ce qui inclut sa production) est incarné et émane donc d'un point de vue, d'une position dans le monde. Ce tournant a permis de repenser la place de la chercheur·euse en tant que seul·e « collecteur·euse » de données sur le terrain, et ainsi d'amorcer un autre mouvement dit « écologique » rendant le perspectivisme horizontal, et non plus d'un percevant à un perçu. C'est-à-dire que le travail du regard ne se limite pas à comprendre ce qu'il se passe entre ceux qui observent et ceux qui sont observés (et vice-versa), mais plutôt dans la relation dans son ensemble – ou du moins dans ce que nous en percevons. Le travail de la chercheur·euse, qu'il soit écrit, photographique ou filmique, procède alors d'un « fluid authorship » (Grimshaw et Ravetz, 2009). Celui ou celle qui décrit l'action, quel que soit le medium, décrit un réel dont iel fait partie et qu'iel modifie au même titre que ceux qui performent telle ou telle action. Ainsi, « La caméra n'est pas l'équivalent du stylo qui aurait enregistré ce que le cinéaste aurait directement observé, au contraire elle serait un des éléments qui met les corps en action et en relation » (Lallier, 2011 : 106).

49 On peut citer les films réalisés par l'un des précurseurs du cinématographe, Étienne-Jules Marey.

50 Voir l'amusant film *Kitchen Stories* (2003) pour en saisir les enjeux sous les traits de la fiction.

La prise de conscience de la subjectivité de tout regard porté sur un objet, ainsi que de son imbrication dans des relations complexes, a permis le développement de principes tels que la recherche participative, où la production du travail de recherche implique les participant·es. Ce principe a débuté dans les milieux militants des années 1960 avec le travail du chercheur et activiste Don Snowden qui proposait aux personnes de filmer leur quotidien et leurs luttes avec lui ; il s'agissait de leur « donner la voix » en les impliquant directement dans le processus de production (O'Brien et al., 2014 : 1).

Dans les années 1990, ce type d'approche connut un succès plus large dans la recherche, notamment en raison de la simplification des techniques de prise de vue et de l'abaissement de leur coût. Une idée simple, mais impensable avant cela, fit son apparition : donner aux personnes avec qui l'on travaille les outils de la captation. L'un des dispositifs développés, nommé *photo novella* (Wang et Burris, 1994) puis *photovoice* (Wang et Burris, 1997), est le fait de donner des appareils photo jetables aux participant·es d'une étude. Le but étant de « donner l'opportunité aux participants de tisser un récit à propos de leurs quotidiens » (idem : 179). Ces photographies seront ensuite commentées par les participant·es, de manière individuelle ou collective (avec la méthode du *focus group*), pour

faire émerger ce qui dans l'utilisation de ce medium fait sens pour les participant·es. Cette méthodologie ambitionne d'accéder à un point de vue à la première personne, et d'inviter le ou la chercheur·euse dans des moments intimes du quotidien où la distance permise par le medium abolit certaines barrières, comme la gêne. De plus, elle permet aux participant·es d'être des acteurs et actrices de la recherche, en mettant elleux-mêmes la focale, au sens propre, sur un point, un détail, un moment fort pour eux et elles.

Dans le cas du film, la procédure se révèle être bien plus complexe à mettre en place, et c'est réellement l'arrivée de la vidéo qui permettra de changer la donne (on notera d'ailleurs que l'on retrouve bien souvent le terme « *videovoice* » plutôt que « *filmvoice* » dans les publications à ce propos). Avoir recours à la vidéo c'est permettre à deux voies d'émerger.

La première voie est directement liée à ce qui a été décrit plus haut concernant le film : le nombre d'images captées pendant une séquence laisse une place importante à la sérendipité : la personne qui filme peut se retrouver à l'aube d'une rencontre imprévue alors même que la caméra tourne. Cette voie résonne particulièrement avec le type de matériaux filmiques délivrés par les participant·es. Il s'agit bien souvent de nombreuses heures de rushes dans lesquelles le commencement et

l'arrêt de l'enregistrement peuvent être surprenants pour le ou la chercheur·euse, mais qui s'expliquent par la manière dont l'action se déroule hors champ. Le commentaire des participant·es viendra donc re-contextualiser ce qui a été filmé et lui donner un sens, une direction.

La seconde voie que permet le *videovoice* est d'inviter le son dans la description de l'action⁵¹. La combinaison du son et de l'image permet l'activation d'« impressions secondaires » (MacDougall, 2006), d'« effets synesthésiques » (Mohl, 2015 : 48) parmi lesquels l'on retrouve la question du mouvement, des textures, de l'haptique⁵², de la proprioception⁵³, des odeurs et des goûts : « nous sentons l'odeur de ce que nous entendons et pouvons voir la dureté et la souplesse des matières » (idem). C'est-à-dire que comme pour le cinéma⁵⁴, les sons et images projetés aux participant·es ne concernent pas seulement la vue et l'ouïe, mais activent

d'autres répertoires sensoriels qui eux-mêmes pourront engendrer des retours réflexifs, comme un récit mémoriel.

Revenons à la question de la distance, qu'évoque directement la manière dont est perçue et vécue l'action par les spectateur·rices-participant·es. L'intimité sensorielle que crée la combinaison images-sons décrite précédemment est fortement dépendante d'un autre paramètre : l'immersion. L'immersion, c'est-à-dire le fait de se fondre, d'être plongé·e dans une expérience, est à nouveau un rapport de distance. Elle n'est pas limitée au medium vidéo, mais c'est bien dans celui-ci que s'est affinée la recherche d'une telle distance. Le cinéma nous invite dans une salle obscure, où la présence des images et des sons est mise au premier plan grâce à l'agencement de l'espace-temps de la salle. En tant que chercheurs et chercheuses nous devrions peut-être nous inspirer, et comprendre, l'attention

51 Je reviendrai juste après sur la question de l'écoute seule du son, que ce soit du « paysage sonore » (Schafer, 1979) ou de « l'environnement sonore » (Battesti, 2013). Ici je me concentrerai sur ce que produit l'alliance images-sons - que nous pouvons appeler medium vidéo dans le but de simplifier la démarche - lors du visionnage d'une action en s'inspirant des recherches menées sur l'expérience cinématographique.

52 James J. Gibson définit l'haptique comme « [...] un dispositif grâce auquel l'individu obtient des informations à la fois sur le milieu et sur son corps. Il sent un objet par rapport au corps et son corps par rapport à un objet. C'est le système perceptif par lequel les animaux et les hommes [*sic*] sont littéralement en contact avec l'environnement » (1966 [2001] : 98)

53 La proprioception est la « perception qu'a l'homme [*sic*] de son propre corps, par les sensations kinesthésiques et posturales en relation avec la situation du corps par rapport à l'intensité de l'attraction terrestre » CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/proprioception>

54 Le pouvoir de suggestion porté par le medium cinématographique me semble clairement palpable au travers du documentaire expérimental *Leviathan* (2012) réalisé par Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel, tous deux membres du *Sensory Ethnography Lab*. La manière dont ce documentaire est filmé, notamment en utilisant des caméra GoPro attachées au bout de perches suivant à la fois le mouvement du bateau et des vagues, est déroutant. Il laisse les spectateur·rices submergé·es par des sensations haptiques et optiques.

qui est portée à un tel dispositif (la salle de cinéma) pour pouvoir anticiper et imaginer l'influence des conditions d'« audiovisonnement » des séquences données à voir aux participant·es. En effet, il me semble crucial, pour viser une expérience qui ne se limite pas à ce que l'on voit et à ce que l'on entend – c'est-à-dire favorable à l'émergence « d'effets synesthésiques » – de créer les conditions idoines à cette expérience⁵⁵. Il est nécessaire ici de souligner un élément souvent dommageable dans nos dispositifs de retransmission : le son. Bien souvent, il est le parent pauvre de nos installations, et bien que disposant d'un puissant vidéoprojecteur, nous en oublions l'emprise, et son impact sur l'expérience qu'en font les participant·es.

Après avoir abordé la question de la distance en regard de l'écriture ethnographique, de la photographie, du film et de la vidéo, penchons-nous sur les enregistrements sonores en tant que medium autonome car, en plus d'avoir un fonctionnement propre, leur utilisation fait bien souvent partie des options à notre disposition dans nos laboratoires de recherche.

Les enregistrements de terrain se sont d'abord cantonnés à capter une source spécifique, en regard de l'écriture : la musique et/ou les paroles des

participant·es de la recherche. Cela nous indique à quel point l'enregistrement sonore a servi dans un premier temps à préciser le texte. L'écriture ethnographique se concentrant sur les rites et les discours, celle-ci s'accommoda facilement d'un outil pour enregistrer ce qui s'y déroule, en direct.

De la même manière qu'au sujet des media précédemment cités, les paradigmes de la recherche se transforment pour voir l'émergence de ce que l'on nomme la pensée écologique. La recherche acoustique traduira cela par « l'écologie acoustique », qui s'intéresse aux relations en jeu dans un environnement sonore. En 1977, lorsque le compositeur R. Murray Schafer propose le concept de paysage sonore (Schafer, 1979), une petite révolution se met en marche. Il provoque, notamment dans le milieu de la recherche, une prise de conscience : il est possible d'interpréter un environnement sonore à la manière d'un paysage. C'est-à-dire que les sources sont à la fois perceptibles d'un point d'écoute propre et qu'elles s'influencent les unes les autres, créant par cette occasion un phénomène unique. Ce livre, comme bien souvent, fut le résultat d'un processus lancé bien en amont qui vint formaliser un concept déjà dans « l'air du temps ». Le laboratoire du CRESSON⁵⁶, fondé en

⁵⁵ Je reviendrai sur ce point plus tard pour expliciter l'utilisation du casque de « réalité virtuelle » dans un tel processus.

⁵⁶ Le Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain (CRESSON) est de nos jours une équipe de recherche du laboratoire AAU (Ambiances, Architectures, Urbanités - UMR 1563).

1979 – la même année que la parution de l'ouvrage de Schafer en français –, décide justement de porter l'oreille à la condition sonore en milieu urbain et va donc développer toute une batterie de méthodologies pour « travailler en son ».

Je souhaite questionner les rapports de distance qu'entretiennent chercheur·euses et participant·es en m'appuyant sur deux méthodologies de recherche : l'écoute réactivée⁵⁷ et Mics in the Ears⁵⁸. Parmi les points communs que l'on retrouve entre ces démarches, j'insisterai sur ceux qui jouent de la distance et du trouble chez les participants. En effet, le fait de donner à entendre, et seulement entendre un environnement sonore différent de celui où les participant·es se trouvent est déjà une première source de trouble. Comme le souligne Vincent Battesti au sujet de ses travaux au Caire,

« [...] entendre ou écouter n'est pas "naturel". Entendre, ce n'est pas seulement posséder des oreilles, c'est organiser et comprendre, dans un exercice conscient ou non, ce qu'un phénomène mécanique dans notre environnement transmet d'informations à l'oreille et de là, au cerveau. Cette écoute se fait toujours avec des appareils qui ne sont jamais "neutres", et au premier plan, notre

oreille. » (Battesti, 2013 : 74)

Dès lors, l'invitation des chercheur·euses faite aux participant·es d'écouter un « paysage sonore » ou un « environnement sonore » constitue un premier trouble. Il s'agit d'une expérience peu commune dans le quotidien des participant·es, qui va les plonger dans une focalisation sur l'écoute. À partir de là, deux rapports de distance se construisent : dans le cas de l'écoute réactivée, les sons sont captés et agencés par les chercheur·euses. Les participant·es seront alors en recherche de similarités avec d'autres environnements sonores entendus ainsi que d'indices sonores pouvant leur permettre de situer l'action. Dans le cas de la seconde méthode – Mics in the Ears – les participant·es ont elleux-mêmes capté ce son et il n'y a pas de montage de ce dernier. Iels vont alors rechercher plus précisément dans leur mémoire les espaces traversés et suivant une chronologie, pour pouvoir commenter ce qu'il se passait dans l'action. Dans le premier cas, les participant·es objectivent et cherchent à trouver ce qui serait commun à cette écoute ainsi qu'à d'autres sonorités entendues dans le passé. Pour le second cas, il s'agit d'identifier les singularités de l'espace-temps pour être à même de

57 L'écoute réactivée est une méthodologie pensée par Jean-François Augoyard, qu'il définit ainsi : « il s'agit de recueillir les réactions d'habitants ou d'usagers à qui l'on fait entendre les sons de leur propre environnement » (2001 : 128).

58 Mics in the Ears est une méthodologie théorisée par Vincent Battesti et Nicolas Puig. Elle invite des habitant·es à déambuler seul·es ou accompagné·es dans un lieu qu'ils côtoient régulièrement, équipés de microphones binauraux enregistrant le son des lieux à 360 degrés. Iels sont ensuite invité·es à ré-écouter ces sons en les commentant (Battesti et Puig, 2016).

commenter précisément, et à la première personne, l'action. Le commentaire renvoie donc à une situation particulière : « Ce qui rend ces enregistrements uniques et personnels est le fait qu'ils ne varient pas seulement dans le temps et l'espace, mais aussi en raison du comportement de chaque participant dans l'espace public. » (Battesti et Puig, 2016 : 303).

Une autre différence notable entre ces deux méthodologies et leurs effets sur la distance vécue par les participant·es est l'utilisation de différents types de microphones. La seconde méthode innove, en ce sens qu'elle propose l'usage d'un dispositif léger et mobile qui enregistre un son à 360 degrés, dit binaural⁵⁹. Il permet de restituer lors de son écoute un son spatialisé, c'est-à-dire prenant en compte précisément la place de la source dans l'espace au moment de l'enregistrement. Les microphones utilisés de nos jours (et dans la seconde méthodologie présentée) sont composés de deux cellules omnidirectionnelles portées dans les oreilles, qui recréent donc les conditions d'écoute à partir de nos oreilles. Les participant·es témoignent « d'une sensation d'être dans la même situation, d'être exposés aux mêmes sons que ceux perçus pendant la marche. » (Battesti et Puig, 2016 : 303). L'écoute d'un tel type d'enregistrements est une expérience forte – d'autant plus dans la multitude de sons que

propose l'espace urbain. Elle plonge le ou la participant·e dans un univers sonore à explorer. Elle tente de situer cet espaces-temps, ce qui trouble – du moins au début – sa perception et l'engage dans un questionnement en vue de l'identification de chaque source d'émission. De plus - et là il s'agit d'un point commun aux deux méthodologies - l'expérience d'un enregistrement sonore est tout à fait différente en termes d'engagement ; elle propose d'écouter un espaces-temps plutôt que de le voir : « l'espace sonore est différent de l'espace lumineux : contrairement à la lumière, le son nous atteint de toute part, voyageant d'autres pièces, rues, espaces, jusqu'à nos oreilles. » (*ibidem*)

J'ai ici retracé la question de la distance, dans les paradigmes de la recherche, mais aussi au travers de l'évolution, de l'accès et de la miniaturisation de certaines technologies dorénavant « outils de recherche ». Elle pose les bases à la construction d'autres méthodologies tirant profit de ces enseignements et voulant développer les « jeux de distance » permis par l'utilisation d'autres media. La captation, mais aussi la réception de ce type d'expérimentations sont dépendantes de la précision des outils utilisés, ainsi que des conditions dans lesquelles elles sont restituées. Il m'a alors paru important, dans la construction méthodologique qui va suivre, d'insister sur ces deux

⁵⁹ C'est un procédé découvert en 1839 et resté à l'état de curiosité jusqu'à sa théorisation en 1973 par Gérald Oster.

points en tentant de se rapprocher de ce que permet l'ethnographie expérimentale⁶⁰. Le glissement vers l'utilisation d'un casque de « réalité virtuelle » s'est donc fait à partir de ces éléments et avec l'idée de reposer un certain nombre d'acquis concernant la distance que les chercheur·euses comme les participant·es négocient avec le terrain.



Fig. 28 : Une participante portant le dispositif.

60 Le développement de l'ethnographie expérimentale par des institutions comme le Sensory Ethnography Lab. ou bien des réalisateurs comme Ben Rivers et Ben Russel permet de mélanger les évocations du terrain et les gestes artistiques des auteur·rices-chercheur·euses, en jouant sur le médium cinématographique pour obtenir un entre deux intéressant et déroutant. Ce travail, qui reste encore en devenir, nous invite à « désamorcer ces fameux 'allochronismes' (Fabian, 1983 [2014]) » (Accolas, 2015 : 311). Ce décalage, malgré le fait que le terrain est un espaces-temps partagé avec les participant·es, reste peu interprété comme tel par les chercheur·euses.

2.5.2 Concevoir la collaboration : entrer en recherche ensemble

Poursuivant une réflexion engagée par l'anthropologie du sensible, ma recherche actuelle vise à expliciter la dimension sensible de marches quotidiennes dans l'espace urbain. Avec la préoccupation de recueillir un discours sensible des habitant·es à propos de leurs pratiques, je me suis dirigé·e vers un retour à la première personne. Cette méthodologie, que j'ai appelée l'expérience réactivée, s'inspire notamment d'autres méthodologies comme l'écoute réactivée, *videovoice* et *Mics in the ears*, je reviendrai sur leurs implications dans son déroulé.

Comme je l'écrivais précédemment, j'ai tout d'abord demandé aux personnes participant à l'étude de parcourir un trajet quotidien à pied, mais ce que je n'avais pas encore précisé c'est qu'il s'agissait d'une marche équipée⁶¹. C'est-à-dire que les personnes étaient munies d'un dispositif de captation. Comme dans la méthodologie *Mics in the ears*, ce dispositif est composé d'une paire d'écouteurs intraauriculaires disposant de microphones omnidirectionnels et permettant d'enregistrer un son binaural en stéréo. Cette partie audio est couplée avec une caméra enregistrant l'image

à 360 degrés à l'aide de deux objectifs, l'un de chaque côté de la caméra. Cette dernière est disposée au niveau de l'épaule des participants, sur l'anse d'un sac à dos (fig. 28).

Cette position a été choisie pour permettre à la caméra de filmer derrière la personne ainsi que d'un point de vue proche de la tête, mais moins mouvementé que cette dernière (le buste effectuant moins de mouvements lorsque nous nous déplaçons).

Une fois cette marche équipée terminée, les personnes sont invitées, plus tard dans la journée, à revenir sur ce moment. Au travers de différentes étapes, elles vont se remémorer leur trajet. Comme décrit précédemment, il leur est d'abord proposé de dessiner une carte mentale de leur parcours. Puis d'écouter les traces sonores de ce dernier pour ensuite commenter leur expérience. Il est nécessaire de préciser que le temps qui sépare cette marche de leur retour est non seulement dû au temps que peuvent consacrer les personnes à cette expérimentation, mais aussi aux contraintes techniques, obligeant à prévoir un temps long de traitement des données entre les enregistrements et leur implémentation dans le casque de réalité virtuelle. Ces étapes permettent aux participant·es de se repasser, à l'aide de différents media, le trajet effectué plus tôt.

61 Cette méthode a été imaginée en collaboration avec Denis Cercllet, anthropologue au laboratoire EVS (UMR 5600). Elle a été développée dans un premier temps dans l'équipe du projet ACT (Activité physique, Cancer, Territoire) (Chasles et al., 2018).

L'écoute quant à elle permet aux participant·es d'entendre le son spatialisé qu'ils ont capté durant leur trajet. Cette première écoute a notamment pour but de les faire entrer dans un moment hautement réflexif à propos de leur trajet, de chercher le sens des signaux sonores entendus et de se (re)situer dans cet espace-temps. Cette étape se révèle réflexive pour les participant·es en raison de la difficulté à s'habituer à ce type d'écoute :

« les participants peuvent être gênés dans un premier temps : l'écoute au travers d'un casque stéréo est une compétence qui s'acquiert, et non universelle, néanmoins, cette difficulté n'est pas insurmontable » (Battesti et Puig, 2016 : 304)

De plus l'aspect immersif de ce type d'enregistrements invite les participant·es à se plonger dans l'espace-temps perçu, d'autant plus engageant que la captation est faite en mouvement. Enfin, l'intervention du ou de la chercheur·euse pour poser des questions brèves comme « où êtes-vous ? » permet de lancer ou relancer les questionnements des participants vis-à-vis de leur position et de leurs sensations.

Écouter l'enregistrement sonore d'un trajet induit une relation à l'environnement peu exploitée dans notre quotidien. C'est-à-dire que nous ne parcourons habituellement pas un tel trajet à l'oreille uniquement. Pour naviguer dans cet espace, nous

allons partir à la recherche d'éléments marquants, d'évènements sonores de la marche permettant de faire le lien avec nos souvenirs de ces moments. Comme le dit Julien Delas à propos d'une expérimentation sonore :

« Les parcourants ne peuvent plus anticiper leur environnement sans leur vue (ou alors de façon très limitée) et se retrouvent à faire constamment l'épreuve de surgissements. » (Delas, 2015 : 58)

Comme en témoigne la réaction d'une participante lors d'un entretien : « Ah ouais là on commence à entendre le bruit, c'est là qu'il y avait les travaux... c'était assez impressionnant. ». Ou comme me partage et l'analyse Nicolas après avoir écouté le son de sa marche :

« C'est pas forcément les petits détails, enfin parfois ça peut être les petits détails du genre une voix que tu entends qui te fait dire que tu es à peu près là, mais sinon c'est surtout les bruits dans l'environnement global. Là tu entendais un peu le vent avec les feuilles qui traînaient donc tu te doutes que tu es dans une allée assez haute entre deux grands bâtiments avec du vent qui s'engouffre. »

Concentré·es, le regard fixe ou les yeux fermés les participant·es recherchent intensément à donner du sens à ce dont ils font l'expérience, à relier les sensations sonores aux sources précédemment vues et entendues. Il s'agit pour elleux de faire face à une version sonore de ce que Robert Bonamy

nomme le fond cinématographique :

« L'hypothèse du fond cinématographique s'oppose à une localisation précise et stable dans un espace, elle implique d'identifier un milieu dans lequel les personnages s'inscrivent et agissent : le milieu ambiant, le plus souvent l'air, occupé aussi de sonorités, dans lequel les figures humaines et les objets prennent place. » (2013 : 22)

Ainsi les participant·es se plongent dans une enquête sonore retraçant les ambiances des lieux parcourus.

En abordant de nouvelles manières de faire l'expérience d'un espace-temps connu, c'est bien la distance avec la première expérience (le trajet effectué pendant la marche équipée) qui est en question, pour les participant·es qui re-

visitent un trajet quotidien – posant dessus d'autres regards / écoutes, tout comme pour les chercheur·euses. En effet, ce dernier partage avec les participant·es leurs manières de représenter graphiquement et verbalement une expérience donnée. D'un côté, les participant·es dessinent et donc représentent à leur manière leur trajet – avec pour limites le cadre posé par les chercheur·euses –, de l'autre iels donnent du sens à un enregistrement sonore encore peu signifiant :

« alors que les microphones enregistrent tout, incluant le fond sonore et d'autres sons plus proéminents, le couple cerveau-oreille est capable de filtrer les signaux entrants. C'est pour cela que l'interprétation des participants est cruciale. » (Battesti et Puig, 2016 : 303).



Fig. 29 : Une participante faisant l'expérience de sa marche via un casque de réalité virtuelle (VR).

2.5.3 S'immerger dans le trouble

« Les questions posées par la photographie et le cinéma touchent, sans doute, à ce qu'il y a de plus étrange et inquiétant dans notre expérience : l'oscillation entre le voir et ne pas tout voir, le croire et le ne pas croire. Elles concernent la production, la diffusion et la réception des images, dans leurs rapports problématiques au réel. » (Laplantine, 2007 : 50)

Dans cette citation, François Laplantine met en avant la manière dont deux media, la photographie et le cinéma, modifient notre rapport au réel. Deux points nodaux de notre expérience, et leurs antagonismes, sont rejoués par ces media : les couples voir/ne pas tout voir et croire/ne pas croire. Je pense que l'écoute d'un enregistrement sonore, notamment lorsqu'il est spatialisé, touche en partie les mêmes « rapports problématiques au réel ». C'est-à-dire que lors d'une telle écoute, les personnes oscillent entre l'entendre et ne pas tout entendre, ainsi qu'entre le croire et le ne pas (tout) croire.

Ce que j'appellerai le trouble – regroupant ici « ce qu'il y a de plus étrange et inquiétant » (*ibidem*) – est d'autant plus déroutant pour les participant·es lorsqu'ils chaussent un casque de réalité virtuelle dans lequel est projeté une image à 360 degrés ainsi qu'un casque audio recréant un

son à 360 degrés. Cette combinaison a la particularité de permettre une immersion incarnée, c'est-à-dire de plonger directement la personne dans une expérience dont la distance est difficile à interpréter. Contrairement au dispositif de la salle de cinéma, dont la fenêtre qu'est l'écran pose une distance facilement interprétable (on peut échapper à l'action en regardant ailleurs par exemple), la VR et le son binaural sont quant à eux englobants, mais aussi envahissants. Dire d'une telle immersion qu'elle est « incarnée » est une tentative pour souligner le fait que les mouvements de notre tête sont fortement liés à notre expérience visuelle lors d'une telle expérience. Bien que ces derniers le soient aussi lorsque l'on regarde, ou pas, un écran, la synchronicité entre les mouvements de notre tête et le déplacement du cadre dans un casque de réalité virtuelle crée une immersion tout à fait particulière : où que l'on regarde il y a quelque chose à observer, une image en train de se faire. Il s'agit d'une représentation du monde à laquelle nous ne sommes pas – du moins pas encore – habitués, d'une manière de représenter l'espace et le temps qui désynchronise deux actions : celle de regarder et celle d'aller vers. La personne peut alors regarder là où elle le souhaite sans se soucier de mettre un pied devant l'autre. Cela peut sembler un principe simple, mais dans le cas d'une telle expérience les participant·es sont partagés entre deux actions : regarder devant soi et suivre la marche, ou bien



Fig. 30 : Vue du casque VR. Une participante passe près d'une importante source sonore.
(Voir vidéo ici : <https://vimeo.com/877154849/2170c3b4f4?share=copy>
ou sur la clef USB fournie avec la thèse)

explorer les alentours à la manière d'un·e spectateur·rice de l'action. Dans les deux cas présentés ici, j'ai pu observer une oscillation constante entre ces deux actions, avec une tendance lourde pour la première ; la majeure partie du visionnage des participant·es se passe avec un regard face à soi, qui suit la direction des pas (fig. 30).

Durant l'expérience réactivée j'ai pu observer différentes manières de faire. Certaines personnes se sont focalisées sur la marche et regardaient constamment devant elles durant

presque toute l'expérience. D'autres, plus à l'aise avec le fait d'explorer ce que permet le medium, en profitaient pour regarder tout autour d'elles tout en commentant comment elles se sentaient. La plupart des personnes ont fait le choix d'incarner le rôle du marcheur ou de la marcheuse (d'elles-mêmes) en posant leur regard d'une manière assez proche que ce qu'elles auraient fait en marchant.

L'utilisation d'un casque de réalité virtuelle, dans les conditions proposées par cette méthodologie (et que l'on pourrait retrouver dans des

expérimentations futures), n'est pas très répandue. J'ai pu constater lors des premiers essais qu'il était nécessaire de passer par une phase d'adaptation au medium pour éviter des maux de cœur ou un stress de la part des participants, comme en témoigne une participante : « C'est vraiment le bas qui est impressionnant [...] ». Pour faire en sorte que cette première – parfois deuxième – expérience VR se passe bien, j'ai conçu⁶² ce que j'appelle un sas. Il s'agit d'une vidéo prise en plan fixe et présentant une situation commune (fig. 31). Dans celle-ci, la personne pourra observer autour d'elle, comprendre comment s'utilise une image à 360 degrés et comment elle est projetée dans un casque, tourner la tête

et apercevoir quelque chose, entendre un bruit venant de derrière soi et être capable de regarder sa source, en bref s'habituer à une expérience immersive. Cette expérience passe le plus souvent par une période où la personne est crispée et surprise par la forme que prend la réalité virtuelle, et par le nombre important d'informations qui lui parviennent au même moment. Au fur et à mesure, les participant·es expérimentent le medium et s'offrent des libertés, comme celle de regarder derrière eux ou à leurs pieds. Ce sas leur permet d'aborder sereinement la marche qui va suivre. Néanmoins, un effet persistera durant l'expérience, celui de la dissociation entre le lieu où l'on se trouve, un bureau en



Fig. 31 : Trois sas faits à différents moments de la construction d'une rue (la rue des Girondins) à Gerland et utilisés pendant l'étude.

(Voir vidéo ici : <https://vimeo.com/877451627/0325fd9df4?share=copy> ou sur la clef USB fournie avec la thèse)

62 Sous les recommandations de Grégoire Cattan, doctorant qui travaille pour l'entreprise IHMTEK en collaboration avec le GIPSA-LAB (UMR 5216) basé à Grenoble.

l'occurrence, et le lieu où a été filmée la marche. Notre organisme est troublé par cette temporaire ubiquité, qui crée des sensations qu'il sera intéressant d'étudier par la suite.

Pour l'heure, les troubles induits par l'utilisation d'un casque de réalité virtuelle doivent être régulés voire atténués par les chercheur·euses, pour ne pas remettre en cause la faisabilité d'une telle expérience, notamment en utilisant une caméra stabilisée qui permet de pouvoir mieux suivre l'action pour les participant·es. Ces troubles restent tout de même des indicateurs importants du rapport de distance qui se joue lors d'une telle expérimentation et de son interprétation changeante de la part des participant·es. C'est ce qui m'a conduit à

formuler l'hypothèse que l'image d'une expérience récente retransmise au travers d'un casque de réalité virtuelle ainsi que le son de celle-ci, spatialisé, seraient à même d'embarquer les participant·es dans des impressions telles que celle de marcher, de sentir l'odeur du gasoil d'une voiture passant près d'elleux, de frôler une personne marchant sur le trottoir ou de sentir la chaleur du soleil sur leur peau. Cela peut se faire par le tissage de la mémoire des lieux et des instants encore récents avec celui de leur présence corporelle à l'espace et au temps. Ce dispositif méthodologique donne une forte place à notre corps, car dans celui-ci il est bien visible lors de la réactivation, son rythme ainsi que ses postures sont des indicateurs de ce qui est perçu et, par mimétisme, ressenti par



Fig. 32 : Vue du casque de VR. Une participante passe entre deux obstacles.

les participant·es lors de la réactivation. Pour prendre un exemple, lors des expérimentations, l'une des participantes s'est écriée, avec le casque sur la tête : « ouf... j'ai cru que j'allais me prendre la camionnette ! » alors qu'elle passait (dans la marche équipée) entre deux obstacles, une camionnette blanche et un horodateur (fig. 32).

Ce que j'interprète de cet instant-là, c'est justement le tissage dans lequel se trouve cette réactivation : la participante ne se souvient pas d'avoir heurté cette camionnette, mais pourtant lorsqu'elle visionne et entend ce moment au travers du casque cette possibilité reste incarnée, c'est-à-dire que c'est au sujet de son propre corps qu'elle perçoit la menace d'un accident. Elle est à la fois

la spectatrice, mais aussi l'actrice de la situation. La distance qu'elle prend avec l'expérience est à même de la laisser confondre l'expérience présente avec celle éprouvée plus tôt dans la journée.

Le même type d'implications est perceptible lorsque les personnes approchent d'un passage piéton. Elles regardent à droite puis à gauche comme si elles vérifiaient qu'il n'y avait pas de voiture. Cette manière d'engager sa personne, au travers de la réactivation, est perceptible dans le discours en train de se faire qui est transformé par l'action. Ce discours à la première personne est imbriqué dans le rythme propre aux personnes, dans leurs propres pas effectués plus tôt. Durant l'expérience réactivée, les participant·es



Fig. 33 : Vue du point de vue d'un participant (Joris) durant l'expérience réactivée.
(Voir vidéo ici : <https://vimeo.com/464156787/9484350112?share=copy>
ou sur la clef USB fournie avec la thèse)

sont libres de commenter leur marche : ce qui leur revient en tête, les sensations que cela crée et comment iels expliquent leurs comportements. Cela dans l'idée de dépasser l'utilisation de leur corps comme un corps-traducteur pour aller vers la collaboration avec les personnes. En tant que méthode d'élicitation, l'expérience réactivée vise à laisser les personnes interpréter et désigner ce qui compte dans l'action et cela avec leurs propres mots et sensations. Le dispositif permet alors :

« [...] de voir des choses que tu regardes pas forcément en temps habituel. Tu mets pas la priorité sur les mêmes détails. [...] du coup là tu as plus le temps de regarder autour de toi, de regarder les choses que tu ne regardes pas habituellement. » Nicolas lors d'un entretien.

La vidéo qui suit montre ce que Joris a capturé de la marche et ses commentaires en direct à propos de cette dernière lors du visionnage (fig. 33).

Joris habite à Gerland depuis 6 ans. C'est dans la première ZAC, celle du Bon Lait, a être aménagée que lui et sa compagne de l'époque ont trouvé un appartement, iels connaissaient les anciens locataires et cela a facilité les démarches. C'était calme, les nuits s'annonçaient longues et le neuf les tentaient. Le calme est devenu pesant maintenant et il remonte souvent au nord de son quartier pour trouver plus d'activité.

Dans cette vidéo, différentes manières de partager ont émergées. Le discours est à

la fois à propos de ce dont se souvient le participant durant la marche ainsi que de comment il s'est senti durant celle-ci, comment il a effectué des choix, et comment il se sent maintenant. Je note aussi que les mouvements de Joris sont à la fois l'expression de ses sensations durant la marche enregistrée et pendant la réactivation. Il les explique à des moments par ses commentaires et parfois non. Je pense que l'on peut dire que ce qui permet un tel partage sensoriel est le fait de mélanger ce qui est perçu et ressenti durant deux espaces-temps distincts (la marche et la réactivation). C'est aussi possible que ce soit l'écart entre ces deux espaces-temps qui le permette en créant un espaces-temps unique, l'entre-deux. C'est alors la distance spécifique à l'immersion et à la déterritorialisation qui va engendrer le trouble qui permettra ce partage et la collaboration qui se dessine entre les participant·es et moi à la fois dans les mots et dans les sensations incarnées.

Les media que nous utilisons sur le terrain, qu'il s'agisse de l'écriture, de la photographie, du film, des enregistrements sonores ou de la vidéo, mettent en jeu différents rapports de distance. Ils font fluctuer notre manière de nous représenter le monde, en tant que chercheur·euses, mais aussi pour les participant·es qui dans les paradigmes récents sont invité·es à partager la production du terrain. Il est intéressant de comprendre les différences et similitudes qu'impliquent

leurs utilisations sur le terrain. Pour répondre aux besoins de l'anthropologie du sensible, il est nécessaire de penser la place des media dans les expériences que vont partager avec nous les participant·es. Les troubles qui peuvent être reliés à l'utilisation de ces media, par les participant·es comme les chercheur·euses, sont à même de créer un retour réflexif sur leurs expériences. Pour prendre l'exemple de la vidéo,

« En ajoutant de la vidéo au processus de parler ou de raconter quelque chose [...] notre collaboration avec les participants implique non seulement leurs récits d'expériences sensorielles, mais aussi sa démonstration visuelle, l'exposition à des sons, des odeurs et des textures qui amènent l'ethnographe plus près du contexte sensoriel et pré réflexif de l'expérience. » (Pink, 2006 : 47)

La transformation de distance, ici explicitée par Sarah Pink, affine les rapports participant·es-terrain et chercheur·euses-terrain, leur permettant de partager l'expérience de la diffusion de cette vidéo ensemble, tout en échangeant à propos du sens à lui donner.

Le medium permet de créer un objet de discussion : il s'agit toujours de l'expérience de celui ou celle qui a produit la vidéo ou autre, mais il devient possible de partager ce qui a guidé sa production ou les sensations liées à sa réception. Dans les différentes méthodologies évoquées ici, il me semble central

de considérer cette idée : utiliser un medium partagé entre chercheur·euses et participant·es (dans sa production et dans son interprétation), c'est créer un point duquel on peut partir ensemble vers une recherche de sens, qui passera nécessairement par des rapports de distance à l'objet.

L'utilisation d'images et d'enregistrements sonores à 360 degrés, diffusés dans un casque de réalité virtuelle et un casque audio, vise à multiplier les distances prises par les participant·es vis-à-vis de leur première expérience (ici la marche équipée) pour faire émerger un discours sensible – et non seulement visuel – et incarné à propos de leur expérience d'un trajet quotidien. C'est inviter les participant·es à poser une écoute, un regard, sur une expérience hybride, c'est-à-dire qui dénote avec ce qu'ils ont vécu, mais à laquelle iels peuvent raccrocher leurs souvenirs. Ce qui est discuté par les participant·es et moi lors de la réactivation présentée ici est un tissage entre la première expérience (la marche équipée) et la seconde (l'expérience réactivée).

Un tel dispositif présente bien sûr de nombreuses limites, et je souligne ici celle qui m'a parue la plus prégnante : sa lourdeur. Non seulement il demande aux personnes de s'habituer à une autre représentation du monde (et certaines ne s'y feront pas), mais il demande aussi un investissement temporel important, pour des raisons techniques comme pratiques.

De plus, dans le cas de l'utilisation d'un casque de réalité virtuelle, j'ai pu constater que l'immersion dans l'expérience augmente avec le temps passé sous le casque. De la même manière, les chances de se sentir mal et de souffrir de cinétose augmentent avec la durée de l'expérience. Cette observation suggère qu'il est nécessaire de limiter l'expérience à de courts enregistrements ou bien de travailler avec des personnes habituées à ce type de visualisations, ce qui réduit les intérêts à mobiliser un tel appareillage.

Une autre limite importante que je voudrais mentionner est l'utilisation de technologies que nous ne contrôlons pas totalement. Ni leur production (et les conséquences qu'en subissent d'autres que nous), ni leur conception par des entreprises qui les commercialisent. Cela soulève d'importants questionnements sur comment nous nous organisons dans la recherche et plus globalement dans nos sociétés. Malgré le nombre important de données que ces technologies permettent d'acquérir, nous devons garder en tête le coût humain et environnemental (et donc sociétal) que représente le fait de les utiliser.

Malgré cela, le trouble sensoriel est bien présent et il invite d'une manière particulière – une certaine complicité – les participant·es à le partager et à le

commenter avec les chercheur·euses. Par contre, au regard de tous les efforts consentis en ce sens, le discours sur l'expérience sort difficilement de l'oculocentrisme de notre perception, et les nombreux commentaires sont partagés à partir de ce que l'on voit plus que ce que l'on ressent.

2.5.4 Interroger les envies et besoins

La dernière partie des entretiens se focalise sur les contextes et parcours particuliers des personnes ayant participé à l'étude. Après être entrées de plain pied dans l'expérience sensible et quotidienne d'une marche en plein été, les personnes sont invitées à discuter durant un moment plus calme de comment elles en sont arrivées ici aujourd'hui et qu'est-ce qu'elles nourrissent au présent comme au futur, bref de leurs existences⁶³.

Nos parcours de vie ne sont pas des entités uniformes, ils existent dans le passé, dans le présent mais aussi dans le futur. En tant qu'individus faisant l'expérience de ces parcours, nous sommes faits et défaits par cette triple projection temporelle, nous passons notre temps à nous déplacer entre ces trois temps sans jamais nous y arrêter. Ce temps ne saurait être pensé sans la

⁶³ Ce qui va suivre est extrait d'un article que j'ai publié avec Guillaume Matuzesky concernant les liens entre existence et terrain anthropologiques : Guillaume Matuzesky et Hugo Montero, « Que peut apporter l'étude de l'existence sur le terrain ? », *Parcours anthropologiques*, 12 | -1, 57-75, 2020.

notion qui lui est inextricable : l'espace (Cerclet, 2010 : 178). Nos déplacements temporels sont aussi des déplacements spatiaux ; changer de situation renvoie à la fois à des temporalités différentes et à des espaces différents. Ainsi, qu'appelle-t-on l'individu ? Il apparaît comme un nœud où se rejoignent des lignes en constant mouvement, venues et traversées par diverses influences, que ce soit le temps (le présent, le passé, le futur) ou l'espace dans lesquels il interagit. Comme le précise Tim Ingold lors d'un débat avec Philippe Descola, ce point n'est pas fixe mais coulissant, il se transforme en permanence, il est « un processus continu » (2014 : 38). L'existence est alors l'ethos de l'individu, c'est-à-dire sa projection de lui-même, de ce nœud, qui n'est alors jamais indépendant, esseulé, mais « constamment relationnel » (Cerclet, 2014 : 65).

Ces entretiens sont donc menés à partir de questionnements ouverts dans lesquels l'individu vient s'inscrire en même temps qu'il inscrit l'environnement dans son parcours. Cela passe tout d'abord par donner une place prépondérante à l'émique pour étudier l'existence. Les anthropologues Michael Jackson et Albert Piette proposent ainsi de rompre avec une ancienne dichotomie :

« De par ses influences présocratiques, la philosophie occidentale a divisé le monde en deux : celui des apparences et celui du réel.

Alors que le monde des apparences inclut ce que nous voyons, touchons, entendons, goûtons et sentons, il a été considéré comme une façade à travers laquelle percent des significations inconscientes, des processus invisibles, des règles implicites, des obsessions, et des motivations divines qui ne peuvent être exposées à la lumière que par la raison ou leur révélation. » (Jackson et Piette, 2015 : 8)

Cette dichotomie présente le terrain comme une partition qui n'attendrait qu'un code pour être décryptée. Cela nous renvoie à l'idée que ce que nous partageons sur le terrain n'est qu'un matériau brut, non relationnel, interactionnel, et peu réflexif. Ainsi, cette dichotomie hiérarchise les discours émiques et étiques en donnant pour rôle aux chercheur·euses de révéler une réalité invisible aux yeux des personnes présentes sur le terrain. Ce que propose le groupe de chercheur·euses contribuant à l'ouvrage *What is existential anthropology ?*, sous l'appellation, large, d'anthropologie existentielle, est de ne pas considérer une frontière, en amont du discours émique, entre le réel et l'illusoire, mais de les envisager tous deux comme des apparences :

« [...] mais des apparences qui émanent de différentes circonstances, qui répondent à différents intérêts, et qui ont différents effets. [...] L'anthropologie existentielle est moins la répudiation d'une manière d'expliquer le comportement humain – scientifique, religieux, humaniste, animiste

– qu'un rappel du fait que la vie n'est pas réductible aux termes avec lesquels nous cherchons à la saisir. » (idem : 9)

Cette proposition existentielle implique un changement de perspective sur la manière de conduire des entretiens. Avec pour objectif d'être attentif·ve à la fois au croisement des lignes (mêlant humain et non-humain) et au discours des personnes avec qui nous travaillons, le statut du terrain change. Il n'est dorénavant plus le lieu où nous collectons des matériaux en vue d'une recherche, mais le lieu où la recherche anthropologique se déroule (Ingold, 2013 : 307-334).

Les entretiens qui suivent (et font partie) de l'expérience réactivée sont divisés en différents « checkpoints », ils guident sans contraindre la discussion. Je tente de faire passer la discussion par ces points en gardant en tête que si nous passons par là sans que j'ai eu besoin de le pointer précisément cela est encore plus intéressant car le processus dialogique, qui permet de passer d'un point à un autre, sera alors audible et partagé par la personne en dialogue avec moi.

Le premier point de ma liste - mais une fois de plus l'ordre n'est que théorique et ces points peuvent s'enchaîner dans un ordre différent en fonction de là où la discussion nous a mené - concerne l'arrivée des personnes dans le quartier. Il permet aux personnes de resituer

elles-mêmes leur relation à leur quartier dans leurs propres parcours de vie. Il permet une certaine introduction de leur place dans le quartier et des attaches qui s'y sont nouées. Il s'agit souvent d'un moment où est exprimée la vision avant d'habiter le quartier puis celle une fois sur place.

Ensuite, et du point de vue qui a été exprimé précédemment par les personnes (notamment à partir de quelle expérience elles ont du quartier) je leur propose de me parler des changements dont elles ont été témoins et qui opèrent dans le quartier. Cela dans l'idée de borner ce qui appartient à la dynamique du changement pour elles. Certains éléments qui ne seront pas cités pourront m'indiquer qu'ils sont considérés comme n'étant pas d'une grande importance alors que d'autres sur lesquels elles s'attarderont pourront donner lieu à plus de précisions. Cette partie a souvent brassé des questions d'urbanisme, comme les chantiers, l'aménagement des rues mais aussi de démographie avec des changements de qui habite le quartier et comment. S'ensuivent les attentes que cela a pu générer, pour comprendre comment les personnes se situent dans ce tissu en mouvement. Comment elles considèrent qu'elles peuvent tirer des choses positives ou négatives de ces bouleversements. Ces changements perçus sont aussi tissés dans un mélange entre les vies des personnes et comment un déménagement ou un changement de paysage a pu entrer dans leur quotidien

et rebattre les cartes de ce qui avait été projeté.

Je leur demande ensuite si elles conseilleraient le quartier dans lequel elles vivent à d'autres personnes, et si oui à qui. Cela dans le but de se poser la question directement de ce que nous disons nous-même de là où nous vivons et à qui nous le destinons. Cela permet de déplier ce qui compose les besoins et les envies des habitant·es concernant leur quartier. Ce dialogue donne aussi l'occasion aux personnes d'interroger leur point de vue sur leur quartier et de se projeter dans celui d'autres (familles, personnes plus âgées, plus jeunes, etc.). Pour leur permettre d'aller plus loin autour de cette question je leur demande quels seraient les termes (3 en l'occurrence) qu'elles utiliseraient pour décrire leur quartier tout en les questionnant ensuite sur ce qu'elles mettent derrière chacun de ces termes. Cet exercice met souvent en pause l'entretien car il demande de regarder la situation autrement en tentant la synthèse d'une pensée pour ensuite la dérouler à nouveau en l'explicitant. Il fait ressortir les manques, les besoins et les points positifs exprimés par les personnes à propos de leur quartier. Il me permet aussi d'avoir un ensemble de termes que je peux recouper entre les différents entretiens et donne une sorte de carte lexicale du quartier.

Enfin, nous terminons sur le futur en imaginant le quartier dans 30 ans avec les

conditions dans lesquelles nous vivons actuellement, à savoir de très fortes chaleurs. Cette étape est assez ludique et aboutit parfois à des constats amers « je ne serais plus là mais... », comme d'autres en liens avec la dynamique du quartier : « Vu qu'il y a plein de bâtiments qui se construisent, je pense qu'il va y avoir beaucoup de monde. » (Clémentine lors d'un entretien). Les personnes partagent avec moi leur capacité ou leur incapacité à se projeter dans de tels abstractions. Souvent catastrophiques lorsque ces projections traitent du futur climatique, plus enthousiasmantes lorsqu'elles portent l'espoir de voir des lieux de rencontre s'implanter dans le quartier.

Conclusion

Entrer sur le terrain par la marche, en proposant aux habitant·es de me décrire leurs trajets à pied et en les parcourant moi-même à pied, fut à l'origine de riches échanges et discussions. J'ai rendu compte de mes trajets à pied au travers d'un travail photographique se déployant dans les prochains chapitres et de dessins, mettant en traits des espaces-temps importants à mes yeux (chapitre 4 et 5).

Dans ce chapitre j'ai pu montrer les liens qui unissent la pratique de la marche quotidienne avec celle de pouvoir s'arrêter, faire une pause ou juste contempler. L'existence de lieux-temps où s'asseoir rend la marche possible tant elle inscrit le corps des marcheur·euses dans des quartiers, elle participe au fait de les habiter sur des modalités différentes que celle de juste traverser. La marche permet une lecture fine de notre quartier et de ce qui s'y déroule, par son allure lente elle ouvre aux rencontres, elle permet de faire correspondre notre rythme à ce que nous souhaitons faire : observer une situation, rejoindre une personne, éviter une rencontre non voulue. Au travers des cartes dessinées par les habitant·es j'ai pu partager avec elleux la matérialité de leurs trajets en même temps que les raisons qui les amènent à faire des choix, en fonction des connaissances déployées à travers le temps. Ces connaissances permettent d'aller plus vite d'un point

à un autre mais pas seulement. Elles permettent aussi de passer par des endroits qu'iels apprécient, de combiner des objectifs au sein d'un même trajet et de mettre à jour ce qui se déroule dans leur quartier.

Marcher c'est aussi être au plus près de la rue et de cette fragilité se déploie une certaine précarité. Cette précarité produit un discours et des connaissances en mouvement, ancrées et singulières. L'indétermination de notre attention, se portant parfois sur là où nous allons ou sur un détail détonnant, permet de donner à voir une pratique vivante de la rue, faite de la complexité de ce qu'est habiter un quartier.

La méthode mise en place est pensée pour être au plus proche de ce qu'ouvre la marche. En proposant tout d'abord de dessiner et de discuter le trajet d'une marche régulière. Pour ensuite l'écouter et se laisser prendre par les sons quotidiens qui font nos cheminements. Enfin, au travers d'une image dans laquelle les habitant·es peuvent regarder, ce qu'iels ont vu ou n'ont pas vu lors de leur marche et me commenter ce que cela créé en elleux. Cette expérience, s'inscrit dans un parcours de vie plus long que notre rencontre, elle laisse la place à des gestes comme à des paroles permettant de décrire à un moment donné leur ressenti à propos de ce qu'iels habitent, leur quartier. Dans le chapitre suivant, nous verrons comment ces marches se sont conjuguées à des impressions

et ressentis climatiques, comment la chaleur a pris part aux réflexions des habitant·es dans leurs quartiers.



Fig. 34 : Une personne promenant son chien pendant l'été, sur une pelouse desséchée du quartier des Girondins à Gerland.

Chapitre 3 Traverser la lave

Les termes de canicule, vague de chaleur et pic de chaleur, sont employés par le principal institut météorologique français, à savoir Météo France pour caractériser les différents événements climatiques estivaux (et parfois moins estivaux d'ailleurs) – je les ai détaillés et défini dans le chapitre 1. Ces termes

se retrouvent repris par les médias comme les journaux télévisés, la presse écrite, les réseaux sociaux, mais aussi dans les travaux scientifiques, dont cette recherche est un exemple. Enfin on les retrouve dans les conversations du quotidien pour désigner tel ou tel moment de la semaine voire période de l'année.

L'été de référence en France est celui de 2003, qui a engendré une forte surmortalité en métropole (+60%) durant le mois d'août. 14800 personnes de plus que la normale sont décédées en regard des années précédentes

selon l'Institut de veille sanitaire (Laaïdi & al., 2012). L'été 2022, qui est pour l'instant l'année la plus chaude enregistrée, a lui engendré 11000 décès supplémentaires et trois canicules. À Lyon un état de canicule est déclaré lorsque les températures nocturnes ne descendent pas en dessous de 20°C et les températures diurnes atteignent 34°C pendant au moins 3 jours consécutifs.

Les canicules sont des moments « *paroxystiques* disent les climatologues » (de la Soudière, 2019) : ils déclenchent des unes, des discussions sur les extrêmes saisonniers et sur la manière dont les étés sont de plus en plus chauds. Ils sont aussi bien souvent responsables des angoisses tournées vers le futur, le futur de villes qui deviendraient peut-être « inhabitables » (Faburel et al., 2020). Mais les étés sont surtout faits de périodes chaudes, au-delà des normales saisonnières, longues et répétées. Elles affaiblissent les organismes et mettent à mal les corps aussi bien que les infrastructures notamment routières et électriques et les murs des immeubles.

Les canicules estivales sont vécues comme particulièrement hostiles, nous le verrons. Il ne s'agit pas tant d'une ambiance à proprement parler comme le suggère Martin de la Soudière : « Mais avec de telles situations météo, alors qu'il peut y avoir menace, urgence, drame, crainte ou peur fondées, peut-on encore parler d'ambiances ? » (2019). Il s'agit de quelque chose qui est présent

dans « l'air », c'est-à-dire dont on parle, au détour d'un échange avec un voisin comme dans les médias locaux et nationaux.

« Et puis je remarquais que les éditorialistes ne parlaient que de ça aussi, ce qui fait monter ma chaleur, comme ils n'ont rien à dire... cette semaine "canicule, la canicule, la chaleur" bon voilà... ça crée une redondance de facteurs d'échauffements. »

Je parle alors de préoccupation. Comme le dit Jeannine, il s'agit d'un sujet qui revient, qui est redondant au point de donner lui-même chaud. C'est une préoccupation à la fois par son omniprésence dans nos pensées et nos corps lorsqu'il s'agit de vivre l'été, mais aussi dans nos projections. Nous nous « pré »occupons du futur au présent. Cette focalisation médiatique sur les extrêmes climatiques crée un sujet qui prend une place importante dans nos discussions :

« Notre imaginaire en est captif. Avec la météo, alors, on ne peut plus établir de connivences, on ne peut seulement que la subir, voire la haïr. Pourrait s'inscrire dans cette famille d'attitudes la crainte diffuse que nous avons à un degré ou à un autre du changement climatique qui renvoie plus largement à notre rapport au futur de la planète et à l'environnement. » (De la Soudière, 2019)

Durant ce travail de recherche, j'ai pu m'intéresser à des étés entiers,

c'est-à-dire à des périodes allant de juin à septembre et durant lesquelles la température pouvait varier. Les ressentis étaient différents en fonction des périodes et des mois, que ce soit les miens ou ceux des personnes avec qui j'ai pu travailler. Le fait de s'intéresser à une période plus longue ne contenant pas que des moments « paroxystiques », a permis en les observant de dédramatiser la période. Je n'ai que peu ressenti chez les personnes le fait que la météo ne pouvait qu'être subie, écrasante, sans que quiconque puisse y faire quelque chose. J'ai plutôt ressenti un ensemble de manières de penser à ce qui pourrait être fait au moment de l'été, mais qui bien souvent n'était pas écouté ni pris en compte : « On voit des articles îlots de chaleur et tout ça, mais j'ai pas l'impression que ce soit pris en compte. » m'explique Jean après avoir commenté l'aménagement de son quartier. En effet, cette impression fut persistante durant l'enquête, un décalage important apparaît entre les besoins exprimés par les habitant·es et un aménagement daté d'une période où les chaleurs augmentaient, mais n'avaient pas encore empli tout l'espace médiatique. Je reviendrai sur les besoins exprimés par les habitant·es dans le chapitre 4.

Ici, j'entre au cœur du sujet que nous avons travaillé, les personnes habitant le quartier et moi-même, en questionnant ce que leurs vies pouvaient être au milieu des étés 2020 et 2021. Lors des annonces de canicule à répétition et

quand la journée était hostile, comment se rendaient-ils au métro, allaient-ils voir des amis ou faisaient-ils quelques courses ? Comme mentionné dans le chapitre deux, c'est par le prisme de la marche, des trajets quotidiens que j'ai voulu les interroger sur leurs trajets et leurs vies, mais aussi sur leur quartier en été (annexe 24 : un entretien complet).

« C'est un peu ambivalent, parce qu'il fait très chaud, mais c'est très calme l'été alors j'aime bien, ça compense un peu. Par contre c'est vrai que de pas sortir de la journée... ou alors devoir prendre la voiture pour sortir quoi. Parce que le parc de Gerland il est bien, mais il n'y a pas beaucoup d'ombre. »

Angélique me partage ses impressions, la place qu'occupe dans son esprit et dans son corps le quartier qu'elle habite et comment elle s'adapte durant l'été. Ces étés, de plus en plus chauds, sont de plus en plus synonymes d'enfermement :

« On sait qu'on va souffrir, on se dit pas « waouh ça va être génial ». J'ai des animaux qui souffrent autant voire plus. On s'adapte, on change nos horaires, on sort beaucoup plus tard ou beaucoup plus tôt. C'est vrai que c'est un peu dommage de pas profiter de la journée... mais normalement je travaille. C'est là où je le vois un peu différemment parce que je travaille pas en ce moment. »

Angélique est arrivée à Gerland il y a deux ans. C'était avant tout pour ne pas être loin de son travail et de celui de son mari, mais aussi un quartier où il était possible

d'avoir de la « verdure » pour promener son chien. Elle avait des amis qui vivaient par ici et l'ont menée à connaître cette partie du 7^e arrondissement de Lyon. Elle attend un enfant très prochainement et projette de déménager. Pour le moment, son congé maternité lui permet d'explorer plus lentement le quartier qu'elle habite ces dernières années.

S'adapter à de nouveaux rythmes demande de pouvoir le faire, une flexibilité, ne pas être emmêlé·e dans des contraintes horaires menant à devoir se déplacer quand d'autres habitant·es jugent la situation trop dangereuse pour sortir : « Je limite aussi les déplacements l'après-midi quand ça cogne trop. Quand c'est limite, voire dangereux. » m'explique Joris, qui ne travaille pas comme salarié cet été. Avec les habitant·es de Gerland, nous parlons souvent de l'Espagne lorsqu'il s'agit d'horaires, le fait que mon étude m'y emmène, mais surtout l'image qui nous a tous·tes marqué·es d'une ville comme Madrid qui se met en pause au milieu de l'après-midi pour reprendre plus tard, lorsque le soleil s'incline et permet des ombres, vitales à la marche et à la vie à l'extérieur de chez soi.

« Ouais genre l'après-midi je vais éviter de sortir s'il fait chaud. Le matin en gros ce sera entre 9h et 12h grand maximum pour faire mes trucs. Et l'après-midi je vais plus faire des trucs à partir de 18-19h. On est en ville donc les magasins sont encore ouverts pour faire des courses. Et c'est moins lourd. Même si je dois aller voir des gens. C'est plus dans ces moments-là où je vais aller dehors et bouger. »

En s'intéressant à l'expérience sensible de la ville surchauffée cela m'a conduit à porter mon attention sur l'univers dans lequel les habitant·es sont plongé·es : « Les sens sont d'utiles indications qui dépendent étroitement d'univers culturels et temporels spécifiques au sein desquels les individus sont immergés. » (Gelard, 2016).

Mathis peut lui aussi adapter ses horaires quand il n'est pas au travail. Intermittent, il alterne les périodes de « rush » et les périodes de repos où il est libre de choisir quand sortir et quand s'exposer à la chaleur extérieure. Nicolas lui aussi m'explique comment il perçoit une journée en cette saison :

« Et puis ouais typiquement, en plein centre-ville tu organises autrement tes journées, car tu te dis déjà je vais pas aller faire de sport entre midi et 17h quoi parce que tu crèves de chaud et que c'est la mort ! Limite tes déplacements tu les fais pas entre 14h et 16h, car là dans la rue, c'est le désert, parce qu'en fait il fait trop chaud. »

Certain·es prennent alors leurs vacances : la période s'y prête, car il n'y a plus école et les parents peuvent poser des congés. La longue construction sociale des vacances d'été, avec ses « juilletistes » et « aoûtistes » prenant leurs vacances respectivement au mois de juillet ou d'août, prend forme un été de plus. Il y a aussi ceux qui restent, appartenant le plus souvent aux classes populaires, il peut s'agir d'« un temps de non-vacances, dont la signification

ne se laisse pas appréhender à partir de ceux qui l'éprouvent mais du point de vue des groupes partis. » (Périer, 2015) mais aussi d'un « style de vie pour soi » (*ibidem*) caractérisé par :

« L'investissement dans des pratiques de bricolage ou de jardinage, l'inscription dans des formes de sociabilités et d'être-ensemble soutenues par des liens de proximité et de familiarité avec l'environnement et les proches. » (*ibidem*)

C'est un moment de l'année où le rythme de travail peut ralentir, tout comme celui des rues comme le décrit Nicolas :

« La ville se vide, au mois d'août, c'est vide, les rues tu passes, il y a plus personne. Dans le 7e arrondissement, à part le chantier tu croises quasiment personne. Les gens se barrent de la ville, car il fait trop chaud, ils vont chercher de la verdure. »

Les personnes avec qui j'ai pu travailler ont été rencontrées l'été et étaient bien là, présentes. Parfois en congés, mais n'ayant pas les moyens de quitter la ville, parfois au travail, parfois prises par d'autres contraintes. L'adaptation des horaires, possible pour beaucoup, est prise en compte lorsqu'elleux, les habitant·es, ont la possibilité d'y recourir. Néanmoins, la marche, moyen de déplacement privilégié autour de chez soi, subsiste à des horaires plus adaptés. J'ai pu l'interroger avec ces personnes, à différentes températures, le plus souvent chaudes, au gré des variations entre

vagues de chaleur, orages et canicules quand l'adaptation devient celle du trajet, celle des pas ombragés. Une pratique simple, celle de marcher à l'ombre se déploie de manière complexe, car elle sous-tend un ensemble de critères et de facteurs menant à des choix, souvent bien intériorisés et réfléchis par celles et ceux qui sont devenu·es sachant·es de leur territoire surchauffé. Un savoir autour des manières de pratiquer l'espace-temps, autour de comment éviter la surchauffe, faire avec l'été que l'on doit traverser au même titre que la rue pour rentrer chez soi ou s'engouffrer dans la chaleur retenue du métro. Ces manières de faire mêlent des tactiques quotidiennes. En parlant de tactiques quotidiennes, je fais référence à ce que Michel De Certeau propose sous cette appellation : « La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé [...] Elle y braconne. » (1980 : 60). Ces tactiques sont déployées par les habitant·es en vue d'éviter des formes de souffrances. Celles-ci passent par plusieurs états. D'abord ceux en lien avec la peau :

« La peau est une instance de régulation de la température corporelle. Les récepteurs thermiques protègent des dommages éventuels causés par le froid ou la chaleur. Ils signalent le danger avant que la douleur ne survienne, donnant le temps de se prémunir. » (Le Breton, 2015 : 212-213)

Lors des marches dans les rues surchauffées, la peau peut nous démanger, nous indiquant que le soleil est en train de la brûler, provoquant des rougeurs et allant jusqu'à faire apparaître des cloques. Mais d'autres souffrances moins visibles sont aussi à l'œuvre lors des fortes chaleurs, celles en lien avec la déshydratation sont les plus fréquentes. Elles vont de vertiges à des maux de tête ou à des troubles intestinaux. Une marche de quelques dizaines de minutes sous un soleil de plomb peut conduire à passer le reste de sa journée couché·e, fiévreux·euse. Enfin, la souffrance dont je parle ici concerne aussi le manque de sommeil causé par de courtes nuits où la chaleur rend difficile le fait de s'endormir.

Dans ce chapitre je vais décrire à l'aide des marches des habitant·es et de mes propres observations, dessins et trajets, comment dans trois zones définies dans le quartier de Gerland iels inventent des alternatives, font avec les marges, et finalement vivent avec la chaleur pesante de la ville dense. Ensuite je prendrai le temps de donner à voir comment les habitant·es parlent de la chaleur au travers de leurs corps, de leurs gestes et de leur parole située. Comment un tel contexte teinte nos discours et nos mouvements, comment il les contraint et les libère au cours de l'été. De quelle ville parle-t-on alors ? Puis je m'attarderai sur ce qu'a permis ou limité l'appareil méthodologique décrit dans le chapitre 2 lorsqu'il s'agit de sensations,

d'impressions de chaleur et de ressenti climatique, pour enfin en venir à ce qu'implique une recherche avec un angle climatique, pour moi comme pour les habitant·es et comment l'opinion publique, au travers des médias, prend forme en été, oublie et se focalise dans une saisonnalité contrastée.

3.1 Dire et mettre en mouvement les corps urbains en contexte de vagues de chaleur

« Ici je me rappelle que ça tapait bien fort au niveau du bitume le soleil là, c'était assez violent. Déjà sur le bitume tu sens la chaleur et quand tu passes à côté d'un véhicule noir tu vois vite les vagues qui sont au-dessus. Là par exemple, on est en train de passer à côté d'un véhicule et si tu rapproches ta main à 10 centimètres tu sens vite une grosse chaleur qui sort du véhicule. Je pense que c'est pas négligeable. (fig 35a) » (Nicolas lors d'un entretien)

Au travers du casque de réalité virtuelle (voir le chapitre 2), encore peu habitués, mais déjà immergés, les habitant·es du quartier de Gerland

me décrivent leur réalité bien moins virtuelle. En passant par ces chemins qu'ils ont l'habitude d'emprunter, ces personnes me racontent ce qu'il se passe lorsque les étés brûlants envahissent le quotidien. En leur donnant l'occasion de refaire l'expérience de leur propre marche au travers de ce dispositif, tout à fait expérimental et bien souvent bancal, elles me guident dans leurs gestes, dans leur progression. Les paroles déploient alors un savoir situé, un ensemble de manières de faire, mais aussi de percevoir la chaleur. Là, Nicolas se regarde retirant sa casquette pour éponger son front (fig. 35b). Cela lui rappelle la chaleur de ce jour-là et comment la présence du noir, au sol ou sur un véhicule, le faisait fuir. Pour essayer de mieux comprendre, j'ai regroupé les marches autour de trois noyaux géographiques. Ces derniers évoquent des lieux avec une unité que



Fig 35 : Nicolas passant près d'un véhicule noir (a). Puis Nicolas s'observant retirant sa casquette (b).

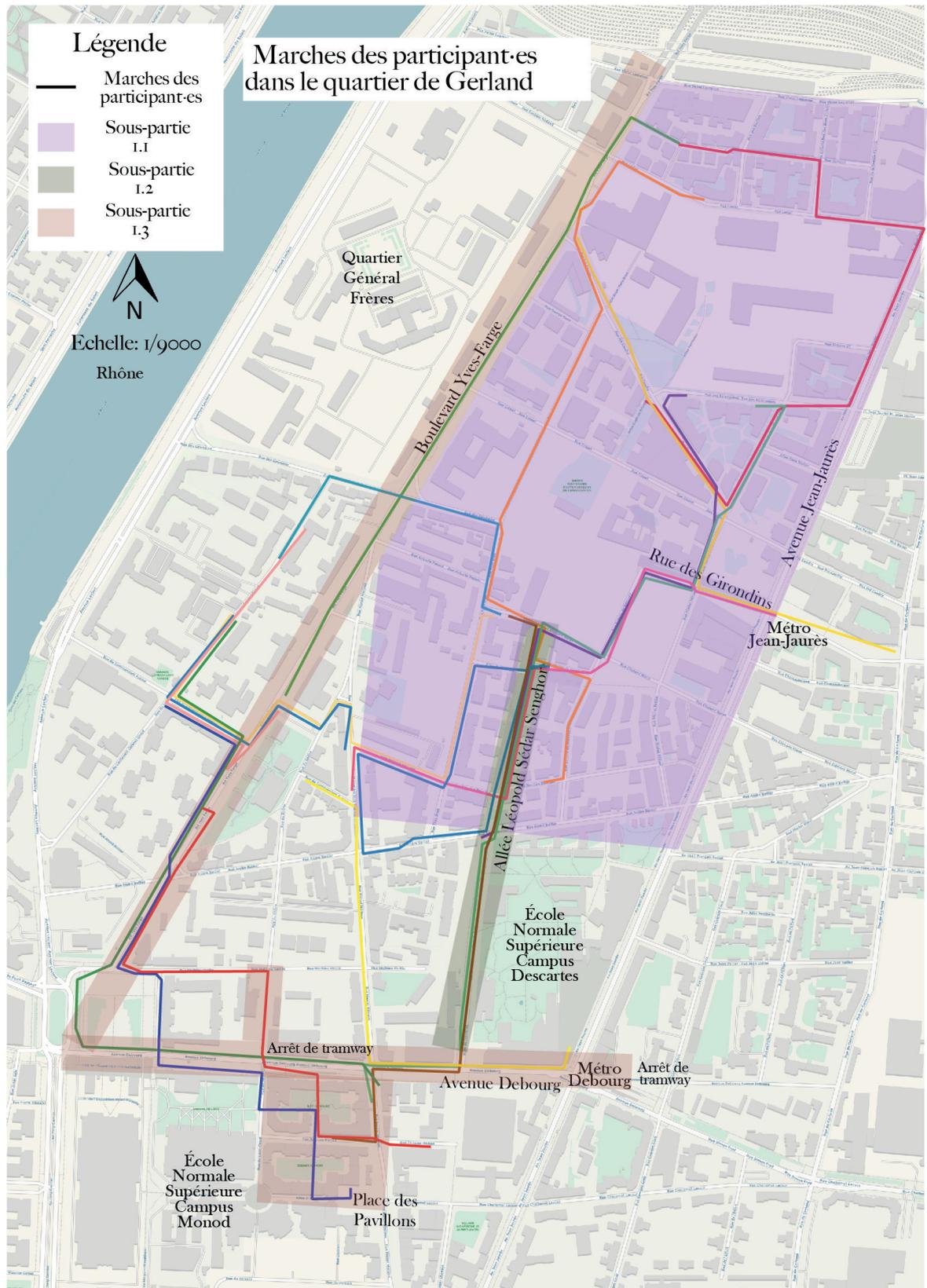


Fig 36 : Les marches des participant-es et les 3 zones désignées.

j'ai choisi : les chantiers et immeubles récemment construits de Gerland (1) ; un segment plus court, mais qui est revenu dans presque toutes les discussions, l'allée Léopold Sédar Senghor, une rue large et aménagée pour le confort des piétons il y a quelques années (2) ; et enfin le boulevard Yves Farge et l'avenue Debourg, souvent empruntés et présentant des caractéristiques que l'on retrouve sur d'autres grands axes, des arbres, du passage, ainsi que deux cours et un passage du même secteur qui contrastent avec ces deux grands axes (3) (fig. 36).

3.1.1 Marcher dans les chantiers, à la lisière du nouveau et de l'ancien

La première zone est principalement constituée d'anciennes usines qui ont été détruites pour laisser place à des bâtiments de bureaux et d'habitations. Ces derniers sont pour une partie d'entre eux terminés et pour d'autres en chantier. Je suis déjà revenu·e sur l'histoire de cette partie du quartier dans l'introduction de cette recherche, et malgré l'importance qu'elle porte pour moi, cette zone est parfois considérée comme neuve par les habitant·es, comme Elsa : « avant y'avait des usines, y'avait rien. », comme si l'on avait fait table rase de cette partie

du quartier. D'une certaine manière, les usines n'étaient pas perçues comme quelque chose de notable par certain·es habitant·es et donc étaient synonymes de désintérêt. Certains terrains étaient encore en friches à l'époque de l'enquête, souvent en vue d'une construction à venir. Les rues de cette zone ont été refaites pendant la construction des deux ZAC. De manière surprenante, les pistes cyclables en sont absentes. Mais les trottoirs quant à eux sont assez larges (fig. 37).

« C'est ce que j'apprécie dans ces quartiers [comme Gerland], des trottoirs plus larges et l'air circule mieux. [Mais] quand c'est de l'air chaud, c'est de l'air chaud. » Jean

Le vent est souvent revenu dans les appréciations sensorielles lorsque nous avons évoqué les sensations de chaleur à Gerland. En effet bien que les immeubles soient hauts, les rues sont larges et forment de multiples couloirs dans lesquels le vent peut s'engouffrer⁶⁴. Le vent, lorsqu'il est plus frais que l'air ambiant, fait redescendre la température ressentie dans l'espace-temps dans lequel il se propage.

« Le vent modifie les échanges énergétiques entre l'air et nos corps, ce qui altère notre perception et donc notre confort thermique, c'est-à-dire l'équilibre thermique avec l'environnement. » (Giraldo, 2021 : 23)

⁶⁴ Cet effet se nomme l'effet « venturi », c'est un phénomène « [...] selon lequel un fluide en écoulement subit une dépression là où la vitesse d'écoulement augmente, ou là où la section d'écoulement se réduit, créant ainsi un courant d'air dans sa partie étroite. » Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet_Venturi



Fig 37 : Jean traversant une rue du quartier de la ZAC des Girondins, nouvellement construit.

Malgré le fait qu'il ne soit pas directement perceptible par le toucher au travers de la VR, ce dernier m'a été désigné à plusieurs reprises : « Là je sais pas si tu vois le drapeau ? Mais tu vois le vent. Et c'est vrai que le vent sur la place ça faisait du bien. » me partage Nicolas en regardant au travers du casque un drapeau agité par de violentes bourrasques. Angélique quant à elle précise la localisation du vent en regard de là où il ne passe pas : « Y'a pas d'air dans ce quartier en fait. Il peut y avoir pas mal de vent, mais les appartements ne bougent pas. On le sent en bas, mais dans les immeubles c'est vraiment lourd.» Ce vent rend supportable les

sorties durant les journées estivales lorsqu'il n'est pas chaud, comme le mentionne Simone alors qu'elle visionne à nouveau sa marche :

« Je me souviens avoir senti le vent, quand je marchais en vrai. Qui m'a empêché de transpirer et d'avoir chaud. Et je me suis dit heureusement qu'il y a ce vent j'ai moins chaud. Au retour [il n'y en avait plus], j'ai eu cette sensation de chaleur. Et je transpirais au retour alors que je transpirais pas à l'aller. »

L'absence de vent étant l'une des conditions lors de la formation d'îlots de chaleur urbains, sa prise en compte systématique a été expérimenté dans des

villes comme Stuttgart en Allemagne et fait l'objet de nombreuses recherches en architecture (fig. 38) :

« Ces effets peuvent être prévus, réduits ou même amplifiés en fonction des choix architecturaux et urbains et de leurs résultats bâtis (Gandemer, 1994). Les formes des constructions dans la ville affectent donc le comportement du vent et produisent différents effets. » (Giraldo, 2021 : 24)

L'adaptation de la morphologie urbaine aux effets d'ICU passe par la compréhension des flux d'air dans le bâti, c'est-à-dire son écoulement. Il peut être intéressant de gérer ces flux tout en prenant en compte le rôle des végétaux dans le ralentissement du vent et le rafraîchissement qu'ils provoquent ensemble : « La vitesse du vent varie s'il s'exerce sur un espace végétalisé, sur une rue en bitume ou sur une surface d'eau » (*ibidem*). Se limiter à accélérer le vent en créant des zones où son passage est restreint peut conduire à ce que certains types de sols, notamment utilisés pour réduire les ICU, comme le stabilisé, deviennent un problème avec autant de vent. Ce dernier a tendance à voler et à surcharger l'air de poussières lorsque le vent est fort, rendant très désagréable le fait d'y marcher. De plus, et comme le précise Jean, le vent peut aussi conduire à augmenter la température ressentie tout en participant à la déshydratation des habitant·es.

À Madrid, en 2021, j'ai pu faire l'expérience d'un été particulièrement chaud. Le quartier d'Arganzuela étant organisé autour de grands axes, le vent s'y engouffre confortablement (effet de canalisation). Ce vent chaud venant du sud (appelé le sirocco) charge l'air de sable, le rendant légèrement jaune et obstruant la vue. L'impression était telle que j'ai noté dans mon carnet de terrain « je pensais être poursuivi par une plaque de cuisson, alors qu'un jour plus tôt il s'agissait d'un sèche-cheveux, je ne pensais pas que cela [le vent] pouvait devenir aussi désagréable. »

Un second sujet récurrent de nos discussions autour de la chaleur ressentie sont les sols. Je décrirai plus longuement ces matériaux (l'asphalte, le bitume, le béton, la pierre, le stabilisé) dans l'interlude qui suit ce chapitre. Pour l'instant, je vais parler des rôles qu'ils jouent dans le stockage de la chaleur lors des étés caniculaires, comme le mentionnent les habitant·es avec qui j'ai pu échanger. Jean parle volontiers de sa sensation de « marcher sur de la lave », ou du « magma » lorsqu'il évoque l'asphalte des trottoirs. Angélique m'explique que nous portons des chaussures et donc nous avons une protection contre cette chaleur alors que son chien lui s'est brûlé le dessous des pattes l'année passée. Il est vrai que nos chaussures nous protègent aussi de cet apport calorifique ressenti au niveau des chevilles. L'intense chaleur captée par le noir de l'asphalte remonte en commençant par les pieds. « Le bitume dès que tu sors tu transpires, c'est

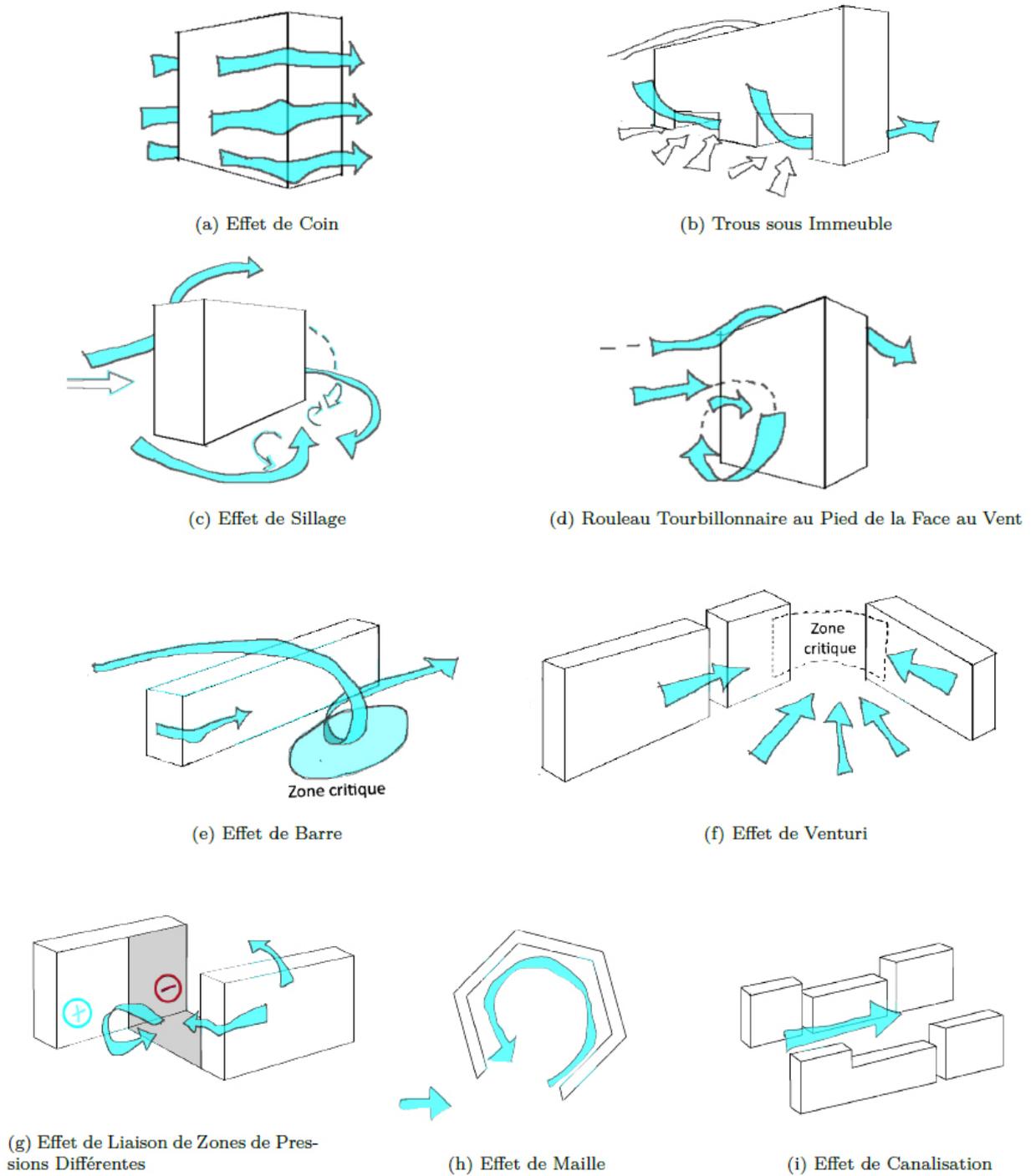


Fig. 38 : Représentations visuelles d'effets aérodynamiques types, d'après Giraldo (2021).

terrible, tu vois des vagues de chaleur au-dessus du bitume. » commente Nicolas au travers de son casque.

La chaleur captée par les sols urbains ne se limite pas à celle que l'on perçoit le jour, Jean revient sur les propriétés de ces sols : « Même le soir, ça continue à chauffer, c'est caloporteur » mettant des mots sur le phénomène d'ICU identifiables à la faible baisse des températures nocturnes dans ces zones ainsi qu'à l'inertie thermique de matériaux comme le bitume qui gardent longtemps la chaleur. Dans le contexte d'un quartier urbain rebâti ces dernières années, l'utilisation de tels matériaux passe mal. Plusieurs des personnes habitant cette partie de Gerland ou y passant régulièrement sont choquées par l'utilisation massive de béton, mais aussi de bitume et d'asphalte. Jean, regardant le sol dans la vidéo de sa marche me dit : « Il faudrait leur dire à la SERL [Société d'équipement du Rhône et de Lyon] que ça [l'asphalte], c'est fini ».

Jean fait partie des personnes qui ont acheté sur plan dans le quartier nouvellement construit des Girondins au milieu des années 2010. Après la destruction des usines, la plupart des appartements ont été vendus séparément, et cela même avant le début des travaux. Son bâtiment était parmi les premiers livrés. Contrairement aux autres logements neufs à acquérir dans la métropole lyonnaise, celui-là était bien plus proche du centre. Il aurait aimé une architecture plus ambitieuse, comme

à Confluence selon lui, avec des bâtiments tous différents. Il connaissait le quartier avant les travaux et n'imaginait pas y vivre un jour.

Un autre élément à l'origine des sensations de chaleur lors des marches dans cette partie nouvelle de Gerland fut le pouvoir de réflexion de certains matériaux et plus particulièrement les vitres. En effet de nombreux bâtiments sont presque entièrement vitrés. Ces grandes baies vitrées sont situées au rez-de-chaussée ouvrant sur les commerces, les équipements sportifs et de bureau. Nicolas mentionne que le sol de l'une des places du quartier est plus clair, ce qui pourrait en théorie participer à son rafraîchissement :

« Mais la différence là c'est que tu étais entouré de bâtiments vitrés et du coup tu prenais tous les rayons du soleil qui reflétait sur toutes les surfaces vitrées et tu crevais de chaud. Même si le sol il était clair... mais au final ça aidait pas vraiment. »

Nicolas prend l'exemple de cette place pour me parler de la différence de températures qu'il ressent au soleil ou à l'ombre, « [...] quand tu es en plein milieu de la place tu le sens, tu traverses la place et tu prends un coup de chaud. » (fig. 39)

Cette place, bien que présentant un sol moins foncé que l'asphalte, n'est que très peu arborée et est entourée de bâtiments vitrés. L'ombre y est rare et



Fig. 39 : Place du traité de Rome, au sol clair, vue pendant la marche de Nicolas.

presque personne ne l'a traversée durant les expérimentations. Comme lors des phénomènes d'îlots de chaleur urbains, c'est la combinaison de différentes caractéristiques de l'espaces-temps qui vont conduire ces lieux à devenir invivables pour les piétons. Ces derniers vont partir à la recherche de l'ombre et courber leur itinéraire en fonction de leur ressenti et de leurs connaissances du quartier.

« Mais les ombres sont... c'est dur à trouver quoi. » me dit Jean en repensant à sa marche. Il déploie ensuite sa pensée :

« On se sent un peu... ces grands bâtiments assez hauts que l'on imagine climatisés. Mais l'extérieur est assez... pas adapté à la vie

piétonne quand même. On a envie d'être derrière ces murs sous clim' quoi, d'être le moins longtemps possible dehors. »

Les imposantes façades du quartier, présentant parfois douze étages de bâti face à la rue, composent le soir et le matin de grandes ombres sur le bitume, appelées masques solaires. Malheureusement, les rues sont laissées à nu lorsque le soleil est au zénith, durant les heures les plus chaudes de la journée. Là, l'aménagement du bâti vient faire toute la différence et l'absence de prise en compte de la chaleur accablante devient manifeste pour les habitant·es.

« Je me suis rendu compte qu'il y avait un endroit particulièrement désagréable, c'est ici à

cet angle où il y a le croisement (fig. 40). Y'a un espace, y'a rien, pas d'arbres, on attend au passage piéton, on a de l'asphalte au moins dix mètres de chaque côté autour de soi, il fait vraiment chaud et voilà il y a rien qui est prévu pour faire de l'ombre à cet endroit. »

Marc regarde la place en la retraversant dans le casque de réalité virtuelle et semble révolté par un aménagement aussi récent et aussi décalé de sa perception à lui « y'a un arbre qui est là, mais il est vraiment loin. ». Cet arbre (fig. 41) est en effet placé au centre d'un banc en rond, ce dernier, par sa forme et son âge laisse peu d'espoir qu'il fasse de l'ombre d'ici les vingt prochaines années à cette placette, au mieux il couvrira un

peu le banc qui pour le moment est en plein soleil. Cette absence de perspective d'ombre dans le futur le fait continuer :

« Toute cette partie-là, y'a aucun espoir qu'il y ait à n'importe quelle partie du jour de l'ombre à cet endroit-là. J'exagère, il y a bien un moment donné où il va y avoir l'ombre des bâtiments mais en pleine journée il n'y a rien du tout. »

Lorsque le soleil est au zénith, ce qui correspond au pic de chaleur quotidien, les ombres portées des bâtiments sont réduites. Par contre, les arbres au port relativement horizontal procurent une ombre également à ces heures de la journée, par exemple dans les parties plus anciennes du quartier comme le



Fig. 40 : Une placette aménagée récemment, ne proposant aucune protection contre le soleil durant la marche de Marc



Fig. 41 : Le jeune arbre au centre d'un banc sur la place précédente.

long du cours et de la place Jean Jaurès plus arborées. « De ce côté-là c'est moins ombragé, y'a que la place Jean Jaurès. Et en dessous c'est en construction y'a beaucoup de terrains vagues, c'est en plein soleil. » m'explique Angélique. Les terrains en construction n'ont que très peu d'arbres sur leur superficie. Soit ces arbres avaient été préalablement coupés pour des usages plus anciens (comme les usines) soit ils l'ont été pour permettre le réaménagement des parcelles. Dans les deux cas, ces friches présentent des terrains à nu où la végétation est quasiment inexistante.

Certaines rues dont l'aménagement a

commencé permettent un certain répit dans la marche des habitant·es :

« [...] ce qui était bien sur la rue des Girondins c'est que comme elle est séparée en deux et qu'il y a aussi des arbres finalement il y avait un petit peu d'ombre même si c'est des arbres encore pas très grand. Du coup ça laisse s'aménager un peu de répit dans cette traversée. »

Marc observe cela alors qu'il traverse la rue et marche sur une future voie destinée aux bus qui ne sera plus dédiée aux piétons une fois l'aménagement terminé, mais qui, à ce moment-là permet de profiter d'une double rangée d'arbres pour s'abriter du soleil. La

recherche de l'ombre est un facteur important concernant le choix du trajet en été. Parfois elle est à même de radicalement changer le parcours en amont de la marche et d'autres fois elle se construit au fur et à mesure de l'expérience.

Marc a trouvé avec sa compagne un logement HLM dans la ZAC des Girondins. C'était une surprise de se retrouver dans du neuf et d'y être les premiers habitant-es. Il ne s'attendait pas à résider dans ce quartier, mais il s'y sent bien, notamment pour ses enfants. Il est surpris de voir grandir un quartier qui semble déjà vieux, où les préoccupations d'aujourd'hui ne sont pas du tout présentes.

Jean, qui travaille dans le quartier, prend l'exemple de ses ressentis et de ceux de ses collègues lors de la pause méridienne pour illustrer l'inconfort ressenti :

« La fin du trajet quand on le fait vraiment on la trouve très longue quand il fait chaud. Je pense que je suis pas le seul à mal le vivre parce que même pour aller manger il y en a qui vont au plus court parce qu'ils ont pas envie de marcher dix minutes en plein cagnard. »

Comme il l'exprime ici, son rapport au temps change lors des fortes chaleurs, le temps perçu s'allonge et le moindre déplacement peut devenir une corvée ou une source de souffrance conduisant à changer ses comportements même si cela implique d'être en désaccord avec ses principes. « Moi j'en souffre, je sais

pas comment certains arrivent à garder la classe. Ça m'ennuie, mais je prends la voiture. » glisse Jean en regardant le sol. Nicolas aussi témoigne du choix du mode de transport, mais aussi de l'équipement lorsqu'il s'agit de se rendre au travail :

« Ça décourage les gens de se déplacer à pied un peu. Quand il fait chaud comme ça dès que tu sors tu transpires, donc les gens en général ils ont pas forcément envie de transpirer pour devoir se changer en arrivant au boulot. Donc soit tu t'amuses à essayer de passer à l'ombre mais il y a des endroits c'est pas évident. Soit tu sors pas ou alors tu prends un autre moyen de transport. Genre le vélo... Pffouuu, si jamais tu dois retourner travailler dans l'après-midi en vélo à 14h, ouais t'es sûr que tu prends ta douche en arrivant quoi. »

Ses choix sont ainsi fortement influencés par la température ambiante, la proximité entre son domicile et son travail change s'il doit prendre des détours pour se rendre à ce dernier, modifiant son itinéraire, la spatialité de son trajet et sa temporalité. Les espaces-temps vécus sont alors modifiés, allongeant la perception des moments passés à l'extérieur (ou l'effort à fournir pour sortir) tout en essayant continuellement de réduire leur durée en amont. Marc témoigne du même paradoxe lorsqu'il s'agit de se déplacer en ne privilégiant pas toujours ce qui est perçu comme le chemin le plus court :

« Et là j'ai fait un choix, le chemin, je pense, le

plus court, c'est juste de passer l'angle ici et de traverser la place en diagonale et je me suis dit « là je vais être en plein cagnard » et je voyais la face nord du bâtiment qui à midi est un peu dans l'ombre et j'ai préféré passer par là pour éviter trop de soleil. »

L'itinéraire retenu pendant le trajet à pied est modulé entre réduction du temps d'exposition au soleil, la possibilité de ressentir le vent, les nuisances sonores (comme le bruit des voitures), l'état des trottoirs et la durée du trajet pour atteindre son objectif. Ces facteurs (qui sont ici résumés, mais comportent une multiplicité de variantes) invitent à penser le rapport que ces habitant·es entretiennent avec une telle partie de Gerland. Cette zone, particulièrement récente et dont les aménagements ne sont pas finalisés pousse Jean à

caractériser ce quartier ainsi après quelques minutes de réflexion :

« Autant les quartiers comme ça dès que c'est l'automne et l'hiver c'est agréable, mais après... quand on sort du métro pour rejoindre son logement moi je fonce tout droit pour être le moins de temps exposé au soleil. »

3.1.2 Un élément singulier, l'allée Léopold Sédar Senghor

La seconde zone par laquelle de nombreux participant·es sont passé·es est l'allée Léopold Sédar Senghor (fig. 42). Cette allée m'avait intrigué dès mes premiers pas sur le terrain. Quand elle a commencé à être un élément central des discussions, j'ai envisagé d'écrire plus

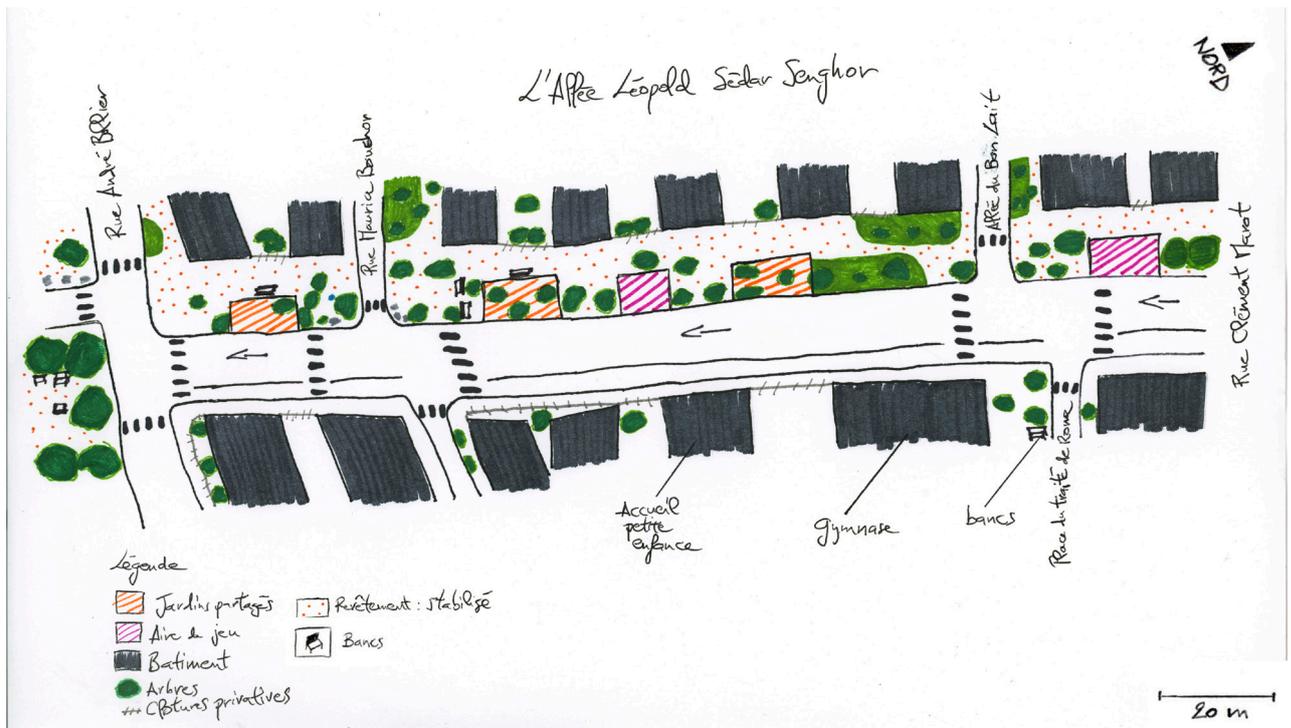


Fig. 42 : Dessin représentant l'allée Léopold Sédar Senghor en 2023. Dessin issu de mon carnet de terrain.

à son sujet. Cette allée a été « livrée » en 2016 lors de l'aménagement de la ZAC du Bon Lait. Elle fut ouverte deux ans auparavant, mais elle sera finalisée à cette date. Elle a été complétée de quelques réaménagements en 2022 (une piste cyclable et un sens unique pour les véhicules à moteur).

Cette allée constitue une « allée verte » selon le plan d'aménagement du quartier. Elle est précédée au sud par l'allée de Fontenay et au nord par la future place Vaclav Havel. Cette allée a été construite sur le site de l'ancienne usine Bon Lait. Elle porte parfois le nom d'allée de Fontenay, parfois le nom d'allée Léopold Sédar Senghor voire est appelée « coulée verte ». La Mission Gerland, qui coordonne « l'ensemble du projet de développement de Gerland », la décrit ainsi :

« Destinée à devenir une colonne vertébrale du projet urbain à l'échelle de Gerland sur un axe nord/sud, l'allée Fontenay permet de fédérer les différents secteurs du territoire en constituant une liaison entre les équipements universitaires du sud (ENS, Lyon I) et les universités des Quais du Rhône. Cette allée est pensée comme un support de vie locale à travers l'implantation des équipements publics que sont la bibliothèque au sud, la crèche et le gymnase dans Bon Lait jusqu'au futur pôle social et culturel dans le quartier des Girondins. Cette trame qui fait la part belle aux modes doux, propose des espaces de proximité et de convivialité et constitue une continuité végétale et écologique. »

On retrouve ici les éléments de langage du jargon urbanistique, et bien que la dernière phrase me semble plutôt en adéquation avec ce qui m'a été témoigné sur le terrain, le projet d'une allée qui « fédérerait » des lieux du territoire est très loin de ce que j'ai pu observer. Elle permet aux personnes de se rendre du nord de Gerland (et plus particulièrement la ZAC des Girondins) à la place des Pavillons (qui regroupe de nombreux services). Je n'ai pas eu vent de son utilisation pour aller au-delà de ces deux points et contrairement aux quais du Rhône elle n'est pas un corridor pour rejoindre l'hypercentre de Lyon. Elle reste majoritairement fréquentée par des personnes ayant des activités ou habitant à proximité.

Les raisons de l'emprunter sont tout d'abord en regard des autres trajets possibles. Son calme en fait un passage plus convoité que d'autres axes proches : « La rue de Fontenay elle est moins passante. Il y a moins de monde que la [rue] Mérieux ou [l'avenue] Debourg là. » m'explique Elsa à propos de la circulation des véhicules, en tournant dans l'allée.

Elsa est souvent agacées du comportement des gens dans le quartier, mais elle l'aime « profondément ». Elle y habite depuis son jeune âge et elle ne se voit pas le quitter. Alors pour continuer à y vivre elle voudrait voir les choses changer. Cela l'inquiète de voir autant de personnes venir habiter là, car le calme de Gerland, c'est précieux pour elle.

La partie sud de cette longue droite, qui est nommée allée de Fontenay, a été aménagée avant la rue Léopold Sédar Senghor, au début des années 2000 lorsque l'ENS Descartes s'est installé. Elle a connu quelques réaménagements plus récemment : « [...] ils viennent de finir le trottoir, avant y'avait pas le revêtement. C'était que du sable tout le long ; dès qu'il y avait du vent ou quoi que ce soit c'était assez horrible. » me dit Elsa en regardant sa marche au travers du casque (fig. 43).

Rue Léopold Sédar Senghor, le sable mentionné par Elsa est un sol stabilisé, dit « sans liant », composé de petits granulats de pierre de couleur claire

qui volent quand le vent est fort (ce qui arrive régulièrement à Lyon). Sa couleur évite de capturer la chaleur et il reste donc plus frais que le bitume comme en témoigne Elsa : « Puis le revêtement c'est pas le bitume, le trottoir qui chauffe quoi, c'est pas top quand y'a du vent, mais sinon c'est plutôt pas mal. » Ce même ressenti est partagé par d'autres personnes passées par là. Marc m'explique en regardant ses pieds que « [...] le sol ne donne pas l'impression d'être chaud en lui-même. Ça c'est bien. Au niveau du confort de marche, on a pas l'impression que les semelles vont fondre. » Sa couleur a toutefois d'autres inconvénients.



Fig. 43 : Elsa commentant le nouvel aménagement du sol de l'allée de Fontenay.

« Au niveau visuel ça commence à devenir fatigant parce que c'est blanc » me dit Marc en scrutant le sol. Puis lorsqu'il passe au soleil en voulant traverser la rue « Là on le voit bien le côté éblouissant, on a presque l'impression que la caméra sature un peu. » Cet éblouissement n'est pas uniquement dû à la nature du sol mais aussi au manque d'ombrage ce qui est davantage le cas au sud de la rue Léopold Sédar Senghor, qui devient l'allée de Fontenay.

« Il fait chaud et puis c'est éblouissant. Le fait qu'il y ait très peu de couvertures d'ombre par terre, le sol est très blanc. En plus il y a des réflexions sur les pare-brises des voitures et tout ça ça fait qu'on est bien ébloui. » Marc lors d'un entretien.

Lorsque Marc se souvient de ce passage où le soleil est écrasant et au zénith, il se revoit fermer les yeux pour éviter cette

lumière : « Et là si je me regarde... voilà je ferme les yeux ! je ferme les yeux à cet endroit-là. » (fig. 44)

Marc décrit ce phénomène comme quelque chose qui « s'accumule à force », qui devient désagréable une fois que l'on marche longtemps sur un sol aussi clair. La fin de l'avenue de Fontenay est particulièrement exposée au soleil :

« C'est là en particulier où ça commence à devenir fatigant pour les yeux et j'ai même fait les 20 derniers mètres de l'avenue de Fontenay en fermant les yeux parce que je commençais à avoir une fatigue au niveau des yeux. »

La souffrance ressentie par Marc à ce moment-là est due à la corrélation d'un sol clair et de l'absence d'ombre,



Fig. 44 : Marc se regardant pour constater qu'il ferme les yeux sur l'allée de Fontenay lors de l'entretien.

réverbérant alors fortement les rayons du soleil. Lorsque j'interroge Nicolas en lui demandant s'il se souvenait du changement de texture du sol lorsqu'il est arrivé sur la rue Léopold Sédar Senghor, il m'explique plus en détail ce mélange qui rend cet espaces-temps si agréable pour lui.

« Non, j'ai tellement l'habitude de passer là que j'y fais plus vraiment attention. Au début j'y fais pas forcément attention puis je me dis que cette rue elle est bien elle est aménagée assez différemment des espaces urbains habituels, tu es sur un chemin en gravier, il y a pas mal d'arbres, au milieu tu as des espèces de mini-parcs. Des petits jardins partagés, c'est assez sympa. Quand je marche, je fais pas particulièrement attention aux bruits du sol,

mais c'est vrai que c'est assez sympa d'avoir des espaces comme ça. C'est beaucoup plus vert, ça tient pas à grand-chose, c'est juste un chemin en gravier avec des plantes et ça fait du bien quoi... ça change du bitume. »

C'est ainsi que Nicolas s'est mis à passer par cette rue, lorsqu'il la franchit au travers du casque de réalité virtuelle il me dit de manière enjouée : « Là t'as l'impression que tu viens de changer d'univers quand tu passes sur le trottoir. » (Fig. 45).

Ce n'est pas qu'un changement de sol qui se produit dans la rue Léopold Sédar Senghor, mais toute une ambiance. La végétation qui borde l'allée piétonne coupe de la route les passants, à la fois



Fig. 45 : Nicolas passe au milieu de l'allée en graviers de l'allée Léopold Sédar Senghor.

visuellement et phoniquement. Pour Elsa, cette rue détonne, « [...] on arrive près de la ZAC des Girondins, là où il y a les nouveaux bâtiments, y'a un peu plus de monde. Mais avec les bâtiments et les arbres on est à l'ombre, c'est vraiment agréable. ». Marc lui relativise un peu cette ombre :

« *Oui y'a de la végétation et je pense qu'elle doit me rafraîchir quelque part, mais y'a pas vraiment d'ombre en fait sur cette partie-là. Ah là je pourrais peut-être passer dessous, bah non en fait je suis trop grand.* »

En effet, contrairement à Elsa qui est passée un peu plus tard dans la journée sur l'allée, Marc y était vers 14h lorsque le soleil est haut dans le ciel et les ombres plus rares car bien que cette allée soit fortement végétalisée, les arbres y sont relativement espacés. En revenant sur cette partie dans la discussion, Marc se dit déçu après coup du peu d'ombre de cette allée qu'il aime prendre :

« *J'attendais quand même pas mal les arbres et plantes qui étaient sur l'allée Senghor et j'ai été un peu déçu en fait. Parce que les arbres sont encore pas très très grands. Parfois c'est même difficile de passer sous les branches quand on est grand et on doit faire le tour et du coup éviter l'ombre, c'est quand même un peu dommage. C'est beaucoup moins ombragé que ce que l'on pourrait penser.* »

Il ressent tout de même l'effet de transpiration de la végétation : « Je pense que la température est quand

même moins élevée que s'il n'y avait pas la végétation autour ». Cette végétation n'est d'ailleurs pas continue, lorsqu'en descendant au sud la rue devient l'allée de Fontenay, la végétation change :

« [...] *en gros à partir d'ici, on va changer de génération d'arbres. Ils sont grands ils sont pas tout jeune tout jeune, mais ils sont tout en hauteur. Donc à midi ils font très peu d'ombre finalement. Ce serait des arbres qui s'étendraient un peu plus on aurait beaucoup plus d'ombre dans la rue.* » Marc lors de l'entretien.

Elsa qui est du même avis se fait la remarque en remontant cette même allée : « Ça manque encore un peu d'arbres ici. » (Fig. 46)

La fraîcheur apportée par les buissons semble se ressentir d'autant plus lorsque l'on passe entre des haies buissonnantes plutôt que lorsqu'elles ne sont que d'un côté. L'allée de Fontenay présente quelques buissons, mais beaucoup moins que l'allée Léopold Sédar Senghor. Les participant·es m'ont beaucoup plus parlé de chaleur à cet endroit-là. De plus, le fait que les arbres soient à la fois espacés et d'essences qui n'offrent que peu d'ombre a participé de cette sensation.

Joris qui emprunte souvent l'allée Léopold Sédar Senghor ajoute une autre caractéristique qui rend cette dernière agréable pour lui et les autres participant·es : « C'est le chemin que je prends souvent, c'est une allée assez verte. C'est pas désagréable, il y a peu de circulation, en tout cas les gens



Fig. 46 : Elsa traverse l'allée de Fontenay en plein soleil.

roulent plutôt doucement. » Comme mentionné plus haut, cette continuité de rues est à sens unique et sur une seule voie. Ainsi cet axe est seulement utilisé par les habitant·es ayant une voiture et souhaitant se garer dans les parkings souterrains ou emplacements disponibles dans la rue, réduisant sa fréquentation. Rares sont les voitures qui traversent le quartier par ici étant donné la présence d'autres cours et avenues prévues à cet effet.

Elsa aussi ressent ce calme dû à l'absence de circulation : « À part les heures d'école où les gens viennent chercher leurs gamins et se garent là, sinon y'a personne. » L'absence de bruits de moteur

en continu participe au changement d'ambiance tout comme l'absence de bruits de travaux, ici plus lointains : « Là y'a plus le bruit des travaux, y'a plus le bruit de la circulation. ». Comme le remarque Elsa en entendant à nouveau le son de sa marche, ces absences des bruits habituels du quartier, et plus globalement de l'environnement urbain, invitent à s'imaginer ailleurs : « Là on se croirait presque plus en ville. C'est calme, il n'y a pas de bruits. » Plus qu'une absence totale de bruits il s'agit d'un changement des sources sonores. Là où les voitures et les travaux prennent une place importante dans le paysage sonore, dans cette allée on retrouve les cris et chants des oiseaux ainsi que ceux plus

perçants des enfants dans les aires de jeux qui bordent l'allée. « C'est beaucoup plus agréable de passer par là... Oui dans cette allée, l'effort a été fait... mais des fois on passe et il y a des gamins qui hurlent. » me glisse Simone quand je lui demande pourquoi elle n'y est pas passée. Elle m'expliquera plus tard y passer au retour et ne pas aimer faire deux fois le même chemin.

3.1.3 Grands boulevards et cours intérieures

Dans ce dernier découpage des marches effectuées par les habitant·es de Gerland, je me suis intéressé aux personnes étant passé par deux des artères du quartier, le boulevard Yves Farge et l'avenue Debourg. De plus, ces personnes ont souvent emprunté des plus petites rues et cours intérieures jouxtant ces deux grandes travées (fig. 47). Il est intéressant de voir ici comment ces personnes ont

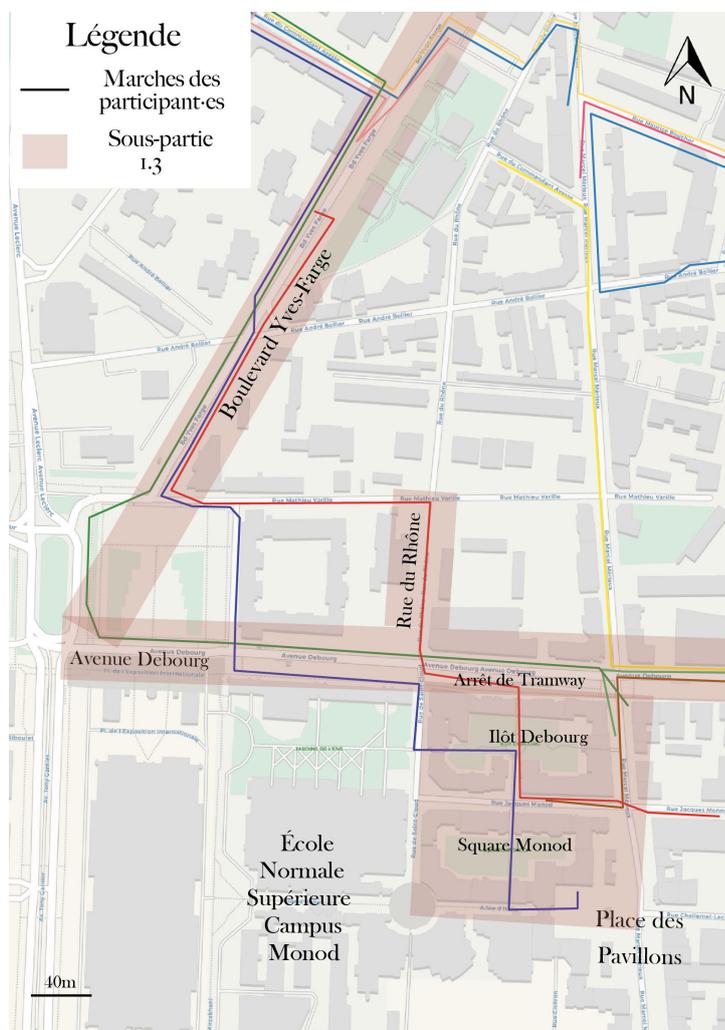


Fig. 47 : Marches des participant-es dans le sud de Gerland.

négocié la place de l'ombre, du bruit, des nuisances, et des moments de repos dans leur cheminement surchauffé. Face à l'ouverture de tels espaces, les boulevards, les avenues et leurs sollicitations, leurs bourdonnements, les habitant·es semblent répondre par l'intimité de petites cours, de petits passages enserlés dans un dense tissu urbain.

Cette partie de Gerland présente des constructions plus anciennes que les deux parties précédentes, son organisation est principalement issue des reconstructions des années 1980 et de la construction de l'ENS Lyon. L'un des points notables, en plus du campus de l'ENS, est le quartier Général Frère, qui occupe la partie est du boulevard Yves Farge et enfin de la place des Pavillons tout au sud, petit cœur de quartier où l'on retrouve quelques commerces, bars et la bibliothèque municipale récemment déplacée. Cette partie du quartier est enchevêtrée avec les deux parties déjà citées en cela que les habitant·es y passent, y vont ou y habitent. De nombreux·ses habitant·es ont débuté ou terminé leur trajet dans cette zone tout en traversant les autres secteurs.

Avenue Debourg

L'avenue Debourg est une longue avenue sur laquelle on retrouve plusieurs arrêts de tramway, un de métro, et deux voies de circulation automobile. Cette avenue est un lieu de passage incontournable du quartier. J'entends

par là qu'elle est bordée de transports et donc un endroit privilégié pour se rendre en dehors du quartier. De nombreux déplacements sur cette avenue durant l'enquête étaient de fait pour se rendre aux arrêts de transport. Elle est aussi un passage obligatoire dans le quartier car elle coupe l'axe nord-sud. Sa partie sud mène à la place des Pavillons. Cette place comporte de nombreux commerces et lieux de consommation ainsi qu'une poste, des banques, et une bibliothèque. Cela explique, en partie, pourquoi de nombreuses personnes sont passées par cette avenue durant leurs marches, parfois pour quelques minutes parfois pour une bonne partie de ces dernières. Le métro est arrivé sur l'avenue Debourg en 2000 et le tramway en 2014, qui sera remodelé en 2019 pour prolonger sa ligne. Tous deux ont profondément modifié l'aspect de l'avenue et son accessibilité.

« On arrive avenue Debourg, qui est beaucoup plus calme qu'elle ne l'était il y a quelques années depuis qu'il y a le tram. Parce qu'avant on avait 4 voies en fait. Y'a 5-6 ans. Qui maintenant est plus agréable. »

Ici, Bénédicte me partage ce qu'elle ressent en regard des aménagements de l'avenue, autrefois largement consacrée à la circulation automobile et donc plus bruyante. Ce retour quelques années en arrière détonne avec la manière dont l'avenue est perçue par les autres habitant·es m'ayant partagé leur expérience de cette ligne. Il permet

de comprendre l'évolution d'une telle avenue dans le temps, étant finalement moins bruyante que lorsque quatre de ses voies étaient consacrées aux voitures.

« Encore une fois quand on a le contexte visuel on se rend moins compte qu'on a le bruit de la circulation en plus, mais quand on a que le son comme tout à l'heure c'est bien sensible que c'est un endroit bien bruyant. »

Marc me partage ici le fait que lorsque l'on rajoute la vue (au travers du casque de réalité virtuelle) à l'écoute, le visuel prend le dessus et fait oublier en partie le son. Mais il avait été marqué lors de l'écoute de son trajet par la différence perceptible entre les sons présents et leur

densité vis-à-vis de l'allée de Fontenay qu'il empruntait juste avant. L'arrivée sur l'avenue était accompagnée par son cortège de bruits de moteur, du passage des transports en commun et des travaux de construction. « Ils nous font partout des travaux. » renchérit Elsa en passant devant un immeuble en construction sur l'avenue. Ces mêmes travaux ont empêché Marc de passer par un passage qu'il privilégie normalement :

« J'avais fait le trajet la veille et j'avais traversé l'avenue Debourg comme j'avais l'habitude de faire en prenant le petit passage qui est ici. Là les travaux sont devenus tellement imposants que je savais plus si je pouvais passer par ce passage. »



Fig. 48 : Marc regarde un petit passage qu'il a l'habitude de prendre au travers du casque de réalité virtuelle.

Marc s'est rendu compte à cette occasion de l'absence de trottoir au sud de l'avenue et m'en fait la remarque en regardant à nouveau sa marche (fig. 48).

« Je me suis rendu compte qu'à cause des travaux le trottoir sud de l'avenue Debourg avait disparu. Il faut marcher sur l'ouverture des arbres dans le trottoir pour pouvoir avancer donc je suis resté de l'autre côté. »

Marc, comme d'autres, décrit cette partie de l'avenue comme particulièrement chaude à cette heure en début d'après-midi. Malgré cela, il reste du côté qui ne profite pas de l'ombrage des bâtiments en raison des travaux qui ont condamné le trottoir. « C'est la vallée de la mort »

me dira Clémentine en arrivant sur l'avenue. En effet, la couleur foncée de l'asphalte, le peu d'arbres le long du trottoir et la proximité des bâtiments en fait un endroit très chaud durant la journée. « Là c'est le passage où il fait chaud sur le bitume. Là c'est... c'est pas agréable ici. » explique à son tour Elsa qui complète lorsqu'elle tourne à l'ombre sur l'allée de Fontenay, où s'étend une ombre, durant la marche « Là je prends le virage à la corde comme on dit pour avoir le plus tôt possible l'ombre. » (fig. 49)

C'est à ce même moment dans sa marche que Clémentine ajoutera « Le seul truc sympa dans cette rue c'est

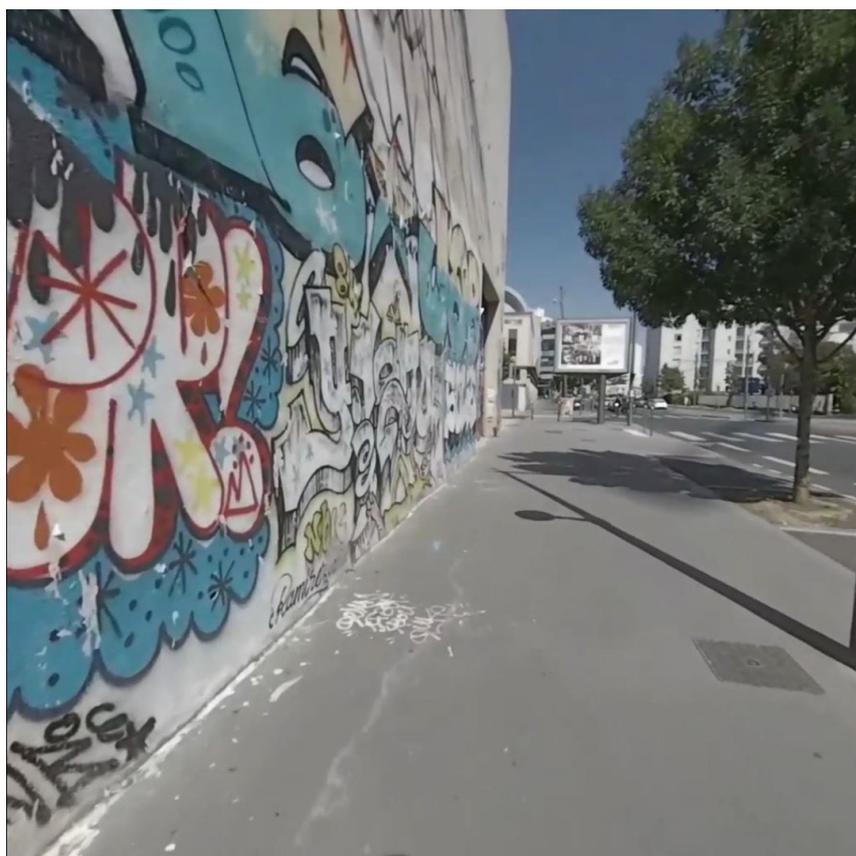


Fig. 49 : Elsa passant au soleil le long de l'avenue Debourg.

[de] regarder ce bâtiment [un bâtiment recouvert de tags par des street artistes] et chercher les nouveaux trucs. » en ajoutant une pointe de curiosité à la description morose de cette avenue qu'elle apprécie peu. Lorsqu'il entre sur l'avenue, Michel me décrit ses sensations : « J'ai eu plus chaud ici, j'ai sué à grosses gouttes. » et la manière dont l'exposition au soleil a commencé à avoir des effets sur lui après une dizaine de minutes de marche le long de ce grand cours : « C'est plus la sensation désagréable de perdre l'équilibre, qui donne presque un début de nausée. » Cette sensation, écrasante et presque assommante de la chaleur se retrouve dans mes notes de terrain, où je détaille certains jours avoir du mal à marcher

après quelques dizaines de minutes à l'extérieur et où les pauses à l'ombre furent salvatrices pour éviter l'apparition des symptômes de l'insolation. L'avenue Debourg, comme d'autres, ne laisse que peu d'échappatoires à ses trottoirs qui sont désespérément vides d'arbres sur la partie est, obligeant à marcher longtemps au soleil si on l'emprunte. Comme Michel, mon âge et mon état de santé n'empêchent pas de passer au travers de tels malaises, qui sont d'autant plus présents avec le temps : « Je vais passer pas loin d'un ancien, qui a bien du mal à marcher avec la chaleur. » me dit Michel en se souvenant d'avoir éprouvé de l'empathie pour cette personne qui avait l'air plus mal en point que lui face au soleil (fig. 50).



Fig. 50 : Michel passe près d'une personne âgée marchant difficilement.

Bénédicte, plus âgée que Michel, m'explique que dans ces moments-là elle « [...] fait en sorte de passer à l'ombre, à 90% du trajet. » choisissant des trottoirs parfois moins hospitaliers (plus étroits ou déformés par des racines d'arbres), mais plus ombragés.

Pour traverser l'avenue, Marc choisit d'aller un peu plus loin pour être à l'ombre d'un platane : « si j'avais eu à attendre à cet endroit-là c'était vraiment en plein soleil. Heureusement il [le feu] était encore vert, j'ai pu aller me réfugier sous le platane. » Le choix des lieux de traversée est réduit sur de telles avenues, très large, comportant plusieurs voies de circulation. Pour les piétons, l'attention porte sur les feux qui permettent de franchir l'avenue sans attendre au milieu. L'attente de l'autorisation de passage, plus longue que pour traverser une simple rue, engendre plus de souffrance si elle doit se faire en plein soleil.

Il en va de même pour l'attente aux nombreux arrêts de transports sur l'avenue :

« J'ai vu qu'ils veulent renforcer [la cadence]. T'attends 20 min pour un tram en journée, en plein cagnard... il y a pas d'ombres sur ces trucs. Y'a très peu d'ombres sur les arrêts de tram. Et ils veulent rendre ça joli moderne alors ils mettent métallique et du verre... » Clémentine lors d'un entretien.

En effet, le mobilier urbain destiné aux arrêts de transports en commun

sur l'avenue Debourg (et dans toute la métropole lyonnaise) est construit en verre et en acier. Utile pour s'abriter de la pluie, il est dépourvu de tout intérêt durant les périodes de fortes chaleurs, leurs toits étant transparent et créant une ombre très faible sur le sol. J'ai pu observer que bien souvent les personnes attendant à un arrêt en plein été se positionnent loin de celui-ci, à l'ombre pour éviter d'attendre sous les arrêts ou proche des réflexions de lumière qu'ils provoquent.

Cours et passages

Un autre type d'espaces-temps est celui des cours, passages et espaces piétons non loin de l'avenue Debourg. Ces passages et ces cours, des lieux-temps que j'ai découverts en regardant les marches des habitant·es, détonnent des rues et grandes avenues et sont peu visibles. Le fait de connaître de tels passages et cours résulte de la répétition, d'un rapport familial et quotidien à ces espaces-temps. Ils sont l'un des savoirs produits par le fait d'habiter à Gerland, savoir que l'on peut passer par là, ce n'est pas donné à tous·tes. Je vais m'attarder sur deux cours intérieures présentes dans ce secteur et sur un passage. Les deux cours sont situées au sud de l'avenue Debourg et le passage au nord (fig. 51) de cette dernière.

Commençons par le passage, la rue du Rhône, qu'a emprunté Bénédicte. « Là c'est la fameuse rue du Rhône, qui est

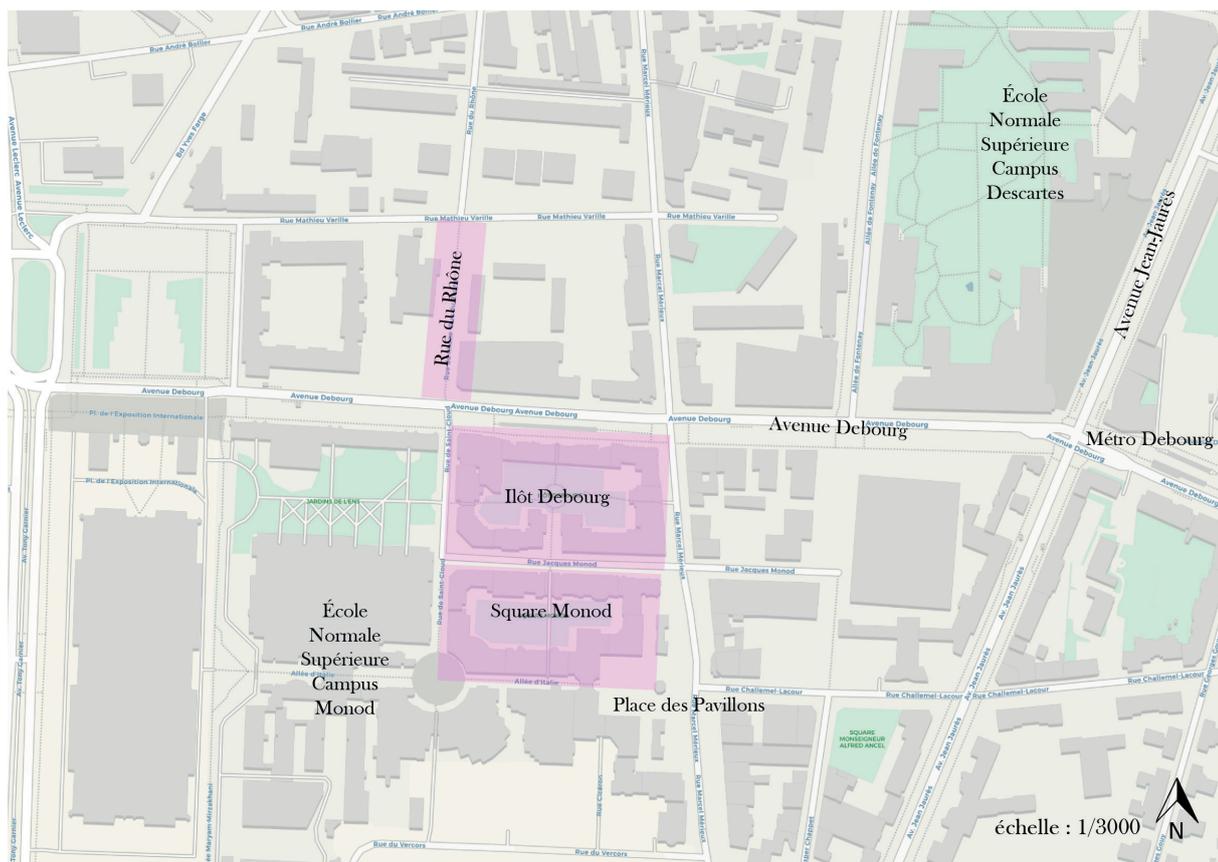


Fig. 51 : Les deux cours (Ilôt Debourg et Square Monod) et le passage (fin de la rue du Rhône) en question, à Gerland.

à la fois piétonne et circulaire. » me glisse-t-elle en tournant dans le passage.

Bénédicte : le souhait était qu'elle ou son mari n'ait pas à faire un long trajet jusqu'au travail. Malheureusement pour elle ce fut un lieu plus proche du travail de son mari. Mais le quartier, ses cours intérieures, les espaces communs dans les immeubles, tout cela lui plaisait. C'était il y a 25 ans, le boulevard était bien plus calme, les jardins ouvriers ont disparu. Mais alors que Gerland était « le paria de Lyon il y a 50 ans » aujourd'hui « c'est devenu un quartier scientifique » recherché.

Cette partie de la rue du Rhône est fermée par une barrière en bois empêchant sa traversée par les voitures et camions. Ce passage est largement arboré et bordé de la végétation de l'école maternelle qui la jouxte (fig. 52). « Elle est très humide l'hiver, c'est une vraie patinoire et y'a des feuilles partout, mais en cette saison elle est très agréable parce qu'elle est fraîche. » m'explique Bénédicte en la parcourant. L'ombre y est grande et le passage pour les piétons est large, de plus peu de voitures l'empruntent mis à part les personnes résidant dans la résidence HLM en face de l'école maternelle. « Elle est calme

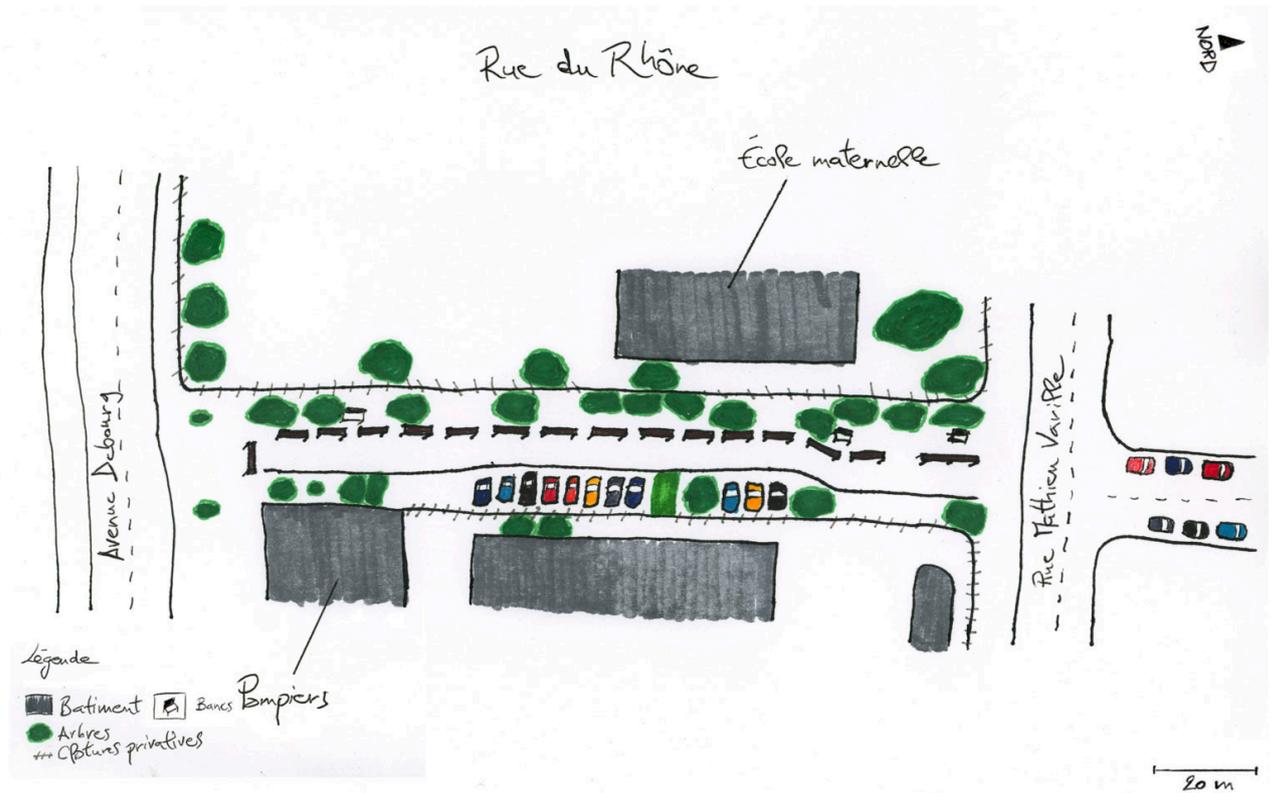


Fig. 52 : Un dessin de la fin de la rue du Rhône, nommé passage par Bénédicte. Dessin issu de mon carnet de terrain.

aussi ça fait partie des rues que l'on peut emprunter pour éviter les nuisances sonores, il y a très peu de voitures. » Ce passage très emprunté par les piétons est très agréable durant l'été, j'ai pu m'en rendre compte par moi-même : l'ombre y est presque continue et l'on évite des axes plus importants, comme le boulevard Yves Farge. Il s'agit d'une respiration avant de se rendre sur l'avenue Debourg ou après l'avoir quitté.

« Et puis il y a quelques bancs donc il y a toujours du monde. » dit Bénédicte alors qu'elle passe à côté d'une personne assise. J'ai pu observer qu'en plus d'avoir quelques bancs ce passage comporte de nombreuses assises plus informelles.

Une bonne partie du muret jouxtant la maternelle est le plus souvent à l'ombre et à une hauteur où l'on peut s'y asseoir. De plus, les barrières en bois qui délimitent la partie consacrée aux piétons de la chaussée constituent également de bonnes assises : proches des arbres, elles sont elles aussi à l'ombre. Il en résulte un passage emprunté non seulement par les personnes de passage, mais aussi par celles qui veulent trouver un endroit pour faire une pause, discuter avec d'autres ou se reposer à l'ombre.

La première des deux cours, l'îlot Debourg, est directement accessible à partir de l'avenue Debourg. Celle-ci est en bonne partie constitué par

la résidence de HLM « Le Rhône ». L'autre, le square Monod, est joignable en traversant une rue à partir de la première. Elle est directement reliée à l'ENS par l'un de ses accès. Elles sont étroitement liées par leur proximité, mais sont utilisées et aménagées de façons différentes.

La première cour, l'îlot Debourg, possède quatre accès (fig. 53) et de nombreux arbres en son centre et dans sa partie est. La résidence HLM qui constitue sa partie nord a été construite

en 1984 et est aujourd'hui en pleine rénovation thermique (changement de fenêtres et isolation). Se trouvant au niveau de l'arrêt de tram ENS Lyon, de nombreuses personnes l'empruntent directement en sortant des transports pour rejoindre le sud du quartier, comme la place des Pavillons ou l'ENS. C'est une cour fréquentée, où l'on passe, mais aussi où l'on s'arrête. Elle est composée d'assises et d'un toboggan pour enfants. Il y a quelques bancs, mais de la même manière que sur la rue du Rhône ce sont les assises informelles qui prédominent



Fig. 53 : Un dessin à partir de mes observations des cours de l'îlot Debourg et du square Monod. Dessin issu de mon carnet de terrain.

et qui sont largement utilisées.

Lorsque Anna l'emprunte, il y a des personnes assises sur le rebord de murets, à l'ombre, en train de discuter (fig. 54). Elle me dit : « y'a pas de bruit » puis « y'a pas de voitures ici. ». Lorsque ses enfants étaient plus jeunes, elle venait avec eux de temps en temps s'abriter dans cette cour qui devenait le creuset de leurs aventures.

La seconde, le square Monod, dans la continuité de la première, est fortement arborée. On y retrouve plus d'équipements que l'îlot Debourg, une

boîte à livres, des espaces d'information, des assises, des bancs, des jardins partagés. Rénovée plus récemment, elle a notamment été investie lors du confinement par les habitant·es du quartier qui ont créé une association « Les compagnons des pavillons », fondée par des propriétaires vivant autour de ce square. Après avoir rénové et planté les espaces verts du square Monod, iels se sont intéressé·es à l'îlot Debourg. Il s'agit pour cette association d'œuvrer « [...] activement pour l'embellissement des espaces publics dans nos quartiers, ainsi que la création de liens d'entraide et convivialité. » Depuis 2020 la cour



Fig. 54 : Anna entre dans la cour de l'îlot Debourg, des personnes profitent de l'ombre et des assises informelles.

présente trois accès, dont un donnant dans un bâtiment de l'ENS (fig. 53).

Lorsqu'elle pénètre dans la cour à nouveau, au travers du casque de réalité virtuelle, Bénédicte détaille : « Et là on va rentrer dans le fameux jardin de la résidence qui est ouvert. [...] c'est des jardins intérieurs, des jardins d'une résidence. Où il doit y avoir un droit de passage. » L'ouverture de ces cours, qui ont été conçues ainsi, est présente depuis les années 1980, une exception dans le quartier. Je reviendrai plus longuement sur la fermeture d'un certain nombre d'espaces de copropriété durant les années 2000 un peu plus loin. Le square Monod est désigné comme un jardin par Bénédicte :

« Y'a deux avantages, y'a un peu d'ombre et de la tranquillité. Ce jardin c'est le rendez-vous des papys mamies du quartier aussi. Parce qu'il y a quelques bancs. Notamment le banc qui est là est très convoité le matin. Et comme y'a Casino qui est pas loin les gens s'arrêtent facilement. »

C'est un espace-temps fait d'arbres, de murets et de recoins, permettant une certaine intimité et une grande tranquillité aux personnes venant s'y reposer. Un terrain de boules est bordé de bancs, des jardins sont aménagés par les habitant·es de la cour, une boîte à livres s'emplit et se vide au fur et à mesure des passages. C'est un espace-temps dont les possibles sont multiples et ne sont pas limités à des prescriptions

urbanistiques et fonctionnalistes. On peut aussi bien venir y lire un livre que partager un pique-nique, faire de l'exercice comme rencontrer son voisin qui téléphone sur un banc.

Cette cour, comme la précédente, est nichée à proximité de la place des Pavillons qui dispose de commerces, de lieux de rencontre et d'une bibliothèque. Ces deux cours viennent compléter cette impression de lieux où l'on peut rester. De plus elles sont des raccourcis dans des espaces-temps fortement bâtis, obligeant souvent les piétons à faire de grands détours. Juste en sortant de la cour, Bénédicte passe sous les arches que forment les bâtiments et me partage son enthousiasme pour de tels aménagements « Là on passe sous les arches, que l'on apprécie en cette saison pour l'ombre et l'hiver quand il pleut. »

Caractéristiques d'un boulevard singulier

Je vais maintenant parler du boulevard Yves Farge, autre axe emprunté régulièrement par les habitant·es de Gerland.

Ce boulevard, qui va du nord au sud du quartier de Gerland (fig. 55), est large et arboré.

Contrairement à d'autres axes nord-sud comme la rue de Gerland, ce dernier n'est que peu emprunté par les voitures et les camions. Cette rareté en fait un lieu où il est facile pour les piétons de traverser



Fig. 55 : Le boulevard Yves Farge dans le quartier de Gerland.

à tout moment, sans se contraindre aux passages piétons. « Là on retrouve des ombrages, je regarde et je ne traverse pas dans les clous, je vous l'avais dit. » m'explique Jeannine en regardant sa marche. Elle n'est pas la seule à avoir fait régulièrement ce choix en m'expliquant que le boulevard étant une ligne droite et peu fréquentée, il est aisé de voir venir les véhicules avant de s'engager sans réel risque.

Les trottoirs larges sont pratiques pour marcher, et le fait qu'ils soient plantés de platanes permet une ombre presque continue, d'un côté ou de l'autre de la chaussée en fonction des moments de la journée. Le choix du côté par lequel on prend le boulevard dépend de différents

moments, et perception de ce trajet. Michel, par exemple, est plus sensible à comment il se sent, des bruits des moteurs ou de quelle photographie il va pouvoir prendre : « je vais d'un côté ou de l'autre ça dépend de l'humeur, du passage des voitures. », alors qu'Anna fait le choix de l'ombre et est habituée à traverser toujours au même moment lorsque la rangée de platanes cesse d'un côté pour rejoindre l'autre : « Là je traverse pour l'ombre. Et souvent je fais pas bien je traverse en diagonale là, mais là y'avait les gens qui me gênaient. ». Pour Bénédicte aussi l'ombre était prioritaire sur un tel boulevard, qu'elle a d'ailleurs emprunté pour cette raison avant tout : « Non j'ai pas pris la rue Bollier, j'ai pris la rue d'après parce

que je savais que j'allais passer sous les arbres. Vu la température ambiante, je me suis tenue à l'ombre. » Ce n'est pas dans son habitude d'y rester longtemps. Elle habite sur le boulevard, mais bien souvent elle s'éclipse par de plus petites rues, ce qui raccourcit son trajet. Le jour de la marche, les conditions étaient différentes : « en pratique je passe rarement ici, car ça me rallonge, mais hier c'était bien de passer à l'ombre quoi. ». Elle n'est pas la seule à ne pas le privilégier, comme me le dit Fabien « c'est souvent comme ça, je ne croise pas tant de personnes que ça sur ce trajet-là... » qui témoigne d'un certain vide sur les trottoirs du boulevard.

Il faut dire que les grands platanes ont aussi de grandes racines, qui n'aident pas à la praticabilité des trottoirs et entrent parfois en concurrence avec le fait de rester à l'ombre pour Bénédicte : « Le trottoir là il est plutôt défoncé. Je le prends rarement à pied, je passe plutôt de l'autre côté. Là actuellement la mission c'était plutôt de rester à l'ombre. » Fabien, pragmatique, compte le nombre de passages piétons à traverser pour faire le choix de son côté : « De ce côté-là ça fait que traverser, tu as une jonction et encore une jonction. C'est plus pratique là je reste sur un trottoir et je traverse deux fois et puis voilà. » bien qu'il passe alors en plein soleil. Cela ne le dérange pas trop, lui qui a grandi à la Réunion.

⁶⁵ On peut retrouver la vidéo « Trace Subjective » montée pour cette recherche dans le cadre d'une publication à cette adresse : <https://vimeo.com/567011154/5e1740766c?share=copy> elle reprend un trajet effectué par plusieurs participant-es en gardant les commentaires faits sur les sensations du dispositif et les observations de ces derniers et dernières sur le quartier et la chaleur.

Enfin, ce boulevard, bien qu'à l'ombre et loin d'être saturé de bruits de moteur, ne présente que peu d'assises. Quelques bancs y sont dispersés mais souvent face à la route et pas toujours sous un arbre. Valérie me partage que pour elle se serait un endroit tout indiqué pour se poser « Le boulevard Yves Farge il est long, les trottoirs sont larges donc ce serait pas mal de pouvoir s'y poser. Actuellement ça n'arrive pas du tout, déjà y'a pas de bancs. » Mise à part la présence de la terrasse d'une boulangerie, souvent bien occupée, les lieux de rencontre y sont très rares, qu'ils soient gratuits ou payants. Et des discussions peuvent s'éterniser à un arrêt de bus alors transformé un temps en table à manger.

Ainsi la manière dont se composent nos parcours pédestres urbains lors des fortes chaleurs peut sembler multiple au point de rendre sa compréhension insurmontable⁶⁵. Le vent, le type de sols, la présence de vitres reflétant le soleil, le bruit des moteurs, les ombres, la qualité des trottoirs, leur largeur, la luminosité ou encore la possibilité de faire une pause régissent ces cheminements. Tous passent par une connaissance du quartier, d'itinéraires et de sa propre propension à supporter ou non la chaleur. Ces connaissances forment des savoirs vernaculaires qui sont fortement situés à Gerland et selon les usages que font les personnes de la rue. L'espace-

temps surchauffé subit des déformations, qu'elles soient temporelles, avec des impressions que le temps s'étire lors d'une marche, ou bien préméditées en prenant des chemins plus longs, mais davantage en adéquation avec la chaleur ambiante. Ces manières de faire mêlent des tactiques quotidiennes. Ces tactiques (De Certeau, 1980) se transforment en stratégies lorsque le lieu devient habité, lorsque les habitant·es de ces quartiers sont capables d'avoir fait l'expérience de ces lieux-temps pour les rendre en partie leurs, les conduisant à réinventer régulièrement la façon d'habiter la rue en été, au gré du climat et des changements qu'il induit tout en se mêlant à celui des travaux reconfigurant les possibles. La complexité de tels choix se loge dans le tissu formé par tout un·e chacun·e dans un espace-temps donné. Ces choix complexes peuvent être décrits et questionnés lorsque l'on prend le temps de les accepter comme parfois irrationnels, paradoxaux ou illogiques et de comprendre que l'on ne saisit qu'une infime portion de ce qui peut former nos choix en mouvement, pris dans le continuel recommencement d'un pas et de tout ce qu'il suppose.

3.2 Expériences sensibles du quotidien surchauffé

Dans cette partie je voudrais revenir sur comment nous nous exprimons lorsqu'il s'agit d'évoquer le climat. Quels mots, mais aussi postures, mouvements, et impressions mobilisons-nous pour ressentir et partager le temps qu'il fait et comment il nous affecte. Au travers des expériences citées dans la partie précédente je vais faire un rapide retour sur la manière dont les personnes ayant participé-es à cette recherche tout comme moi-même évoquent le climat, ses effets et comment le dispositif mis en place dans cette recherche vient aider ou freiner un tel partage.

3.2.1 Comment ressentons-nous le climat ?

« Hier j'ai vraiment eu très chaud, d'ailleurs je me suis arrêté dans le jardin deux minutes pour lire. Je suis comme vous, je sue à grosses gouttes. Et puis j'ai continué jusqu'à la maison. »
Bénédicte lors d'un entretien.

Lorsque je parcours les rues de Gerland à 14h le 21 juillet 2020, on pourrait croire que le confinement a repris. Les rues sont vides ou presque, seul-es quelques employé-es se tiennent à l'ombre d'un arbre ou contre un bâtiment, iels fixent la rue comme figé-es devant le spectacle

d'un désastre. Je transpire énormément et je rentre d'un entretien avec Bénédicte quelques minutes auparavant. Souvent je prends mon vélo, car j'essaie de limiter mon exposition à la chaleur pour pouvoir tenir tout l'été. Cette fois-ci je suis à pied et la traversée de chaque rue me paraît un défi. La lumière est vive, le ciel d'un bleu immaculé et les ombres maigres. L'air est si sec que j'ai l'impression que ma peau est abrasive lorsqu'elle n'est pas trempée de sueur.

Faire l'expérience de la rue surchauffée c'est aussi se projeter en avant le matin, se demander comment sera la journée, si elle sera plus ou moins chaude qu'hier, et se demander s'il est toujours possible de dérouler le programme prévu et, si oui, comment.

« Y'a un point qui est très important, c'est la température qu'il fait quand j'ouvre les fenêtres le matin. C'est vraiment la température minimum qui va me dire à quel point la journée va être difficile. Si le matin je me dis que l'appartement n'a pas refroidi dans la nuit, la journée va être dure. »

Marc me confie la manière dont le matin, en ouvrant les fenêtres, il découvre comment sera la journée à venir. La température qui s'annonce se corrèle avec ce que l'on compte y faire, rester enfermé pour éviter de s'exposer ou négocier comment se rendre au travail en empruntant d'autres moyens qu'enchaîner les pas. Lorsque cette chaleur s'accumule, et j'ai pu l'observer

dès début juillet 2020, c'est tout un défilé de personnes, boîte de ventilateur en main, qui peuple les rues. On voit venir l'été et, après quelques premières vagues, on passe à l'achat de l'un des outils permettant de maintenir son corps au frais à l'intérieur. Pour la rue, il ne semble pas y avoir grand-chose à faire à part prendre un transport climatisé ou attendre, après plusieurs jours de forte chaleur, l'arrivée de la pluie, l'orage et la redescende des températures. C'est à Lyon un cycle qui se répète et commence par l'arrivée du vent : « C'est plus le vent, quand il y a du vent ça amène un changement de températures. Quand on vient d'une période chaude, le vent amène la pluie ou en tout cas un peu de fraîcheur. » C'est l'horizon souhaitable que m'expose Valérie, en parlant de comment elle lit le climat, transformant des indices, parfois de basse intensité, en éléments concrets du futur.

Cet ensemble d'indices forme ce que l'architecte Marina Popovic nomme le « ressenti thermique », ce dernier est « [...] perpétuellement influencé par l'expérience passée, par l'anticipation des conditions à venir et par les conditions climatiques et états affectifs actuels. » (2017:172) Ainsi, nous allons sortir ou non en fonction d'un ensemble d'éléments. Il en va de même pour le choix du trajet. Ces éléments sont un maillage entre ce que l'on sait, ce que l'on veut faire et comment l'on se sent. Ce que l'on sait c'est ce que l'on a appris par l'expérience et par nos connaissances

à propos du climat quotidien (le savoir vernaculaire), et cela se réfère au passé. Ce que nous voulons faire, « l'anticipation », ce qui nous pousse à sortir, constitue le but que l'on se fixe à un moment donné, le futur. Et enfin les états dans lesquels nous sommes et ce que nous pensons des conditions climatiques actuelles, cela a avoir avec le présent. Cet ensemble de couches vient nous orienter à la fois dans nos choix en regard de la chaleur, mais aussi dans les manières d'y faire face au quotidien comme de manière plus spontanée durant un trajet lorsque nous allons dévier ou anticiper la chaleur ressentie à tel ou tel endroit.

Quels éléments dans ceux partagés par les habitant·es, se sont retrouvés dans l'expérience réactivée, la méthode que j'ai choisie dans cette enquête pour permettre le partage sensible de la surchauffe ?

3.2.2 Ponts et voix du sensible

Dans ce dispositif, l'hypothèse méthodologique fut de tenter au travers de la réactivation d'une marche dans un casque de réalité virtuelle et du son qui l'accompagne, de permettre aux participant·es de décrire leurs sensations ressenties à nouveau ou perçues au moment de cette nouvelle expérience. Mon questionnement porte ici sur les éléments qui ont pu contribuer à réactiver des sensations de chaleur et

d'autres ayant pu freiner le partage que j'ai pu demander aux personnes pendant l'enquête.

Avant tout, il y a la question de l'immersion, nécessaire à l'expérience pour y faire entrer nos sensations. Il s'agit de ne pas prendre l'expérimentation comme une chose froide mais y mettre de sa personne, l'incarner. Sur ce point, la plupart des participant·es ont témoigné d'un effet d'immersion très fort. « Oui j'avais l'impression d'y être, avec un peu plus de liberté, on peut être en train de traverser la rue et tourner la tête par exemple. Des détails que j'ai pu vérifier. » m'explique Marc qui note aussi ce que cela lui a permis lorsqu'il s'agissait de me décrire des choses qu'il n'avait pas toujours remarquées la première fois. Cela lui a donné l'occasion à lui aussi de revisiter cette marche.

Parfois, les impressions ont différé entre la marche, l'écoute, et l'expérience au casque : « Là en regardant comme ça j'ai moins l'impression d'avoir été envahi par les voitures. Je l'ai, mais je me suis plus sentie... ça m'a moins choquée. » commente Simone après avoir été marquée par la présence des véhicules lors de l'écoute. Cette écoute a d'ailleurs pu révéler des éléments qui étaient passés sous les radars : « Ah tiens j'avais pas fait attention qu'il y avait des bruits de grillons, enfin de cigales... » partage Fabien.

Les cigales, comme le bruit des climatiseurs, sont des éléments sonores

qui évoquent la chaleur qui ont souvent donné chaud à nouveau lors de la répétition de la marche avec le casque : « j'ai l'impression d'avoir fait à nouveau le trajet, d'avoir le soleil au-dessus de moi. » me dit Jean, en sueur après avoir porté le casque de réalité virtuelle. Simone elle aussi a eu l'impression « [...] d'avoir eu chaud, d'avoir toujours vu autant de béton, je cherchais les coins verts. ». Ici le béton s'associe à la chaleur là où « les coins verts » sont synonymes d'un peu de fraîcheur. Cette sensation de chaleur, en plus de passer par la transpiration des participant·es est aussi étroitement liée à la lumière dont témoigne les personnes : « Là on voit qu'on est en plein été y'a une lumière très forte, très dense. Éblouissante un peu, très blanche. » décrit Bénédicte en regardant vers le haut des immeubles. Ce rapprochement entre lumière et chaleur est souvent présent dans les témoignages. Il s'agit d'une correspondance – une synesthésie – qui associe un élément visuel, la lumière tout à fait perceptible par le casque, avec une sensation déjà perçue, la chaleur dont le souvenir est fort et les indices prégnants, mais qui n'est pas directement éprouvée au travers du soleil sur nos vêtements ou notre peau. « De voir le soleil, de le voir sur le béton. De voir cette lumière... ça attire et je me disais purée, il y a l'ombre et il y a le soleil... on voit tout de suite. » me dit Simone en pointant du doigt la différence de température très importante entre les parties de la rue exposées au soleil et celles à l'ombre.

Le rôle de la vue est ici un vecteur important du ressenti de la chaleur « Par rapport au casque ou en vrai, oui j'ai senti le soleil, j'ai surtout vu finalement. J'ai vu le soleil qui se reflète sur les bâtiments en béton, sur le sol, sur le blanc... » renchérit Simone. Ce lien entre la lumière du soleil sur l'environnement bâti et la chaleur dégagée est aussi fait par Angélique visible lors de la vidéo « Trace Subjective » (à 6'08) (annexe 25) lors de laquelle elle commente son impression vis-à-vis des immeubles de l'autre côté de la rue « On a vraiment l'impression que les immeubles sur le côté ils renvoient une espèce de chaleur en fait » durant une marche en milieu d'après-midi (fig. 56).

Un autre sentiment pouvant passer par le visuel est ici l'empathie. Les personnes pouvant, au travers du casque, s'observer elles-mêmes constatent à quel point elles souffraient de cette chaleur. L'immersion est telle dans ce dispositif qu'il provoque une sensation de chaleur importante, du fait de se souvenir d'un trajet surchauffé, mais aussi de voir la lumière apparaître à l'image et de percevoir comment l'on se sentait au moment de la marche. Ces trois éléments sont liés au travers du dispositif mis en place, mais pourraient être interrogés séparément dans d'autres cas, comme me le dit Angélique avec humour après avoir retiré le casque : « J'ai vraiment eu chaud ! J'aurais pas dit. Tu as pas une vidéo de l'Antarctique ? »



Fig. 56 : Angélique commente la sensation de chaleur que lui procure la lumière sur les immeubles de l'autre côté de la rue.

3.3 Faire face aux aléas

Notes de terrain, 11 juin 2020 : Travailler sur un terrain dépendant du climat donne un rythme particulier à l'enquête. D'un jour à l'autre, et parfois au cours d'une même journée, la température varie, la pluie s'invite, le vent se lève. Tout d'un coup tout devient contraste vis-à-vis des fortes chaleurs. Choisir le climat c'est aussi choisir le changement.

Alors que j'écrivais ces lignes, je ne m'étais pas encore rendu·e à Madrid réaliser mon terrain d'enquête. Je n'avais donc pas encore pris la mesure du climat estival lyonnais en comparaison. À Madrid la température reste stable, elle n'effectue que peu de variations durant l'été, elle monte à partir de juin pour atteindre des semaines caniculaires très intenses avant de légèrement redescendre. Ce cycle dure tout l'été jusqu'à fin septembre. Le climat lyonnais est lui très contrasté. Les températures augmentent aussi à partir du mois de juin, mais la saison estivale est parsemée de redescentes brutales, dues aux orages. Cela en fait deux terrains très différents à appréhender. L'expérience de la chaleur est plus stable à Madrid, mais aussi plus difficile : les températures montent très haut, les nuits sont très chaudes et le sommeil difficile. À Lyon, la difficulté réside dans le fait de ne pas savoir de quoi sera faite la semaine à venir. Il est difficile donc de se projeter dans des marches avec les habitant·es et

des entretiens. Cela m'a amené à être particulièrement vigilant·e à la météo et à appréhender la difficulté à réaliser des prévisions lorsque régulièrement le bulletin météo se laissait surprendre par des « évènements climatiques ». Dans cette partie, je vais discuter ce que de tels aléas engendrent pour la recherche, ce que le climat fait et défait sur le terrain.

3.3.1 Recherche climatiquement située

Comme l'explique le géographe Michel Lussault à propos de la chaleur, dans sa préface au livre du sociologue Eric Klinenberg sur les vagues de chaleur de 1995 à Chicago :

« La catastrophe n'est pas immédiate, ne résulte pas d'une « frappe » accidentelle brutale par un aléa extérieur « discret » - ouragan, tremblement de terre, inondation, explosion, glissement de terrain - mais émerge petit à petit, procède d'un tramage de faits de températures et de caractéristiques sociogéographiques. » (2021 : 20)

Les périodes de fortes chaleurs sont des évènements fortement, mais à l'impact diffus. C'est-à-dire qu'elles ne nous « frappent » pas d'un seul coup, à un moment précis d'une journée, mais pendant une durée relativement longue : de plusieurs jours et nuits à parfois plusieurs semaines consécutives. Leur installation procède d'évènements

climatiques les préfigurant (comme l'absence de vent) et les succédant (comme les orages dont je parlais). Cette installation s'effectue par couches successives qui sont elles-mêmes en lien avec l'espace-temps où elles se déploient.

« Les phénomènes que le chercheur doit aborder sont donc des « composites », des assemblages de réalités spécifiques : biophysiques [...] ; individuelles et sociales [...] ; urbaines » (*ibidem*)

C'est à partir de ces composants – biophysiques, individuels et sociaux, urbains – que l'on peut parler de recherches climatiquement situées. Elles prennent en compte des effets météorologiques qui sont eux-mêmes imbriqués dans des espaces-temps donnés – ici, Arganzuela et Gerland – et dont les manifestations sont socialement interprétées par leurs habitant·es. Lors d'une recherche s'intéressant à ces assemblages, on peut observer ces phénomènes à l'échelle d'un pays, d'une ville ou d'un quartier. Dans le cas de ma recherche, ce sont les marches des participant·es qui m'ont intéressé·e et qui ont dressé la cartographie de mes investigations. Autant d'un bout à l'autre de la continuité urbaine lyonnaise les conditions météorologiques peuvent être différentes et engendrer des différences climatiques, ainsi des averses peuvent affecter la partie nord de la ville alors que le sud reste sec, autant en quinze minutes de marche le climat reste stable. En revanche, certaines rues sont plus

venteuses du fait de leur orientation, de leur largeur, de la manière dont les bâtiments forment un couloir ou non autour de cette dernière, etc. De même l'absence de végétation, ou sa présence, la prédominance du béton ensoleillé ou du stabilisé ombragé vont faire varier à cette échelle ce dont les habitant·es font l'expérience. Cela ne les empêche pas de prendre comme référence des prévisions à des échelles bien plus grandes, comme le proposent les bulletins météo. Iels le font souvent de manière assez détachée, comme s'il fallait bien s'appuyer sur quelque chose pour savoir quand aura lieu l'orage, non pour lui-même, mais pour mettre fin à la chaleur, plutôt que de chercher assidûment quelles seront les températures de demain.

Les habitant·es d'Arganzuela ou de Gerland m'ont volontiers parlé du temps qu'il fait, de leur manière d'appréhender celui qui est et celui qui passe : « Si on regarde le ciel et les oiseaux, on voit la date. » me dit Jeannine le nez en l'air. C'est aussi souvent un désintéret pour la météo au sens du bulletin météo et de ses prévisions :

« C'est jamais une préoccupation d'aujourd'hui pour le lendemain. C'est-à-dire que je n'ai pas la télé, je ne regarde pas la météo, je ne m'en préoccupe pas. Il fait chaud il fait chaud, il pleut il pleut. »

Me partage Michel en m'expliquant que télétravailler a certainement un rôle dans le peu d'intéret qu'il porte au temps qu'il

fait quand il ne doit pas nécessairement sortir. Pour Marc il en va de même, mais bien que ne cherchant pas à connaître les températures il finit par en entendre parler, c'est dans l'air :

« Sur les températures, c'est pas très actif de ma part, je vais entendre l'information d'une manière ou d'une autre. Je serais pas bien dire à quel moment je sais que cette semaine ça va être la canicule. Quelque part c'est quelque chose dont je vais en entendre parler. »

Pour moi qui suis devenu·e très vigilant·e aux bulletins météorologiques, notamment pour pouvoir prévoir des marches avec les habitant·es, j'ai dû apprendre à faire avec ces prévisions qui bien que souvent inexactes sont précieuses pour repérer des tendances sur une semaine : est-ce qu'il fera chaud si oui dans quelle mesure ? À quel horizon sont prévus les orages et engendreront-ils une baisse longue ou brève des températures, etc.

Il s'agit à chaque rencontre de se rendre compte de quelle « ambiance météo » (De la Soudière, 2019) je partage avec les habitant·es, c'est-à-dire : « la conjonction entre un individu, un moment, son activité de l'instant, un lieu, le « grain » de l'air, le ciel, la luminosité, l'ensoleillement ou au contraire l'obscurité [...] » (*ibidem*). L'analyse de cette ambiance météo est passée par des questions adressées aux habitant·es comme « comment vous vous renseignez sur le temps qu'il va faire ? » laissant

au final plus de place aux manières de prendre la température plutôt qu'au fait de consulter un quelconque bulletin météorologique. De plus, l'expérience du casque a permis comme je l'ai décrit dans la première partie du chapitre de faire réagir les personnes sur ce qu'elles percevaient du temps qu'il faisait pendant leur marche au travers de ce qu'y leur était perceptible par le casque, leur permettant d'analyser elles-mêmes ce qui leur faisait dire qu'il avait fait chaud ou non.

3.3.2 Prendre les devants : s'équiper et équiper la rue

Face à la chaleur, les habitant·es du quartier de Gerland doivent parvenir à faire des compromis entre leurs ressentis, ce qui pourrait les faire souffrir, et le fait de devoir se déplacer dans la ville alors que le soleil est haut dans le ciel. Pour y répondre, ils et elles s'équipent et se projettent.

Leurs équipements et la manière dont ils et elles sortent par temps de fortes chaleurs sont des choses que j'ai pu interroger lors des entretiens et observer lors de la marche à laquelle je les avais convié·es.

Pour Nicolas, Fabien et Mathis, il s'agit de prendre de l'eau avec soi, une casquette, des lunettes de soleil et de s'habiller court :

« Déjà en ce moment c'est short obligatoire, car en pantalon tu crèves. Après j'essaie de prendre des habits un peu clair genre haut blanc, une casquette pour me protéger un peu du soleil... lunettes de soleil s'il faut. » (Nicolas lors d'un entretien).

Ces fins éléments matériels dessinent une panoplie de l'été, un ensemble d'artefacts destiné à se prémunir de la déshydratation, mais aussi des coups de soleil et des coups de chaud. Comme me l'explique Karine, s'habiller court c'est aussi « lié aux rapports de genre », ça l'a dérangé pendant longtemps à cause des regards, maintenant il « s'en fout », il a « des jambes de bonhomme ». On retrouvera le fait de prendre une tenue courte chez Jean aussi qui explique en sortant du travail où il a l'obligation de porter un pantalon, « au niveau des jambes, il doit faire 60 degrés c'est pas possible. ».

Dans le reste du kit de survie, on retrouve la crème solaire pour Angélique, Valérie, Simone et Anna. Simone, elle a plutôt tendance à porter des vêtements longs et amples pour se prémunir de la chaleur et surtout du soleil. Presque tout le monde me parlera de se couvrir la tête, que ce soit nouveau comme pour Michel « Mon petit crâne chauve il va falloir que j'y fasse attention, on parle de climat c'est ça aussi quoi. » ou du fait d'allergies comme Bénédicte « Moi je me couvre parce que je crains le soleil, je suis un peu allergique donc j'ai des bronzages très agricoles. ».

Mais lorsque l'on partage avec les habitant·es sur comment prendre la rue par ces fortes chaleurs, la conversation en arrive vite à ce qu'il manque dans cette dernière. C'est aussi une manière d'y faire face que d'imaginer ce qui irait mieux, les choix faits et les problématiques que cela soulève pour leur quartier. À partir de là, il ne s'agit plus seulement de s'équiper soi-même mais aussi de s'équiper en réaction aux manières dont la rue est équipée.

Prendre de l'eau avec soi c'est bien, mais « il manquerait une petite fontaine là, sur ce trajet » m'explique Elsa lorsqu'elle refait la marche au travers du casque. En effet, bien que présentent dans le quartier (on en dénombre 6 dans la zone enquêtée) les fontaines publiques sont indispensables durant l'été pour permettre aux habitant·es de recharger leurs bouteilles et de se rafraîchir. Pour Marc, qui sort souvent pour accompagner ses enfants aux aires de jeu du quartier, leurs dispositions sont très importantes :

« Là l'aire de jeu par exemple elle est vraiment en plein soleil. À certaines heures de la journée y'a des ombres qui doivent aller jusqu'aux bancs. Donc les parents peuvent attendre pas en plein soleil, mais les enfants... »

Marc me partage ici son incompréhension face aux positionnements des aires de jeu dans l'espace-temps du quartier. Pour lui c'est récurrent, elles sont souvent en plein soleil et bien souvent dans des matériaux inadaptés aux fortes chaleurs.

C'est ce que souligne aussi Angélique à travers le casque, en passant devant une aire de jeu récemment construite, elle est dubitative : « Le parc pour enfants... il y a que des trucs métalliques, du coup ils peuvent pas y aller les enfants... c'est bouillant en fait. » (fig. 57)

Simone renchérit en passant près d'une autre aire de jeu :

« C'est vrai qu'on cherche quand même le vert... même le truc qu'ils ont fait pour les enfants, c'est que du béton... j'ai cru que c'était pour les chiens au début. Que des matériaux froids... »

Il n'y a toutefois pas que des commentaires négatifs de l'aménagement

actuel, « ils ont rajouté quelques bancs qui n'y étaient pas avant » désigne Elsa en passant près d'un banc lors de sa marche sur l'allée de Fontenay. Néanmoins, les personnes rencontrées estiment que cet urbanisme et cet aménagement des espaces-temps ne prend pas (encore ?) en compte l'accroissement présent et futur des températures. Fabien ne comprend pas comment on en est arrivé là : « Mais vu qu'ici ils ont un peu carte blanche pour construire je pense qu'il aurait pu [...] mettre plein de parcs et non pas juste du bitume, car ça va faire monter les températures. » Même incompréhension chez Nicolas, qui lui étaye en élargissant cela à la ville dense plus généralement et au rôle des revêtements noirs du sol :



Fig. 57 : L'aire de jeu pour enfant dont parle Angélique, récemment construite, entièrement métallisée et avec peu d'ombrages pour les années à venir.

« Globalement le quartier il est bien après c'est valable dans toutes les villes, c'est qu'on souffre de la chaleur à cause de la route noire, du bitume, à cause des matériaux qu'on choisi. Déjà on met pas assez d'espaces de verdure donc le soleil il tape partout. [...] sur des surfaces noires donc forcément, accumulation de chaleur donc on se retrouve avec des zones... les gens se rendent pas compte, mais déjà avec cet aspect routes noires ça accumule de la chaleur de fou. En gros sur une atmosphère de 10m de haut tu as beaucoup plus de chaleur que nulle part ailleurs. Tu as les vitres des bâtiments qui reflètent tout le soleil un peu partout, c'est un peu comme la loupe si tu la mets au soleil. »

La question de s'équiper soi-même pour se prémunir des effets néfastes des fortes chaleurs va de pair avec les équipements de la rue. Ces derniers peuvent contraindre aussi bien que permettre d'habiter la rue lors des étés surchauffés. Je développerai plus amplement cette hypothèse dans le chapitre 4.

3.3.3 Climatiser

« Le problème c'est que c'est un cercle vicieux. Les gens veulent tous installer des climats et les climats ça fait qu'aggraver le problème alors c'est bien galère. » (Nicolas, lors d'un entretien)

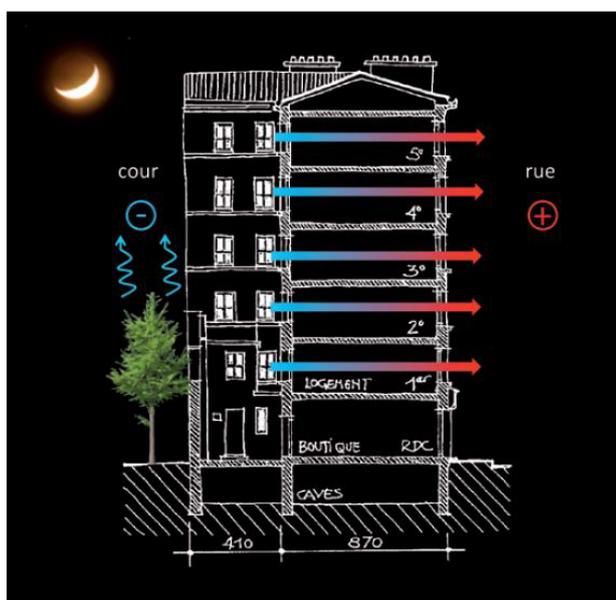
La climatisation, solution technique par excellence à la chaleur, m'est apparue très défavorablement dans les paroles des personnes rencontrées. Elles étaient conscientes du réchauffement que

celle-ci provoque en ville, mais aussi de la dépense d'énergie qu'elle génère. De plus, d'autres arguments comme la désertification des rues par le « tout intérieur » est déploré par Jean lorsqu'il me décrit les effets de ces fortes chaleurs sans aménagements conséquents en ville : « Ça [la chaleur] limite les déplacements... si c'est nécessaire seulement, ou sinon les faire en voiture pour profiter de la clim', mais ça met les rues encore plus désertes... ». Pour lui le quartier n'est pas « adapté pour le piéton, pour la vie en extérieur quoi » la seule solution qu'il voit pour se déplacer pendant l'été et qu'il déplore : « Faudrait être dans une voiture climatisée, dans un bureau climatisé, dans un intérieur climatisé. Dehors faut attendre le mois d'octobre quoi. » Vivre dans une bulle climatisée, où chaque espace-temps que l'on fréquente est à une vingtaine de degrés, voire moins, et où ceux qui ne pourront pas se payer ce luxe vivraient dans des espaces-temps encore plus chauds du fait de cette surutilisation de la climatisation par les plus fortunés (Klinenberg, 2021). Voilà l'une des dystopies proposées par cette technologie et dont l'implantation actuelle (principalement individuelle) laisse présager un tel partage (Pellegrino, 2013). Je reviendrai sur ce qu'implique l'utilisation de climatisation en lien avec la consommation d'énergie dans l'introduction du chapitre 5. L'effet néfaste de la climatisation est perceptible lors des marches. Lors de son passage à côté de la climatisation

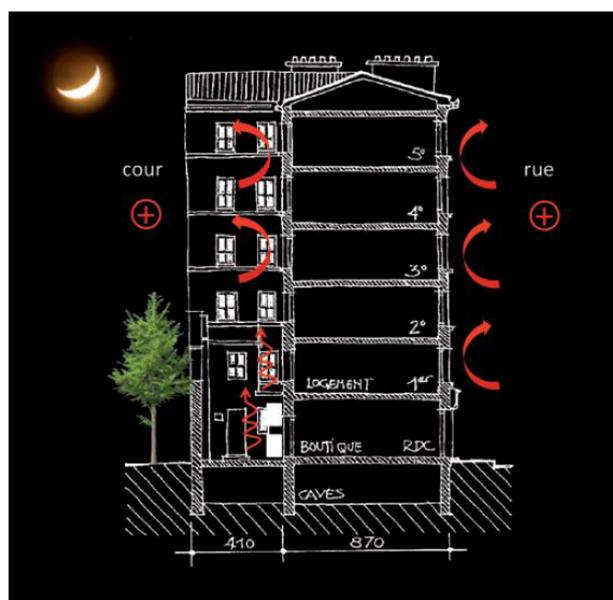
d'un supermarché, Chloé commente « ça a donné un coup de chaud là ». Jean se souvient lui : « à un moment je passe devant une clim' sur Clément Marot je sais pas si je fais un bruit ou une remarque [durant l'enregistrement], mais c'est un four en fait quoi. Ça chauffe vraiment quoi. » L'air chaud que crée les évacuations des climatisations rappelle celui des très fortes chaleurs, lorsqu'il devient désagréable d'y être exposé. De plus la climatisation entraîne des sons continus dans des espaces souvent confinés qui les réverbèrent jusqu'aux habitations et lieux de vie, de jour comme de nuit. « Il faut faire le ratio entre occupation des sols par ses contemporains et chaleur... » me glisse Jeannine pour conclure notre entretien, en faisant notamment référence à une ville qui serait moins dense pour privilégier des espaces-temps non bâtis

et végétalisés. J'y reviendrai dans le chapitre 5.

À Madrid j'ai pu faire l'expérience d'espaces-temps fortement climatisés. En effet, lorsqu'il a s'agit de se loger dans le quartier étudié, Arganzuela, chaque appartement disposait d'une climatisation (*aire acondicionado*) voire deux ou trois. L'appartement que j'habitais disposait donc de la climatisation. Les fenêtres de ce dernier donnaient sur deux cours, ce que je pensais être une bonne chose pour le rafraîchir en évitant un soleil direct et en permettant à l'air de rester dans le frais conservé par les immeubles tout autour. Je n'avais pas tout à fait anticipé que les évacuations des climatisations étaient installées dans chacune de ces cours et que, par conséquent, l'air en était chauffé par l'air brûlant évacué par les systèmes de refroidissement (fig. 58). En plus de la



Ventilation nocturne naturelle d'une cour du XIX^e siècle permettant un rafraîchissement efficace des appartements. La ventilation est amorcée grâce à une différence de température entre la cour et la rue.



L'ajout de climatiseurs sur la cour par la boutique compromet, voire annule, cette ventilation car la différence de température entre la cour et la rue disparaît.

Fig. 58 : L'effet d'un système de ventilation installé dans une cour, ici pour un commerce de rez-de-chaussée. D'après APUR, 2012.

chaleur constamment maintenue par ces climatisations fonctionnant 24h sur 24, leurs sons furent tout aussi désagréables, me poussant à devoir utiliser moi-même la climatisation, notamment la nuit, pour pouvoir fermer l'œil. En Espagne, en 2019, 60 % des ménages étaient équipés de climatiseurs (Sebi, 2019) – contre 25% en France en 2020 (ADEME, 2021) – en faisant l'un des pays européens où l'utilisation de la climatisation est le plus fréquente. Lors

des marches que j'ai pu effectuer là-bas, il n'était pas rare de voir des employés perchés sur leurs échelles pour réparer des climatisations sur les façades. De même, l'omniprésence de publicités proposant leur installation jonchait l'espace public (fig. 59).



Fig. 59 : Des panneaux publicitaires sur un chantier à Madrid, le jaune propose l'installation d'air conditionné.

3. 4 Faire avec la « crise »

L'aspect médiatique de la chaleur en ville a été une pierre angulaire de mon travail ces dernières années. En effet, la manière dont on parle de la chaleur dans le contexte urbain façonne les façons de faire, autant dans la recherche scientifique que dans les médias ou dans les opinions des personnes rencontrées et habitant·es des quartiers de Lyon et de Madrid. Dans cette dernière partie du chapitre je vais m'arrêter la mémoire des étés à l'échelle de l'année, comment ces thématiques qui reviennent dans l'espace-temps médiatique envahissent nos discussions lorsque arrivent les premières nuits difficiles et journées étouffantes. Ensuite, j'exposerai ce que les habitant·es de Gerland ont pu s'essayer de projeter avec moi leur quartier et son devenir climatique comme démographique.

3.4.1 Mémoires et oublis

Il y a un phénomène particulier lorsqu'il s'agit de températures, c'est notre propension à oublier ce que cela nous fait. Nous sommes comme une pierre blanche ne retenant pas la chaleur et oubliant celle qui vient de lui passer dessus. En effet, la chaleur (mais peut-être en est-il de même concernant le froid) que nous avons ressentie est vite

oubliée. Nous nous souvenons de ce qu'elle produit, comme les personnes en ont témoigné précédemment, de ce qu'elle a de repoussant et d'attirant, mais nous omettons très vite la manière dont elle fait vaciller nos corps. Je formule cela après ces cinq années de recherche, au travers de mon expérience ainsi que de celles qui ont pu m'être partagées et de l'observation des médias à ce sujet. Dans la ligne que je décris où nous, individus, sommes constamment en équilibre entre le passé, le présent et le futur, cela s'expliquerait justement par le fait d'être en prise au présent et au futur sans laisser le passé prendre toute la place disponible. Nous ressentons alors au présent au moment de décrire le passé. Pour clarifier ce que je viens de dire, imaginons-nous essayant de nous remémorer la chaleur de l'été qui vient de passer alors qu'au présent l'hiver arrive. Nous sommes à la fois plongé·es dans ce qui viendraient éliciter les sensations de chaleur ressenties l'été, mais nous ressentons aussi au moment de se remémorer, le froid qui arrive au présent. Cet entre-deux, je pense, ne nous permet pas de restituer des sensations précises et nous nous appuyons sur des indices du passé (l'utilisation de la ventilation, les nuits sans sommeil, etc.) pour tenter d'en atteindre quelques-unes. Cela décrit précisément ce qui constitue notre expérience : *l'in situ* et la réflexivité. Ce sont les deux brins d'une même corde (Desjarlais, 2003) : ce qu'il se passe au moment présent et notre retour réflexif dessus. Lorsque l'un manque (ou est

positionné vers un autre présent) alors nous arrivons seulement à en restituer une partie, c'est-à-dire notre réflexion à propos de cette expérience est plus que son présent.

Cela m'a fortement marqué lors d'un épisode récent en Tunisie. Durant l'été 2023, la capitale, Tunis, a connu un pic de chaleur extrêmement élevé en termes de températures, même pour une ville habituée aux fortes chaleurs. Il a fait pendant l'espace d'un après-midi 49°C à l'ombre. Le hasard a fait que j'y étais à ce moment-là. En parcourant les rues, je me suis souvenue de tout ce que j'avais oublié de mon terrain à Madrid. En effet, lorsque j'étais à Madrid pendant l'été 2021, un certain nombre de jours de fortes chaleurs ont sévit. J'ai consigné dans mon carnet de terrain des notes, mais ce jour-là, à Tunis, j'en refaisais l'expérience au présent.

Lorsqu'il fait très chaud, de mon point de vue, c'est-à-dire lorsque les chaleurs dépassent largement (dans ces deux cas) les 40°C, mon corps est pris de légers vertiges à chaque début de marche. Dans les deux cas, le vent était bien présent et brûlant. Son arrivée soudaine, en passant un croisement de rues, conduisait à une montée d'inquiétude : je ne savais pas comment réagir à tant de chaleur. De plus, des éléments du corps comme les yeux, qui sont humides, sont alors brûlants et irrités. J'avais la sensation de ressentir cette chaleur sur tout mon corps, non seulement dans les endroits

non couverts par les vêtements, mais sur chaque partie de ma peau. La lourdeur de mes pas me donnait l'impression d'être étourdie, comme sonnée, à l'ombre comme aux rares moments où je devais passer au soleil. La différence y était notable, mais l'ombre comme le soleil étaient synonymes de souffrance. Lorsque la peau était touchée par les rayons, elle devenait douloureuse, un peu comme lorsqu'elle a pris trop longtemps le soleil, lorsqu'elle rougit et se met à brûler légèrement. Enfin, tous les objets que j'avais sur moi, mes clefs, mon téléphone, etc. étaient devenus brûlants, au point de risquer de se faire mal en les saisissant. Je me suis rendu compte à ce moment-là comme la peau retient moins la chaleur que d'autres éléments qui même s'ils sont au fond d'un sac ou d'une poche, montent à des températures extrêmes. Ces éléments, pour une bonne partie, je les avais consignés dans mon carnet, mais c'est le fait de revivre leur étourdissement au présent qui m'a fait reprendre leur description avec plus d'acuité.

J'ai pu observer et entendre ce même décalage chez les personnes avec qui j'ai pu travailler durant les étés sur le terrain. Cette impression de ne se souvenir qu'en partie de ce qu'était l'été dernier, de ne plus ressentir au présent la chaleur et ses conséquences, permet d'appréhender le prochain été avec moins d'angoisses, de se tenir à bonne distance des prochaines chaleurs. Même si « on sent que d'année en année ça commence à être de plus en

plus dur. » mentionne Fabien. La chaleur estivale est une préoccupation plutôt saisonnière qui est quelque part dans nos corps lorsque nous y repensons, mais qui ne nous revient tout à fait que lorsqu'elle fait de nouveau son apparition.

Cette même saisonnalité se retrouve dans les médias. On ne parle que peu de chaleur en dehors de l'été. Une grande partie des articles qui lui sont dédiés est publiée au début de l'été pour ensuite s'échelonner durant ce dernier en fonction des canicules ou des événements *paroxystiques*. Ce caractère particulier de tels phénomènes en fait un sujet que l'on a du mal à anticiper, qui porte à saturation lorsqu'il revient l'été, au point de ne plus vouloir en entendre parler, et qui passe inaperçu le reste de l'année. De mon expérience, j'ai été sollicité·e en tant que scientifique travaillant sur ces questions généralement au mois de juin et parfois au milieu de l'été.

3.4.2 Regarder au futur, bâtir l'avenir

Je vais parler ici de la manière dont les habitant·es du quartier de Gerland ont pu faire résonner un futur avec les questions de changement climatique. J'ai axé mes questions sur une projection à 30 ans, pour rester dans le domaine de ce que la plupart des personnes auront l'occasion de connaître. Les réponses ont rarement été précises, mais ont souvent

permis aux habitant·es de se projeter dans un imaginaire et de se demander ce qui sera encore présent dans une trentaine d'années.

« Est-ce qu'on bâtit pour que ça dure si longtemps maintenant ? ça aura tellement évolué niveau températures qu'il y aura eu beaucoup de migrations de population donc bon... quand ça change, ça change assez vite. Puis on oublie comment c'était avant. »

Jean est circonspect sur la question du bâti. Certains éléments en effet laissent voir les échéances urbanistiques avec les changements à venir et le grand décalage qui est laissé entre les deux. La ZAC du Bon Lait a été construite une dizaine d'années avant celle des Girondins. Dans cette ZAC, le choix avait été fait d'un isolement par l'extérieur des bâtiments. Malheureusement, les matériaux choisis ont engendré une dégradation des façades, conduisant à la rénovation presque totale de ces dernières cinq années plus tard. De même, les bâtiments avaient été pensés comme traversants et bénéficiant d'un rafraîchissement « naturel ». Le nombre de climatisations sur les balcons et façades de la ZAC du Bon Lait laisse penser qu'un tel rafraîchissement n'a pas suffi à faire passer les étés. Enfin, l'absence de pistes cyclables dans toute la ZAC des Girondins (mise à part la rue des Girondins) a été un élément d'interrogation majeur de la part des habitant·es, y voyant là une négligence d'un changement de comportements

qui était en cours dans le reste de Lyon. Ces décalages, que les aménageurs ont pu m'expliquer par le fait que de tels projets sont pensés des dizaines d'années à l'avance, laisse songeur. À partir de là, le peu de confiance des habitant·es à l'égard de ceux qui « bâtissent » la ville semble assez légitime. Mais ils et elles reconnaissent aussi la difficulté qu'il y a à se projeter à l'époque où nous vivons. De nombreuses caractéristiques changent vite, parfois en moins d'une génération et sont pas toujours évidentes à anticiper.

« J'ai du mal à l'imaginer dans 30 ans. Ce quartier est devenu un quartier scientifique. Je vois pas ce qu'on va pouvoir rajouter de plus parce qu'il n'y a plus un espace disponible. La densification de l'habitat là je crois qu'on est vraiment plein ce coup-ci. » (Bénédicte lors d'un entretien)

Pour rester sur la thématique climatique, Valérie m'explique avoir du mal à se projeter dans quelque chose de pire qu'actuellement, car déjà : « L'été dans le quartier c'est en mode confinement, de 12h à 18h on reste dedans. ». Cela rappelle ce qu'évoque la géographe Magali Reghezza-Zitt : « la perspective de villes « confinées », comme au plus fort de la pandémie de Covid-19. "Des rues vides, des écoles fermées et des transports en commun à l'arrêt : c'est la civilisation, au sens de ce qui fait la cité, qui est menacée par le réchauffement", estime la chercheuse. » (Le Monde, 2023). Ce même « repli » est décrit par Bénédicte :

« Là depuis les canicules de ces dernières années, les gens ont tendance à se replier chez eux, évidemment ils se tiennent à l'ombre. Et l'intérêt de Lyon l'été a perdu de son intérêt. »

Cet horizon, ou l'absence d'horizon tellement ce dernier ressemble à un mur, est palpable dans les regards que me lancent les habitant·es lorsque je leur parle de leur quartier dans 30 ans. Les personnes sont certaines d'une chose : « Je pense qu'on va continuer à avoir chaud. » me dit Valérie, en pointant sur sa carte les zones de fraîcheur qu'elle identifie :

« Le refuge pendant l'été, la piscine du Rhône qui est pas loin, la piscine de Gerland aussi. Y'a le parc de Gerland, mais qui est pas top ombragé quand même contrairement au parc de la Tête d'or. »

Deux portes de sortie à l'anxiété concernant l'avenir, celle de partir de la ville et celle de trouver une solution « miracle ».

« Ouais la chaleur c'est compliqué, je me dis toujours il y a bien quelqu'un qui va réussir à capter cette chaleur pour nous la redonner l'hiver. Et capter le froid de l'hiver pour nous le redonner l'été, gratuitement, on peut pas trouver un truc ! Un ingénieur ou quoi, c'est dommage. »

Simone incarne cette idée au travers d'une figure, celle d'un·e jeune ingénieur trouvant la solution à la chaleur qui nous accable en opposition avec des

personnes de son âge : « il faudrait que les jeunes ils trouvent des trucs quoi, nous on peut plus réfléchir... il va y avoir beaucoup beaucoup de monde avec ce qu'ils construisent ». Face à l'arrivée de près de 9000 personnes dans le quartier, elle à l'angoisse de savoir comment tenir quand elle prône comme beaucoup d'autres habitant·es le fait de créer des espaces « verts » alors que la place qui leur serait revenue se voit doter d'immeubles d'une dizaine d'étages.

L'autre sortie, celle de la ville, résonne dans la tête de Nicolas :

« Ouais, ça fait forcément penser à quitter la ville. Surtout quand tu connais des gens qui ont des maisons à l'extérieur et que toi tu es en train de crever de chaud dans ton appartement, que eux ils ont 5 degrés de moins, qu'ils ont de l'ombre, qu'ils ont une piscine »

Lui qui tient à cette vie citadine ne reste pas de marbre face aux chaleurs qu'il endure : « Tu as pas envie de rester ici en fait. Parce que du coup tu te dis, l'été en ville... tu souffres quoi. » cela entraîne une désertification des rues et des quartiers urbains l'été, le fameux vide du mois d'août. « La ville se vide, au mois d'août, c'est vide, les rues tu passes, il y a plus personne. Dans le 7^e arrondissement, à part le chantier tu croises quasiment personne. » ce vide j'ai pu l'observer, que ce soit à Lyon ou à Madrid. Passé le 15 juillet le nombre de piétons et de véhicules diminue drastiquement et un certain calme,

presque anxiogène, s'installe.

Mais ces perspectives appartiennent au futur, lequel se différencie ici d'un avenir, qu'il est possible appréhender. Il est fait de changements qui peuvent paraître mineurs, mais qui dans leur ensemble forment une autre ville, une autre manière d'habiter cette ville un peu trop calorifique.

Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai pu donner à voir, à entendre et à ressentir ce que les habitantes de Gerland – et plus discrètement d'Arganzuela – peuvent vivre durant l'été. Cela passe ici par la manière dont iels composent leurs trajets : comment iels négocient avec la chaleur et les connaissances de leur quartier. Les espaces-temps urbains surchauffés sont déformés, ils ne suivent plus seulement les cartes. Ils sont faits de détours spatiaux pour « faire avec » la chaleur, les personnes cherchent par exemple l'ombre, et de détours temporels, car ils sont souvent plus longs, voire poussent à l'utilisation d'autres modes de transport que la marche. Des tactiques découlent des savoirs quotidiens, du fait d'habiter, comme le choix de cours ou de passages discrets, plus arborés et moins exposés aux différents facteurs qui conduisent à souffrir lors des marches estivales (chaleur, ensoleillement, flux d'air, bruits, poussières, réverbérations, etc.).

Le dispositif d'enquête permet de rendre compte de nombreux aspects de la marche lors d'été surchauffés à Gerland. Il a aussi été enrichi de mes propres observations, de mes marches mais aussi de mes sensations face à la chaleur. L'aspect immersif d'un tel dispositif invite à s'attarder sur les sensations tout autant qu'il peut limiter le partage durant les entretiens. Cette

immersion a des coûts, l'un d'eux est celui de la fatigue générée par autant de sollicitations : « Là tout à l'heure j'aurais dit qu'il faisait 33 degrés, j'ai eu un coup de chaud sur la fin... vraiment. Je pensais pas que ça allait être aussi physique et aussi intense. » me partage Joris après l'expérimentation. Joris a vécu l'expérimentation comme un moment de fascination tout en se plaignant de vertiges, mais aussi d'une fatigue d'avoir autant eu à répondre à des perceptions sensorielles telles que les sons, la lumière, les mouvements. Michel partage aussi la sensation d'avoir fait un effort physique éprouvant : « C'est plus fatigant 15 minutes avec le casque que 15 minutes vraiment dans la rue. » Et Anna elle se dit fatiguée : « Là je suis fatiguée, j'ai l'impression que j'ai refait le trajet. » Il faut dire que ce temps de marche au casque est aussi un temps durant lequel je propose aux personnes de commenter leurs actions, cela peut ajouter aux couches de réel qui se superposent et créer un effet de saturation.

L'expérience réactivée permet de saisir que l'expression de la sensation de chaleur dans nos expériences quotidiennes passe par un tissage mêlant mouvement, visuel et sons lorsque le toucher n'est plus présent directement. La mémoire joue elle aussi un rôle crucial dans l'attribution de sensations de chaleurs à des images et à des sons. De plus, l'empathie donne accès à des compréhensions plus fines de ce que l'on ressent au moment de l'enregistrement.

Les participant·es ont pu partager leurs impressions à partir d'éléments comme l'intensité lumineuse, faisant écho à la manière dont ils et elles attrapent les indices leur permettant de déterminer si une journée va être suffocante ou juste chaude. Ce sont des prises, des affordances (Gibson, 1979), qui leur permettent dans un espace-temps de faire le lien entre ce qu'ils et elles ont pu ressentir lors de la marche et ce qu'ils et elles pensent et ressentent au moment d'en refaire l'expérience. Ces éléments constituent un maillage dense d'impressions et de sensations permettant un partage de leurs expériences de la chaleur tout en s'élargissant à leurs manières d'habiter leur espace-temps de proximité. La lourdeur du dispositif en fait une méthode à manipuler avec prudence, car comme évoquée dans le chapitre 2, la cinétose, la fatigue et le risque de sursollicitation qu'il impose peuvent conduire à freiner le partage. De plus, et ce n'est pas un élément à négliger, ce dispositif est conçu à partir de technologies émanant de sphères économiques privées et empêchant d'obtenir des systèmes informatiques ouverts et adaptables à de telles fins. La difficulté d'un tel développement réside aussi dans l'impossibilité de contrôler la portée des représentations que créent de tels dispositifs comme la réalité virtuelle. Son utilisation est alors délicate et à utiliser avec parcimonie pour ne pas engendrer une généralisation (encore plus excessive) des représentations

contrôlées par des firmes avec lesquelles nous ne partageons aucun dessein.

Pour le prochain chapitre, je vais développer les idées et adaptations qui sont apparues, en moi et avec les habitant·es, lors de ces étés en ville. Ces changements concernent bien souvent une échelle locale, habitable et que l'on peut appréhender. Penser ces changements à une échelle qui nous dépasse nous laisse souvent peu loquaces devant l'immensité des possibles et notre manque de prise à son propos. Au contraire, mêler ce qui fait notre quotidien, *i.e.* la chaleur, les autres, le collectif, la cité, les voisin·es, et la question de savoir comment on peut y améliorer notre vie en toute saison me paraît l'une des voies à explorer pour se donner les moyens d'aller mieux, de souffrir moins, de vivre plus que de survivre aux périodes estivales qui seront de plus en plus longues et intenses à l'avenir.

**Interlude :
Tentative de
définition d'où nous
sommes : la ville,
l'urbain, le quartier**



Fig. 60 : Vue du quartier de Gerland (2020).

La première fois que j'ai parcouru le quartier de Gerland, j'ai été choquée par un changement à venir, annoncé partout sur les barrières et cachant la vue des bâtiments abandonnés. Un grand projet était en devenir, celui de voir la ville modifiée, de voir les usines détruites et remplacées par le propre des images urbanistiques immaculées. Le décalage entre images du présent et urbanisme du futur était immense. Le but étant de faire d'un lieu consacré au travail (quasiment exclusivement) un lieu pour dormir (quasiment exclusivement lui aussi). Le défi était de taille, et surtout me questionnait, comment rendre un bout de ville « vivable » ? Comment un tel quartier, marqué par son passé industriel, son présent – fait d'occupations, de friches et de marges – allait-il être démoli puis reconstruit au futur ? Anne Jarrigeon écrit dans son livre-photographique sur Gerland que

« La réserve des nouveaux [habitant·es] et leur manière de s'organiser des rendez-vous et des rencontres dessinant les contours d'un Gerland de légende m'ont permis de comprendre que le quartier existait vraiment. Non pas par un mode de vie spécifique ou des formes de sociabilité resserrées, mais par la force d'un imaginaire, ancré dans une histoire si récente qu'elle peut presque se raconter de mémoire d'hommes et de femmes. » (2012)

Elle témoigne du tissage qui compose l'idée même d'un quartier,

ses présupposés de chercheuse se mélangeant avec un accueil, des discours, des mémoires et des aspirations, en composant ce qu'est ce quartier et comment il se raconte. Moi aussi je suis arrivé·e au nord de Gerland empreint·e de présupposés. Je venais en ville, dans un quartier. Mais qu'est-ce qui fait ville, qu'est-ce qui fait quartier ? Qu'est-ce qui différencie ces espaces-temps d'autres et qu'est-ce qui fait que ce que je suis amené·e à y voir est plus proche de ce que je pourrais observer à Marseille qu'au fin fond du Vercors ? Mais aussi quels liens allaient se tisser entre ceux qui habitent là, ou ont travaillé ici depuis des décennies, et ceux qui arrivent dans ces immeubles neufs dont les publicités vantent le calme de ce coin de ville ? Est-ce que cela ferait quartier ?

« Si le quartier ne constitue pas un objet au contenu stable et homogène dans les sciences sociales comme dans le champ opérationnel et politique, sa définition et son étude ouvrent néanmoins une série de questions spécifiques qui appellent à croiser plusieurs approches disciplinaires. [...] Qu'est-ce qui donne consistance au quartier et le structure : sa morphologie, son histoire, les solidarités sociales, les pratiques de ses habitants, les espaces publics, ses limites géographiques, son organisation politique et institutionnelle ? » (Authier, 2006)

Bien qu'arrivant, pensant arpenter un quartier, c'est avec une définition mouvante que je souhaite le caractériser. Il serait défini par ceux

qui l'habitent plutôt que seulement par moi. Ce quartier a été fait de tout ce que cite Jean-Yves Authier : « [...] sa morphologie, son histoire, les solidarités sociales, les pratiques de ses habitants, les espaces publics, ses limites géographiques, son organisation politique et institutionnelle ». Je parlais aussi du postulat que les mobilités et pratiques usagères forment le quartier, un quartier qui est un habité et donc des espaces-temps que l'on rend familiers, que l'on pratique de manière répétée. Ces limites ont été mises en évidence par les cartes dessinées par les personnes (voir chapitre 2) mais aussi par la manière dont elles m'expliquaient le choix des lieux fréquentés ou ceux perçus comme des frontières.

« C'est pas des quartiers à vivre l'été. » (Jean)

« Il y a ce fameux pont et bien sûr ce musée qui a pas mal changé l'aspect de ce côté-ci du quartier. » (Michel)

« C'est un quartier assez tranquille et agréable. » (Fabien)

À partir de ces récurrences de l'usage du terme « quartier » pour me désigner ces espaces-temps dans cette partie, je vais resituer à quoi cela correspond pour les personnes que j'ai rencontrées et leur fonction dans leur discours : que m'est-il montré à travers cette référence au quartier ?

Le terme de ville est lui aussi à enrichir

d'une définition par ses habitant·es. Il provient du latin villa « maison de campagne, propriété rurale » (CNRTL) qui a ensuite pris le sens de « « groupe de maisons adossées à la villa », c'est-à-dire à peu près « village » (*ibidem*). Ce parcours quelque peu cumulatif du terme – on passe d'une maison à un groupe, cela devient un village puis ce groupe s'étend pour devenir une ville – ne décrit que partiellement ce qui se joue lors du passage d'une échelle à une autre.

« Une ville conçue comme rassemblement de « cellules », une architecture qui aurait pour seul souci le logement sont inévitablement inhospitalières parce que sans profondeur, sans espacement. « Des dedans sans dehors », dit Gaudin. » (Joseph, 1997 : 131)

Ce que Isaac Joseph nous invite à éviter ici, ce serait des conceptions de la ville où le logement et l'extérieur de celui-ci seraient profondément séparés, dans l'analyse comme dans la conception. Le dedans aurait été conçu sans prendre en compte le dehors et ses mouvements, ses frottements. Cela s'applique également aux autres usages, qu'il s'agisse du travail, de la consommation, etc. Cette ville, serait une ville fonctionnaliste, segmentée et gérée par des spécifications, une ville de l'ordre en quelque sorte. Bien que l'on puisse accuser certaines conceptions architecturales et urbanistiques de nourrir une telle dystopie – je pense notamment aux héritiers de Le Corbusier –, je

tiens à décrire la ville comme je l'ai perçue : vivante, débordante, grisante, déprimante, envahissante.

L'espace urbain, que je qualifie de tissu pour rappeler sa multiplicité en même temps que le chevauchement des différentes strates qui le compose, sous-tend différentes notions.

La première est la verticalité de sa gestion institutionnelle (3.1). Dans le cas de Lyon et Madrid, ces espaces-temps sont organisés par différentes institutions (métropole, mairie, *comunidad, ayuntamiento*, préfecture, etc.) qui ne sont pas les seules à régir l'organisation urbaine mais sont hégémoniques dans de nombreux domaines.

Georg Simmel décrivait les grandes villes comme des espaces-temps reposant sur la réserve et la figure du « blasé » (Jurkowitz, 2013), où les habitant·es devaient faire face à des stimulations si importantes (notamment sensorielles) que pour survivre elles devaient bâtir un ensemble de techniques et d'attitudes les protégeant d'un trop-plein de sollicitations. En lisant le travail de Judith Okely (2001) dans lequel elle détaille l'arrivée de personnes ayant vécu toute leur vie en milieu rural et se retrouvant à habiter dans une grande métropole, j'ai retrouvé cette même surcharge sensorielle : ces personnes n'ayant pas intériorisé les mêmes habitudes que celles ayant grandi en ville ou y habitant depuis longtemps

sont prises dans une contemplation des activités foisonnantes de la ville, les empêchant parfois simplement d'agir. Ce foisonnement, qui est difficile à décrire, dû à la densité urbaine mais pas seulement, est un autre élément pour moi caractéristique du tissu urbain (3.2). Des espaces-temps où l'on est rarement seul·e, rarement à l'abri de sollicitations et où les espaces-temps relativement calmes sont perçus comme des exceptions salvatrices. Je m'attarderai tout particulièrement sur la place du sonore dans ces espaces-temps.

Une troisième notion est l'artificialisation (3.3) (Musy, 2012). Je me dois de développer un peu cette notion pour ne pas tomber dans un imaginaire où le monde rural ne serait pas lui-même artificialisé. La saturation de l'espace par des matériaux comme le goudron ou le béton induit des manières de faire fortement influencées par cette co-présence. L'espaces-temps y est bâti en laissant un espace minimal aux espèces autres-qu'humaines. Je reviendrai sur l'histoire des matériaux de construction, et en particulier sur le béton, histoire qui est mêlée avec celle de l'urbain.

Enfin, la dernière notion est fortement liée aux précédentes, il s'agit des sols et des sous-sols, jouant un rôle prépondérant et peu visible dans l'espaces-temps urbain (3.4). Ces sols et sous-sols permettent à la fois des développements en même temps qu'ils en empêchent. Ce sont des espaces-

temps invisibles – notamment pour les sous-sols – et pourtant primordiaux dans le développement de nos villes. Les sols permettent aussi l'existence de marges urbaines (Semmoud et al., 2020). Ces marges sont dues aux temporalités du tissu urbain, alternant entre constructions, démolitions, et abandons à certains usages faisant de ces espaces-temps des matériaux réutilisables et détournables par d'autres. L'existence d'un partage de l'espace privé et public crée un réseau de lieux où nous ne savons plus bien où nous sommes (terrains vagues, bâtiments abandonnés depuis des années, galeries commerciales à ciel ouvert) et où il n'est pas évident (ni pertinent) de discerner le public du privé.

Décisions et décisionnaires

« Ils vont construire collègue, primaire, je crois même qu'ils vont bouger l'EM [École de Management] Lyon par là. [...] Donc c'est un peu par la force des choses parce que du coup ils mettent des immeubles neufs avec de nouvelles personnes et ça ne se passe pas pareil. Le quartier perd un peu son côté populaire je dirais. » Angélique

Lors des entretiens et discussions avec les habitant·es de Gerland, j'ai pu constater la distance importante qui les séparaient des décideur·euses. Ce « ils » que l'on retrouve dans nos discussions désigne ce pouvoir vertical auquel iels n'ont pas grand-chose à ajouter. Ces décideur·euses sont multiples. Il s'agit à la fois des pouvoirs décentralisés de l'état (mairie, préfecture, métropole) et des promoteurs privés et groupes immobiliers de la construction (Bouygues, Orange, etc.). Ce que désigne ce « ils » c'est bien ceux qui bâtissent, qui construisent des bâtiments, des routes ou plutôt les planifient. Bref la partie matérielle, dans laquelle nous habitons, sur laquelle nous nous déplaçons : le tissu urbain. De ce que j'ai pu observer à Gerland et Madrid, une des caractéristiques de ces tissus urbains est le fait qu'ils soient bâtis, fabriqués et pensés par des institutions dépassant largement, en taille et en pouvoirs, les initiatives individuelles voire celles de petits groupes d'habitant·es.

Les dispositifs de concertation sont mis en place pour interroger les personnes déjà présentes sur place. Pour Gerland, malgré des concertations dont je n'ai entendu parler que par des échos lointains, personne ne logeait sur place. Les terrains en question étaient pour la plupart des usines. C'est là un écueil à ce type de dispositifs, les nouveaux habitant·es étant de fait exclues de ces discussions car arrivant chronologiquement après leur tenue.

« Et puis ils enlèvent le charme. C'est sûr il faut des logements mais ils pourraient garder ce côté charmant, je me rappelle à chaque fois de l'église moi... ça me... ils l'ont massacrée [...] » Simone

C'est un fonctionnement, hautement vertical. En se concertant, les parties publiques (métropole, région, mairie, préfecture) et privées (aménageurs, entreprises de construction, promoteurs) se réunissent pour penser ce que sera tel ou tel projet urbain. Les modalités de production de tels projets sont de bâtir tous les bâtiments et îlots sur de mêmes espaces-temps. Pour la ZAC des Girondins, ce fut à ceux qui étaient prêts en premier, à savoir le privé, de commencer (de 2018 à 2022). Suivront les constructions publiques (de 2020 à 2027). En moins d'une dizaine d'années, des logements pour près de 9000 personnes seront bâtis. Les premiers seront à peine finis, et pas encore habités, que d'autres commenceront leur construction.

Dans cette manière de procéder à la conception de morceaux entiers du quartier, je vois un certain parallèle à faire avec un tout autre sujet. En jouant sur l'expression « on a vu pousser des bâtiments » (Jeannine lors d'un entretien), je vais reprendre ce que propose Anna Tsing à propos de ce qu'elle nomme « la plantation » au sujet des végétaux.

« Les gestionnaires considèrent que la production industrielle d'arbres et le transport sur de longues distances sont économiques et efficaces [...] Le commerce des pépinières industrielles est un exemple de la réorganisation du monde vivant en actifs financiers, c'est-à-dire en ressources pour de nouveaux investissements. C'est le principe de ce que j'appelle la « plantation ». Les plantations disciplinent les organismes en tant que ressources en les retirant de leur monde vivant. Les investisseurs simplifient les écologies pour standardiser leurs produits et maximiser la vitesse et l'efficacité de la réplication. Les organismes sont retirés de leur écologies d'origine [...] ils sont obligés de se coordonner uniquement avec des répliques – et avec le temps du marché. » (2022 :63)

Si on considère ici les gestionnaires comme étant ceux que l'on pourrait nommer les bâtisseurs (un peu cyniquement), et que l'on remplace les arbres et les végétaux par ce qui est bâti, c'est-à-dire des logements, des lieux-temps où des personnes vont poursuivre leurs existences,

connaître des joies immenses comme des déceptions, bref habiter. Nous nous rendons compte que nous avons à faire à ce que l'on peut observer dans le phénomène urbain : une simplification du logement dans des buts d'efficacité et d'économie. Le logement est réduit à sa portion congrue de lieux où l'on demeure, sans prendre en compte tout ce qu'habiter implique de collectif et d'extérieur à nos appartements.

Le logement est ainsi à la fois individualisé (même lorsque l'on bâtit plusieurs « lots » ensemble c'est seuls qu'ils sont pensés, par des promoteurs souvent différents) et répondant à un besoin unique, celui de se loger. L'habiter et toutes les temporalités et multiplicités qui le façonnent sont ignorées pour « maximiser la vitesse et l'efficacité de la réplication » (*ibidem*). Le temps de penser la construction des lieux de vie se « coordonne [...] avec le temps du marché » (*ibidem*).

En opposition à cette vision fonctionnaliste de l'espace-temps urbain bâti, je voudrais imaginer une construction par processus. C'est-à-dire une construction qui prendrait le temps d'interroger les besoins et les envies des personnes habitant (et donc partageant) de tels espaces-temps. Deux impératifs seraient alors posés. 1) Ne pas penser les usages uniquement en amont d'une construction, mais aussi après et durant cette dernière. 2) Décorrélérer le fait d'habiter avec la finitude d'un bâtiment.

Cela engendrerait des constructions au fur et à mesure. À l'échelle d'un îlot d'habitations cela pourrait donner lieu à la construction d'un immeuble étape par étape en bâtissant les étages et en se redemandant quel rôle chaque partie de l'immeuble vient jouer dans ce bout de quartier. Il s'agirait d'un tout autre imaginaire, où l'on ne verrait plus des milliers de mètres carrés être transformés d'un seul coup quand des dizaines d'immeubles s'élèvent en même temps (fig. 61) (à la manière des semences dans une plantation). Il me semblerait plus pertinent de questionner ces habitats un par un au fur et à mesure de leur construction si l'on considère l'espace comme « [...] ni une enveloppe, ni un vide dans lequel prend place un

drame ou une intrigue. C'est un milieu plein dans lequel l'activité d'adaptation et de coopération des individus et des collectifs y trouve ses ressources » (Joseph, 2004 : 130).

Ce raisonnement est peut-être « utopiste » mais me semble remplir le rôle que les anthropologues assument déjà ou devraient pour moi assumer, celui de remettre en cause des logiques bien établies, et des manières de « faire pousser » qui tiennent « [...] pour acquies les hégémonies que les anthropologues pourraient vouloir questionner. » (Tsing, 2022).



Fig. 61 : Au nord de Gerland, la destruction d'usines au premier plan laisse voir la construction de dizaines de bâtiments neufs.

Les hégémonies que j'identifie ici sont les suivantes :

Un pouvoir descendant, c'est-à-dire partant de ceux ayant le pouvoir de faire bâtir de tels ensembles et agissant sur le devenir des personnes qui habiteront effectivement ces logements. La concertation entre pouvoirs publics et privés mènent à faire de cette manière de construire « la bonne », car la seule légale. Les décisionnaires ont une vue d'ensemble, une vue distante, ce qui est considéré comme une manière de « bien faire » la ville (De Certeau, 1980). Manière qui ne les impacte pas parce qu'ils ne l'habitent pas.

La propriété privée et les droits et devoirs qui lui incombent dans son acception ici et maintenant, en tant qu'ils engendrent un certain nombre de fonctionnements normalisés dans le paysage urbain. Une fois les terrains acquis par un ensemble d'acteurs ces derniers peuvent jouir de leur destruction puis reconstruction sans avoir à concerter, voire des comptes à rendre aux personnes y ayant vécu et allant y vivre. Sauf si elles sont elles-mêmes propriétaires au moment des faits. Habiter n'a qu'un poids très faible dans le rapport entre le droit au logement et celui du droit de propriété (Fourçans, 2022).

Enfin ces hégémonies reposent sur un regard uniquement porté par ce qui est à l'intérieur de ces terrains appropriés et non autour, la notion de quartier

pourtant si souvent utilisées par les promoteurs semble ici totalement absente. Le cadastre est la matrice fixe à partir de laquelle les possibles sont imaginés.

Espaces-temps sonores foisonnant

« *Voiture voiture, camion. Impressionnant. Des voitures à bout portant.* » Simone

Au cours de l'expérimentation menée ensemble avec les habitant·es du quartier de Gerland, l'une des propositions fut d'écouter ensemble le son enregistré par les habitant·es durant un de leurs trajets quotidiens. Le commentaire que les personnes allaient poser sur cette « ré-écoute » fut crucial pour comprendre qu'un des aspects prégnants de la ville en est le son. « En entendant comme ça on se rend compte qu'on est habitués mais... Tout le temps en fait, il n'y a pas eu une minute sans voitures. » C'est ainsi que Simone, et d'autres, partagèrent avec moi la sensation qu'ils et elles ont eu pendant et après l'écoute de leur marche, grâce à des microphones rendant les sons enregistrés en 3D. Cette immersion dans le sonore urbain nous a permis de porter une oreille attentive à ce qui faisait ville au quotidien.

Les sons de la ville sont fait d'un certain

grain, constitué d'un mélange qui les rend tout à fait reconnaissables bien qu'ils peuvent parfois faire penser au ressac⁶⁶ de la mer, on parle de fond sonore urbain. Suite à des enregistrements menés dans d'autres contextes urbain et lors de marches, comme à Beyrouth, j'ai pu percevoir une forme d'unité dans l'espace urbain sonore. Cette unité n'est pas tellement concomitante avec des sons en particulier, mis à part peut-être celui des moteurs, mais surtout se compose d'un type de tissage sonore particulier, constitué d'un fond sonore reconnaissable dans lequel on perçoit différents « effets sonores ». Le laboratoire CRESSON, dont j'ai déjà parlé ici, a effectué un long travail sur les effets sonores⁶⁷. Ce dernier avait pour ambition d'interpréter ce concept utilisé dans le champs de l'acoustique pour l'étendre à des sons du quotidien et notamment urbains, étant donné sa conceptualisation qui traverse les champs disciplinaires :

« [...] à l'époque, le discours dominant, c'était le langage de la psychologie expérimentale : l'idée c'était de s'occuper du son quand il s'agissait de bruit, et on ne s'occupe de bruit

66 Le Cresson répertorie cet effet comme l'effet « vague » défini ainsi : « Effet de composition décrivant un son ou un groupe de sons que l'on entend suivant une courbe d'intensité dont la forme est analogue à celle de la vague et de son ressac: crescendo, point maximal, rupture du son rapide ou progressive, et decrescendo. Ces cycles, espacés par des intervalles métronomiquement assez longs (plusieurs secondes) se succèdent selon une fréquence régulière ou variable. Composé de divers effets élémentaires (phase, filtrage), l'effet de vague, que l'on pourrait également nommer effet de ressac, relève d'une métaphore aquatique très explicite dans son image de référence. Le son s'intensifie progressivement, déferle, puis se suspend, donnant l'impression d'un quasi-arrêt et recommence alors son cycle. » (<https://aau.archi.fr/cresson/cres-s-o-u-n-d/la-boite-a-effets/>)

67 Notamment sous l'impulsion de Jean-François Augoyard et Henry Torgue : À l'écoute de l'environnement : Répertoire des effets sonores, Grenoble : éditions Parenthèse, 1995, 176 p.

que parce qu'il y a de la nuisance. » (Jean François Augoyard cité dans : Le Guern, 2017 : 35)

Dans un tel contexte parler du son sans se borner aux nuisances était un pas de côté important pour parler de la ville. Ainsi, l'environnement sonore n'est plus seulement un outil pour comprendre ce qui rebute, mais il peut être pris comme une forme de l'urbain :

« [...] l'environnement sonore peut donc être considéré comme un réservoir de possibilités sonores, un instrumentarium utilisé non seulement dans un but hédonique ou au contraire néfaste (les nuisances), mais plus largement pour donner matière et forme aux relations humaines et à la gestion quotidienne de l'espace urbain. » (Augoyard, 1991 : 29)

À partir d'une telle définition, les effets sonores sont :

« À chacune de ces opérations sonores, il y a "effet", c'est à dire par rapport au signal physique, déformation perceptive, sélection d'informations et de significations qui vont dépendre des aptitudes neuro-physiologiques de l'auditeur, de sa psychologie personnelle, de sa culture et de son appartenance sociale. » (*ibidem*)

Un point fort que je perçois dans les aspects théoriques que posent de telles

définitions de l'environnement sonore et des effets sonores est leur capacité à englober une multiplicité de facteurs à la fois dépendants des individus et de leurs parcours, mais aussi de contextes plus globaux comme leurs cultures et sociabilisations⁶⁸. De plus, ces concepts sous-tendent une évolution et donc une transformation de nos manières de penser les sons, elles résonnent dans le temps et l'espace de manières processuelles.

Dans les entretiens menés, on retrouve une nette focalisation sur le son lorsqu'il s'agit de parler de nuisances. Ces dernières sont souvent utilisées pour distinguer des espaces-temps différents, des raisons conduisant à des choix d'itinéraires utilisés ou des lieux où habiter.

« C'est surtout le bruit qui gêne, tu es sur l'avenue Jean Jaurès... [souffle] entre les voitures qui passent toute la journée, les gens qui sont garés en double file qui se font klaxonnés, la police... sur l'avenue il y a pas mal de passages de pompiers. » Nicolas

Nicolas m'explique ici pourquoi il est content de ne pas vivre sur l'avenue Jean Jaurès et qu'il évite de la longer, lui préférant des petites rues. Il cite à la fois des éléments faisant partie du fond sonore comme les moteurs perceptibles

68 C'est d'ailleurs avec un tel objectif que des architectes revendiquent un « rafraîchissement » des observatoires de la ville en prenant en compte le son comme une matière vivante et non juste comme des nuisances. (Regnault, Romieu : 2016)

toute la journée, formant ce que l'on appelle un effet de bourdon⁶⁹, ainsi que des sons plus brefs, mais pas moins dérangeants, les klaxons, notamment par leur irruption inattendue et parfois répétée dans l'espace sonore. « Ma rue est assez bruyante et là, la rue de Gerland, c'est l'enfer, y'a beaucoup de voitures. » explique Angélique lors de notre discussion. C'est une cartographie des nuisances qui se compose petit à petit, et qui m'amène à m'intéresser à pourquoi telle rue est peu empruntée à pied. La rue de Gerland est plusieurs fois évoquée comme étant plus bruyante que l'avenue Jean-Jaurès (qui est elle-même perçue comme plus bruyante que d'autres plus petites rues). Elles sont toutes les deux parallèles et à double sens. La rue de Gerland possède beaucoup moins de feux de circulation et est bien plus fréquentée. J'ai pu constater que les personnes en voiture qui connaissent cet itinéraire vont passer par la rue de Gerland qui permet un accès plus rapide au sud ou au nord de la ville. Cette rue étant bien plus encaissée que l'avenue les sons s'y retrouvent réverbérés⁷⁰ d'un

côté à l'autre des immeubles la rendant très bruyante. « C'est vachement plus bruyant que l'avenue Jean Jaurès en fait... ah c'est parce que c'est plus étroit. » me dit Angélique lors de la ré-écoute, partageant en direct l'effet que lui procure la réverbération du son sur les immeubles.

Un autre facteur important de nuisances qui m'a été partagé dans le quartier est la présence incessante de travaux. En effet, une bonne partie du nord du quartier étant toujours en construction, les différentes phases de construction des édifices engendrent toute une série de sons spécifiques invitant à questionner le quartier et ses changements.

« C'est en permanence dix à vingt grues à un endroit ou à un autre, depuis dix ans. En permanence quoi. Tout le temps, tout le temps, tout le temps. C'est tellement constant. Ce qui est tangible c'est de voir tomber des petites usines, des maisons vieillotées et puis voir repousser cinq-six étages peu de temps après. »
Michel

69 Le bourdon est caractérisé par le Cresson dans son lexique des effets sonores comme : « Effet caractérisant la présence dans un ensemble sonore d'une strate constante, de hauteur stable et sans variation notoire d'intensité. Lié à la musique dans sa désignation (le bourdon est un son permanent grave sur lequel reposent certains morceaux), il s'observe également dans les paysages sonores industriels et urbains. De nombreux systèmes techniques engendrent des constances sonores qui se rapprochent de cet effet (ventilations mécaniques, tubes fluorescents, ronronnement des moteurs...), même si les fréquences concernées ne se limitent pas aux sons graves qui le caractérisaient à l'origine. » disponible ici : <https://aau.archi.fr/cresson/cres-s-o-u-n-d/la-boite-a-effets/>

70 La réverbération est un effet sonore défini ainsi par le Cresson : « Effet de propagation par lequel les sensations auditives persistent après l'arrêt de l'émission sonore. Au signal direct s'ajoutent l'ensemble des réflexions du son contre les parois d'un espace. Plus celles-ci conservent longtemps leur énergie, plus le temps de réverbération est long. Dans le langage courant, la réverbération est souvent désignée sous l'appellation d'effet « cathédrale ». » (<https://aau.archi.fr/cresson/cres-s-o-u-n-d/la-boite-a-effets/>)

Michel est arrivé dans le quartier il y a 10 ans. Il voulait acheter et les prix y étaient plus abordables. Disposer d'une cour arborée était un atout. Il fait de la photo de rue et à partir de son objectif aime capter le mouvement des corps dans la ville. Tout en marchant, il s'adonne à saisir ce qui se profile, à dénicher les situations qui feront une belle photo. Il observe attentivement la manière dont nous faisons place dans l'espace-temps qu'il connaît bien, celui de la ville.

Ici Michel, qui vit dans le quartier depuis assez longtemps pour avoir pu entendre et voir ce dernier se transformer sur une dizaine d'années, témoigne de l'ambiance sonore dans laquelle il est plongé en sortant dans la rue en bas de chez lui. C'est avant tout la présence sonore des engins qui lui a fait penser à leur permanence depuis ces dix dernières années dans le quartier. Comme si d'une certaine manière cette source sonore se déplaçait lentement mais sûrement dans tous les recoins qu'il habite.

« Quand j'ai emménagé moi, l'immeuble là n'était pas là. J'avais une grue là. Donc ils l'ont construit en live devant moi, c'était très sympa... Se réveiller le matin à coup de marteau c'était cool... » Clémentine

Clémentine travaille au port Edouard Herriot, le port de Lyon, ou de Gerland selon de qui en parle. Il y a deux ans, elle a décidé de trouver un logement pas loin de son travail, pour éviter les 45 minutes de

transport qui la séparait de son précédent logement. Elle se déplace souvent en trottinette, mais depuis quelques temps sa roue est « percée ». Le bus pallie la difficulté. Parfois, elle marche longuement, quand il fait beau et qu'il s'agit de faire un tour du quartier. Elle voulait vivre dans un bâtiment récent, elle est la première locataire de son appartement qui est nettement plus grand que le précédent, « c'est pas dégueulasse ».

Clémentine, qui habite dans un immeuble récemment construit, elle aussi me partage ce changement, la petite usine devant chez elle est devenue un chantier bruyant, dont elle ne verra peut être pas la fin avant son départ prochain. Les coups de marteau forment des sons qui jouent sur des fréquences qu'il est facile d'entendre de très loin et qui traversent l'espace-temps de manière rapide. Ces derniers reviennent souvent lorsqu'il s'agit de nuisances sonores dues au chantier et s'accompagnent d'autres engins reconnaissables :

« On entend des bruits de moto un peu au fond. On entend beaucoup de motos. Là à part des bruits de chantier tout le long, coup de marteau, meuleuse, perfo. Des bruits d'engins, des bruits de grues qui klaxonnent. » Nicolas

Nicolas me décrit ce qu'il perçoit à l'écoute de sa marche et au moment où il passe par une rue où les voitures ne passent pas. Ce qu'il reste de la circulation ce sont les accélérations des motos sur les grands cours. Parmi les

chantiers environnants, il caractérise les différents outils utilisés, il m'expliquera plus tard qu'il a travaillé sur des chantiers et donc qu'il est capable de différencier au son des outils où ils en sont dans les phases de constructions.

À Gerland, les travaux et les moteurs forment le fond sonore du quartier, « y'a toujours la rumeur des travaux au loin. » me dit Marc, et Angélique partage durant l'écoute sa surprise face à la permanence du fond sonore : « Je crois que je m'étais jamais rendue compte qu'il y a du bruit tout le temps en fait... alors que c'est normal on est en ville... ». Simone quant à elle réalise, après avoir eu l'impression de marcher seule dans la chaleur de l'été, sur des trottoirs désertés, qu'elle ne l'était pas tant que ça : « En fait j'étais accompagné tout le long par les voitures, les cris d'enfants. ».

Les sons provoquent aussi des réactions en lien avec l'aménagement de l'espace-temps urbain, ainsi Clémentine qui a récemment eu un accident avec une voiture transforme une irruption sonore : « Là on entend les voitures, pfou. Un petit dos d'âne par là ça ferait du bien ! » en proposition d'aménagement. De

même, l'effet de coupure⁷¹ permet de parler d'autre chose que de nuisances, en se rendant compte de ce que cela fait lorsqu'on entre dans des espaces-temps dédié aux piétons et bordés de végétation :

« Dans ces conditions là ça peut être un moment de marche agréable. On peut laisser ses pensées divaguer, on est pas assourdi parce que se passe autour, on est vraiment à l'abri des voitures on est même pas sur un trottoir on est séparé par de la végétation on est pas gêné par la circulation. » Marc

L'irruption d'éléments liés aux animaux autres-qu'humains et à la végétation vient à la fois contrebalancer ce que l'on entend au quotidien dans la rue, tout en permettant des choses, ici laisser divaguer ses pensées, ne pas se concentrer sur la circulation et s'intéresser au chemin. Ces coupures font tout autant partie de la ville et des manières dont est dessiné l'espace sonore urbain. Cet environnement sonore nous rappelle sa composition par le fait que la moindre différence vient en expliquer d'autres :

« Oui y'a un truc aussi avec les oiseaux et les

71 « Chute soudaine d'intensité qui peut être associée à un brusque changement d'enveloppe spectrale ou à une modification de la réverbération (par exemple dans le sens réverbérant / mat). L'effet de coupure est l'un des grands modes d'articulation sonore entre les espaces et les lieux. Il établit clairement le passage d'une ambiance sonore à une autre. Deux catégories de coupure peuvent être distinguées: soit l'effet est produit au niveau de l'émission (coupure d'une source sonore), soit il est déterminé par les conditions de propagation (organisation de l'espace). Dans tous les cas, il rend pleinement perceptible la modification de l'ambiance sonore. Cet effet touche particulièrement la composition et l'organisation de la matière sonore. La notion de coupure joue ainsi un rôle structurant dans la perception de l'espace et du temps, en permettant d'en distinguer ou d'en différencier les parties et séquences. » disponible ici : <https://aau.archi.fr/cresson/cres-s-o-u-n-d/la-boite-a-effets/>

chants parce qu'en fonction de s'il y a de l'herbe [ou non], j'entends les oiseaux et ça fait que les échos ne sont pas les mêmes. Et depuis le confinement les animaux ont pris du territoire. Des gros merles, des corbeaux. » Karine

Ici c'est la composition du sol, qui va faire varier ce que Karine entend, lui évoquant ce que cela change d'entendre des oiseaux et revenant sur ce que le confinement de 2020 a pu modifier dans l'espaces-temps de son quartier. La prédominance du bitume sur le sol entraîne des surprises lorsque l'on parcourt un espace en gravier, les sons changent, entraînant une tout autre ambiance : « Déjà le bruit de mes pas est différent, je suis sur des gravillons et plus sur du bitume. Ce qui est plus agréable en soi. » (Marc).

Matériaux de l'urbain : le béton, le bitume et ses compagnons

« C'est impressionnant [...] Ah ouai mon bâtiment préféré [rires]. Béton. Béton. Béton... » Simone

Après avoir exploré le type d'espaces-temps sonores qu'incarne l'urbain, je vais aborder sa texture matérielle. Celle que l'on foule avec les pieds ou que l'on voit se dresser tout autour de nous. Le béton, le bitume, l'asphalte et la brique. Le nord de Gerland étant été principalement reconstruit durant cette dernière décennie (fig. 62), ce n'est pas la pierre qui y domine, mais le béton, mis

à part dans le cas de quelques maisons résistantes du quartier.

Commençons par le béton. Ce terme désigne toutes sortes de liants utilisés en construction, que ce soit le bitume ou le mortier utilisé durant l'antiquité. C'est du béton de ciment, et plus précisément du béton de ciment armé (dont le squelette est fait de tiges métalliques) dont il s'agira ici. Ce dernier est incontournable dans le paysage urbain depuis la seconde moitié du XXe siècle. Mélange composite fait de ciment (chaux, silice, alumine, oxyde de fer, aluminat de calcium et silicate) de granulats (sable, graviers, cailloux en fonction de la finesse), d'eau et d'adjuvants (accélérateurs de prise, de



Fig. 62 : à Gerland, au milieu d'une partie du quartier des Girondins, toujours en construction.

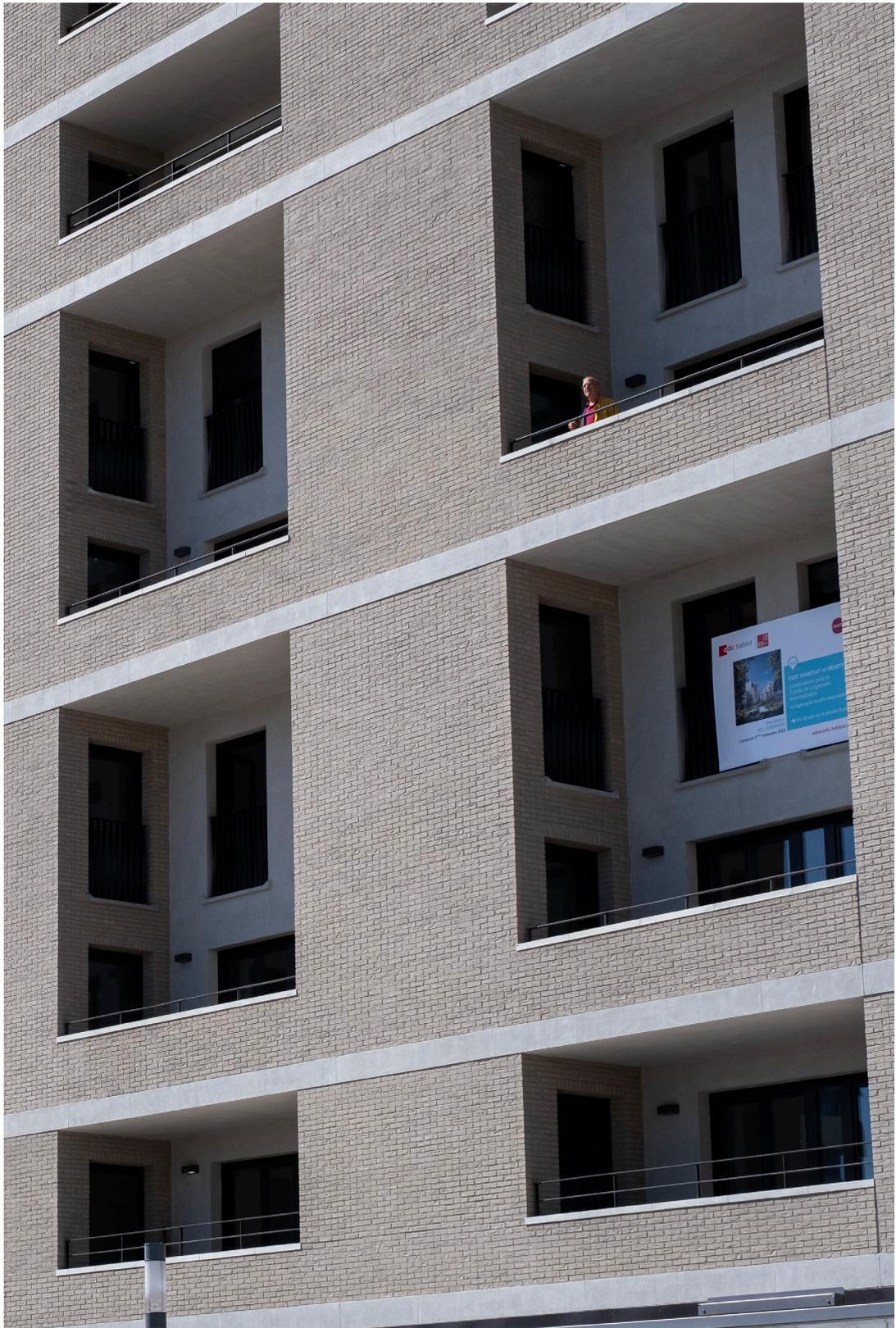


Fig. 63 : Une personne visitant un appartement venant d'être construit à Gerland.

durcissement, plastifiants, etc.)⁷². Il est d'abord utilisé pour imiter les pierres (par un industriel lyonnais, François Coignet et ses « pierres liquides »), puis en combinaison avec des barres de fer, il deviendra le béton armé et commence son épopée architecturale grâce à la possibilité de le mouler et de réduire les contraintes (notamment économiques) de construction de la pierre ou de la brique (Jappe, 2020 : 31). Dans le quartier de Gerland, les abattoirs de la Mouche, dont il ne reste plus que l'actuelle Halle Tony Garnier, firent partie de ces constructions pionnières dans l'utilisation massive du béton. Ce dernier est depuis majoritaire dans la construction des habitations et autres bâtiments (en 2021 en France, 82 % des logements collectifs et 74 % des bâtiments tertiaires sont construits en béton⁷³), mais il est aussi présent sur la voirie (pour les ponts et les trottoirs).

Le béton armé fut après la Seconde Guerre mondiale un moyen rapide et économique pour la reconstruction. Avant cela, au début du XXe siècle de nombreuses ingénieures du béton s'en emparèrent pour construire à bon

marché (en négligeant notamment la qualité des matériaux et le recours à des ouvrières qualifiées⁷⁴) afin de faire baisser les coûts des logements, une utopie qui durera des décennies⁷⁵. Les qualités trouvées à ce matériau en font à la fois un horizon possible pour les luttes (technologiques) contre la précarité, et en même temps un formidable outil du capitalisme tant sa rationalisation est forte. Les bâtiments en béton armé sont rapides à construire, faits de matériaux peu chers (économiquement parlant) et ne nécessitant que peu de compétences (le coffrage, le coulage, la pose des armatures, concrètement, on moule des murs dont le squelette est fait d'acier).

« Ce matériau apparemment inoffensif, que les Anglais nomment *concrete* et les Espagnols comme les Portugais *concreto*, peut bel et bien être considéré comme *le côté concret de l'abstraction capitaliste*. » (Jappe, 2020 : 19)

Un aspect négligé d'un tel matériau est l'impact de l'extraction de ses composants, ainsi que ses effets sur la santé humaine. Anselm Jappe dénombre quatre problèmes majeurs :

72 Voir l'article détaillé de Wikipédia ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9ton_de_ciment

73 <https://www.union-habitat.org/actualites/re-2020-le-beton-un-materiau-l-aube-de-la-revolution>

74 Selon une commission d'architectes visitant la maison de François Coignet à Saint-Denis en 1855 et notant l'aspect économique de la construction grâce à « l'usage de matériaux de peu de valeur et l'emploi de manœuvriers à la place d'ouvriers qualifiés. » https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Coignet

75 Adrian Forty revient sur la vision du surgissement du béton armé pour les mouvements communistes du XXe siècle : <https://www.theguardian.com/cities/2019/feb/27/concrete-its-communist-the-rise-and-fall-of-the-utopian-socialist-material>

« [...] la nocivité pour la santé humaine ; les conséquences de l'extraction massive de sable et de gravier sur les milieux naturels et leurs habitants ; la consommation d'énergie et les émissions de CO₂ (le dioxyde de carbone ou anhydride carbonique, le principal gaz à effet de serre) lors de la « cuisson » du béton ; la stérilisation des sols. » (*ibidem* : 90)

La nocivité pour la santé est due notamment aux émanations et poussières produites par la production du béton ainsi que son utilisation comme matériau de construction (meulage, destruction, etc.). Ce travail se proposant de regarder la ville au travers de l'expérience de la marche, cette dernière lorsqu'elle est effectuée sur du béton est douloureuse pour les articulations et le squelette.

La production de béton est extrêmement énergivore, mais c'est surtout les quantités produites, qui sont énormes, qui en font un matériau énergivore. De même, la production de béton dans le monde est responsable de 4 à 8 % des émissions de CO₂ (*ibidem* : 92). Le phénomène d'îlot de chaleur urbain (ICU), dont j'ai déjà parlé dans le premier chapitre, est justement dû en partie à l'augmentation de l'utilisation du béton comme matériau de construction en ville. Son imperméabilité, la stérilisation des sols qu'il implique, et la réverbération qu'il provoque font augmenter (à côté et en combinaison d'autres facteurs) les températures urbaines, de jour comme de nuit.

La production de béton ne fait qu'augmenter, mais est totalement incompatible avec les enjeux des changements climatiques. Le béton armé n'est pas fait pour durer dans une version non-dégradée. L'ajout de métal à l'intérieur des édifices en béton favorise une certaine souplesse, entraînant une réduction de l'épaisseur des murs, mais cela rend les bâtiments et constructions plus fragiles dans le temps. En effet, ce que l'on nomme « le cancer du béton » est provoqué par l'oxydation de l'armature du béton armé lorsque celle-ci n'est pas correctement enrobée (ce qui arrive quasi systématiquement sur des grandes constructions). Ce phénomène conduit au gonflement de l'armature et à l'éclatement du béton par endroit.

« La faiblesse majeure du béton armé réside dans la corrosion potentielle de ses armatures et c'est par elle qu'elle périt (oxydation et foisonnement des aciers, notamment par insuffisance d'enrobage, fissuration et éclatement du béton) » (Fredet, 2003)

Cette « maladie » du béton armé serait responsable de certaines des dernières ruptures de béton comme celle du pont de Gêne en 2018. D'après Jappe, le béton armé serait fait pour durer 30 années avant de décliner sous les différents effets cités par Fredet. Rendant de telles constructions très fragiles dans le temps, là où l'on remarque que la pierre et d'autres types de constructions ont une durée de vie bien plus élevée.

Passons à un autre type de béton que nous retrouvons le plus souvent sous nos pieds, le béton de bitume. Ce dernier est à différencier du macadam (granulats concassés), autrefois utilisé pour la construction des routes, ainsi que du goudron, dont l'utilisation est devenue de plus en plus rare dû fait de son caractère cancérigène. Le bitume est un matériau que l'on retrouve sous terre, mais qui depuis sa synthétisation, à partir de certains pétroles bruts, est artificialisé par l'industrie chimique. Il est mélangé à des graviers pour former l'enrobé bitumineux qui compose les routes ou toute autre surface où doivent passer des véhicules lourds. L'asphalte quant à lui est un mélange entre du bitume et des granulats fins, il est utilisé pour des voies qui ne sont pas faites pour supporter de fortes charges, comme les trottoirs.

J'ai mené un entretien avec une personne travaillant pour la SERL (Société d'Équipements et d'aménagement du Rhône et de Lyon) qui aménage une partie du quartier de Gerland nouvellement créée et s'occupe des routes, réseaux souterrains, et du mobilier urbain. Lors de cet entretien, il m'a été expliqué que l'utilisation de tels matériaux (l'asphalte et le bitume) était principalement due à l'entretien des trottoirs et des routes. En effet ces deux matériaux sont moins coûteux que les pavés et sont plus faciles à entretenir ce qui explique leur préférence pour les aménageurs et aménageuses qui prennent en compte ce coût d'entretien

dans leurs projections.

Bien que pratique sur un plan économique, tout comme le béton de ciment, ces matériaux sont en partie responsables de la pollution aux particules fines en ville, issus de dérivés du pétrole. Ils sont aussi un produit de l'extractivisme et sont l'un des facteurs engendrant les îlots de chaleur urbains. Enfin, ils imperméabilisent durablement les sols en empêchant le remplissage des nappes phréatiques et en conduisant l'eau dans « [...] les égouts où elle sera traitée alors qu'elle n'est pas particulièrement polluée. » (Entretien avec la SERL).

Concernant la pollution aux particules fines, un article publié en 2020 par Khare et al. démontre comment, à des températures moyennes, l'asphalte présent dans nos villes produit un taux de particules fines très élevé comparable à celui produit par les moteurs des véhicules. Ce même taux de pollution augmente nettement lorsque ces sols sont exposés au soleil et lors des périodes particulièrement chaudes. C'est l'une des sources de pollution majeure de nos espaces-temps urbains qui était jusque-là sous-estimée. Cela vient augmenter nos connaissances à propos des pics de pollutions estivaux en ville.

De plus, et toujours au sujet des étés en ville, une étude menée à Paris destinée à comparer les différents matériaux qui composent les sols de la ville et comprendre comment ces sols

participent à l'échauffement urbain estival montre que le bitume et l'asphalte contribuent largement au réchauffement de nos villes :

« Le trottoir en asphalte et la chaussée bitume ont des réponses climatiques problématiques en termes d'ICU [îlots de chaleur urbains]. On constate que ces matériaux participent à l'échauffement de l'air de jour comme de nuit. Deux paramètres permettent d'expliquer ce phénomène particulièrement défavorable : la couche de surface est très absorbante et la couche souterraine est dense donc apte au stockage de l'énergie. De façon simplifiée, on peut dire que le matériau de surface joue le rôle de capteur de l'énergie solaire et le matériau sous-terrain joue le rôle de réservoir de l'énergie. Ces deux rôles sont assumés de façon très performante, ce qui explique un comportement défavorable de l'ensemble en termes d'échauffement atmosphérique. » (APUR, 2017)

La surface noire de ces matériaux capte la chaleur du soleil et la couche de béton sous le bitume et l'asphalte vient stocker cette chaleur pendant une période longue, les laissant chaud même pendant la nuit. L'étude montre que même le béton seul est plus approprié lorsqu'il s'agit d'éviter d'augmenter la chaleur de l'air en ville.

Ladrillos de Madrid : à Madrid, contrairement à Lyon, de très nombreux édifices sont en brique. C'est à partir du XVIIIe siècle que l'utilisation de la

brique s'y est généralisée, en tirant la terre argileuse du cours de la rivière Manzanares qui traverse la cité. La brique était déjà utilisée auparavant dans des constructions qui mélangeaient pierres, terres (adobes) et bois. Un renouveau dans l'utilisation de la brique eu lieu au XXe siècle, en parallèle au béton. La brique est un bien meilleur isolant que ce que permet le béton, elle est aussi plus résistante dans le temps. Par contre si on la compare au parpaing, issu du béton, elle est plus onéreuse.

Je reviendrais plus longuement sur d'autres matériaux qui nous entourent en ville et qui jouent souvent un rôle plus favorable lors des canicules estivales, comme le gazon, le stabilisé (le sable et les granulats fins sur le sol) et la présence des végétaux. Ils tendent au contraire à rafraîchir le climat urbain. Je voulais ici prendre le temps de décrire des matériaux qui constituent la grande majorité de nos espaces urbains et d'une certaine manière sont devenus presque invisibles tant ils sont habituellement présents à nos sens.

Sols et sous-sols et leur imperméabilisation

À partir du milieu du XIX^e siècle, est apparu en Europe un courant de pensée dont l'ambition était de rendre notre milieu de vie plus sain, d'améliorer la santé des humains. Ce courant, l'hygiénisme⁷⁶, a eu comme conséquences en urbanisme « l'assainissement » des sols urbains (Guillerme, 1990). Ces sols, qui à l'époque étaient parfois boueux et souvent irréguliers sont soumis à l'arrivée de véhicules de plus en plus lourds. Le sol étant poreux, il est parfois gorgé de liquide. Les pavés seront systématisés en ville, d'abord en bois puis en pierre pour ensuite laisser la place au macadam et au béton de bitume mentionné plus tôt. Ces modifications de la nature des matériaux utilisée sur la voirie ont changé la place de l'eau en ville. En outre, de nombreux cours d'eau et canaux ont été enterrés dans les grandes villes européennes.

L'imperméabilisation des sols et les canalisations conduisant au nouveau système d'égouts limitèrent dès lors les infiltrations dans le sous-sol. Jusqu'à récemment, l'eau en ville faisait figure d'indésirable (Jorland, 2017).

Elle a maintenant repris sa place, en tant qu'élément crucial, dans le paysage urbain et son fonctionnement (Cerema, 2023). « Il faut rendre la ville spongieuse », disait récemment un urbaniste questionné sur les solutions à mettre en œuvre pour face aux risques de sécheresses⁷⁷. Une telle solution aurait été décriée par les hygiénistes. Elle est désormais devenue centrale dans un contexte urbain où « 55 % de l'eau de pluie ruisselle dans un espace urbain dense » (*ibidem*), c'est-à-dire ne se retrouve pas dans le sol puis dans les nappes phréatiques, mais dans les égouts. Cette imperméabilisation du sol urbain entraîne la fuite des eaux pluviales parmi les eaux usées et empêche que ces dernières s'évaporent lentement lorsque la chaleur monte et rafraîchissent l'air ambiant. L'imperméabilisation des sols urbains est l'un des facteurs du phénomène d'îlot de chaleur urbain et du réchauffement des villes en été.

Comme on vient de le voir, la nature des sols urbains et les matériaux utilisés sont un frein à la captation des eaux pluviales par les sols. Mais le problème d'imperméabilisation ne se limite pas à la surface du sol, le sous-sol de nos villes est lui aussi fortement

⁷⁶ « L'hygiénisme est un courant de pensée apparu au milieu du XIX^e siècle, lié en partie aux travaux de Pasteur et qui prône une nouvelle approche de l'environnement humain. Dans le domaine de la santé, les théories hygiénistes postulent qu'une amélioration du milieu de vie des Hommes entraîne une amélioration de leur santé, toutes catégories sociales confondues. Des travaux, notamment urbanistiques, vont ainsi être entrepris dans les domaines suivants : assainissement, aération, destruction des taudis, etc. » <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/hygiénisme>

⁷⁷ Interrogé par Le Monde ici : https://www.lemonde.fr/planete/article/2023/03/31/face-aux-risques-de-secheresse-il-faut-rendre-la-ville-poreuse-spongieuse_6167801_3244.html

encombré. On retrouve sous le sol des villes des réseaux, des lieux, des égouts.

Les réseaux, qu'ils soient de communication ou de flux (eau, gaz, électricité, etc.), peuvent être utilisés comme abandonnés. En effet le sous-sol regorge d'un ensemble de tuyaux, et autres dispositifs, délaissés par l'usage. On a préféré construire à côté un nouvel appareillage plutôt que de remplacer le premier, suivant une logique de « déconnexion » (Florentin ; Denis, 2020). Cet ensemble d'infrastructures abandonnées est appelé l'Urk (Wallsten ; Krook, 2016). L'Urk jouit d'une double invisibilité, celle des déchets dans l'espace urbain, et celle d'être sous-terrain. Cet ensemble de réseaux abandonnés, ignoré des logiques de la ville connectée, refait surface et est extrait lorsqu'il n'y a plus de place sous terre. Cet ensemble de tuyaux constitue une couche importante sous les trottoirs, qui sont régulièrement détruits et troués pour atteindre les réseaux actifs. Ces dernières années, par exemple, l'arrivée de la fibre optique a complètement reconfiguré ces derniers. Autrefois le réseau internet passait par le réseau électrique, grâce à l'ADSL. La fibre optique, elle, emprunte un nouveau réseau créé pour l'occasion. Il a fallu alors ouvrir les trottoirs pour laisser passer ce nouveau flux, toujours plus rapide et énergivore. Laisant ces derniers marqués par des tranchées ou bien totalement refait pour l'occasion. Une autre infrastructure souterraine est le stationnement. La situation

s'est aggravée depuis le début des années 2000 car les constructeurs de logements doivent prévoir des places de stationnement correspondantes au nombre de logements. Ces dernières sont souvent enfouies sous les bâtiments. Ces parkings souterrains entrent avec leur cortège de contraintes dans le sous-sol urbain : ils peuvent bloquer les écoulements d'eau dans le sol et empêcher le développement des racines des arbres.

En remontant à la surface de ces végétaux, je voudrais parler d'espaces-temps en marge, ceux des terrains vagues, de ces espaces intermédiaires et hybrides (fig. 64). Ils sont d'une certaine manière entre l'être et le non-être, ils dépassent les limites que l'on pose à nos mondes, car ils sont issus de la disparition. Ces espaces-temps sortent du champ de la ville fonctionnaliste à cela qu'ils ne sont dédiés à aucune fonction et peuvent être dû à des délais et retards dans l'organisation chronométrée de l'urbanisme contemporain.

Ces espaces-temps sont aussi marginaux dans le sens où ils sont parmi les rares endroits où l'on retrouve des mélanges de sols, tels que la terre, le bitume, et la végétation (Quadu, 2022). Ces mélanges sont en général l'apanage des parcs, mais ici ils n'ont pas été planifiés. Cette absence de planification mène à des usages habitants et à des détournements de ce qui est toléré dans l'espace urbain (comme y dormir par exemple). Les sols



Fig. 64 : Un terrain vague à Gerland, laissé vacant au milieu des nouvelles constructions.

sont souvent recouverts de différentes espèces végétales ayant poussé là sans y être plantées ou étant des résurgences d'autres plantations (comme des arbres) d'autrefois. Les terrains vagues sont des espaces-temps en repos, dans le sens où ils ne sont pas intensément exploités. Bien que parfois pollués, ils permettent justement ce qu'il manque aux sols que je décris depuis quelques paragraphes : une porosité hybride permettant à l'eau de s'écouler et à des autres-qu'humains d'y habiter. Tout en mêlant une porosité des usages humains dans leur statut non qualifié.

Conclusion

Cet ensemble de matériaux, réseaux et structures habitant l'espace-temps du sol et du sous sol urbain constitue une entité avec laquelle il faut composer. On y retrouve l'organisation de la ville et sa verticalité, engendrant des constructions massives de logements au milieu de Gerland ou d'Arganzuela. La densité sonore singulière à la ville et à son tissu, composant autant les nuisances qu'une richesse sonore pour l'enquête, tant les « effets sonores » sont variés. L'utilisation de matériaux de constructions, tels que le béton ou le bitume en raison d'une facilité toute relative, et contestable, conduisent à l'échauffement des rues et de l'air alors que cette problématique devient de plus en plus vitale pour les habitant·es. Les sous sols colonisés depuis longtemps sont saturés au point de ne plus pouvoir accueillir les racines des arbres dont on vante les bienfaits en ville, de même que les sols, transformés en bâtiments. Il ne reste que quelques friches à regarder avec envie, non pas pour les voir transformées en investissements immobiliers mais bien en terres en devenir, au passé pollué mais à l'avenir potentiellement radieux. Je souhaitais ici aborder cette matérialité pour ne pas la laisser invisible, comme faisait partie du décor. Je la solliciterai de nouveau au cours de ce travail, à la fois comme frein et comme déploiement de possibles, notamment par le surgissement de

tout un monde autre-qu'humain par le sous-sol et le sol, comme les plantes, les végétaux et autres espèces proliférants à partir de ces derniers.

Chapitre 4

Un quartier pour l'été est un quartier où s'ancrer

Toute l'ambition de ce chapitre est de donner à voir les manières dont vivre dans un contexte urbain en été est étroitement lié à des façons de faire, de concevoir et de pratiquer ce qu'est un quartier habitable en ville. Au travers des envies et des besoins partagés par les habitant·es de Gerland, je vais tisser la trame d'un récit vertueux, c'est-à-dire un récit qui en permet d'autres.

La thématique de ce chapitre me tient particulièrement à cœur dans le sens où je me sens tout à fait emmêlé·e en elle, tissé·e en même temps que lié·e, capturé·e. Ce que cela touche ici ne s'est pas limité pour moi au quartier de Gerland même si c'est là qu'elle s'est forgée en moi, qu'elle m'a été témoignée le plus fort, je la ressens aussi chez moi, à Lyon.

Prendre le temps ici, de faire un récit enviable, du moins pour moi, m'a permis de sortir des imaginaires dystopiques dont pourrait être fait l'avenir au

regard du changement climatique. Ces imaginaires projettent des solutions en même temps que des modes de vie, ils sont faits de panneaux solaires montés partout, alimentant des climatisations géantes permettant à tous·tes de rester entre quatre murs sans se douter qu'il fait si chaud dehors. Plutôt que de s'enfermer, je propose ici de sortir. De sortir de son logement, pour étendre ce que « chez soi » veut dire à tout son quartier. Pour se faire il faut répondre à pourquoi nous sortons dehors, mais aussi déconstruire les contradictions contemporaines dans lesquelles nous sommes engoncés·es. Cela passe par porter son attention à ce que la ville a de rugueux, des prises qu'elle propose, des invites qui s'y trouvent pour nous permettre d'y rester, de demeurer et d'habiter.

L'énergie est la première des contradictions contemporaines que j'explore dans la première partie de ce chapitre, car les solutions souvent proposées pour « rafraîchir la ville » demandent beaucoup d'énergie. Dans la perspective d'observer comment ce constat, je suis allé demander aux personnes rencontrées à Gerland quels étaient leurs besoins. En tant qu'anthropologue travaillant tout l'été sur la chaleur et dans leur quartier, c'est sur l'espace-temps public que je me suis focalisé. Les avis étaient nombreux, comme si jamais l'on avait demandé ce que les habitant·es nécessitaient dans

leur quartier⁷⁸.

Afin de pouvoir analyser ce phénomène en corrélation avec mon prémisses au sujet de l'énergie, j'aborderais d'abord les espaces-temps de rencontre, qu'ils soient marchands ou non marchands, en le rapprochant avec les stratégies d'esquive du devenir « quartier résidentiel », que peu d'habitantes appellent de leurs vœux. S'en suivra un questionnement autour des éléments (les assises, l'ombre, la végétation, etc.) et plus particulièrement quelles configurations (assises ombragées, lieux-temps ouverts à tous·tes, etc.) invitent à la rencontre, au partage. Reste la question de la peur de l'autre, qui est parfois revenue comme un motif d'enfermement, d'évitement des espaces-temps de rencontre. Comment rencontrer l'autre de manière répétée pour qu'il devienne un voisin·e de son chez-soi ? Comment une « vie de quartier » se met-elle en place, et engendre des envies de séjourner longuement près de chez soi, d'épaissir des liens ? La seconde partie de ce chapitre est sous la forme d'un essai pour regarder autrement en partant d'objets qui m'ont paru clefs dans le quartier comme les clôtures et les cours d'immeubles, mais aussi les bancs. De cette matérialité glisser vers leurs usages pour comprendre la place qu'ils occupent dans les résidences, tout comme dans les ambiances et dans les rencontres

qu'ils façonnent. C'est aussi un essai par l'image, au travers des nombreuses photographies que j'ai pu prendre pendant le temps passé à Gerland et qui donnent à voir une manière de faire quartier, des détails nouveaux comme anciens qui se répètent et déforment nos habitudes. La photographie à la manière d'un bagage, transporte des histoires. Elle est un terreau fertile aux discussions et aux réflexions qui nous permettent d'entrevoir des alternatives, des autrement qui jalonnent nos villes.

78 Les concertations préalables ont été des moments où les projets furent présentés et où les autorités répondirent à quelques questions. Toutefois elles ne faisaient pas l'objet de questionnements sur des besoins présents, les solutions présentées étaient déjà en route.

4.1 Contradictions contemporaines

4.1.1 Énergie et changement climatique

Parler d'un quartier qui pourrait être à la fois vivable, dans le sens d'habitable, d'appropriable et de convivial tout en étant adapté aux changements climatiques en cours, passe, de mon point de vue, par une clarification sur les questions liées aux énergies. L'une des tentations pour faire cohabiter les enjeux environnementaux de demain et les besoins résidentiels, serait celle d'une solution invitant à consommer plus d'énergie (et plus particulièrement d'électricité) en vue de l'amélioration du confort thermique des habitant·es.

L'une des réponses les plus emblématiques d'une telle tentation est celle de l'utilisation de la climatisation, déjà évoquée précédemment (chapitre 3). J'ai pu montrer comment celle-ci est perçue négativement par les personnes avec qui j'ai pu travailler même si elle peut aussi être vécue comme inéluctable si les températures continuent d'augmenter. La connaissance des effets d'îlots de chaleur urbains a permis de montrer le lien entre climatisation et réchauffement de l'espace extérieur dû aux rejets d'air chaud liant ainsi l'intérieur des habitats,

bureaux et magasins avec la température de la rue. Les rejets de chaleur ne sont pas les seuls facteurs engendrant un tel réchauffement. D'autres, impliquant une échelle de temps et d'espace plus vaste, comme le recours des climatiseurs aux fluides frigorigènes s'ajoutent aussi à l'histoire. « En 2020, la climatisation a été responsable de près de 5 % des émissions de gaz à effet de serre produites par le secteur du bâtiment. » (ADEME, 2020) et en 2022, les climatiseurs « ont généré 6 fois plus d'émissions de gaz à effet de serre que le fonctionnement des appareils (en équivalent CO₂) » indique l'ADEME (2023). De plus, ces gaz s'échappent régulièrement durant la chaîne d'assemblage, d'utilisation et de destruction générant des fuites inévitables : « en cas de fuite, le fluide frigorigène r410 a un pouvoir de réchauffement sur 100 ans 2 038 fois supérieur à la quantité équivalente de CO₂. » Les composants utilisés dans les climatiseurs sont eux aussi responsables de l'échauffement des températures urbaines en contribuant à l'effet de serre, « un phénomène naturel par lequel les gaz naturellement présents dans l'atmosphère (principalement la vapeur d'eau) retiennent une partie de la chaleur émise par notre planète »⁷⁹. Parmi ces gaz on retrouve ceux utilisés dans les climatiseurs, mais aussi le CO₂ produit principalement en France par les transports et l'industrie, tout comme la production et la consommation

⁷⁹ Pour une explication un peu plus longue du phénomène : <https://climat.be/changements-climatiques/causes/effet-de-serre>

d'électricité. La climatisation est énergivore, elle peut être à la fois coûteuse pour les habitant·es (jusqu'à 100 euros par mois dans le cas de modèles de climatisation bas de gamme). En outre, en France l'électricité est majoritairement produite par des centrales nucléaires dépendantes de la température et du niveau d'eau utilisée pour refroidir les réacteurs. En été les niveaux d'eau sont bas et les températures élevées, entraînant des coupures dans les centrales nucléaires et hydroélectriques (ADEME, 2023). Si en France les habitations sont de plus en plus équipées de climatisation – 14 % des ménages en 2016/2017 (EDF R&D, 2020) pour 25 % des ménages en 2020 (ADEME, 2021) – une disparité importante en fonction de la classe sociale et de la zone climatique de résidence persiste. Enfin, les bureaux et commerces ont déjà atteint de fortes proportions d'espaces climatisés (40 % en 2020 [ADEME, 2021]).

«En deux ans, “pas moins de sept autorisations ont été accordées, dans un immeuble de cinquante appartements situés rue Gerland, dans le 7^e arrondissement” [...] Aux beaux jours, dans toutes les grandes surfaces, “il se vend des climatiseurs”,

regrettent ceux qui militent surtout pour l'adoption d'écogestes dans son habitat.»

Rapporte le journal Le Monde⁸⁰, lors d'une interview d'un gestionnaire d'immeubles lyonnais. C'est la même impression exprimée par Anna, qui habite dans un immeuble récent au nord de la ZAC des Girondins. Elle hésite elle-même à acheter une climatisation si elle reste dans le quartier, même si elle dit savoir que «ce n'est pas bien» :

«Je ne dois pas être la seule, car on a eu un conseil syndical et on a eu 4 demandes pour des clim. On a quatre allées, dans chaque allée tous les ans il y a quelqu'un qui met une clim' quoi. Donc je pense que dans quelque temps le quartier ce sera que des immeubles climatisés.»

Ce solutionnisme par la consommation énergétique, appliqué ici aux espaces intérieurs, engendre une augmentation de la pollution atmosphérique et une intensification de l'effet de serre. L'on peut alors argumenter que l'électricité nécessaire au fonctionnement des climatisations peut, en fonction de son mode de production, entrer dans ce que l'on nomme depuis les années 1970 les «énergies renouvelables»⁸¹, ou décarbonées (incluant alors le

80 https://www.lemonde.fr/planete/visuel/2023/07/23/coup-de-chaleur-sur-la-ville-de-lyon_6183061_3244.html

81 «Ce n'est qu'après les chocs pétroliers des années 1970 qu'apparaît l'expression “énergies renouvelables”. Il s'agit d'une espèce de redécouverte, selon l'expression de DURAND (1982) qui s'oppose à l'idée d'“énergies nouvelles”. Le contexte est d'ailleurs militant et politique : des groupes sociaux marqués par l'écologie cherchent à promouvoir des énergies tournées vers la demande et non l'offre (représentée par le lobby nucléaire), décentralisée, à initiative locale (ÉVRARD, 2014).» (Dumez, Renou, 2018)

nucléaire) produisant de l'électricité « durable » c'est-à-dire à bas coût en carbone. Cet argument ne peut exister qu'en négligeant les autres facteurs et coûts humains et environnementaux. Je peux citer ici les déchets produits par l'industrie nucléaire, les risques d'accident liés à l'industrie, mais aussi l'impact sur les paysages, les modes de vie, les cours d'eau, les écosystèmes présents sur place et bien sûr les émissions de gaz à effet de serre générées par l'installation des infrastructures nécessaires à la production d'électricité (souvent en béton, voir Interlude). Enfin, comme le montre l'historien Jean-Baptiste Fressoz, la « transition énergétique » repose sur une histoire fautive des énergies, présentant une première transition du bois vers le charbon au cours du XIXe siècle puis une seconde du charbon vers le pétrole au XXe siècle. Il s'agit plutôt « d'additions énergétiques », car le bois, comme le charbon et le pétrole aujourd'hui représentent toujours une part importante des sources d'énergie dans la « symbiose énergétique » actuelle. (Fressoz, 2022)

L'encouragement de solutions technologiques impliquant une plus grande consommation en énergies est également proposée pour les rues de nos villes, comme les brumisateurs dont les effets sont étudiés en détail dans la thèse de Marina Popovic (2017), mais aussi tout un ensemble d'aménagements qui renvoient les espaces extérieurs à l'intérieur comme les centres

commerciaux et les galeries marchandes. Ces lieux comprennent des usages qui pourraient être extérieurs, mais qui, notamment du fait de la possibilité de gérer leurs conditions climatiques, ont été conçus comme des espaces-temps intérieurs. Le développement des centres commerciaux a pour origine à la fois à la recherche d'économies d'échelle, de canalisation des flux de client·es (Guernion, 2018) et d'amélioration du confort des personnes le fréquentant pour augmenter les profits. Ce confort est aussi thermique et a été à l'origine de l'installation de chauffages et de climatisations dans ces espaces-temps, devenant extrêmement coûteux en raison de l'importance des dépenses énergétiques. Que ce soit d'un point de vue économique, humain, urbanistique et démocratique : leur statut privatif mais ouvert n'est pas régi par les habitant·es du quartier ou de la ville alors qu'ils en font indéniablement partie (voir Interlude sur la hiérarchisation urbaine).

« J'hésite entre désespoir et consternation... je me dis ou c'est Dubaï, on fait quand même des oasis, des palmiers et tout ça et ce sera extrêmement énergivore. Ou on laisse faire et là c'est le rabougrissement des individus et des castors sur les bords du Rhône. »

Jeannine me regarde après avoir dit cela, laissant un silence lourd de sens malgré l'humour qui teinte ses propos. Je viens de lui demander comment elle envisageait l'avenir, et ce qu'elle me partage est soit le solutionnisme par la

consommation, mentionné plus haut, soit un laissé faire qui conduirait à un repli autour de l'îlot de fraîcheur que représente le fleuve du Rhône bordant le quartier de Gerland. Entre ces deux conceptions de l'avenir, je ne sais pas quoi penser. J'ai déjà explicité les raisons faisant de la première voie une impasse de mon point de vue. De même que celle mentionnée par Jean dans le chapitre 3, se disant que le seul espace-temps où il voulait se trouver c'était derrière les murs, à l'abri du soleil et de la chaleur. Se cantonner à vivre dedans lorsqu'il fait si chaud me semble difficilement envisageable tant les intérieurs sont disparates et font apparaître de plein fouet la corrélation entre les moyens économiques et le confort que produit le système néo-libéral (Klinenberg, 2021) dans lequel nous évoluons, rendant le confort thermique coûteux et individualisant la question de bien-être en été, comme en hiver (Pellegrino, 2013).

C'est vers l'extérieur que se tourne mon regard, et cela dès le début de cette recherche. L'espace-temps public me semble plus prometteur, plus ouvert, plus apprêté aux recherches collectives pour vivre et habiter ces quartiers. Jeannine ajoute après ce silence, un peu exaspérée : « Ils devraient être obligés de vivre dans le quartier les architectes... ils devraient vivre au milieu des autres. »

4.1.2 Aménagement déconcerté

Ces espaces-temps publics, je vais rapidement les caractériser. Car leur définition peut être complexe et a évolué au travers des décennies et des différentes manières de développer la ville au travers des années. Le philosophe de l'espace Thierry Paquot différencie l'espace public au singulier des espaces publics au pluriel, je ne souhaite pas reproduire ici une telle distinction et parlerais plus volontiers d'espace(s)— temps public(s), comme expliqué dans le chapitre 1. Malgré cela, je partage avec lui le constat que lorsque l'on parle d'espaces publics, ils désignent souvent :

« [...] les endroits accessibles au(x) public(s), arpentés par les habitants, qu'ils résident ou non à proximité. Ce sont des rues et des places, des parvis et des boulevards, des jardins et des parcs, des plages et des sentiers forestiers, campagnards ou montagnaux, bref, le réseau viaire et ses à-côtés qui permettent le libre mouvement de chacun, dans le double respect de l'accessibilité et de la gratuité. » (Paquot, 2015 : 3)

Mais il note aussi que « [...] depuis quelques années, les espaces publics sont ceux que le public — ou des publics — fréquente indépendamment de leurs statuts juridiques. » ouvrant la voie à parler d'espaces-temps qui ne sont pas publics au sens juridique, mais qui englobent « un centre commercial ou une

galerie marchande». Ici, lorsque je parlerai d'espace(s)— temps public(s) je me référerai à ces idées de lieux temps

«[...] dont la responsabilité juridique varie d'un cas à un autre, et dont les usages sont incroyablement versatiles - mettent en relation, du moins potentiellement, des gens, qui s'y croisent, s'évitent, se frottent, se saluent, conversent, font connaissance, se quittent, s'ignorent, se heurtent, s'agressent, etc.» (Paquot, 2015 : 7)

Je naviguerai alors de là où se déroule la rencontre, parfois éphémère et parfois prolongée entre les êtres urbains, allant de cafés, commerces, aux bancs, pavés, et chaussées.

Si les habitant·es et moi, devons chercher ensemble des voies pour rendre l'avenir enviable, il me semble approprié de commencer par se poser les questions et écouter les réponses. D'une manière surprenante, cet exercice qui semble à portée de beaucoup d'entre nous est quelque peu effacé, voire totalement absent lorsqu'il s'agit des grands projets urbains. Pour Richard Sennett, c'est là le but que se donne «l'urbanisme vernaculaire» :

«C'est cela l'urbanisme vernaculaire. Il projette la logique de la conservation narrative dans le futur et s'interroge sur la manière de faire émerger de nouvelles structures à partir des anciennes, tout en conservant un rapport entre l'ancien et le nouveau.» (2019:157)

Si un tel urbanisme existe, et il me semble qu'il ne devrait pas revêtir les atouts des spécialistes, mais plutôt ceux des habitant·es, ce dernier résonne avec les mots grinçants de Jane Jacobs, qui luttait pour la prise en compte du point de vue des habitant·es dans son quartier de New York (1961 [2012]). L'absence de concertation observée dans l'urbanisme lui la fait comparer à l'usage de la saignée autrefois et son remplacement par des techniques de médecine plus holistiques. Des usages où l'on prend le temps d'observer et de comprendre ce qu'il se passe avec nous plutôt que des techniques à priori efficaces en toutes situations :

«La saignée pouvait amener la guérison d'un malade uniquement par le hasard, ou pas dans la mesure où l'on contrevenait à ses règles et cela, jusqu'à l'époque où cette pratique fut abandonnée au bénéfice de la tâche difficile et complexe de rassembler, d'utiliser, d'éprouver morceau par morceau, de véridiques descriptions de la réalité telle qu'elle est et non pas telle qu'elle devait être. La pseudoscience de l'urbanisme et son corollaire, l'art de la composition urbaine, n'ont pas encore rompu avec le confort intellectuel trompeur des vœux pieux, des superstitions familières, des simplifications outrancières et des symboles, et n'ont pas encore entrepris l'aventure consistant à scruter le monde tel qu'il est.» (Jacobs, 1961 [2012] : 23)

À partir de là c'est au sujet des besoins sociaux que c'est focalisé une partie des

conversations que j'ai pu avoir avec les habitant·es de Gerland. On retrouve parmi ces besoins, un grand nombre de ceux cités par Henri Lefebvre à propos des habitant·es des villes :

«[...] le besoin de sécurité et celui d'ouverture, le besoin de certitude et le besoin d'aventure, celui d'organisation du travail et celui de jeu, les besoins de prévisibilité et d'imprévu, d'unité et de différence, d'isolement et de rencontre, d'échanges et d'investissements, d'indépendance (voire de solitude) et de communication, d'immédiateté et de perspective à long terme.» (Lefebvre, 1967)

Ces besoins prennent dans nos discussions une matérialité située dans le quartier de Gerland, une matérialité qui a été souvent revendiquée par les habitant·es, mais rarement entendue par les autorités, d'après ce qui m'a été partagé. Pour y pallier, nous nous sommes posées la question de ce qui pouvait manquer dans ce quartier que les personnes, et moi-même plus temporairement, habitons. Cela a conduit à décrire l'enchevêtrement de ce qui nous tient au frais l'été avec ce que l'on souhaite y faire, pour en profiter.

Commerces et lieux de sociabilité marchands

Les premiers éléments qui sont ressortis de nos discussions furent les commerces. En effet le quartier de Gerland est peu commerçant et de ce fait peu vivant :

«C'est résidentiel, c'est bien ça permet de créer des logements, de loger les gens pas trop loin du centre-ville et un gain de temps et d'argent. Mais bon les quartiers ont besoin de vivre.»

Pour Bénédicte cela manque de vie, entendre ici le manque d'un certain «dynamisme». Terme qui reviendra souvent pour désigner le fait qu'il pourrait y avoir beaucoup plus de commerces différents dans le quartier : «Dynamiser la rue là et puis... arrêter de faire des bâtiments sans rien en bas... » Clémentine entre un peu plus dans le détail, elle voudrait voir davantage de rez-de-chaussée d'immeubles exploités, où se situent les commerces dans les quartiers plus commerçants comme la Guillotière au nord de Gerland. Ici, ces rez-de-chaussée sont souvent eux aussi dédiés à l'habitation, créant des rues entières sans commerces (fig. 65).

Simone pense aussi que l'avenir passera par une augmentation des commerces et services, et ne comprend pas pourquoi certains rez-de-chaussée restent vides :

«Il va y avoir beaucoup beaucoup de monde avec ce qu'ils construisent, va falloir mettre des médecins et des commerces. Vous avez vu en bas de l'immeuble qui fait l'angle ? Vide, depuis 6 ans.»

Des commerces, il y en a quelques-uns dans le quartier, mais ces derniers sont regroupés à certains endroits comme la place des Pavillons, la place Jean Jaurès ou autour de l'arrêt de métro



Fig. 65 : Une rue « résidentielle » nouvellement construite du quartier de Gerland.

Debourg. Créant des zones un peu plus fréquentées, aux dépens d'une bonne partie du reste du quartier. Lorsque je demande à Chloé, qu'est-ce qui lui ferait passer plus de temps dans son quartier, elle me répond en précisant le type de commerces qui l'intéresserait :

«[...] on est dans un quartier hyper calme, il y a beaucoup d'enfants et tout ça, même des personnes âgées qui vivent dans notre quartier. Mais ouais s'il y avait un petit boost jeune je pense que j'y passerais plus de temps parce que c'est aussi pour ça que je fais quasiment qu'y passer c'est parce que je le quitte beaucoup pour des endroits comme Terreaux [dans l'hyper centre] et tout ça.»

Chloé a toujours vécu là. Du haut de ses 18 ans, elle habite chez ses parents qui eux sont venu-es de Toulouse pour travailler à Lyon. Elle se verrait bien continuer à habiter là, même seule. La proximité du centre ville et des transports lui font se dire que c'est bien pratique, mais le manque de lieux où se retrouver avec ses ami-es lui font quitter le quartier régulièrement.

Pour le moment « C'est pas un quartier où je passerais du temps avec mes potes » et ce qu'elle aimerait y voir ce sont des lieux de rencontre, comme « des bars pour les jeunes », pour elle « C'est typiquement le genre de chose qui me permettrait, qui ferait que je passerais beaucoup plus de temps. ». C'est la même

idée qu'évoque Joris, même s'il voit un côté paradoxal car il est venu chercher le calme dans ce quartier «si derrière ils ouvrent 50 pubs...». Malgré cela, il voudrait voir s'installer des lieux qui correspondent plus avec la classe sociale des nouveaux·elles arrivant·es :

«[...] des petits restos et des trucs comme ça. Ne serait-ce que des bars un peu sympas qui soient ouverts jusqu'à 9-10h en soirée. Des terrasses, etc. Y'avait un bar rue Mérieux, mais un peu PMU, dans son jus et tout ça. J'avais pas trop tenté. Et puis bon la Commune... c'est pas l'idéal. C'est une grosse usine c'est pas un petit bistrot de quartier.»

La taille des commerces est elle aussi prise en compte dans les souhaits exprimés. La Commune est un regroupement de bars et restaurants, elle se définit comme un «triple-lieu [...] à la fois food hall, incubateur culinaire et plateforme événementielle»⁸² on y trouve à boire et à manger dans une ambiance tout sauf intimiste, c'est le grand investissement culturel du quartier de Gerland. Malheureusement bien que des événements gratuits y soient régulièrement organisés ces lieux sont réservés aux plus fortuné·es.

Concernant les autres types de commerces, les besoins s'y situent plus autour de petites surfaces ne se limitant pas qu'au « strict nécessaire », contrairement à ce qui a pu être construit au pied de bâtiments nouveaux : « La

Fabrique" [un bâtiment récemment construit] ils ont fait un Carrefour en bas, mais bon ça reste un Carrefour quoi, c'est rien de nouveau en fait.» me dit Clémentine qui s'attendait à autre chose qu'un supermarché. Car ils sont déjà relativement présents dans le quartier. Valérie aussi souhaiterait des commerces permettant d'acheter autre chose que le « strict nécessaire » : « Plus commerçant quand même... plus de commerces. Pour le strict nécessaire, ça suffit, mais dès qu'on veut s'habiller, etc., on est obligés de sortir du quartier.»

Pour Bénédicte, « Il y a que du service, que des banques.» Elle ajoute : « Je dis pas que c'est facile de faire venir des commerçants, de dynamiser » avant d'aller plus loin dans ses propos :

«La place des Pavillons est à mon avis à complètement repenser pour qu'il y ait un vrai quartier avec des vrais commerces de détail. Il y a que des restos des trucs comme ça. Le samedi dimanche c'est mortel. Au mois d'août la place des Pavillons y'a de quoi devenir neurasthénique. Le dimanche, rien n'est ouvert.»

Dans ce que dit Bénédicte, il y a cette idée de retrouver des lieux ouverts le week-end. Des endroits qui puissent faire que des lieux de rencontre marchands soient aussi ouverts le samedi et le dimanche. D'une certaine manière, cette conception vient s'opposer à celle d'un quartier résidentiel où l'on vient

82 <https://lacommune.co/>

dormir et se reposer en omettant le rôle de sociabilisation des commerces, qui situe l'habitant·e en dehors des murs de sa résidence. Rester dans son quartier le samedi et dimanche revêtirait alors un intérêt, celui de prolonger les rencontres quotidiennes non seulement chez soi, mais aussi dans les espaces-temps partagés que sont les espaces publics commerçants.

Les «commerces de détail» dont parle Bénédicte sont des commerces qui ne sont pas simplement destinés à la vente comme les supermarchés ou les magasins d'articles de sport, il s'agit de commerces qui sont à la croisée de la vente et du service comme les librairies où il est possible d'acheter un livre, mais aussi d'en parler, d'aller voir des conférences, des événements culturels et de lire. Il en va de même pour une boulangerie avec une terrasse, présente sur la place des Pavillons, qu'elle retrouve juste après les confinements dus à la pandémie du COVID-19 :

«[...] quand on voit qu'à la boulangerie place des Pavillons le monde qu'il peut y avoir parce que c'est le seul endroit un peu convivial du coin. La joie que les gens ont eue en retrouvant leur boulangerie, la terrasse après le confinement ça veut dire qu'il y a un besoin et que leur besoin s'est exprimé et qu'il faut en tenir compte.»

À partir de là un glissement s'opère, Bénédicte, elle et les «gens» du quartier, ne fréquentent plus seulement la boulangerie pour le pain et les

viennoiseries, c'est aussi un lieu près de chez nous, permettant de connaître et reconnaître ceux qui habitent les quelques immeubles avoisinants. De plus, ce commerce a une terrasse donnant sur une place centrale du quartier. On peut s'y asseoir pour croiser plus de monde en prolongeant sa présence aussi bien que pour observer le va-et-vient de la vie du quartier sur la place. Le manque de vie, c'est aussi ce qu'elle déplore et ce qui lui manque : «Moi je pense qu'il y a besoin d'un vrai quartier, il y a pas de vrai quartier là, y'a pas de vie de quartier là.».

Cherchant un endroit où se regroupent des personnes un peu plus au nord de Gerland, j'ai moi-même trouvé une boulangerie située dans la ZAC des Girondins, encore en construction à l'époque. J'avais noté dans mon carnet de terrain : «Ce petit espace à côté de l'église est, il me semble, le principal lieu de sociabilisation que j'ai rencontré». J'ai pu y faire la connaissance des habituées passant boire des cafés sur la terrasse plusieurs fois par jour, mais aussi des ouvriers des chantiers environnants venant prendre un sandwich le midi. Située en face d'une église et d'une école privée attenante. Les gens s'y arrêtent pour des usages divers, certain·es lisent un livre ou le journal, d'autres consultent leur téléphone ou parlent en petits groupes. D'autres encore passent du temps sur leur ordinateur grâce aux quelques petites tables disposées dehors. Je me dis que peut-être si d'autres lieux



Fig. 66 : Les bancs, à l'ombre, situés en face de la boulangerie, près de l'église Notre-Dame-des-Anges.

existaient dans le quartier, ces personnes ne seraient pas toutes ici. Leur rassemblement me paraît justement dû au fait que cet endroit est le seul existant dans un rayon d'une dizaine de minutes à pied. Obligeant à mêler les usages sans tout à fait s'en préoccuper. Ce drôle d'assemblage est l'occasion de rencontres entre différents niveaux hiérarchiques d'un même chantier : « voilà les patrons » j'entends dans la file alors que quelques personnes en chemise viennent de passer le coin de la rue pour se diriger vers la boulangerie. Il se trouve que la petite placette sur laquelle donne cette boulangerie récemment installée est équipée de bancs et de quelques arbres les maintenant à l'ombre une partie de

la journée (fig. 66). C'est d'ailleurs dans cette boulangerie que j'ai placé plusieurs affichettes pour recruter des habitant·es du quartier.

Lieux temps de rencontre

Le glissement que je décrivais, nous amenant de l'utilité des commerces à leur utilité sociale, de ce qui nous mènent à nous rencontrer dans un quartier, à donner un sens à ce que serait « une vie de quartier » déplace la focale vers le besoin de lieux temps de rencontre. Jane Jacobs parle de la richesse des « contacts publics inopinés » qui sont pour elle à la base d'une identification à un lieu, d'un sentiment situé de quartier :

«La plupart de ces contacts entre usagers de la rue sont tout à fait superficiels, mais leur somme ne l'est pas. En effet, cette somme de contacts publics inopinés, dans le quartier, la plupart fortuits ou en rapport avec les courses quotidiennes, mais toujours effectuées de plein gré et jamais imposés, est d'une grande richesse : elle constitue à la fois un sentiment d'appartenance à une identité commune, un réseau de confiance et de respect mutuels et un recours possible en cas de nécessité personnelle ou collective.» (1961 [2012] : 61)

Les facteurs menant à ce que les personnes fréquentant un même espace-temps se rencontrent sont multiples et complexes. Ils peuvent aller de la «dynamique» d'un quartier c'est-à-dire ce que les habitant·es de Gerland m'ont décrit comme la diversité de petits magasins dédiés à différents produits et services, au climat ambiant influencé en partie par la médiatisation de certains événements comme lorsqu'il s'agit d'«insécurité», j'y reviendrai. Ce sur quoi je souhaite revenir ici ce sont les espace-temps qui permettent la rencontre, mentionnés par Henri Lefebvre dès 1967 et en faisant des besoins spécifiques en ville :

«Les besoins urbains spécifiques ne seraient-ils pas besoins de lieux qualifiés, lieux de simultanéité et de rencontres, lieux où l'échange ne passerait pas par la valeur d'échange, le commerce et le profit? Ne serait-ce pas aussi le besoin d'un temps de ces rencontres, de ces échanges?» (Lefebvre, 1967)

Les lieux-temps de rencontre sont un mélange de planification urbaine, comme la conception d'une place par exemple, et d'informalité conduisant à ce que ces espaces-temps soient investis effectivement. L'urbaniste n'a pas le pouvoir de figurer les usages et fréquentations d'un tel espace-temps, mais il peut les imaginer et les projeter, en bref, faire de la politique. Le fait que tel ou tel lieu-temps public fonctionne, c'est-à-dire qu'il soit utilisé, est avant tout entre les mains de ceux qui fréquentent l'espace-temps public.

Cette «vie de quartier» et ces lieux-temps de rencontre ne sont pas détachés de ce qui les entoure, de ce qui fait que l'on fréquente telle rue ou tel parc plutôt qu'une autre, ni des trajets que l'on effectue dans son quartier. Valérie m'explique que pour elle cela passe par l'école où est scolarisé son fils :

«Finalement tout le monde habite autour de l'école, habite le quartier. Je trouve ça sympa. Quand on sort, sauf au mois d'août, on croise toujours quelqu'un qu'on connaît. Ça recrée une vie de quartier.»

Mais elle déplore aussi qu'en dehors de l'école ces liens ne se renouvellent pas, elle aurait besoin qu'il y ait : «Plus de vie quoi... et plus d'interaction entre les familles.» Joris lui aussi se désole de ne pas voir d'espace-temps de rencontre avoir été construits depuis qu'il habite là :

«De ce que je vois un peu, ça s'est beaucoup construit depuis que je suis là, j'ai l'impression que tout tend à s'uniformiser en quartier résidentiel. [...] Tout va devenir carré, propre, individuel quoi. Bon c'est pas des quartiers pavillonnaires avec des maisons de un étage mais voilà.»

Ce que Joris partage ici c'est à la fois sa crainte de voir le quartier s'uniformiser, que les immeubles et leur disposition se ressemblent, et que leurs rôles aussi. Des lieux-temps de rencontre sous-entendent le fait qu'ils soient disposés dans des espaces-temps accessibles à tous·tes, et propices à y rester, relever d'un certain confort. Mais aussi que ces espaces-temps soient ouverts, que leurs utilisations ne soient pas gravées dans le marbre des usages. Par une telle ouverture j'entends ce que l'ouvert renferme pour Richard Sennett : «L'ouvert implique un système qui ajuste l'inattendu, le curieux, le possible.» (2019 : 14) pour expliciter sa ligne, il cite la mathématicienne Melanie Mitchell qui travaille sur la complexité et qui décrit l'ouverture permettant une telle complexité :

«De larges réseaux de composants sans contrôle central et sans règles simples de fonctionnement donnent naissance à un comportement collectif complexe, à un traitement de l'information sophistiqué, à une adaptation par l'apprentissage ou par

itérations.» (Mitchell, 2009 : 13, cité dans Sennett, 2019).

En permettant à des espaces-temps de revêtir une certaine complexité, nous en faisons des lieux-temps où les usages sont flous, divers et se construisent petit à petit. Cela passe par une complexité qui «[...] émerge progressivement, elle naît de la réponse à des sédimentations d'informations préalables et ne préexiste pas à l'expérience, tel un telos préconçu et programmé par avance.» (Sennett, 2019:13)

Un exemple de mobilier urbain ouvert : les lieux-temps de rencontre, les bancs, les espaces-temps aménagés pour cela. Car le partage d'un espace-temps est un moment ouvert en lui-même, imprévisible, parfois inopiné qui crée la réalité matérielle de la rencontre au fur et à mesure du temps et de l'habiter qui s'y construit.

Cet espace-temps offre des affordances⁸³, des invites. Isaac Joseph parle de prises : «Ce que l'espace, mais aussi le mobilier urbain ou les équipements et objets techniques, peut offrir à un usager comme être agissant ou parlant, ce sont des prises.» (Joseph, 1997 : 134) Il décrit ces prises comme la «disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnée.», c'est-à-dire ce qui permet d'aller vers une activité, « ce qui ouvre la porte à ».

83 Le concept d'affordances est décrit en 1979 par J. J. Gibson : « Ce néologisme traduit la faculté qu'ont les animaux de guider leurs comportements en percevant ce que leur environnement leur offre en termes de potentialités d'actions. » (Luyat et Regia-Corte, 2009)

«De manière générale, évaluer l'hospitalité d'un espace, ce serait donc s'interroger sur la politique de l'offre qu'il met en œuvre, sur le degré auquel il nous regarde, nous invite à prendre place, par les yeux (c'est dans le domaine de la vision que les travaux de l'écologie de la perception se sont développés), mais aussi par les pieds, les mains.» (*ibidem*)

À partir de là, comment comprendre les espaces-temps créés à Gerland ou à Arganzuela? Comment de tels lieux-temps tendent la main à ce que l'on vienne se prêter au jeu de la rencontre, d'habiter les espaces publics de son quartier plutôt que de n'y faire qu'y passer? Valérie m'explique que cela ne lui passerait pas par la tête, que dans le nord de Gerland, ces invitations, elle ne les perçoit pas :

«Après quand on va dans le quartier, on va d'un point A à un point B. On se dit pas "tiens je vais faire une petite pause ici". Sauf aire de jeu. Pour me reposer parce qu'il n'y a pas vraiment d'endroits pour ça, il n'y a pas de petits îlots qui seraient agréables.»

Valérie ne voyait pas trop quoi faire à Gerland, à part son stade. Mais son ancien compagnon travaillait au sud de Lyon et Gerland est un accès direct à l'autoroute y menant. Les arbres et la possibilité d'en voir de sa fenêtre, « ça changeait tout » et la rapprochait de ce qu'elle avait connu à Clermont-Ferrand, là où elle vivait avant. Voilà maintenant 10 ans qu'elle habite le quartier.

De ce que j'ai pu observer et vivre à Gerland, les lieux-temps pensés par les urbanistes comme endroits où se poser (le plus souvent matérialisés par des bancs) sont en effet souvent pauvres en affordances, en prises qui feraient que l'on veuille s'arrêter dans de tels endroits.

Le quartier d'Arganzuela, à Madrid, comporte de nombreux bancs le long de ses longues et larges avenues. Ces dernières sont systématiquement bordées d'arbres et de bancs (fig. 67). Bancs qui sont utilisés jusqu'à tard le soir et notamment par des personnes âgées passant la journée au pied de leur immeuble à discuter avec des voisins et voisines rencontrés dans la rue. Historiquement implantés dans les rues de Madrid, les bancs en ont fait sa renommée. On parle souvent de cette ville comme là où l'on vit dehors du fait de ces nombreuses assises réparties dans l'espace-temps public (fig. 68). Soledad, qui fréquente régulièrement le quartier depuis plusieurs dizaines d'années, m'a partagé lors d'une marche que les bancs avaient parfois dû laisser la place aux terrasses, cela la mettait dans un état paradoxal, car se rendant bien compte qu'aller boire un verre en terrasse était un bon moyen de sociabiliser en ville : *«D'un côté, il y a notre besoin de sortir, de boire une bière, et c'est une manière qu'on a pour socialiser dans cette ville - et c'est bien, c'est une manière comme une autre, que je trouve saine, ça me plaît de sortir de temps en temps - et d'un autre côté, ça envahit les trottoirs et ça fait disparaître les bancs.»* Mais les bancs ne représentent pas



Fig. 67 : Des bancs et des arbres le long du Paseo de las Delicias à Madrid dans le quartier d'Arganzuela.



Fig. 68 : Un photogramme du film documentaire « Arganzuela, nuestro barrio » tourné dans les années 1980 à Madrid, par un comité de quartier d'Arganzuela, La Asociación de Vecinos « La Unidad de Arganzuela ».

que de simples endroits où se poser, ils sont aussi des endroits dont l'accès n'est pas contrôlé par d'autres, à priori. Ils ne sont pas directement liés à la consommation, mais sont finalement dépendant d'une économie : *« On nous enlève les espaces qui ne sont pas des lieux de consommation. Je pense que c'est une conscience que nous devons prendre. Tout n'est pas basé sur la consommation. On peut très bien passer un vendredi après-midi à se balader sous les arbres, avec une bouteille d'eau, et s'asseoir sur un banc, sans que ça passe par la consommation. »* Malheureusement pour Soledad, cette prise de conscience semble manquer, car pour elle la disparition des bancs et d'autres espaces-temps non marchands pour les piétons sont en train de disparaître à Madrid : *« j'aimerais avoir plus d'espaces piétons, plus de place pour se promener. Les terrasses sont en train d'envahir ces zones. »*

J'ai pu citer les quelques exemples qui, au contraire, m'ont paru particulièrement réussis au sein du quartier car, utilisés du matin au soir, ils réunissent des personnes de différents âges et pour différents usages. Parmi ces réussites, les deux cours intérieures ouvertes, l'îlot Debourg et le square Monod ou encore la fin de la rue du Rhône et l'allée Léopold Sédar Senghor. Ces différents espaces-temps cumulent la présence d'assises en grand nombre, qu'elles soient formelles (allée Léopold Sédar Senghor, square Monod) ou informelles (rue du Rhône et îlot Debourg), elles offrent une certaine intimité loin des nuisances

sonores de la route, et surtout de l'ombre en plus d'une végétation importante. J'ai pu y observer des personnes jouer aux boules, boire un café, discuter, balader son chien, sortir avec ses enfants ou bien juste lire et faire une sieste. Les usages y sont variés et complémentaires. En été, la question des prises évolue, l'ombre devient un élément important ainsi que l'eau et le vent. Ces trois critères entrent dans ce qui compose un lieu-temps de rencontre. Quand je parle de ces lieux-temps, j'entends rencontre à la fois comme une entrevue entre deux personnes, mais aussi entre une personne et son milieu, une personne observante, sentant et vivant avec les autres- qu'humains aussi bien que les autres humains. Cette position m'a été partagée par Karine durant nos discussions :

« Ce qu'il faudrait c'est des espaces ouverts, de rencontre, qu'il manque, mais s'il se passe rien les gens vont pas y aller... ça dépend qui va arriver. Pour moi la sécurité c'est les espaces ouverts. Les gens se trompent sur la sécurité. »

Ce qu'énonce Karine comporte pour moi deux parties. La première est la question de la création (et donc du manque) de lieux-temps de rencontre, des espaces-temps ouverts et qui doivent être animés : iel fait référence aux parcs gratuits où iel aime emmener ses enfants le week-end proposant des tables de ping-pong et des jeux. La seconde partie sur la sécurité fait référence à un débat sur l'espace public, ou une absence de débat en raison de forts clivages, et ses usages.

Sécurité de l'espace public

L'espace-temps partagé de la rue peut présenter un caractère anxiogène, voire oppressif. C'est un espace-temps de rencontre qui engendre des inégalités allant de l'inaccessibilité physique (trottoirs trop hauts, pas de passages pour les fauteuils roulants, etc.) (Alauzet et al., 2021) à celle dépendant de critères comme la couleur de peau (racisme, contrôles au faciès, etc.) (Grossi, 2017), le genre (harcèlement, regards insistants, espaces-temps exclusivement masculins, etc.) (Hancock et al., 2017) ou la richesse économique (arrêté «anti-précaire»⁸⁴, contre la mendicité, dispositifs de prévention situationnelle, etc.) (Gosselin, 2018). De plus il s'agit d'un espace-temps ouvert, de jour comme de nuit, et dont les fenêtres des immeubles et parfois les cours donnent directement dessus. Une communication est établie entre l'espace privé et l'espace public au niveau de la rue. Il est aussi le lieu où l'on séjourne lorsqu'on ne peut pas le faire ailleurs, pour y dormir, y manger, retrouver d'autres personnes ou juste y passer du temps lorsque son domicile est trop exigu pour y passer ses journées. Toutes ces caractéristiques en font un espace-temps précieux, auquel il faut accorder une attention fine dans nos villes et nos quartiers. Les endroits où l'on peut s'asseoir prolongent l'expérience de la rue et viennent en partie transformer ses usages.

Les lieux-temps de rencontre sont multiples et fortement dépendants de dynamiques les dépassant (sur une place, dans une rue fréquentée ou non, aux abords de l'eau, etc.). Ils peuvent reposer sur une certaine informalité, allant d'un rebord de muret à l'ombre à des formes plus formelles comme les bancs disposés ici et là par des aménageurs. Je vais m'appuyer sur mes observations et celles que m'ont partagées les habitant·es pour analyser comment leurs rôles sont perçus et ce qu'ils engendrent dans la ville en lien avec la sécurité de la rue.

Pour Jane Jacobs, qui a abordé de manière pratique et située la question de la sécurité de l'espace public, cette dernière passe par sa surveillance non pas de manière exogène, ou extérieure, comme pourrait le faire une caméra de sécurité municipale ou la police, mais par une surveillance de la rue par ses usager·ères. Cette surveillance ne part pas du présupposé que la rue est forcément dangereuse; elle est un espace-temps de rencontres et donc potentiellement le lieu de conflits, mais pas seulement. Elle est aussi le lieu-temps où l'on peut avoir besoin et demander de l'aide, discuter, débattre et se rencontrer, c'est surtout une surveillance de la rue dans le but que ces usages-là puissent aussi avoir leur place.

Cette surveillance, ou veille comme je l'appellerai, demande que les rues soient peuplées, fréquentées et attrayantes. Pour

84 https://www.liberation.fr/idees-et-debats/tribunes/larrete-anti-precaires-dangouleme-nie-le-droit-dexister-par-jerome-lebre-20230806_53Q74KPDF5GPVLCJLXOULYKCKM/

permettre cette fréquentation continue, Jane Jacobs pense que : «les trottoirs doivent compter beaucoup de magasins et de lieux publics, y compris — ce qui est capital — des établissements ouverts le soir et toute la nuit.» (43) Pour que la rue soit vivante, il est nécessaire qu'elle puisse être habitable, ainsi, le rôle des prises — des possibilités de s'arrêter, des endroits qui nous donnent envie de séjourner longtemps, d'investir l'espace-temps — prend tout son sens et nous oriente dans la direction des lieux de rencontre qui parsèment les pavés d'une rue vivante. Pour Jane Jacobs, cette conception de la rue vivante et donc sécurisée repose sur la notion de responsabilité : c'est en ayant du monde dans la rue, et pas seulement de passage, que chacun veille au déroulé du «ballet aux figures compliquées» (54) qui la compose. Cela rejoint la manière dont Karine définit la sécurité : «Pour moi la sécurité c'est les espaces ouverts.» et d'ajouter «Les gens se trompent sur la sécurité.» pour mettre en avant ce qui souvent va de pair : sécurité et espaces-temps fermés. Cette logique à la fois urbanistique et sécuritaire produit les cours intérieures clôturées.

Dans l'espace public, la méfiance porte souvent sur ceux qui restent et qui utilisent ces espaces-temps de rencontre. À l'opposé de cette vision discriminante, Jane Jacobs voit celui qui s'arrête dans la rue comme un·e veilleur·euse, une personne encline à intervenir si une autre à besoin d'aide ou de parler.

C'est ce tissage complexe de regards, de présences, de contacts superficiels comme prolongés qui fait de la rue un espace-temps sécurisé. Cela demande que les espaces-temps de rencontre soient conçus de manière ouverte afin de favoriser une pluralité d'usages pour différentes personnes. Parfois, il s'agit de multiplier les endroits où l'on trouve des assises : les bancs seulement situés autour d'une aire de jeu conviendront aux parents et pourront être moins agréables pour des personnes voulant s'abriter du bruit des enfants, qui se sentiront de fait exclus·es de tels espaces-temps. La foule attirant la foule, Jane Jacobs pense que c'est en augmentant le nombre de personnes qui fréquentent une rue que l'on en amène d'autres à faire de même : «Peu nombreux en effet sont les gens qui se livrent à l'exercice qui consiste à s'asseoir sur un perron ou à regarder par la fenêtre pour contempler une rue vide de passants.» (42). Ainsi la rue vivante est une rue regroupant : 1. des raisons d'y venir comme les commerces, les activités que l'on peut y pratiquer, comme pouvoir se mettre à l'abri. 2. des prises permettant d'y rester comme des lieux-temps de rencontre ouverts et non dédiés à une seule utilisation, où l'on peut séjourner. 3. une fréquentation qui s'autoalimente en faisant venir des gens, se rencontrer, se regarder et se sentir bien en densifiant l'usage de cet espace-temps en termes de diversité de lieux (espace-temps d'intimité comme de passage), mais aussi à différents moments de la nuit et du jour.

À Gerland comme à Arganzuela, le tissu urbain mêle nouvelles constructions et constructions plus anciennes, mais la politique des grands projets a conduit à déstructurer l'organisation plus ancienne de ces quartiers et tentent d'en recréer une, sur la place des Pavillons à Gerland ou autour de la place de Legazpi à Arganzuela. Dans les deux cas, cela questionne « l'ordre merveilleux » décrit par Jane Jacobs qui allie sécurité et liberté :

« Sous un désordre apparent, là où la ville ancienne fonctionne correctement, il existe un ordre merveilleux autour duquel s'ordonnent la sécurité dans la rue et la liberté dans la cité. Cet ordre complexe et à sa base, il y a le dédale de la circulation piétonnière qui engendre une suite infinie de témoins et d'observateurs. Bien que cet ordre, fait de déplacements et de changements, soit de la vie et pas de l'art, nous pouvons fantasmer et dire que cette forme d'art propre à la ville peut être comparée à de la danse. Mais, il ne s'agit pas d'une danse simpliste au rythme de laquelle tout le monde lève la jambe, pirouette en même temps et fait la révérence à l'unisson : il s'agit d'un ballet aux figures compliquées dans lequel les solistes et les groupes jouent des rôles distincts qui par miracle se complètent les uns les autres pour former un ensemble bien ordonné. Le spectacle du ballet des rues d'une cité n'est jamais le même d'un endroit à un autre et chaque fois, il donne lieu à de nouvelles improvisations. » (54)

Un tel « ordre merveilleux » ne peut

avoir lieu que dans un espace-temps suffisamment ouvert. Cette ouverture que je retrouve dans la description de Jane Jacobs, rejoint le sens que lui donne Sennett : un lieux-temps contenant une certaine complexité, qui se déploie petit à petit, faite d'imbrications et d'ajustements réciproques.

Les regards vers la rue des Girondins

Avec les habitantes de Gerland, nous avons beaucoup parlé de l'avenir d'une rue nouvellement tracée dans le quartier, la rue des Girondins, présentée par la mairie et les aménageurs comme un nouveau « cœur d'îlot du quartier », invitant à toute sorte d'espoirs sur son devenir.

La rue des Girondins est un projet de longue date dans la ZAC des Girondins. Cette dernière doit venir pallier ce qui a été reproché il y a une dizaine d'années à la ZAC du Bon Lait, l'absence d'un cœur de quartier. Conduisant à faire de la ZAC du Bon Lait un endroit uniquement résidentiel, sans commerces et sans espaces de rencontre. Extrêmement présent dans la communication de la ZAC des Girondins, cette rue se veut être une « nouvelle centralité » selon ses commanditaires (Mission Gerland). Le choix a été fait d'y établir deux voies de bus, une piste cyclable à double sens et une voie de circulation automobile. Sur cette rue 20 à 30 commerces (fig. 69 et vidéo en annexe 26) devraient être créés, un chiffre qui a dernièrement été revu à



Fig. 69 : Une pancarte promotionnelle de la Mission Gerland à propos de la rue des Girondins en 2019.

la baisse après l'installation des premiers commerces.

Elle a été pendant plusieurs années en travaux et aménagée temporairement avec une double voie consacrée aux voitures et de grands espaces piétons et cyclables (fig. 70).

Cet aspect en travaux et partiellement fermé à la circulation automobile (les voitures venaient principalement se

garer dans cette rue) l'a rendue très fréquentée par les habitant·es, qui me disaient y venir souvent le soir lorsque les travaux cessaient.

Elle a ouvert totalement au printemps 2023 (fig. 71), elle est décrite par la SERL (son aménageur) comme :

«Démonstrateur d'un cœur de ville exemplaire du bien-vivre en ville, elle illustre la vision de la ville de demain portée par la



Fig. 70 : La rue des Girondins en 2021, aménagée temporairement en vue des travaux et de son ouverture une année plus tard (finalement en 2023).



Fig. 71 : La rue des Girondins à l'été 2023, ouverte à la circulation, la moitié des commerces a ouvert.

Ville et la Métropole de Lyon : une voirie apaisée et des commerces animés.»⁸⁵

Dithyrambique, cette description

correspond surtout aux changements de mandats municipaux et métropolitains qui ont eu lieu à Lyon entre 2019 et 2023. Ces changements de gouvernance

⁸⁵ <https://groupe-serl.fr/groupe-serl/lyon-7-la-nouvelle-rue-des-girondins-exemplaire-du-bien-vivre-en-ville/>

ont entraîné un certain nombre de refontes dans les projets déjà lancés sous les précédents mandats, dont celui de la ZAC des Girondins. D'après ce descriptif, la ville et la métropole de Lyon mettent en place le « bien vivre en ville » en aménageant une rue avec des « commerces animés » et « une voirie apaisée ». Par apaisée, ces autorités entendent à la fois le contrôle de la vitesse sur les axes de circulation et le contrôle des modes de transports en favorisant le vélo, la marche à pied et les transports en commun. Les commerces « animés » qui ont été installés pour le moment sont : un restaurant, une antenne de supermarché surgelés, une librairie, une épicerie fine Bio, un opticien, un supermarché généraliste, une chaîne de cafés et une chaîne de boulangeries. Comme mentionné plus haut, la demande de nouveaux commerces dans le quartier est forte, elle vise aussi à rendre celui-ci plus fréquenté. De ce que m'ont partagé les habitant·es, leurs besoins étaient plutôt situés vers des commerces de petite taille, qui changent des supermarchés et du « strict nécessaire ». Il s'agissait aussi de lieux de rencontre, où il est possible de s'asseoir et de rencontrer d'autres personnes de son quartier. Dans la liste des commerces présents pour le moment sur la rue, certains semblent correspondre à ces besoins, comme la librairie et la boulangerie. Reste à savoir si ces commerces de grandes enseignes seront à même à répondre aux besoins des habitant·es déjà présent·es ou

encourageront l'arrivée d'une classe plus aisée, dont font part les imaginaires urbanistiques déjà déployés. Selon la SERL, ces commerces sont « les marqueurs forts d'une ville pour tous. »

L'espace-temps public dont les habitant·es ont besoin quant à lui se tournait vers des lieux temps de rencontre :

« Ce qu'on va peut-être avoir c'est une vraie place publique confortable. Un lieu où tu te retrouves, où tu vas discuter avec les gens. Y'a pas de place... peut être dans les Girondins. »

Karine ne fonde que peu d'espoir sur ce projet, mais nourrit celui de peut-être y voir quelque chose émerger. Ce sentiment est partagé par Valérie, « on a du mal à imaginer » me dit-elle lorsque j'évoque la place de cette nouvelle rue dans le quartier. Bénédicte, elle, juge « indispensable » la conception d'une rue où l'on se rencontre :

« Il faut quand même qu'il y ait une vie de quartier, que les populations se voient, se mélangent. Là, personne ne se rencontre c'est résidentiel, on va bosser ailleurs, on revient on s'enferme chez soi et voilà. Je dis pas qu'il n'y a pas de vie dans les immeubles, mais il y a pas de "vie de village" quoi, entre guillemets. »

C'est justement cette vie-là, à l'extérieur de leur résidence que les habitant·es avec qui j'ai travaillé semblait vouloir s'épanouir, celle de la rue, de l'espace-temps public. Il serait difficile — et

peu pertinent — de prévoir, alors que la rue ouvre à peine, quels effets elle aura pour le quartier. La communication de la SERL avance beaucoup sur les prévisions quant aux aménagements et à leurs effets sur les personnes fréquentant le quartier :

«S'agissant de l'appropriation de la rue par ses usagers, [...] des aménagements de proximité inédits ont été installés sur l'emprise même du trottoir. Conçus comme de petits salons destinés à la détente et au divertissement, ils sont représentatifs d'une ville pensée à l'échelle de la vie de quartier et notamment des plus jeunes. Ils sont disséminés sur toute la longueur du trottoir : bancs bois types parvis, mini tables de pique-nique (dont une adaptée aux personnes à mobilité réduite), bornes-fontaines, mobiliers ludiques, une structure de glisse en béton...» SERL

Pour le moment, la SERL semble avoir trouvé la solution à des questions complexes qui animent les penseur·euses de la ville depuis des dizaines d'années : comment rendre une rue plus fréquentée ? La réponse passe dans ce cas par un déterminisme spatial, qui voudrait tout résoudre à coup d'aménagements. Cette réponse me laisse dans la même perplexité que Jeannine : «La rue des Girondins je trouve ça assez artificiel...»

Lieux temps de rencontre «verts»

Lorsque nous discutons de lieux pour se retrouver, le contexte climatique de

ma recherche et les préoccupations habitant·es nous ont souvent menés à parler d'espaces-temps fortement végétalisés. Car oui un banc est une belle invitation à s'asseoir, mais en plein soleil durant l'été il découragera la plupart des personnes passant devant lui.

«Vu qu'on vient de changer au niveau de la mairie, c'est plus chez les verts, j'espère qu'ils vont continuer à remettre à neuf, à faire des choses un peu écologiques, à faire des petites zones, de petits parcs pour les habitants.»
Mathis

Au moment de cet entretien, la municipalité et la métropole de Lyon ont débuté depuis quelques mois une nouvelle mandature composée de partis de gauche et écologistes. Ce changement a créé un espoir, comme en témoigne Mathis, de voir les politiques publiques s'intéresser de plus près à la végétalisation des villes, un souhait exprimé par des habitant·es de voir arriver du «vert», de la «verdure», dans leur quartier. Le chapitre suivant étant consacré aux rapports entretenus avec les autres-qu'humains dans le quartier, je parlerais ici surtout des espaces-temps de rencontre végétalisés.

Tout d'abord, voir arriver des parcs et des arbres dans l'espace public c'est voir arriver de l'espace non bâti. Cela contraste avec les immeubles, la végétation ne dépassant pas la barre des 2 mètres, mis à part quelques arbres. C'est une certaine densité urbaine qui

se retrouve contrecarrée par ces espaces-temps d'aération entre les immeubles, la vue est ainsi en partie dégagée. Anna me partage cette peur en regardant les immeubles grandir tout autour d'elle : «Moi ça me fait un peu peur, je trouve que ça fait trop d'immeubles. J'aime bien parce que c'est moderne donc c'est plus propre et mieux entretenu tout ça, mais ça fait trop d'immeubles.» Ces immeubles l'«affolent un peu, car ça fait que du béton» alors qu'elle voudrait y voir «de la verdure». Mathis lui aussi se préoccupe de la densité qui apparaît dans le quartier, ne laissant que peu de place à des espaces verts au cœur du quartier :

«J'espère qu'ils vont pas trop pousser le truc et que ça va pas devenir trop... des fois on nous entasse trop les uns sur les autres en essayant d'en mettre le plus possible. Moi s'ils pouvaient construire des parcs et des espaces verts qui ne soient pas aux extrémités de Lyon. Parce que là c'est vrai que tu as le parc de Gerland qui est génial, mais il faut aller jusqu'au bout.» Mathis

En effet, bien que vivant dans le même quartier que le parc de Gerland, l'un des grands parcs à l'intérieur de la ville de Lyon, Mathis réside à une trentaine de minutes à pied de ce parc. La densification des immeubles donne une impression de «tout bâti» où il n'y a plus d'espaces-temps pour faire autre chose que transiter entre ces immeubles. Les lieux-temps de rencontres sont aussi ces pauses dans le paysage et pour les habitant·es. Des espaces-temps à habiter

en dehors de chez iels tout en étant proche de leurs perrons, permettant de les fréquenter régulièrement et à différentes heures, faisant émerger la fameuse «vie de quartier». Créer des espaces-temps de rencontre sans les végétaliser, c'est aussi s'assurer d'une fréquentation temporaire de ces endroits en été. Le manque d'ombre et le peu d'intimité qu'offre normalement la végétation conduiront à en faire des espaces-temps de passage, où l'on s'assoit quelques minutes pour consulter son téléphone plutôt que d'y venir y passer un moment.

Les espaces-temps où l'on transite eux aussi devraient être végétalisés pour les habitant·es. Mathis me parle du nouvel aménagement des rues de la ZAC des Girondins, qu'il apprécie pour ses «rues larges avec de beaux trottoirs» avec «pas mal de petits arbres». Cela lui donne «moins cette impression de tout s'emboîter», c'est-à-dire de laisser des espaces libres, loin des voitures, où «tu peux être assis sur des bancs, en plus y'a des arbres, donc tu peux être à l'ombre.». Il prend pour exemple une petite allée, l'allée Eugénie Niboyet (fig. 72) où nous nous sommes retrouvés pour discuter, celle-ci préfigure la «trame verte» dont font partie les allées De Fontenay et Léopold Sédar Senghor mentionnées au chapitre 3.

Nicolas aussi voudrait voir des espaces-temps de circulation plus verts : «Ce serait bien qu'il y ait des grands



Fig. 72 : L'allée Eugénie Niboyet qui allie espaces-temps de rencontre, végétalisation et réduction de la circulation de véhicules.

boulevards naturels, piétons : que des arbres et des plantes.» Ces passages, dont la «trame verte» en construction fait partie, sont privilégiés par les piétons pour leur calme, mais aussi, car ils permettent d'éviter des détours. Lorsque la circulation piétonne n'est pas forcément ajustée sur celle des voitures – en passant par des trottoirs jouxtant les rues par exemple – elle peut passer par d'autres endroits écourtant les trajets, comme les passages. La multiplication de ces passages est plébiscitée par les habitant·es, bien que souvent réservés, voire interdits aux non-résident·es.

Qu'il s'agisse de commerces mêlant espace-temps marchands et rencontre ou des lieux publics végétalisés, l'absence ou le faible nombre de lieux-temps de rencontre est au cœur des discussions avec les habitant·es. Surtout quand il s'agit de me désigner sur leurs parcours quotidiens, où iels s'assoient ou prennent une pause. Ces lieux-temps ne concernent pas seulement l'échelle d'une rue, mais de l'ensemble du quartier et invitent les habitant·es à me parler de l'ambiance de leur quartier ou de celle qu'iels souhaiteraient voir venir :

«Parce qu'on a pas le temps d'aller dans le centre, l'hyper centre et tout, il y a peut-être

une demande de recherche de vivre la ville autrement, dans d'autres style de quartiers. Comme il y avait plus bas vers Debourg. L'expo peinture fraîche c'est assez branché, côté international et tout ça, enfin j'aime bien voir des choses comme ça dans des quartiers comme ça quoi. Et voir qu'il y a du public qui est demandeur pour des choses comme ça.» Jean, lors d'un entretien.

L'offre culturelle du quartier fait aussi partie des endroits où il est possible de se rencontrer. La refonte de la médiathèque de Gerland y a fortement contribué en offrant des animations, des espaces-temps où aller gratuitement se rencontrer et s'abriter. De la même manière, Karine me décrit son attachement au centre social de Gerland, qui, suite à un changement de direction, s'est retrouvé déserté. Il milite alors pour «Un centre social de proximité, une salle de spectacle», le confinement lui ayant fait «vachement réfléchir sur qui on compte.» me glisse-t-il.

Faire place

Historiquement, la place centrale d'un village jouait le rôle de ce tissage qu'il pouvait y avoir entre services, commerces et rencontres inopinées quotidiennes. Dans un quartier comme Gerland, ces espaces-temps ont été détruits il y a bien longtemps, ou n'ont peut-être jamais encore existé. Les tentatives d'en créer, souvent à l'initiative des habitant·es, mais dont la mise en place dépend des politiques urbaines, prennent du temps.

En arrivant sur la place des Pavillons Bénédicte la décrit comme une place qui « [...] aurait bien besoin d'être repensée ». Elle date de la refonte du quartier dans les années 1980 et de l'installation de l'ENS. Pour elle, « [...] il y a assez peu d'endroits conviviaux ». Malgré cela « Elle a l'avantage d'avoir un certain nombre d'arbres dont des tilleuls, sympa en cette saison, on profite de la bonne odeur. »

Cette place a connu, juste après mon terrain à Gerland, une période de rénovation. Terminée en 2022, cette dernière a permis l'effacement de la hauteur de trottoir pour rendre les zones plus accessibles, ainsi que la diminution des places de parking sur la place. En revanche, les « endroits conviviaux » dont le manque était déploré par Bénédicte n'ont pas été accrus. Quelques bancs sont apparus, mais souvent en remplacement d'autres et aucun endroit avec plus d'un banc côte à côte n'a été créé. De plus, la systématisation de plots en pierre pour délimiter les espaces pour les véhicules à moteurs et piétons n'aide en rien à la convivialité de cet espace-temps alors qu'ils auraient pu être pensés comme des lieux de rencontre en plus de séparer les espaces (voir plus loin : 4.2.3).

En lisant la plaquette de présentation faite par la mission Gerland à propos de cette rénovation, il semblerait que l'intérêt de la municipalité réside ailleurs :

« Fruit de la dynamique métropolitaine, la centralité Pavillons-Fontenay se modernise au cœur du biodistrict. Ce territoire de 100 ha au sud de Gerland est en plein renouveau et se déploie autour des biotechs, du sport, de la santé, de la recherche et de l'enseignement supérieur. »

Il est difficile de comprendre ici l'objectif de ce jargon, à qui il s'adresse. Qu'est-ce que le « biodistrict » ? Où sont les habitantes du quartier dans cette « dynamique métropolitaine » ? Est-il si compliqué de concevoir des espaces-temps où des personnes puissent s'asseoir à plus de trois et à l'ombre sur l'une des places qui est la plus proche d'un centre à Gerland ?

En mettant côte à côte des images d'avant et d'après la rénovation (fig. 73), on voit ce qui a été privilégié : la place est désormais consacrée aux piétons. Le dégagement des places de stationnement a permis de laisser une large surface dégagée. Ce qui m'interroge ici c'est pourquoi a-t-elle été dégagée des véhicules stationnés. Car ce que l'image évoque est un lieux-temps où l'on ne peut que passer sans pouvoir l'habiter. Aucune prise n'a été conçue pour en faire un espace-temps appropriable. Est-ce si peu désirable d'imaginer trois bancs formant un « U » au milieu de cet espace, à l'ombre des arbres ?

On peut observer la disparition de certains arbres, la pousse de ces derniers étant longue pourquoi couper des spécimens qui avaient déjà plusieurs dizaines d'années ? Quid de la « charte de l'arbre » à la Métropole de Lyon ? (voir chapitre 5) Ces questionnements me laissent quelque peu amer devant le budget (presque 8 millions d'euros) et le temps mobilisé (plus d'un an de travaux) pour une telle rénovation. Le discours de la maison du projet de Gerland étant apparemment destiné principalement aux financeurs ou à de potentiels promoteurs cherchant à étendre leur parc immobilier dans la zone, il ne donne pas de prise à une quelconque discussion et les réunions de concertation semblent avoir été décevantes d'après le Comité d'Intérêt Local Gerland-Guillotière-Jean Macé. Ce dernier s'est d'ailleurs consacré à la question du stationnement⁸⁶, avec un autre collectif, Gerland Commerces regroupant les commerçants de la place. Les collectifs y déploraient la disparition totale des emplacements de stationnement sur la place et surtout autour de celle-ci ainsi que l'absence de projet d'un parking relais plus au sud pour permettre aux personnes venant de l'extérieur de la place de se rendre sur cette dernière. Cette problématique n'a pas reçu de réponse favorable non plus, mettant dos à dos les utilisateur·ices des « modes doux » et des ceux utilisant

86 Pour plus de détail, leur site internet fait la chronologie des différentes étapes avant les travaux et des demandes : <https://cil-gerland-guillotiere.fr/les-actions-du-cil/projets-concernant-leconomie-et-le-commerce-dans-le-7eme/urbanisme-de-la-place-des-pavillons/>



Fig. 73 : La place des pavillons en mai 2016 (image du haut) et en juin 2023 (image du bas). Source : GoogleMap.

des véhicules à moteur.

Je peux déplorer ici le manque d'attention porté à ce qu'habiter veut dire et à toute la complexité que cela comprend. C'est une expérience difficilement partageable pour une personne ne résidant pas dans le quartier. Bien que des tentatives de prise en compte des besoins des habitant·es ont été mise en place, au travers de techniques toujours différentes, comme la plateforme numérique «OYE» proposée par la métropole de Lyon. Elle permet de proposer des projets à son «budget

participatif» et révèle que les besoins pour cette place se sont exprimés autour de la création de toilettes publiques et d'un marché hebdomadaire.

Les éléments cités dans cette partie me semblent donner du sens à une volonté d'épaissir les relations que l'on noue au quotidien, et que permettent des espaces-temps de rencontre. Ces relations se tissent autour d'espaces-temps de taille relativement modeste, préservant l'intimité des rencontres tout comme l'ouverture des usages. La sécurité des espaces publics n'est pas

dépendante de leur fermeture, mais de leur fréquentation qui a lieu quand ces espaces-temps correspondent aux besoins des habitant·es. La rue des Girondins, grand projet parmi les grands projets du quartier, prend le risque de n'être qu'une rue commerçante, mais spécialisée. Sans attachements, ces espaces-temps marchants seront les premiers à être désertés quand les températures rendront impossible le fait de s'y rendre.

Partant de liens parfois superficiels et éphémères, comme croiser une personne deux fois de suite dans une rue ou bien acheter son pain à la boulangerie près de chez soi, la répétition de ces liens conduit à leur épaissement. Ils deviennent ainsi vertueux, de passades ils peuvent évoluer en relations, d'être plus que ce qu'ils étaient, de créer des possibles, comme d'oser demander de l'aide. Les lieux-temps de rencontre ouvrent ces possibilités, donnent prise à la convivialité d'un quartier lorsque sa complexité est prise en compte. Lorsque ces lieux-temps sont pensés, ouverts, ancrés et situés, lorsqu'ils émanent des besoins des habitant·es, ils deviennent habités.

4.2 Espaces-temps paradoxaux

Je vais maintenant m'attarder sur la matérialité d'une partie des formes qui se répètent dans l'espace-temps public. Il s'agit des clôtures, des cours d'immeubles, des bancs et assises. À partir de ces formes, je vise à essayer de comprendre la manière dont ces objets font et sont fait par une façon d'habiter les espaces-temps publics. Leurs présences, mais aussi leurs usages contribuent à orienter les relations qui vont pouvoir s'épanouir dans un quartier donné. L'ouverture, la convivialité et la complexité de tels objets et espaces-temps vont contribuer à l'organisation sociale, et aussi en témoigner, en supportant ce que peuvent en faire les habitant·es.

J'aborde cette partie d'une manière quelque peu différente des autres, inspiré·e par des écrits sur les objets comme *Mythologies* de Roland Barthes (1970 [2005]), je vais partir des objets pour aller vers ce qu'ils permettent, c'est-à-dire les «forces qu'ils intiment à l'action» (Ingold, 2016). En m'intéressant d'abord à la matérialité de ces objets pour aborder la relation qui se tisse entre eux et les humains,

comment ils peuvent autant contraindre qu'ouvrir des possibles et comment nous les modifions autant qu'ils nous modifient⁸⁷. L'autrice de science-fiction Ursula K le Guin, dans une fameuse communication (*The Carrier Bag Theory of Fiction*, 1989), parle de la place que l'on donne aux objets dans les histoires que l'on se raconte. Le Guin déplore que, bien souvent, les objets dont nous parlons dans nos récits sont ceux qui «assomme[nt], transperce[nt] et frappe[nt], toutes ces choses longues et dures; en revanche, nous ne savons rien des choses qui servent à en contenir d'autres, le contenant de la chose contenue» (Le Guin, 1989). Elle propose de partir à rebours, de créer des histoires en partant des contenants, et plus particulièrement du sac. Dans son exemple, elle se demande ce que cela changerait de s'intéresser à ce qui permet l'action comme le sac qui transporte la nourriture, ou la coupelle qui transporte l'eau. Ces objets sont indispensables au bon déroulé de toute histoire, mais bien souvent oubliés et négligés. De tels objets collaborent, ils ne sont pas une fin, ils permettent de donner vie à d'autres histoires en transportant des contenus qui, plus tard, deviendront d'autres ramifications du récit.

Dans cette partie, les bancs, les clôtures

⁸⁷ Avec Arnaud Chevalier de la compagnie L'instant Mobile et dans le cadre des LaboMobiles, nous avons organisé en 2023 deux temps de résidence autour de «Ce que permettent les choses» qui traitaient de nos relations aux objets. Ces résidences ont réuni une dizaine d'artistes et de chercheur·euses pendant plus de deux semaines pour expérimenter et se questionner sur ces relations et ce qu'elles sous-tendent. De plus une journée d'étude a été organisée dans ce cadre le 23 janvier 2023 à Ramdam, un centre d'art.

ou les cours d'immeubles sont des objets et des agencements d'objets qui permettent. Comme décrit plus tôt dans ce chapitre, les bancs sont des prises dans l'espace-temps public, des invites à s'asseoir, à prendre le temps de regarder et peut-être de discuter avec d'autres. Ils sont à la base de la création de récits. Récits qui se déroulent dans la rue avec ceux qui peuplent nos quotidiens. D'une manière moins vertueuse, les clôtures nous racontent l'amoncellement de relations, de propriétés comme autant d'ouvertures et de fermetures qui jalonnent nos marches. Elles délimitent là où l'on peut, ou ne pas, aller, là où l'espace-temps ne se partage plus mais se divise, là où les histoires nous parlent de frontières et de défenses. Enfin les cours d'immeubles sont des objets d'objets, c'est un pas de côté composé de clôtures et d'assises et qui peuvent être fermées (le plus souvent) ou parfois ouvertes pour permettre de rencontrer ceux qui vivent en dehors de la maisonnée. Les histoires sont alors celles de la copropriété, des enfants partageant les espaces-temps et des conflits d'usage.

Cet essai, fortement visuel, vise à décaler la focale du quartier vers ces objets pour revenir à lui d'une manière différente, un peu de biais, celle de la matérialité du quotidien. Il est une tentative de regarder autrement pour peut-être saisir une autre partie du tissage qui a lieu dans l'espace-temps public. Il comporte de nombreuses photographies, qui, bien que commentées, donnent à voir par

elles-mêmes des manières de composer la ville, captées au gré de marches dans le quartier de Gerland, et en partie d'Arganzuela. La photographie, tout comme l'écriture, est elle aussi un contenant laissant, lorsqu'on lui en donne la place, un espace à partager, une histoire conduisant à un récit de la rue.

4.2.1 Les clôtures

Omniprésentes dans l'espace-temps urbain contemporain, ces tiges d'alliages ferreux se dressent le long des trottoirs. Elles sont constituées d'une structure faite de rangées verticales accrochées entre elles par d'autres horizontales, deux ou trois le plus souvent (fig. 74). Lorsque ces lignes horizontales sont plus nombreuses, elles peuvent servir au franchissement des clôtures en étant un appui pour passer par-dessus, à la manière d'une échelle.

Leur hauteur varie fortement, allant de plus de deux mètres pour les plus hautes à moins d'un mètre pour les plus basses (fig. 75).

On pourrait penser dans cet exemple que leur hauteur dépend de ce à quoi elles limitent l'accès, ici un carré de pelouse vide entre deux haies. Cette observation ne semble pas toujours confirmée, mais il semble que les clôtures les moins hautes limitent le plus souvent l'accès à des espaces-



Fig. 74 : Une clôture présentant une structure avec deux alignements verticaux à Gerland.



Fig. 75 : Une clôture de moins d'un mètre dans le quartier de Gerland.

temps végétalisés et les plus hautes à des chemins et accès. Les clôtures sont des contenants, elles disposent, comme la plupart des contenants, d'une ouverture qui peut être contrôlée. Ces ouvertures dans les clôtures urbaines peuvent être appelées portail, porte, portillon, grille, ou accès. Le plus souvent à Gerland, j'ai pu observer la présence d'un digicode, petit boîtier électronique requérant un code ou un badge pour débloquer l'ouverture de la grille (fig. 76).

Ce code, dans le cas des fermetures résidentielles est détenu par les personnes fréquentant cet espace-temps, voire étant identifiées comme résident·es d'un tel endroit. Lorsque le bon code

est tapé, le boîtier émet un son, qui signifie que l'on peut entrer. Si le code n'est pas le bon, un autre son est émis, et il faut recommencer pour espérer ouvrir la porte. Ces sons sont une forme de contrôle de l'espace-temps urbain (Vocler, 2020) ils visent à différencier les comportements acceptés et normalisés dans l'espace-temps public — avoir le bon code — de ceux répréhensibles — essayer de rentrer sans avoir le code.

Dans le cas des clôtures autour des parcs, on retrouve des ouvertures de type targette, où il faut faire glisser une pièce métallique en dehors d'une autre pour pouvoir ouvrir le portail. Cela dans le but d'empêcher des enfants (jusqu'à



Fig. 76 : Une clôture et son accès, limité par un digicode dans la ZAC des Girondins à Gerland.

un certain âge) de franchir ces clôtures tout en permettant à ceux qui savent (ou qui ont le code de comment faire) d'y accéder. Ces targettes peuvent être doublées d'une serrure à clef dans le cas d'espace-temps fermant le soir comme de nombreux parcs publics à Lyon. Ces serrures à clef sont généralisées et se présentent même dans le cas des grilles avec interphone. Elles permettent une ouverture mécanique des portails, même en cas d'absence d'électricité. Ces clefs peuvent être détenues par les résident·es, mais aussi par les personnes assurant l'entretien des espace-temps comme les services de la ville ou les concierges.

Pour revenir rapidement sur l'historique de tels dispositifs, leur généralisation, pour la fermeture résidentielle, a eu lieu en France de 1990 à 2000 (Madoré, 2012). Pour le géographe François Madoré, c'est à partir de ce moment-là que l'on observe une certaine «banalisation de la fermeture résidentielle». Cette banalisation des clôtures peut être perçue comme une nécessité de séparer les espaces-temps qui passe par deux «filtres» :

«Le premier est devenu quasiment incontournable. Il se situe au niveau de l'accès au complexe résidentiel depuis la rue. Cela passe le plus souvent par un arsenal technologique désormais classique : portail ou portillon automatique avec code d'accès ou badge pour les résidents puis, pour les visiteurs, interphone, digicode et visiophone.» (*ibidem*)

Le second comprend les dispositifs installés à l'intérieur du complexe résidentiel. Ici je m'intéresse au premier, dont la clôture et ses accessoires sont les pièces maîtresses. À Gerland, la fermeture des espaces-temps résidentiels est quasiment systématique. Dans la ZAC du Bon Lait et des Girondins, celle-ci est présente de manière très ostensible, il n'est pas possible de franchir une rue sans apercevoir les différents dispositifs de fermeture, fermant parfois l'accès à différentes entrées d'immeubles et à ce qui prend la forme d'une rue ou d'une allée (fig. 77).

Pour la ZAC des Girondins, cette fermeture n'avait pas été programmée. En effet, l'intérieur des îlots d'habitations était pensé comme ouverte à la circulation des piétons, avec une possibilité de fermeture le soir, m'a confié la Mission Gerland et la SERL lors d'une marche dans le quartier. Ces îlots ouverts ont connu un tout autre destin lorsque les constructions ont débuté. La complexité de savoir à qui reviendra la responsabilité de ces espaces-temps semi-ouverts à la frontière d'espace public et privé a engendré le choix de la simplicité, celui de fermer ces cours arborées aux personnes extérieures.

«Les piétons dans leur ensemble apparaissent comme les premières victimes des effets de coupure» dit Frédéric Héran dans son livre sur les coupures urbaines (2011). En effet, cela est d'autant plus vrai dans le quartier de

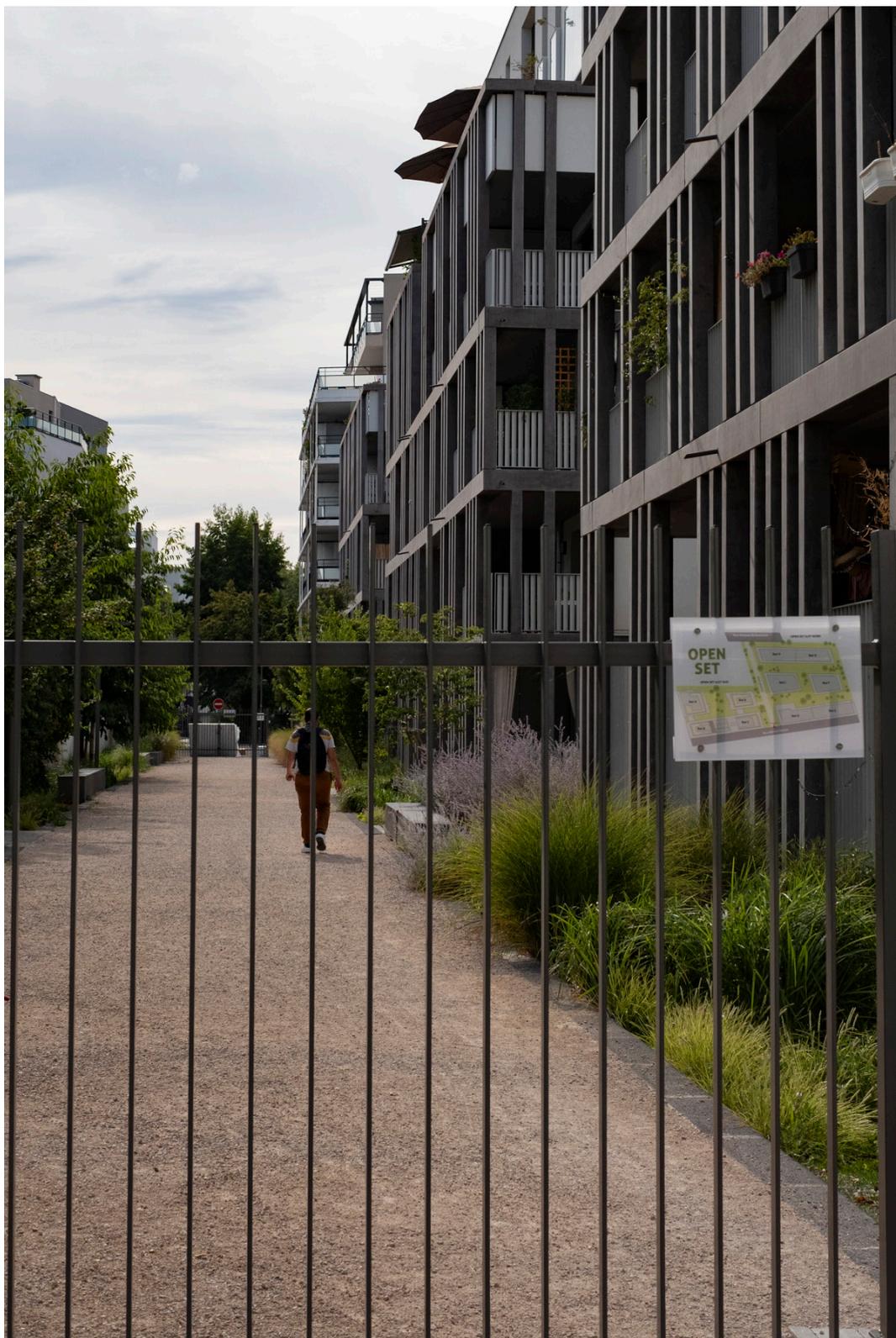


Fig. 77 : Une clôture fermant une allée menant à différents immeubles dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.

Gerland qui est peu dense en termes de rues. Il faut alors souvent faire de grands détours pour atteindre un point de l'autre côté d'un îlot d'habitation, là où l'ouverture de ces cours auraient permis un gain de temps précieux, notamment durant les fortes chaleurs.

La présence de ces clôtures dans l'espace-temps public donne l'impression d'une sédimentation de ce dernier, il interroge sur les usages et sur la propriété des lieux. Lorsque je me retrouve surpris par l'apparition soudaine d'une clôture durant une marche, c'est en me demandant à quoi peut-elle bien servir ? que j'arrive à en trouver une explication. La clôture de moins d'un mètre par exemple n'a pas d'autre utilité que celle symbolique (à part peut-être pour empêcher des chiens d'entrer, et encore) de mettre en avant que cet espace-temps soit privé, c'est-à-dire qu'il ne peut pas être approprié par autrui. Celle délimitant l'espace-temps d'une aire de jeu m'indique que la norme proposée ou imposée ici est celle de l'apprentissage du partage de l'espace public pour les enfants par la contrainte spatiale. En délimitant par l'empêchement matériel là où iels peuvent se trouver, iels ne peuvent pas entrer en conflit avec la circulation automobile, par exemple. D'autres clôtures peuvent directement délimiter l'espace-temps de l'habitat d'une personne avec la rue. Cela peut se faire d'une manière défensive, avec une clôture haute et potentiellement infranchissable (fig. 78), comme de

manière plus symbolique avec une barrière tout à fait franchissable, mais exprimant la propriété ou l'intimité (fig. 79).

L'installation de ces dispositifs technique met en scène la séparation avec la sphère privée et publique (Arendt, 1961 [2018]), alors que comme nous l'avons vu précédemment, cette dernière est floue et fluide dans l'espace-temps urbain. Se jouant de ces particularismes, elle délimite aussi les responsabilités où l'espace-temps grillagé est de la responsabilité des habitant·es où l'espace de l'autre côté de ces clôtures serait l'apanage de la « force publique », c'est-à-dire dire l'État. L'espace-temps public n'est alors plus de la responsabilité de ses habitant·es, ils n'ont ni à se l'approprier ni à veiller sur lui, il devient extérieur à elleux et iels peuvent le considérer comme une source de problèmes sans s'y inclure. Ce phénomène est nommé la « résidentialisation » :

« Cette approche consiste à donner aux espaces en pied d'immeuble une vocation clairement privée, l'espace public commençant de l'autre côté de ce qui forme clôture. On transforme ainsi des zones d'habitat ouvertes en un ensemble de résidences distinctes, implantées dans un tissu d'espaces publics. » (Landauer, 2006)

Fig. 78 : L'entrée dotée d'une haute clôture et d'un dispositif défensif d'une résidence d'habitations à Gerland, dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.



Fig. 79 : Deux barrières de très petite taille délimitent la rue de l'espace-temps d'un îlot résidentiel puis de l'îlot à l'espace-temps d'un appartement en rez-de-chaussée.

Dans cette citation, l'architecte urbaniste Paul Landauer rend compte du fait que les aménagements tels que les clôtures autour des résidences d'habitation visent à créer un « nous » face à un « elleux », un « e autre » qui devient l'espace des autres c'est-à-dire l'espace public, celui de l'autre côté des barrières de la propriété, celui qui n'est plus hybride, que l'on a délimité par l'absence de contenant, l'absence de clôtures.

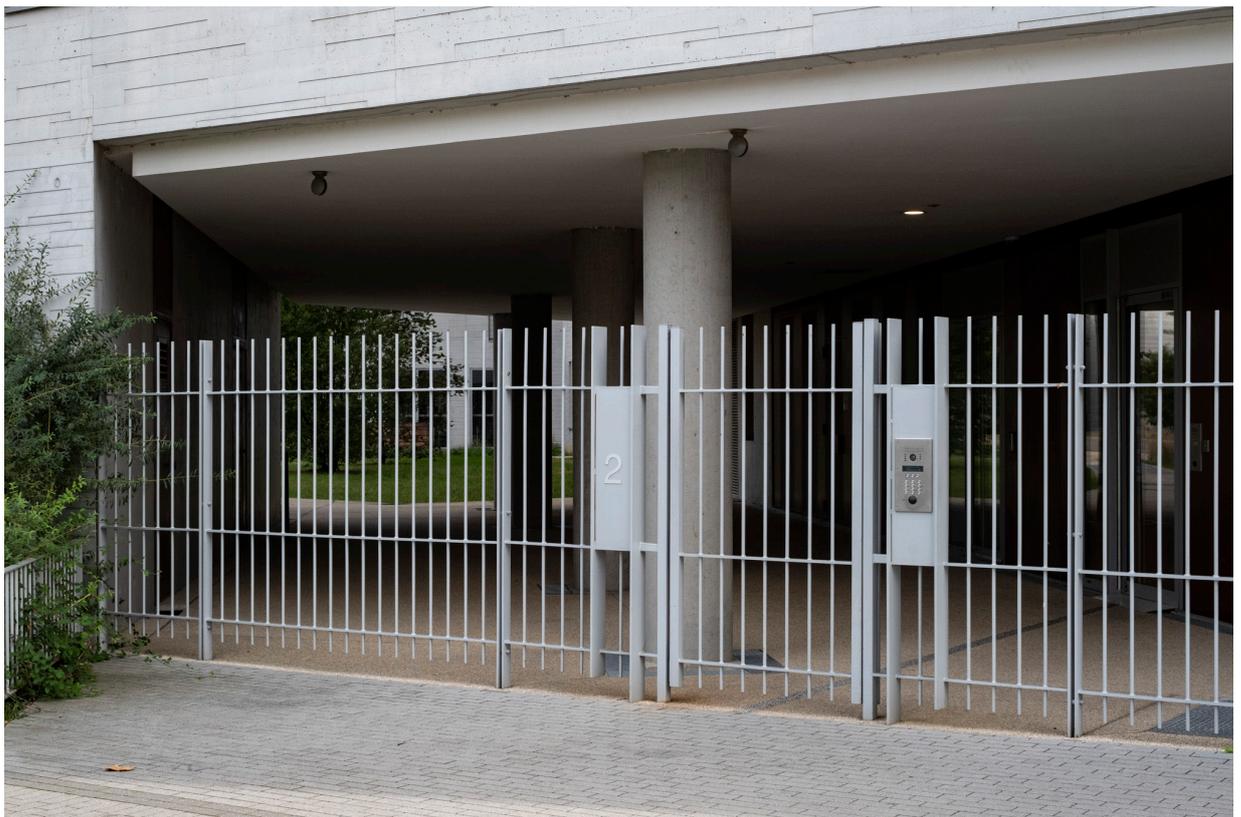


Fig. 80 : Une clôture munie d'un digicode, fermant une large entrée d'un immeuble de la ZAC des Girondins à Gerland.



Fig. 81 : Une clôture d'un immeuble de la ZAC du Bon Lait à Gerland, présentant un panneau annonçant la mise en place d'un autre dispositif sécuritaire, la vidéosurveillance.

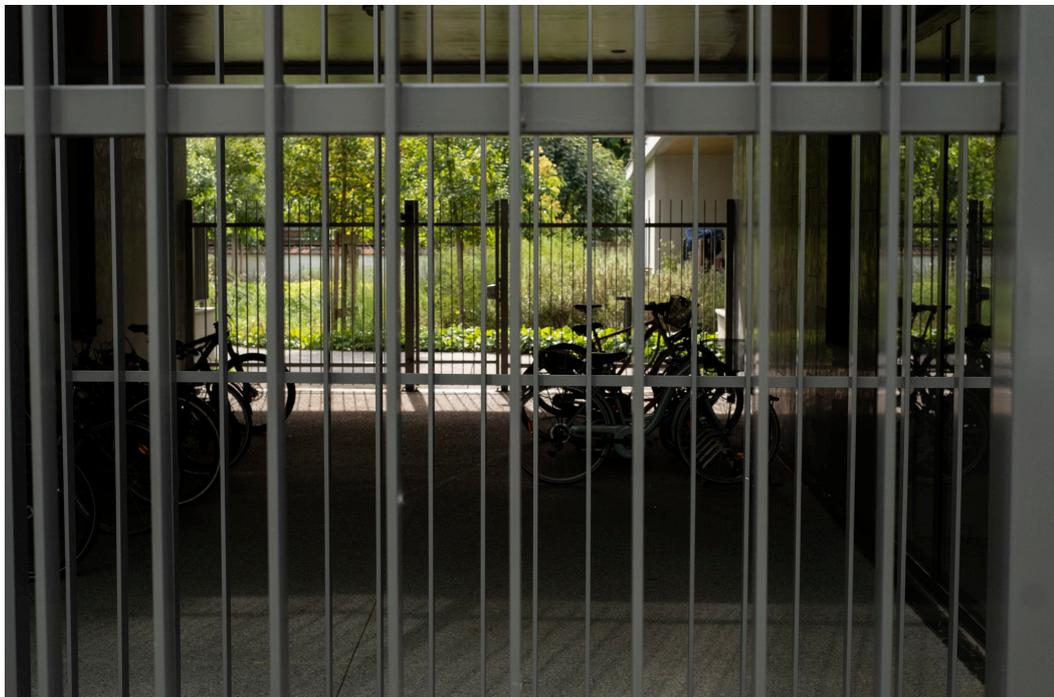


Fig. 82 : Un garage à vélo et une cour d'immeuble derrière trois rangées de clôtures dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.

4.2.2 Les cours d'immeubles

Je vais maintenant me focaliser sur les cours d'immeubles, ces espaces-temps qui sont souvent clos dans le quartier de Gerland. Les aménagements menant à une telle fermeture de l'espace-temps visent, selon Landauer, à séparer les biens et les responsabilités :

« Leur optique [de ces aménagements] est l'appropriation et la solidarisation des habitants autour d'un espace qui est désigné comme le leur, la force publique demeurant responsable de l'ordre dans les espaces publics. Un risque de cette prévention situationnelle "à la Française" est précisément que les citoyens en viennent à abandonner l'espace public, que celui-ci devienne "l'espace qui reste" entre les enclos sécurisés. » (Landauer, 2006)

La « prévention situationnelle à la Française » dont parle Landauer est un concept anglo-saxon repris dans l'hexagone. Le concept original, inspiré des travaux de Jane Jacobs, et qui vient de la criminologie, s'exprime ainsi selon Bilel Benbouzid :

« Le postulat de base de la prévention situationnelle est qu'il est plus opportun de s'intéresser à l'événement (la situation du passage à l'acte du délinquant) qu'aux phénomènes de criminalité (les conditions sociales de son apparition). » (Benbouzid, 2010)

Ainsi appliqué à l'urbanisme et à l'aménagement, la prévention situationnelle devient le moyen d'agir par l'aménagement pour prévenir les comportements jugés indésirables dans l'espace-temps public. L'exemple le plus connu en est le banc trop court ou présentant des accoudoirs en son sein pour empêcher des personnes de s'y allonger. Pour Landauer, en France, l'interprétation de la prévention situationnelle a donné la « résidentialisation » dont j'ai parlé juste avant, pouvant entraîner un risque d'abandon de l'espace public (Landauer, 2006). Les clôtures autour des îlots d'habitat en sont une marque, elles veillent à contrôler l'accès à des espaces-temps en vue d'empêcher l'appropriation de ces endroits par d'autres non-résident·es de ces îlots.

La plupart des îlots d'habitation dans les deux nouvelles ZAC de Gerland l'ont été sous ce modèle, et ce n'est pas étonnant, car leur fermeture est même devenue un argument marketing pour les promoteurs (Billard et Madoré, 2012). Mais à Gerland, la résidentialisation ne se limite pas aux nouveaux îlots. D'après les habitant·es rencontré·es pendant mon enquête, une vague de fermeture des résidences a eu lieu entre les années 2000 et 2010 : « C'est quand on est arrivé nous en 2008, on a vu tout se cloisonner. » me partage Karine qui vit dans une résidence faite de logements sociaux et qui est l'une des seules du quartier à ne pas être fermée. La résidence

de Bénédicte n'a pas échappé à la fermeture : « Ici c'était tout ouvert avant, il n'y avait pas de badges. Mais bon, la délinquance aidant, les résidences se sont toutes fermées les unes après les autres » me dit-elle alors que nous menons l'entretien au frais dans la cour arborée de son immeuble. Cette augmentation de la délinquance correspond aussi à un climat qui s'est installé depuis la fin des années 1970 en France (dont témoigne

le rapport Peyrefitte de 1977⁸⁸). La question sécuritaire est « devenue centrale dans le débat politique français » (Billard et Madoré, 2012). Entraînant le sentiment que « la violence ronge en son cœur la société française » (*ibidem*). Bénédicte m'explique que c'était surtout à cause du « trafic » que les personnes de la copropriété ont pris la décision de fermer la cour et l'entrée de l'immeuble (fig. 83), n'entraînant pas pour autant



Fig. 83 : Une vue comparative avec l'entrée de la résidence de Bénédicte en 2008 (à gauche) et en 2014 (à droite). (source : Google Map)

88 <https://www.vie-publique.fr/rapport/24672-reponses-la-violence-rapport-m-le-president-de-la-republique>

sa disparition : «il y a toujours un peu de trafic de drogue et des machins comme ça, mais... même là ils arrivent à rentrer».

Pour elle, «les résidences ont souhaité fermer petit à petit même si on a pas voulu faire un ghetto, les copropriétaires ont souhaité fermer la résidence pour être tranquille quoi.» mais cette «tranquillité» s'est faite au détriment d'autres éléments, comme le lien avec les voisins·es : autrefois un passage reliait les différentes résidences et permettait de traverser une grande partie du quartier là où il faut une dizaine de minute de plus pour faire le même trajet à pied maintenant.

«Donc le passage là est moins usité que ce qu'il l'a été quand tout était ouvert. Ici aussi c'était ouvert, tous les portails n'existaient pas. C'était très ouvert sur le quartier. C'était sympa on voyait passer...»

Cet auto-enfermement a fait disparaître certains liens au profit d'un calme tout relatif, car Bénédicte me décrit ensuite en déplorant l'absence de lieux-temps de rencontre dans le quartier que : «Effectivement comme il n'y a pas de lieux de rencontre, certains gens se rencontrent... sur Yves Farge, sur le boulevard, beaucoup de gens se rencontrent sous les immeubles» et que cela créé «[des] nuisances sonores, surtout en cette saison parce qu'évidemment les fenêtres sont ouvertes. Ça peut créer aussi des tensions quoi.» Cette fermeture des espaces-temps

résidentiels, faisant partie de ce que j'appelle l'espace-temps public est une tout autre réponse que celle apporté par des lieux comme le square Monod ou l'îlot Debourg. Ces cours que j'ai longuement décrites dans le chapitre 3, sont des cours d'immeubles ouvertes, où l'on peut circuler et s'y asseoir quelle que soit l'heure de la journée. À la manière dont Jane Jacobs décrivait l'entente dans l'espace public, c'est en y multipliant les activités et les possibilités d'accueil (bancs, assises, ombre, terrain de boules, jardins partagés) que la cohabitation entre personnes résidant dans les immeubles adjacents et personnes usagères de ces lieux s'est fait. Contre l'érosion de la «socialité vicinale» (Robert, 2000), c'est-à-dire ce que l'on nomme souvent comme les liens de voisinage, la réponse a été d'empêcher la désertification de ces espaces-temps en leur redonnant des raisons d'être habités, en y créant des prises.

Au lieu d'essayer d'augmenter la présence des résident.es dans leurs espaces-temps habitables, en y organisant des activités, entre autres, les habitant.es de la résidence de Bénédicte ont choisi sa fermeture. Se coupant de toute une sociabilité unique à ces espaces-temps hybrides, iels en ont fait un espace-temps vide, comme de nombreuses cours d'immeubles clos : «Ce n'est plus très fréquenté maintenant» me dit Bénédicte en regardant autour de nous. En effet, nous y sommes seul.es à occuper un banc dans ce grand parc privé.

Ces cours bien souvent végétalisées (même plus végétalisées que l'espace non clôturé, j'y reviendrai dans le chapitre 5), sont des lieux refuges lors des fortes chaleurs. Elles sont des lieux de passages, permettant de raccourcir des trajets, mais aussi de les rendre plus agréables. L'ombre et la fraîcheur apportées par les arbres et la végétation y contribuent, mais aussi la mise à l'écart des nuisances créées par la circulation automobile. Ces lieux temps sont calmes et principalement consacrés aux piétons. C'est aussi cela que privatise la fermeture des enclaves résidentielles dans le quartier, l'accès à des lieux frais où il est agréable de venir s'asseoir, déambuler ou discuter.

À Arganzuela, l'ambiance est toute autre. Dans la partie récemment reconstruite du quartier le modèle des îlots est presque systématiquement reproduit. Les immeubles forment des couronnes encadrant de grandes cours intérieures. Ces dernières, parfois divisée en quatre, une pour chaque immeuble, sont fermées par de grandes grilles (fig. 84). Des gardiens-nes s'occupent de leurs entrées en étant postées dans de petits abris vitrés (fig. 85). Ces cours sont équipées de parcs privés, d'aires de jeu pour enfant, de terrains de Padel – sport proche du tennis très populaire en Espagne – et assez souvent de piscines (fig. 84, 86 et 87). Cela donne une drôle d'impression lorsque l'on marche dans des rues à plus de 40 °C et que l'on peut entendre et voir au travers de ces grilles des personnes se baigner ou bronzer

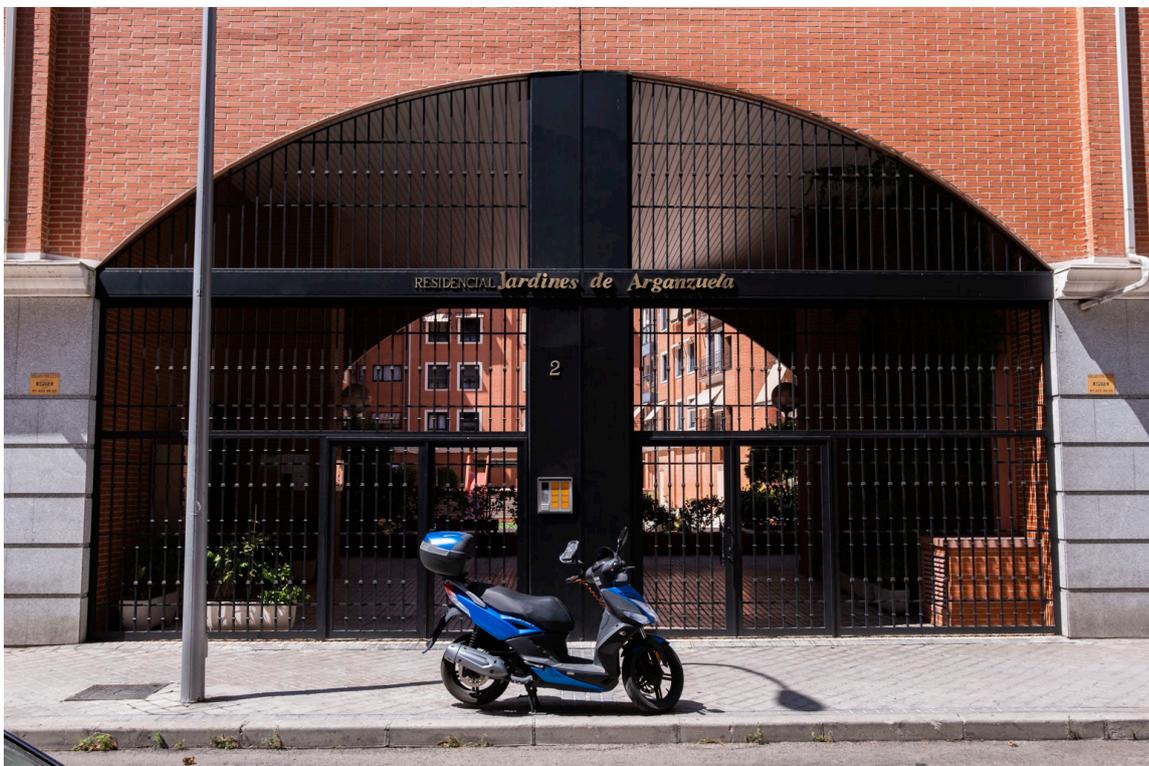


Fig. 84 : L'entrée de la résidence Les Jardins d'Arganzuela, à Madrid.



Fig. 85 : L'entrée d'une résidence gardée par un ou une gardienne momentanément absent-e, à Arganzuela, Madrid.



Fig. 86 : La cour d'une résidence d'Arganzuela, équipée de piscines, et de systèmes d'air conditionné en façade.

sur des gazons, le plus souvent artificiels. En consultant des images satellites j'ai été surpris de me rendre compte que dans la plupart des quartiers centraux, à l'exception des banlieues populaires et du vieux Madrid, les immeubles sont équipés de piscines. Il est presque dystopique d'observer de tels aménagements où tout est fermé, sécurisé, et organisé, pour être sûr de ne pas avoir à rencontrer d'autres personnes que celles vivant dans la même résidence. Cela restreint les possibilités de voir se développer des formes d'hybridité, de mixité.

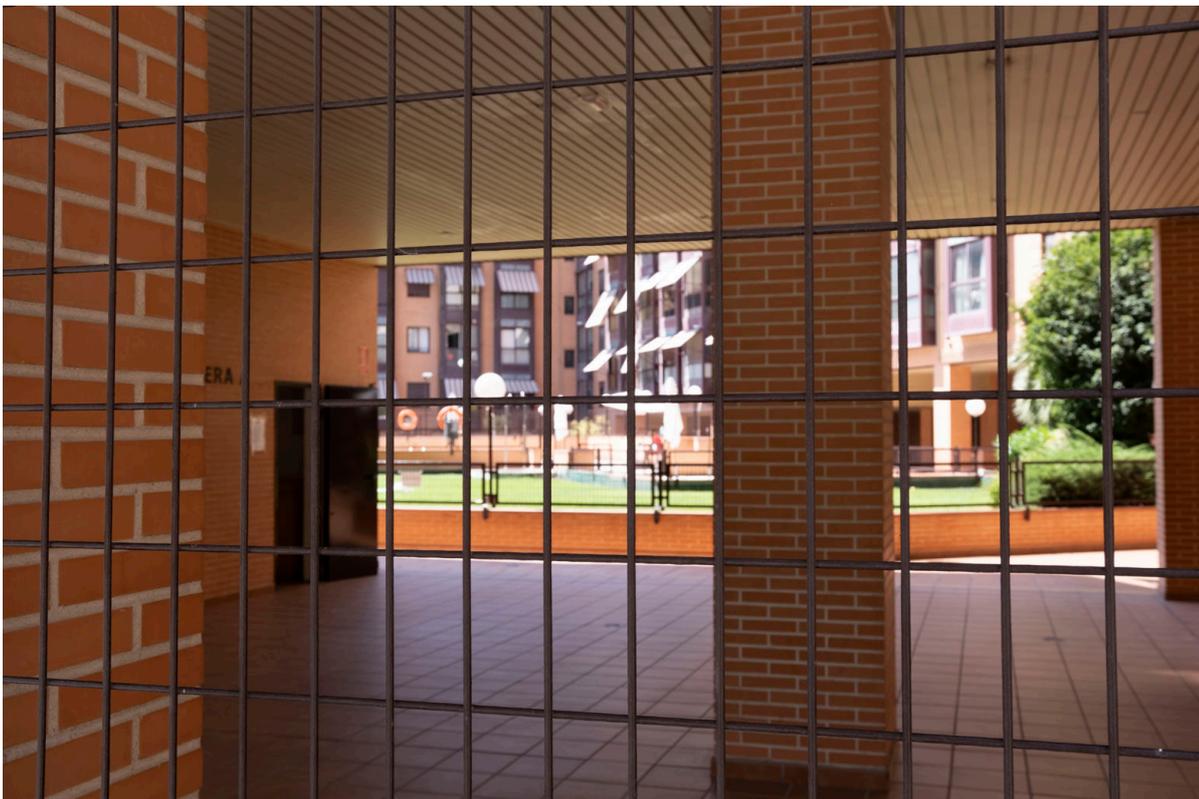


Fig. 87 : Au travers d'une grille donnant sur la rue, une piscine dans une cours d'immeuble d'Arganzuela, à Madrid.

4.2.3 Bancs et assises

« Les gens qui voient de travers
Pensent que les bancs verts
Qu'on voit sur les trottoirs
Sont faits pour les impotents ou les
ventripotents.
Mais c'est une absurdité,
Car, à la vérité,
Ils sont là, c'est notoire
Pour accueillir quelque temps les amours
débutants. »
(Les amoureux des bancs publics, Georges
Brassens, 1953)

Les bancs — « Sièg[e][s] allongé[s], avec ou sans dossier, sur le[s]quel plusieurs personnes peuvent s'asseoir en même temps. »⁸⁹ — ou assises — qui « qualifie une place où l'on peut s'asseoir »⁹⁰ - sont nombreuses dans nos espaces-temps urbains. Elles peuvent s'improviser aussi bien qu'être prévues à cet effet. Dans ce second cas on parle souvent de bancs, ou de chaises, et plus rarement d'assis-debout. Les bancs sont des lieux communs du mobilier urbain, ils sont très présents dans la culture populaire, comme en témoigne la chanson de Brassens, mais aussi de nombreuses scènes de films se déroulant sur des bancs. Car ces objets sont tout à fait particuliers, ils se généralisent en ville au cours du XIXe siècle⁹¹ et offrent

la possibilité de s'arrêter pendant une courte ou une longue durée dans des espaces-temps partagés, des lieux-temps de rencontre. La durée pendant laquelle l'on peut séjourner sur un banc peut vouloir être réduite par différents aménagements, j'ai parlé des accoudoirs au milieu des bancs pour empêcher d'y faire un somme, mais il existe aussi l'absence de dossier ou bien l'espacement des pièces qui les composent. Aussi, des villes comme Toulon ou Perpignan ont décidé de retirer ces pièces du mobilier urbain en visant les personnes qui pourrait en faire un usage répété et trop long au goût des autorités. D'autres villes, comme Lyon, suppriment les bancs et assises de l'espace-temps public de manière plus située, comme sur la place Gabriel Péri à Lyon où aucun banc n'est présent (Gomes, 2015), même ceux aux arrêts de transports en commun ont été supprimés. Une autre manière d'éviter que les bancs deviennent des lieux de rencontre sont de les individualiser, d'en faire des assises pour une personne maximum en évitant ainsi qu'il soit possible d'y discuter en groupe ou avec sa ou son voisin·e (fig. 88).

Les usages des bancs sont multiples et inventifs, le CERTU (Le Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques) — maintenant CEREMA — en liste un certain nombre dans son

89 <https://www.cnrtl.fr/definition/banc>

90 <https://www.cnrtl.fr/definition/assise>

91 https://vocabulaire.arturbain.fr/francais/fiches/banc_public/fiche_interactive/fiche.htm



Fig. 88 : Le nouvel aménagement de la place des pavillons à Gerland a aligné des bornes en pierre pour barrer la route aux voitures. La communication officielle les promeut comme des assises supplémentaires de la place.

rapport de 2002 sur l'usage de l'espace public :

« S'arrêter : — S'asseoir : l'envie, le besoin de s'asseoir sont certainement parmi les plus naturels qui soient — Stationner — momentanément, pour mieux regarder quelque chose, ou quelqu'un; - S'arrêter pour un certain temps, dans un but précis : se reposer, se détendre, se délasser, faire la sieste, dormir; - Se rafraîchir, boire [...]; - Prendre le soleil... ou s'en protéger; - S'abriter [...]; - Manger, pique-niquer; - Lire, écrire, dessiner, peindre; - Converser, bavarder, causer, parler, s'entretenir, deviser, discuter... » (CERTU, 2002 : 22)

De tels objets ont des destinations multiples (d'autant plus quand ils ne sont ni individualisés ni contraints) ce qui en fait des objets ouverts et conviviaux au sens d'Ivan Illich. Dans son livre *La Convivialité* il y décrit :

« J'entends par *convivialité* l'inverse de la productivité industrielle. Chacun de nous se définit par sa relation à autrui et au milieu et par la structure profonde des outils qu'il utilise. » (1973 : 28), la relation conviviale est alors « le fait de personnes qui participent à la création de la vie sociale » (*ibidem*). Ici c'est

l'importance que donne Illich aux outils qui m'intéresse, pour lui ils sont au cœur de nos sociétés et de leurs logiques. La convivialité qu'il prône passe par ces «outils conviviaux» lesquels sont définis ainsi :

«*L'outil est convivial* dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité.» (Illich, 1973 : 45)

Dans le cas de ma recherche, après avoir parlé de convivialité au sujet de ma méthode de recherche, je rapproche cet outil convivial des assises des bancs qui se trouvent dans l'espace public. Ces derniers, pour revenir à la définition d'Illich, ne nécessitent pas d'explications. Ils ne rendent pas obligatoires leurs usages ni ne déterminent à quoi ils servent. Ils ne sont pas non plus ineptes, ils donnent des prises au monde, tels les contenants d'Ursula Le Guin, ils proposent des pistes. Les bancs permettent une certaine inventivité en relation avec l'espace public avec lequel ils font l'espace-temps, mais aussi des accroches, des manières de l'habiter, de faire « lieu » :

«Des formes d'improvisation émergent parmi les usages de l'espace public, au détour

d'attentes déçues et d'aspirations à d'autres espèces d'espaces qui, à la manière de Perec, nous incitent à mieux regarder ce qui, dans la rencontre entre l'espace et l'usage, fait sens, et donc fait lieu.» (Lavadinho, 2016 : 181)

Ces invitations à déformer le temps en le rendant appropriable, et dont j'ai déjà parlé précédemment, sont indissociables de nos manières de tisser des sociabilités de proximité, de faire d'un espace-temps un lieu où l'on revient, que l'on fréquente et habite quotidiennement : une certaine forme de chez soi.

À Gerland, j'ai pu observer longuement les bancs et les assises présentes dans le quartier. Ces dernières correspondent à différentes époques et temporalités de l'aménagement urbain. J'ai aussi pu observer leur absence notoire dans certaines rues et allée où, pourtant, leur place aurait été de choix. Par exemple, dans la prolongation de l'allée Léopold Sédar Senghor, dont j'ai mis en avant dans le chapitre 3 l'aménagement d'espaces-temps de rencontre, se trouve une petite allée faisant partie de la « trame verte » du quartier (fig. 89).

Il est frappant de remarquer qu'une telle allée ne comporte aucune assise ni aucune possibilité de s'asseoir, même informellement. Ces absences surprenantes peuvent être l'objet d'hypothèses, ici celle d'un aménagement concerté avec un promoteur privé. L'allée passe devant un îlot de bureaux,

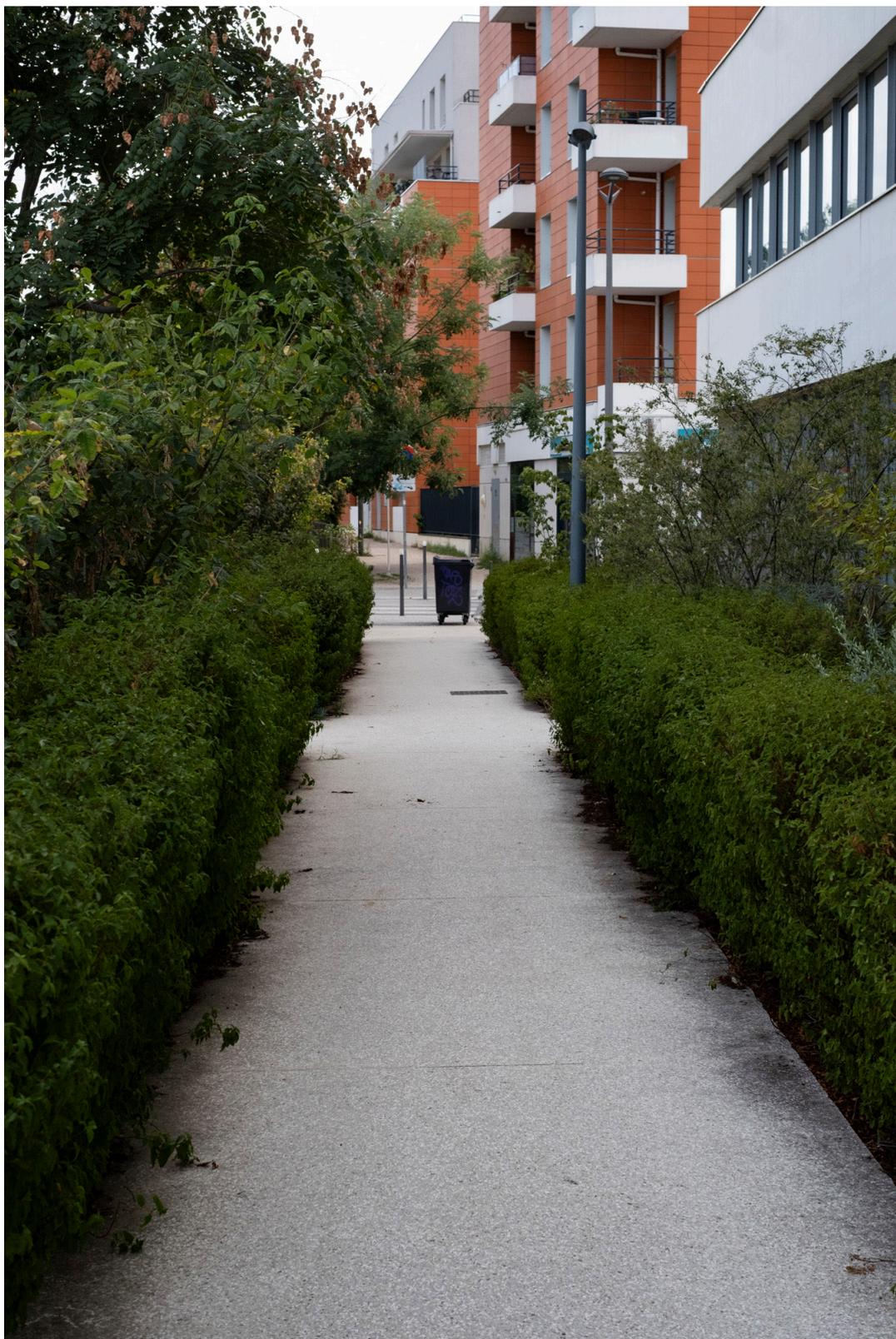


Fig. 89 : Une petite allée qui reliera à terme l'allée Léopold Sédar Senghor et la place Vaclav Havel, dans le quartier de Gerland.

entraînant peut-être la demande d'absence d'assises pour éviter tout type de rassemblements. Le banc et les autres assises sont souvent l'expression d'un tel paradoxe, celui de mettre à dispositions des prises ou des affordances propices à l'arrêt tout en voulant contrôler où cela se produit et comment. Une manière assez claire de comprendre à quelle taille de groupe d'individus s'adresse les bancs est d'observer leur très rare regroupement. En effet, les bancs, lorsqu'ils sont disposés dans l'espace-temps public, sont souvent esseulés et composés d'un unique représentant pouvant accueillir trois à quatre personnes en fonction de leurs tailles. Si sont plus grands, comme j'ai pu l'observer sur le nouvel aménagement de la rue des Girondins

(fig. 90), ces derniers le sont en longueur, rendant inconfortable la communication entre les membres du groupe lorsque celui-ci excède quatre personnes.

D'autres aménagements jouent sur la position et la forme des bancs, bien que conçu de manière circulaire ils ne permettent que de s'asseoir à l'extérieur du cercle pour ne pas faire d'assemblée (fig. 91). Une approche faisant quelque peu preuve d'un déterminisme spatial dirait qu'il s'agit d'un objet de gestion politique de la cité. Ce type de bancs sont à l'opposé de la construction des agoras ou des amphithéâtres qui pouvaient peupler les villes de l'antiquité.



Fig. 90 : un long banc sur la nouvelle partie de la rue des Girondins, à Gerland, au-delà de 4 personnes il devient difficile de se parler.



Fig. 91 : Un grand banc en cercle, ne rendant pas possible le fait de se parler en grand groupe, limitant ainsi la possibilité de rencontre et d'organisation.



Fig. 92 : Un banc très utilisé le long de l'allée Léopold Sédar Senghor à Gerland.

Les bancs, lorsqu'ils sont fortement utilisés, ou de manière non prévue par leurs concepteurs, s'usent et se dégradent. Leur conception en bois en fait des objets plus ou moins fragiles comparé à d'autres matières (fig. 92 et 93). Le bois est aussi l'un des matériaux utilisés qui retient le moins la chaleur, en été celui-ci est adapté à s'asseoir, même lorsqu'il est ensoleillé. Un banc en pierre gardera la chaleur et sera donc très chaud lorsque l'on souhaite s'y asseoir et celui en métal nous brûlera en cas de contact direct avec la peau. Ceux que j'ai pu observer à Gerland étaient le plus souvent fait de bois et de structures métalliques. Ces bancs sont les mêmes dans toute la Métropole du Grand Lyon,

qui a uniformisé son mobilier urbain.

La nouvelle partie de la rue des Girondins dans la ZAC du même nom a été tout particulièrement équipée en bancs et assises. Même si, comme si souvent, aucun banc n'a été placé en face d'un autre, il est tout de même remarquable d'avoir fait le choix de mettre autant de moyens de s'asseoir. La proximité des commerces est certainement en lien avec cela (fig. 94), en vue d'attirer les passants à séjourner plus longtemps dans cet espace-temps.

D'autres assises ont été disposées le long de cette rue et sur la « trame verte » perpendiculaire. Ces dernières, aux



Fig. 93 : Un banc en bois récemment réparé à Gerland. L'espacement entre les lattes de bois fait que l'assise est douloureuse au bout d'un moment.



Fig. 94 : Plusieurs séries de bancs sur la nouvelle partie de la rue des Girondins, à Gerland.



Fig. 95 : Une série de grandes assises près du sol sur la « trame verte » de Gerland.

formes étonnantes visent certainement à rendre « ludique » l'espace-public, une conception préconisée depuis une dizaine d'années par certains urbanistes (Lavadinho, 2011). Bien qu'inventives, ces formes dans l'espace-public posent la question d'une simplification à outrance des formes, ne permettant plus tout à fait de s'asseoir longtemps ou en groupe (fig. 95 et 96). Ce que j'ai pu constater est le fait que les bancs installés autour étaient utilisés alors que ces formes étaient, elles, délaissées.

Pour qu'il soit accueillant l'espace-public doit laisser s'exprimer une certaine complexité, il doit être ouvert selon Richard Sennett : « un système qui ajuste l'inattendu, le curieux, le possible »

(2019 : 14). Ici il semblerait qu'ouverture et simplicité aient été confondues. De plus, la complexité de nos manières de s'approprier les objets, et donc d'habiter repose sur des formes qui ne préexistent pas à nos expériences, mais qui se font avec. Dans le cas des assises formelles, c'est toujours une difficulté, ces dernières sont presque systématiquement conçues et placées sans inclure dans leur conception leurs usagers. Tout comme dans le cas des « plantations » d'immeubles dont je parlais dans l'Interlude, il serait certainement plus vertueux de proposer de penser les emplacements et les formes de ce qui compose les lieux-temps de rencontre au sein de nos quartiers ensemble plutôt qu'en amont de toute sociabilité.



Fig. 96 : Des assises en métal le long de la rue des Girondins, à Gerland.

Enfin, comme décrit dans le chapitre 3, les assises sont indispensables à rendre un quartier vivable face aux fortes chaleurs. En plus de proposer des espace-temps où s'asseoir à l'ombre, ils sont aussi des endroits de rencontre, où l'on peut prendre part à la vie à proximité, demander de l'aide, trouver des solutions collectives aux problèmes que l'on rencontre individuellement. Ces assises se trouvent en plus grand nombre dans les espaces-temps que l'urbanisme dédie au repos et à la promenade. Ils ne sont pas les rues, mais plutôt les parcs. Bien qu'il soit une bonne chose que les parcs soient pourvus d'assises, les rues devraient elles aussi être vues comme des lieux où se poser et non comme des espaces-temps de passage entre deux arrêts. Les doter de bancs et d'assises c'est leur redonner une place dans la sociabilisation d'un quartier, c'est de faire de cet espace-temps partagé celui des possibles face à l'enfermement des espaces de sociabilité à l'intérieur de la sphère privée en clôturant les cours d'immeuble et en réduisant celle-ci à notre perron d'immeuble. Rendant ce qui le dépasse comme autre, potentiellement dangereux et méconnu.

Conclusion

Si passer, comme s'arrêter, se fait en marchant, la marche « expose au contact social, à l'interaction multi-sensorielle et entretient un rapport privilégié à l'espace public » explique Sabine Chardonnet-Darmaillacq (2016). Pour moi, ce contact social ne devrait pas résonner avec la peur, la menace ou l'insécurité, mais avec l'envie, la découverte et l'entraide. Si les habitant·es rencontrés·es désirent vivre et habiter des espaces-temps plus solidaires, plus vertueux et plus vivables durant les fortes chaleurs, cela doit passer par des changements autant matériels qu'idéologiques.

« [...] la manière dont les individus souhaitent vivre devrait s'exprimer dans la manière dont les villes sont construites. » nous dit Richard Sennett (2019 : 11). Tout au long de ce chapitre j'ai montré comment les questions d'habitabilité d'un quartier comme celui de Gerland durant les étés de plus en plus caniculaires ne sont pas détachées de la vie du quartier en général et de son organisation. Si le cloisonnement des espaces-temps menace les possibilités de refuge ainsi que peser sur des éléments extérieurs et marchands ce qui devrait reposer sur chacun·e (sécurité, entraide, conseils, partages de savoirs, collaboration), ce que je retiens alors c'est que les aménagements doivent être faits et défaits par ceux qui habitent ce même quartier. Cette possibilité, ce

mouvement, doit être concédé de la part des autorités aux habitant·es des quartiers urbains pour permettre une ville venant de ceux qui l'habitent plutôt que la fabrique d'une ville dictée, toujours en décalage, toujours inadaptée à ce que l'on voudrait pour soi, mais aussi pour les autres.

Cela commence par la question de l'énergie, de sa provenance, mais aussi de son utilisation, sous forme d'électricité ou d'autre chose pour arriver à ce qu'est l'espace-temps que l'on partage, ici nommé espace-temps public. Si au sein de ce dernier ce sont des lieux-temps de rencontre qui sont demandés, voir exigés, basés sur des échanges marchands ou non, ainsi qu'à une échelle appropriable ; alors c'est vers une transformation, une ouverture, une hybridation au sein de la complexité des relations sociales — qui ne s'arrête pas à la question de ce qui appartient à qui ou à quoi — que nous pouvons aller. Tant que les endroits frais et emplis de potentialités se fermeront, répondant aux sirènes de l'insécurité et du renfermement sur soi, nous devons explorer ces alternatives, il y aura toujours la possibilité de faire autrement. De venir passer son temps libre quelque fois en bas de chez soi, à discuter avec ceux qui habitent ces espaces-temps, plutôt que de partir en voyage toujours plus loin. D'inviter à des démarches collectives qui voient déjà le jour et dont l'exemple pourrait nous aider à penser une ville où l'on est

bien, nous et les quelques immeubles autour mais aussi les autres, ceux qui passent par-là, qui contribuent à ce que l'on voyage nous aussi, peut-être pas très loin spatialement, mais à des années lumières socialement. Épaissir les relations ici plutôt qu'ailleurs, refaire de son quartier un endroit que l'on veut habiter, voilà ce que j'ai pu partager avec les habitant·es de Gerland. Ce besoin vient s'entrechoquer avec d'autres visions de la ville comme le décrit si bien les mots de Karine lors de nos discussions :

«Les gens décrivent Lyon comme [une ville où] c'est super tu peux te barrer très vite... les gens ils aiment pas Lyon parce qu'ils sont content de pouvoir habiter à Lyon, mais parce qu'ils peuvent s'en barrer. C'est quand même assez improbable quand la qualité d'une ville c'est de pouvoir se casser.»

Le dernier chapitre de cette recherche va parler d'autres éléments que l'on enferme constamment en ville et dont on pourrait apprendre, voire prendre comme exemples, si nous portions plus d'attention à leur fonctionnement : les autres-qu'humains. L'enfermement dont nous nous rendons responsables ne concerne pas que les humains, il concerne aussi les autres-qu'humains, en l'occurrence les plantes et les animaux. Le très beau documentaire *Urban Solutions* (30', 2022) des documentaristes Vinícius Lopes, Luciana Mazeto, Minze Tummescheit et Arne Hector nous narre au travers du récit d'un artiste européen, voyageant au Brésil au XIXe siècle, l'extase puis l'horreur de la désorganisation de la forêt amazonienne. Les réalisateur·ices mettent en regard ce récit, empreint de colonialisme, avec les



Fig. 97 : Capture d'écran du documentaire « Urban Solutions », un arbre encadré de béton côtoie un grillage barbelé.

images et les récits de la ville fermée, barricadée et clôturée pour toujours plus de sécurité. Cette ville où les plus pauvres se retrouvent à protéger les plus riches et à servir leurs intérêts. Cet urbanisme où l'on prend le même soin à empêcher toute végétation de proliférer en dehors du carré qui lui a été réservé que celui de laisser les espaces-temps séparés, stratifiés, morcelés par une vision de la « pureté » urbaine. Comme une ville où chaque chose est à sa place et où elles ne se rencontrent que si les plus fortunées y consentent.

Chapitre 5

Dénaturaliser la ville

Dans le premier chapitre de ce travail, je suis revenu sur les différentes acceptations de ce que nous situons au-delà de nos corps, l'environnement et parfois la « nature ». J'utilise le terme d'environnement, mais pas celui de « nature », suivant ce qu'écrit Tim Ingold :

« Cette notion [l'environnement] ne doit pas être confondue avec le concept de nature. Car le monde ne peut exister comme nature que pour un être qui n'en fait plus partie, et qui peut y porter un regard extérieur, semblable à celui d'un scientifique détaché, à une telle distance de sécurité qu'il est facile de céder à l'illusion qu'il n'est pas affecté par sa présence. La distinction entre l'environnement et la nature correspond à une différence de perspective : nous considérons-nous comme des êtres à l'intérieur d'un monde ou comme des êtres sans monde ? » (2013 : 37)

La perspective choisie dans ma recherche est celle d'individus-dans-le-monde, c'est-à-dire d'un détachement impossible, d'une continuité entre les individus et l'environnement (Berleant,

1992). L'utilisation de la notion de « nature » appartient au « système naturalisé » comme le nomme Philippe Descola, il est fondé :

«[...] sur l'affirmation d'une différence de nature, et non plus de degré, entre les humains et les non-humains, une différence qui met l'accent sur le fait que les premiers partagent avec les seconds des propriétés physiques et chimiques universelles, mais s'en distinguent par leurs dispositions morales et cognitives.» (2015)

Ce « système » permet aux humains de se mettre à distance de la « nature », des « non-humains », que j'appelle autres-qu'humains, de les dominer et de les dompter sans dilemmes moraux afin que nous puissions nous développer. La notion de « nature » a une longue histoire derrière elle. Elle remonte au moins à la création des parcs nationaux Étasuniens au milieu du XIXe siècle et à l'idée d'une protection de cette « nature sauvage » (Specq, 2008) à la fois contre sa destruction due aux activités humaines mais aussi pour ses utilités anthropocentrées – se ressourcer, s'inspirer, etc. Dans un tel récit, notamment celui de David Thoreau, ce sont les êtres humains qui sont au centre, fabriquant cette « nature, sauvage », domestiquée.

Je trouve une continuité entre cette première critique et celle de la notion d'anthropocène de Donna Haraway (2016). Elle critique vertement cette

notion car elle vient donner gage, tout en dénonçant, l'histoire selon laquelle l'homme (et pas seulement l'humain car il s'agit tout autant d'une critique de la figure du héros masculin) est maintenant le principal facteur de changement de l'écosystème sur Terre. Pour elle, c'est à cette façon de se raconter le monde qu'il faut s'attaquer. Un conte où l'héroïque humain vient performer les solutions en s'appuyant sur les autres protagonistes qui ne sont rien d'autres que des « accessoires, supports, domaine, espace pour l'intrigue ou proies » (2020 : 259). Au contraire, ce que propose Haraway est de faire attention, de porter son attention sur relations tissées avec les autres-qu'humains. Pourquoi cela nous apparaît comme un détail alors qu'il est essentiel au déroulement de nos vies ? Pourquoi certains enchevêtrements sont presque invisibles ?

«La cause principale de l'entrée dans l'anthropocène [...] c'est le développement depuis quelques siècles, d'abord en Europe occidentale puis dans d'autres régions de la planète, d'un mode de composition du

monde que l'on a diversement appelé, selon les aspects du système que l'on souhaitait mettre en évidence : capitalisme industriel, révolution thermodynamique, technocène, modernité ou naturalisme.» (*ibidem*)

Je partage avec Descola⁹² que c'est une forme de rationalisation, autrement dit un mode de composition du monde, qui a permis le développement du capitalisme comme nous le connaissons (au moins en partie) aujourd'hui. Ce dernier, cultive aussi bien les autres-qu'humains que les humains, il rationalise leurs existences pour pouvoir fabriquer l'idée qu'il est possible de faire monter en échelle (la scalabilité de Anna Tsing (2016)) des écologies en vue d'accroître les profits de ceux qui détiennent les moyens de production.

*«Le maire de Lyon [Gérard Collomb à l'époque] avait inauguré un bâtiment rue Félizat et il avait dit en montrant des petits arbres : vous serez comme à la campagne ici... Et ma collègue elle m'avait dit : ça fait longtemps qu'il a pas été à la campagne lui... Parce qu'en face il y a un petit square alors lui il était trop content...»
Simone*

92 Philippe Descola est un anthropologue au centre des questionnements autour de ce qui dépasserait une analyse basée sur une opposition entre nature et culture. Je ne partage pas un certain nombre de ses analyses notamment sur les « ontologies » dont il a fait l'apanage, je trouve que la reproduction de catégories de pensées, concernant les occidentaux comme les autres cultures, est difficile à recevoir de notre part, nous anthropologues occidentaux. C'est une fois de plus nous occidentaux qui classons et nommons les autres et leurs fonctionnements. Par contre, je tiens à souligner l'intérêt profond de la pensée de Descola concernant le concept de nature, perçu justement par l'ontologie dans laquelle il classe la pensée occidentale concernant les autres-qu'humains, c'est-à-dire le naturalisme. Replacer ce dernier comme « un dispositif métaphysique, que l'Occident et les Européens ont inventé pour mettre en avant la distanciation des humains vis-à-vis du monde, un monde qui devenait alors un système de ressources, un domaine à explorer dont on essaie de comprendre les lois » (Reporterre, « Entretien avec Philippe Descola : La nature, ça n'existe pas », 2020) permet de produire une matière à penser incontournable aujourd'hui. Cela en se défaisant d'habitudes langagières et de réflexions pré-construites quant à la place de la « nature » et du « naturel » dans nos vies.

La ville, l'urbain, est souvent opposés à la campagne (Choay, 1994 ; Berque, 2011). Une campagne idéalisée (tout comme la ville) où la « nature » y serait plus présente, plus libre. J'écris ce chapitre de thèse d'une campagne qui se nomme « Pays du Douglas ». En effet, tout autour de là où je loge, je peux observer des collines verdoyantes à perte de vue, faite de prairies et de forêts. Ces forêts sont majoritairement composées de pins Douglas (*Pseudotsuga menziesii*) plantés massivement à partir de la fin du XXe siècle en France pour la sylviculture et le reboisement par le FFN (Fonds Forestier National). Cette essence de pin, qui est aujourd'hui la deuxième essence de reboisement en France (Charoy, 2018), est originaire de l'ouest de l'Amérique du Nord. Ce paysage, cet environnement, n'est pas moins tissé par l'histoire sociale et économique humaine que le sont les villes et leurs immeubles. Le vivant, qu'il soit situé en ville ou à la campagne, n'échappe pas (bien que très différemment) aux logiques de rationalisation, de mise à l'échelle, de nos vies.

Des termes que nous côtoyons quotidiennement comme « la nature en ville », ou des injonctions à « être nature », ou « vivre au rythme de la nature », font référence à cette idée d'une nature que l'on voudrait proche de nous, désirable. Cette proximité avec elle correspond aux préoccupations liées au changement climatique (cf. chapitre 3) tout en la maintenant à distance, la distance des

choses, pour pouvoir l'objectiver, la rendre utile.

Dans ce chapitre, je vais décrire ce que j'ai pu observer, et que l'on a partagé avec moi, sur la place donnée aux autres-qu'humains dans les espaces-temps urbains de Gerland. Cela commence par un constat, celui d'une forme de rationalisation des végétaux en ville et tout particulièrement des arbres. Ensuite je reviendrai sur la place qui est donnée à ces derniers dans le quartier, en invitant à une confrontation entre l'inhospitalité arboricole et le rôle de la notion de propriété privée dans cet accueil. Enfin, j'essaierai de rendre compte de la manière dont les autres-qu'humains tissent leurs existences avec ces barrières que nous érigeons, pour finalement donner à voir ce que les collaborations entre autres-qu'humains instaurent dans l'urbain. Ces espèces deviennent « compagnes », elles voyagent avec les humains au sein de leurs existences. Le terme « d'espèces compagnes » vient de Donna Haraway, théorisé dans son livre *Manifeste des espèces compagnes* (2019) et désigne « la manière dont deux espèces différentes peuvent se montrer capable d'ajuster mutuellement leurs comportements, de tisser des liens affectifs et de partager une existence commune. » (Peuch, 2021). Ces collaborations, ces compagnonnages, j'en donnerai à voir pour questionner la place que nous donnons à ces êtres troubles et hybrides qui peuplent nos vies de manière indispensable. Elles concerneront

principalement les humains et les végétaux, qui sont directement impliqués dans nos questionnements autour de la chaleur en ville.



Fig. 98 : Deux arbres dans une résidence fermée de la ZAC du Bon Lait à Gerland.
Impossible d'accès, ils sont en vitrine dans l'espace-urbain.

5.1 La rationalisation des arbres en ville

«Je suis pas très optimiste. À notre niveau on peut rien faire, moi j'aimerais qu'il y ait du vert, mettez du vert!»

Ce «vert» qu'il faut mettre dans la ville, Simone n'est pas la seule à le vouloir. Ce souhait m'a semblé tout à fait partagé par les différentes interlocuteur·ices au travers des mois d'été passés sur le terrain. À Gerland, mettre du «vert»⁹³ est entendu comme augmenter la part de végétation présente dans le quartier, ce qui relève pour les habitant·es du pouvoir des autorités, entendre ici de la ville ou de la métropole, et plus précisément les aménageurs.

Dans cette partie j'interroge ce que signifie «mettre du vert» dans la ville, qu'est-ce que cela comporte et comment cela est réalisé. En effet, si les acteurs privés et publics s'allient pour bâtir et pour planter, leur interprétation de ces injonctions et les réponses apportées ressemblent souvent fortement aux manières dont sont gérées d'autres services de la ville, comme la sécurité ou encore la propreté. Végétaliser les espaces-temps publics et privés procède ainsi d'une logique économique, les quartiers les plus prospères sont plus «verts» que ceux plus populaires, et les

promoteurs immobiliers n'hésitent pas à verdir leurs communications afin de vendre leurs appartements.

Je vais ici me concentrer sur une strate, celle des arbres, pour comprendre la place qui lui est donnée dans l'espace-temps urbain. Les arbres se trouvent au confluent de plusieurs préoccupations, ils sont à la fois ceux qui peuvent apporter ombre et rafraîchissement, tout en étant de dignes représentants des végétaux en ville (Arnould & Cieslak, 2004). À la croisée de ce que l'on veut voir dans l'espace-temps urbain (entendre le «vert») et de ce que l'on tolère, sa place est strictement délimitée. Reste pour lui à se frayer un chemin, ou périr, là où la solitude le gagne.

5.1.1 La demande de «vert»

La végétation en milieu urbain n'est pas exempte du principe de «plantation» décrit par Anna Tsing : «Les plantations disciplinent les organismes en tant que ressources en les retirant de leur monde vivant.» (2022 : 63) Cela est d'autant plus tangible en ville où de tels arbres ne pousseraient pas sans y avoir été plantés. Car en ville rares sont les arbres germinés sur place. Sont plantés de jeunes arbres élevés en pépinières en dehors des villes pour pouvoir les

⁹³ «Le vert (et le bleu, souvent symbole des eaux bénéfiques) est devenu la couleur de la plus grande partie des documents d'urbanisme et d'aménagement des territoires.» (Calenge, 2003) Ce n'est pas un hasard de le retrouver dans le discours des habitant·es tant il a envahi les paroles urbaines.

acheminer dans les espaces-temps grisonnants à la recherche de « vert ». » Ici, aucun lien avec le « monde vivant » de ces autres-qu’humains, ni champignons, ni micro-organismes. Nulle symbiose du même type que celles qui se seraient développées ailleurs n’est envisageable. Comme dans un milieu qui se serait lentement adapté à l’arbre et dont l’arbre aurait lentement pris part.

Au lieu de cela, les arbres sont produits comme d’autres produits manufacturés, industriellement dans de grandes pépinières situées dans des zones fertiles en dehors des villes. À Lyon la métropole a bien entendu cet appel de ses électeurs et électrices, elle promet de planter 300 000 arbres d’ici 2026. En 2020, au moment des élections municipales (et métropolitaines pour le cas de Lyon) c’était la surenchère, chaque ville proposait de planter plus d’arbres (170 000 à Paris⁹⁴, 200 000 à Marseille⁹⁵, etc.). Derrière cet engouement électoral autour de préoccupations bien réelles telles que le changement climatique et le rôle joué par les arbres pour rafraîchir

la ville, c’est une forme de « techno-solutionnisme »⁹⁶ qui a été choisie.

Ainsi, on met de côté ce qui a fortement influencé le changement climatique, c’est-à-dire l’exploitation de ressources générant des émanations de différents gaz à effet de serre, pour produire plus d’arbres dans des conditions tout à fait décorrélées de leurs écologies, c’est-à-dire de leurs vies. « Les gestionnaires considèrent que la production industrielle d’arbres et le transport sur de longues distances sont économiquement efficaces » (Tsing, 2022 : 63). Pour Lyon, la première moitié des arbres plantés viennent de la même région que la ville, ils ne parcourent pas des milliers de kilomètres. Par contre, cela engendre d’autres dépendances et transformations, comme mentionné par une famille d’agriculteurs de Champagnoux rencontrés lors d’une résidence en Savoie. Les terres agricoles autour de cette commune, très fertiles, sont systématiquement rachetées par l’une des plus grandes pépinières de la région à un prix plus élevé que ce que peuvent se

94 <https://reporterre.net/Des-arbres-par-milliers-Paris-peine-a-tenir-sa-promesse>

95 <https://madeinmarseille.net/125089-la-ville-de-marseille-veut-planter-200-000-arbres-dici-2026/>

96 Le « techno-solutionnisme » repose sur l’idée que l’on peut résoudre de nombreux problèmes en recourant à des technologies, que la solution est technique, en oubliant toute la part du spectre social, environnemental, genré, et raciste. « Notre économie 2.0 a toujours le même souffle sulfureux, malgré les exhortations à une économie (plus) circulaire, à la transition énergétique ou à l’« écologie industrielle ». Pourtant, plus que jamais, nous vivons dans la religion exclusive du « techno-solutionnisme », en plaçant tous nos espoirs dans les innovations et les effets bénéfiques (futurs) du numérique, en fantasmant un monde où tout sera bien mieux optimisé, où les outils et les services numériques seront facteurs d’efficacité et de sobriété : énergies renouvelables distribuées par des *smart grids*, covoiturage bientôt servi par des véhicules autonomes, déplacements fluidifiés dans les *smart cities*, économie de la fonctionnalité réduisant les équipements individuels, etc., sans parler des biotechnologies et des applications médicales. » (Bihouix, 2019)



Fig. 99 : Des arbres nouvellement plantés dans le quartier de la ZAC des Girondins à Gerland.

permettre les exploitants sur place. Cela conduit à la raréfaction des exploitations vivrières et surtout à l'impossibilité pour de petites exploitations familiales de s'implanter dans la région, seules de grandes exploitations ayant les moyens de dépenser plus que les pépiniéristes peuvent y parvenir. Ce phénomène crée des tensions locales et défait un tissu social présent depuis des décennies. De plus, la métropole de Lyon envisage maintenant de se fournir plus loin que sa région pour tenir une promesse démesurée, les pépinières de la région n'étant plus suffisantes, mais correspondant au calendrier électoral des prochaines élections — en 2026 justement.

Les arbres, êtres vivants je le rappelle, sont transformés par le principe de « plantation » en « actifs financiers » :

« Il s'agit d'une forme écologique étrange, qui a des conséquences non seulement pour les organismes vivants réduits au rang d'actifs financiers, mais aussi pour leurs prédateurs. Imaginez le festin des champignons "chasseurs" : un repas sans fin de proies identiques et sans défense. »

(*ibidem*)

Ce que décrit ici Anna Tsing, s'explique par plusieurs phénomènes de rationalisation. D'abord celui « d'une simplification de leurs écologies », privant les arbres de leurs espèces compagnes, tels les champignons où

les micro-organismes avec lesquelles ils sont en symbiose. Et ensuite d'une réplification d'espèces sélectionnées pour être moins malades, plus résistantes, mais néanmoins aux patrimoines génétiques identiques. Faute d'avoir vu ces arbres grandir et se développer dans le milieu qu'ils habitent maintenant, une résistance située donc, et où l'adaptation se fait lentement, ils sont alors susceptibles d'être atteints d'une même maladie ou d'un même champignon, les décimant tous sur leur passage; le fameux festin.

Il y a eu pourtant des précédents, notamment le platane et son chancre coloré. Cette maladie venue du continent nord-américain a colonisé toute une partie du sud de la France, jusqu'à Lyon, où de nombreux platanes étaient utilisés comme arbres d'alignement. Le chancre étant très contagieux, il s'est répandu rapidement, poussant les municipalités à couper les arbres contaminés et à adopter des mesures pour arrêter sa prolifération. Bénédicte m'explique que pour elle les platanes restant le long du boulevard Yves Farge ne sont pas une espèce idéale, mais sont précieux : « C'est une plaie les platanes d'ailleurs, en termes de pollen, de feuilles, de tout. Tant qu'ils ne sont pas bouffés par le chancre coloré on va les garder » car ils permettent de larges ombres sur les rues qu'ils bordent. En effet le platane représente tout un symbole dans bon nombre de villes

françaises (Corbin, 2020).

Frédéric Ségur, aujourd'hui ancien directeur du service Arbres et paysages de la Métropole de Lyon, m'explique lors d'une marche à Gerland :

« Quand je suis arrivé [il y a une trentaine d'années], on a commencé à faire un inventaire du patrimoine végétal. On s'est rendu compte de la monoculture du platane et de la présence d'un champignon mortel : le chancre coloré. »

Une telle monoculture a entraîné l'uniformisation des écologies possibles en ville, en présentant toujours le même type d'associations. Un paysagiste rencontré à Gerland lors de travaux d'entretien d'un espace vert m'explique que depuis dix ans qu'il exerce ce métier, il n'a jamais planté de platane. Pour lui le platane c'était l'ombre, le grand arbre. Frédéric Ségur se souvient que :

« Pour les architectes quand on travaillait sur un projet ils disaient "tiens on pourrait planter quelques platanes" en fait ils pensaient "on pourrait planter quelques arbres", mais à Lyon arbres et platanes étaient devenus synonymes. »

Cette monoculture a engendré des ravages conséquents, alors que le platane représente une large part des arbres dans les villes du sud, plusieurs milliers sont mort chaque année en France⁹⁷. À Lyon, Frédéric Ségur m'indique que dans les années 1990, 75 % des arbres étaient

⁹⁷ <https://draaf.auvergne-rhone-alpes.agriculture.gouv.fr/chancre-colore-du-platane-r444.html>

des platanes. En réponse à cela « on a pris la décision brutale d'arrêter d'[en planter] » me confit-il. En réponse à la perte de l'arbre phare de l'aménagement urbain, le service lyonnais se lance dans la diversification. Cette dernière consiste à augmenter les essences d'arbres présentes en ville pour éviter les problèmes liés à la monoculture dont les maladies décimant tous les arbres d'un seul coup, mais aussi la charge de pollen dans l'air qui, dans le cas d'une même essence, se produit au même moment. Aujourd'hui, le platane ne représente plus qu'un peu moins de 20 % des arbres présents sur la métropole de Lyon, « on utilise 350 espèces d'arbres différentes » me dit Frédéric Ségur.

Malheureusement, cette diversification s'est une nouvelle fois faite sous l'égide de la plantation. C'est-à-dire que les essences choisies pour remplacer le platane l'ont été hors de leurs écologies respectives. On les a simplifiés en considérant ces essences comme résistantes aux maladies aujourd'hui présentes, à la chaleur, ou bien adaptées à un sol calcaire (comme à Lyon), mais sans prendre en compte le fait qu'en tant qu'êtres sociaux, les arbres vivent en communauté, dans une communauté du vivant, comme le décrit très bien le philosophe Baptiste Morizot :

« Dans le vivant, on n'habite jamais un paysage minéral pur, fait de conditions strictement abiotiques, un biotope abstrait : l'habitat de chaque vivant n'est que le tissage

de tous les autres vivants. » (2019 : 170)

Les arbres sont en symbiose avec différents organismes, comme lors de la mycorhize avec les champignons, et en collaboration avec d'autres arbres et plantes qui vont leur apporter les sucres nécessaires à leur développement. Ces simplifications engendrent des conséquences encore plus dramatiques pour les arbres et les autres organismes vivants (dont nous) en procédant à l'individuation des arbres, j'y reviendrai plus tard dans ce chapitre. Les arbres construisent des relations sur des générations et des générations dans des milieux donnés et avec des organismes spécifiques. On a pu récemment montrer que ces collaborations, dans le cas de la mycorhize, étaient présentes en partie dans l'ADN des arbres (Vigneaud et al., 2023), ce qui montre la profondeur de l'ancrage dans un espace-temps long, sinueux et complexe.

5.1.2 Être arbre en ville

Planter de nouvelles essences d'arbres en ville devrait correspondre à une remise en cause profonde de la manière dont sont créées les conditions pour que ces individus puissent se développer dans les espaces qui leur sont assignés et au-delà dans le temps. Une forme d'hospitalité envers les autres-qu'humain en ville. Frédéric Ségur m'explique que pour lui, aller chercher

de nouvelles essences c'est aussi se projeter dans l'avenir. Le changement climatique étant de plus en plus palpable et son rythme plus effréné, la hausse des températures provoquera des sécheresses plus fréquentes pour les sols et leurs habitants. On observe déjà la chute des feuilles pendant l'été dans le Rhône, en raison de la nécessité des arbres de fermer leurs stomates⁹⁸ pour ne plus transpirer et perdre la précieuse eau qui leur permet de survivre⁹⁹. Des essences comme le Celtis australis, le Micocoulier de Provence, venant du pourtour méditerranéen sont adaptés à de telles températures, mais pour autant leur avenir n'est pas assuré à Lyon :

« On peut pas savoir ce qui arrive. On ne sait pas quelles sont les maladies qui vont arriver. Hier le Frêne et l'Érable Plane allaient très bien aujourd'hui il y a des maladies sur ces espèces. Demain c'est peut-être une maladie sur le Micocoulier qui arrivera dans 5 ans. »

Les maladies et champignons « chasseurs » rythment la vie des arbres en ville, car ces derniers sont mis en condition de vulnérabilité. En plus d'être coupés de leurs communautés, la vie d'un arbre en ville est difficile. On peut lire dans le guide « Les arbres du Grand Lyon », auquel Frédéric Ségur a

participé, que :

« En ville, l'espérance de vie d'un arbre dépasse rarement 50 à 100 ans : pollution, manque d'espace, mauvaise qualité du sol, tailles répétées... expliquent cette durée de vie relativement courte. »

L'arbre en ville est tissé dans toute une série d'interactions fortement contraintes par les êtres humains, autoproclamés maîtres de l'espace-temps urbain. L'arbre est « toléré » (Meliani, Arnould, 2016), car il rend des services, mais pour être sûr de maîtriser son expansion, sa place, sa vitalité, il est entravé. On définit préalablement où l'arbre se trouvera dans les schémas d'aménagement. C'est « rarement une priorité » m'explique Frédéric Ségur : sont d'abord pensés la voirie puis aux réseaux (cf. Interlude) puis la place des arbres dans les interstices restants. Toutefois, cela change, « les réseaux se sont un peu implantés où ils voulaient, aujourd'hui cette demande de nature fait qu'on leur a demandé de s'installer là où on ne va pas planter. », on a renversé l'ordre des choses pour Frédéric Ségur. Mais pourtant, les arbres sont toujours en pot. Ce « rapt » (Meliani, Arnould, 2016) de l'arbre pour l'amener à la ville n'est pas temporaire, il se retrouve

98 D'après Wikipédia : « Un stomate est un orifice de petite taille présent dans l'épiderme des organes aériens des Embryophytes (sur la face inférieure des feuilles le plus souvent). Il permet les échanges gazeux entre la plante et l'air ambiant (dioxygène, dioxyde de carbone, vapeur d'eau...) ainsi que la régulation de l'évapotranspiration et de la pression osmotique. » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Stomate>

99 https://www.francetvinfo.fr/meteo/climat/climat-pourquoi-de-nombreux-arbres-perdent-deja-leurs-feuilles-en-plein-ete_5281582.html

véritablement emprisonné lorsqu'il est à nouveau planté en ville. C'est un paradoxe important de la place de l'arbre, mais des autres-qu'humain plus généralement, dans l'espace-temps urbain : on voudrait en voir plus, mais à quelles conditions ? Cela ne se limite pas aux concepteurs et conceptrices de la ville, mais aussi aux habitant·es en demande de voir des arbres :

« Leur exigence de vert et d'arbres [aux citoyens] participent du consensus autour de la nécessité de retenir captifs des arbres dont la marge de liberté est considérablement limitée. » (*ibidem*)

« Ouai y'a pas beaucoup d'arbres, y'en a quatre ici, mais c'est pas une forêt non plus. » me partage Clémentine lors d'un entretien en regardant sa rue à Gerland. Ces arbres sont plantés sur le trottoir, dans leur petit carré d'espace. Cette liberté considérablement limitée s'explique notamment par l'organisation de l'espace dédié aux arbres en ville. Ces derniers sont plantés le plus souvent dans des fosses, individuelles ou continues. Le plus souvent en ville ces dernières sont individuelles, et cela en raison des réseaux, mais aussi des parkings souterrains. Elles fonctionnent comme de grands pots souterrains permettant à l'arbre d'étendre plus que la taille actuelle de ses racines. Pour rappel, dans un milieu peu contraint, comme une prairie, la taille du système racinaire dépasse la taille de la partie aérienne

de la plante. Dans ces fosses (à Paris, la taille standard est de 3 m de large par 3 m de long et 1 m 40 de profondeur¹⁰⁰) difficile d'imaginer que les racines puissent se développer correctement en permettant à l'arbre de prendre la place qui lui convient (fig. 100 et 101).

C'est ce que j'ai appelé l'individuation, c'est-à-dire l'isolement d'un être vivant dans un milieu contrôlé (sa fosse) pour contrôler son développement. Cette démarche, en plus du déracinement de l'espace-temps où il a grandi, est particulièrement violente quand on comprend que les végétaux aussi sont des êtres vivants sociaux et sensibles (Veits et al., 2018) — se développant notamment grâce à la proprioception (Mouliat, Douady, Hamant, 2021). À cela s'ajoutent d'autres contraintes liées directement à la manière dont est tissé l'urbain (fig. 102) :

« Lorsque le sujet atteint les vingt ou trente mètres, ses racines sont mises en concurrence avec le revêtement des chaussées et les canalisations souterraines. En outre, le nettoyage des trottoirs au moyen de puissants produits chimiques et les sels de déneigement génèrent pour lui des effets néfastes qui contribuent à réduire sa durée de vie. Il est continuellement exposé à un air trop sec, à l'ozone troposphérique et aux autres polluants de l'atmosphère souvent présents en ville. » (Meliani, Arnould, 2016)

Des attentions particulières se sont

100 <https://www.adaptaville.fr/vegetaliser-et-elargir-les-fosses-d-arbres>



Fig. 100 : Un arbre planté depuis plus de 20 ans, à Gerland. Il n'a pas grandi depuis, d'autres arbres de la même place sont morts puis ont été replantés en 2019.



Fig. 101 : Les racines d'un arbre se développant à la surface du sol, tant le sous-sol est saturé, à Madrid dans le quartier d'Arganzuela.

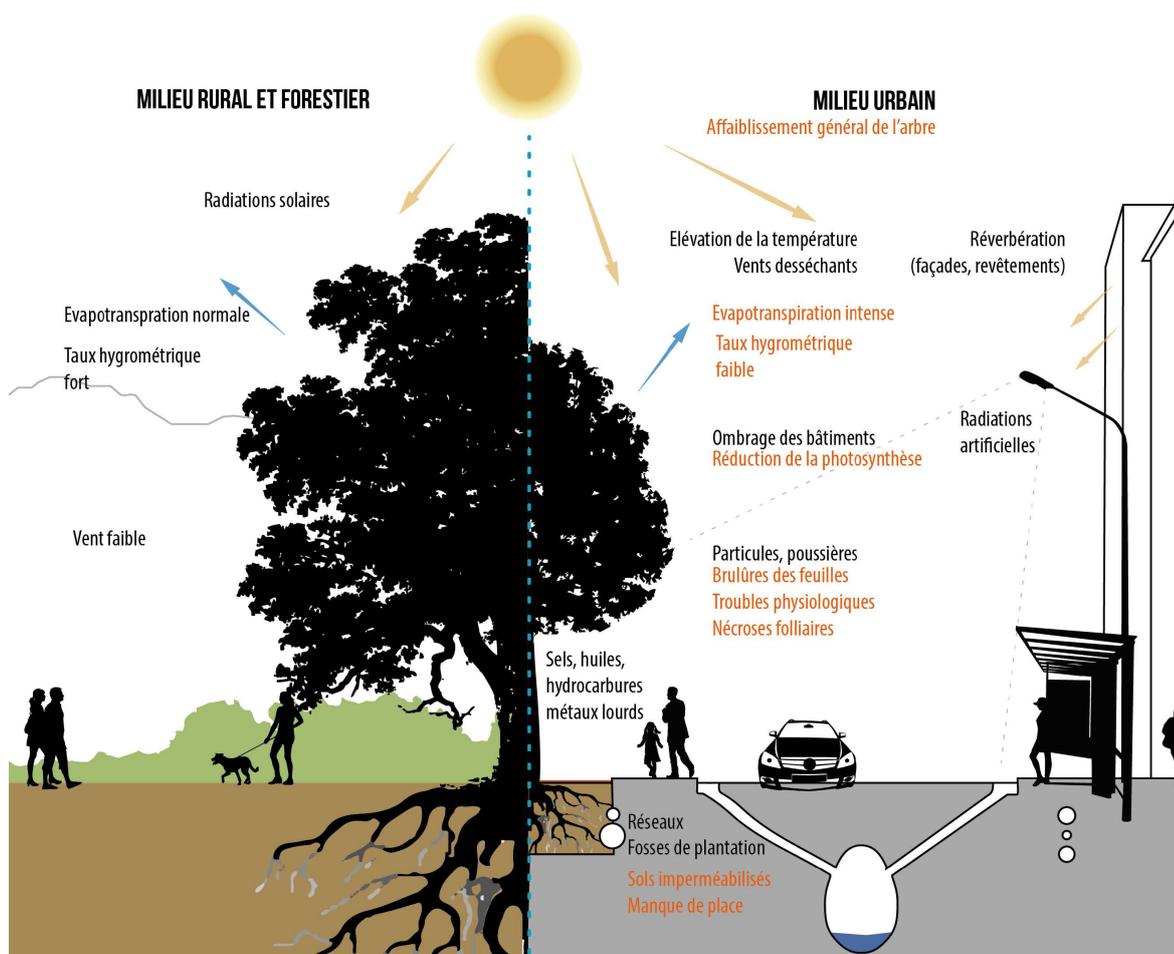


Fig. 102 : Certains facteurs comparés entre le développement d'un arbre en milieu rural et forestier et un en milieu urbain (D'après Peyrat, 2014).

développées au cours du temps, en tentant d'élargir les fosses pour contenir plusieurs individus, ou bien en arrêtant un élagage¹⁰¹ « strict » en conservant une partie des branches qui n'entravent pas directement l'usage du trottoir, d'un feu de circulation ou de câbles :

« Ainsi par exemple, alors qu'ils étaient autrefois soumis à des opérations d'élagage ou de tronçonnage répondant à des critères esthétiques privilégiant les houppiers

de formes géométriques, ils ont le droit aujourd'hui de se développer au gré du temps » (*ibidem*)

Une telle transition n'a pas été facile pour l'image de ce qu'était un « travail bien fait » pour les techniciens responsables de la taille des branches. Cette même transition a aussi été questionnée par les habitantes :

101 « (Forêt) Ébrancher jusqu'à une certaine hauteur ou éclaircir en coupant une partie des branches. » <https://fr.wiktionary.org/wiki/%C3%A9laguer>

«Au début quand on a arrêté de tailler les arbres en têtard¹⁰² et qu'on les a laissés dans des ports plus libres, les gens disaient "on entretient plus les arbres" parce qu'on les taille plus comme avant.»

me partage Frédéric Ségur, expliquant que les courriers adressés au service s'occupant des arbres dans la métropole lyonnaise étaient alors très nombreux. Phénomène qui s'est inversé à partir de la prise en compte progressive du rôle des arbres lors des vagues de chaleur : «En 2003 on commence à avoir une diminution des demandes pour tailler les arbres et au contraire des réclamations quand on vient les tailler.»

L'arbre n'est pas exempt de critiques, sa place est toujours paradoxale, à la fois bienvenu pour tout ce qu'il représente il est aussi associé à des plaintes du fait qu'il ne reste pas tout à fait dans son pot, à la manière de tout être vivant il dépasse les limites que d'autres vivants lui imposent. Cela peut aussi s'étendre aux espèces dont il est l'hôte, c'est cette vision paradoxale que m'a partagée Anna :

«Si on en avait plus [des arbres] ça ferait vraiment du bien, ce serait plus tranquilisant quoi. Bon par contre là, Boulevard Yves Farge, ils ont mis... je crois que c'est des Micocouliers, ils sont très haut ils montent jusqu'au 6e étage, il y a des nids de corbeaux, au moins une dizaine, c'est impressionnant. On les entendait

pas trop. Là, c'est pas la période où ils crient. Et j'en ai déjà eu sur mon balcon, ça, c'est une sacrée nuisance...»

Anna est arrivée avec son mari dans le quartier il y a 32 ans. D'abord pour la proximité avec leur travail respectif puis voyant les enfants grandir et faire leur sociabilité ici iels ont acheté 8 ans plus tard. À l'époque on trouvait encore des maisons bourgeoises, des usines et des jardins ouvriers. C'était bien moins dense et bien plus vert.

Car être un arbre en ville, malgré son enfermement, c'est faire partie d'un écosystème particulier et multiple. Lorsqu'une certaine continuité d'autres- qu'humains est en place (haies, buissons, cours d'eau, rochers, etc.) d'autres viennent y habiter. C'est un élément que déplore Simone lorsqu'elle écoute l'enregistrement de sa marche dans le quartier de Gerland :

«Moi il me semble, ben entre mes pas, les bruits des voitures, entre le [toc sur la table]... j'ai pas marché dans l'herbe, j'ai pas marché dans... ah oui c'est un manque flagrant... à l'écoute oui. J'ai pas entendu de feuillages, j'ai pas entendu d'oiseaux...»

Car l'arbre, comme d'autres végétaux, mais aussi des animaux «[...] bénéficie du statut privilégié d'ambassadeur de la qualité de vie en ville.» (Meliani, Arnould, 2016) ils sont les marqueurs

102 Type d'élagage où l'on coupe les branches toujours au même niveau, créant une boule à l'extrémité de l'arbre ou des branches de celui-ci.

d'un espace-temps où l'on veut vivre. L'injonction à «mettre du vert» est alors à comprendre de manière plus globale, il s'agit de donner une place aux autres-qu'humains dans l'espace-temps que l'on a considéré trop longtemps comme notre terrain de jeu exclusif : l'urbain.

5.1.3 Pourquoi l'arbre n'est pas un parasol muni d'un brumisateur

Quand on vient à parler de la place de l'arbre en ville, on arrive souvent à se demander pourquoi on le retrouve dans un milieu qui lui est si hostile. Une longue histoire de la plantation d'arbres dans les villes (Peyrat, 2014; Meliani, 2013) nous mène à comprendre que son apparition est liée à des besoins de la part des habitantes de ces villes. Cela passe par des considérations esthétiques, sociales, sanitaires, mais aussi climatiques. Ici je parlerai principalement des besoins en lien avec la relation qui anime ce travail de recherche. L'arbre est connu pour apporter de l'ombre, mais aussi rafraîchir, comme les autres végétaux, l'air ambiant en transpirant — l'évapotranspiration —, il est aussi à l'origine du filtrage de certains polluants conduisant à échauffer l'air (comme le CO₂). Je vais pour le moment me limiter à ces effets, dû à la coprésence de végétaux, et ici d'arbres et d'humains en ville.

«Les zones vertes. Tout de façon c'est un fait : le fait qu'il y ait beaucoup de verdure ça rafraîchit quoi.» me dit Fabien lors d'un entretien.

Fabien vit en colocation avec Mathis, ils sont arrivés quatre ans plus tôt dans un bâtiment récemment construit, un des premiers îlots à avoir vu le jour au sud des rails. Ils n'ont même pas visité, la bataille pour obtenir un appartement était si âpre qu'ils ont choisi de s'en remettre au sort et au fait que le bâtiment était presque neuf. Fabien arpente souvent le quartier en longboard, un long skateboard aux roues allongées. Il rêve de retourner à l'île de la Réunion, là où il a grandi, pour retrouver l'horizon, voir plus loin que l'immeuble qui lui bouche la vue de sa fenêtre et l'océan.

En effet, comme mentionné au chapitre 3, la végétation rafraîchit les villes. Mais le titre un peu satirique de cette sous-partie «pourquoi l'arbre n'est pas un parasol muni d'un brumisateur» est une critique d'une vision seulement utilitariste de l'arbre en ville. J'ai souvent eu affaire pendant le temps passé à Gerland à un discours présentant les arbres comme «rendant des services» ou «servant» à ceci où à cela. Ce même type de discours est présent dans les services de la ville ou des aménageurs avec qui j'ai pu converser.

«Là les arbres c'est tout jeune, c'est tout petit. Ça fait une impression de verdure, mais qui doit servir à rien, en plus ils doivent souffrir les pauvres. Alors que nous on a, enfin nous, ma rue, on a un noisetier assez grand. Ça change tout au niveau de l'ombre c'est quand même très agréable. Et là ils nous en ont mis des tout petits, parce qu'il y en a un qui est tombé dans la rue.»

Comme on peut le lire dans ce que partage Angélique, l'arbre a toute sorte de qualités (esthétiques, de confort, etc.). Cette conception de l'arbre comme utile aux humains et indispensable à la ville n'est pas nouvelle et se retrouve dans les discours hygiénistes du XIXe siècle en France. Depuis les années 1980, cette conception est également présente dans des publications scientifiques sous les termes de « services écosystémiques ».

« [Cette détermination] implique d'évaluer le fonctionnement des écosystèmes à l'aune des biens et des services fournis par eux aux sociétés humaines (support à la vie, approvisionnement en ressources diverses). » (Boyer, 2023)

Cette idée d'évaluation de ce que nous « rapporte » les autres-qu'humains pourrait avoir une portée intéressante, pour autant qu'elle reconnaisse le tissage dans lequel les êtres humains sont impliqués. Notre indépendance du reste des milieux que nous habitons n'est plus possible, elle est forcément en relation avec les autres-qu'humains dont les contours sont flous et relève d'une certaine « interpénétrabilité » (Berque, 2004). Pouvoir évaluer de tels « services » nous place toutefois à distance, nous permet à nous humains d'être une fois de plus les arbitres du monde vivant (ce que je déplorais déjà avec l'idée d'anthropocène). De là, l'interaction qui se joue entre les autres-qu'humains et les humains, est celle de la domestication au sens du « contrôle

humain sur d'autres espèces » (Tsing, 2022 : 82). La domestication est possible à partir du moment où elle reprend le concept « d'exceptionnalisme humain » (*ibidem* : 81). Selon ce concept, « l'espèce humaine (c'est-à-dire les pratiques qui font que notre espèce existe) s'autoconserve de manière autonome — et que c'est une constante à travers la culture et l'histoire. » (*ibidem* : 82) Une telle histoire, que l'on se raconte, mais que l'on choisit ou non de suivre, nie de manière radicale et conservatrice l'enchevêtrement dans lequel nous sommes embarqués, nous, en tant que communautés, et eux, les autres vivants.

Dès lors, les discours scientifiques faisant usage de cette notion de « services écosystémiques » sous-tendent une hiérarchisation du vivant :

« L'idée au fondement de la notion de services écosystémiques est la suivante : le « bien-être humain » (*human well being*, expression venue des sciences économiques qui inclut autant les bases matérielles de l'existence humaine que la qualité de vie) dépend de la qualité de son environnement et des ressources qu'il peut en tirer. » (Sartre et al., 2014 : 16)

En vue d'améliorer ou de préserver le « bien-être humain » apparemment mesurable pour certain-es économistes, il faut alors « [...] protéger les écosystèmes pour maintenir les services qu'ils rendent à l'homme [*sic*]. » (*ibidem*). C'est délimiter les raisons nous poussant,

de manière univoque, à collaborer — entendre ici les dominer — avec les autres-qu’humains. C’est considérer l’existence des écosystèmes comme si l’humain en était le centre :

«Dire que les écosystèmes rendent des services à l’homme [*sic*], c’est considérer ces écosystèmes en fonction d’un finalisme anthropocentrique (l’homme [*sic*] est la finalité des écosystèmes). (*ibidem*)

Ces termes sont séduisants par leurs efficacités communicationnelles, c’est-à-dire qu’une fois définis ils permettent de faire entrer des choses autrefois floues – des écosystèmes – dans une formule bien plus compréhensible par tous·tes. «La force rhétorique d’une métaphore est alors évidente : elle aide à communiquer sur un monde complexe et s’impose comme une évidence (Larson, 2011)» (*ibidem*) Les termes de «services écosystémiques» s’inscrivent dans un monde rationnel et scalable, où les écosystèmes sont des ressources et possèdent une valeur mesurable (et donc extensible, qui peut permettre une montée d’échelle) :

«L’idée d’un recours à cette sphère est de donner de la valeur à la nature pour éviter qu’elle ne soit la parente pauvre de décisions économiquement fondées : si la destruction de la nature n’a pas de coût pour celui qui la décide et la réalise, ce dernier ne sera pas tenté de limiter son impact sur la nature. Or si le bénéfice de la destruction d’un écosystème est individuel, son coût est

collectif — le bien-être humain étant en jeu. D’où l’idée d’estimer les bénéfices rendus par la nature à l’homme [*sic*] pour imputer les coûts de sa destruction» (*ibidem* : 18)

D’une certaine manière, avoir recours à ces termes serait un moyen de «parler le même langage» que celui du marché, celui qui demande de faire des évaluations chiffrées de l’existence pour pouvoir en réguler les coûts et bénéfices. Faire entrer les écosystèmes dans une telle logique me paraît une route dangereuse. Elle néglige tout ce que les entrelacs, les mélanges, les hybridations, entre humains et autres-qu’humains, peuvent laisser voir d’inattendu et d’extraordinaire.

Pour en revenir aux arbres, j’ai pu rencontrer de nombreuses fois, dans la littérature scientifique et le discours des aménageurs, cette évaluation en termes de «services écosystémiques». Dans la littérature scientifique, il peut prendre la forme de tableaux (fig. 103) catégorisant les services rendus avec la manière dont les arbres sont implantés dans l’espace-temps urbain.

Cette manière de nommer et classer les autres-qu’humains selon le «bien-être humain», conduit à deux phénomènes dont pâtissent les arbres en ville. Le premier est de réduire la présence des arbres à ces effets, à cloisonner leurs rôles — de manière anthropocentrique comme dit plus haut, mais aussi de rationaliser leur présence — si ces

Table 1

Urban ecosystems generating local and direct services, relevant for Stockholm.

	Street tree	Lawns/parks	Urban forest	Cultivated land	Wetland	Stream	Lakes/sea
Air filtering	X	X	X	X	X		
Micro climate regulation	X	X	X	X	X	X	X
Noise reduction	X	X	X	X	X		
Rainwater drainage		X	X	X	X		
Sewage treatment					X		
Recreation/cultural values	X	X	X	X	X	X	X

Fig. 103 : Un tableau dans une publication de 1999 sur les « services écosystémiques » rendus par les arbres en milieu urbain, ici l'exemple de Stockholm (d'après Bolund, Hunhammar, 1999).

derniers ne répondent pas à ce pourquoi ils ont été plantés ils deviennent alors inutiles, négligeables et concrètement éradicables. Les végétaux, contrairement à des morceaux de béton, suivent un cycle de reproduction, des déplacements, grandissent, vivent et meurent. Ainsi cette rationalisation des végétaux urbains, et dans le cas présent, des arbres, peut mener à des « notations » en fonction des services rendus¹⁰³. Dans ces fiches techniques, nulle place n'est laissée au bien-être des arbres, mise à part l'expansion de ses racines permettant un meilleur rafraîchissement de l'urbain. Nulle note non plus sur les écologies qui ont pu engendrer le développement de telles espèces avec telles caractéristiques, long sillon de collaborations, d'essais et d'échecs successifs. Bref, l'histoire que l'on en raconte est l'histoire que l'on pourrait faire d'un élément du mobilier urbain, d'un arbre robot à la

manière du « Biourban », une machine visant à l'amélioration de la qualité de l'air et se présentant comme un « arbre artificiel »¹⁰⁴.

Le second phénomène est celui d'oublier que nous ne dominons pas les arbres et les végétaux — même si parfois nous faisons tout pour —, nous collaborons, nous tissons nos existences. Les arbres sont des êtres vivants auxquels nous devons nous intéresser, ils ne sont pas qu'une somme de services, mais se développent avec nous au sein de nos vies, parfois maltraitantes. « Les signes ne sont pas que des affaires humaines » prolonge l'anthropologue Eduardo Kohn (2017 : 73). Il nous invite dans son livre *Comment pensent les forêts* à « provincialiser le langage », pour lui nous « confondons représentations et langage » (69) et nous ne donnons pas l'occasion aux autres-qu'humains de

103 Voir l'outil Sesame développé par le CEREMA en 2019, ici présenté à partir de la ville de Metz : <https://metz.fr/projets/developpement-durable/sesame.php>

104 https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/au-mexique-un-arbre-artificiel-combat-la-pollution_136345

représenter le monde, en tout cas nous n’y sommes pas attentif·ves. À partir du moment où il n’y a pas de langage nous considérons les êtres comme dépourvus d’agentivité¹⁰⁵. Kohn propose d’autres formes de pensées éloignées de leur définition première, comme la «pensée vivante», prenant en compte la mémoire, les lignages et l’adaptation (fited). «Ce jeu entre souvenir et oubli est à la fois unique et central à la vie; tout lignage d’organismes vivants — plantes ou animaux — témoigne de cette caractéristique.» (113) Il s’en explique en imageant la continuité d’un flocon de neige et celle d’un animal, le tamanoir :

«Comparons cela avec, disons, un flocon de neige. Bien que la forme particulière d’un flocon de neige soit le produit historiquement contingent de son interaction avec l’environnement au moment où il tombe sur le sol (c’est pour cela que les flocons de neige semblent présenter une sorte d’individualité – il n’y en a pas deux pareils), la forme particulière d’un flocon de neige ne fait jamais l’objet d’un souvenir sélectif. Autrement dit, une fois qu’il a fondu, sa forme n’aura aucune influence sur la forme qu’un flocon de neige postérieur pourra prendre lorsqu’il commencera à tomber.» (*ibidem*)

Alors, «la forme que prend un tamanoir individuel représente [...] l’environnement auquel son lignage s’est adapté au cours du temps

évolutionnaire.» c’est un «soi», contrairement au flocon de neige :

«Un soi, dès lors est le résultat du processus, unique à la vie, par lequel une forme individuelle se maintient et se perpétue [...] développe une adaptation croissante au monde qui l’entoure [...]» (114)

Pour en revenir aux arbres, ils sont des «soi» qui s’inscrivent dans des développements qui nous dépassent. À la fois par leurs cycles de vie, souvent bien plus long que les nôtres, mais aussi par leur présence terrestre et linéaire. Les arbres représentent le monde, ils sont une expression de ce qu’ont donné les alliances et les troubles au sein de leurs espèces en même temps qu’ils impriment les signes de ce développement au contact du monde parcouru. La présence d’espèces végétales comme le Ptérocaryer du Caucase (*Pterocarya fraxinifolia*) venant du Caucase ou du Savonnier (*Koelreuteria paniculata*) venant de Chine dans nos centres urbains français constituent alors des parcours tout à fait extraordinaires méritant une attention au moins égale à celui ou celle contant l’histoire de sa famille venue d’une région éloignée du monde. Les mondes socioculturels dans lesquelles nous vivons et grandissons sont des «touts ouverts» (Kohn, 2017 : 53) autant que des «touts complexes» (291) qui «sont aussi “ouverts” à ce qui se tient au-delà d’eux.» nous invitant à

105 « Au sens large, l’agency désigne la capacité de l’être humain à agir de façon intentionnelle sur lui-même, sur les autres et sur son environnement » (Jézégou, 2022)

nous demander : « quel est ce monde au-delà de nous et quels sont les mondes socioculturels que nous construisons ? » (*ibidem*). Quelle place nous donnons à ce qui va au-delà de nos représentations, ce qui permet aux autres représentations d'émerger, quelle attention nous prêtons à ce qui nous dépasse, comme les arbres. Il est question de ce qui, dans la construction de nos cités, est propice à l'accueil, plus ou moins volontaire, des autres-qu'humains. Cet accueil questionne la place qu'on leur laisse tout autant que celle laissée aux autres dans un sens plus large, c'est-à-dire à celui ou celle qui passe tous les jours dans notre rue, que nous croisons au café ou dans les transports en commun en rentrant chez soi le soir. Qu'est-ce que cette place donne à voir de notre organisation sociale au sein de nos quartiers, de nos villes ?

De tels questionnements doivent d'abord en passer par localiser où se trouvent actuellement les arbres et autres végétaux dans le quartier de Gerland, et par un constat : ces derniers sont présents à près 70 % dans les espaces-temps privés de la métropole de Lyon, selon Frédéric Ségur. Ainsi, parler de la place des végétaux en ville c'est aussi parler de la relation entre l'ouverture, la fermeture et l'accès à l'espace-temps urbain.



Fig. 104 : L'entrée d'une résidence dans la ZAC des Girondins dont la cour présente plusieurs arbres et des espace-temps où s'asseoir à l'ombre.

5.2 Droit à la ville et végétaux

Dans le droit à la ville, concept créé par Henri Lefebvre, il revendique un droit à jouir pleinement de la ville pour ses habitant·es :

«Le droit à la ville ne peut se concevoir comme un simple droit de visite ou de retour vers les villes traditionnelles. Il ne peut se formuler que comme un droit à

la vie urbaine, transformée, renouvelée.» (Lefebvre, 1967)

Constitutifs de ce droit, on retrouve des éléments comme le droit à disposer de la ville, «de faire en sorte que leurs habitants puissent se réappropriier les villes, que tous les habitants des villes soient parties prenantes de leur existence collective.» (Auby, 2022), mais aussi celui de vivre où on le souhaite et selon des valeurs choisies collectivement émanant du «droit à la liberté, à

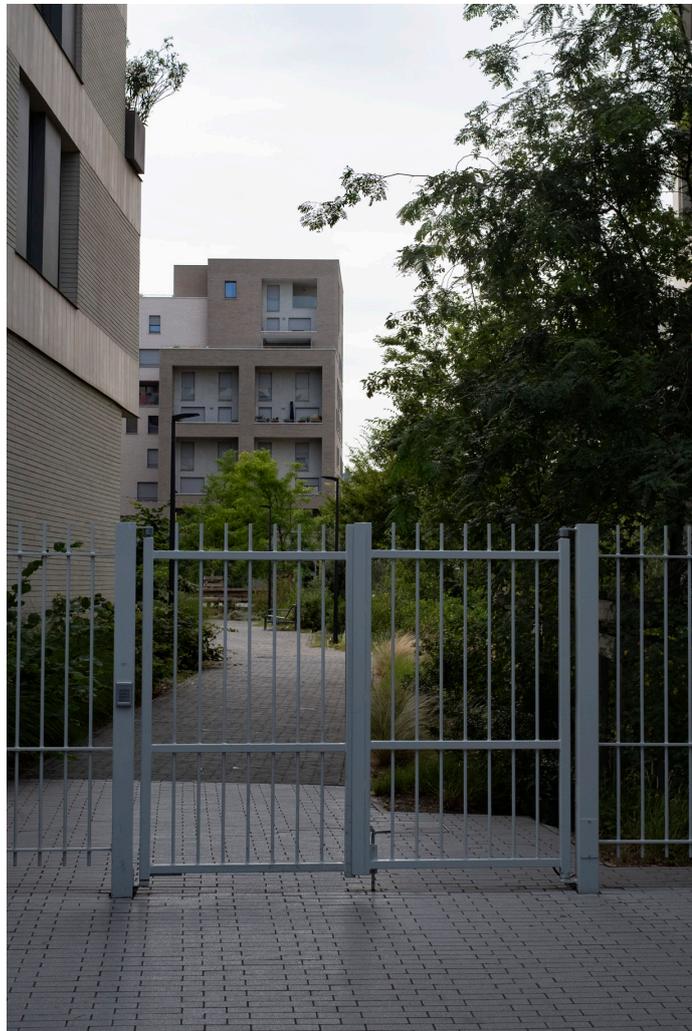


Fig. 105 : Une résidence de la ZAC des Girondins à Gerland, dont l'accès aux espaces-temps végétalisés est conditionnée.

l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter.» (Lefebvre, 1968) Ce droit à la ville, composite fait de plusieurs droits s'agrègent pour donner lieu à une même idée, celle de pouvoir, pour ses habitant·es, disposer de la ville et pourrait ici servir de socle de départ à un droit permettant l'accès au vivant, ici aux végétaux. Ce droit a été proposé comme «droit à la nature» par Lefebvre, mais dans une acceptation différente. D'autres ont poursuivi cette idée d'un «droit à la nature» dans une forme plus proche de ce dont je parle ici :

«Le “droit à la nature” est entendu, par analogie avec le “droit à la ville” de Lefebvre comme le double droit de pratiquer les espaces naturels et de prendre part aux décisions qui déterminent leurs modalités d'accès, d'usage et de conservation.» (Nikolli, 2023)

Malgré l'utilisation des termes de «nature» et «d'espaces naturels», il me semble intéressant de poursuivre ces revendications en les transposant au contexte urbain à l'aune des préoccupations des habitant·es autour de l'accès à des espace-temps quotidiens frais et indépendants d'un quelconque échange marchand lors des fortes chaleurs estivales. J'inclurais alors dans le «droit à la ville» «lefebvrien» celui de disposer et de s'appropriier les espaces-temps végétalisés, à la fois comme un droit d'accès aux espèces compagnes de nos vies ainsi qu'à des lieux-temps de rencontre, de repos.

Un des aspects que j'interroge maintenant est celui de la place des arbres dans le quartier de Gerland, dans un contexte où, comme j'ai pu le montrer, l'espace-temps public est fortement segmenté. Les arbres et autres espace-temps végétalisés existent, mais leur accès pour les piétons est dépendant de contingences comme la propriété privée et la fermeture des espace-temps (fig. 104 et 105). Ces dernières posent problème : «Le problème de la protection est que l'on touche à la propriété privée.» me dit Frédéric Ségur en parlant de la tentative de la métropole de Lyon de limiter la coupe d'arbres sur l'espace privé. «Si nous on plante 4000 arbres par an, mais qu'il y en a 10000 qui disparaissent sur le domaine privé...» m'explique-t-il au sujet de la difficulté à faire entendre que les arbres sont souvent privés, bien que cela puisse paraître contre-intuitif.

5.2.1 À qui est l'arbre, à qui est l'ombre ?

«Moi je veux du vert, il manque du vert, franchement tous ces projets ils devraient... Ils ont fait rue des Écoles pleins de bâtiments, des logements sociaux, des logements étudiants, des logements normaux entre guillemets, et au milieu il y a du vert. Enfin du vert, ce que l'on peut appeler du vert. C'est-à-dire que c'est fermé aux autres, donc on voit pas. Et ils nous disent “si si on a mis du vert, mais du vert pour les résidents”. C'est ce qu'ils nous ont répondu quand on a posé la question : “mais il y a du

vert". Mais nous on le voit pas! Les passants, on le voit pas.»

Simone voudrait qu'à Gerland, l'accent soit mis sur «le vert». Les chiffres sont pourtant là, 1100 arbres vont être plantés dans la ZAC des Girondins d'ici la fin du projet (fig. 106). Mais la plupart le seront en «cœur d'îlots» c'est-à-dire à l'intérieur des résidences fermées et accessibles seulement aux personnes y résidant.

Ce phénomène, observable à Gerland, mais aussi à Arganzuela, instaure à la fois une différenciation entre qui a

accès à de tels espace-temps, mais aussi qui a accès au «vert» s'y trouvant. Les habitant·es avec qui j'ai pu échanger sont en relation avec les autres-qu'humains pour pouvoir passer des étés moins oppressants. La végétation et les arbres sont des êtres qui participent à atténuer la difficulté à vivre dans son quartier, et dans ses rues, lors des longs mois d'été. En restreindre l'accès semble alors dommageable. Les fontaines publiques installées dans les rues — malheureusement souvent en panne et peu nombreuses — permettent un accès à l'eau pendant une partie de l'année et tout particulièrement durant l'été où il



Fig. 106 : Un panneau placardé dans la ZAC des Girondins en 2020 projetant le futur des aménagements.

est important de s'hydrater. L'analogie n'est pas possible avec les espace-temps végétalisés tant leur densité est faible si l'on omet les parties fermées de la ville. Alors qu'il ne viendrait pas à l'idée des aménageurs de placer les fontaines dans des espace-temps fermés, bien que cela arrive, le traitement est tout à fait différent pour ceux végétalisés. Ces derniers, pourtant nécessaires sont régis par des modalités d'accès. En fonction de son lieu de résidence, l'on peut ou pas aller s'asseoir sous un arbre à Gerland. S'ils étaient plus abondants en dehors des clôtures, peut-être que cela apparaîtrait de manière moins saillante. De plus, certains plans d'aménagement laissent croire à cette ouverture, comme celui de l'allée de Fontenay. Cette image (fig. 107) est encore utilisée aujourd'hui sur la page internet de la SERL mais présenté sans clôtures et avec des va-et-vient de passants comme s'il s'agissait d'un seul ensemble rue et cour réunies.

Les lieux-temps végétalisés sont bien souvent organisés autour d'endroits précis de la ville, comme les parcs. À l'opposé, la présence des végétaux sur les trottoirs se limite aux arbres d'alignement.

«Je compte sur ce coin-là... pour avoir un petit parc, si vous me dites que ça va se faire vraiment. Quand on avait demandé en disant qu'on manque de vert qu'on a même pas un square. Ils nous avaient dit "vous avez le parc de Gerland". Je veux bien, mais enfin, le parc de Gerland, il faut y aller... on met quand même une demi-heure...»

Bien que le parc de Gerland soit agréable, grand et relativement ombragé, il est en effet situé à l'extrémité sud. Le centre du quartier ne comporte pas de tels lieux-temps, alors que ce dernier vient de subir une grande mutation, entraînant la destruction de son passé industriel pour construire de l'habitat et du tertiaire. Les grandes étendues,



Fig. 107 : Vue « d'ambiance » de l'allée de Fontenay, d'après le site internet de la SERL.

laissées vides, où s'élevaient autrefois les usines auraient pu constituer cette centralité végétale. Comme le disent les promoteurs des immeubles en construction dans le quartier, ce dernier est plus «vert» qu'avant car sa surface a été partiellement végétalisée — du moins celle organisée —, mais cela en grande partie dans les îlots privatifs. La promotion d'ensembles bâtis reprend cette rhétorique, tel que «l'îlot jardin» vendu par Eiffage immobilier et Ana Home (fig. 108), proposant un «parc intérieur de plus de 4000 m²».

Ainsi la sphère privée vient combler les lacunes de l'aménagement du quartier, en en faisant un argument de vente. Cela est à l'opposé de ce qu'un «droit à la ville» revendique : seules celles et

ceux qui dépensent leur argent dans ces logements, en achetant ou en louant, ont le droit aux services qui y sont associés. Parmi ces services on retrouve l'accès à des autres-qu'humains, de l'ombre, de la fraîcheur, et des assises. C'est à ces éléments, des lieux-temps végétalisés, essentiels dans le quartier lors des étés surchauffés, que l'accès à été restreint. Cela fait des végétaux des êtres symboles de privilèges malgré eux. Parallèlement, ces restrictions sanctionnent aussi la sociabilité qui peut advenir dans ces espaces-temps en la contrôlant, limitant ce qui caractérise les lieux-temps de rencontre comme l'inopiné et sa forte fréquentation.



Fig. 108 : Préfiguration de l'intérieur de «l'îlot jardin», d'après un film promotionnel d'Eiffage immobilier et Ana Home.

5.2.2 Des arbres pour tous·tes, des végétaux partout

L'individuation mentionnée plus haut (5.1.2) se situe aussi au niveau d'une synecdoque empruntée au vocabulaire de la communication municipale au sujet de la végétation. Les arbres sont pris pour la «nature» ou pour «l'environnement» ou encore pour la végétation dans son ensemble. Lorsque l'on parle de végétalisation en ville cela passe alors forcément par parler des arbres.

Cette figure de style découle de la simplification qui se produit lorsque l'on parle de «nature en ville» de nos jours. Cette dernière est vue comme la réunion d'éléments déjà présents, qu'il s'agit alors de renforcer voir de multiplier. Ainsi, dans «nature en ville» on entend aussi bien la végétation des parcs que le gazon, ou les arbres d'alignement. On nie alors les écosystèmes, bien que très abîmés, dont font partie les autres-qu'humains à la fois dans l'urbain et en dehors de celui-ci. «La végétation urbaine est encore avant tout ornementale.» nous

disent Julie Scapino et Kaduna-Eve Demailly (2021) et cela est notamment observable de facto lorsque les arbres sont plantés seuls dans des fosses de terre en béton. Sont oubliées les autres strates qui constituent les écosystèmes, d'après les observations des écologues, comme la strate bryolichénique¹⁰⁶, herbacée¹⁰⁷, et arbustive¹⁰⁸ constituant, avec la strate arborée, le milieu de vie le plus courant de ces derniers — du moins pour leur partie aérienne.

Il me paraît important de revenir sur les interstices où se situent les végétaux dans l'espace-temps urbain. On vient de le voir, un grand nombre sont situés dans des espace-temps fermés et dont l'accès est conditionné au statut résidentiel des personnes pouvant y accéder. Les végétaux sont aussi présents dans les parcs et sur les berges du Rhône, de manière continue, mais délimitée. C'est-à-dire qu'ils ne débordent pas sur les rues, les boulevards et les avenues. Ces axes sont généralement végétalisés par des arbres d'alignement. Cette habitude est pour Frédéric Ségur un problème de culture professionnelle :

106 La strate bryolichénique est « composée de mousses et de lichens, jusqu'à quelques millimètres de hauteur. La strate muscinale et la strate lichénique sont généralement composées d'espèces formant un mélange intime de mousses et de lichens qui couvrent le sol d'un tapis continu » [https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_\(botanique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_(botanique))

107 La strate herbacée est « composée de plantes herbacées (dont notamment herbes et adventices, les semis et plantules d'arbres étant exclus), jusqu'à 1 m, 1,50 m de hauteur à maturité. Elle est un accueil favorable aux arthropodes, amphibiens, reptiles et petits mammifères. » [https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_\(botanique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_(botanique))

108 La strate arbustive est « composée d'arbustes ou buissons (mesurant de 0,3 m à 2 ou 4 m à l'état adulte pour la strate arbustive basse ou frutescente, de 4 à 8 ou 10 m pour la strate arbustive haute). » [https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_\(botanique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Strate_(botanique))

«Dire que l'on peut planter différemment que les arbres alignés, des pas irréguliers, un groupe de trois arbres, etc. ça, on s'est aperçu que c'était une autocensure des architectes et des urbanistes.»

Pour lui, il s'agit surtout d'habitudes, qui changeront petit à petit, conduisant ceux qui font la rue par le haut à repenser la solitude de l'arbre. Car l'alternative aux arbres alignés, et seuls, c'est ce que l'on retrouve dans ce qui est parfois qualifié de «trame verte» ou de «coulée verte». Des espace-temps où les différentes strates sont présentes, irrégulières et en dehors des parcs. L'allée de Fontenay et Léopold Sédar Senghor mentionnées dans les chapitres précédents sont pour Frédéric Ségur une illustration de ces tentatives, commente-t-il en passant le long de l'allée : «Ici il y avait l'idée de travailler sur autre chose que de l'alignement régulier. À terme on va avoir un étalement de la végétation. Une autre ambiance de promenade.» Cette alternative peut être organisée, comme ici dans ces allées, mais aussi spontanée, flagrante, émanant d'un mélange d'espace-temps abandonnés et de changement des habitudes. Depuis 2017, la loi Labbé interdit l'utilisation de produits phytosanitaires pour l'entretien des espaces ouverts au public. Cela a modifié l'apparence des rues et des boulevards, plus que celle des parcs. La mise en application de cette loi a modifié la manière dont les végétaux et d'autres autres-qu'humains trouvent leur place dans le tissu urbain.

«Mes collègues qui s'occupent de la propreté pour eux c'était insupportable ça [montre des herbes poussant à travers le sable]. C'était sale. Pour faire propre il fallait balancer du Roundup. Il y a encore beaucoup de gens qui n'aiment pas l'entre-deux. Le mix a toujours des difficultés à être accepté.»

Par incidence, on a laissé les plantes se développer. Car il est devenu beaucoup plus long d'entretenir les voiries pour les services de la métropole, cette loi n'ayant pas été suivie d'une augmentation du budget de ces services, ils n'ont pas le temps de «faire propre» comme ils l'auraient fait avant, mais plus vite, grâce aux produits phytosanitaires. Cela entraîne une certaine densification des végétaux dans l'espace-temps public, mais aussi des liens entre des endroits autrefois séparés (fig. 109).

Cette densification, si elle se prolonge, pourrait à terme donner lieu à des espaces-temps propices à l'installation d'autres-qu'humains. De la même manière qu'il est nécessaire aux habitant·es du quartier de Gerland d'avoir des endroits où s'abriter de la chaleur, se rencontrer, rencontrer des autres-qu'humains, la faune et la flore peuvent partager un même goût pour des lieux-temps intimes et frais.

«C'est pas très vert. Dans les plans qu'ils proposent au niveau de la rue des Girondins, etc. Ils proposent quelque chose qui a l'air assez vert. Tout ce coin-là c'est vert sans être vert. Je pense qu'ils veulent essayer de dire y'a un peu de



Fig. 109 : Un terrain vague dans lequel la végétation a poussé et rejoint celle d'une cour d'immeuble à Gerland.

verdure, etc. Ça apporte la nature, la fraîcheur, etc. Mais ça va pas jusqu'au bout, c'est un peu frustrant.»

Angélique me formule ici sa frustration quand il s'agit du «vert» mis en place dans les futurs plans d'aménagement. «C'est vert sans être vert» dit-elle en regardant la carte qu'elle vient de dessiner. Elle voudrait voir plus de végétation en dehors des parcs, ou sur les places réservées aux voitures : «Place Jean Jaurès il y a des grands platanes, mais la place n'a pas grand intérêt, c'est un parking, un terrain vide quasiment.» Même constat pour Jean, qui lui est étonné par la disparité de traitement entre les rues :

«Pré-Gaudry on dirait qu'il manque des arbres alors que la partie qui termine le triangle de Félizat c'est l'Amazonie, y'a des arbres partout. Ça se voyait encore plus au début, là c'était hyper arboré et là c'était désertique aride.»

Cette discontinuité de la végétation dans la trame viaire impacte à la fois les piétons y passant ou voulant s'arrêter, notamment l'été où iels recherchent la fraîcheur de l'ombre, mais aussi la végétation elle-même. Elle est privée d'une continuité qui permettrait à d'autres de circuler et habiter en son sein, lui permettant différentes collaborations (dissémination des graines, dépollution des sols, apports en sucre, etc.).

Faire avec les autres-qu'humains passe par la prise en compte d'un ensemble de facteurs tout en acceptant le principe que ces derniers nous dépassent et qu'un grand nombre d'entre eux resteront invisibles, mais cruciaux à nos êtres. Pour se faire, il faut laisser la place à ce qui peut advenir, à ce qui va au-delà de notre regard anthropique construit ces dernières décennies autour des notions de rationalité et d'efficacité :

«Il faut sortir de la vision purement technique et passer à une vision sociale et pour cela abandonner le langage de la causalité pour celui de la sociabilité : penser le rapport à la nature en termes de relations que l'on peut avoir avec elle. Et pas seulement en termes d'effets que l'on peut en attendre.» (Larrère, 2020)

Ainsi ce « langage de la sociabilité » qui laisse « ouvert le champ des possibles » (*ibidem*), ne va pas dans le sens d'un solutionnisme anthropique, et encore moins technique. Mais pour cela, il faut être prêt·es (avant de finir par en être forcés·es) à « Penser en termes de relations, de sociabilité avec la nature, c'est accepter des choses qui changent notre vie et ne pas chercher toujours ce qui nous est utile. » (*ibidem*) Ce chemin consiste à observer ce qui nous a paru futile, non structurant, secondaire, ornemental. Ces autres-qu'humains qui aujourd'hui s'adapte bien plus que nous à habiter, pour une partie de plus en plus longue de nos saisons, à des températures bien au-dessus de 30 °C.

5.3 Moins de « nature » plus de symbiose

Pour cette dernière partie je souhaite laisser une place prépondérante à la manière dont vivent les végétaux dans les espaces-temps urbanisés, mais aussi aux relations qu'ils développent au sein de lieux-temps souvent hostiles à leur survie. Pourquoi s'intéresser à ces autres-qu'humains lorsqu'il s'agit de se demander comment nous, humains,

eux (Bourdeau-Lepage, 2019) et où ils ont dû s'adapter pour vivre et survivre dans les espace-temps urbains. Ils ont dû dépasser le cadre dans lequel nous avons tenté de les faire grandir (jardins, parcs, fosses d'alignement, etc.) (fig. 110).

Comme ce jeune platane, dont la graine est tombée dans une faille qu'il a ensuite agrandie pour pouvoir se développer, nous avons du chemin à faire pour nous rendre compte des écologies — c'est-à-dire des ensembles de relations — dans



Fig. 110 : Un jeune platane a poussé entre deux plaques de bitume sur le bord d'un trottoir à Gerland.

survivons à des étés de plus en plus chauds et longs? Les autres-qu'humains sont aussi concernés par les changements climatiques et doivent aussi composer avec vivre et collaborer dans des espace-temps que l'on a souvent construit contre

lesquelles nous sommes enchâssés. Nos aménagements sont encore pensés en opposition avec le développement des autres-qu'humains : avec nos outils nous empêchons, nous proscrivons, allant contre tout appel à laisser de la place aux

possibles, et aux autres.

Nous pouvons arrêter de voir les autres-qu'humains comme de la « nature », cette chose si différente de nous qu'elle peut être sauvage et, considérer comme cauchemardesque sa maîtrise. Cette mise à distance de l'idée même d'une « nature » nous a emmenés vers les sombres chemins de la culture, d'une rationalisation des êtres vivants comme marchandises. Pour proposer une voie de sortie, et peut-être plusieurs, je propose un rapprochement de nos existences, ou en tout cas de leurs enchevêtrements, entre humains et autres-qu'humains, mais aussi entre humains. La ville n'a pas à être l'espace-temps de la division, elle peut être celui de la multiplication. Ce sera avec une certaine utopie que je propose de questionner nos manières de faire actuelles pour se demander comment faire différemment, et ainsi essayer pour certainement échouer et plus tard comprendre que l'échec était un pas vers un changement.

Comme première piste, je souhaiterais d'abord évoquer la question du béton dans nos tissages urbains comme un ennemi commun entre nous et d'autres, d'autres qui justement sont avec nous, contre nous, bien présents et acteurs de nos existences, que nous le voulions ou non. Ensuite je tramerai le récit jusqu'à atteindre ce que les autres-qu'humains, mais aussi et surtout, les personnes avec qui j'ai pu collaborer m'ont appris à raconter : une histoire différente pour

cet avenir qui vient, que je peux narrer à partir de nos rencontres et de nos collisions.

5.3.1 Faire bloc contre le béton, trouver les espèces compagnes

Il semble devenu commun de penser que la multiplication du béton pose un problème. Au point que lors d'une visite d'un chantier de Gerland où j'accompagnais des étudiant·es de l'école où j'effectue ma thèse, un des employés d'Eiffage leur a expliqué que leur spécialité est le béton et que cela n'est pas sans poser problème pour l'environnement, que ce secteur était l'un des plus gros émetteurs de déchets et de gaz à effet de serre. L'hôtel à insectes (fig. 111) disposé le long de l'allée Léopold Sédar Senghor à Gerland n'est pas sans rappeler l'absurde de la place du béton en ville. Il est tout autour de nous, cet hôtel, même placé au milieu de l'un des endroits les plus végétalisés du quartier, et reste posé sur une dalle en béton (formant la première couche du stabilisé qui est au sol) en plus d'être entièrement entouré de bâtiments en béton. « Faut éviter de bétonner le centre » sonne alors comme un appel quelque peu désespéré envers un futur désirable. Mais cette phrase nous rappelle que les abeilles ne se développent pas dans le béton au contraire du bois, des trous laissés par la pierre, de la terre et d'autres matériaux



Fig. 111 : Un hôtel à insectes dans un des jardins partagés de l'allée Léopold Sédar Senghor à Gerland.

devenus rares en ville.

Le béton de ciment a cela de particulier qu'il est un matériau que l'on coule et qui ne laisse que peu de places aux failles et interstices que l'on peut retrouver dans d'autres matériaux de construction. Il

est exclu pour les autres-qu'humains tant il leur empêche de trouver refuge dans ce qui n'est pas tout à fait droit, pas tout à fait uni, pas tout à fait standard. Il ne limite pas sa lourdeur à ce qui s'élève dans les airs, il est aussi sous terre. « L'îlot Jardin » construit dans le quartier



Fig. 112 : À Madrid, dans le quartier d'Arganzuela, les racines d'un arbre s'étendent en dehors de son emplacement, qui a été agrandi en conséquence par des pavés en béton.

de Gerland, a nécessité un rabattement de la nappe phréatique pour accueillir la construction de son deuxième niveau sous-terrain. On a alors pompé la nappe phréatique avant d'y couler suffisamment de béton pour que cette dernière soit maintenue plus basse à cet endroit-là par le poids du bâtiment. Le béton ne fait pas que séparer, il écrase aussi.

Mais les espèces avec qui nous composons l'espace-temps urbain ne sont pas seulement limitées par le béton,

elles le contournent (fig. 112), font autrement et parfois même s'y attaquent.

Lorsque nous devons nous « occuper » de plantes, que ce soit autour d'un potager ou dans un jardin, nous nous rendons compte de leur impossible docilité. « Le végétal récalcitrant » disait Anne Jarrigeon (2012), cette végétation « sauvage ou savamment maîtrisée » qui « [...] constitue l'une des matières caractéristiques de Gerland. » (*ibidem*) pour l'anthropologue. Car à Gerland

nous nous sommes mélangées aux autres au début du XIXe, mais aussi plus tard. Les jardins ouvriers étaient nombreux, en leur sein, lentement, les mains dans la terre, nous apprenions ce que c'est de ne pas être pareil, d'être différemment composé, mais aussi de ne pas suivre les mêmes horizons. Ce que nous, êtres humains, nous aurions voulu fixer, les autres-qu'humains semblent prendre un malin plaisir à nous montrer qu'il est absurde de ne pas les penser en mouvement. Ils déchaussent, arrachent, font tomber nos habitudes bien rationnelles qui voudraient que tout le monde reste à sa place dans un ordre qui n'a jamais existé. Cette séparation entre les humains et les autres-qu'humains n'a jamais eu lieu, nous nous mélangeons inéluctablement, et pas seulement quand nous le voulons bien. Dans la complexité qu'est la vie, nous tissons avec les autres-qu'humains que nous le souhaitons ou pas. Nous pouvons les considérer en ennemis, mais il nous faut bien reconnaître que c'est avec eux que nous mangeons, travaillons, rêvons. Ces liaisons sont troubles, elles ne sont pas bien définies, elles oscillent entre le rejet et l'attraction. Et tant mieux. Il s'agit d'espèces compagnes dont nous ne pouvons nous défaire. Nous composons ensemble ce qui vient et c'est avec elles que nous pouvons chercher l'avenir.

5.3.2 Sortir de l'isolation moribonde pour aller vers d'autres formes d'habiter

«Nous, on aimerait bien voir pousser un peu plus d'espaces verts, nous on aime bien tout ce qui est jardins partagés et ce genre de choses. Et c'est vrai que des projets un peu dans ce genre d'initiatives, surtout sur des grands terrains, y aurait moyen de prendre une partie du terrain, ne serait-ce que la moitié d'un bâtiment pour aménager un truc sympa qui changerait.»

Ici, c'est Nicolas qui initie le mouvement. Non pas pour voir des arbres parqués dans des pots souterrains derrière de longues grilles, mais pour espérer qu'un jour il puisse participer dans le quartier de Gerland à des espaces-temps végétalisés, et de pouvoir faire des rencontres. Les grands terrains où des usines ont été rasées auraient pu les accueillir, comme le dit Nicolas, une partie de ces derniers aurait aussi pu être consacrée à autre chose que de faire du logement privatif. «Je sais que c'est pas évident. On est tentés d'exploiter chaque mètre carré de terrain de la ville».

Nicolas est arrivé dans le quartier il y a 5 ans. Il a travaillé dans le bâtiment en tant qu'ingénieur avant de monter une entreprise de sport. Après avoir vécu en location avec sa copine, ils ont décidé d'acheter dans le quartier. Le quartier et son calme leur plaisait. Le parc de Gerland à proximité et le métro à portée de main étaient idéaux pour lui. Il aimerait voir

plus de lieux près de chez lui où rencontrer ses voisins-es.

Cette envie de zones partagées il la formule ainsi en faisant référence aux jardins ouvriers plus au sud à Gerland :

« Par exemple s'il y avait une église et juste derrière un jardin partagé pour les gens du quartier ce serait top. Je sais qu'il y en a un vers le stade de Gerland, ouais les jardins ouvriers qui sont assez sympa. Peut-être que de reproduire la même chose avec un petit compost en plein milieu de la ville ce serait sympa. »

Les jardins partagés en ville sont des espace-temps complexes et multiples, ils sont à la fois des lieux de rencontre entre humains d'un même quartier et autres-qu'humains plantés là, mais aussi arrivés là. De plus, ils forment des lieux-temps de rencontre pour les habitant·es autour d'une activité non marchande, lente et éloignée d'une certaine efficacité (Saint-Ges, 2018). En outre, l'action même de jardiner est un moyen d'« empowerment »¹⁰⁹ : « jardiner peut être un moyen, pour des groupes privés du pouvoir d'agir concrètement sur leur environnement quotidien » (Scapino,

2015) Il permet à la fois une certaine reprise de savoirs, en se rendant capable de s'occuper d'autres-qu'humains dans des relations concrètes avec nous. Mais aussi de modifier des éléments présents en dehors de son domicile, d'habiter au-delà de son palier.¹¹⁰

Les autres-qu'humains urbains nous ont donné à voir dans la sous-partie précédente l'importance d'une non-délimitation des espaces-temps pour faire place aux liens possibles. Repenser les jardins collectifs de cette manière permet alors de voir émerger plusieurs propositions. L'hybridation des relations et la constante du trouble alimenté par les autres-qu'humains dans les collaborations qu'ils entretiennent avec nous, humains, mais aussi entre eux, est une première pierre. Pour ce faire, il semble important de sortir du bien rangé, de la manière de classer les espace-temps autant que les espèces. Développer un réel-hybride c'est alors ne pas donner de priorité à un besoin plus qu'à un autre. Les espèces compagnes avec lesquelles nous bâtissons chaque jour n'ont pas un usage tout à fait défini dans nos existences, elles tissent

109 « Dans ses versions radicales et féministes, l'empowerment désigne un « processus sociopolitique » qui articule une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale transformative. » (Bacqué, Biewener, 2013)

110 Il existe différentes formes de jardins partagés ou jardins collectifs. Ces dernières vont de jardins urbains autonomes, comme aux Lentillières à Dijon (<https://lentilleres.potager.org/>) à des jardins plus institutionnalisés. Dans le cas de ces derniers, ils sont le plus souvent « soutenus » par l'État (Lagune, 2023), et des outils politiques utilisés par les collectivités pour faire du lien avec des espace-temps de la ville où la communication s'est perdue (Demailly, 2014). Ils ne peuvent pas être systématiquement considérés comme des « dispositifs de démocratie participative » (*ibidem*) étant donné le rôle prépondérant des acteurs politiques dans leur gestion.

avec nous des collaborations que nous pouvons envisager comme ouvertes, en cours, pas terminées, à venir, inopinées. Ainsi la forme la plus répandue de jardin collectif ne fonctionne plus. En serré par ses grilles délimitant qui peut accéder à ces espace-temps de partage créé deux problèmes. D'abord celui de l'accès qui passe souvent par des démarches administratives, qui peuvent être lourdes et demander certaines compétences. De plus, cela donnerait l'idée que collaborer n'est que l'apanage d'une minorité au sein d'un quartier. Alors qu'il s'agit ici de rassembler.

En débordant les limites de ce que nous identifions comme des espace-temps faits pour rencontrer les autres-qu'humains et les autres humains aussi bien, nous pouvons nous étonner de nouveau de l'usage de la rue. D'une part, de pourquoi nous ne prenons pas soin des rues de notre quartier comme nous le faisons d'un plant de tomate dans un jardin. D'autre part, pourquoi les végétaux comme les arbres, tout autant tissés avec nous que ceux produisant des fruits et légumes que l'on consomme, ne sont pas le sujet de l'attention de tous·tes.

Trouver quelque part les alliances, les compagnonnages qui se tissent dans les jardins collectifs, mais ailleurs, dans notre quotidien. L'ombre, la sérénité d'un arbre au bas duquel nous pouvons

nous arrêter n'est pas moins importante que les aires de jeux où grandissent les enfants ou les terrasses des cafés qui animent le trottoir. L'aide que peut nous procurer un·e voisin·ne en nous permettant de séjourner dans son salon plus frais que notre appartement où nous faire quelques courses lorsque l'on ne peut plus supporter le soleil, ont autant leur place quotidienne que ramasser une courge après des mois de soins.

Le sol grandement pollué du tissage urbain peut évoquer des collaborations qui ont lieu ailleurs et qui pourraient trouver leur place dans nos villes. Le sol surpollué des mines a pu être habité par des

«[...] champignons mychorrhiziens — du délicat *Laccaria Laccata* à l'inquiétant "pied d'homme mort" (*Pisolithus tinctorius*) — accumulent les métaux lourds, protégeant ainsi leurs partenaires forestiers, les plantes, de la contamination (Dighton, 2003 : 323-339).» (Tsing, 2022)

Les sols du quartier de Gerland, lourdement pollués par des successions d'usines — *Beautiful Ground*¹¹¹, et les habitations aujourd'hui érigées au-dessus auraient pu profiter de ces alliances souterraines. Mettre en place, observer, se demander comment font les autres-qu'humains dans des milieux moins hostiles et pouvoir proposer de leur laisser la place d'en faire autant là où nous voulons les accueillir ou là où ils

111 https://www.youtube.com/watch?v=hoI4WFpiSH4&list=PL64an969I70Z_Wper1uggRMFXeBoSm6OY&index=11

viennent d'eux-mêmes. Pour que cette «respons(h)abilité»¹¹² ne soit pas une nouvelle fois celle de la «nature», mais bien celle de nous, humains et autres-qu'humains, entrelacé·es avec d'autres, ce ne sera pas le devoir de services compétents extérieurs — services de la ville ou autre — mais des habitant·es. Il ne s'agirait pas non plus de partir d'une vision «scalable» de la gestion urbaine des autres-qu'humains, mais d'un habiter dans lequel ils seraient compris, pris en compte. Une manière d'habiter où venir s'occuper du sol des arbres qui peuplent son quartier serait normal, habituel et quotidien. Les jardins partagés sont des espaces-temps de rencontre, alors pourquoi pas d'autres espaces-temps qui ne font pas que rendre des «services», mais qui cohabitent — tant bien que mal — avec nous. Rendre la ville «hospitalière» (Le Blanc et Brugère, 2017) c'est aussi la rendre accueillante pour les espèces que l'on oppresse, tout autant que de se rendre compte que ce que nous érigeons pour nous défendre des autres humains, plutôt que d'en parler, reproduit cette même oppression.

«On se disait juste que voilà, si on pouvait avoir plus d'espaces verts ça pourrait être cool quoi, des espaces partagés.» Nicolas

112 Donna Haraway définit la respons(h)abilité comme une manière d'être coresponsables de ce qui peut advenir, ensemble : « On propose, ensemble, quelque chose d'inattendu et on accepte des contraintes que l'on n'avait pas demandées, mais qui découlent de la rencontre. C'est ce que j'appelle la respons(h)abilité. » Un horizon menant à se poser la question « d'un monde qui pourrait être habitable. » (Despret, 2005 : 194)

Conclusion

Ce chapitre résulte d'une volonté d'ouvrir nos réflexions sur ce qui pourrait advenir. «Nous ne sommes pas seuls» disaient ceux qui les yeux perdus dans le ciel étoilé recherchaient la lueur d'une autre dans les astres. Plus récemment, c'est ce que racontent aussi les philosophes Léna Balaud et Antoine Chopot (2021) en regardant bien plus près de nous, sous nos pieds, sous terre, dans notre entourage. En effet, pour essayer d'en finir avec le mythe selon lequel, nous les humains, en sommes là où nous en sommes aujourd'hui grâce à nous-mêmes, notre acharnement, notre esprit rationnel, en tout point différent de ce qu'il a fallu combattre, une «nature» sauvage et récalcitrante (Graeber, 2018). Oui nous sommes habités, et nous habitons ensemble, dans de belles collaborations, parfois désastreuses et parfois vertueuses. Celle que nous tissons avec l'arbre fait date et est d'une rare richesse (Corbin, 2020). Pourtant les solutions du moment pointent en direction de planter plus d'arbres dans nos villes. Arbres que nous accueillons pourtant si mal, leur laissant de tout petits espaces-temps encastés dans l'immensité de béton qu'est devenue la ville, alors que nos attentes à leur sujet sont immenses.

Quelque chose a certes changé cette dernière dizaine d'années et les collaborations qui se font entre végétaux

et humains ont débarqué dans nos manières de penser, d'imaginer nos vies et de mêler nos existences, elles sont devenues plus hégémoniques. Malheureusement le solutionnisme qui en découle est accaparé par des notions anthropocentriques comme la propriété privée — privant les rencontres d'avoir lieu —, l'utilité — nous rendant obnubilés par l'usage que l'on peut faire des relations — et la rationalité — pesant le pour et le contre à partir d'une grille capitaliste où tout est objectivable, deviendra objet et pourra monter en échelle. Un tel horizon menant à la division des espace-temps autant que des espèces; des usages autant que des usager·ères.

Dans ce nouveau magma, ou compost, à venir, où presque chaque nouvelle année est plus chaude que la précédente, nous devons composer avec nos alliés tant ignorés, les autres-qu'humains qui eux survivent tant bien que mal avec nous. Mais comment s'y prendre? Se le demander c'est déjà s'y engager :

«On ne sait pas ce qu'il faut faire pour rendre possible une interaction, un dialogue, un commerce, une diplomatie avec les vivants et les milieux. Et pourtant ce sont bien eux qui "font" le monde [...]» (Morizot, 2019 : 172)

Devant une telle rencontre, pour le moins renouvelée, il nous faut porter attention «noticing» (Tsing, 2017) à ce qui fait monde avec nous. Les arbres ne

se limitent plus alors qu'à des moyens d'avoir moins chaud, ils sont des êtres vivants qui, entre autres, peuvent faire de l'ombre, filtrer l'air et baisser la température. Mais ce sont avant tout des êtres avec qui nous collaborons, et non nos prisonniers urbains. En redonnant une place à ceux qui nous côtoient, mais sont pourtant si éloignés, nous pouvons devenir curieux et curieuses «le fait de sentir que le monde qu'on croyait arpenté, cadastré, documenté, élucidé en tout point est redevenu de part en part, du plus proche au plus lointain, inexploré.» (*ibidem*:173) Le changement climatique nous fait vivre des bouleversements stupéfiants. En ville nous pouvons le temps d'une vie voir son quartier changer, se gentrifier, se ghettoïser, s'embourgeoiser. Dorénavant cette échelle de changement concerne aussi le climat :

«Il est passé de l'anomalie à la norme, dès lors que tous les paysages, toutes les communautés de vivants, tous les liens entre milieux et sociétés humaines, se métamorphosent et se recomposent dans le temps même de nos existences, et que nos relations sont déstabilisées.» (*ibidem*)

Devant la perte de repères que nous subissons, retrouvons un horizon commun en le bâtissant à partir de ce que nous connaissons, habitons et partageons. Reprenons place dans des lieux-temps de rencontre, qu'ils existent déjà où qu'on les crée. Rencontrons-nous au-delà de la peur, humains comme

autres-qu'humains, pour s'organiser ensemble dans une respons(h)abilité commune pour un avenir qui recourt moins aux solutions de facilité, barrières, clôtures, exclusion, enfermement. Mais choisissons de prendre les voies du complexe, de l'ineffable, du troublant comme du remuant.



Fig. 113 : L'horizon bouché d'un parc fermé de Gerland, dont un panneau de signalisation pointe vers une direction inconnue.

Conclusion générale

Au travers du récit de ces années de recherche, j'ai voulu donner à voir certains des entrelacs dans lesquels nos vies urbaines sont prises en été. Cela dans le quartier lyonnais de Gerland et en contre-point dans le quartier madrilène d'Arganzuela.

Le changement qui vient

Tout d'abord j'ai eu l'ambition ici de parler des changements climatiques en ville. D'en parler d'un point de vue incarné. C'est-à-dire celui de ceux qui le vivent au quotidien, les habitantes de Gerland et d'Arganzuela. De ce point de vue incarné, les changements climatiques se mêlent à d'autres aspects de nos vies, comme la sociabilité, l'intimité, la peur. Nous habitons les changements climatiques, comme nous habitons le monde, nous en faisons partie et c'est donc en nous situant dans le monde que les changements climatiques nous préoccupent, nous y participons.

Les changements climatiques entraînent des modifications conséquentes de nos quotidiens. Ces changements, j'ai pu les observer varier, devenir plus intenses entre le début de ma recherche et maintenant. L'échelle de temps dans

laquelle s'inscrit l'augmentation des températures, de la fréquence des vagues de chaleur, est courte. L'augmentation des températures est impressionnante : en moyenne de +2,5°C entre 1960 et 2018 à Madrid et de +1,9°C sur la même période à Lyon (European Data Journalism Network). Elle laisse de moins en moins la place au doute quant à ce qui est à venir (ADEME, 2022). Les villes sont aux avant-postes de telles modifications climatiques. Elles concentrent des facteurs aggravant cette augmentation, tels que les activités humaines émettant des gaz à effet de serre, les matériaux utilisés pour construire la ville, la morphologie urbaine et l'occupation des sols. Ces facteurs engendrent des phénomènes d'ICU, qui à leur tour augmentent la chaleur urbaine. J'ai donné à voir comment la ville est hiérarchiquement construite, elle est planifiée en vue d'augmenter son rendement, plutôt que de la rendre plus habitable. Le temps de la construction urbaine, des dizaines d'années, engendre un décalage entre les préoccupations au moment de la finition du bâti et celles qui étaient en cours au moment de sa planification. Les changements de températures n'étaient par exemple que peu pris en compte pour les bâtiments qui ont vu le jour ces dernières années à Gerland. Il en est de même pour les matériaux utilisés, le béton reste prédominant alors que son usage est contesté (Jappe, 2020) et responsable d'importants rejets de gaz à effet de serre. C'est le même problème

pour le bitume qui est choisi pour sa facilité d'utilisation et de remplacement alors qu'il capte et stock la chaleur des journées pour réchauffer les nuits urbaines. En outre, le béton et le bitume sont utilisés pour imperméabiliser les sols, empêchant l'écoulement de l'eau dans les nappes phréatiques et conduisant à l'impossibilité de leur rechargement. Enfin, j'ai montré que des pratiques liées à l'augmentation, déjà importante, des températures, l'accentue : la climatisation est de plus en plus utilisée (Sebi, 2019). Son utilisation conduit à augmenter les températures extérieures, mais aussi à relâcher des gaz à effet de serre ainsi qu'à consommer plus d'électricité. La production d'énergie, et tout particulièrement d'électricité quand il s'agit de parer à la chaleur, augmente elle aussi les températures et aggrave les effets des changements climatiques, même lorsqu'elle est « renouvelable » ou « durable » (Fressoz, 2022).

Des modes de vie à changer, des relations à renégocier

Habiter son quartier passe par le fréquenter, en faire un espace-temps familier, y ancrer son quotidien. J'ai pu comprendre comment les habitant·es de Gerland appréhendent leur quartier, petit à petit, notamment en le parcourant à pied. La marche est un mode de locomotion qui permet à la fois de se déplacer mais aussi de relier, qu'il s'agisse des espaces-temps comme des personnes les habitent. Elle est une pratique à

l'allure relativement lente, laissant la possibilité de se rencontrer tout autant que de prendre le temps de décrypter ce qui se déroule dans les lieux temps parcourus. Les fortes chaleurs estivales conduisent les personnes à réduire leurs présences à l'extérieur de chez elleux et à modifier leurs trajets pédestres.

Dans les cas où les habitant·es se retrouvent à ne pas pouvoir sortir de chez elleux à cause de la chaleur, iels sont confronté·es aux conditions dans lesquelles iels vivent en intérieur. Ces conditions sont dépendantes de celles de leurs logements, et peuvent être marquées par des inégalités fortes – isolation, climatisation, orientation du logement, salubrité, superficie, présence ou non d'un balcon ou d'une terrasse, etc. (Allagnat, 2022 : 258). Des habitant·es de Gerland ont tissé un parallèle entre le confinement dont iels ont fait l'expérience en 2020 suite à la pandémie de COVID-19 et les étés suffocants. Cet enfermement mène à l'isolation sociale des habitant·es et à l'impossibilité de se reposer sur des voisin·es, en cas de besoin. Enfin, lorsque les habitant·es ne sortent plus de chez elleux, les rues se désertifient alors que leur fréquentation est la premier élément constitutif d'une « rue vivante » (Jacobs, 1961 [2012]).

Les personnes vivant à Gerland m'ont partagé les savoirs et connaissances qu'elles avaient pu acquérir et construire en passant des étés en ville. Ces dernières leurs ont permis

de pouvoir sortir de leurs logements durant les fortes chaleurs. Cela passe par s'interroger le matin sur le temps qu'il fera durant le reste de la journée, en ouvrant une fenêtre ou en notant la présence ou l'absence de vent. Ensuite, iels s'équipent, le plus souvent d'une bouteille d'eau, de quoi se couvrir la tête, de vêtements courts et plus rarement de crème solaire. Lorsqu'iels le peuvent, le choix de sortir se fait à des horaires où la chaleur est moins intense, c'est-à-dire tôt le matin ou tard le soir pour éviter le milieu de journée et d'après-midi où le soleil est à son zénith. C'est aussi grâce à une connaissance fine de leur quartier et de ses cheminements que les habitant·es peuvent sortir. Iels empruntent le plus souvent des trajets plus longs et font des détours pour se maintenir avant tout à l'ombre. Le deuxième critère qui compose ces cheminements est le calme, les rues moins bruyantes et moins passantes (en termes de véhicules) sont privilégiées. Enfin, les espaces-temps végétalisés sont choisis en priorité car ils combinent souvent le calme et l'ombre recherchés. Les quartiers surchauffés déforment les espaces-temps : les pratiques pédestres sont à la fois spatialement et temporellement différentes lors de la période estivale.

Lorsqu'il n'est pas possible de sortir à une heure moins chaude de la journée ou bien de passer par des lieux temps ombragés, alors les habitant·es souffrent particulièrement de la chaleur et de la situation qu'elle induit. Dès lors,

les connaissances habitant·es sur leur quartier et la chaleur doivent être soutenues par des aménagements. La marche est particulièrement dure et source de souffrance en été lorsque les bâtiments vitrés reflètent la lumière qu'ils réverbèrent sur les trottoirs. En plus d'être éblouies, les piéton·nes ont une forte sensation de chaleur. De même, la présence d'une chaussée de couleur sombre donne l'impression aux personnes avec qui j'ai pu travailler de « marcher dans du magma » (Jean), de ressentir la chaleur émaner de la rue. D'autres revêtements comme le stabilisé permettent un plus grand confort tout en permettant de faire l'expérience d'un autre type de sol dans l'espace urbain. J'ai pu montrer comme la marche entretient une relation intime avec le fait de pouvoir s'asseoir quelque part. Plus la présence d'assises est importante plus la marche est envisageable car ces assises permettent de faire des pauses, mais aussi de devenir l'objectif des marches, comme aller lire un livre sur un banc ou bien emmener ses enfants jouer et les surveiller en s'asseyant. Les assises sont indispensables aux quartiers que nous habitons l'été. Mais j'ai aussi mis en avant au travers des récits des habitant·es la co-dépendance de ces assises avec la présence d'ombre, de végétation, et la possibilité de s'asseoir à plusieurs pour pouvoir rencontrer d'autres habitant·es du quartier.

Ces lieux temps refuges pendant l'été, deviennent alors des espaces-temps de

rencontre. Ils sont des endroits où se retrouver, où passer lorsqu'il fait chaud, où il est possible de redonner une place aux relations de proximité que nous entretenons en ville. Cela peut se matérialiser, comme j'ai pu le voir à Gerland, par des cours d'immeuble ouvertes, des allées végétalisées. Ces lieux-temps de rencontre se caractérisent par leur ouverture sans conditions (être ou pas résident·es de là où ils se trouvent), de l'existence d'assises en grand nombre – formelles ou informelles –, de la possibilité pour leurs usager·ères de se les approprier, c'est-à-dire d'avoir des prises, des invites à venir y faire quelque chose, à venir y séjourner pour une heure ou une journée. Enfin, ils doivent être ombragés et végétalisés. Ils permettent de créer une relation de proximité plus épaisse entre voisin·es, d'être des espaces-temps où l'ont partagé un lien, un contact dont l'absence m'a été maintes fois répétée à Gerland. Ce sont des lieux-temps où la sécurité passe moins par des clôtures et des digicodes que par le fait de se connaître et de se reconnaître entre habitant·es. L'existence de tels espaces-temps, bien qu'exprimée comme un besoin par les habitant·es, tend à se raréfier dans les parties de Gerland nouvellement reconstruites. Les autorités sont à la recherche de la création d'une « centralité de quartier », mais peinent à bâtir un endroit qui ne soit pas principalement tourné vers le commerce ou dans des espaces-temps privés. Le développement de ce que j'ai pu observer à Arganzuela, c'est-à-dire

des résidences fermées, clôturées sur elles-mêmes, est une réponse à comment vivre les étés à venir qui repose sur une dépendance toujours plus importante à la consommation d'énergie, et qui exacerbe les inégalités socio-économiques déjà criantes lorsque l'on parle de chaleur (Klinenberg, 2021). En enfermant les lieux-temps de rencontre dans des îlots clôturés, la question de comment habiter un quartier en été se retrouve entre les mains de la sphère privée plutôt que d'être une question publique, la question de comment souhaitons-nous tous·tes habiter la ville surchauffée.

J'ai pu donner à voir comment les relations que nous entretenons avec les autres-qu'humains sont à l'image d'autres relations au sein du quartier. Nous sommes dans la logique de la « plantation » (Tsing, 2022) qui conduit à percevoir les êtres vivants comme des marchandises et objets nous rendant des services. Alors même que, comme ces autres-qu'humains, nous faisons partie du monde et nous tissons ensemble des compagnonnages, des relations qu'il serait temps de prendre en compte autrement que par leur importance sur une échelle économique. En portant notre attention – « noticing » (Tsing, 2015) – à ce qui nous tient nous pouvons commencer à imaginer et à faire ensemble. Les indomptables de l'urbain, qu'il s'agisse de friches, de plantes plus ou moins invasives, d'animaux résilients, ou de ceux qui doivent toujours faire « avec » faute d'être solvables, nous

montrent des possibles. La possibilité de vies denses au sein d'un quartier, où les températures élevées ne seront plus une contrainte à affronter seule.

Limites et développements d'une recherche

L'approche sensible choisie dans cette recherche a été fructueuse, elle a permis des rencontres inédites avec les habitant·es de Gerland et d'Arganzuela. Parler de chaleur et donner à voir, à entendre et à ressentir des rues surchauffées a abouti à un partage fin et précieux autant par les mots que par les corps en mouvement, au travers de collaborations incarnées. Malgré ses qualités, le dispositif de cette recherche fut lourd, à la fois pour moi, à mettre en place, à devoir gérer les aléas techniques, et pour les participant·es qui ont accepté de prendre part pendant de longues heures à des discussions et des expérimentations les conduisant parfois au bord de la nausée. J'aurais aimé rendre ces relations plus intenses et plus longues aussi. Immiscer ce que les pratiques artistiques et documentaristes m'ont appris pour me lier autrement aux habitant·es (Demanze, 2019), pour vivre le décalage de nos rencontres (Augé, 2006). J'aurais aussi aimé faire se rencontrer les personnes avec qui j'ai pu travailler, leurs récits parfois discordants et parfois harmonieux auraient pu prendre racine dans un débat avec moi et d'autres. Un autre été à Gerland aurait été un moyen de revenir ensemble sur qui a changé dans ce quartier en plein bouleversement.

Venir passer des étés dans les quartiers de Gerland et d'Arganzuela m'a permis de prendre part au quotidien, de faire l'expérience avec les habitant·es des joies et souffrances que ces étés comportent. Mais venir confronter des questions comme le climat et ses températures lors d'une année entière aurait été une expérience certainement forte en savoirs partagés. Les manières dont nous relationnons avec le temps qu'il fait dépasse les événements climatiques et les saisons. Comme j'ai pu le montrer, il est difficile de parler à posteriori et à priori de ce que le climat nous fait ressentir, et donc des manières dont nous le pratiquons, dont nous l'habitons.

J'ai passé du temps à regarder les arbres, à décrire leur place dans les quartiers de Gerland et d'Arganzuela et les discours contradictoires dans lesquels nous les avons enchevêtrés. Mais les autres-qu'humains ne se limitent pas à ces grands végétaux, emblèmes de la « nature » en ville. D'autres-qu'humains bien moins remarquables, comme les champignons qui dépolluent certains sols, ou les animaux et insectes décomposeurs, peuplent nos villes. Un travail en équipe, pluridisciplinaire, aurait pu permettre de s'attarder plus longuement, de donner à voir les relations invisibles qu'il serait possible de mettre en lumière voire d'épaissir au futur avec ces autres-qu'humains.

Enfin, c'est en habitant ces terrains que les problématiques liées à la manière

d'habiter nos quartiers urbains sont apparues. Les modes de vie que la chaleur nous impose et les solutions très techniques qui sont proposées. Ici je n'ai que pu les décrire, et parfois me lancer dans des récits alternatifs pleins d'envies. J'aurais aimé aller plus loin en les proposant, en les confrontant aux habitant·es actuel·les pour en comprendre les vices et les vertus. Proposer des expérimentations sur

quelques mois, dans des lieux temps de rencontre déjà établis à Gerland, comme des cours ou des jardins partagés.

Mais cette recherche doit finir, pour laisser la place à d'autres formes et à d'autres récits. Auxquels je participerai peut-être autrement, et avec d'autres, plus longuement ou différemment tant le climat change à fleur de peau.

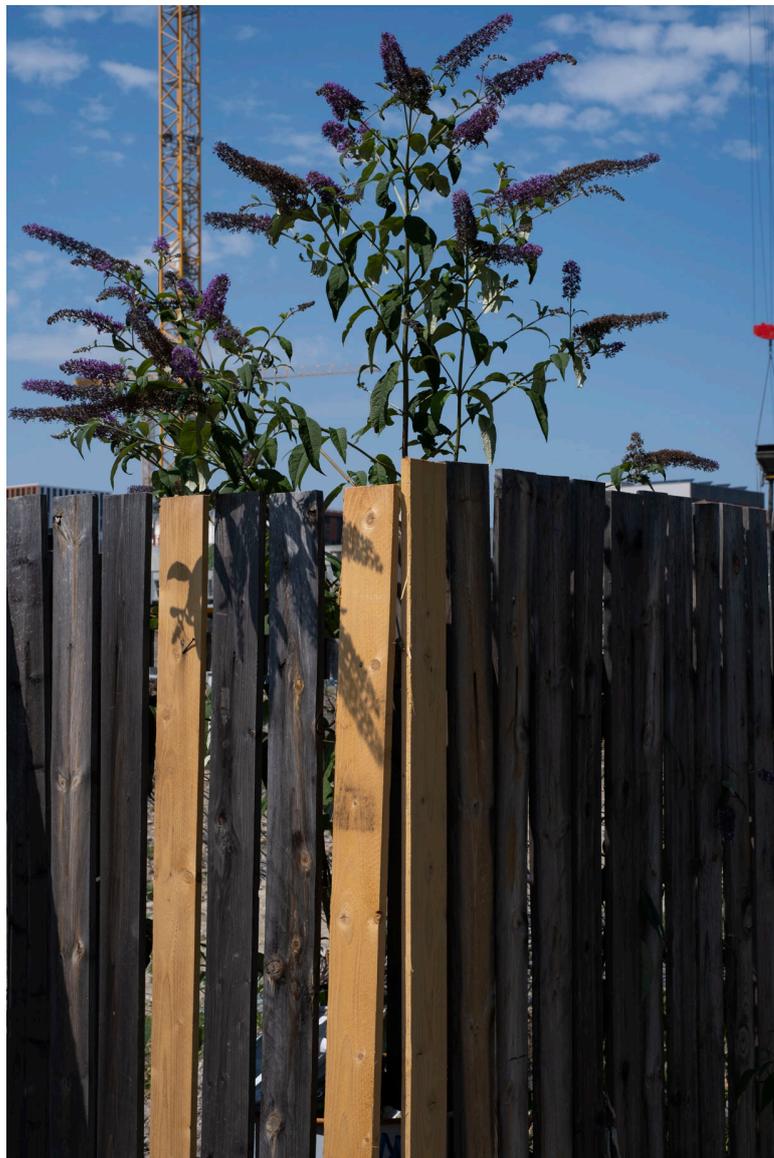


Fig. 114 : Des fleurs de Buddleia dépassant derrière la barrière d'un chantier de construction à Gerland.

Bibliographie

A

- Accolas, Sophie. 2015. « Cinéma ethnographique expérimental. Références sommaires sur une pratique artistique et scientifique ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* (140141):30515. doi: [10.4000/jda.6154](https://doi.org/10.4000/jda.6154).
- Acot, Pascal. 2003. *Histoire du climat*. Paris: Perrin.
- Adam, Matthieu, et Émeline Comby, éd. 2020. *Le capital dans la cité: une encyclopédie critique de la ville*. Paris: Amsterdam.
- ADEME. 2021. « La climatisation : vers une utilisation raisonnée pour limiter l'impact sur l'environnement ». *ADEME Presse*. Consulté 7 août 2023 (<https://presse.ademe.fr/2021/06/la-climatisation-vers-une-utilisation-raisonnee-pour-limiter-limpact-sur-lenvironnement.html>).
- ADEME. 2022. *Représentations sociales du changement climatique - 23ème vague*. Paris: ADEME.
- ADEME. 2023a. *Adapter son logement aux fortes chaleurs*. Paris.
- ADEME. 2023b. *Sensibilité à l'environnement, action publique et*

fiscalité environnementale : l'opinion des Français en 2023. ADEME.

Akiduki, Hironori, Suetaka Nishiike, Hiroshi Watanabe, Katsunori Matsuoka, Takeshi Kubo, et Noriaki Takeda. 2003. « Visual-vestibular conflict induced by virtual reality in humans ». *Neuroscience Letters* 340:197200. doi: [10.1016/S0304-3940\(03\)00098-3](https://doi.org/10.1016/S0304-3940(03)00098-3).

Alauzet, Aline, et Gwenaëlle Raton. 2021. « Marche en ville et Accessibilité, in : Demailly, K.E, Monnet, J., Scapino, J., Deraëve, S. (coord) Dictionnaire pluriel de la marche en ville ». P. 3p in *Marche en ville et Accessibilité, in : Demailly, K.E, Monnet, J., Scapino, J., Deraëve, S. (coord) Dictionnaire pluriel de la marche en ville, Critiques & cités*. L'Oeil d'Or.

Allagnat, Malou. 2022. « Habiter la périphérie urbaine en périodes de fortes chaleurs : les vécus habitants, leurs dilemmes et les inégalités socio-spatiales amplifiées ». phdthesis, Nantes Université.

Alonso, Lucille, et Florent Renard. 2020a. « A Comparative Study of the Physiological and Socio-Economic Vulnerabilities to HeatWaves of the Population of the Metropolis of Lyon (France) in a Climate Change Context ». *International Journal of Environmental Research and Public Health* (17).

Alonso, Lucille, et Florent Renard. 2020b. « Compréhension du microclimat urbain lyonnais

par l'intégration de prédicteurs complémentaires à différentes échelles dans des modèles de régression ».

Climatologie 17:2. doi: [10.1051/climat/202017002](https://doi.org/10.1051/climat/202017002).

Anon. s. d. « La marche à pied comme pratique artistique : Les lignes de désir ». Consulté 15 février 2018 (<http://liminaire.fr/lignesdedesir/index.php/inspiration/la-marche-a-pied-comme-pratique-artistique/>).

APUR. 2012. *Les îlots de chaleur urbains à Paris Cahier#1*. Paris: Atelier Parisien d'URbanisme.

APUR. 2017. *Les îlots de chaleur urbains à Paris Cahier#4 : influence climatique des revêtements de sol à Paris*. Paris: Atelier Parisien d'URbanisme.

Arboleda, Martin. 2020. *Planetary Mine: Territories of Extraction under Late Capitalism*. New York: Verso.

Arendt, Hannah. 1961. *Condition de l'homme moderne*. Paris: Calmann-Lévy.

Arnould, Paul, et Caroline Cieslak. 2004. « Mise en scène d'objets de nature à Paris et Varsovie : les arbres remarquables de deux forêts périurbaines ». *Natures Sciences Sociétés* 12(2):15771.

Association Vecinal Arganzuela, réal. 1982. *Arganzuela, nuestro barrio*.

Auby, Jean-Marc. 2022. « Droit à la ville et droit de la ville ». *Constructif* 63(3):2933. doi: [10.3917/idee.173.0025](https://doi.org/10.3917/idee.173.0025).

[const.063.0029](https://doi.org/10.3917/idee.173.0025).

Augé, Marc. 1992. *Non-lieux*. Éditions du Seuil. Paris.

Augé, Marc. 2006. « L'art du décalage ». *Multitudes* no 25(2):13947.

Augoyard, Jean François, et Henry Torgue. 1995. *A l'écoute de l'environnement: répertoire des effets sonores*. Marseille: Parenthèses.

Augoyard, Jean-François. 1991. « Un outil interdisciplinaire : l'effet sonore ». 10.

Augoyard, Jean-François. 2001. « L'entretien sur écoute réactivée ». P. 12753 in *L'espace urbain en méthodes*, édité par M. Grosjean et J.-P. Thibaud. Marseille.

Augoyard, Jean-François. 2011. « Faire une ambiance ? Conférence inaugurale ». P. 1735 in *Faire une ambiance : actes du colloque international, Grenoble, 10-12 septembre 2008, Ambiances, Ambiance*, édité par J.-F. Augoyard. Bernin, France: A la Croisée.

Authier, Jean-Yves, Marie-Hélène Bacqué, et France Guérin-Pace, éd. 2006. *Le quartier*. Paris: La découverte.

B

Bacqué, Marie-Hélène, et Carole Biewener. 2013. « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? » *Idées économiques et sociales* 173(3):2532. doi: [10.3917/idee.173.0025](https://doi.org/10.3917/idee.173.0025).

- Barthes, Roland. 1970. *Mythologies*. Nachdr. Paris: Éd. du Seuil.
- Bateson, Gregory. 2008. *Vers une écologie de l'esprit t.2*. Paris: Le Seuil.
- Battesti, Vincent. 2013. « « L'ambiance est bonne » » ou l'évanescent rapport aux paysages sonores au Caire. Invitation à une écoute participante et proposition d'une grille d'analyse ». P. 7095 in *Paysages sensoriels*. Vol. 26, *Orientations et Méthodes*. Aubervilliers.
- Battesti, Vincent, et Nicolas Puig. 2016. « "The sound of society": A method for investigating sound perception in Cairo ». P. 298319 in *Contemporary French Sensory Ethnography, Senses and Society*. Routledge.
- Becker, Howard S. 1974. « Photography and Sociology ». *Studies in Visual Communication* 1(1):326.
- Bednik, A. 2015. « Extractivisme ». P. 239 in *Décroissance, Vocabulaire pour une nouvelle ère*. Lyon: Le passager clandestin.
- Bednik, Anna. 2019. *Extractivisme*. [Nouvelle] éd. révisée avec une postface inédite de l'auteur. Lyon: le Passager clandestin.
- Benbouzid, Bilel. 2010. « Urbanisme et prévention situationnelle : le cas de la dispute des professionnels à Lyon ». *Métropoles* (8). doi: [10.4000/metropoles.4391](https://doi.org/10.4000/metropoles.4391).
- Benjamin, Walter. 1922. *Paris, capitale du XIXème siècle*. Paris: Ed. du Cerf.
- Berleant, Arnold. 1992. *The aesthetics of environment*. Philadelphia: Temple University Press.
- Berque, Augustin. 2004. « Ce qui fonde l'éthique environnementale ». *Diogène* 207(3):314. doi: [10.3917/dio.207.0003](https://doi.org/10.3917/dio.207.0003).
- Berque, Augustin. 2011. « Le rural, le sauvage, l'urbain ». *Études rurales* (187):5161. doi: [10.4000/etudesrurales.9367](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9367).
- Bihouix, Philippe. 2017. « Le mythe de la technologie salvatrice ». *Esprit* Mars-Avril(34):98106. doi: [10.3917/espri.1703.0098](https://doi.org/10.3917/espri.1703.0098).
- Billard, Gérald, et François Madoré. 2012. « Les enclaves résidentielles fermées et sécurisées contre la ville ? ». *Hermès, La Revue* 63(2):7581. doi: [10.4267/2042/48321](https://doi.org/10.4267/2042/48321).
- Bolund, Per, et Sven Hunhammar. 1999. « Ecosystem services in urban areas ». *Ecological Economics* 29(2):293301. doi: [10.1016/S0921-8009\(99\)00013-0](https://doi.org/10.1016/S0921-8009(99)00013-0).
- Bonamy, Robert. 2013. *Le fond cinématographique*. Le parti pris du cinéma. Paris: L'Harmattan.
- Bonnin, Philippe. 2002. *Manières d'Habiter*. SEUIL.
- Bornstein, Robert D. 1968. « Observations of the Urban Heat Island Effect in New York City ». *Journal of Applied Meteorology and Climatology* 7(4):57582.
- Botéa, Bianca, et Sarah Rojon. 2015. « Introduction ». *Parcours anthropologiques* (10):1022. doi:

[10.4000/pa.379](#).

Bourdeau-Lepage, Lise. 2019. « De l'intérêt pour la nature en ville. Cadre de vie, santé et aménagement urbain ». *Revue d'Économie Régionale & Urbaine* Décembre(5):893911. doi: [10.3917/reru.195.0893](#).

Boyer, Anne-Lise. 2023. « Solutions fondées sur la nature ». *Géoconfluences*. Consulté 3 septembre 2023 (<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/solutions-fondees-sur-la-nature>).

Breviglieri, Marc. 2006. « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité ». *Tracès - Bulletin technique de la Suisse romande* (n°23):914.

Breviglieri, Marc, et Danny Trom. 2003. « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville ». P. 399416 in *Les sens du public : publics politiques et médiatiques*. Paris: Céfaï, D et Pasquier, D.

Bryant, Rebecca, et Daniel M. Knight. 2019. *The Anthropology of the Future*. Cambridge: Cambridge University Press.

C

Calenge, Christian. 2003. « Idéologie verte et rhétorique paysagère ». *Communications* 74(1):3347. doi: [10.3406/comm.2003.2127](#).

Calvino, Italo. 1985. *Mr. Palomar*. Harcourt Brace Jovanovich. San Diego.

Candau, Joel. 2018. « Anthropocène ».

Anthropen. doi: [10.17184/eac.anthropen.070](#).

Casciarri, Barbara, Francesco Staro, Mauro Van Aken, et Romain Leclercq. 2022. « Socionatures en tension. Crise climatique et résistances écologiques ». *Journal des anthropologues* 168169(12):1939. doi: [10.4000/jda.11582](#).

Cercllet, Denis. 2010. « Les corps en mouvement comme lieu de constitution du temps ? » P. 17185 in *Le Corps en Acte*, édité par A. Berthoz et B. Andrieu. Nancy.

Cercllet, Denis. 2014. « De la restitution à l'altération ». P. 5266 in *La restitution des savoirs : un impensé des sciences sociales ?*, *Logiques sociales*. Paris: Dayer, C., Schurmans, M.-N. & Charmillot, M.

Cerema. s. d. « L'eau de pluie, une amie qui refait surface ». Consulté 6 octobre 2023 (<https://publications.cerema.fr/webdcdc/les-essentiels/ville-permeable/>).

Certeau, Michel de, Luce Giard, et Pierre Mayol. 1994. *Habiter, cuisiner*. Nouv. éd. revue et augm. Paris: Gallimard.

CERTU. 2002. *Jeu et détente. Prise en compte dans l'aménagement de l'espace public*.

Chabrol, Marie, Anaïs Collet, Matthieu Giroud, Lydie Launay, Max Rousseau, et Hovig ter Minassian. 2016. *Gentrifications*. Éditions Amsterdam.

- Champiat, Clément. 2008. « Prévention des effets sanitaire des vagues de chaleur ». Ecole des hautes études en santé publique, Rennes.
- Champiat, Clément. 2009. « Identifier les îlots de chaleur urbains pour réduire l'impact sanitaire des vagues de chaleur ». *Environnement, Risques & Santé* 8(5):399411. doi: [10.1684/ers.2009.0288](https://doi.org/10.1684/ers.2009.0288).
- Chandler, T. J. 1965. *The Climate of London*. London: Hutchinson of London.
- Charoy, Pascal. s. d. « Deux siècles de présence en France ». *Forêts de France* (617).
- Chasles, Virginie, Julien Carretier, Denis Cerlet, et Béatrice Fervers. 2018. « L'environnement sensible, un déterminant de l'adoption de comportements favorables à la santé ? Réflexion méthodologique à partir du projet ACT (activité physique, cancer, territoire) ».
- Chelkoff, Grégoire. 2013. « L'homme sonore en contexte urbain ». in *Paysages sensoriels*, édité par J. Candau et M.-B. LeGonidec. Éditions du CTHS.
- Choay, Françoise. 1994. « Penser la non-ville et la non-campagne ». in *La France au-delà du siècle, Collection Monde en cours. Série Prospective et territoires*, édité par B. Badie. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- Collignon, Béatrice. 1994. « Le savoir géographique des Inuinnait (Eskimo du Cuivre - Arctique central occidental, Canada) : Hilaqaquq : "comprendre l'univers" ». These de doctorat, Paris 1.
- Collignon, Beatrice. 2005. « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? (What do we know about vernacular geographic knowledges) ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français* 82(3):32131. doi: [10.3406/bagf.2005.2467](https://doi.org/10.3406/bagf.2005.2467).
- Colombert, Morgane, Jean-Luc Salagnac, Denis Morand, et Youssef Diab. 2012. « Le climat et la ville : la nécessité d'une recherche croisant les disciplines ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* (Hors-série 12). doi: [10.4000/vertigo.11811](https://doi.org/10.4000/vertigo.11811).
- Colon, Paul-Louis, et Joël Candau, éd. 2014. *Ethnographier les sens*. Paris: Éditions Pétra.
- Corbin, Alain. 2020. *La douceur de l'ombre: l'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*. Paris: Flammarion.
- Crutzen, P. J. 2006. « Albedo enhancement by stratospheric sulfur injections ». *Climatic Change* 77(34):21119.
- Crutzen, P. J., et E. F. Stoermer. 2000. « The "Anthropocene" ». *Global Change Newsletter* (41).

D

Dacos, Marin. 2011. « Manifeste des Digital humanities ». *THATCamp Paris*. Consulté 7 mars 2018 (<https://tcp.hypotheses.org/318>).

DataLab. 2023. *La mobilité locale et longue distance des Français – Enquête nationale sur la mobilité des personnes en 2019*. SDES.

De Certeau, Michel. 1980. *L'invention du quotidien*. Gallimard. Paris.

De la Soudière, Martin. 1990. « Revisiter la météo ». *Études rurales* 118(1):929. doi: [10.3406/rural.1990.4666](https://doi.org/10.3406/rural.1990.4666).

De la Soudière, Martin. 2019. « La météo : question d'ambiance ». *ethnographiques.org* (38).

Delas, Julien. 2015. « Cheminer « en aveugle » dans des lieux inconnus : perspectives réflexives sur la situation d'enquête ». *Specificites* n° 8(2):5459.

Demailly, Kaduna-Eve. 2014. « Les jardins partagés franciliens, scènes de participation citoyenne ? » *EchoGéo* (27). doi: [10.4000/echogeo.13702](https://doi.org/10.4000/echogeo.13702).

Demanze, Laurent. 2019. « Expériences de terrain, terrain d'expérimentation ». *Revue critique de fixxion française contemporaine* (18). doi: [10.4000/fixxion.1513](https://doi.org/10.4000/fixxion.1513).

Descola, Philippe. 2015. « Humain, trop humain ». *Esprit* Décembre(12):822. doi: [10.3917/espri.1512.0008](https://doi.org/10.3917/espri.1512.0008).

Desjarlais, Robert R. 2003. *Sensory Biographies*. University of California press. Berkeley.

Despret, Vinciane. 2005. « Do sheep have opinions? » P. 36068 in *Making things public*. Boston: MIT Press.

Duc, Marine. 2017. « L'extractivisme sans extraction ? Au Groenland, des politiques de développement territorial entre volontarisme minier et dépossessions ». *Géoconfluences*. Consulté 23 octobre 2023 (<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/arctique/articles-scientifiques/extractivisme-mines-groenland>).

Dumez, Hervé, et Sandra Renou. 2018. « Les énergies renouvelables existent-elles et peut-on piloter la transition énergétique ? » *Gérer et Comprendre. Annales des Mines* (134):313.

Durand, Séverine, Céline Granjou, et Coralie Mounet. 2022. « Connaissances et expériences ordinaires des dérèglements climatiques : enquête en milieu montagnard ». *Journal des anthropologues* (168169):97116. doi: [10.4000/jda.11675](https://doi.org/10.4000/jda.11675).

Duras, Marguerite. 1952. *Le marin de Gibraltar*. Paris: Gallimard.

E

EDF R&D. 2020. *La climatisation des logements résidentiels : laisser faire ou encadrer intelligemment*.

European Data Journalism Network. 2019. *Europe, one degree warmer*. En ligne.

Euzen, Agathe, Catherine Jeandel, et Rémy Mosseri, éd. 2017. *L'eau à découvert*. Paris: CNRS Éditions.

Evrard, Aurélien. 2014. « Les énergies renouvelables et l'électricité. À propos d'un conflit entre un secteur et une alternative de politique publique ». *Écologie & politique* 49(2):6780. doi: [10.3917/ecopo.049.0067](https://doi.org/10.3917/ecopo.049.0067).

F

Fabian, Johannes. 1983. *Time and the other: how anthropology makes its object*. New York: Columbia University Press.

Faburel, Guillaume, Fabian Lévêque, Karl Berthelot, Mathilde Girault, et Loriane Ferreira. 2020. *Synthèse conclusive « Vivre les fournaises urbaines »*. Laboratoire Triangle.

Favret-Saada, Jeanne. 1990. « Être affecté ». *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie* 8(1):39. doi: [10.3406/gradh.1990.1340](https://doi.org/10.3406/gradh.1990.1340).

Ferrières, Madeleine. 2001. « Une rivalité hygiénique: les abattoirs dans les villes méridionales ». *Siècles. Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »* (14). doi: [10.4000/siecles.3199](https://doi.org/10.4000/siecles.3199).

Florentin, Daniel, et Jérôme Denis. 2020. « Réseaux techniques. Un tournant patrimonial ? » P. 33139 in *Le*

capital dans la cité, une encyclopédie critique de la ville, édité par M. Adam et E. Comby. Paris: Amsterdam.

Fourçans, Claire. 2022. « Confrontation et conciliation entre droit au logement et droit de propriété. Les réquisitions ou occupations de logements vacants ». P. 27186 in *Libertés économiques et droits de l'homme, Sciences juridiques et politiques*, édité par V. Champeil-Desplats et D. Lochak. Nanterre: Presses universitaires de Paris Nanterre.

Fredet, Jacques. 2003. *Les maisons des Paris: types courants de l'architecture mineure parisienne de la fin de l'époque médiévale à nos jours, avec l'anatomie de leur construction*. Paris: Éd. de l'Encyclopédie des Nuisances.

Fressoz, Jean-Baptiste. 2022. « La “ transition énergétique ”, de l'utopie atomique au déni climatique, USA, 1945-1980 ». *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*.

Frias, Anibal. 2001. « Une introduction à la ville sensible ». *Recherches en anthropologie au Portugal* 7(1):1136. doi: [10.3406/rap.2001.1186](https://doi.org/10.3406/rap.2001.1186).

G

Gaignebet, Claude. 1986. *A plus hault sens: l'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*. Paris: Maisonneuve et Larose.

Gandemer, Jacques. 1994. « Le vent autour des constructions, anomalies aérodynamiques et dispositifs de

correction ».

Gardien, Ève. 2017. « Qu'apportent les savoirs expérientiels à la recherche en sciences humaines et sociales ? » *Vie sociale* 20(4):3144. doi: [10.3917/vsoc.174.0031](https://doi.org/10.3917/vsoc.174.0031).

Garine, Éric, et Philippe Erikson. 2001. « écologie et sociétés ». in *Ethnologie : Concepts et aires culturelles*, édité par M. Segalen. Paris: Armand Colin.

Gélard, Marie-Luce. 2016. « L'anthropologie sensorielle en France ». *L'Homme. Revue française d'anthropologie* (217):91107. doi: [10.4000/lhomme.28868](https://doi.org/10.4000/lhomme.28868).

Gibson, J. James. 1966. « Le système haptique ». *Nouvelles de danse : Vu du corps* 4849:94120.

Gibson, J. James. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Houghton Mifflin. Boston.

GIEC. 2018. *Réchauffement planétaire de 1,5 °C*. Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'évolution du Climat.

Giraldo, Gabriel. 2021. « Vers une représentation sensible du vent à l'aide d'un environnement virtuel. » Thèse de doctorat, Ecole Centrale de Nantes, Nantes.

Gomes, Pedro. 2015. « La diversité des résolutions d'aménagements d'espace public dans un quartier populaire central à Lyon : les cas des places Djebraïl Bahadourian et Gabriel Péri ». *Les Cahiers de Cost* (4).

Gosselin, Camille. 2018. « Le développement de la prévention situationnelle : une réponse technique à des besoins sociaux ? » *Les Cahiers du Développement Social Urbain* 67(1):2829. doi: [10.3917/cdsu.067.0028](https://doi.org/10.3917/cdsu.067.0028).

Graeber, David. 2018. *Pour une anthropologie anarchiste*. Montréal: Lux Éditeur.

Grafmeyer, Yves. 2006. « Le quartier des sociologues ». P. 2131 in *Le quartier, Recherches*, édité par J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué, et F. Guérin-Pace. Paris: La découverte.

Grasseni, Cristina, éd. 2009. *Skilled Visions: Between Apprenticeship and Standards*. Berghahn Books. New-York, Oxford.

Gravayat, Jérémy, réal. 2010. *Les Hommes Debout*.

Grimshaw, A., et A. Ravetz. 2009. *Observational Cinema*. Indiana University Press. Bloomington.

Grossi, Élodie. 2017. « Police privée sur la ville : réflexions sur les discours policiers, le clientélisme et la "race" dans l'espace public ». *Déviance et Société* 41(1):2955. doi: [10.3917/ds.411.0029](https://doi.org/10.3917/ds.411.0029).

Guernion, Romain. 2018. « Les centres commerciaux : une galerie couverte comme atout majeur de leur réussite ? » Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, Nantes.

Guillaume, André. 1990. « Le pavé de

Paris ». P. 5982 in *Paris et ses réseaux, naissance d'un mode vie urbain, XIXe-XXe siècles*, édité par F. Caron. Paris: Bibliothèque Historique de la Ville de Paris/Agence culturelle de Paris.

Guy, Bernard. 2011. « Penser ensemble le temps et l'espace ». *Philosophia Scientiæ. Travaux d'histoire et de philosophie des sciences* (153):91113. doi: [10.4000/philosophiascientiae.684](https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.684).

H

Haiting, Wang, Zhang Yuanzhi, Jin Yeu Tsou, et Li Yu. 2017. « Surface Urban Heat Island Analysis of Shanghai (China) Based on the Change of Land Use and Land Cover ». *Sustainability*.

Hamer, Bent, réal. 2003. *Kitchen Stories*.

Hancock, Claire, et Marylène Lieber. 2017. « Refuser le faux dilemme entre antisexisme et antiracisme. Penser la ville inclusive ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 112(1):1625. doi: [10.3406/aru.2017.3236](https://doi.org/10.3406/aru.2017.3236).

Haraway, Donna. 1988. « The Science Question in Feminist and the Privilege of Partial Perspective ». *Feminist Studies* 14(3):57599.

Haraway, Donna. 2016. « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents ». *Multitudes* 65(4):7581. doi: [10.3917/mult.065.0075](https://doi.org/10.3917/mult.065.0075).

Haraway, Donna Jeanne. 2016. *Staying with the trouble: making kin in the*

Chthulucene. Durham: Duke University Press.

Haraway, Donna Jeanne. 2020. *Vivre avec le trouble*. Vaulx-en-Velin: les Éditions des Mondes à faire.

Haraway, Donna Jeanne, Laurence Allard, et Delphine Gardey. 2007. *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*. Paris: Exils.

Haraway, Donna Jeanne, Jérôme Hansen, et Vinciane Despret. 2019. *Manifeste des espèces compagnes: chiens, humains et autres partenaires*. Paris: Climats.

Heidegger, Martin. 1978. *Essais et conférences*. Paris: Gallimard.

Heidegger, Martin. 1986. *Être et Temps*. Paris: Gallimard.

Héran, Frédéric. 2011. *La ville morcelée: effets de coupure en milieu urbain*. Paris: Economica.

Hitchcock, Alfred, réal. 1954. *Rear Window*.

Howes, David. 1990. « Les techniques des sens ». *Anthropologie et Sociétés* 14(2):99115.

Howes, David. 2005. *Empire of the Senses*. Berg Publishers. Oxford.

Howes, David, et Constance Classen. 2013. *Ways of Sensing*. London: Routledge.

I

- Illich, Ivan. 1973. *La convivialité*. Paris: Le Seuil.
- Illich, Ivan. 1984. « L'art d'habiter », le Royal Institute of British Architects.
- Ingold, Tim. 1991. « Becoming Persons: Consciousness and Sociality in Human Evolution ». *Cultural Dynamics* 4(3):35578. doi: [10.1177/092137409100400307](https://doi.org/10.1177/092137409100400307).
- Ingold, Tim. 1993. « The art of translation in a continuous world ». P. 21030 in *Beyond Boundaries*, édité par G. Palsson. Oxford: Berg Publishers.
- Ingold, Tim. 2000a. « Evolving Skills, How we walk ». P. 304 in *Alas Poor Darwin: Arguments Against Evolutionary Psychology*, édité par H. Rose et S. Rose. London: Penguin.
- Ingold, Tim. 2000b. *The perception of environment: essays on livelihood, dwelling and skill*. Routledge. London.
- Ingold, Tim. 2004. « Culture on the ground. The World Perceived Through the Feet ». *Journal of Material Culture* 9(3).
- Ingold, Tim. 2005. « The eye of the storm: visual perception and the weather ». *Visual Studies* 20(2):97104. doi: [10.1080/14725860500243953](https://doi.org/10.1080/14725860500243953).
- Ingold, Tim. 2010. « Footprints through the Weather-World: Walking, Breathing, Knowing ». *Journal of the Royal Anthropological Institute* 16(s1):S12139. doi: [10.1111/j.1467-9655.2010.01613.x](https://doi.org/10.1111/j.1467-9655.2010.01613.x).
- Ingold, Tim. 2011. *Being alive: essays on movement, knowledge and description*. Routledge. London.
- Ingold, Tim. 2013. *Marcher avec les dragons*. Zones Sensibles. Bruxelles.
- Ingold, Tim. 2016. « La vie dans un monde sans objets ». *Perspective. Actualité en histoire de l'art* (1):1320. doi: [10.4000/perspective.6255](https://doi.org/10.4000/perspective.6255).
- Ingold, Tim, et Philippe Descola. 2014. *Être au monde. Quelle expérience commune ?* Presses Universitaires de Lyon. Lyon.
- Ingold, Tim, et Gisli Palsson, éd. 2013. *Biosocial Becomings: Integrating Social and Biological Anthropology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ingold, Timothy. 2007a. « Anthropology is Not Ethnography ». *Proceedings of the British Academy* (154):6992.
- Ingold, Timothy. 2007b. *Lines. A brief History*. London and New York: Routledge.
- Insee. 2021. *Éclairage - La hausse des prix de l'énergie pèse sur le budget des ménages*. Paris: Insee.
- Insee. s. d. *Dossier complet – Commune de Lyon 7e Arrondissement (69387) | Insee*. Insee.
- Irving, Andrew, réal. 2013. *New York Stories*.
- Irving, Andrew. 2017. « New York Stories ». *Ethnos* 82(3):43757. doi: [10.1111/j.1467-9655.2010.01613.x](https://doi.org/10.1111/j.1467-9655.2010.01613.x).

[10.1080/00141844.2015.1084020](https://doi.org/10.1080/00141844.2015.1084020).

J

Jackson, Michael, et Albert Piette, éd. 2015. *What is existential anthropology ?* Berghahn Books. New-York.

Jacobs, Jane. 1961. *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Marseille: Parenthèses.

Jappe, Anselm. 2020. *Béton: arme de construction massive du capitalisme*. Paris: L'Échappée.

Jarrigeon, Anne. 2012. *Gerland: état des lieux*. Lyon: ENS éd.

Jarrigeon, Anne. 2016. « En mouvement les signes. L'espace urbain à hauteur de talons ». P. 14863 in *Le génie de la marche, Colloque de Cerisy*. Paris: Hermann.

Jézégou, Annie. 2022. « Agentivité ». P. 4144 in *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*. Vol. 2e éd., *Hors collection Psychologie/Pédagogie*. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.

Jorland, Gérard. 2017. « 21. Hygiène et salubrité de l'eau ». P. 24243 in *L'eau à découvert, À découvert*, édité par A. Euzen, C. Jeandel, et R. Mosseri. Paris: CNRS Éditions.

Joseph, Isaac. 1997. « Prises, réserves, épreuves ». *Communications* 65(1):13142. doi: [10.3406/comm.1997.1994](https://doi.org/10.3406/comm.1997.1994).

Joseph, Isaac. 2004. « Goffmann et

l'écologie urbaine ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 95(1):13033. doi: [10.3406/aru.2004.2545](https://doi.org/10.3406/aru.2004.2545).

Jurkowicz, Philippe. 2013. « Georg Simmel, Les grandes villes et la vie de l'esprit ». *Lectures*. doi: [10.4000/lectures.11348](https://doi.org/10.4000/lectures.11348).

K

Katz, Esther, A. Lammel, et M. Goloubinoff. s. d. « Elements pour une anthropologie du climat ». in *Entre ciel et terre : climat et sociétés*. Paris: Ibis Press.

Khare, Peeyush, Jo Machesky, Ricardo Soto, Megan He, Albert A. Presto, et Drew R. Gentner. 2020. « Asphalt-related emissions are a major missing nontraditional source of secondary organic aerosol precursors ». *Science Advances* 6(36):eabb9785. doi: [10.1126/sciadv.abb9785](https://doi.org/10.1126/sciadv.abb9785).

Kirksey, Eben, éd. 2014. *The Multispecies Salon*. Duke University Press. Durham and London.

Klinenberg, Éric. 2021. *Canicule. Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe*. Lyon: éditions Deux-cent-cinq.

Kohn, Edouardo. 2007. « How Dogs Dream: Amazonian Natures and the Politics of Transspecies Engagement ». *American Ethnologist* 34(1):22. doi: [10.1525/ae.2007.34.1.3](https://doi.org/10.1525/ae.2007.34.1.3).

Kohn, Eduardo. 2017. *Comment pensent les forêts*. Bruxelles: Zones

Sensibles.

L

- Laaidi, Karine, Abdelkrim Zeghnoun, Bénédicte Dousset, Philippe Bretin, Stéphanie Vandentorren, Emmanuel Giraudet, et Pascal Beaudeau. 2012. « The Impact of Heat Islands on Mortality in Paris during the August 2003 Heat Wave ». *Environmental Health Perspectives* 120(2):25459. doi: [10.1289/ehp.1103532](https://doi.org/10.1289/ehp.1103532).
- Lagune, Evan. 2023. « Les jardins partagés et collectifs : un droit des communs cultivé par l'Etat ». *Revue juridique de l'environnement* 48(2):11522.
- Lallier, Christian. 2011. « L'observation filmante. Une catégorie de l'enquête ethnographique ». *L'Homme. Revue française d'anthropologie* (198199):10530. doi: [10.4000/lhomme.22718](https://doi.org/10.4000/lhomme.22718).
- Landauer, Paul. 2006. « Intégrer la sécurité dans la conception de la ville ». *Economie & Humanisme* 3033.
- Laplantine, François. 2007. « Penser en images ». *Ethnologie française* Vol. 37(1):4756.
- Larrère, Catherine. 2010. « Les éthiques environnementales ». *Natures Sciences Sociétés* 18(4):40513.
- Larrère, Catherine. 2020. « “En chassant la nature de la ville, on l’a vidée de sa sociabilité” ». *Le Monde*.
- Latour, Bruno. 2014. « L'Anthropocène et la destruction de l'image du Globe ». P. 2754 in *De l'univers clos au monde infini*, édité par É. Hache. Paris: Éditions Dehors.
- Latour, Bruno. 2017. *Où atterrir ?* Paris: La découverte.
- Lavadinho, Sonia. 2011. « Le renouveau de la marche urbaine : Terrains, acteurs et politiques ». phdthesis, Ecole normale supérieure de lyon - ENS LYON.
- Lavadinho, Sonia. 2016. « Quels espaces publics pour accueillir le nouveau marcheur ? » P. 17685 in *Le génie de la marche, Colloque de Cerisy*. Paris: Hermann.
- Lavadinho, Sonia, et Yves Winkin. 2005. « Quand les piétons saisissent la ville : éléments pour une anthropologie de la marche appliquée à l'aménagement urbain ». *MEI - Médiation et information* (N° 21-2004 [paru 2005]):3341.
- Lazarrotti, Olivier. 2006. *Habiter la condition géographique*. Paris: Belin.
- Le Blanc, Dominique, et Fabienne Brugère. 2017. *La fin de l'hospitalité*. Flammarion. Paris.
- Le Breton, David. 2015. *La saveur du monde: une anthropologie des sens*. Paris: Éditions Métailié.
- Le Guern, Philippe. 2017. « Le temps des pionniers : Jean-François Augoyard et le Cresson ». *Politiques de communication* Hors série 1(HS):3144. doi: [10.3917/pdc.hs01.0031](https://doi.org/10.3917/pdc.hs01.0031).

- Le Guin, Ursula K. 1989. « The Carrier Bag Theory of Fiction ». P. 306 in *Dancing at the edge of the world, Thoughts on Words, Women, Places*. New York.
- Le Monde. 2023. « Comment la France peut-elle s'adapter à un réchauffement climatique de 4 °C ? » *Le Monde.fr*, juin 11.
- Le Mouël, Éloi. 2016. « Marche et engagement artistique. (Re)modeler "l'habiter" d'une ville ? » P. 25257 in *Le génie de la marche, Colloque de Cerisy*. Paris: Hermann.
- Lebner, Ashley. 2016. « La redescription de l'anthropologie selon Marilyn Strathern ». *L'Homme. Revue française d'anthropologie* (218):11749. doi: [10.4000/lhomme.28946](https://doi.org/10.4000/lhomme.28946).
- Leclerc-Olive, Michèle. 2015. « Au-delà des épistémologies sédentaires ». *Parcours anthropologiques* (10):2445. doi: [10.4000/pa.443](https://doi.org/10.4000/pa.443).
- Lefebvre, Henri. 1967. « Le droit à la ville ». *L'Homme et la société* 6(1):2935. doi: [10.3406/homso.1967.1063](https://doi.org/10.3406/homso.1967.1063).
- Lopes, Vinicius, Luciana Mazeto, Minze Tummescheit, et Hector Arne, réal. 2022. *Urban Solutions*.
- Lussault, Michel. 2007. *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Éditions du Seuil. Paris.
- Luyat, Marion, et Tony Regia-Corte. 2009. « Les affordances : de James Jerome Gibson aux formalisations récentes du concept ». *L'Année psychologique* 109(2):297332. doi: [10.3917/anpsy.092.0297](https://doi.org/10.3917/anpsy.092.0297).
- M**
- MacDougall, David. 2006. *The Corporeal Image: Film, Ethnography, and the Senses*. Princeton University Press. Princeton.
- Madoré, François. 2012. « Ensembles résidentiels fermés en France et montée d'un ordre sécuritaire ». *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique* (17). doi: [10.4000/espacepolitique.2338](https://doi.org/10.4000/espacepolitique.2338).
- Malinowski, Bronislaw. 1985. *Journal d'ethnographie*. Paris: Le Seuil.
- Mann, Charles. 2018. *The Wizard and the Prophet*. New York: Penguin Random House.
- Marini, Michele, Dario Caro, et Marianne Thomsen. 2023. « Investigating local policy instruments for different types of urban agriculture in four European cities: A case study analysis on the use and effectiveness of the applied policy instruments ». *Land Use Policy* 131:106695. doi: [10.1016/j.landusepol.2023.106695](https://doi.org/10.1016/j.landusepol.2023.106695).
- Matuzesky, Guillaume, et Hugo Montero. 2017. « Que peut apporter l'étude de l'existence sur le terrain ? » *Parcours anthropologiques* (12):5775. doi: [10.4000/pa.545](https://doi.org/10.4000/pa.545).
- Mead, Margaret, et Gregory Bateson.

2002. « On the Use of the Camera in Anthropology ». P. 4046 in *Anthropology of Media*. Oxford: Askew, Wilk.

Méliani, Inès, et Paul Arnould. 2016. « Arbres en otages : L'utilisation à Lyon de l'image de l'arbre en ville par le politique ». in *Forêt et communication : héritages, représentations et défis.*, édité par F. Lormant, C. Dereix, et C. Farcy. L'Harmattan.

Michelin, Yves. 1998. « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies des acteurs locaux de la montagne thiernoise ». *Cybergeog : European Journal of Geography*. doi: [10.4000/cybergeog.5351](https://doi.org/10.4000/cybergeog.5351).

Milton, Kay. 1997. « Ecologies : anthropologie, culture et environnement ». *Revue internationale des sciences sociales* 4(49):47795.

Mohl, Perle. 2015. « Médias sensoriels en anthropologie : exploration d'une complicité ». *Champ social* 8:4753.

Montero, Hugo, réal. 2018. *In Between*.

Montero, Hugo. 2020. « Troubler l'expérience sensorielle. De l'utilisation de la réalité virtuelle en anthropologie ». *Parcours anthropologiques* (15).

Morizot, Baptiste. 2016. *Les diplomates*. Wild projects.

Morizot, Baptiste. 2019. « Ce mal du pays sans exil. Les affects du mauvais

temps qui vient ». in *Vivre dans un monde abîmé, Critique*. Paris: Les Éditions de Minuit.

Mouliat, Bruno, Stéphane Douady, et Olivier Hamant. 2021. « Fluctuations Shape Plants through Proprioception ». *Science* 372(6540):eabc6868. doi: [10.1126/science.abc6868](https://doi.org/10.1126/science.abc6868).

Murray, Schafer. 1979. *Le paysage sonore : toute l'histoire de notre environnement sonore à travers les âges*. Paris: J.C Lattes.

Musy, Marjorie. 2012. « L'étude des microclimats urbains : champ de recherche à l'interface entre climatologie, urbanisme et génie-civil ». *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* (Hors-série 12). doi: [10.4000/vertigo.11841](https://doi.org/10.4000/vertigo.11841).

Muybridge, Eadweard. 1901. *The human figure in motion*. London: Chapman & Hall.

N

Nikolli, Alice. 2023. « Du “ droit à la ville ” au “ droit à la nature ” : essai de conceptualisation à partir d'une recherche sur l'accès public aux rives lacustres ». in *Luttes de pouvoir, pouvoir des luttes - 4e colloque du RIEPE*. Lyon & St Etienne, France: Réseau international d'études sur la production de l'espace.

O

O'Brien, Vincent. s. d. « Embracing the

Everyday: Reflections on Using Video and Photography in Health Research ».

O'Brien, Vincent, Manpreet Dhuffar, et Mark D. Griffiths. 2014. *Collaborative Visual Ethnography: Practical Issues in Cross-Cultural Research*. 1 Oliver's Yard, 55 City Road, London EC1Y 1SP United Kingdom: SAGE Publications, Ltd.

Okely, Judith. 2001. « Visualism and Landscape: Looking and Seeing in Normandy ». *Ethnos* 66(1):99120. doi: [10.1080/0014184020042643](https://doi.org/10.1080/0014184020042643).

Ong, Walter J. 1967. *The Presence of the Word*. New Haven: Yale University Press.

Ortar, Nathalie. 2016. « Des liens aux lieux : penser la relation entre l'habiter et la mobilité dans le monde contemporain ». Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2, Lyon.

Oster, Gérald. 1973. « Auditory Beats In The Brain - Binaural Beats Meditation ». *Sci. Am.*, 94102.

P

Paquot, Thierry. 2005. « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... » *Informations sociales* 123(3):4854. doi: [10.3917/inso.123.0048](https://doi.org/10.3917/inso.123.0048).

Paquot, Thierry. 2015. *L'espace public*. Nouvelle éd. Paris: la Découverte.

Paravel, Véréna, et Lucien Castaing-Taylor, réal. 2012. *Leviathan*.

Pellegrino, Margot. 2013. « La consommation énergétique à Calcutta (Inde) : du confort thermique aux statuts sociaux ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* (Volume 13 Numéro 1). doi: [10.4000/vertigo.13395](https://doi.org/10.4000/vertigo.13395).

Pellistrandi, Benoît. 2015. « Crise en Espagne et crise espagnole ». *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine. De 1808 au temps présent* (15). doi: [10.4000/ccec.5936](https://doi.org/10.4000/ccec.5936).

Péré, Anne. 2015. « Les villes face aux îlots de chaleur ». P. 26173 in *Villes et changement climatique : îlots de chaleur urbains, La ville en train de se faire*, édité par J.-J. Terrin. Paris: Parenthèses.

Perec, George. 1974. *Espèce d'espace*. Galilée. Paris.

Perec, Georges. 1982. *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Paris: Christian Bourgois.

Périer, Pierre. 2015. « Chapitre X. Le temps domestique des vacances repliées ». P. 25984 in *Vacances populaires : Images, pratiques et mémoire, Le sens social*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Pétonnet, Colette. 1987. « L'anonymat ou la pellicule protectrice ». *Le temps de la réflexion VIII* (La ville inquiète):247.

Peuch, Benoît. 2021. « Donna Haraway, Quand les espèces se rencontrent ». *Lectures*. doi: [10.4000/lectures.52324](https://doi.org/10.4000/lectures.52324).

Peyrat, Marion. 2014. « Entre objet naturel et objet technique, quelle place pour l'arbre en ville ? » other, Mairie de Fontaine, Service Développement Durable, 89 mail Marcel Cachin, 38600 Fontaine.

Peyrefitte, Alain. 1977. *Réponses à la violence : rapport à M. Le Président de la République*.

Pieron, Julien. 2020. « Présent épais et communs latents temporels À propos de Donna J. Haraway, Vivre avec le trouble, trad. Vivien García, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2020, 380 p. » *Lectures Anthropologiques* (7).

Pink, Sarah. 2006. *The Future of Visual Anthropology*. Routledge. London and New York.

Pitor, Adrien. 2016. « Une justice froide ? L'ambiance thermique dans le palais de justice de Paris au XVIIIe siècle ». *Ambiances. Environnement sensible, architecture et espace urbain* (2). doi: [10.4000/ambiances.775](https://doi.org/10.4000/ambiances.775).

Popovic, Marina. 2017. « A la rencontre des événements climatiques urbains ». *Mobile Culture Studies. The Journal* (3):17188.

Q

Quadu, Fiorella. 2022. « Le Coefficient de Biotope par Surface adapté sous l'angle des mutations spatiales des friches bruxelloises (Belgique) ». *VertigO - la revue électronique*

en sciences de l'environnement (Volume 22 numéro 1). doi: [10.4000/vertigo.36114](https://doi.org/10.4000/vertigo.36114).

R

Regnault, Cécile, et Patrick Romieu. 2016. « Rafrâchir les Observatoires par le son ». *Projets de paysage : revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace* (N° 15):https://www.projetsdepaysage.fr/rafra_chir_les_observatoires_par_le_son. doi: [10.4000/paysage.7362](https://doi.org/10.4000/paysage.7362).

Renard, Florent, et Lucille Alonso. 2020. « Editorial du numéro thématique 'Climat urbain' ». *Climatologie* (17).

Renard, Florent, Lucille Alonso, Yasmin Fitts, Adeline Hadjiosif, et Jacques Comby. 2019. « Evaluation of the Effect of Urban Redevelopment on Surface Urban Heat Islands ». *Remote Sensing* 11(3):299. doi: [10.3390/rs11030299](https://doi.org/10.3390/rs11030299).

Retornaz, Lionel, réal. 2023. *Gerland, un air de Brooklyn*.

Revol, Claire. 2018. « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux. » Jacques André.

Robert, Philippe. 2000. « Les territoires du contrôle social, quels changements ? » *Déviance et société* 24(3):21535. doi: [10.3406/ds.2000.1727](https://doi.org/10.3406/ds.2000.1727).

Rocca, Fabio La. 2011. « Culture visuelle et visualisation du monde : l'expérience in visu, Abstract ». *Sociétés* (112):95102. doi: [10.3917/](https://doi.org/10.3917/)

[soc.112.0095](#).

Rose, Deborah. 2013. « What If the Angel of History Were a Dog? » *Cultural Studies Review* 12:67. doi: [10.5130/csr.v12i1.3414](#).

Roussel, Julie. 2016. « Les étudiants et la marche ». in *Le génie de la marche*, édité par S. Chardonnet-Darmaillacq. Paris: Hermann Éditeurs.

S

Saint-Ges, Véronique. 2018. « Jardins familiaux, jardins partagés à Bordeaux entre alimentation et multifonctionnalités ». *In Situ. Revue des patrimoines* (37). doi: [10.4000/insitu.18956](#).

Sartre, Xavier Arnauld de, Johan Oszwald, Monica Castro, et Simon Dufour. 2014. *Political ecology des services écosystémiques*. Vol. 21. PIE Peter lang.

Scapino, Julie. 2015. « Jardiner les décombres ». *Revue d'ethnoécologie* (8). doi: [10.4000/ethnoecologie.2324](#).

Schumacher, Joel, réal. 1993. *Falling Down*.

Sebi, Carine. 2019. « Boom de La Climatisation : Des Pistes Pour Éviter La Surchauffe Planétaire ». *The Conversation*. Consulté 3 août 2023 (<http://theconversation.com/boom-de-la-climatisation-des-pistes-pour-eviter-la-surchauffe-planetaire-119960>).

Seidl, Ulrich, réal. 2001. *Hundstage*.

Semmoud, Nora, Pierre Signoles, Raffaele Cattedra, et Florence Troin, éd. 2020. *Exister et résister dans les marges urbaines: villes du Bassin méditerranéen*. Bruxelles (Belgique): Éditions de l'Université de Bruxelles.

Sennett, Richard. 2019. *Bâtir et habiter: pour une éthique de la ville*. Paris: Albin Michel.

Serres, Michel. 1985. *Les Cinq Sens*. Grasset. Paris.

Seuil, Editions. s. d. « Nous Ne Sommes Pas Seuls , Léna Balaud... » Consulté 9 septembre 2023 (<https://www.seuil.com/ouvrage/nous-ne-sommes-pas-seuls-lena-balaud/9782021426304>).

Shove, Elizabeth. 2003. *Comfort, Cleanliness + Convenience*. New York: Berg.

simonniollet. 2023. « Les instruments politiques pour favoriser le développement de l'agriculture urbaine : cas de Barcelone, Lyon, Udine et Trieste ». *AgriUrbain*. Consulté 18 septembre 2023 (<https://agriurbain.hypotheses.org/6390>).

Soto, Didier, Emmanuel Thimonier-Rouzet, Hugo Carré, William Langlois de Septenville, et Florent Renard. 2016a. « Retour d'expérience sur les apports du géographe dans l'observation des effets du changement climatique ». *Bulletin de l'association de géographes français. Géographies* 93(933):31524. doi: [10.4000/bagf.1224](#).

Soto, Didier, Emmanuel Thimonier-Rouzet, Hugo Carré, William Langlois de Septenville, et Florent Renard. 2016b. « Retour d'expérience sur les apports du géographe dans l'observation des effets du changement climatique ». *Bulletin de l'association de géographes français. Géographies* 93(3):31524. doi: [10.4000/bagf.1224](https://doi.org/10.4000/bagf.1224).

Specq, François. 2008. « Henry D. Thoreau et la naissance de l'idée de parc national ». *Écologie & politique* 36(2):2940. doi: [10.3917/ecopo.036.0029](https://doi.org/10.3917/ecopo.036.0029).

Spike, Spike, réal. 1989. *Do the Right Thing*.

Steck, Jean-Fabien. 2012. « Être sur le terrain, faire du terrain ». *Hypothèses* 15(1):7584. doi: [10.3917/hyp.111.0075](https://doi.org/10.3917/hyp.111.0075).

Strathern, Marilyn. 1995. *The Relation: Issues in Complexity and Scale*. Vol. 6. Cambridge: Prickly Pear Press.

Strathern, Marilyn. 2005. « « Prologue » ». P. XIIIXV in *On the Order of Chaos. Social Anthropology and the Science of Chaos*. New York: Berghahn.

T

Terrin, Jean-Jacques, éd. 2015. *Villes et changement climatique : îlots de chaleur urbains*. Paris: Parenthèses.

Thomas, Rachel. 2000. « Ambiances publiques, mobilité, sociabilité: approche interdisciplinaire de l'accessibilité piétonnière des villes ».

Université de Nantes, Nantes.

Thomas, Rachel. 2007. « La marche en ville. Une histoire de sens ». *L'Espace géographique* Tome 36(1):1526. doi: [10.3917/eg.361.0015](https://doi.org/10.3917/eg.361.0015).

Thomas, Rachel. 2010. *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Ed. des Archives Contemporaines.

Thomas, Rachel. 2019. « Rythmes ambiants, rythmes de marche ». *EspacesTemps.net* <https://www.espacestemp.net/articles/rythmes-ambiants-rythmes-de-marche/>. doi: [10.26151/espacestemp.net-gvbs-wf18](https://doi.org/10.26151/espacestemp.net-gvbs-wf18).

Thomas, Rachel, Sandra Fiori, Pedro José Garcia Sanchez, Damien Masson, Grégoire Chelkoff, Suzel Balez, Gabriel Bérubé, Aurore Bonnet, Laure Brayer, Julien Delas, Olivia Germon, Nicolas Tixier, et Pascaline Thiollière. 2014. *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines. report*. Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement Urbain.

Tilley, Christopher. 1994. *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths and Monuments*. Berg Publishers. Oxford.

Tsing, Anna. 2015. *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*. Princeton University Press. Princeton.

Tsing, Anna. 2017. *Le champignon de la fin du monde*. La découverte. Paris.

Tsing, Anna. 2020. *Friction, Délires et*

faux-semblants de la globalité. Paris: La découverte.

Tsing, Anna Lowenhaupt. 2022. *Proliférations*. Marseille: Wildproject.

U

Urry, John. 2005. « L'habiter ». P. 13562 in *Sociologie des mobilités, Collection U*. Paris: Armand Colin.

V

Veits, Marine, Itzhak Khait, Uri Obolski, Eyal Zinger, Arjan Boonman, Aya Goldshtein, Kfir Saban, Udi Ben-Dor, Paz Estlein, Areej Kabat, Dor Peretz, Ittai Ratzersdorfer, Slava Krylov, Daniel Chamovitz, Yuval Sapir, Yossi Yovel, et Lilach Hadany. 2018.

« Flowers Respond to Pollinator Sound within Minutes by Increasing Nectar Sugar Concentration ». 507319.

Vigneaud, Julien, Annegret Kohler, Mamadou Dia Sow, Alain Delaunay, Laure Fauchery, Frederic Guinet, Christian Daviaud, Kerrie W. Barry, Keykhosrow Keymanesh, Jenifer Johnson, Vasanth Singan, Igor Grigoriev, Régis Fichot, Daniel Conde, Mariano Perales, Jörg Tost, Francis M. Martin, Isabel Allona, Steven H. Strauss, Claire Veneault-Fourrey, et Stéphane Maury. 2023. « DNA Hypomethylation of the Host Tree Impairs Interaction with Mutualistic Ectomycorrhizal Fungus ». *New Phytologist* 238(6):256177. doi:

[10.1111/nph.18734](https://doi.org/10.1111/nph.18734).

Vocler, Juliette. 2020. « L'espace public sonore ». in *Le capital dans la cité: une encyclopédie critique de la ville*, édité par M. Adam et É. Comby. Paris: Amsterdam.

W

Wallsten, Björn, et Joakim Krook. 2016. « Urks and the Urban Subsurface as Geosocial Formation ». *Science, Technology, & Human Values* 41(5):82748.

Wang, Caroline, et Mary Ann Burris. 1994. « Empowerment through Photo Novella: Portraits of Participation ». *Health Education Quarterly* 21(summer 1994):17186.

Wang, Caroline, et Mary Ann Burris. 1997. « Photovoice: Concept, Methodology, and Use for Participatory Needs Assessment ». *Health Education & Behavior* 24:36987.

Annexes

IV. CHANGEMENT CLIMATIQUE : ENJEUX GLOBAUX, PROBLÉMATIQUES LOCALES

Complémentaire à l'atténuation, l'adaptation au changement climatique vise à anticiper les évolutions nécessaires à l'échelle de notre territoire pour faire de ce dernier un territoire agréable à vivre à l'horizon 2050.

En effet, même si nous prenons des mesures pour limiter les émissions de GES, il ne nous sera pas possible d'inverser les changements déjà en cours. Les territoires doivent donc apprendre à vivre avec le changement climatique et même à s'y adapter.

Anticiper les potentiels impacts nous permettra de réduire les coûts générés par les changements climatiques.



Des changements déjà observables et des évolutions à anticiper

La **température moyenne** annuelle a augmenté de 1,7 °C à Lyon depuis 50 ans¹⁰ avec des tendances plus marquées au printemps et l'été :

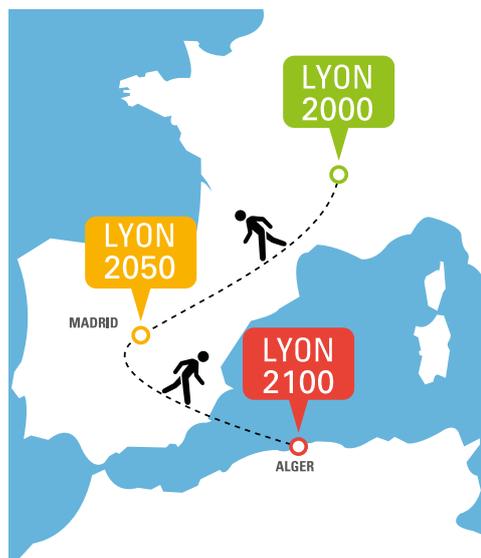
+1,4°C l'automne
+2°C au printemps
+2,4°C l'été

Aujourd'hui il fait plus chaud l'été à Lyon, qu'à Avignon ou à Montpellier il y a 30 ans¹¹. À l'horizon 2100, Lyon aura la température moyenne d'une ville comme Alger ou Madrid aujourd'hui, selon les scénarios.

D'après les scénarios du GIEC, retravaillés à l'échelle nationale par météo France, ces températures pourraient évoluer de l'ordre de :

+1 à 2°C à 2050
Jusqu'à +5°C à 2100

Par rapport à la période de référence (1971-2000)



¹⁰ Source : ORCAE à partir des relevés de la température moyenne annuelle à Bron entre 1961 et 2016 (Météo France).

¹¹ Evolution climatique du Sud de la France 1950-2009, projet Climfourrel, INRA, 2011

LYON ACTUALITES GERLAND

L'INFORMATION DE L'AMENAGEMENT DE GERLAND

JANVIER 85

GERLAND : Un atout pour l'agglomération lyonnaise

C'est à Gerland que se dessine avec la plus grande netteté le visage du Lyon du XXI^e siècle. L'aménagement de ce quartier est aujourd'hui entré dans sa phase opérationnelle. Déjà surgit son image de pôle pour l'enseignement de haut niveau et la recherche biologique.

La création d'un centre urbain très homogène sera non seulement bénéfique au quartier de Gerland, mais aussi à l'agglomération tout entière et à la Région Rhône-Alpes.

Donner une information à cette occasion traduit l'importance d'un tel projet dont la qualité et la diversité des réalisations, menées en régie directe, marquent déjà et marqueront encore l'actualité municipale et communautaire.

C'est pour quoi, j'ai chargé mes collègues Jacques MOULINIER, Adjoint au maire et Conseiller de la Communauté Urbaine de Lyon, délégué à l'Urbanisme, et Roland FULCHIRON, Maire du 7^e arrondissement, d'assurer régulièrement l'information de la population sur l'aménagement de Gerland.

Ainsi, vous suivrez l'évolution du quartier ; nous vous parlerons respectivement de sa partie centrale, de sa zone scientifique et technique, de

l'Ecole Normale Supérieure, du Parc d'Activités de l'Artillerie et du Parc Urbain Sud.

Au fil des mois, toutes ces réalisations s'ordonneront dans un ensemble où l'Habitat, l'Activité Economique et Scientifique seront en harmonie avec un environnement de qualité qui devient de plus en plus la marque distinctive de notre ville.



Francisque COLLOMB
Maire de Lyon
Président de la Communauté Urbaine
Sénateur du Rhône.

Aujourd'hui le développement de la ville de Lyon est à nouveau tourné vers le 7^e arrondissement. Ici, de grandes opérations d'urbanisme se réalisent non seulement pour le bien-être de ses habitants actuels et futurs, mais aussi pour doter Lyon d'équipements lui permettant de poursuivre son ascension sur la scène internationale.

Au Nord, le quartier de la Guillotière, très dense, remarquablement desservi par le métro, doit voir avec l'opération programmée de l'amélioration de l'habitat, le retour progressif de sa population traditionnelle et une nouvelle vigueur pour son commerce réputé.

A Gerland, la mise en valeur des grands espaces encore disponibles conduit la ville et la Communauté Urbaine de Lyon, à la création d'un exceptionnel centre urbain déterminant pour l'avenir économique de Lyon, dans les domaines scientifique, universitaire et la recherche industrielle, et dont les équipements culturels, sportifs et de loisirs répondent aux besoins de l'arrondissement et de l'agglomération.

Tous ces aménagements prennent leurs racines dans l'histoire et l'équilibre de l'arrondissement où les habitants, les commerçants et les chefs d'entreprises sont désormais invités à participer au développement de leur quartier.

Et c'est dans un souci permanent d'entretenir et de développer la per-

sonnalité de chaque quartier grâce à la solidarité et au bon voisinage que les élus de la ville de Lyon, en étroite collaboration avec ceux de la mairie du 7^e arrondissement, veillent à la réussite de ce grand centre urbain aux si nombreux atouts.



Jacques MOULINIER
Adjoint au Maire de Lyon,
Délégué à l'Urbanisme,
Président du groupe de Direction
de Gerland et de la Commission
"Aménagement Urbain" à la
Communauté Urbaine de Lyon
Secrétaire communautaire délégué.

Roland FULCHIRON,
Maire du 7^e arrondissement
Conseiller général du Rhône,
Secrétaire communautaire
délégué.

LYON : Une ville qui grandit de l'intérieur.

L'aménagement du quartier de Gerland répond à un projet général pour lequel les Elus de la Ville et de la Communauté Urbaine de LYON ont retenu comme objectifs :

■ Réaliser un véritable centre de quartier attractif pour les habitants actuels et futurs de Gerland :

- Construire des logements neufs, apporter les équipements publics manquants, assurer le développement commercial ; bref, permettre une vie autonome, à proximité du centre de la Ville.

■ Conserver et développer l'activité économique existante, traditionnellement implantée à Gerland :

- Maintenir les secteurs d'activités au Nord, à l'Est et au Sud du quartier ; améliorer le fonctionnement des activités existantes en les ouvrant sur le quartier ; créer de nouveaux parcs d'activités : actuellement celui de l'Artillerie.

■ Donner à Gerland une véritable fonction d'agglomération, à proximité du centre Ville, aux portes de la vallée du Rhône et du sud-est :

- Accueillir l'Ecole Normale Supérieure scientifique et un pôle d'activités scientifiques, techniques et de recherche ; réutiliser la grande Halle Tony Garnier.

■ Améliorer le cadre de vie et créer une nouvelle façon de vivre en Ville :

- Améliorer les déplacements avec le centre et le reste de l'agglomération en prolongeant la ligne B du métro depuis la place Jean Macé.
- Aménager l'espace public en faveur des piétons, des cyclistes ; le rendre plus sûr et lui redonner plus de verdure et d'arbres.

■ Et comme pour rassembler tous ces objectifs et donner encore plus de force au quartier de Gerland :

- Profiter de la plaine de jeux déjà bien verte, des autres espaces disponibles et de la présence du Rhône et de son confluent, pour aménager progressivement un vaste parc de loisirs et de détente de près de 100 hectares.



LE QUARTIER CENTRAL : UN NOUVEAU PÔLE D'ANIMATION

Sur un terrain de 7 hectares libérés depuis le départ des Abattoirs, c'est un véritable "morceau de Ville" qui est en train de naître et qui s'intégrera au quartier de part et d'autre de l'avenue Debourg et de la rue Marcel Mérieux, véritable pôle de services, d'animations et de rencontres.

L'organisation du QUARTIER CENTRAL se caractérise par des constructions en îlots structurés par des voies d'accès qui seront créées en prolongeant les rues existantes. Son originalité est marquée par une imbrication des différentes fonctions économiques, de la vie d'un quartier : logements, activités professionnelles, commerces, services publics et de loisirs.

DES PRESTATIONS A L'ECHELLE DE LA CITÉ :

Si l'objectif de l'aménagement du Quartier Central est de donner à GERLAND une entité propre, il s'agit aussi de créer un pôle de services et d'équipements dont l'attrait dépassera les limites du quartier. Les habitants du Sud-Est de Lyon seront également

très concernés par ce nouveau centre urbain.

A l'intérieur du canevas des voies nouvelles, de nombreux passages publics pour les piétons sont réservés en pied d'immeubles. Ils favoriseront des liaisons protégées et des accès usuels aux lieux d'animations concentrés sur l'Axe Central, la rue Marcel Mérieux, et la rue Monod.

En effet, ici, les rez-de-chaussées d'immeubles seront réservés à des petits commerces ainsi qu'à divers équipements sociaux et administratifs (salles de réunion pour les associations, groupes et familles, locaux pédagogiques, salles d'activités pour les jeunes, une nouvelle poste, une halte Garderie, une crèche).

D'autres équipements publics nécessitant une construction propre viendront compléter les programmes de logements et de bureaux : une bibliothèque-médiathèque, un amphithéâtre de 600 places des écoles municipales de musique, dessin, arts plastiques, etc...

PROCEDURE

Zone d'Aménagement Concerté votée à l'unanimité en Juin 1982 par le Conseil Municipal et le Conseil de la Communauté Urbaine de Lyon. Menée en Régie Directe c'est-à-dire sous l'entière responsabilité de la Ville et de la Communauté Urbaine de Lyon avec leurs services techniques et administratifs.



UN PROGRAMME A L'ECHELLE DU QUARTIER

600 logements environ avec des parkings privatifs en sous-sol d'immeubles.

3000 m² de locaux commerciaux en pied d'immeubles
9000 m² de bureaux plus de 3000 m² d'équipements publics.

Un nouveau centre d'information pour l'Aménagement de GERLAND

Pour tout savoir sur les aménagements en cours, et futurs, un nouveau centre d'information est ouvert, 232, rue Marcel Mérieux dans un des pavillons d'entrée des anciens abattoirs, réhabilité à cet effet. Tous les projets en cours de réalisation et les maquettes y sont exposés. Outre l'accueil des visiteurs, ces locaux offrent également une salle de réunion et des salles de travail pour le suivi des travaux de la ZAC.



N'hésitez pas à venir vous renseigner sur place, du lundi au vendredi de 14 h à 18 h.
Tél. : 869.57.20

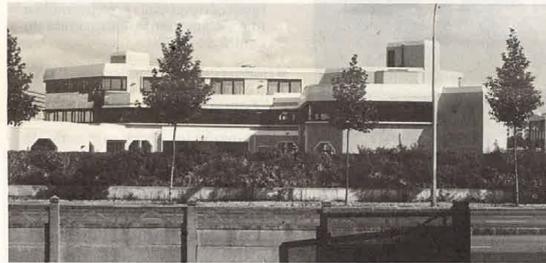
"Normale Sup" : C'est parti!

Les travaux préparatoires à la construction de l'Ecole Normale Supérieure de LYON ont commencé depuis le 30 Octobre 1984.

5 mois de chantier doivent préparer le début de cette grande réalisation qui sera déjà opérationnelle à l'Automne 1987.

Mais en attendant, rendez-vous en Février 1985, pour la pose de la première pierre!

Pour les donneurs de sang, un nouveau centre de Transfusion Sanguine à Gerland.



Depuis le 5 septembre 1983, le CRTS, 1 et 3 rue du Vercors à Gerland (858.00.35) reçoit tous les donneurs de sang dans un bâtiment élégant et fonctionnel qui ne doit en rien faire regretter son installation précédente à l'Hôtel-Dieu : 16 couchettes réparties en 2 salles au rez-de-chaussée accueillent les donneurs qui disposent dorénavant de leur propre parc à voitures.

Outre les activités de prélèvements sanguins, le bâtiment abrite des laboratoires de recherche biologique liée aux greffes et à la conservation des cellules par le froid et sert aussi de base aux équipes mobiles.

Une originalité : une grande bibliothèque scientifique ouvre ses baies, au 1^{er} étage, sur la célèbre Halle Tony Garnier et est accessible à tous ceux qui en expriment le désir.

Aujourd'hui donc, au cœur du Technopôle de Gerland, le CRTS prend un nouvel essor et son objectif est bien d'étendre ses compétences dans la recherche biologique et de participer à son développement en collaboration avec ses actuels ou futurs voisins : IFFA Mérieux, Laboratoire de Pathologie Bovine, Institut Pasteur et l'Ecole Normale Supérieure.

Et pour très bientôt une amélioration de la desserte en transports en commun à partir de la ligne 13/18.

Sur le Parc d'activité de l'Artillerie. Un miniparc-techniparc.

6.131 m² de bureaux et de locaux d'activités vont être réalisés sur le Parc d'artillerie par le groupe Michel Ferrier/Entreprise.

Cet ensemble d'une architecture et d'une conception soignées s'ouvrira largement sur le quartier le long des rues Challemeil Lacour et St. Jean de Dieu :

Pour cette réalisation, deux types de produits seront offerts :

- "Le Miniparc" regroupera 5 petits immeubles en R + 1 de 760 m²

chacun, dans un environnement de verdure et ouverts à des activités de haut niveau.

L'organisation intérieure est très souple, et peut s'adapter aussi bien à des bureaux, des laboratoires ou des petits ateliers de montage. Les locaux sont livrés équipés, moquetés et prêts à cloisonner.

- "Le Techniparc" regroupera 3 petits immeubles mixant 260 m² de bureaux en R + 1 et 10 lots pour activités de 160 m² chacun en rez-de-chaussée avec une hauteur sous plafond de 3,20 m.

Il accueillera des activités qui nécessitent des bureaux et des ateliers ou

Le groupe HOSPAL leader dans le secteur de l'hémodialyse s'installe à GERLAND

Le Groupe HOSPAL vient d'ouvrir les portes des nouveaux locaux de sa filiale commerciale française, à GERLAND, au 188 avenue Jean-Jaurès, dans les bâtiments mis à disposition par les MAGASINS GENERAUX et dont les façades ont retrouvé un air de jeunesse et de grande qualité architecturale.

Issu de l'association de deux grands noms de la Recherche Pharmaceutique : RHONE-POULENC et les Laboratoires SANDOZ, le Groupe HOSPAL, fort de sa technologie avancée occupe une place prépondérante dans le domaine de la recherche, de la fabrication et de la distribution de matériel biomédical et plus particulièrement dans le secteur de l'hémodialyse pour lequel il est leader sur le Marché français.

Ses moyens de recherche sont rassemblés sur la région lyonnaise, une partie dans les laboratoires de RHONE-POULENC et d'autre part sur le site de MEYZIEU où se trouve également l'unité de fabrication qui emploie 620 personnes et exporte 70 % de sa production dans plus de 15 pays.

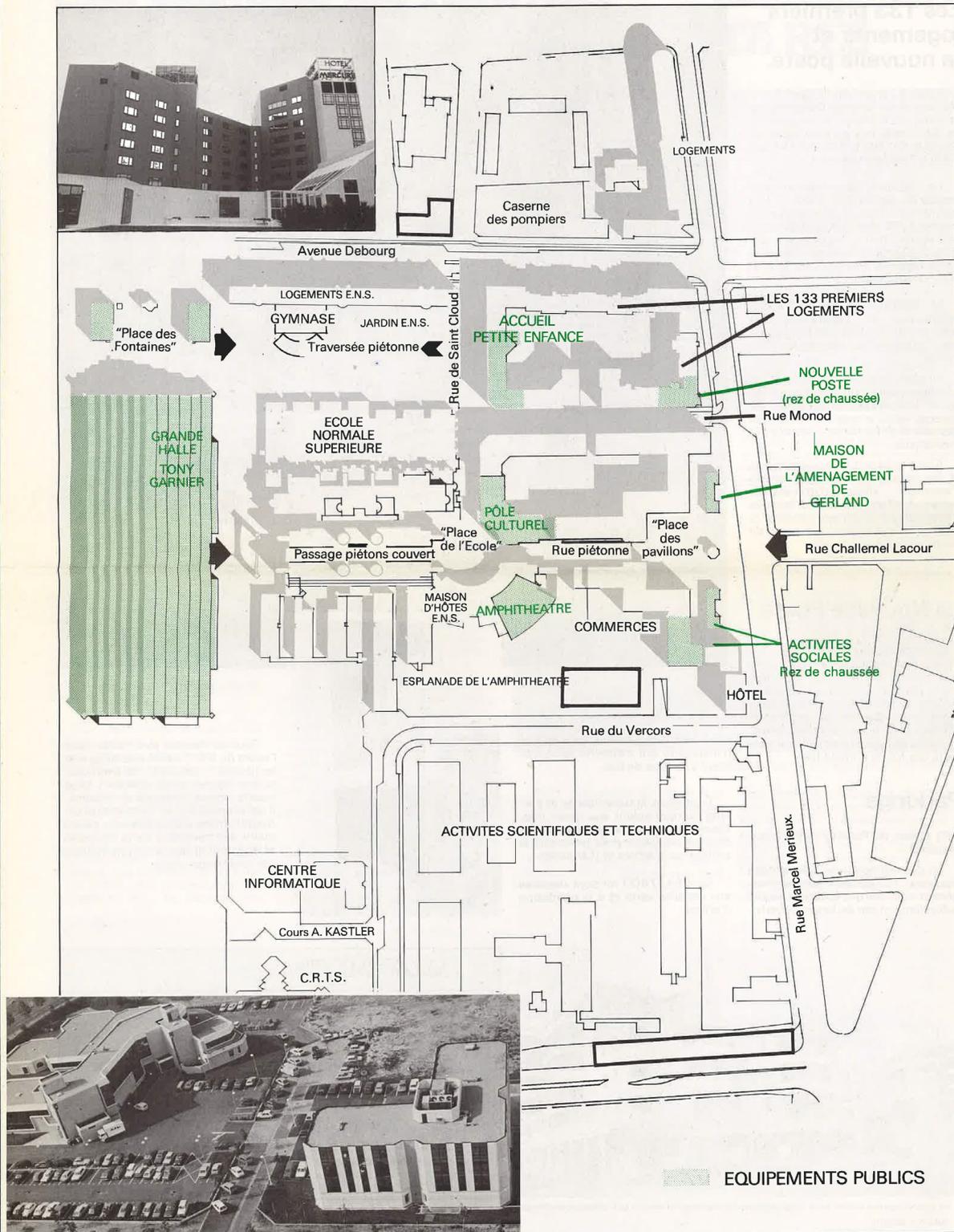
A GERLAND, avec la Société HOSPAL, 2 600 m² de haute technologie viennent encore confirmer le développement du nouveau Pôle Scientifique Lyonnais.

du stockage. L'organisation permet de séparer les accès clients et les aires de livraison et de manœuvres liées à l'activité.

La conception intérieure très souple permet un mixage aisé des fonctions de l'activité.

Ces produits sont mis à disposition en location avec la possibilité d'une installation "sur mesure" à partir de 80 m² pour les bureaux, et de 160 m² pour les locaux d'activité.

ORGANISATION DU QUARTIER CENTRAL ET LOCALISATION DES EQUIPEMENTS PUBLICS.



LOGEMENTS

Les 133 premiers logements et la nouvelle poste.

Situé à l'angle de la rue Marcel Mérieux et de l'avenue Debourg, sur un terrain de 6.590 m², le programme de logements mis en œuvre par les Sociétés RHONE LOGIS et l'AVENIR IMMOBILIER sort de terre.

Les premiers travaux ayant commencé en Septembre 1983, il faut maintenant attendre le premier trimestre 1985 pour que les premières clés soient données aux futurs habitants de ce programme, qui marque le démarrage des chantiers sur la ZAC du Quartier Central.

M. BORREL et M. PROVOST, architectes de l'opération, ont ardemment travaillé sur l'organisation, l'aspect et les abords des bâtiments.

En effet, le jeu des retraits et les passages piétons qui donnent sur les cours intérieures, aménagées en espaces verts, rompent la monotonie des rues et en font un lieu propice à la promenade.

A l'est et au sud, les appartements et les locaux communs (montées d'escaliers, allées d'immeubles, paliers...) offrent de vastes façades vitrées faisant largement pénétrer la lumière et permettant de créer de véritables jardins intérieurs.

La Nouvelle Poste

Le bureau de poste actuel qui fait l'angle de l'avenue Debourg et de la rue Marcel Mérieux est transféré 50 m. plus au sud, sur une surface de 500 m² en rez-de-chaussée de bâtiment, à l'angle de la rue Marcel Mérieux et de la rue Jacques Monod, qui sera créée pour une meilleure desserte des futurs immeubles.

Parkings

163 places de Parking seront aussi réalisées.

Ici, des solutions originales ont été trouvées : 132 places seront aménagées en sous-sol qui, éclairé et ventilé naturellement par de larges ouvertures



res à l'air libre, élimine le sentiment d'insécurité qui s'attache généralement à ce type de lieu.

En surface, la superficie de ce parking correspondant aux cours intérieures sera recouverte d'une couche de terre suffisante pour permettre la croissance d'arbres et d'arbustes.

En effet, 7 400 m² sont destinés aux espaces verts et à la plantation d'arbres.



Tous les réseaux sont traités dans l'esprit du XXI^{ème} siècle scientifique et technique : câblage, télématique, couloir souterrain de réseaux (situé sous le trottoir aménagé en arcades, il est accessible pour l'entretien et les modifications ultérieures sans avoir à ouvrir des tranchées sur la chaussée et les trottoirs), desserte systématique par chauffage urbain.



... de vastes façades vitrées pour faire largement pénétrer la lumière et qui créent de véritables jardins intérieurs.

133 LOGEMENTS

133 logements dont 46 en accession
87 en location

Du 2 au 5 pièces,

En rez-de-chaussée : 554 m² de commerces
rues Marcel Mérieux et Monod
386 m² de locaux divers.
500 m² pour la nouvelle poste.

La hauteur des bâtiments ne dépasse pas 5 niveaux
sur rez-de-chaussée.

LES BERGES DU RHÔNE : UN JARDIN PUBLIC DE 2 HECTARES



"C'est ici Gerland"... "C'est ici Lyon". Face au confluent du Rhône et de la Saône, que l'on arrive par l'avenue Leclerc ou par l'Autoroute du Sud, notre regard est attiré par des berges où une magnifique tête de lion, symbole de la Capitale Rhodanienne, surgit au milieu d'espaces verts agencés à partir des immeubles modernes du quartier de Gerland.

L'enjeu de cet équipement en bordure de fleuve est double : offrir aux habitants du quartier un espace vert, vaste et de qualité, et également rayonner sur tout le secteur sud-est de Lyon ainsi que préfigurer le très important ensemble que constitueront dans quelques années le Parc Urbain Sud et le complexe sportif de Gerland.

Pour créer l'envie et assurer les permanences de la fréquentation, les aménagements réalisés sur le site offrent des espaces diversifiés où chacun pourra trouver une aire de détente et de promenade. Une succession d'espaces intimes, de vastes "prairies" et de lieux d'animation liés notamment au fleuve satisferont le plus large public ou des utilisateurs plus spécifiques, qu'il s'agisse des pêcheurs, des amateurs de solitude et de calme, des congressistes en "récréation" etc... La clientèle des

hôtels, le personnel des sièges sociaux, les habitants des nouveaux logements et la population traditionnelle du quartier trouveront ici un lieu de rencontre original.

Ouvert sur le quartier, ce parc sera accessible principalement par un axe piétonnier, "l'allée au Rhône" qui le traverse jusqu'à la grande fontaine.

Monumentale par ses jeux de bassins d'altitudes différentes, cette fontaine, visible depuis l'avenue Leclerc, rappelle au cœur même de la végétation la présence du Rhône et forme une véritable petite "oasis" où les visiteurs seront charmés par le bruit des chutes d'eau.

Une promenade au bord du Rhône : sous la crinière d'une monumentale tête de Lion, les piétons et les cyclistes pourront amorcer leur promenade le long du Rhône où l'activité nautique trouve son essor dans la halte fluviale, et à l'abri des pentes engazonnées, toutes bordées d'arbres.

Lyon Ville Fluviale

L'aménagement du Jardin Public de 2 hectares, sur les bords du Rhône au Nord du Pont Pasteur est la première action engagée par la Ville de Lyon, pour la reconquête des berges et des rives du Rhône et de la Saône,

comme l'avait annoncé M. Francisque Collomb alors qu'il présentait la Commission "Lyon Ville Fluviale" pendant sa conférence de presse du 27.3.81.

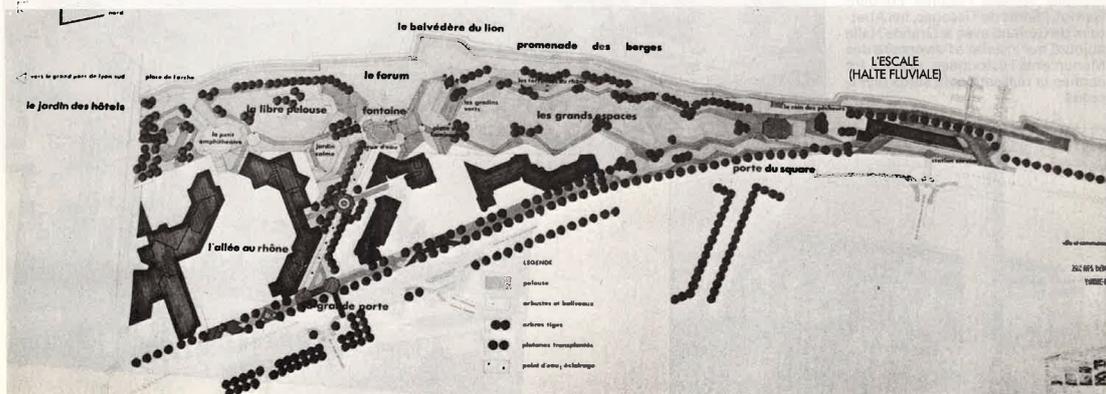
Redonner l'usage des bords de fleuve aux habitants des quartiers traversés, ici les 7^e, 3^e et 6^e arrondissements ; Assurer une liaison, notamment pour les cyclistes, entre le futur



Les hôtels vus de la place Antonin PERRIN.

Cette reconquête du fleuve et la mise en valeur des plans d'eau visent notamment, sur la rive Gauche du Rhône l'aménagement de 4,7 km de rives et environ 10 hectares de bordsports compris entre le Pont du Maréchal de Lattre de Tassigny et le Pont Pasteur.

Parc Urbain Sud à Gerland et le Parc de la Tête d'Or, et recréer le paysage des berges au gré des opportunités qui se présenteront (jardin public de Gerland et plus tard, au Pont de la Guillotière à l'emplacement de la Fosse aux Ours après les travaux), sont quelques uns des principaux objectifs fixés.



DES AMENAGEMENTS EN REGIE DIRECTE

Le rôle important de la Région dans l'aménagement de Gerland.

La réalisation de l'aménagement de Gerland répond à un projet global de mise en valeur de l'ensemble du quartier pour les dix prochaines années, notamment autour de l'implantation de l'École Normale Supérieure pour laquelle participe financièrement le Conseil Régional, sous la présidence et l'impulsion de M. Charles Béraudier.

Une charte d'aménagement.

En approuvant un tel projet, le Conseil Municipal et le Conseil de la Communauté Urbaine de Lyon ont aussi décidé de mener sa réalisation en Régie Directe c'est à dire sous leur entière responsabilité.

Ainsi tout ce qui se fait et se fera à Gerland est important pour ceux qui, élus et techniciens sont chargés de le mener à terme. Des moyens adaptés à l'échelle du projet ont été mis en œuvre notamment aux niveaux opérationnel et foncier. Un examen systématique des transactions permet d'acquiescer progressivement les terrains qui serviront aux futurs aménagements et de ne pas risquer l'avenir

en évitant le développement d'une trop grande spéculation foncière autour des investissements collectifs.

Les élus ont décidé de mettre en œuvre une "charte d'aménagement" rassemblant des objectifs clairement affirmés et permettant à l'initiative privée de se développer et de s'intégrer au développement du quartier. C'est l'une des raisons pour lesquelles les opérations sont limitées dans le temps et dans l'espace. Vite réalisées, elles permettront aux habitants de Gerland de retrouver un environnement agréable en leur apportant de nombreux services.

Le groupe de direction.

Le groupe de direction est responsable de ces objectifs, du plan général du quartier et du bon déroulement de l'opération.

Il se réunit sous l'autorité de M. Francisque Collomb, Maire de Lyon et Président de la Communauté Urbaine de Lyon, et de M. Jacques Moulinier adjoint au maire de Lyon, chargé de coordonner l'opération de Gerland.

Il comprend: MM. Béraudier, Rigaud, Fulchiron, Salles, Bonnet, Genety, Pitiot, élus municipaux et communautaires ainsi que M. le Rec-

teur d'Académie et les fonctionnaires et techniciens de la COURLY et de la Ville, de la CCI et de la DDE.

L'équipe opérationnelle.

Pour coordonner toutes les actions

et favoriser les concertations entre tous les interlocuteurs de l'aménagement, une équipe restreinte de fonctionnaires et techniciens de la Communauté Urbaine de Lyon suit quotidiennement tous les dossiers en cours.



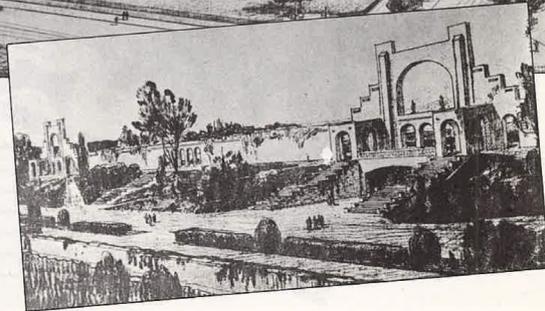
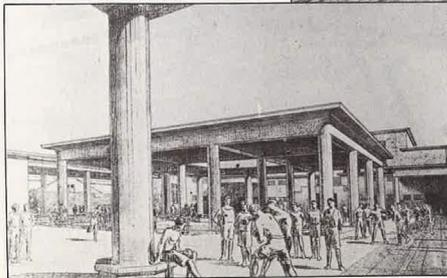
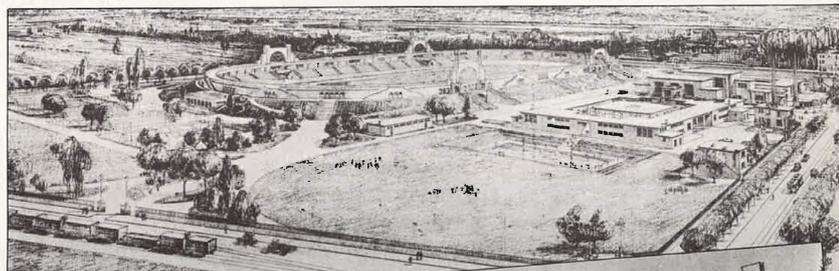
M. Francisque Collomb en compagnie de Charles Béraudier et Jacques Moulinier, constate les premières réalisations du Quartier Central.

GERLAND

historique

1913: TONY GARNIER construit le stade de Gerland

C'est au célèbre architecte Tony Garnier que Lyon doit de grandes réalisations comme l'hôpital Edouard Herriot, l'École de Tissages, les Abattoirs de Gerland avec la Grande Halle aujourd'hui inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques, et à qui fut confiée la réalisation du stade olympique.



GERLAND

économique
et de loisirs

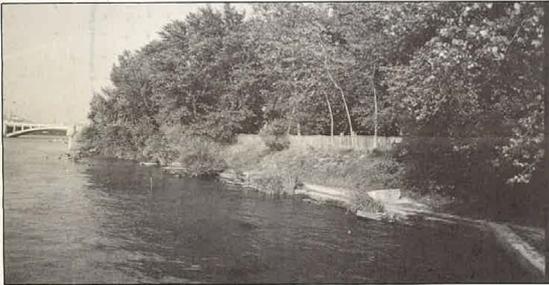
1984 : Grand centre sportif lyonnais, Gerland diversifie et développe encore ses équipements.

Grand centre sportif lyonnais, Gerland offre de nombreux stades et terrains de sports en plein air ou couverts. Tous les sports individuels ou collectifs peuvent être pratiqués (en dehors des structures scolaires).

Réaménagé pour accueillir la demi-finale du championnat d'Europe de foot-ball, le stade de Gerland dispose désormais de 50.000 places et offre des équipements sportifs adaptés aux exigences de la compétition à haut niveau. Seule la piste d'athlétisme a été supprimée.

L'ensemble sportif de Gerland comprend : 3 gymnases, 4 établissements et salles spécialisées, 2 piscines, 22 courts de tennis.

Avec l'aménagement du quartier de Gerland, ces équipements vont s'intégrer dans le futur Parc Urbain Sud, vaste complexe de 80 hectares entièrement réservé aux sports et aux loisirs liés notamment à l'eau.



Au sud du pont Pasteur, les berges du Rhône bientôt accessibles aux promeneurs.

Ce parc, dont les dimensions et la forme ne sont pas sans rappeler le Parc de la Tête d'Or, s'étend du nord au sud, à partir du pont Pasteur et englobe, outre la plaine de jeux, les berges du Rhône et les terrains au confluent du Rhône et de la Saône. Le parc Urbain Sud devrait être achevé dans une quinzaine d'années. Mais il sera ouvert au public par tranches successives, au fur et à mesure des réalisations. La première tranche concerne le jardin de la ZAC des "Berges du Rhône". Elle offrira un espace de promenades en bord de fleuve et une halte fluviale pour les bateaux de tourisme.

Cette nouvelle vocation de navigation fluviale pourrait être complétée ultérieurement par la réalisation d'un port de plaisance et par la création d'équipements de loisirs nautiques.

Enfin, à terme, une piste cyclable longeant le Rhône, permettra aux sportifs de relier Gerland au parc de Miribel Jonage.

En attendant que ce parc ne devienne le domaine privilégié des sportifs, promeneurs et amateurs de nature et de loisirs nautiques, "si vous voulez garder la forme", n'hésitez pas

à vous renseigner sur les possibilités qui vous sont d'ores et déjà offertes.

UNE ASSOCIATION POUR LE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE DU 7^{ème} ARRONDISSEMENT

Créée pour rassembler chefs d'entreprises et élus d'arrondissement et présidée par M. Fulchiron, Maire du 7^{ème} arrondissement, cette association a pour vocation l'étude collective des problèmes économiques, d'emploi et de sécurité qui se posent actuellement. Au cours d'une première réunion en Juin 1984, M. Fulchiron, assisté de M. Moulinier, a présenté le Plan d'Occupation des Sols de la Guillotière en pleine rénovation, et de Gerland en pleine évolution urbanistique.

Lès thèmes abordés ont été le remodelage du tissu urbain, la création de différents centres d'activités, le développement des transports en commun et l'installation de l'Ecole Normale Supérieure Scientifique de Lyon. Parallèlement, une permanence d'accueil, d'information et d'orientation (la PAIO) est à la disposition des jeunes de 16 à 18 ans pour leur permettre une insertion sociale et professionnelle au moyen de stages en entreprises.

Le 3 Décembre, sous l'initiative de M. Fulchiron eut lieu le premier déjeuner-débat présidé par M. Francisque



Collomb, sénateur-maire et lui-même chef d'entreprise dans le 7^{ème} arrondissement.

Le thème du débat "un maire industriel parle aux chefs d'entreprises de leur avenir à Lyon."

Devant le succès remporté par cette initiative (180 personnes étaient présentes) d'autres débats seront organisés, tous animés par plusieurs personnalités dont les chefs d'entreprises du 7^{ème} arrondissement eux-mêmes.

PLEIN-AIR

Ballons ronds, Ballons ovales, athlétisme, gymnastique, hockey :

- Stade municipal, avenue Jean Jaurès - 872.63.93
- Plaine de jeux, 405 avenue Jean Jaurès - 872.91.16
- Stades Vologe I et Vologe II, avenue T. Garnier
- Les Channées, 60, rue Félix Brun - 858.17.52
- Terrain de Basket-ball, rue Grande Famille

EN SALLE

Volley, Basket et Hand-ball :

- Palais des sports 350, avenue Jean Jaurès - 872.62.02
- CES Gabriel Rosset, 76, rue Chalmel Lacour

Poids-haltères, gymnastique, lutte, escrime

- Palais des sports, 350 avenue Jean Jaurès - 872.62.02

Dojo, judo, musculation

- Centre des sports nautiques, rue Louis Broussas - 872.63.46

BOULES

- Stade Municipal, 3 jeux, av. Jean Jaurès - 872.63.93

TENNIS

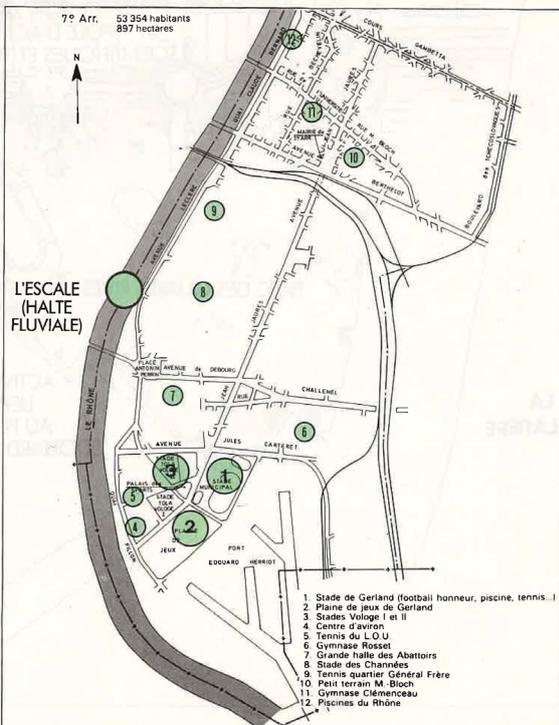
- Stade Municipal (16 courts) av. Jean Jaurès - 872.63.93
- Plaine de jeux (6 courts), av. Jean Jaurès - 872.91.16
- L.O.U. (16 courts), 3, quai Fillon - 858.08.57

PISCINES D'ETE

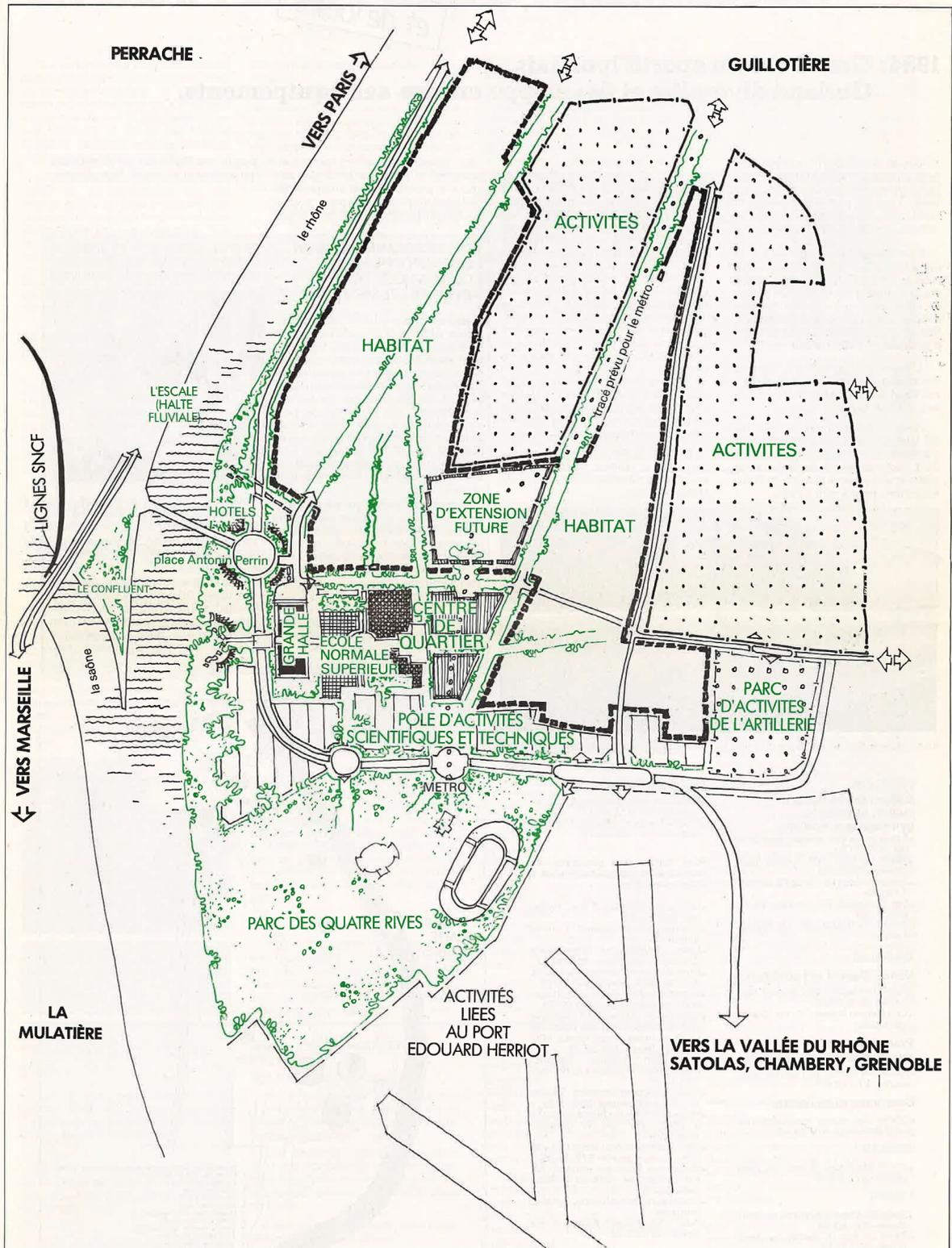
- Bassin nautique de Gerland, 349, av. Jean Jaurès - 872.66.17
- Piscine Benjamin Delessert, 145, av. Jean Jaurès - 872.86.77

Pour toutes ces pratiques, de nombreuses associations sont à votre disposition :

- Olympique Lyonnais, 3, rue L. Broussas - 858.64.22
- Football Club de Gerland, 7, rue A. Bollier
- Lyon Olympique Universitaire (L.O.U.), 3, quai Fillon - 858.08.57
- Comité régional olympique sportif, 405, av. Jean Jaurès - 861.27.76
- Comité sportif olympique du Rhône, 405, av. Jean Jaurès - 861.27.76
- Association nationale des membres du Mérite Sportif et des Médailleurs de la Jeunesse et des sports, 405, av. Jean Jaurès - 861.27.76
- Association Laïque Gerland-Mouche, 64, rue Victor Lagrange - 869.49.51
- Club Omnisport Lyonnais, Section Tir, 107, av. Debourg - 869.12.88
- Association des Archers de Lyon (Tir à l'Arc), 75, rue de Gerland - 872.18.04
- Amicale Boules des Câbles de Lyon, 198, av. Jean Jaurès - 872.37.09
- Olympique Pétanque Gerland, 64, rue de Gerland - Café de la Place Jean Jaurès
- Sauveteurs de la Mouche, 3, rue L. Broussas
- Judo Club, Maison Ravier, 7, rue Ravier - 872.03.44



PRINCIPES D'AMENAGEMENT DU QUARTIER DE GERLAND



JOURNAL DE L'AMENAGEMENT DE GERLAND

Directeur de la publication : Francisque Collomb.

Courly Maison de l'aménagement du quartier de Gerland 232 rue M. Mérieux 69007 LYON. Tél. 869.57.20

3. Article de presse sur ma recherche en 2020 (Le Progrès)

Mardi 7 juillet 2020

ACTU LYON | 19

LYON 7E Environnement

Recherche participants pour une enquête sur la canicule à Gerland

Une enquête lancée par le laboratoire Aménagement économie transport vise à terme, à repenser la ville et ses usages en prenant compte des températures estivales de plus en plus chaudes.

Vous habitez le quartier de Gerland ? Vous êtes adepte de la marche en ville ? Cette enquête est pour vous. Lancée par le laboratoire Aménagement économie transports basé à l'ENTE (École nationale des travaux publics de l'État), elle vise à recueillir « les paroles et avis de celles et ceux qui fréquentent la rue lors de vagues de chaleur, pour mieux comprendre comment ils y font face ».

Réalisée dans la partie nord du quartier de Gerland, un secteur assez den-

se, cette enquête se déroule tout le mois de juillet. Les promoteurs du projet recherchent activement des participants.

L'objectif ?

Engager une recherche sur la canicule et les déplacements à pied dans ce quartier autrefois industriel qui a vu, en une décennie, se multiplier les projets d'immeubles hauts. Et qui pourraient être confrontés, en dépit d'un certain nombre d'espaces verts qui s'y aménagent, au problème des îlots de chaleur urbain.

Des vagues de chaleur en période estivale ?

« En ville, ce phénomène va s'accroître encore plus rapidement qu'ailleurs, indique Hugo Montero, anthropologue et docteur. Il est en conséquence nécessaire de penser la ville et ses usages en prenant compte des températures estivales de plus en plus étouffantes ».

Pour y participer, aller sur hugo.montero@entpe.fr ou sur **06 33 15 20 10** (les échanges prennent au maximum deux heures).



L'enquête est menée dans le nord du quartier de Gerland.

Photo Progrès/Joël PHILIPPON

Ça bouge TRANSPORTS



Piétons.

Une étude pour observer les comportements en vague de chaleur

Les transports et la mobilité, c'est aussi les piétons. Or, en ce moment, avec des températures de 30 à 35 degrés, certains lieux deviennent pénibles à arpenter. C'est ce que se propose d'étudier Hugo Montero, étudiant en anthropologie à l'ENTPE, École nationale des travaux publics de l'État à Lyon. Jusqu'à fin août, il va équiper une vingtaine d'habitants du quartier de Gerland avec une caméra à 360 degrés et un micro, afin d'enregistrer un de leurs déplacements quotidiens d'un maximum de quinze minutes et par au moins 30 degrés. L'objectif de ce suivi des citoyens du Bon Lait et des Girondins (Lyon 7^e) est de compléter le travail « *de mes collègues qui fonctionnent à partir de données, qui mesurent et cartographient, un travail « surplombant » auquel il manquait d'aller demander aux gens ce qu'ils vivent et ressentent* ». Une fois ces parcours enregistrés, Hugo Montero récupérera son et images pour les intégrer dans un casque de réalité virtuelle. Il pourra ainsi

à loisir revivre le trajet des volontaires et recueillir leurs commentaires et explications sur les choix de trajet qu'ils ont effectué face aux îlots de chaleur.

L'étude ne s'affranchit toutefois pas du contexte urbanistique. « *J'ai choisi ce quartier car il est nouveau, en construction. D'anciennes usines rasées ont été remplacées par des logements et du tertiaire, ce qui laisse penser que les aménageurs avaient les mains libres. Il s'agit donc de voir comment les gens s'adaptent au bâti, et si ce qui a été envisagé est confirmé par l'usage que les habitants en font* ». Hugo Montero est donc également en dialogue avec les aménageurs, la Serl (Société d'équipement et d'aménagement du Rhône et de Lyon) comme la Mission Gerland, à qui il compte bien faire remonter les retours des Lyonnais.

Cette étude devrait se prolonger à Madrid, une ville encore plus chaude que Lyon dans un quartier qui sera déterminé au mois de septembre prochain. **DAVID GOSSART**

« *Il s'agit de voir comment les gens s'adaptent au bâti, et si ce qui a été envisagé est confirmé par l'usage que les habitants en font* », explique Hugo Montero.

Enquête canicule : à Gerland, les habitants marchent à l'ombre



Anthropologue, Hugo Montero réalise l'enquête cet été auprès des habitants du quartier des Girondins, encore en plein chantier. Photo Progrès/Aline DURET

Anthropologue et doctorant, Hugo Montero lance une recherche sur la canicule et les déplacements à pied à Gerland. L'idée : recueillir les avis de ceux qui se déplacent dans des quartiers très denses lors des vagues de chaleur pour mieux comprendre comment ils y font face.

Trente-deux degrés à l'ombre, ce mardi 21 juillet... ça commence à chauffer à Lyon. Ce n'est pas la canicule, mais quand même, on est au-dessus des normales habituellement constatées à cette période de l'année. Parlons plutôt de « vague de chaleur », indique Hugo Montero. Et ça lui va bien. Anthropologue et doctorant à l'ENTPE (École nationale des travaux publics de l'État), il vient tout juste de lancer une recherche sur la canicule à Gerland.

Et plus exactement dans ces nouveaux quartiers qui sortent de terre, en lieu et place des anciennes usines. Un terrain de jeu idéal pour ce chercheur qui a choisi d'enquêter ou plutôt de recueillir les avis des habitants ou des usagers qui fréquentent assidûment les rues et les places des secteurs Bon-Lait et Girondins, aux périodes les plus chaudes de l'année.

Emprunter le chemin le plus supportable, quitte à faire des détours

Ce sont des marcheurs qui sont sollicités. Ceux qui traversent les rues du quartier pour rejoindre leur travail ou leur moyen de déplacement. À ce jour, une dizaine d'entre eux a répondu à

l'appel du chercheur. Leur mission ? Parcourir leur itinéraire habituel, entre 10 et 15 minutes pas plus, équipé d'une caméra.

Puis, participer à un entretien d'une heure trente à deux heures pour exprimer leur choix, leur ressenti, leur point de vue sur ce trajet qu'ils font quotidiennement. Pour dire comment ils se débrouillent pour rendre leur marche plus agréable. D'autant plus que les périodes de chaleur en ville, sont « de plus en plus longues et de plus en plus fréquentes ». Leurs avis comptent et sont précieux.

Et les premiers retours sont surprenants ou plutôt d'une extrême logique. Lorsque les températures grimpent, le piéton

n'emprunte plus forcément le chemin le plus court, mais le plus confortable ou plus exactement le plus supportable. « Je me rends compte, poursuit le chercheur, qu'il y a une stratégie mise en œuvre et adaptée à chaque déplacement ». L'équipement, eau ou casquette, est important dès le départ. Les horaires aussi. Pas de marche en journée, mais le matin tôt ou le soir tard.

Marcher là où la voiture n'y est pas

Certains disent utiliser des chemins de traverse, passer par des cours d'immeubles plantées, (quand elles ne sont pas fermées) marcher là où la voiture

n'y est pas, là où « on est un peu plus au vert ». « D'où l'utilité des arbres, pour faire de l'ombre et pour rafraîchir l'air, rappelle Hugo Montero. Regardez le boulevard Yves-Farge, avec ses voies de circulation dédiées aux voitures, pas spécialement agréable pour le piéton. Eh bien, il est très utilisé par les marcheurs, car il est bordé de platanes. »

Au risque d'enfoncer des portes ouvertes, si se demande bien pour quelles raisons certaines rues entières sont créées sans l'ombre d'un arbre, ou presque...

Aline DURET

Pour participer à l'enquête : aller sur hugo.montero@entpe.fr ou au 06 33 15 20 10.

À Lyon en 2050, la température sera la même qu'à Madrid

L'enquête est menée actuellement à Gerland, au cœur de la zone d'aménagement concerté des Girondins, par Hugo Montero. Anthropologue et doctorant, il espère, au final, recueillir les avis d'une vingtaine de personnes d'ici à la fin du mois d'août. Lui qui a fait une partie de ses études en Suède, en Slovaquie et au Danemark, a choisi de préparer une thèse sur la question des îlots de chaleur urbains. Son titre : *Marcher la ville en surchauffe*.

Ce travail est réalisé sur trois ans. Et l'été prochain, il sera en Espagne. « Je vais aller faire la même chose à Madrid, puisque selon les données du plan climat de la Métropole, nous aurons à Lyon en 2050, les températures actuelles de la capitale espagnole. Aujourd'hui, en gros, nous avons la température de Montpellier d'il y a vingt ans ». Ces changements demandent, donc, « un tas d'adaptation des personnes ». D'où l'observation réalisée à Madrid, là où « il fait déjà chaud ». Qu'est-ce qu'il se passe quand arrive une vague de chaleur ? Eux ont déjà un retour d'expérience, du recul là-dessus, avance le chercheur.

Une étude de plus sur la chaleur en ville ? Oui. Mais non. Car au-delà des classiques données et autres cartographies, ce travail est réalisé à partir du point de vue des gens, et ce qu'ils mettent en place pour vivre cette période-là. Ce qui est plus rare. L'idée est aussi d'alerter, de chercher des solutions, de penser la ville et ses usages en prenant (mieux) en compte les températures estivales.



Les Girondins, le nouveau quartier de Gerland et lieu de l'enquête.

Photo Progrès/Hugo MONTERO

6. Lutte contre les îlots de chaleur urbains
(Extrait) Métropole de Lyon

Les
Thématiques

GRAND LYON
communauté urbaine

Lutte contre les îlots de chaleur urbains

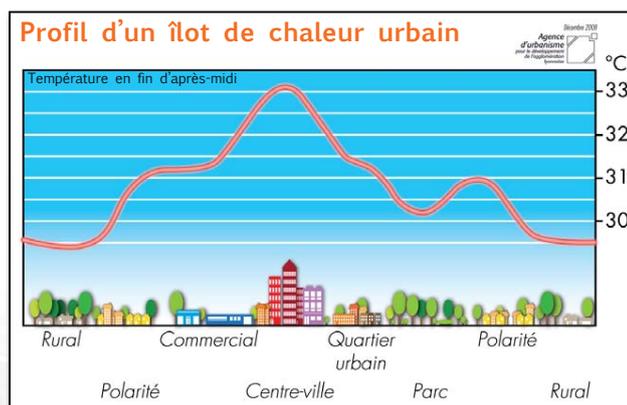
De nombreuses vagues de chaleur ont sévi en Europe au cours de ces 25 dernières années. Durant l'été 2003, ce type d'événement météorologique a atteint une ampleur exceptionnelle, entraînant une surmortalité estimée à près de 15 000 décès.

Les simulations réalisées par le Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC) montrent qu'en Europe notamment, en l'occurrence, l'intensité et la durée des vagues de chaleur vont très probablement augmenter dans la deuxième partie du 21ème siècle.

Les études épidémiologiques des vagues de chaleur ont révélé un **impact sanitaire plus élevé dans les villes** que dans leurs régions respectives, notamment sur les personnes âgées. Cette différence s'explique notamment par le phénomène d'îlots de chaleur urbains (ICU).

Le terme îlot de chaleur urbain (ICU) caractérise un **secteur urbanisé où les températures de l'air et des surfaces sont supérieures à celles de la périphérie rurale.**

Cette fiche s'attachera à qualifier les interventions possibles sur l'espace public pour réduire les ICU et notamment l'impact des matériaux, de la végétation et des surfaces perméables.



Facteurs favorisant l'apparition des ICU

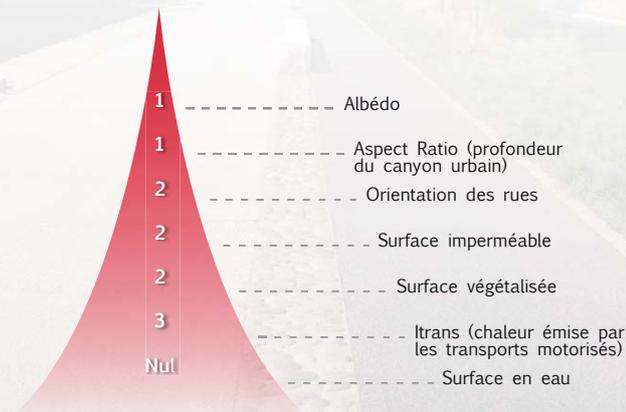
Les caractéristiques structurelles et morphologiques de la ville lui permettent de stocker et de piéger la chaleur issue du rayonnement solaire. Différents paramètres vont venir augmenter - ou diminuer - ces capacités de stockage et/ou de dispersion de la chaleur. On parlera ainsi de canyon urbain lorsque la configuration du lieu est fermée avec des bâtiments relativement hauts et proches.

(Sont notées en rouge, les interactions entre la composition urbaine, l'aménagement des espaces publics et les paramètres influençant les îlots de chaleur).

Phénomène microclimatique	Paramètres
Rétention de la chaleur	Propriétés radiatives et thermiques des matériaux (albédo) Géométrie des canyons urbains Exposition du relief au rayonnement solaire Exposition des canyons urbains et des façades au rayonnement solaire Absence d'ombrage Pollution atmosphérique
Perturbation de la dynamique des masses d'air	Topographie Géométrie des canyons urbains Rugosité du tissu urbain
Réduction de l'évapotranspiration	Imperméabilité des surfaces Rareté des masses d'eau Rareté de la végétation
Émission de chaleur par les activités anthropiques	Chaleur émise par les transports Chaleur émise par les bâtiments (hors industrie) Chaleur émise par l'industrie Chaleur émise par le métabolisme humain

Il est ainsi possible d'attribuer des rangs aux paramètres afin de les hiérarchiser. Le rang 1 correspond aux paramètres ayant l'influence la plus élevée sur les ICU et le rang 3 l'influence la plus faible.

Hiérarchisation des éléments influant sur l'augmentation des îlots de chaleur



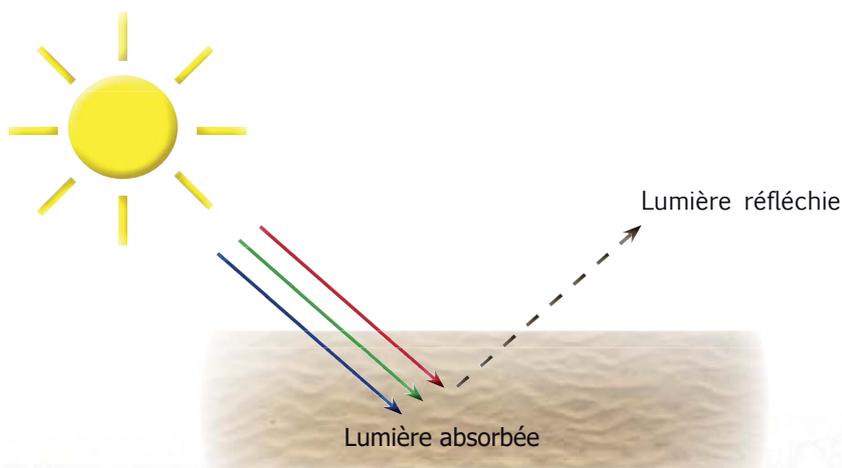
Le rang nul correspond à l'eau : une surface en eau est considérée comme provoquant à sa verticale un îlot de chaleur d'intensité nulle.



Qu'est-ce que l'Albédo pour les revêtements de sol ?

Les matériaux utilisés dans le revêtement des sols ont des propriétés optiques et thermiques favorisant la rétention de la chaleur par le tissu urbain. La journée, les propriétés optiques des matériaux gouvernent le stockage de la chaleur issue du rayonnement solaire direct. Ce processus va participer à l'augmentation de la température des surfaces et ainsi au phénomène d'ICU.

L'albédo correspond au pouvoir de réflexion d'une surface exposée à la lumière. C'est une grandeur sans dimension, comprise entre 0 (pour une surface absorbant la totalité de la lumière incidente : corps noir) et 1 (pour une surface réfléchissant la totalité de la lumière incidente). L'albédo typique des villes européennes et américaines est de 0,15 à 0,30. Aux latitudes des villes européennes et nord américaines, une augmentation de l'albédo moyen des villes de 0,20 à 0,45 permettrait de réduire la température jusqu'à 4°C les après-midi d'été.



Les matériaux de la ville présentent ainsi des émissivités, des conductivités thermiques et des capacités thermiques élevées.

Matériau	Couleur	Utilisation	Albédo retenu
Dalles, pavés	Gris clair-beige	Espaces publics	0,45
Bois	Marron-gris clair	Espaces publics	0,35
Béton	Gris	Espaces publics	0,25
Sol nu, terre	Brun	Surfaces naturelles	0,2
Béton bitumineux	Gris-noir	Espaces publics	0,15
Sable	Brun clair	Espaces publics	0,15
Béton revêtu	Gris-noir	Toits terrasse	0,1
Asphalte	Noir	Espace public	0,05
Enduits Superficiels	Noir	Espace public	0,05

Classe de matériaux et albédos correspondants

Réduction du phénomène des îlots de chaleur

La réduction des îlots de chaleur implique une meilleure organisation des zones urbaines et des transports et une modification de l'utilisation des terrains. Plus particulièrement dans l'organisation des zones urbaines, la réduction des ICU passe par un choix adapté du matériau, tout en favorisant la part du végétal et la part de surface perméable. Dans les zones densément urbanisées, l'espace public représente 50% de la surface occupée : l'impact de l'albedo de ces espaces sur l'albedo général de la ville est toujours très significatif.

○ Le choix des matériaux



Lyon 7ème - Av. T. Garnier



Vaulx en Velin - Pl. Gilbert Boissier

Une diminution de l'intensité des ICU est possible lorsqu'on a recours à des matériaux réfléchissants et/ou clairs, caractérisés par des albédos élevés.

Les revêtements des espaces publics, légèrement colorés, voire blancs, peuvent participer à l'augmentation des albédos et donc à la diminution des îlots de chaleur. Les matériaux clairs sont très intéressants pour diminuer les ICU mais ils présentent l'inconvénient de participer à l'éblouissement des usagers et aux possibles échaudures des arbres.

○ La végétation



Lyon 6ème - Berges du Rhône



Lyon 3ème - Parc Jacob Kaplan

La végétation, sous forme de banquettes plantées, de parc urbain, d'arbre isolé ou d'alignement, participe à la réduction des îlots de chaleur : les zones boisées urbaines sont 2 à 8°C plus fraîches que le reste de la ville. La plantation d'arbres d'alignement permet de réduire l'intensité des ICU concentrés au niveau des canyons urbains. Ils apportent de l'ombre et de la fraîcheur à l'espace public.

○ Les surfaces perméables



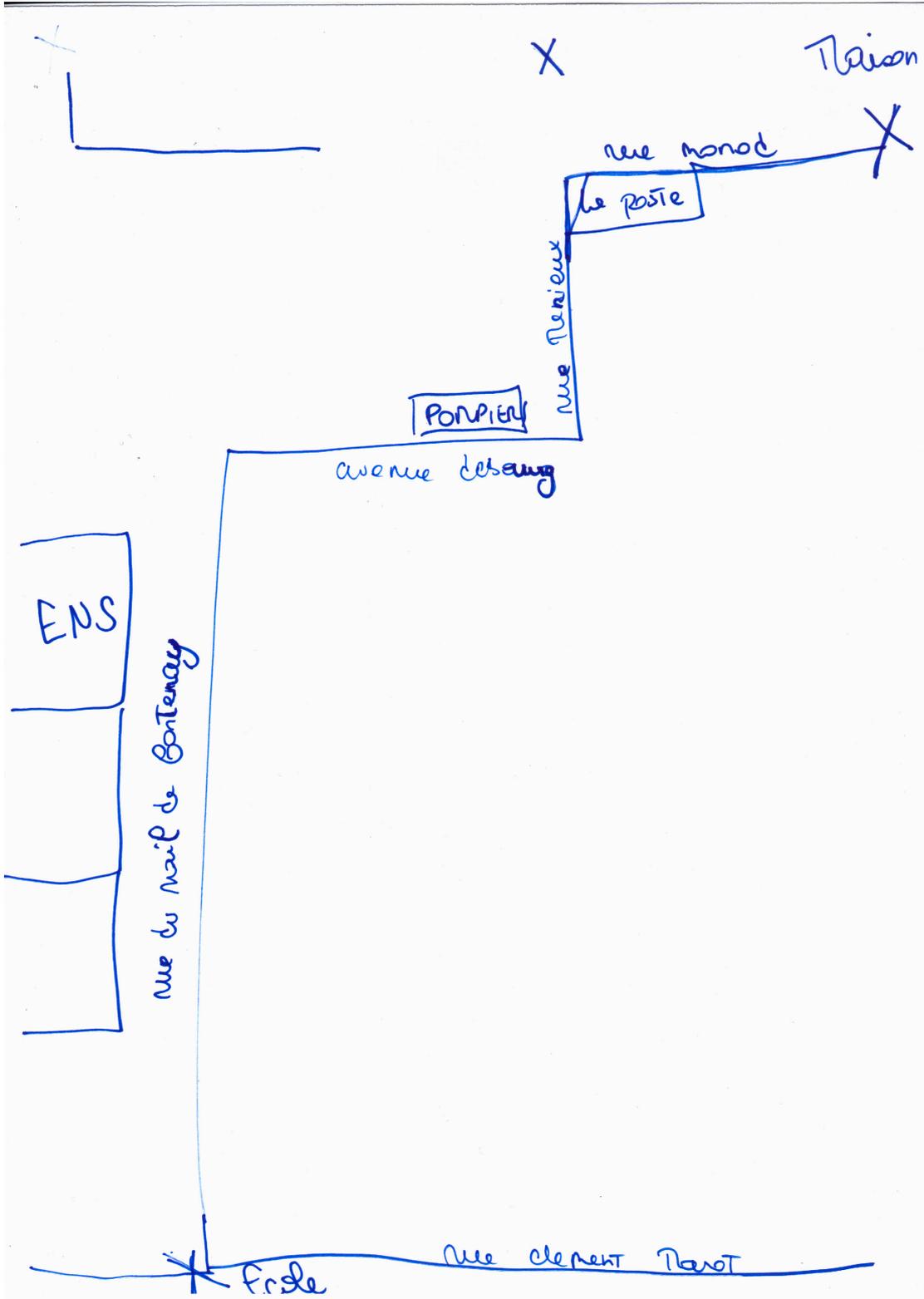
Corbas - Parc Bourlione



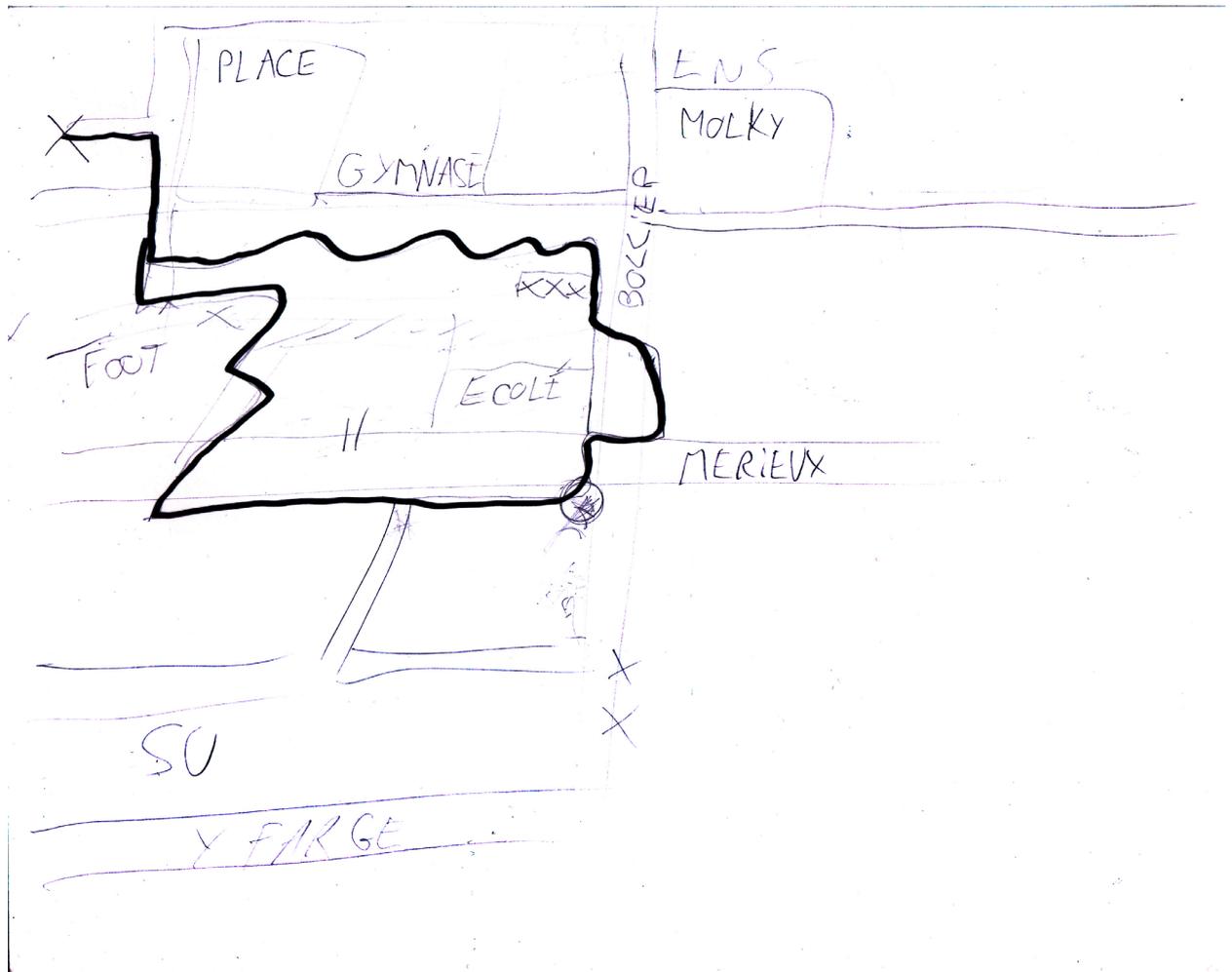
Lyon 7ème - Parc de Gerland

Les surfaces perméables participent à la diminution des ICU par : la présence éventuelle de l'eau, les échanges thermiques liés à l'évapotranspiration, la présence éventuelle de végétation...

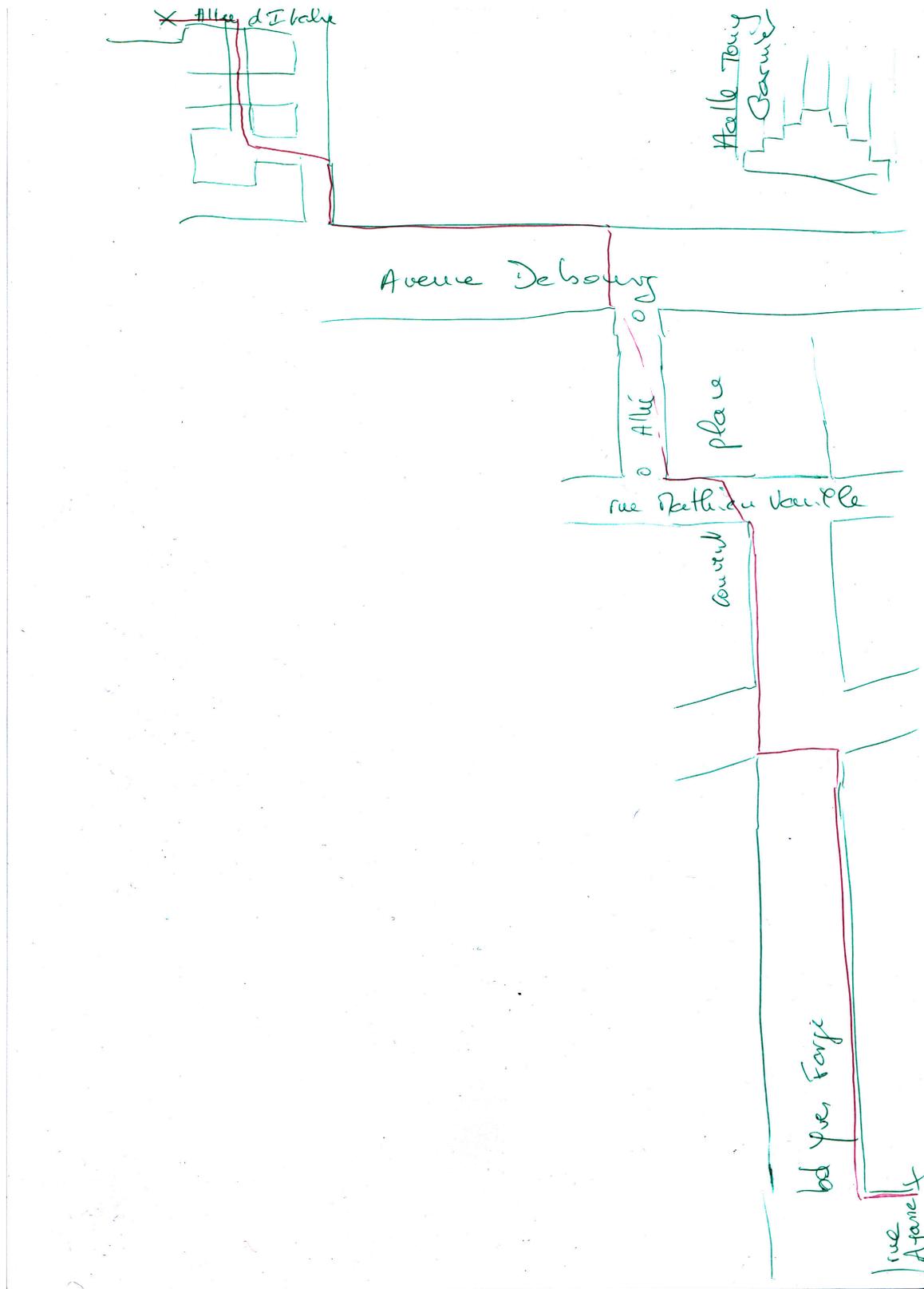
7. Carte d'Elsa



8. Carte de Joris



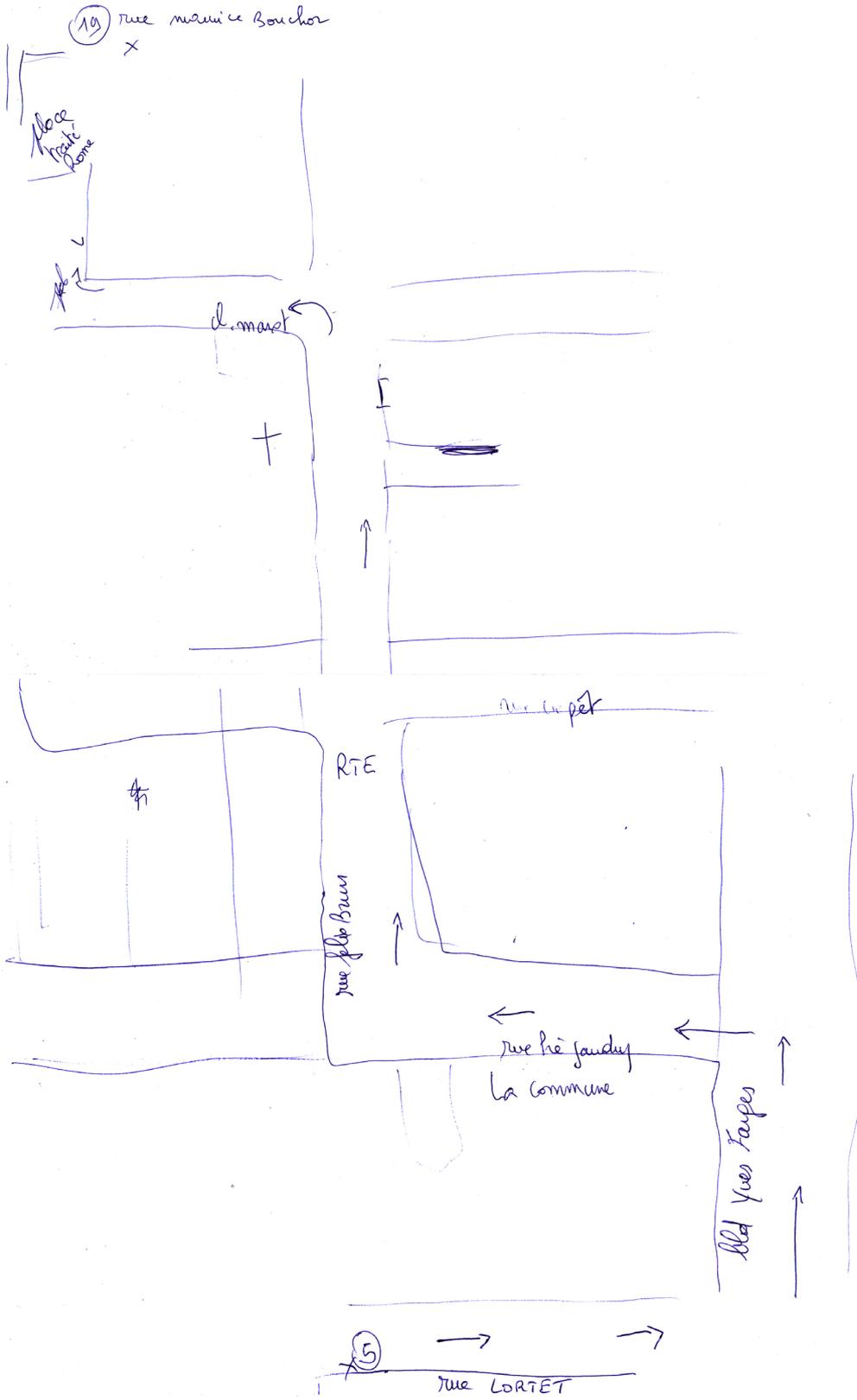
9. Carte d'Anna



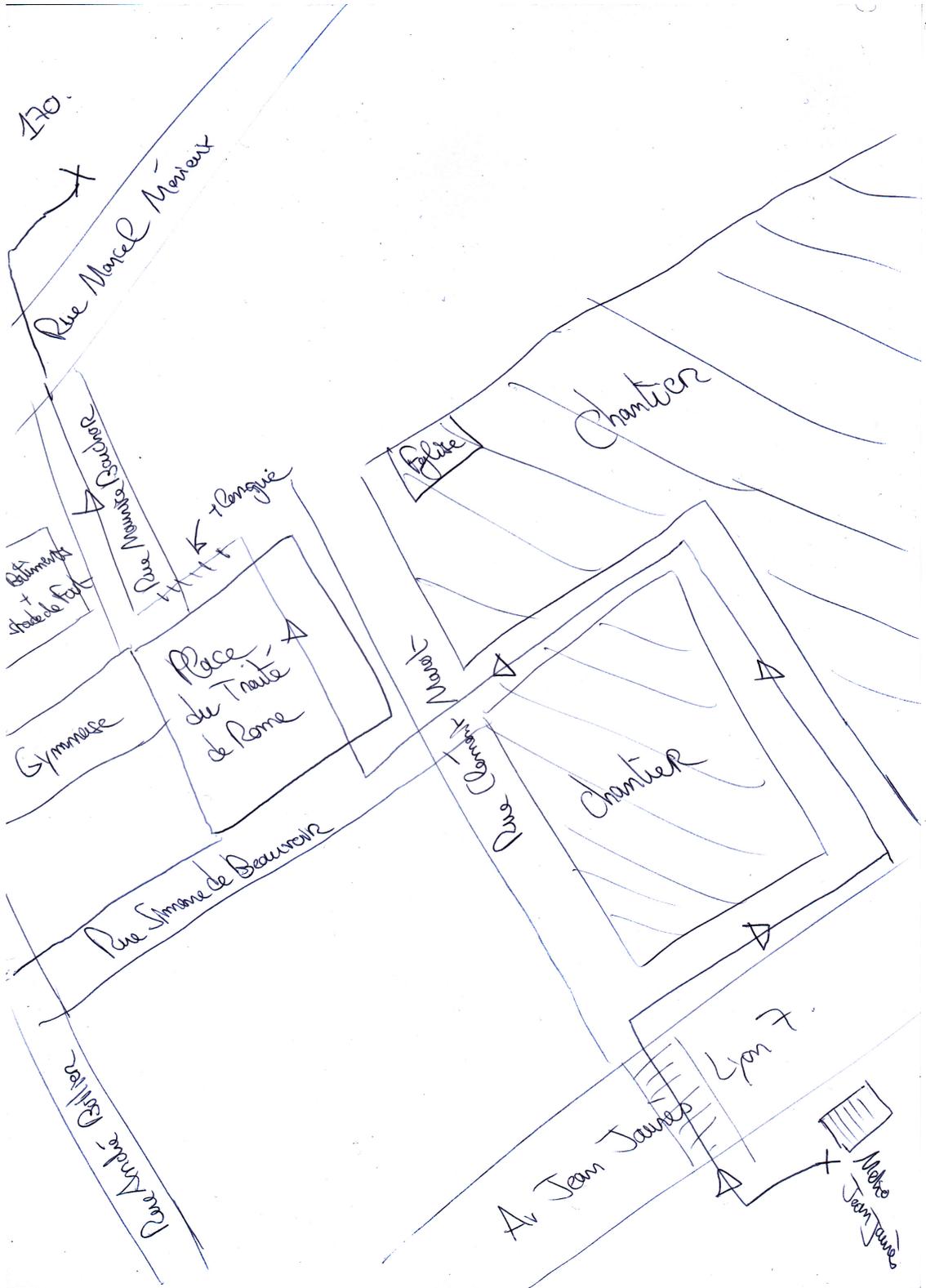
10. Carte de Clémentine



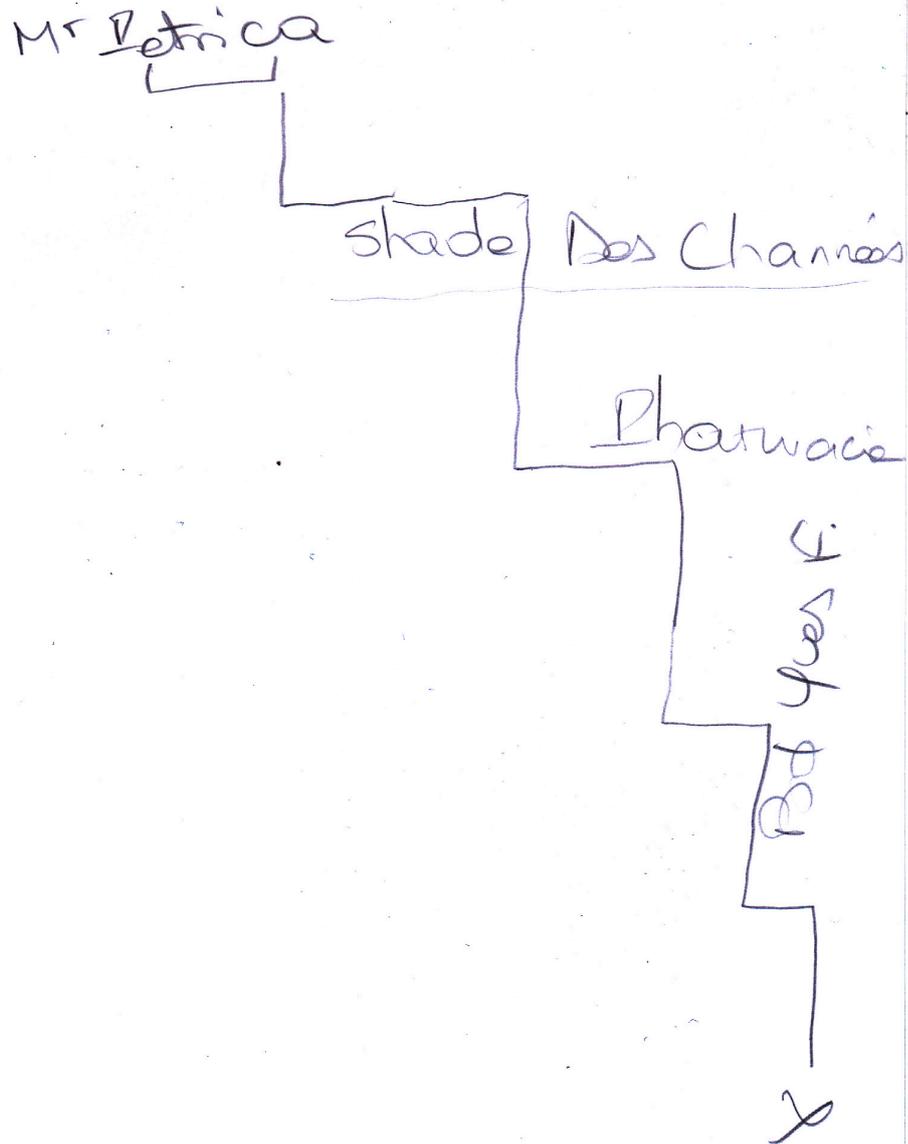
11. Carte de Simone



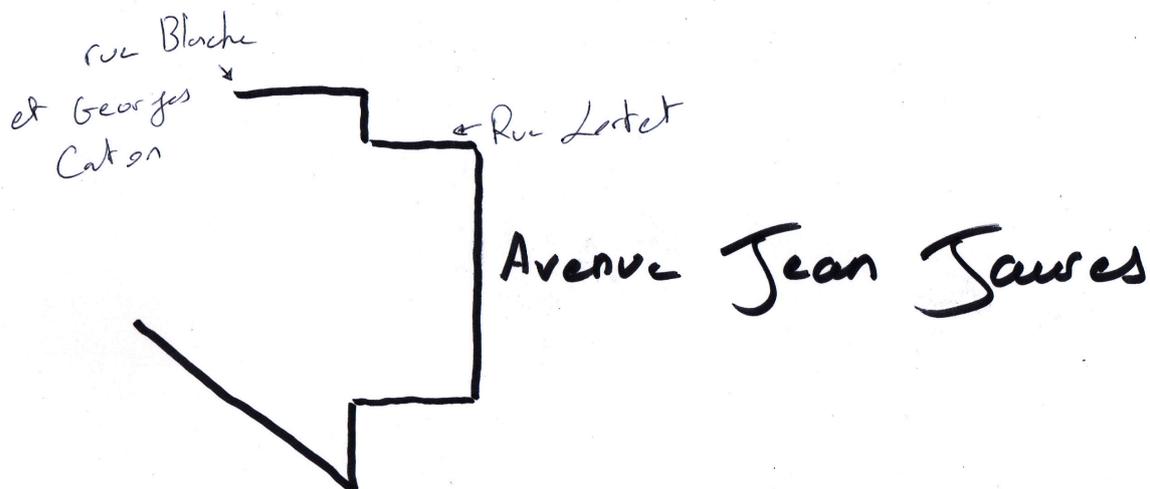
12. Carte de Nicolas



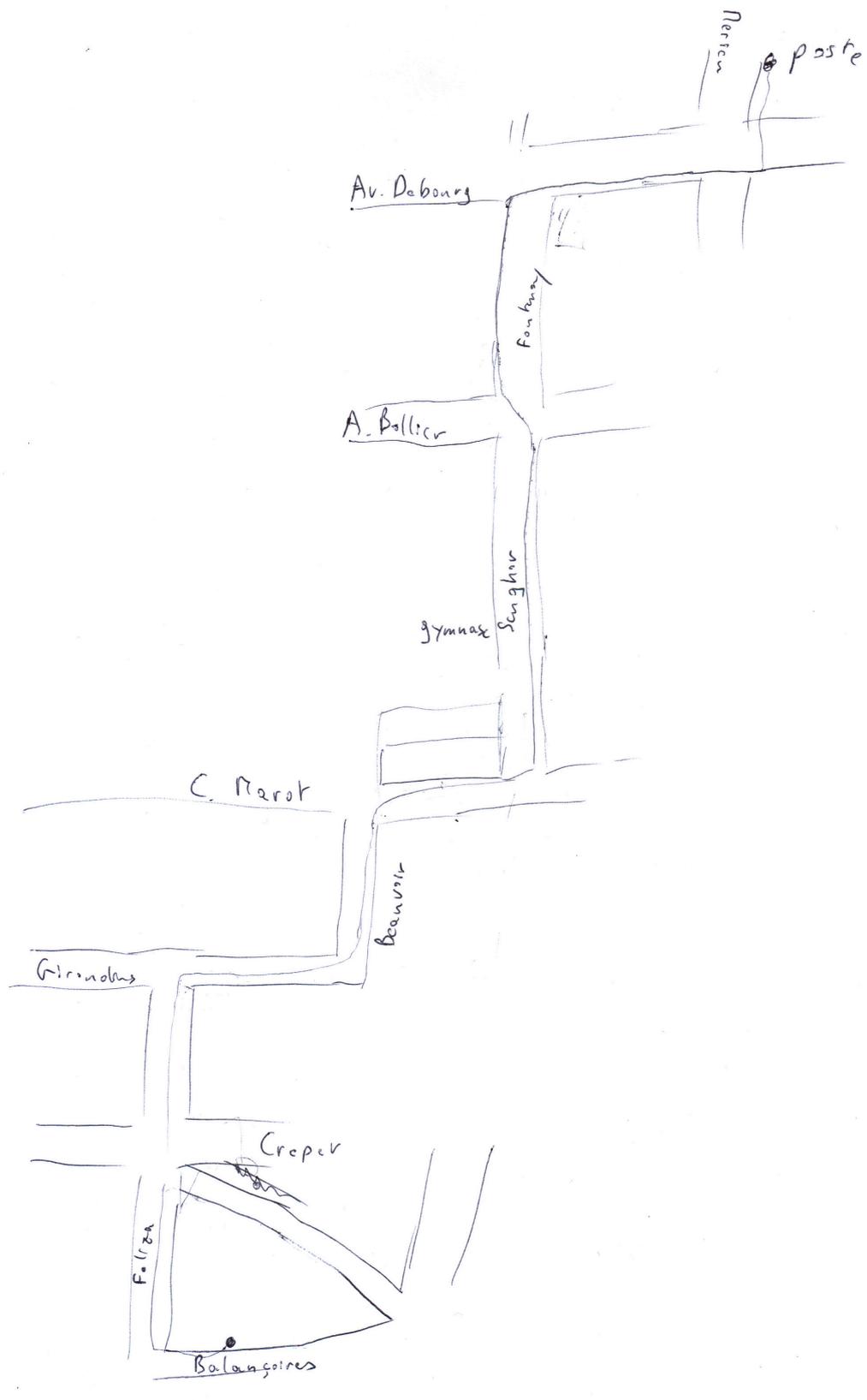
13. Carte de Jeannine



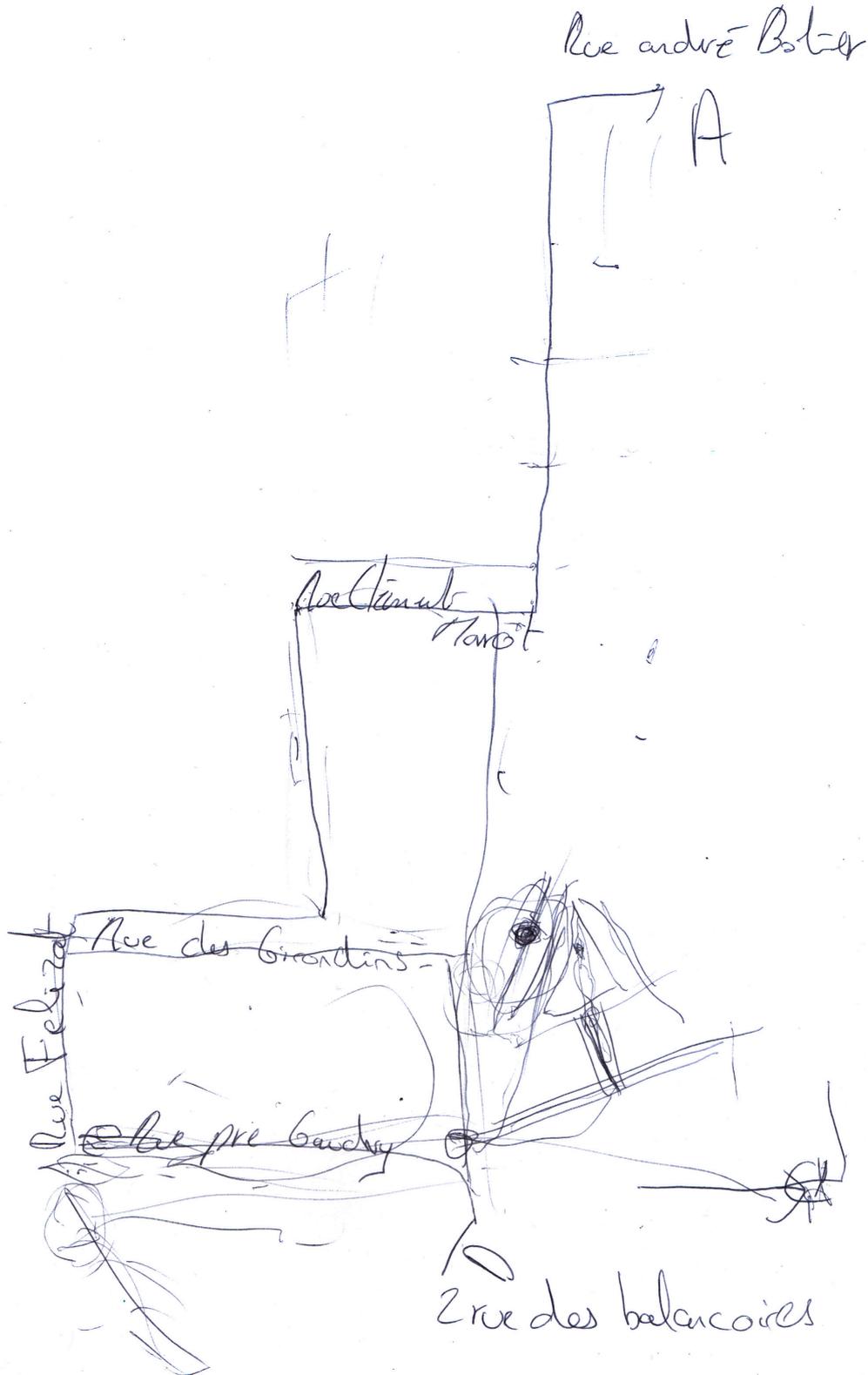
14. Carte de Mathis



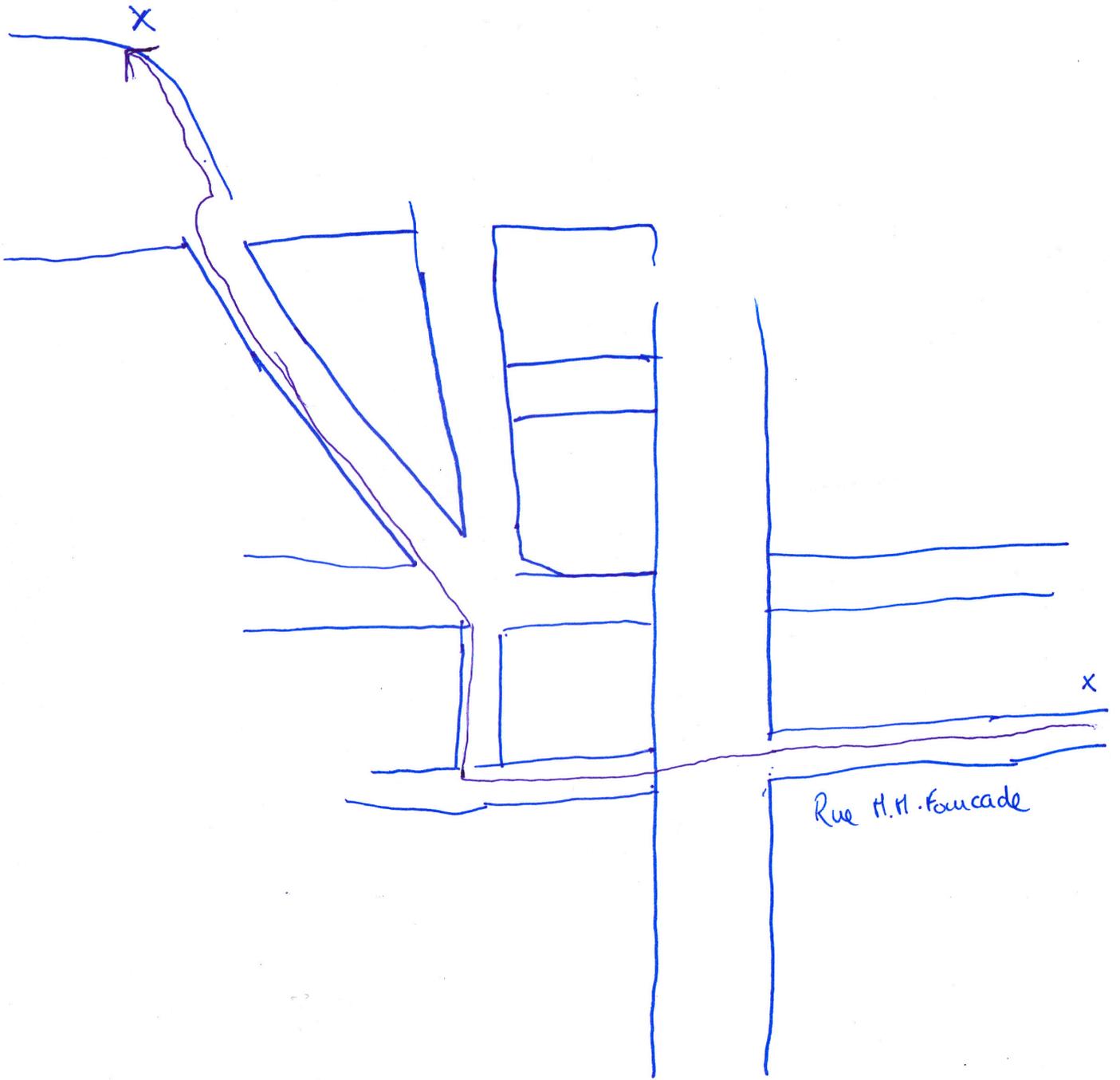
15. Carte de Marc



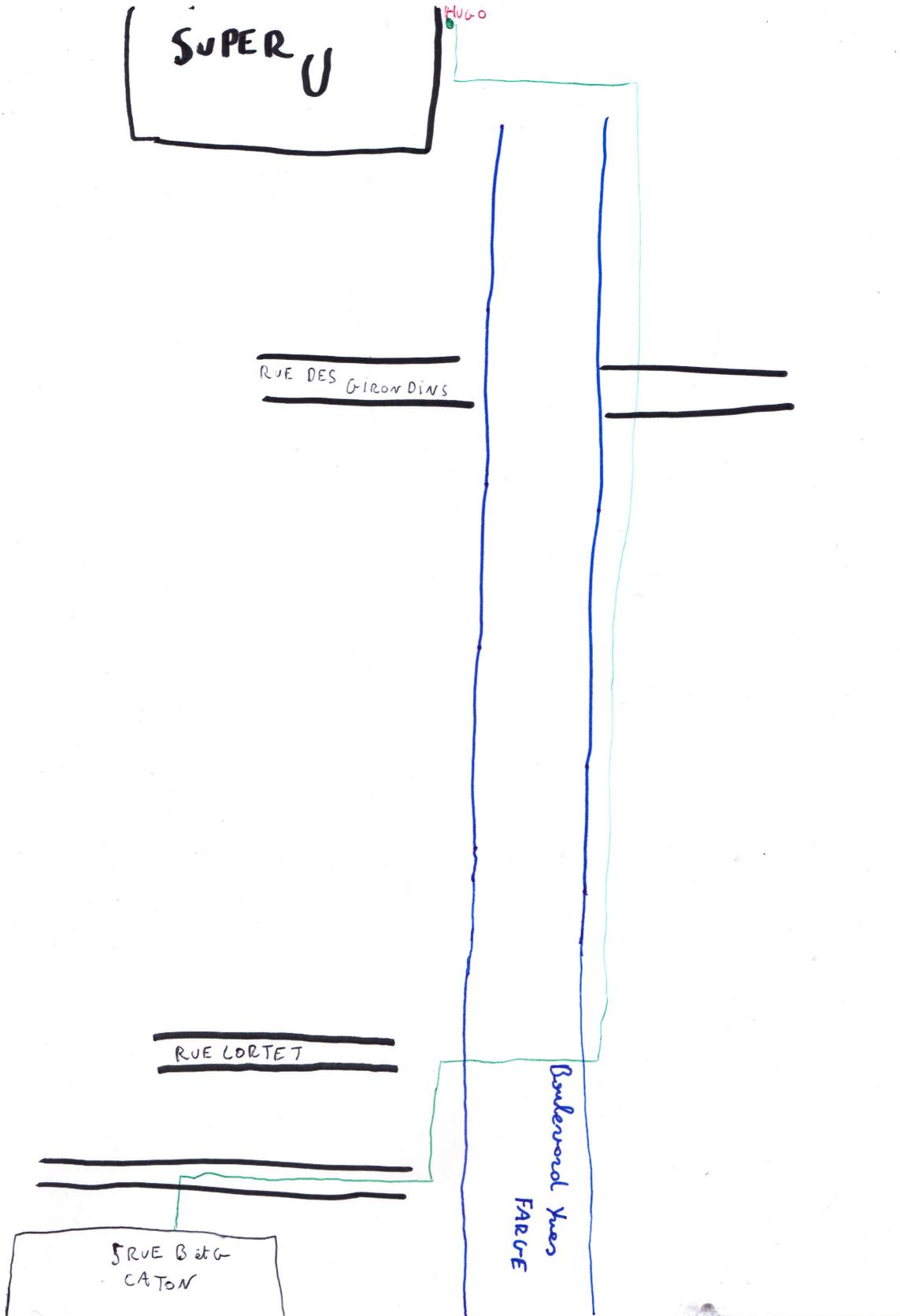
16. Carte de Jean



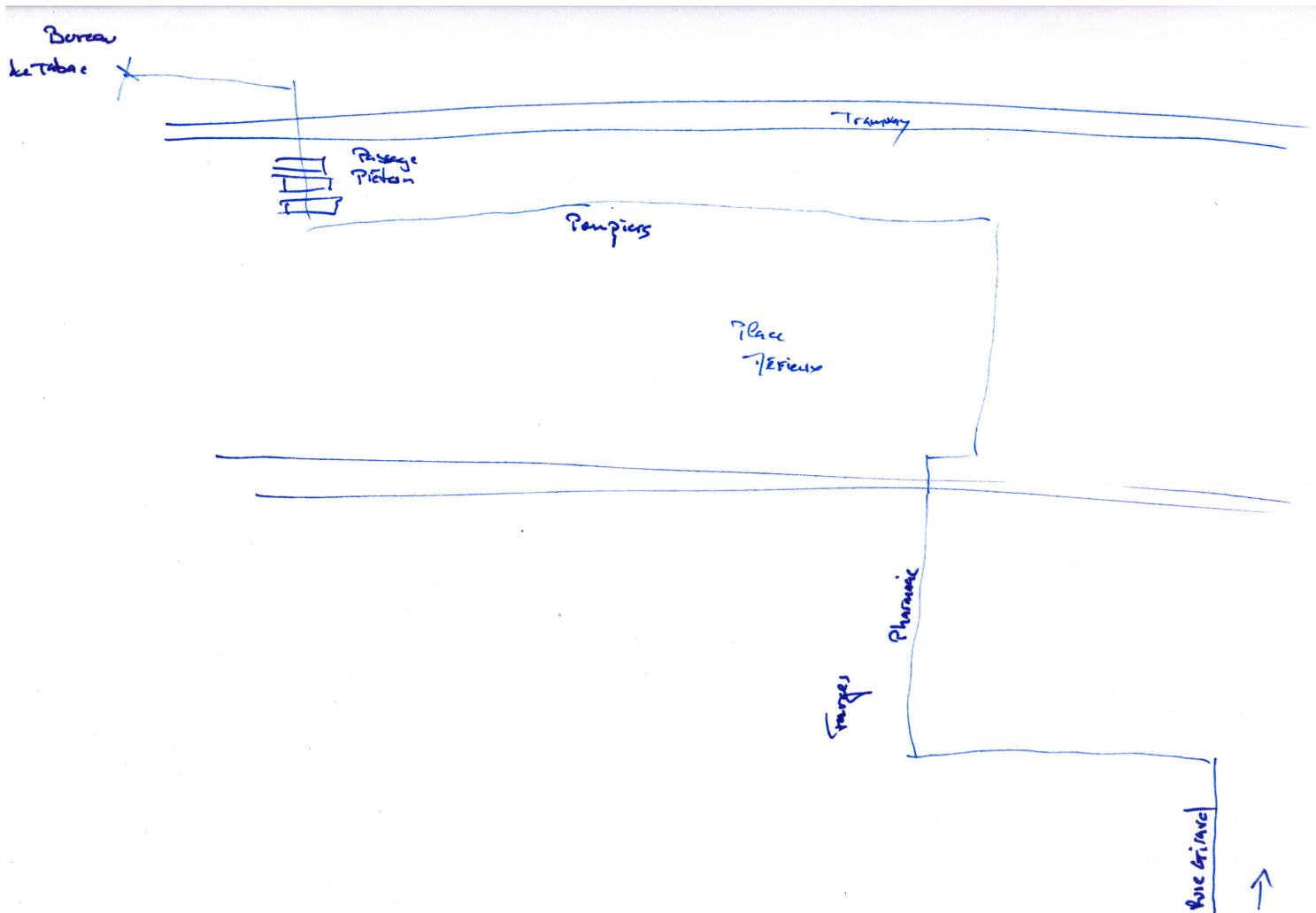
17. Carte d'Angélique



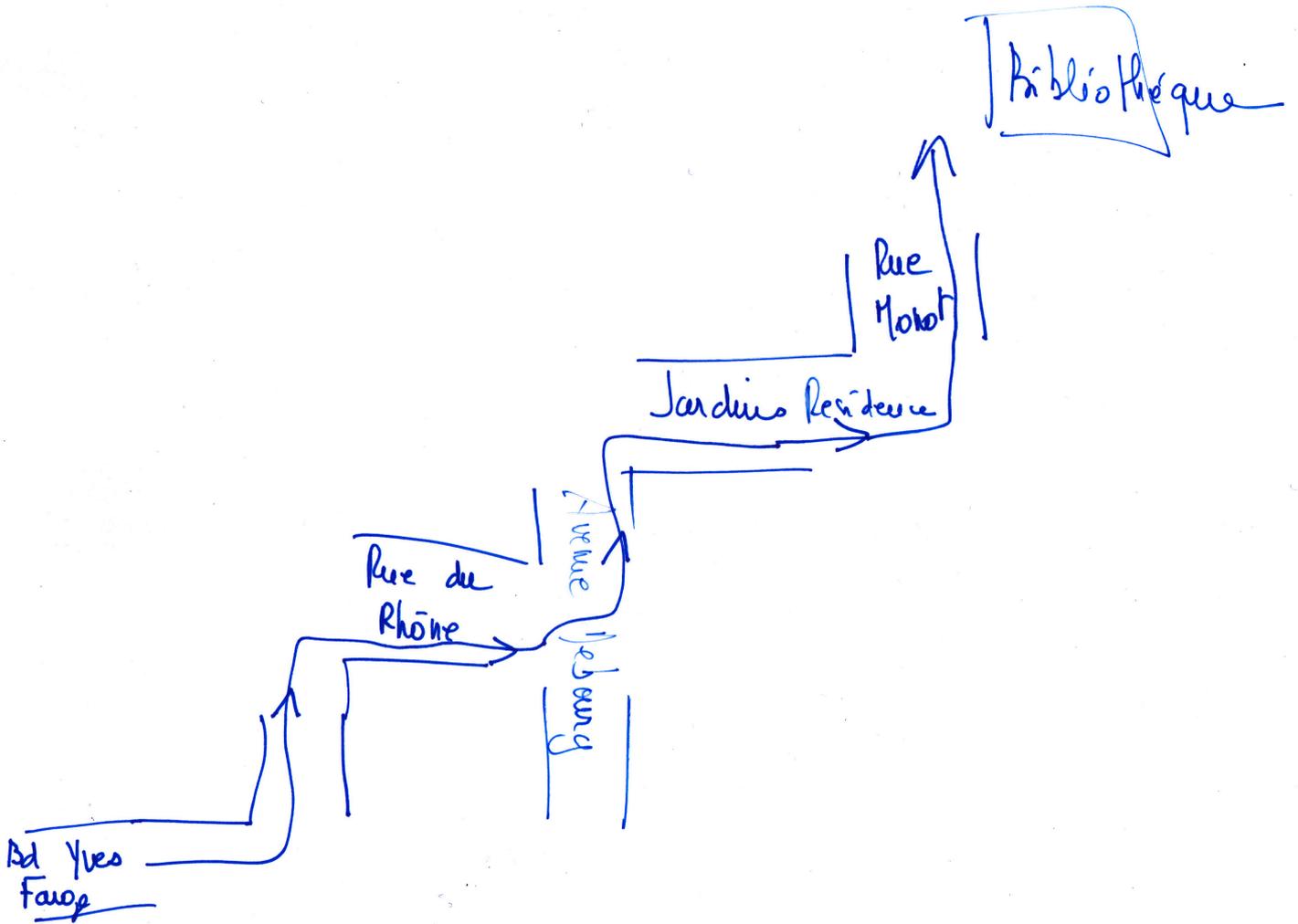
18. Carte de Fabien



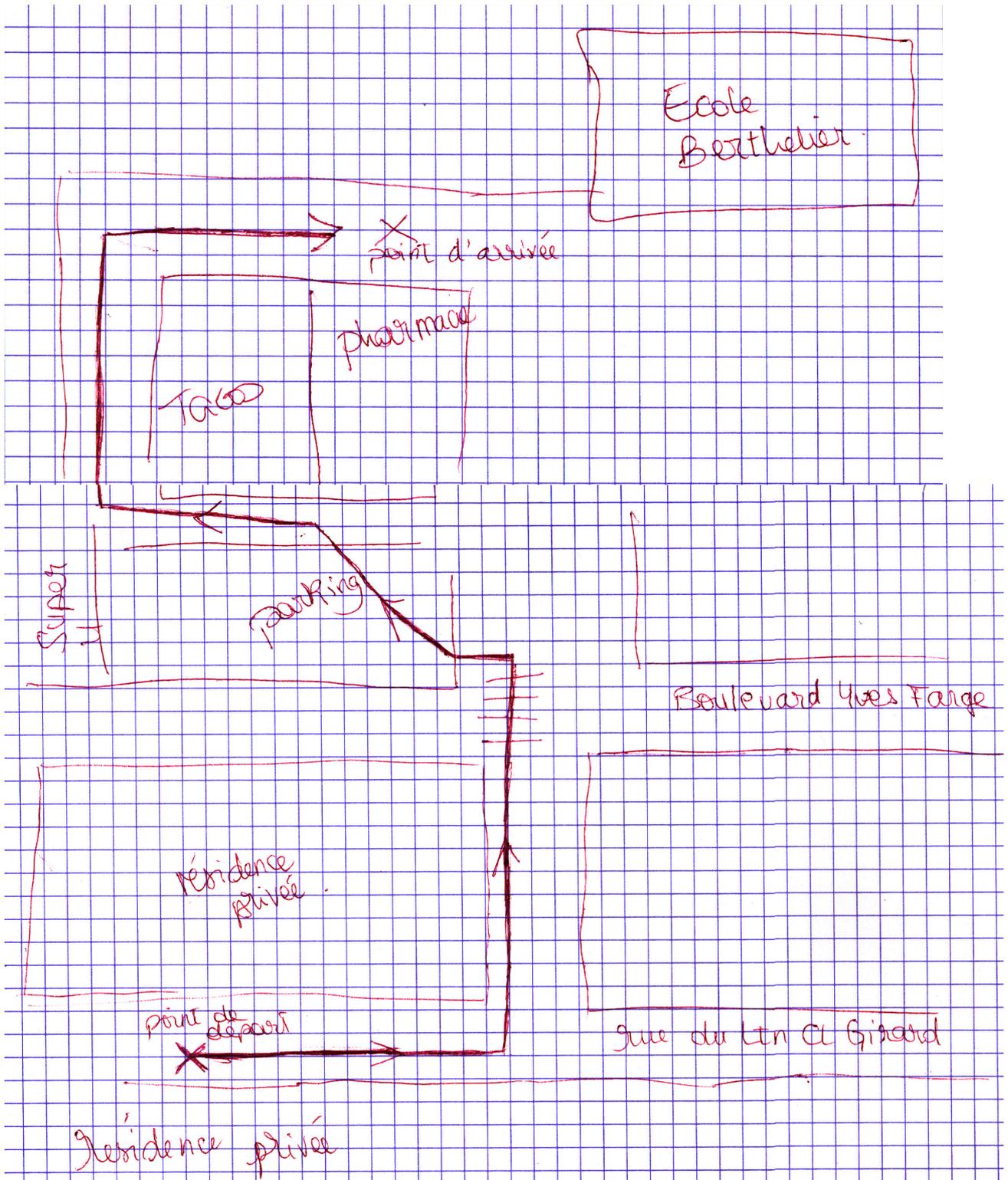
19. Carte de Michel



20. Carte de Bénédicte



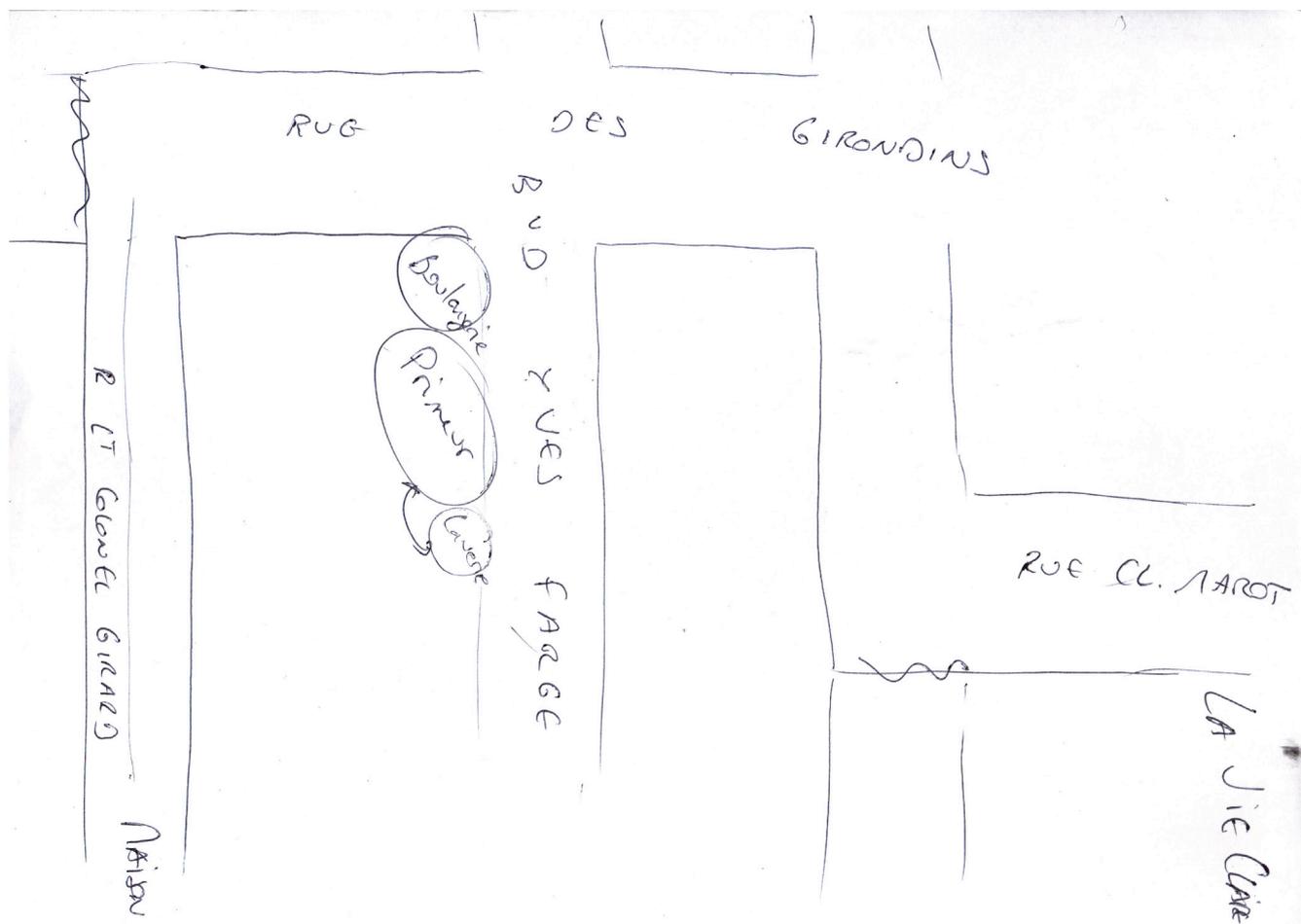
21. Carte de Chloé



22. Carte de Karine



23. Carte de Valérie



24. Entretien avec Nicolas (retranscription inversée)

Entretien contextuel

H : Arrivée dans le quartier, comment et quand ?

Je suis arrivé dans le quartier en 2015. Je suis arrivé dans le quartier fin 2015. Avant j'étais sur Bron. Pour mes études. Et quand j'ai fini mes études j'ai déménagé de Bron et je suis venu habiter dans le 7ème arrondissement. J'ai pris un appart en location du côté de Jean Macé.

Depuis, ça fait 5 ans que je suis dans le 7ème. Au début j'étais à Jean Macé après avec ma copine on a emménagé ensemble sur la rue Simone de Beauvoir. Et maintenant on est rue Marcel Mérieux. C'était juste ici à côté de la place du traité de Rome. Juste en face du Gymnase. Après on a déménagé rue Marcel Mérieux, on a acheté un appartement.

H : vous vouliez rester dans le même secteur ?

Ouai le but c'était de rester dans le secteur de la ZAC du Bon Lait, parce qu'on aimait bien le quartier et la proximité avec la rue Jean Jaurès et tous les commerces, toutes les commodités à proximité. Et c'était assez calme, enfin, ouai c'est plutôt calme quand même, mine de rien le quartier il est plutôt calme. Du coup ouai ça nous a bien plu.

Et le fait qu'on soit à proximité du parc de Gerland, du stade de Gerland, ouai c'était pas mal quoi.

Après on aime bien aussi le quartier de Jean Macé mais c'est différent, il y a plus d'activités, ça bouge plus, c'est moins résidentiel quoi. Après

c'est pas mal aussi. Et là il y a le métro c'est pas mal.

L'appartement où on était on avait la vue qui donnait sur l'ouest du coup on crevait un peu chaud dedans. Là c'est pareil on a l'appart qui donne sur l'ouest donc c'est pareil l'après-midi ça tape assez fort. C'est un peu chiant, mais bon non c'est sympa comme quartier.

H : tu es arrivé en 2015 rue Simone de Beauvoir ?

Non, 2015 c'était Jean Macé, après j'ai fait un an Jean Macé et après 2 ans rue Simone de Beauvoir et là ça va faire un an et quelques, un an et demi qu'on est rue Marcel Mérieux.

H : perception des changements ?

Je trouve que c'est pas mal, le quartier il change bien. C'est plutôt sympa. Je sais pas encore ce que ça va donner cette partie-là, je sais que de notre côté c'est assez bien car du coup il y a un stade de foot, le parc de Gerland est pas loin, les immeubles sont pas trop les uns sur les autres. Après ici je vois qu'ils sont en train de vraiment monter de gros immeubles, alors je sais pas trop ce que ça va donner. Je sais pas si ça va pas faire une enclave. Donc à voir, je sais pas. Je trouve que c'est vraiment bien car ça montre que le quartier il évolue, il évolue bien, il y a beaucoup de commerces qui s'installent. Bon de plus en plus de bâtiments assez sympas. Après c'est juste voir si ça va pas... je pense que c'est un peu en train de changer la face du quartier, qui va devenir plus actif, plus comme le centre-ville, Jean Macé ou quoi. Avec les commerces qui vont s'implanter ça va devenir plus comme Jean Macé quoi. Enfin on verra, je sais pas.

H : Des attentes vis à vis de ces changements ?

Nous, on aimerait bien voir pousser un peu plus d'espaces verts, nous on aime bien tout ce qui est jardins partagés et ce genre de choses. Et c'est vrai que des projets un peu dans ce genre d'initiatives, surtout sur des grands terrains, y aurait moyen de prendre une partie du terrain, ne serait ce que la moitié d'un bâtiment pour aménager un truc sympa qui changerait. En fait le but ce serait aussi de rapprocher les habitants de la ville de la campagne quoi. D'avoir un petit coin où on est plus nature. Ça ce serait cool, après je sais que c'est pas évident. On est tentés d'exploiter chaque mètre carré de terrain de la ville mais ... mais ouai ce serait sympa. Par exemple s'il y avait une église et juste derrière un jardin partagé par les gens du quartier ce serait top. JE sais qu'il y en a un vers le stade de Gerland, ouai les jardins ouvriers qui sont assez sympa. Peut être que de reproduire la même chose avec un petit compost un peu sympa en plein milieu de la ville ce serait sympa. Je pense aux gens qui sont en plein centre-ville du côté de Jean Macé Guillotière, enfin... il y a rien quoi. Si des fois tu as une place qui est un peu aménagée avec des parcs au milieu mais c'est vraiment rien du tout. C'est pas comme le parc de Gerland ou le parc de la tête d'or quoi.

Puis bon à part des arbres il y a rien. Alors que la par exemple, même si il y a pas d'espace, si il y avait un petit potager, un petit truc. Du coup tu verrais autrement, car ça te rapproche plus de l'activité de l'agriculture, ça changerait un peu la face du centre-ville.

Donc nous on aime bien le quartier, on aime bien comment cela évolue, on se disait juste que voilà si on pouvait avoir plus d'espaces verts ça pourrait être cool quoi. D'espaces partagés.

H : C'est un quartier que tu recommanderais ?

Ouai globalement, si moi on me disait le 7ème arrondissement de Lyon je recommanderais. Après il y a des endroits que je recommanderais pas forcément, c'est un peu différent, par exemple c'est entrain d'évoluer mais vers la rue de Gerland c'est un peu des bâtiments un peu vétustes, des quartiers où il y avait des terrains abandonnés, des friches, du coup c'est pas vraiment le genre de quartier où tu as envie d'être. Tu as plus envie d'être du côté où il y a plus d'activités pas mal de commerce pas mal de d'espaces sympas. Puis pareil de l'autre côté-là-bas, derrière la rue Marcel Mérieux de l'autre côté tu as tout le boulevard Yves Farges, c'est vrai que là bas c'est très très résidentiel, c'est plus des grandes barres, c'est un peu moins sympa aussi. Je sais que nous notre limite qu'on s'était fixé c'était la rue André Bollier, en gros on allait pas au sud de la rue André Bollier. Parce que justement tu es trop loin de... déjà c'était moins résidentiel, moins attirant, il y avait moins de commerces puis il y avait des endroits où c'était vraiment abandonné. Ça donnait pas trop confiance quoi. Sinon ouai je recommanderais le 7ème ouai. Quand je vois, comparé à la Guillotière ou en plein centre ville, quand tu es enclavé au milieu de toutes les avenues, de toutes les rues. Enfin moi ça me dérange pas mais t'es quand même mieux ici. Tout est construit, les bâtiments sont les uns sur les autres, tu as de la circulation H24.

H : tu as déjà passé des étés ici ? comment tu appréhende ça ?

Bah ça tape quoi [rires] non mais c'est vrai en plein 7ème arrondissement. Déjà tu as l'apport solaire par les vitres, nous on a toujours été exposé ouest donc à partir de 15h c'est toujours

les volets fermés. Et puis ouai typiquement, en plein centre ville tu organises autrement tes journées car tu te dis déjà je vais pas aller faire de sport entre midi et 17h quoi parce que tu crèves de chaud et que c'est la mort. Limite tes déplacements tu les fais pas entre 14h et 16h car là dans la rue, c'est le désert, parce qu'en fait il fait trop chaud. Le bitume dès que tu sors tu transpire, c'est terrible, tu vois des vagues de chaleur au dessus du bitume. La moindre voiture, tu vois, elle reflète de ouf la lumière tu vois des grosses vagues de chaleur au dessus. Ça fait un peu far West, non mais c'est vrai...

Tu mets ça en plein milieu de la rue de chantier c'est bon tu es au Far West. Il fait 45 degrés au milieu dans la rue... je suis sûr qu'en plus tu prends genre la rue ici tu te mets sous un arbre il fera 35 degrés et tu prends la rue ici au soleil il fera 45, c'est la folie.

Il y a des endroits c'est assez choquant la différence de température. Là tu vois tout à l'heure je te parlais du reflet des vitre que tu prends ben là quand tu es en plein milieu de la place tu le sens [place du traité de Rome] tu traverse la place tu prends un coup de chaud ouai.

H : ça va impacter quand tu te déplace ?

Ouai ça décourage les gens de se déplacer à pied un peu. Parce quand il fait chaud comme ça dès que tu sors tu transpire, donc les gens en général ils ont pas forcément envie de transpirer pour devoir se changer en arrivant au boulot ou je sais pas quoi. Donc soit tu t'amuses à essayer de passer à l'ombre mais il y a des endroits c'est pas évident. Soit tu sors pas ou alors tu prends un autre moyen de transport. Genre le vélo... pffouuu, si jamais tu dois retourner travailler dans l'après midi en vélo à 14h, ouai t'es sûr

que tu prends ta douche en arrivant quoi.

H : donc toi ça t'arrive de changer de mode de transport à cause de la chaleur ?

Bah après moi non pas trop. J'ai fait une formation dans les énergies et la clim je suis vraiment pas trop pour donc j'essaie d'éviter au maximum. Peu importe la température qu'il fasse dehors, je ferais ce que j'ai à faire quand même. Après j'essaie quand même d'éviter certains créneaux pour éviter de mourir quand même.

Et si il faut aller courir sur les quais à 14h j'irais courir sur les quais à 14h, c'est juste que je le ferais moins longtemps et que je prendrais de l'eau.

Par contre ouai je me déplacerais pour aller au travail de la même façon en hiver et en été. Par contre tu as beaucoup plus chaud.

H : Le quartier dans 30 ans ?

Eh ben, bonne question, je pense qu'il sera assez semblable à ce que l'on a aujourd'hui car tout est à peu près neuf. Surtout sur ce quartier-là. Tout neuf. En fait je m'imagine... le quartier pour moi ça va être quand même la grosse zone résidentielle sur toute la partie sud de Lyon 7. Donc on verra beaucoup de grands bâtiments comme on voit pousser ici, avec les toitures végétalisées. Et trucs comme ça. Et un peu partout sur la zone. Plus vers le nord il y aura le campus de L'EM Lyon avec une zone vachement plus étudiante avec pas mal de bars et de trucs qui vont s'implanter autour de l'école. Et la partie sud pareil, là tu as tout l'ENS donc ça ca risque de changer un peu car c'est un peu vieux mais j'imagine que ça restera toujours l'ENS et qu'ils vont rénover les bâtiments autour.

Puis voilà, jean Macé ça va rester comme c'est

actuellement, c'est plutôt sympa comme quartier à la base donc peut être qu'ils aménageront plus d'espaces verts.

Je sais pas trop ce qui est prévu dans les prochaines années mais je pense que ce serait sympa si il y avait plus d'espaces verts. Si tu avais un grand espace partagé au milieu du quartier avec plein de petits trucs qui rappellent un peu la nature ce serait sympa quoi.

H : tu penses que les pop vont un peu bouger vers de l'étudiant mais que globalement...

Ben le quartier il va se dynamiser grâce aux écoles quoi. On va être entourés de grandes écoles donc ça va être beaucoup plus jeune, ça va bouger, ça va pas mal bouger. Des gens vont venir s'installer dans les nouveaux logements donc ça va créer une espèce de dynamique. Je pense que ça va être pas mal. Je sais pas trop l'avenue Jean Jaurès j'aimerais bien qu'elle passe à deux fois une voie avec des voies bus et des voies vélo. Je pense qu'il y a pas besoin d'avoir un axe routier au milieu de la ville, j'imagine que genre dans 30 ans que t'es des rues que piéton en fait. Toutes les rues qui sont parallèles aux grandes avenues elles passent toutes piétonnes et voie bus, que des transports en commun, et éventuellement sur l'avenue Jean Jaurès tu aurais deux voies pour les voitures qui veulent aller au centre ville ou je sais pas où et après par contre le quartier il est accessible uniquement en voiture aux gens qui habitent le quartier. Et la ville en elle-même elle est à circulation limitée. Tu aurais des parkings tout autour de la ville qui permettrait d'accéder dans tes quartiers et après tu te débrouilles quoi. Je veux dire c'est pas trop dur de marcher de là jusqu'à ce point là, ça prend 20 minutes. Des fois tu as plus vite fait de marcher de là à là plutôt que de passer de là

à là et de te taper les bouchons et trouver une place pour te garer.

H : 3 termes pour définir le quartier actuellement ?

Actuellement ? Je dirais quand même résidentiel car c'est principalement des logements il y a pas grand-chose d'autre. Après je dirais calme parce que t'es au centre ville mais tu es quand même loin de l'ambiance qui règne au centre ville. Enfin calme dans le sens qu'il y a moins d'activités, quand tu as les heures de pointe il y a tout le monde qui klaxonne, c'est la folie, comme ça peut l'être sur les quais ou quand tu es en plein milieu de Guillotière. C'est pas le bordel quoi.

Après calme dans le reste de la journée, ça c'est pas forcément vrai... il y a des fois des troubles autour du quartier mais d'un point de vue global il est plus calme que le reste de la ville.

Après je dirais pratique car en fait tu es à proximité d'un peu tout. Tu es à proximité du centre ville, et du stade de Gerland, du parc de Gerland, tu as les quais, au final tu es proche de tout. Tu as des commerces tu as le métro... c'est difficile d'avoir plus en fait on a déjà tout. Tu es à dix minute de l'accès de l'autoroute, même moins de 10 minutes, si tu pars même de la place Jean Macé tu peux être sur l'autoroute. Ouai vachement pratique quoi.

Nous on l'a choisi d'ailleurs pour ça, c'est que d'un point de vue pratique tu es à proximité de tout. Tu as le centre commercial de Confluence qui est de l'autre côté du Rhône, il me semble d'ailleurs qu'ils travaillent sur un projet de passerelle pour relier les deux, le 7ème arrondissement avec le 2ème, une passerelle mode doux.

H : en termes de déplacements toi la marche tu vas l'utiliser pour quels types d'usages ?

Euh me promener, me déplacer dans le quartier, si je dois aller dans le quartier je prendrais soit ma trott soit mon skate soit j'y vais à pied. Après au-delà du quartier, compliqué quand même... Si Confluence j'y vais à pied quand même. Je traverse, je vais dans un autre quartier et c'est vraiment voisin. Par Raymonde Barre, en plus ça fait passer par-dessus le Rhône et la confluence, c'est cool, ça fait un cadre plutôt sympa.

Ouai après du sport sur les quais, ou aller se promener sur les quais, c'est sympa.

H : les courses, les commissions, tu le fais à pied aussi ?

Ouai à pied aussi, j'ai un magasin juste derrière chez moi.

H : et la presqu'île ?

A pied ou alors en trottinette, je passe par les quais. Quand je bouge en ville de toute façon je prends toujours les quais. Sauf si je pars à l'opposé. Mais si je veux aller sur la presqu'île ou du côté de Part Dieu, du coup je longe les quais jusqu'à la hauteur d'où je veux arriver à peu près et après je finis avec la ville.

Les quais c'est le meilleur endroit pour marcher et c'est le meilleur moyen de transport de la ville. Avant je travaillais à Miribel, et j'avais un pote qui faisait, moi je le faisais pas parce que ça faisait grosse distance et dans le cadre du boulot ils me filaient une voiture. J'ai un ami qui partait du 7ème et il longeait les quais jusqu'à Miribel quoi. Il y a 1h30 mais il le faisait tous les matins. C'est cool quoi.

H : d'autres endroits favorables à la marche

dans le quartier ?

Parc de Gerland. Non je vois pas, j'essaie d'éviter au maximum les grandes avenues parce que c'est chiant. Du coup quand je marche je prends les petites rues quoi. Là tu as le boulevard Yves Farges et l'avenue Jean Jaurès et si je dois remonter moi je passe entre les deux. A cause du bruit et puis de la circulation c'est chiant, il faut que tu t'arrête à chaque feu... si il y avait une grande avenue où tu dois pas t'arrêter à chaque feu ce serait tout droit. Déjà que quand tu marches tu vas pas vite si en plus il faut que tu attendes... moi j'ai pas trop tendance à trop respecter les feux d'ailleurs car au final tu perds tellement de temps, au final tu as pas trop envie de marcher si c'est pour t'arrêter à chaque feu rouge piéton. Genre là si je le faisais de chez moi jusqu'ici et si je respectais tous les feux, je passerais 20 minutes de mon temps à marcher et 10 minutes à attendre au feu donc bon...

H : les grandes avenues quand il fait chaud c'est pratique car il y a des arbres, toi tu restes quand même dans les petites rues ?

Oui je reste dans les petites rues parce que les grandes avenues c'est pas trop aménagé pour marcher. Les trottoirs en bitume ça donne pas trop envie. En plus, c'est bien parce que moi je les utilise les voies vélo sur le trottoir mais quand tu marches à pied vu qu'il n'y a pas de séparation tu as des vélos qui te doublent juste le côté, parfois c'est chiant. Donc moi je préfère passer tranquille. Limite je passe à des endroits où il y a des chantiers comme ça je suis tranquille. Je passe en plein milieu du chantier. Pas en plein milieu du chantier mais la rue au milieu où y'a personne. Tu passes au milieu tu es tranquille. Y'a pas de bruit, tu es calme.

C'est surtout le bruit qui gêne, tu es sur l'avenue

Jean Jaurès... [souffle] entre les voitures qui passent toute la journée, les gens qui sont garés en double file qui se font klaxonnés, la police... sur l'avenue il y a pas mal de passages de pompiers.

H : quand tu sors et qu'il fait un peu chaud, tu t'équipes comment ?

Déjà en ce moment c'est short obligatoire car en pantalon tu crèves. Après j'essaie de prendre des habits un peu clairs genre haut blanc, une casquette pour me protéger un peu du soleil... lunettes de soleil s'il faut. Arès je prends pas la crème solaire non plus, mais ouai casquette, lunettes et éventuellement une petite bouteille d'eau. Si tu crèves de chaud.

H : tu continues à marcher quand il pleut ou neige ?

Non quand il pleut j'essaie de faire autrement quand même. L'été quand il pleut ça me dérange pas trop, je mets une petite parka et voilà, ça me dérange pas quand je fais des courtes distances. Mais l'hiver ou quand il fait frais en général je marche pas trop. Tu prends le parapluie et tu marches mais tu vas pas prendre le parapluie et traverser tout le 7ème sous la pluie.

H : dans ces cas là tu utilises quoi ?

En général j'utilise la voiture quand j'ai des rendez vous importants pour pas arriver trempé et dégueulasse. Sinon transports en commun, soit tu chopes le tram à côté soit je vais au métro. Après le métro ça fait un moment que je l'ai pas pris du coup. Avec les histoires de Covid et tout en fait je me dis que tu peux quasiment tout faire à pied quoi. Je suis beaucoup plus en extérieur je fais quasiment tout à pied dans l'arrondissement. Je prends le skate ou la trottinette électrique, ça fait plus

de la moitié de mes trajets en ville, ça fait économiser énormément d'essence.

H : sur le trajet représenté, ça t'arrive de te poser des fois à des endroits ?

Pas trop non.

H : et dans le quartier ?

Sur les quais ouai, sinon je vois pas trop l'intérêt. Tu t'assoies devant un bâtiment et tu regarde le bâtiment. J'ai bossé dans le bâtiment avant donc ça me saoule de voir des bâtiments à force...

Sur les quais et à la limite quand tu bouges tout le long, des fois tu as des petits bancs qui sont juste sur le bord de l'eau et tu te dis je vais me poser deux minutes pour regarder un peu. Des fois quand je traverse le pont de confluence vers Raymond Barre. Parfois tu t'arrête tu regardes un peu la Confluence ou le parc de Gerland. Dans des espaces plus verts et plus piétons, loin du bruit de la ville. Il y aurait des bancs sur l'avenue Jean Jaurès, je m'assiérais jamais. Devant les véhicules qui passent...

H : du coup même sur les petites places tu ne t'arrêterais pas ?

Non, j'y passe parce que du coup c'est sympa mais je ne m'y arrête pas, trop proche de la ville, trop de bruit aussi. Encore là cette rue Léopold Sédar Senghor elle est encore différente parce que du coup il y a vraiment pas beaucoup de passage. Il y a quasiment que les riverains qui passent là pas. Très peu de voitures alors c'est très agréable. Il y a les bancs le long, ouai un jour ça pourrait être sympa de se poser. Mais par exemple jamais j'imaginerais ça sur les autres rues. Simone de Beauvoir c'est mort, André Bollier c'est mort.

H : quitter la ville suite à ces augmentations drastiques de températures ?

Si ouai si, ça fait forcément penser à quitter la ville. Surtout quand tu connais des gens qui ont des maisons à l'extérieur et que toi tu es entrain de crever de chaud dans ton appartement, que eux ils ont 5 degrés de moins, qu'ils ont de l'ombre, qu'ils ont une piscine, enfin si ça te donne envie de bouger. Tu as pas envie de rester ici en fait. Parce que du coup tu te dis, l'été en ville... tu souffres quoi. Je pense que d'ailleurs ça se voit clairement, chaque été c'est la même sauce. La ville se vide, au mois d'aout, c'est vide, les rues tu passes, il y a plus personne. Dans le 7ème arrondissement, à part le chantier tu croises quasiment personne. Les gens se barrent de la ville car il fait trop chaud, ils vont chercher de la verdure. Nous on en a pas assez à Lyon. C'est pas si mal mais c'est pas encore non plus le grand espace vert.

Ce serait bien qu'il y ai des grands boulevards naturels, piétons, que des arbres et des plantes, ce serait cool.

H : tu es au courant des projets dans le quartier ?

Non pas trop à part le projet d'installation de l'EM Lyon car moi je viens de l'EM Lyon et du coup j'ai vu qu'ils allaient se rapprocher.

Sinon je suis pas trop au courant des projets. J'ai vu qu'il y avait pas mal d'initiatives associatives qui se lancent genre des composts, des jardins partagés.

Globalement le quartier il est bien après c'est valable dans toutes les villes, c'est qu'on souffre de la chaleur à cause de la route noire, du bitume, à cause des matériaux qu'on choisi. Déjà on met pas assez d'espaces de verdure donc le soleil il tape partout. Le soleil tape partout sur des

surfaces noires donc forcément, accumulation de chaleur donc on se retrouve avec des zones... les gens se rendent pas compte mais déjà avec cet aspect routes noires ça accumule de la chaleur de fou. En gros sur une atmosphère de 10m de haut tu as beaucoup plus de chaleur que nulle part ailleurs. Tu as les vitres des bâtiments qui reflètent tout le soleil un peu partout, c'est un peu comme la loupe si tu la mets au soleil. Le problème c'est que c'est un cercle vicieux. Les gens veulent tous installer des clim et les clim ça fait que aggraver le problème alors c'est bien galère.

Moi je suis allé deux fois à New York au mois d'aout et c'est insoutenable. Il y a une clim dans chaque appartement. L'été dans les avenues il fait 55 degrés, tu crèves. Tu vas à Central Park il fait 40 degrés tu vas dans les avenues... entre le bitume et les réseaux de vapeur qui remontent du sol... tu as 15 degrés de différence entre la verdure et la ville.

Pour moi à part en arriver à des solutions extrêmes comme en Californie où ils repeignent toutes les routes en blanc... à part ce genre de solutions ça semble difficile.

Expérience VR

H : Tu as déjà utilisé la VR ?

Ouai pas souvent mais de temps en temps.

SAS

Ouai je vois où on est.

La rue avec les engins de chantier là. La fameuse grue qui klaxonne. Le petit fauteuil roulant qui arrive là je sais pas comment il va prendre le trottoir.

J'ai l'impression d'être debout sur le trépid.

Marche VR

Il faisait déjà bien chaud ce jour là, tu vois le soleil avec les ombres tu te dis que ça devait taper un peu.

On entend bien les voitures ici, les trott', les voitures qui passent. Là tu commence à rentrer dans la zone où il y a pas mal de chantiers. Pas mal de bruits, mais c'est une zone sympa car tu as quand même un peu d'ombre avec des arbres donc c'est un peu cool mais ouai tu entends que ça. Tu as les petits arbustes au milieu de la route des petits espaces qui sont sympa.

C'est marrant parce que du coup on peut regarder ce que les gens font quand ils sont dans le dos.

Je passe mon temps à me retourner.

Je passe pas mal par cette petite rue pour couper, ça évite de passer par l'autre par Clément Marot, tu coupes à travers le chantier c'est bien pratique, tu as pas trop grand monde, tu es assez tranquille, tu as pas trop de voitures qui passent. Tu peux rouler... marcher au milieu de la route tu as pas trop de soucis. Après ici je me rappelle que ça tapait bien fort au niveau du bitume le soleil là, c'était assez violent. Là on le voit pas sur la vidéo mais déjà sur le bitume tu sens la chaleur et quand tu passes à côté d'un véhicule noir tu vois vite les vagues qui sont au dessus. Là par exemple on est entrain de passer à côté d'un véhicule et si tu rapproches ta main à 10 centimètre tu sens vite grosse chaleur qui sort du véhicule. Je pense que c'est pas négligeable.

J'ai un peu chaud là, j'enlève la casquette. Tu as le reflet du soleil sur les vitres aussi, enfin rien que de le voir ça donne chaud. C'est vrai que tu as pas un pet de nuage, il n'y a pas beaucoup d'ombre au final. Tu as des petits arbres ça fait

un petit peu d'ombre mais pas grand-chose.

Là tu as des petits passages, quand tu passes à l'ombre ça fait pas mal de différence de température. Je sais plus si c'est là mais il y a un endroit où c'était peut être sur la première marche, je suis passé devant un local électrique et il y avait une chaleur de malade qui s'échappait.

Là je sais pas si tu vois le drapeau, mais tu vois le vent. Et c'est vrai que le vent sur la place ça faisait du bien mais la différence là c'est que tu étais entouré de bâtiments vitrés et du coup tu prenais tous les rayons du soleil qui reflétait sur toutes les surfaces vitrées et tu crevais de chaud. Même si le sol il était clair... mais au final ça aidait pas vraiment.

H : là tu passes au milieu de la place

Oui j'avoue je suis quand même passé au milieu de la place parce que c'était plus court, le plus logique ça aurait été de passer à l'ombre. Après le soleil en soi ça me dérange pas trop trop parce qu'il faisait pas non plus des températures hyper chaudes. Et là j'ai traversé je suis passé au soleil pour passer sur le petit terrain en face qui était plus large, plus sympa, tu passes au milieu de la verdure c'est quand même plus cool quoi. Là t'as l'impression que tu viens de changer d'univers quand tu passes sur le trottoir.

C'est quand même assez sympa.

Post-marche

Ça donne juste chaud car au final tu as l'impression de marcher au soleil donc tu as grave chaud. T'as vraiment l'impression d'être en plein cagnard. C'est con mais ça rend grave bien. C'est ouf.

H : ça vient d'où ça ?

C'est le soleil, l'ombre, c'est aussi le fait de te rappeler que quand tu marchais tu avais bien chaud. Et aussi les reflets dans les vitres. T'enlèves ta casquette tu te dis putain j'ai chaud du coup tu reproduis la même chose. Tu sens bien la chaleur même en revivant le truc.

H : des différences entre les deux marches ?

Tu ressens presque plus la chaleur aujourd'hui, car tu étais dans l'environnement quand tu le vois en direct, là tu ressens presque plus la chaleur. Le jour où j'ai fait la marche j'avais l'impression d'être plus habitué à la chaleur alors que là d'un coup ça fait comme si tu étais au frais pendant 20 minutes et tout d'un coup tu te dis tiens je vais sortir je vais aller au soleil et tac tu prends le choc thermique ça te fais transpirer le temps que ton corps s'adapte.

H : différences entre l'écoute et la marche VR ?

Non pas trop de différences, pas trop de surprises, à part que je pouvais voir derrière moi, chose que tu peux pas faire en temps habituel si tu as pas des yeux dans le dos quoi.

H : sensations VR ?

Franchement, hormis le fait que tu bouges pas tes jambes et que tu avances tout seul, t'a un peu l'impression de revivre la scène normalement, d'être en plein dans le parcours qu'on avait fixé. Ça te permet de regarder des points de détail que tu regardes pas forcément habituellement, parce que tu te dis que c'est des choses que tu as déjà vu et que tu te dis je vais essayer de voir un peu d'autres choses auxquelles j'ai pas fait attention. Tu vois par exemple on est passé devant une camionnette avec deux personnes qui discutaient et j'avais même pas remarqué

qu'elles étaient là la première fois. Donc ça te permet de voir des choses que tu regarde pas forcément en temps habituel. Tu mets pas la priorité sur les mêmes détails. Tu tcheckes si tu entends un bruit de voiture tu vas tchecker si il n'y a personne, tu vas regarder avant de traverser, tu vas regarder le chantier, mais du coup là tu as plus le temps de regarder autour de toi, de regarder les choses que tu ne regardes pas habituellement. Regarder le ciel, regarder le sol...

Y'a pas le besoin de vigilance là parce que tu sais que ça s'est bien passé. Par contre si j'avais fait ce que j'ai fait là en marchant il y a de fortes chances pour que je me sois pris un banc... Du coup tu es vachement concentré sur ta destination, sauf dans les grandes lignes droites où tu peux faire un peu ce que tu veux.

H : ton impression de l'espace et du temps ?

Cette rue elle est grande, et c'est des grandes lignes droites du coup tu as l'impression que tu mets 3 ans pour la traverser. En fait une grande ligne droite sans végétation, complètement nue, tu as l'impression que tu mets 3 ans à la traverser alors que par exemple la grande ligne droite de la rue Léopold Sédar Senghor si tu passes tu vas regarder la végétation, tu vas regarder ça et du coup ça va passer beaucoup plus vite. Alors que là tu es au milieu des chantiers, ça fait des grandes lignes droites ça permet de voir un petit peu comment évolue le quartier mais c'est un peu plus long quoi.

H : différences en revoyant la marche ?

Non j'ai à peu près retrouvé les repères, à l'audio j'avais l'impression que c'était beaucoup plus long quand je passais la zone de chantier, mais en fait quand tu revois là... entrain de

marcher tu te dis non en fait c'était normal.

Écoute

Là ça doit être le départ, on entend pas mal les voitures du côté de l'avenue Jean Jaures. On entend le chantier aussi, des barres de fer qui tombent... on entend des bruits de bus. Là je pense que je m'éloigne pas mal de l'avenue car ça se calme vite, là j'entends des bruits de perceuses, ouai de marteau, les bruits de chantier quoi je suis en plein milieu là. Plus aucune voiture là, j'entends que des bruits de perfo, de meuleuses là.

On entend des bruits de moto un peu au fond. On entend beaucoup de moto. Là à part des bruits de chantier tout le long, coup de marteau, meuleuse, perfo.

Des bruits d'engins, des bruits de grues qui klaxonnent.

A mon avis je suis toujours dans la rue là.

Là il y a une voiture qui est passé à côté de moi je pense, sûrement dans la rue.

Là je pense que je dois être par là car il y a de gros engins de chantier.

Après je le dis car je le sais car là il y a pas trop d'engins car ils aménagent le terrain. Là je viens de dire qu'il fait chaud [rires].

Là je m'éloigne du chantier, j'entends surtout les bruits d'engins ici.

H : tu penses que t'es vers où ?

Je pense que je dois arriver par là, j'ai entendu un vélo passer donc certainement sur la route là au milieu, ouai j'entends une voiture passer donc sûrement sur la rue.

Là on entend plus grand-chose du coup, peut être que je suis dans un endroit un peu clos. Peut être le début de la place là. Ouai je suis

sur la place. J'entends des bruits qui résonnent de tous les côtés, j'entends surtout le chantier là. Là je me parle à moi-même un peu.

J'entends le vent, les feuilles qui traînent par terre. Là tu es quasiment cloisonné, tu entends pas trop le chantier, pas trop les voitures.

Là je marche sur un terrain en graviers donc je dois être par là, ouai le sol a changé. Je sais que tout le long dans la rue c'est un peu du gravier sur le côté, sur le trottoir.

Post écoute

Ouai du métro jusqu'à la rue Léopold Sédar Senghor.

H : comment tu t'es relocalisé à partir des sons ?

Surtout par rapport aux sons les plus forts que j'entendais, par exemple au début la partie dominante des sons c'était des gens qui parlaient et des voitures qui passaient. Il y avait des gens qui parlait qui était certainement entrain d'attendre un truc ou je sais pas quoi.

Après dès que je suis entré sur cette zone là [les travaux] je l'ai senti direct car le seul truc que tu entendais c'était taper des coups de marteau, des meuleuses, d'ici jusqu'à à peu près là tu entends que ça. J'arrive même à distinguer les deux zones car la première zone c'est plus des barres qui tombent, des mecs qui tapent, des meuleuses, des outils manuels, deuxième partie c'est plus les engins qui sont là.

Après quand tu arrives ici difficile de dire, honnêtement, c'est juste que tu entends moins.

Ça fait un peu comme si tu étais isolé par tous les bâtiments autour. Donc tu entends beaucoup moins les bruits de chantier. Quand tu es ici tu entends vraiment fort les bruits d'engins qui tapent et quand tu es ici tu es... tu as vraiment l'impression qu'il y a quelque chose qui atténue les sons.

Après quand tu arrives ici c'est les bruits des pas sur le gravier, qui montre que tu as traversé la rue et que tu es sur le trottoir entraîné de marcher sur la rue Léopold Sédar Senghor.

C'est pas forcément les petits détails, enfin parfois ça peut être les petits détails du genre une voix que tu entends qui te fais dire que tu es à peu près là, mais sinon c'est surtout les bruits dans l'environnement global. Là tu entendais un peu le vent avec les feuilles qui trainaient donc tu te doutes que tu es dans une allée assez haute entre deux grands bâtiments avec du vent qui s'engouffre.

H : des surprises par rapport à tes souvenirs de la marche de jeudi ?

A un moment il y a une moto qui passe sur l'avenue, j'étais impressionné de l'entendre aussi fort, alors que j'étais en plein milieu de la zone de chantier.

Et là juste en écoutant, sans faire attention à autre chose et en ayant que l'ouïe, du coup je prête beaucoup plus l'attention aux bruits de chantier et je me rends compte que c'est bien le bazar. Tu es souvent occupé à faire autre chose et tu fais pas trop attention à ça. Alors que dans le trajet c'est ce que tu entends le plus. Après c'est pas très étonnant mais je pensais pas que c'était si prédominant dans l'environnement, tu entends même pas un oiseau, le vent...

Alors que ici j'ai entendu le vent qui poussait les feuilles, là j'ai entendu le bruit des pas sur le chemin en gravier alors que là même si j'avais été sur un chemin en graviers j'aurais rien entendu car il y a tellement de bruits autour...

H : sensations ?

Je me suis un peu imaginé entraîné de marcher dans la rue comme j'étais jeudi. En gros tu

repenses à la marche que tu as fait tu essaie de te repositionner de revoir un peu le paysage autour comment c'était.

H : des sens que tu utilises plus ou moins quand tu marches ?

Je fais beaucoup attention à l'ouïe, je suis toujours un peu sur le qui-vive, j'essaie de percevoir le moindre bruit qui pourrait te laisser comprendre qu'il y a par exemple une voiture qui arrive derrière toi. Ou quelqu'un qui va passer sur le trottoir à côté de toi en skate ou en vélo, pour éviter d'avoir un accident, de te faire renverser et tout ça. Donc ouai je me base beaucoup sur l'ouïe et sur la vue pour vérifier. C'est un mélange des deux. Mais par exemple si je marchais à la campagne je profiterais beaucoup plus de la vue. Enfin je marcherais pas de la même façon, je serais beaucoup plus apaisé, beaucoup plus calme. Tu regardes le paysages, tu écoutes les bruits, c'est relaxant. Alors que là c'est plus une atmosphère... pas stressante mais presque, tu vérifie qu'il n'y a pas quelqu'un, tu te retourne pour voir si il y a pas quelqu'un, tu essaie d'anticiper beaucoup plus. Tu te dis ben là qu'est ce qu'il va se passer, si il y a une voiture qui va passer, si elle elle tourne à droite je vais la gêner ou alors là il y a une moto qui est entraîné d'arriver à fond derrière moi, il faut que je m'écarte. Ouai moi je suis pas mal comme ça, je vérifie beaucoup.

H : tu te souvenais du changement de texture du sol rue Léopold Sédar Senghor ?

Non, j'ai tellement l'habitude de passer là que j'y fais plus vraiment attention. Au début j'y fais pas forcément attention puis je me dis que cette rue elle est bien elle est aménagée assez différemment des espaces urbains habituels,

tu es sur un chemin un gravier, il y a pas mal d'arbres, au milieu tu as des espèces de mini parcs. Des petits jardins partagés, c'est assez sympa. Quand je marche je fais pas particulièrement attention aux bruits du sol mais c'est vrai que c'est assez sympa d'avoir des espaces comme ça. C'est beaucoup plus vert, ça tient pas à grand-chose, c'est juste un chemin en gravier avec des plantes et ça fait du bien quoi... ça change du bitume.

Carte mentale

C'est histoire de représenter à peu près. On est parti du métro Jean Jaurès quoi, j'ai traversé ici il y a une zone, qui est tout en chantier, donc je suis passé au milieu du chantier, c'est une rue qui est pas encore ouverte... si elle est ouverte à la circulation maintenant. Donc tu passes au milieu du chantier ensuite tu as la rue Simone de Beauvoir et ... je passais sur la place du traité de Rome ici, une grande place avec le gymnase, un grand gymnase. Et après en réalité j'ai longé, ça fait pas exactement comme ça, mais j'ai longé la rue avec le gymnase, je suis partis à droite et il y a une rue qui rejoint la rue Marcel Mérieux, c'est une rue... c'est la rue, je sais pas comment elle s'appelle, rue Maurice Bouchard. Elle est un peu plus loin en réalité. Cette partie là elle est plus longue. Tu longes et il y a plein de bâtiments BBC et tu as une école maternelle et un stade de foot, tu arrives au stade de foot et t'arrives rue Marcel Mérieux.

H : dans ce que tu as représenté, les chantier...
Là il y a le bâtiment plus stade de foot.

H : c'est un trajet que tu fais pour le métro ?
Ouai en général je le fais pour aller sur la

place là bas [Jean Jaurès] pour aller à un commerce, à la pharmacie. C'est un trajet que je fais régulièrement et en général je passe par le chantier car ça coupe et ça permet de pas être au milieu des rues où il y a plein de voitures, il y a jamais personne là. Ça évite les grands axes du coup quand tu passes par ici tu croises quasiment personne. Là c'est très résidentiel, du coup tu passes entre les bâtiments tu passes là et tu arrives pas de voiture. Et là tu passes au milieu du chantier, il y a personne et ça permet de voir un peu comment le chantier il avance.

H : tu changes en fonction des saisons ?

Depuis le début du chantier il reste constamment le même. Avant je prenais Clément Marot. Je le prends régulièrement, une fois par semaine, une fois toutes les deux semaines minimum.

H : quand cette rue sera ouverte ça changera ?

Pour l'instant c'est le chemin le plus court que j'ai jusqu'au métro, bon là je fais un détour parce que du coup passer par ici ce serait plus simple. Mais bon peut être que quand il n'y aura plus le chantier je ne passerais plus par là, je sais pas. Je passe par là parce que là tu as un passage piéton c'est sympa et là tu as des espèces d'aménagements du coup ça fait un peu piéton, tu peux passer au milieu. Ouai c'est plus tranquille comme quartier, c'est moins chargé.

25. *Trace Subjective*

Le film *Trace Subjective* est disponible ici : <https://vimeo.com/519847530/91ad7d3031?share=-copy>

Il met en scène un montage entre les marches de différentes participant·es à Gerland, en un seul trajet continu. Les commentaires sont ceux des participant·es réagissant en direct.



26. Vidéo Rue des Girondins



Une vidéo filmée sur la rue des Girondins à Gerland durant son aménagement. Les 3 clips ont été enregistrés à 3 moments différents. Ils ont servi de "sas" pour entrer en relation avec la réalité virtuelle lors des expérimentations des participant·es.

Disponible ici :

<https://vimeo.com/877451627/0325fd9df4?share=-copy>

Liste des figures

Fig. 1 : Extrait du Plan Climat-air-énergie territorial du Grand Lyon (2019 : 40).	4
Fig. 2 : Le quartier de Gerland à Lyon, en France métropolitaine.	7
Fig. 3 : Vue aérienne de Gerland (1914), archives départementales de Lyon.	8
Fig. 4 : Changement de la nature des sols, photographies aériennes, de 1954 et 1982 devant la halle Tony Garnier à Gerland. Source : IGN.	9
Fig. 5 : Carte du projet de 1985 à Gerland. Source : « Lyon-Gerland » Communauté urbaine de Lyon.	10
Fig. 6 : Lyon Gerland Actualités – janvier 1985 (archives personnelles) (Annexe 2)	11
Fig. 7 : Vue de la ZAC des Girondins, à Gerland, en 2020	13
Fig. 8 : « Les quartiers populaires ne sont pas à vendre », tag sur un panneau promotionnel dans la ZAC des Girondins, à Gerland en 2020.	14
Fig. 9 : Les chantiers de la ZAC des Girondins, à Gerland en 2021.	15
Fig. 10 : Les deux ZAC (Bon Lait et Girondins) où se déroule en partie cette recherche.	16
Fig. 11 : Le quartier d'Arganzuela, à Madrid, en Espagne.	17
Fig. 12 : El Pico del Panuelo en 2019.	18
Fig. 13 : La rivière Manzanares bordée par le périphérique M-30, image tirée du documentaire Arganzuela, Nuestro Barrio (1982).	19
Fig. 14 : La rivière Manzanares pendant l'été 2021, bordée par le parc Madrid Rio.	20
Fig. 15 : El Matadero (Arganzuela), en 2021.	21
Fig. 16 : Un terrain vague au milieu de Los Metales (Arganzuela) en 2019.	21
Fig. 17 : Deux personnages du film Hundstage (2001) devant leur maison durant une canicule.	38
Fig. 18 : Le protagoniste du film Falling Down (1993) pris dans des embouteillages en pleine canicule.	39
Fig. 19 : La fenêtre par laquelle le personnage principal observe ses voisines dans le film Rear Window (1954).	39
Fig. 20 : Photogramme extrait du film <i>Do the Right Thing</i> (1989, Spike Lee)	41
Fig. 21 : Les principaux facteurs des îlots de chaleur urbains (tiré de Champiat, 2009)	45
Fig. 22 : Intensité des îlots de chaleur urbains à Lyon (infographie France Info, datas : MApUCE)	46
Fig. 23 : Le 30 octobre 2022 à Sainte-Soline (France), des opposant·es à un projet de « méga-bassines » captant l'eau de nappes phréatiques pour alimenter durant l'été les champs de grands exploitants agricoles cultivant principalement du maïs.	57
Fig. 24 : 9 cartes d'habitant·es de Gerland.	86
Fig. 25 : Des détails représentés par Clémentine (à gauche) et Michel (à droite) sur leurs cartes.	87
Fig. 26 : Rue piétonne aménagée sans bancs ou assises dans le quartier de Gerland	98
Fig. 27 : Une maquette d'une partie du futur quartier de Gerland Girondins.	100
Fig. 28 : Une participante portant le dispositif.	114
Fig. 29 : Une participante faisant l'expérience de sa marche via un casque de réalité virtuelle (VR).	117

Fig. 30 : Vue du casque VR. Une participante passe près d'une importante source sonore. (Voir vidéo ici : https://vimeo.com/877154849/2170c3b4f4?share=copy ou sur la clef USB fournie avec la thèse)	119
Fig. 31 : Trois sas faits à différents moments de la construction d'une rue (la rue des Girondins) à Gerland et utilisés pendant l'étude.(Voir vidéo ici : https://vimeo.com/877451627/0325fd9df4?share=copy ou sur la clef USB fournie avec la thèse)	120
Fig. 32 : Vue du casque de VR. Une participante passe entre deux obstacles.	121
Fig. 33 : Vue du point de vue d'un participant (Joris) durant l'expérience réactivée. (Voir vidéo ici : https://vimeo.com/464156787/9484350112?share=copy ou sur la clef USB fournie avec la thèse)	122
Fig. 34 : Une personne promenant son chien pendant l'été, sur une pelouse desséchée du quartier des Girondins à Gerland.	132
Fig. 35 : Nicolas passant près d'un véhicule noir (a). Puis Nicolas s'observant retirant sa casquette (b).	138
Fig. 36 : Les marches des participant·es et les 3 zones désignées.	139
Fig. 37 : Jean traversant une rue du quartier de la ZAC des Girondins, nouvellement construit.	141
Fig. 38 : Représentations visuelles d'effets aérodynamiques types, d'après Giraldo (2021).	143
Fig. 39 : Place du traité de Rome, au sol clair, vue pendant la marche de Nicolas.	145
Fig. 40 : Une placette aménagée récemment, ne proposant aucune protection contre le soleil durant la marche de Marc	146
Fig. 41 : Le jeune arbre au centre d'un banc sur la place précédente.	147
Fig. 42 : Dessin représentant l'allée Léopold Sédar Senghor en 2023. Dessin issu de mon carnet de terrain.	149
Fig. 43 : Elsa commentant le nouvel aménagement du sol de l'allée de Fontenay.	151
Fig. 44 : Marc se regardant pour constater qu'il ferme les yeux sur l'allée de Fontenay lors de l'entretien.	152
Fig. 45 : Nicolas passe au milieu de l'allée en graviers de l'allée Léopold Sédar Senghor.	153
Fig. 46 : Elsa traverse l'allée de Fontenay en plein soleil.	155
Fig. 47 : Marches des participant·es dans le sud de Gerland.	156
Fig. 48 : Marc regarde un petit passage qu'il a l'habitude de prendre au travers du casque de réalité virtuelle.	158
Fig. 49 : Elsa passant au soleil le long de l'avenue Debourg.	159
Fig. 50 : Michel passe près d'une personne âgée marchant difficilement.	160
Fig. 51 : Les deux cours (Ilôt Debourg et Square Monod) et le passage (fin de la rue du Rhône) en question, à Gerland.	162
Fig. 52 : Un dessin de la fin de la rue du Rhône, nommé passage par Bénédicte. Dessin issu de mon carnet de terrain.	163
Fig. 53 : Un dessin à partir de mes observations des cours de l'îlot Debourg et du square Monod. Dessin issu de mon carnet de terrain.	164

Fig. 54 : Anna entre dans la cour de l'îlot Debourg, des personnes profitent de l'ombre et des assises informelles.	165
Fig. 55 : Le boulevard Yves Farge dans le quartier de Gerland.	167
Fig. 56 : Angélique commente la sensation de chaleur que lui procure la lumière sur les immeubles de l'autre côté de la rue.	173
Fig. 57 : L'aire de jeu pour enfant dont parle Angélique, récemment construite, entièrement métallisée et avec peu d'ombrages pour les années à venir.	178
Fig. 58 : L'effet d'un système de ventilation installé dans une cour, ici pour un commerce de rez-de-chaussée. D'après APUR, 2012.	180
Fig. 59 : Des panneaux publicitaires sur un chantier à Madrid, le jaune propose l'installation d'air conditionné.	181
Fig. 60 : Vue du quartier de Gerland (2020).	191
Fig. 61 : Au nord de Gerland, la destruction d'usines au premier plan laisse voir la construction de dizaines de bâtiments neufs.	198
Fig. 62 : à Gerland, au milieu d'une partie du quartier des Girondins, toujours en construction.	206
Fig. 63 : Une personne visitant un appartement venant d'être construit à Gerland.	207
Fig. 64 : Un terrain vague à Gerland, laissé vacant au milieu des nouvelles constructions.	214
Fig. 65 : Une rue « résidentielle » nouvellement construite du quartier de Gerland.	225
Fig. 66 : Les bancs, à l'ombre, situés en face de la boulangerie, près de l'église Notre-Dame-des-Anges.	228
Fig. 67 : Des bancs et des arbres le long du Paseo de las Delicias à Madrid dans le quartier d'Arganzuela.	232
Fig. 68 : Un photogramme du film documentaire « Arganzuela, nuestro barrio » tourné dans les années 1980 à Madrid, par un comité de quartier d'Arganzuela, La Asociación de Vecinos « La Unidad de Arganzuela ».	232
Fig. 69 : Une pancarte promotionnelle de la Mission Gerland à propos de la rue des Girondins en 2019.	237
Fig. 70 : La rue des Girondins en 2021, aménagée temporairement en vue des travaux et de son ouverture une année plus tard (finalement en 2023).	238
Fig. 71 : La rue des Girondins à l'été 2023, ouverte à la circulation, la moitié des commerces a ouvert.	238
Fig. 72 : L'allée Eugénie Niboyet qui allie espaces-temps de rencontre, végétalisation et réduction de la circulation de véhicules.	242
Fig. 73 : La place des pavillons en mai 2016 (image du haut) et en juin 2023 (image du bas). Source : GoogleMap.	245
Fig. 74 : Une clôture présentant une structure avec deux alignements verticaux à Gerland.	249
Fig. 75 : Une clôture de moins d'un mètre dans le quartier de Gerland.	249
Fig. 76 : Une clôture et son accès, limité par un digicode dans la ZAC des Girondins à Gerland.	250
Fig. 77 : Une clôture fermant une allée menant à différents immeubles dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.	252

Fig. 78 : L'entrée dotée d'une haute clôture et d'un dispositif défensif d'une résidence d'habitations à Gerland. dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.	254
Fig. 79 : Deux barrières de très petite taille délimitent la rue de l'espace-temps d'un îlot résidentiel puis de l'îlot à l'espace-temps d'un appartement en rez-de-chaussée.	254
Fig. 80 : Une clôture munie d'un digicode, fermant une large entrée d'un immeuble de la ZAC des Girondins à Gerland.	255
Fig. 81 : Une clôture d'un immeuble de la ZAC du Bon Lait à Gerland, présentant un panneau annonçant la mise en place d'un autre dispositif sécuritaire, la vidéosurveillance.	256
Fig. 82 : Un garage à vélo et une cour d'immeuble derrière trois rangées de clôtures dans la ZAC du Bon Lait à Gerland.	256
Fig. 83 : Une vue comparative avec l'entrée de la résidence de Bénédicte en 2008 (à gauche) et en 2014 (à droite). (source : Google Map)	258
Fig. 84 : L'entrée de la résidence Les Jardins d'Arganzuela, à Madrid.	260
Fig. 85 : L'entrée d'une résidence gardée par un ou une gardienne momentanément absente, à Arganzuela, Madrid.	261
Fig. 86 : La cour d'une résidence d'Arganzuela, équipée de piscines, et de systèmes d'air conditionné en façade.	261
Fig. 87 : Au travers d'une grille donnant sur la rue, une piscine dans une cours d'immeuble d'Arganzuela, à Madrid.	262
Fig. 88 : Le nouvel aménagement de la place des pavillons à Gerland a aligné des bornes en pierre pour barrer la route aux voitures. La communication officielle les promeut comme des assises supplémentaires de la place.	264
Fig. 89 : Une petite allée qui reliera à terme l'allée Léopold Sédar Senghor et la place Vaclav Havel, dans le quartier de Gerland.	266
Fig. 90 : un long banc sur la nouvelle partie de la rue des Girondins, à Gerland, au-delà de 4 personnes il devient difficile de se parler.	267
Fig. 91 : Un grand banc en cercle, ne rendant pas possible le fait de se parler en grand groupe, limitant ainsi la possibilité de rencontre et d'organisation.	268
Fig. 92 : Un banc très utilisé le long de l'allée Léopold Sédar Senghor à Gerland.	268
Fig. 93 : Un banc en bois récemment réparé à Gerland. L'espacement entre les lattes de bois fait que l'assise est douloureuse au bout d'un moment.	269
Fig. 94 : Plusieurs séries de bancs sur la nouvelle partie de la rue des Girondins, à Gerland.	270
Fig. 95 : Une série de grandes assises près du sol sur la « trame verte » de Gerland.	270
Fig. 96 : Des assises en métal le long de la rue des Girondins, à Gerland.	271
Fig. 97 : Capture d'écran du documentaire « Urban Solutions », un arbre encadré de béton côtoie un grillage barbelé.	274

Fig. 98 : Deux arbres dans une résidence fermée de la ZAC du Bon Lait à Gerland. Impossible d'accès, ils sont en vitrine dans l'espace-urbain.	281
Fig. 99 : Des arbres nouvellement plantés dans le quartier de la ZAC des Girondins à Gerland.	284
Fig. 100 : Un arbre planté depuis plus de 20 ans, à Gerland. Il n'a pas grandi depuis, d'autres arbres de la même place sont morts puis ont été replantés en 2019.	289
Fig. 101 : Les racines d'un arbre se développant à la surface du sol, tant le sous-sol est saturé, à Madrid dans le quartier d'Arganzuela.	289
Fig. 102 : Certains facteurs comparés entre le développement d'un arbre en milieu rural et forestier et un en milieu urbain (D'après Peyrat, 2014).	290
Fig. 103 : Un tableau dans une publication de 1999 sur les « services écosystémiques » rendus par les arbres en milieu urbain, ici l'exemple de Stockholm (d'après Bolund, Hunhammar, 1999).	295
Fig. 104 : L'entrée d'une résidence dans la ZAC des Girondins dont la cour présente plusieurs arbres et des espace-temps où s'asseoir à l'ombre.	298
Fig. 105 : Une résidence de la ZAC des Girondins à Gerland, dont l'accès aux espaces-temps végétalisés est conditionnée.	299
Fig. 106 : Un panneau placardé dans la ZAC des Girondins en 2020 projetant le futur des aménagements.	301
Fig. 107 : Vue « d'ambiance » de l'allée de Fontenay, d'après le site internet de la SERL.	302
Fig. 108 : Préfiguration de l'intérieur de « l'îlot jardin », d'après un film promotionnel d'Eiffage immobilier et Ana Home.	
Fig. 109 : Un terrain vague dans lequel la végétation a poussé et rejoint celle d'une cour d'immeuble à Gerland.	306
Fig. 110 : Un jeune platane a poussé entre deux plaques de bitume sur le bord d'un trottoir à Gerland.	308
Fig. 111 : Un hôtel à insectes dans un des jardins partagés de l'allée Léopold Sédar Senghor à Gerland.	310
Fig. 112 : À Madrid, dans le quartier d'Arganzuela, les racines d'un arbre s'étendent en dehors de son emplacement, qui a été agrandi en conséquence par des pavés en béton.	311
Fig. 113 : L'horizon bouché d'un parc fermé de Gerland, dont un panneau de signalisation pointe vers une direction inconnue.	318
Fig. 114 : Des fleurs de Buddleia dépassant derrière la barrière d'un chantier de construction à Gerland.	325

Résumé de la thèse

Dans cette recherche, Hugo Montero donne à voir ce qu'est habiter un quartier urbain surchauffé durant l'été du point de vue des premières intéressé·es : les habitant·es. L'enquête s'est déroulée dans un quartier de Lyon (Gerland) et de Madrid (Arganzuela) dans l'objectif d'appréhender comment iels habitent leurs quartiers durant l'été (2020 et 2021). À partir d'une approche par le sensible, iel a proposé aux participant·es de questionner leurs trajets à pied quotidiens. La méthode d'enquête mêle le dessin, la photographie et une collaboration incarnée usant de sons

immersifs et de vidéo à 360° captés par les participant·es. Ce dispositif lui a permis d'explorer avec elleux comment leurs quartiers se modifiaient durant l'été et comment leurs savoirs et connaissances vernaculaires leur permettaient de continuer à vivre malgré les chaleurs accablantes. Iel a aussi interrogé la place donnée aux relations en ville, qu'elles soient aux lieux, aux rythmes, à l'énergie, aux matériaux, ou aux arbres.

